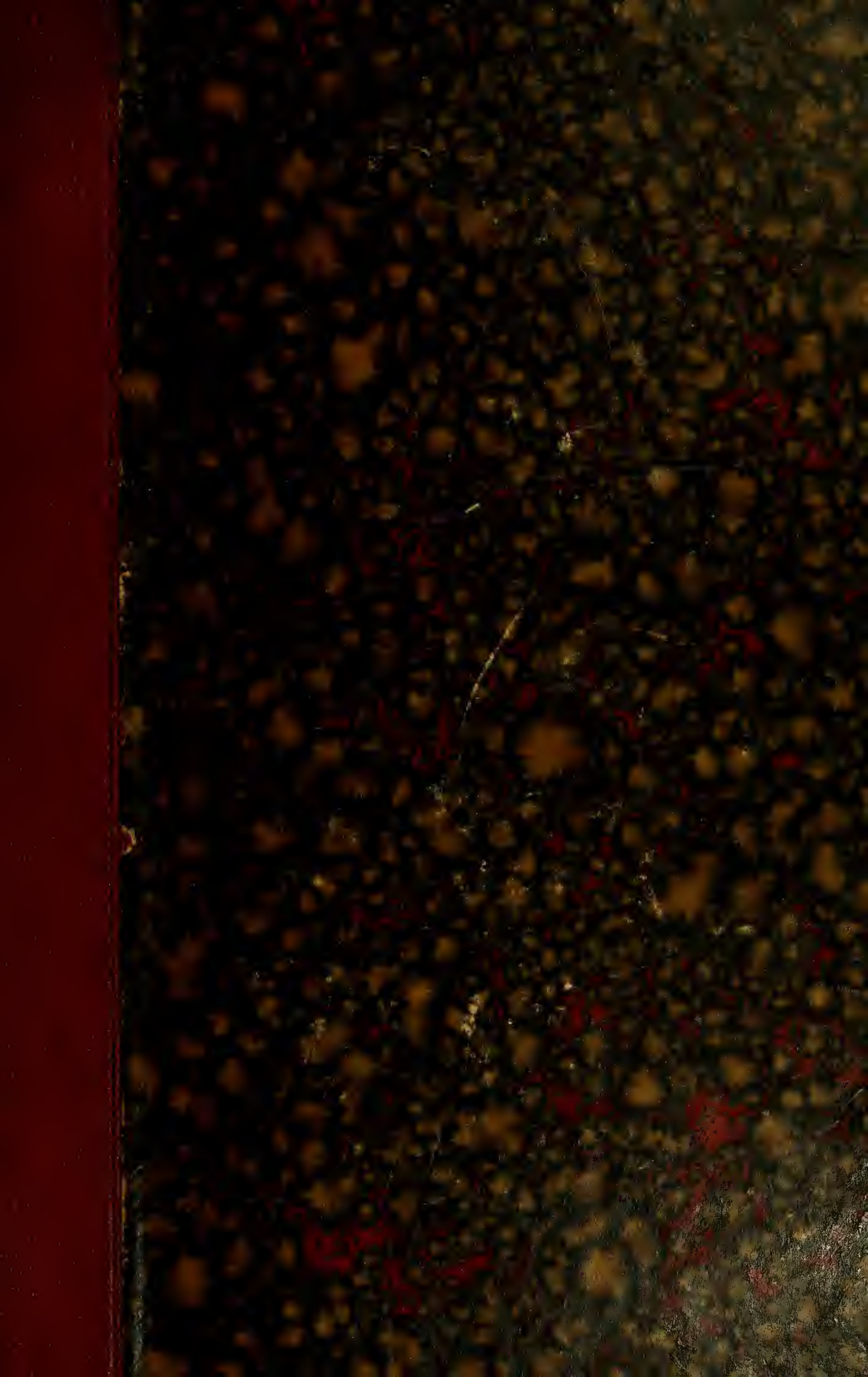
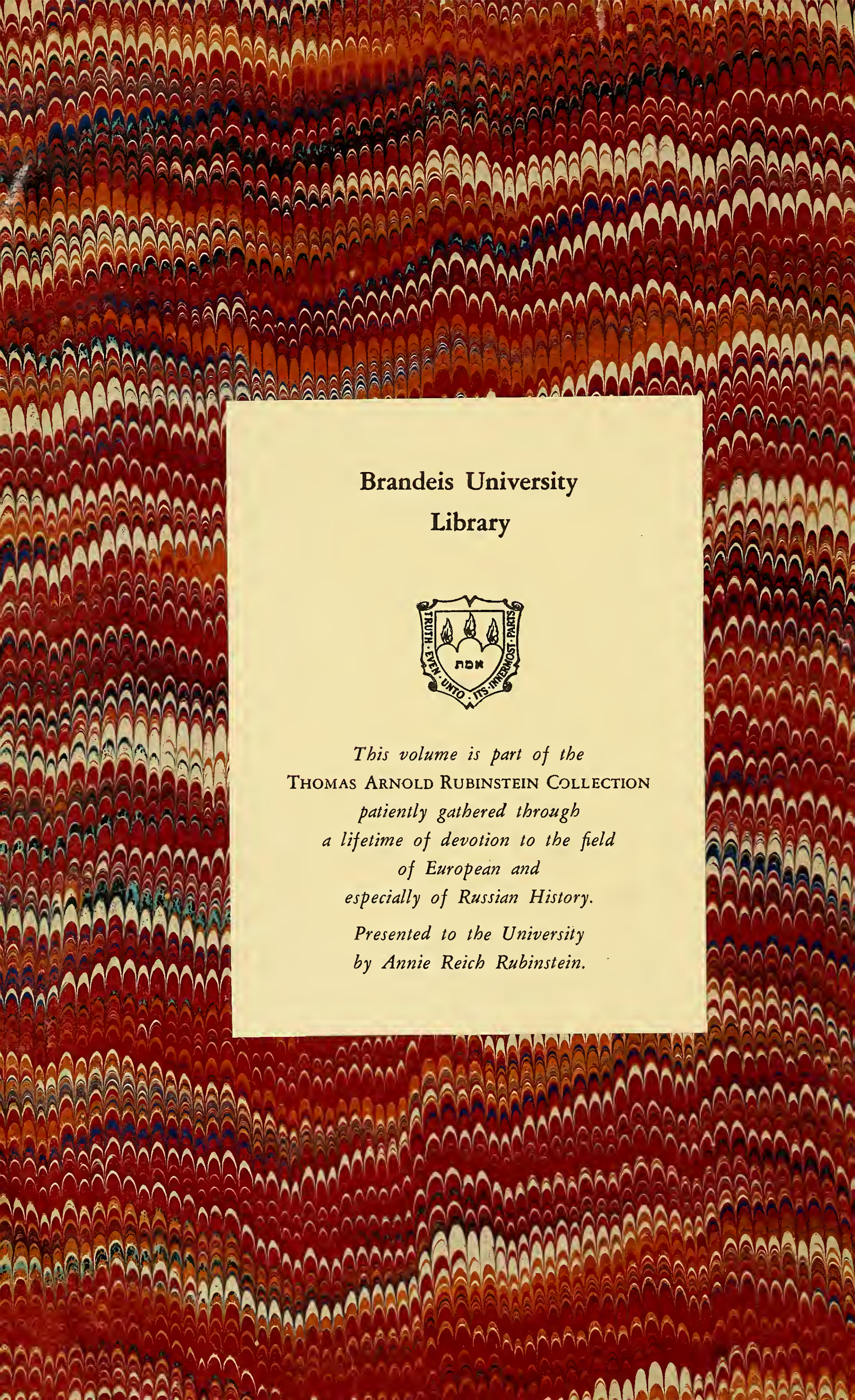



Brandeis University
Library
TRUTH · EVEN · UNTO · ITS · INNERMOST · PARTS
אמת
This volume is part of the
THOMAS ARNOLD RUBINSTEIN COLLECTION
patiently gathered through
a lifetime of devotion to the field
of European and
especially of Russian History.
Presented to the University
by Annie Reich Rubinstein.



published March 6, 1871 – May 22, 1871 vb.

N° 1. UN SOU N° 1



16 ventôse an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

A propos des pauvres bougres de patriotes que les propriétaires veulent jeter dans la rue,
Son apostrophe aux marchands d'argent,
Avec son grand appel patriotique aux bourgeois et aux boutiquiers de Paris.

Ce n'est pas assez d'avoir supporté la faim, d'avoir versé son sang, d'avoir bu sa honte : il nous reste trois termes à payer.

Depuis plus de six mois nous ne faisons rien, nous ne vendons rien ;

Avec quoi paierons-nous les trois termes ?

Nous ne les paierons pas !

Les marchands d'argent auront beau faire : c'est en vain que les huissiers travailleront nuit et jour, que les tribunaux condamneront depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit close, que les conseils de guerre méditeront leurs lugubres arrêts, que les Bretons de Trochu et les soldats de Chanzy chargeront leurs fusils,

NOUS NE PAYERONS PAS !!

On ne tire pas de l'huile d'un mur, on ne fera point sortir des caisses vides de la France ruinée les quatre milliards de loyers dont se gorge annuellement le parasitisme du capital !

NOUS NE PAYERONS PAS !!!

Sur les deux millions d'âmes qui forment la population de Paris, un vingtième à peine s'assied au balthazar de la propriété. Nous sommes donc DIX-NEUF CENT MILLE que ces trois termes menacent, comme le couteau de trois assassins.

Eh bien ! la propriété s'y prendra comme elle voudra : on ne met pas à la porte dix-neuf cent mille hommes, on ne chasse pas de leur logis dix-neuf cent mille hommes, on ne vend pas les meubles, on ne consomme pas la ruine, on ne brise pas l'existence de dix-neuf cent mille hommes.

Qu'on l'essaie, si on l'ose!

On ne l'essaiera pas;

On ne l'essaiera pas, parce que ce serait tuer le commerce agonisant déjà, détruire à jamais le crédit chancelant, et plus encore parce que ce serait le plus sûr moyen de faire sauter comme avec une mine, ô capitalistes, cette propriété qui vous est plus chère, nous le savons, que l'honneur lui-même et que la patrie!

On ne l'essaiera pas, parce que ce serait faire se dresser au milieu de Paris et luire au grand soleil la forêt d'acier des trois cent mille baïonnettes de l'insurrection.

On ne l'essaiera point, non par humanité, mais par prudence!

Le moment est grave, ô Capital, la crise approche, et tu le sens! et tu appelles à ton aide l'obéissance passive d'une armée qui n'a pas su vaincre et l'énergie sanglante d'un général qui n'a pas su mourir !

Tu cherches à épouvanter la moyenne bourgeoisie et le petit commerce : tu ressuscites le sceptre rouge des anciens jours, et tu montres dans le lointain aux conservateurs affolés des guillotines de théâtre que toi-même as fait dresser par tes machinistes ordinaires.

Manœuvres aussi bêtes qu'inutiles !

On sait maintenant qui a le plus d'assassinats sur la conscience, du parti révolutionnaire et du prétendu parti de l'ordre !

On ne croit plus aux têtes coupées !

On sait bien que les bourreaux politiques ont fait leur temps et pour toujours sont morts, à moins que pour le service infâme de ton égoïsme, pour ton propre compte, entends-tu bien, tu ne les éveilles — toi seul! — de leur sommeil éternel!

On sait bien que c'est sur notre cou, et non sur le tien, que le couperet est suspendu!

Tu ne trompes plus personne!

Ah! tu as beau faire : ni les menaces, ni la prison, ni la mort ne nous obligeront à saigner pour toi l'or de ces trois termes funèbres pendant lesquels ta lâcheté a consommé notre honte et garroté notre patriotisme..!

Nous ne paierons pas!

Et, en vérité, je te le dis, la liquidation s'avance!... Nous allons régler nos comptes, mon vieux!

Il te reste peut-être un moyen d'échapper à la foudre dont le bruit sourd gronde déjà dans les profondeurs du ciel.

Fais la part du feu!

Laisse-toi amputer un membre pour sauver ton corps!

Ou la gangrène qui te ronge te tuera!

Tu vois, comme te le disait déjà Proudhon en 1848, que le socialisme a les yeux sur toi. C'est vrai, songes-y, et avise!

L'Assemblée nationale ne va point tarder à se dissoudre : d'autres hommes vont prendre en main les destinées du pays, et sur ceux-là tu pourras beaucoup pour ton salut et pour le nôtre.

Si tu vois la prochaine législative hésitante, peureuse, inintelligemment ménagère de tes intérêts, va au-devant d'elle, et offre-lui toi-même les sacrifices qu'elle n'oserait te proposer.

C'est toi qui possèdes, c'est toi qui as l'outillage, c'est toi seul qui as cette force, le crédit; c'est toi aussi par conséquent qui as le plus de devoirs et dont les charges doivent être le plus lourdes.

Va! demande à l'Assemblée qu'elle décrète :

1° La remise de la moitié des termes échus;

2° La faculté, pour tout locataire des départements envahis, de payer l'autre moitié en deux ans.

Ne prends pour cela conseil que de ton égoïsme, cela suffit!

Car, autrement, je t'en préviens, tu perdras tout!

Ah! pauvres bougres de patriotes, cette fois, la souffrance est trop grande, et nous vaincrons par l'excès même de notre misère.

O bourgeoisie, toujours dupée, toujours trompée, toujours mise en garde contre le peuple dont tu es sortie, et où sont la force, le courage et l'espérance, tu seras forcée d'ouvrir les yeux à la fin, et tu commences à voir combien tous tes gouvernements t'ont bernée, exploitée et trahie!

Le moment n'est pas éloigné où tu te jetteras dans les bras du peuple, et où tous les deux, du même pas et sous le même drapeau, vous marcherez à la conquête de l'honneur, de la liberté et du bien-être !

Est-ce qu'en vérité tu serais assez aveuglé pour ne pas comprendre qu'en ce moment, ce n'est pas la Révolution qui braque sur ta poitrine le fusil de l'émeute, mais bien le capital qui te passe au cou le lacet de la banqueroute ?

Peuple, bourgeoisie, votre cause est la même !

Ton atelier et ta boutique sont adossés l'un à l'autre, et le boulet qui effondrera la première, fera aussi crouler la seconde !

Ta production et ton commerce sont également écrêmés par l'ogre dévorant du capital !

Vous n'avez pas d'autre ennemi !

Oubliez tous deux, toi tes antipathies, et toi tes terreurs !

Soyez unis pour être forts, et travaillez ensemble, car les temps sont proches, à fonder le pacte de l'Égalité sociale.

J'ai lu, foutre, avec une grandre joie l'allocution bougrement patriotique du citoyen Quinet qui ne voulait point que l'Assemblée coupât dans les ponts du petit Thiers.

Mais en même temps, j'ai senti un grand coup là-dedans, parce que j'ai vu que Quinet, pas plus que les autres représentants du peuple, n'a débrouillé la cause du mal.

Comment se fait-il que, en effet, ces sans-cœur, qui jouent leurs farces au théâtre de Bordeaux, aient pu se croire un moment le droit de céder l'Alsace et une partie de la Lorraine, qui ne voulaient, foutre ! pas être Prussiens.

Le Père Duchêne va vous le dire, patriotes !

C'est parce qne dans la classe où le peuple a très souvent la maladresse de choisir ses mandataires, l'idée politique n'a pas avancé d'une ligne depuis la Révolution :

Avocats, journalistes et le reste en sont encore à l' « Une et indivisible. »

Et nous, nous en sommes à la Fédération.

C'est en vertu de ce principe de la République *une et indivisible* qui centralise les pouvoirs politiques et permet à une assemblée de parler au nom de la France toute entière, alors qu'une partie des provinces proteste contre cette infâme autocratie, — c'est en vertu de ce principe que la France a cédé de si beaux et si patriotiques départements.

Dans la fédération, au contraire, le nombre n'est pas une force : chacun reçoit autant que tous, il y a entre tous les fédérés un contrat synallagmatique, et chacun d'eux est dégagé du traité tout entier si une seule des clauses est violée.

Croyez-vous par exemple que vingt des cantons de la Suisse auraient pu s'entendre pour céder un canton fédéré. Allons donc, le canton fédéré les aurait envoyés faire foutre ; il leur aurait dit : « Vous êtes des traîtres

et je n'ai rien de commun avec vous, tout est rompu, soyez lâches et infâmes, tout seuls! »

De même en Amérique!

Ah! nous sommes loin encore, il faut travailler, il faut étudier, il faut s'empêcher de crever de faim.

Et surtout, surtout, il faut ouvrir l'œil, compères!

Le Père Duchêne en visitant Paris aujourd'hui a vu beaucoup de soldats dans les environs du Louvre.

Il y en avait un grand nombre qui bivouaquaient sur la grande place qui porte le nom du ci-devant empereur des Français.

Les faisceaux étaient formés autour des jardins, les baïonnettes reluisaient au soleil et les hommes couchés sur les bancs de pierre, sur les pavés ou appuyés le long des treillages et des colonnades, fumaient, causaient, ou rêvassaient d'un air ennuyé.

Ils étaient bien deux régiments. C'étaient de beaux gars, bien portants, solides, pas trop détériorés par leur dernière campagne.

Il ne manque pas de besogne aujourd'hui dans les champs.

Voyons, mille tonnerres, qu'est-ce que tous ces troupiers fichaient là au lieu de travailler?

Thiers vient de nous envoyer le général Aurelles de Paladines comme commandant en chef de la garde nationale.

Un moment.

D'abord, qui est-ce, cet Aurelles de Paladines? A-t-il déjà fusillé le peuple en Décembre, comme Vinoy? Non, il était en Algérie, où il faisait décimer son régiment de zouaves, entaché de républicanisme. Le monde entier sait qu'il a laissé reprendre Orléans aux Prussiens; cela lui a valu d'être destitué par Gambetta... et évidemment, alors, il devait être nommé par Thiers.

Donc, la Garde nationale, qui s'est fait tuer à Buzenval, va être commandée par un de ceux qui nous ont conduit, non dans l'abîme, mais dans le cloaque. Tu te trompes, Aurelles, si tu te figures qu'on va t'obéir. Point. Tu as commencé par annoncer à grands fracas que tu préparais une réorganisation complète de la Garde nationale, réforme des cadres, fusion. Tu espères patauger à loisir au milieu de nos braves bataillons et, de formation en formation, restreindre leur nombre, désorganiser petit à petit, finalement désarmer.

Non, Paladines, mon ami, tu te trompes, tu ne désorganiseras point, et tu ne désarmeras point. Tu auras beau édicter des lois, on ne t'obéira point.

D'abord : parce que la garde nationale trouve qu'elle a par dessus les oreilles des Trochu, Vinoy, Ducrot et consorts, dont tu fais partie, tas d'incapables et de traîtres qui n'avez qu'un but : jeter par terre la République. La garde nationale, trompée depuis six mois, tombée de Tamisier en Thomas, de Thomas en Vinoy, ne veut pas tomber de Vinoy en Paladines.

Ensuite elle veut nommer ses chefs elle-même, entends-tu Aurelles ?

Crois-tu que parmi les trois cents chefs de bataillon, il n'y en ait pas un seul qui te vaille, Aurelles de Paladines ?

La Garde nationale nommera son chef, et c'est à celui-là seul qu'elle obéira. Rochebrune au bout du compte qui est tombé à Buzenval, valait bien n'importe qui des Aurelles qui se sont succédés à l'Elysée.

L'Hôtel de Ville se demande pourquoi Montmartre a des canons ; pourquoi les Gobelins en ont aussi, c'est bien simple :

La Garde nationale a assez du rôle ridicule que vous avez voulu lui faire jouer. Milice citoyenne, elle veut conserver la République, qui pour nous est l'ordre véritable. Voilà pourquoi nous restons armés : ceux qui sont résolus à mourir pour le maintien de la République ne veulent pas d'un général nommé par celui qui commanda le massacre de la rue Transnonain.

Le Père Duchêne, qui débine tout de suite, comme on sait, le truc des tripotages et complots de la bande royaliste, et qui surveille, du fond de son échoppe, tous les mouvements des ennemis du Peuple, ne saurait trop mettre en garde les bons patriotes contre les instigations perfides de l'infâme presse bonapartiste, à qui cette bonne fille de République a eu l'indulgence de ne pas arracher sa sacrée langue.

Il y a, par exemple, une vieille gueuse qui prostitue le beau nom de « Patrie » en l'arborant comme enseigne sur sa boutique, et qui ose insinuer que cinquante bataillons de la garde nationale ont été trouver le nommé Roger (du Nord), acolyte du sieur Aurelle de Paladines, se disant général de la garde nationale, « pour l'assurer qu'on pouvait compter sur leur dévouement absolu pour le maintien de l'ordre dans la cité ».

Et elle ajoute « qu'on sait déjà que leur exemple va être suivi par d'autres bataillons. «

Connu, ma vieille !

Tes malices sont cousues de fil blanc !

Je suis sûr que personne n'a été trouvé ce personnage septentrional dépourvu de mandat légal, et que tu cherches tout simplement à nous mettre dedans, radoteuse.

Parions que j'ai mis le doigt dessus, hein !

Tu comptes que les bataillons qui n'y songeaient guères vont profiter de la bonne idée que tu leur suggères et s'empresser de suivre le monde chez ton Roger.

Mais tu comptes sans ton hôte, vieille entrepreneuse de guerres civiles.

D'abord, les gardes nationaux ne te lisent pas et se moquent bien de ce

que tu peux dire. Ensuite, s'ils te lisaient, ce serait exactement la même chose.

Tais donc ton bec, une autre fois, et puis n'oublie pas que le Père Duchêne te surveille et que l'œil de Fouquier-Tinville est fixé sur toi.

Ah ah ! mes poulettes, voici que vous y venez !

On dit que ces deux vieilles coquines d'Angleterre et d'Autriche songent à se mêler de nos affaires, et qu'elles parlent de mettre le nez dans les délibérations relatives au traité de paix qui doit se signer en Belgique.

Eh bien! on a donc peur du Prussien, maintenant? Sans compter que le Russe vient derrière, n'est-ce pas? Et l'odeur du Cosaque n'est pas du goût de ces dames, sans doute.

Dam ! ce bon chevalier Chauvin n'est plus là pour vous prêter le secours de sa lance. On ne peut plus rien pour vous, les petites mères !

Il n'y a plus à faire sa Sophie. Il faudra y passer comme les autres !

Trop tard à la soupe, il est midi passé.

On n'a pas encore mis en accusation les capitulards de l'Hôtel de Ville !

Les bons patriotes que nous avions nommés représentants à l'assemblée de Bordeaux nous l'avaient pourtant bien promis, et les voilà qui donnent aujourd'hui leur démission sans avoir rempli leur mandat.

Qu'ils donnent leur démission : très-bien. On ne peut guère, quand on a quelque chose qui bat pour la Patrie, rester en compagnie des gaillards qui, en deux heures, sans sourciller, ni désemparer, ont voté le démembrement de la France.

Et puis, il n'y a guère de place pour les honnêtes gens là où on risque d'être coudoyé par Jules Favre, le chef des *honnêtes*, et rappelé à l'ordre par le petit Thiers, qui vient de se surpasser en vendant nos canons à Guillaume.

La protestation ne suffit pas. Le devoir de tout patriote était de déposer tout bonnement sur le bureau du président, le jour de son entrée à l'Assemblée, la mise en accusation du gouvernement des pleurards.

Ils ne l'ont peut-être pas mérité, eux qui viennent de dégommer de leur propre autorité ce pauvre Badinguet, qui au bout du compte, n'a mis qu'un mois pour arriver à Sedan, tandis qu'ils nous ont fait manger des râclures de parquet pendant trois mois pour arriver au 28 janvier?

Que faut-il donc avoir fait de plus que d'avoir enterré cinquante ou soixante mille hommes autour de Paris, à Châtillon, à Champigny, au Bourget, à Buzenval? Que faut-il avoir fait de plus que de trahir pendant six mois de suite, emprisonnant au 31 octobre, fusillant au 22 janvier les

bons citoyens qui voulaient sauver la Patrie et s'opposer à son démembrement ?

Le *Père Duchêne* en passe, et des plus sales, mes bons amis ; il n'écoute pas les cancans d'alcôve, et n'aime pas se compromettre dans les bavardages de la vie privée. Oh ! s'il voulait soulever le rideau !

Mais en ce moment-ci, voyez-vous, on a bien autre chose à faire que de s'occuper de tous ces potins.

Ils ont trahi... C'est bon. Tout le monde le sait : quatre-vingt-dix-neuf Parisiens sur cent vous le disent tout haut, et le centième tout bas. Si on ne les met pas en accusation, c'est à soulever les réclamations de Jean Hiroux ! Combien faudra-t-il tuer de patriotes maintenant pour être mis en jugement

C'est le Père Duchêne, qui vous le demande, ô nos représentants du Peuple !

Tous les farceurs de la réaction sont comme des taureaux à la vue du drapeau rouge.

Celui de la Bastille rend ivres de fureur les journaux catholico-monarchiques ;

Celui de Lyon a jeté la terreur dans tous les trous de taupe où l'on conspire contre la République.

Les jean-foutres de calotins accepteraient encore qu'une loque tricolore remplaçât le *glorieux* drapeau blanc semé de fleurs de lys d'or,

Mais le drapeau rouge, jamais !

Eh bien ! c'est ainsi que nous le voulons !

Nous n'en voulons plus du drapeau menteur de vos honteuses républiques, — soi-disant honnêtes et modérées, — de ce drapeau sous lequel bavardaient et buvotaient les ventrus de Louis-Philippe, sous lequel ont ripaillé et massacré les soldats de Décembre.

Nous ne voulons plus de toi, drapeau de Transnonain, drapeau de Mentana, drapeau de la Ricamarie, drapeau de Sedan !

Quand l'étendard d'une nation a traîné dans de semblables hontes, il faut en renouveler l'étoffe et en changer les couleurs ;

Il faut que le drapeau rouge, qui n'est rouge que du sang du peuple versé par la réaction, remplace ce drapeau où le sang de Hoche a disparu sous les éclats de cervelle des mineurs du Creuzot et sous les crachats de Failly, de Frossart et de Bazaine.

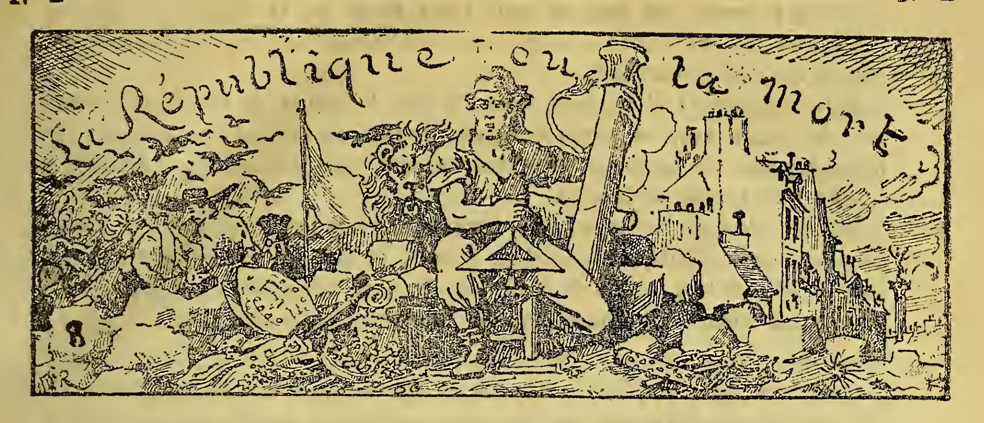
Le Père Duchêne,
Marchand de fourneaux.

Demain le *Père Duchène* publiera une GRANDE COLÈRE sur l'Assemblée prétendue nationale.

—

Adresser toutes les lettres et communications destinées au PÈRE DUCHÊNE, *rue du Croissant*, 16.

Imprimerie Sornet,



17 ventôse an 79.

LA GRANDE COLÈRE
DU
PÈRE DUCHÊNE

A propos des jean-foutres de mouchards qui voudraient pousser les bons patriotes à la guerre civile.

Sa grande motion pour la suppression de l'infâme Préfecture de police.

Avec son apostrophe aux roussins qui se déguisent en gardes nationaux pour assommer la nuit les braves citoyens.

Garde à vous, patriotes : car je crois, foutre! qu'on veut vous mettre dedans, et vous jeter encore une fois dans le pétrin.

Tenez-vous bien sur vos gardes, et ne bronchez pas, car l'ennemi est là qui vous guette, et vous êtes entourés de bougres qui voudraient voir d'ici à peu la République tourner en eau de boudin, et servir de paillasson à la royauté.

Garde à vous! que rien ne vous fasse sortir de la dignité où doit se renfermer un vrai patriote, et qu'il ne soit pas dit encore que ce sont les rouges qui ont commencé.

Mille tonnerres! il vaudrait mieux briser le canon de votre fusil, combler la Seine avec les pavés des rues, mettre un bonnet de coton sur vos mitrailleuses, et enterrer tous vos canons, que d'entendre aujourd'hui ronfler leur gueule de bronze.

Pas de bêtises! Ne soyez pas encore une fois les dindons de la farce, sans cela la Révolution est perdue, foutre! et quand une fois on a effarouchée la belle fille à coups de fusil, elle est longtemps sans revenir, et vous vous feriez encore assommer bien des fois avant de la rattraper.

On m'a dit hier que vous aviez des canons braqués aux buttes Montmartre, et bien ailleurs encore, et que vous vouliez les garder pour protéger la République. C'est bien, cela; et c'est le devoir d'un bon patriote que de garder la République, comme une bonne citoyenne veille le berceau de son enfant.

Cela ne fait pas mal de voir ces grosses couleuvres de bronze se dorer au soleil sur les affûts, cela flatte l'œil des bons bougres, et c'est une grande satisfaction pour le vieux Père Duchêne de voir qu'en France, les sans-culottes ne dégénèrent pas.

Mais voyez-vous, mes bons amis, encore une fois, faut pas se laisser mettre dedans: le Père Duchêne sait ce que c'est que les émeutes. Il a été des premiers au Champ de Mars en 91. Et foutre! en ce temps-là, il n'y avait pas encore beaucoup de sans-culottes. Ah! c'est un vieux, le Père Duchêne! Eh bien! il a vu là les pauvres bougres de patriotes fusillés par les royalistes, parce qu'ils s'étaient laissés prendre au piége.

Depuis ce jour là — il y a bien-longtemps, il a bien souvent marché sur des pavés sanglants; et toujours les braves citoyens ont été massacrés au profit des traîtres et des lâches!

Il a été en juin, le Père Duchêne; c'est plus près de vous, et c'est là qu'il a vu ses pauvres bougres de sans-culottes fusillés à plaisir; et pourtant, tonnerre! comme ils se battaient bien! Ah! il a bien pleuré, allez, le Père Duchène, lui qui en a tant vu, sans sourciller *mettre la tête à la fenêtre*. Il a bien pleuré quand il a vu ses bons amis s'en aller sur les grands pontons noirs, et se briser le front de désespoir contre les murs de Belle-Isle ou du mont Saint-Michel!

Il était aussi au cloître Saint-Merri, avec les trente qui restaient: la fleur des bons républicains!

Patriotes, croyez en le *Père Duchêne*, un vieux camarade: prenez garde à vous! restez calmes, restez confiants en la Révolution qui vient.

Ne voyez-vous donc pas qu'ils la sentent bien, les jean-foutres, et qu'il ne leur reste qu'un moyen de l'étouffer: l'insurrection.

Républicains, pas de guerre civile!

Si on vous menace, restez dignes ; si on vous provoque, restez fermes ; mais ne tirez pas !

Ne tirez pas les premiers ! vous tueriez la République, et vous foutriez encore aux Tuileries un mauvais bougre qu'il vous faudrait chasser comme tous les autres.

Ne tire pas, Peuple ! car ils sont tous là qui attendent, comme des chiens affamés, le reste de ton repas. Ils sont là, les prétendants, qui viendraient ronger tes os, quand tu te serais fait éventrer derrière la barricade.

Souviens-toi de Juin !

Ah ! tu n'avais pourtant pas tort ces jours-là, et, foutre ! si on s'était seulement contenté de ne te laisser crever de faim que de temps en temps, comme pendant les trois premiers mois, tu ne te serais point battu ; mais on t'avait retiré le pain de dessous la dent. Il fallait à toute fin crever d'une balle ou rester le ventre vide.

Et il y en a qui disent que tu te battais pour Badinguet ! Ah ! foutre, a-t-on jamais vu un bonapartiste se battre comme ça !

Aujourd'hui, tu vas peut-être encore avoir faim. Il y a des chenapans qui parlent déjà de supprimer d'un coup les trente sous, et qui espèrent que ça va faire explosion. Tu sais, comme Falloux, le 22 juin, en 48, aux Ateliers nationaux.

Attends-toi à cela, mon vieux patriote, tâche de trouver de l'ouvrage, fais n'importe quoi, patiente un peu : tous ces mauvais garnements en sont au bout de leur rouleau. Ils voient bien qu'ils vont avoir pas mal de fil à retordre pour t'escamoter ta République.

Quand ils excitent comme cela les bons citoyens, c'est qu'il y a anguille sous roche, et que la poire est mûre.

Tu vois bien qu'ils n'osent pas revenir à Paris ; seulement, si tu bouges, ils te battront, puis quand ils auront tué, déporté les bons patriotes, et qu'il n'en restera plus, je te le dis encore une fois, ils rentreront à la queue leu-leu, avec un petit roi de leur goût, et puis, en voilà pour vingt ans.

Ils ne te l'amèneront pas encore, si tu sais te garder de leurs excitations.

Ah ! foutre, s'ils osaient

Du coup, aux fusils ! et roulent les canons des faubourgs ! Du prétendant ! mille tonnerres !

Le Père Duchêne ne veut pas voir les guêtres d'un seul de ces gars-là !

Qui t'excite aujourd'hui ? Picard ? Tu sais bien qu'il est impuissant, et que tu n'auras qu'à lui montrer le bout de ton soulier pour voir son ventre te tourner son envers, comme au 31 octobre.

Oh ! celui-là, ne le crains pas, il fuit bravement, pour peu qu'on lui montre le haut des gencives.

Qui encore ? Paladines ? Ne le crains pas non plus. Tu ne lui dois d'abord rien, à lui qui n'a pas su garder Orléans. Et puis, obéis d'abord à ton chef de bataillon. En tous cas, il ne peut guère qu'essayer de semer la division dans l'armée des bons patriotes, et nous veillons tous aux embûches.

Qui encore? la police?

Ah! pour ceux-là, tas de jean-foutres qui savent si bien assommer les bons patriotes qui voulaient autrefois foutre Badinguet à la porte : pas de quartier.

Ils ont bien chacun sur la conscience un citoyen ou deux qu'ils ont éreinté: pas de merci.

Soignez-moi les mouchards : surtout ceux qui se déguisent en bourgeois pour venir mettre le trouble dans les réunions ou dans les manifestations comme le jour où le Père Duchêne est allé aussi déposer sa couronne à la Bastille.

Pourquoi, du reste, tous ces faux patriotes qui sont au pouvoir ne veulent-ils pas supprimer et foutre dans la Seine toute cette infâme Préfecture de police qui est une honte pour les bons citoyens, au point que pas un patriote ne voudrait jamais habiter rue de Jérusalem.

Quand le *Père Duchêne* passe sur le quai, et qu'il voit sortir de là, comme d'une niche à bouledogues, toutes ces gueules de roussins, ah! malheur! Le *Père Duchêne* les connaît tous, ces jean-foutres, car ils l'ont tous filé. Faut-il être Cresson pour vivre avec ces gueux-là!

Le *Père Duchêne* ne voudrait plus de police politique, parce qu'il sait que ce ne sont que les mouchards qui font le désordre. Il voudrait la suppression de la Préfecture de police, et l'attribution de la police de chaque arrondissement à sa municipalité propre. Comme cela, il n'y aura plus de rousse, et foutre, un bon patriote pourrait-être de la police sans être mouchard. Aujourd'hui, tout ce qui approche la rue de Jérusalem, voyez-vous, çà ne vaut pas seulement la peine qu'on le foute à l'eau.

Les roussins, c'est tout. Ils se glissent à côté des bons patriotes, leur payent un coup à boire : on se monte la tête, et puis tout est fait. Après, le mouchard vous lâche, et va à un autre.

La police est l'instrument le plus perfide entre les mains des mauvais bougres qui veulent nous pousser à l'insurrection.

Patriotes, veillez! La police vous entoure. Depuis Picard jusqu'au dernier argousin, tout ça, c'est de la rousse : de la rousse à Philippe.

S'ils te tiennent un jour, ce sera pour de bon. Vingt ans! plus peut-être de monarchie, si tu brûles une cartouche le premier. Patiente, ronge ton mors en silence : le jour vient. La Révolution se dresse inévitable, superbe, crois-le bien. Elle n'a jamais eu plus beau jeu, si tu sais souffrir encore : c'est pour cela qu'ils veulent user le peu de force qui leur reste pour la tuer dans son berceau.

Ils n'oseront pas t'amener ce jean-foutre de Philippe, tant que tu seras là!

Ah! s'ils te montrent un jour le bout de sa calotte : prends ton fusil, vite au pavé.

Aux canons surtout!

Extermine-moi tous ces prétendants, vautours qui planent sur les char-

LA COMMUNE.



REVEIL

IMP. TALONS.

DELESCLUZE.

niers où pourrissent encore nos braves sans-culottes morts à Montretout !

Mais jusque là, fidèles à la Révolution, patriotes, restez sur vos gardes ; ne tombez pas dans le piége; ne trébuchez pas sur la corde que vous tendent tous les réactionnaires.

Peuple, ta Révolution serait perdue !

Tiens ton fusil chargé !

Garde-le surtout !

Mais, entends-tu bien, le *Père Duchêne* te le dit, et crois-en sa vieille expérience, veille bien. Ne te laisse pas prendre aux excitations, car tu paierais cher ton imprudence !

Le jean-foutre Jules Ferry qui, pendant les quatre mois du siége, a laissé crever de faim les pauvres bougres de patriotes a, parait-il, l'intention de se tirer des pieds du garde-manger de l'Hôtel-de-ville, où depuis le 4 septembre jusqu'au 28 janvier ces braves n'ont bu que 43,008 bouteilles de vin fin.

Le Père Duchêne ne boira jamais dans toute sa vie autant de chopines à 8 sous : les octrois ne sont, foutre, pas faits pour les chiens !...

Et tu crois que tu vas t'en aller tranquillement, comme ça, ma vieille, en t'appuyant contre les murs, sans qu'on te demande si tu as payé ta consommation !

Halte-là ! à la glace, mon petit !

Et ne bronche pas !

Nous ne te laisserons pas aller retrouver les raffineurs de sucre avec lesquels ton frère a tripoté, avant que tu ne nous aies rendu tes comptes.

Hier soir le Père Duchêne était tranquillement en train de boire sa chopine en lisant les journaux, quand tout-à-coup un bougre d'entrefilet qui attaquait les intérêts du peuple a failli le faire avaler de travers.

Je vais vous raconter çà entre quatre-z-yeux :

Il parait que les marchands d'argent qui dirigent le sacré mont-de-piété, que le diable emporte, vont incessamment recommencer les ventes — qu'ils avrient interrompues — des objets périmés.

L'intention de ces jean-foutres est évidente ;

Ils veulent en jetant le peuple dans le désespoir et la misère le pousser à l'insurrection, et avoir ainsi un prétexte de commencer le massacre des patriotes et de tuer la République qui est la vie pour tout le monde et le seul salut pour la Nation.

Pendant ce siége maudit, qui restera à jamais dans l'éxécration de nos mémoires, les prolétaires ont été forcés de tout engager pour vivre, grâce à l'infamie des accapareurs de denrées qui aimeraient mieux voir tout leur pays devenir prussien que de ne pas gagner quatre sous.

Avant la guerre même le travail était depuis longtemps ralenti, et le

commerce languissant ; les marchandises restaient dans les magasins ; les jours de chômage se multipliaient pour la plupart des corps de métier, et les affaires n'allaient plus parce que dès-lors on entendait courir dans le ciel ce petit vent d'orage qui annonce que la justice du peuple ne va pas tarder à secouer la tyrannie comme un arbre à fruit, et à faire tomber de son front sa foutue couronne.

Au moment de la déclaration de la guerre un grand nombre d'ateliers étaient fermés ; et les pauvres bougres de travailleurs, qui font par leur industrie la richesse de la nation ne trouvant plus d'ouvrage, la bourgeoisie et les mioches voyaient passer bien des jours sans avoir rien à se mettre sous la dent.

Et c'est alors que tout le pauvre mobilier du prolétaire, acheté par tant de sueurs et d'économies, prit le chemin de ce gouffre où, sous prétexte de charité, l'administration du Mont-de-Piété est autorisée à faire la plus grande foutue usure qu'on puisse imaginer.

Oui, ce sont des jean-foutres d'usuriers, qui ne prêtent, grâce à leurs frais de bureaux, tours de bâton, enregistrement et tout le diable, qu'à neuf, dix, onze et douze pour cent.

Et ça leur est permis par la loi, parce qu'ils s'appellent des philanthropes (comme qui dirait des amis de l'Humanité), alors qu'ils ne sont que des loups cerviers, et pas autre chose.

Et, en passant, le Père Duchêne ne saurait trop prémunir le peuple contre les philanthropes. Il n'a pas de plus grands ennemis.

Ce sont eux qui ont inventé la guillotine, sous prétexte qu'en vous coupant l cou comme ça, ça faisait moins souffrir, comme si une fois guillotiné, on ne faisait pas, quand même, un foutu mort ;

Ce sont eux qui ont inventé les prisons cellulaires où l'on devient fou quand on n'y meurt pas, parce que, disaient-ils, de cette façon les mœurs y gagnent, et la vertu des criminels est sauvegardée.

Ce sont eux enfin qui ont organisé, comme elle l'est aujourd'hui, l'institution bougrement patriotique du journaliste Renaudot qui était un gaillard qui n'avait pas froid aux yeux et qui était un vrai ami du peuple ; car Renaudot, lui, avait fondé le Mont-de-Piété pour secourir, et non pour écorcher les patriotes qui se trouvaient dans la peine.

Ah ! les philanthropes !

Ainsi tous les pauvres bougres de patriotes se sont battus pour la nation et pour la République, ils ont eu faim ; ils ont eu froid ; ils ont mis au service de la patrie non pas trois mois, mais près de cinq mois de misère, et c'est ce moment qu'on choisit pour vendre leurs frusques et leurs bibelots, qu'ils ne pourront point racheter puisqu'ils n'ont pas le sou, que toutes les épargnes ont été absorbées par la guerre et que le travail n'a pas encore repris.

Les puissants de ce monde ont vraiment le cœur trop dur !

Allons, pauvres bougre, il faut dire adieu à tous ces misérables et chers ustensiles achetés par tant de peines, à ces meubles tristes et adorés qui étaient les formes vivantes de vos souvenirs et de vos amours, à l'anneau de mariage de ta femme, aux habits de fêtes de ton fils, à ta montre d'argent, à ta seconde paire de draps — aux outils de ton travail peut-être

Tout va être acquis à vil prix par la bande des juifs, des brocanteurs au nez crochu, des revendeuses aux serres rapaces. Ce que tu as mis dix ans à acheter au prix de tes privations, de tes veilles, de tes heures de travail supplémentaires, de ta matinée du dimanche impitoyablement sacrifiée à la lutte contre le besoin, tout cela va passer en d'autres mains. Les juifs auront pour vingt-cinq francs ce qui t'en a coûté quatre cents.

Oh ! le cœur se fend et saigne, — et l'on se demande si nous ne sommes pas éternellement condamnés à tourner dans le cercle de notre douleur, de notre servitude et de notre sottise !

N'as-tu point fait ton devoir pour qu'on te traite ainsi ?

As-tu trahi comme Bazaine ?

As-tu menti comme Favre ?

As-tu été lâche comme Trochu ?

As-tu désespéré comme Thiers ?

Non, tu as été au feu : les balles t'ont sifflé aux oreilles, et je vois du sang dans le chemin où tu as passé, et d'autres cicatrices que celles du travail labourent tes bras, et ton fils a une jambe de bois, et ta fille est morte de faim, et ta femme pleure encore sur le berceau vide de ton dernier-né !

Qu'importe ?

On vendra tout !

On vendra tout, et par dessus le marché on te jettera encore sur le pavé, et on te bouclera dans une prison si tu ne trouves point pour ta paillasse une autre place que ce pavé qui est à toi pourtant !

Ah ! l'on parle de révolte, on incrimine tes murmures, on traite de conspiration ton silence, on fait le procès de tes yeux où brille la faim, on t'accuse de méditer la guerre civile quand tu montres tes bras robustes qui ont plus l'habitude du marteau et du rabot que du sabre et du fusil.

Et qui songe à la guerre civile cependant, sinon ceux qui t'y poussent par leur impitoyable dureté !

Veille bien sur ta République, pauvre bougre, le salut est là, il faudra bien qu'il y ait un changement à la fin, tout le monde le pense, le dit, et tu es celui qui le dit le moins. Tu as été tellement battu et meurtri qu'il ne te reste plus de peau sur la chair, ni de voix dans la gorge !

Veux-tu savoir, peuple berlinois, pourquoi le vieux marchand de fourneaux riait si fort ce matin, en fumant sa bouffarde, et pourquoi son ami Jean-Bart est allé faire tirer une chopine de supplément ?

C'est parce qu'il a éprouvé, foutre ! une rude satisfaction, en lisant dans les feuilles un petit mot qui te concerne.

Il paraît, mes bougres, que vous foutez là-bas une sacrée noce, depuis deux jours !

Il paraît que vous faites sonner à tirelarigo toutes les cloches de vos paroisses ; que vous avez allumé toutes vos chandelles, en signe de grand contentement. et que vous vous promenenez tous, la canne à la main, entre des rangées de lampions, comme d'honnêtes bourgeois qui n'auraient rien sur la conscience, et comme faisaient les bons patriotes de mon temps, quand nos braves armées et nos braves généraux avaient flanqué une bonne peignée à vos sacrés jean foutres de grands-pères.

Eh bien ! Ecoute ça. Le Père Duchêne, ne te l'envoie pas dire :

Peuple vainqueur, tu es un peuple foutu !

Tu t'imagines être un peuple prédestiné. parce que les sacrés chiens d'aristocrates qui te commandent, et pour qui tu verses ton sang, t'ont fait croire que tu accomplissais une mission et que tu étais chargé de régénérer le monde, — et tu ne vois pas que tous ces infâmes tueurs de patriotes ne songent qu'à exploiter tes instincts féroces et à tirer bon profit de ta vanité.

Tu t'imagines être un peuple héroïque, parce que tu as traîné tes bottes le long des bords de la Seine, et tu ne sais pas ce qu'il en coûte de jouer à ce satané jeu-là.

Tu t'imagines être un peuple savant, parce que tu sais lire dans de foutus bouquins auxquels les sans-culottes n'entendent goutte; mais tout ton beau savoir ne t'a pas empêché de te laisser mettre la bride au col comme un simple baudet.

Tu t'imagines être un peuple fort, parce qu'après avoir chanté, en buvant de la bière, pendant je ne sais combien d'années, une masse de chansons sur la « Patrie allemande » tu t'es payé, au bout du compte, une sacrée monarchie militaire qui va te coûter les yeux de la tête, et grâce à laquelle tu achèveras promptement de t'abêtir.

Tu t'imagines être un peuple sage... et voilà que le jour où ton jean-foutre de tyran, à qui tu foutais déjà une liste civile à n'en plus finir et des millions à gueule que veux-tu ? s'avise de prendre par dessus le marché la couronne d'empereur, au lieu de l'envoyer aux cinq cent mille diables ou de lui offrir une bonne partie de *main-chaude*, tu t'empresses d'allumer des centaines de lampions et de faire ribotte pour témoigner ta joie.

C'est comme si les Français avaient illuminé, le Deux Décembre.

Je te le dis, tu es un peuple foutu !

Voilà pourquoi le Père Duchêne est bougrement content.

Ce ventru de Picard nous annonce qu'il va mettre dans la patte de Guillaume cinq cents millions — foutre ! — un petit à-compte !

Ah ! mille tonnerres ! quand le Père Duchêne songe à ça !

Cinq cents millions !

Comme on habillerait des sans-culottes avec cinq cents millions, et comme tous ces mauvais bougres, s'ils l'avaient voulu, auraient pu faire fondre des canons et envoyer faire foutre les Prussiens !

D'autre part, on parle toujours de supprimer les trente sous... pour réaliser des économies.

Tout cela pour donner des cinq cents millions à Guillaume !

Faut bien, puisqu'on lui doit, au bout du compte !

Mais ça ne navre-t-il pas tous les bons patriotes, de voir qu'on lui donne tant d'argent, et qu'on lui a tant ménagé les coups de fusil.

Ah ! mille millions de tonnerres !

Nous ne serons pas longtemps sans nous manger le nez avez les Prussiens, heureusement ! et nous leur flanquerons dans la casaque autant de balles que Picard leur a donné de sous.

Hein ! qu'en dites-vous ?

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux*.

Demain, le Père Duchêne publiera ses

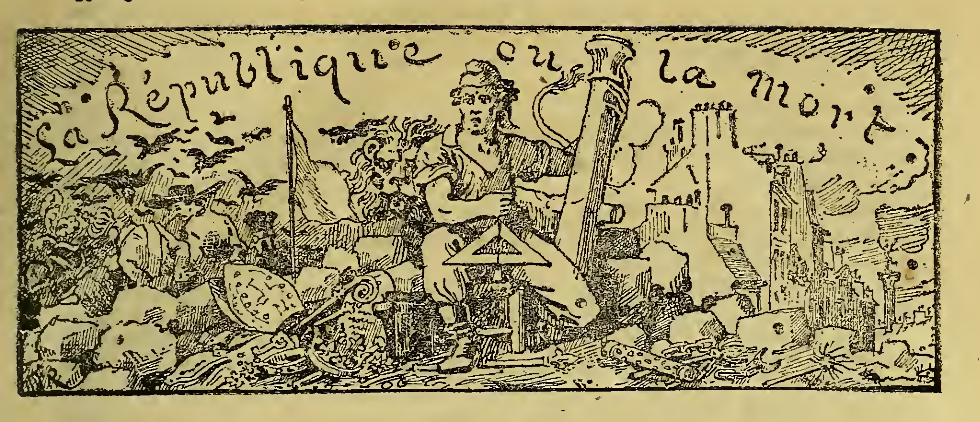
BONS AVIS

AUX SOLDATS DE L'ARMÉE DE CHANZY

C'est ça qui sera une proclamation bougrement patriotique !

Imprimerie Sornet,

N° 3. UN SOU N. 3.



18 ventôse an 79.

LES BONS AVIS

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux Soldats de l'armée de Chanzy qu'on voudrait transformer en assassins des patriotes;

Ses avertissements pour qu'ils se tiennent en garde contre les manœuvres des jean-foutres de royalistes;

Et son grand appel à ces bons bougres pour qu'ils tapent dans la main du peuple.

Le Père Duchêne vous souhaite la bienvenue, soldats!

Je vous vois entrer avec plaisir dans les murs de Paris, où l'on a eu faim aussi, où l'on a eu froid comme vous avez eu faim, comme vous avez eu froid alors que vous marchiez dans la boue et dans la neige avec les sacrés souliers de carton et les foutus habits de camelote que les jean-foutres de fournisseurs ont vendus à la République!

Le Père Duchêne a toujours du plaisir à voir les bons bougres qui se sont battus pour la Nation.

Ah ! il sait bien que ce n'est pas votre faute si nous avons été mis dans le pétrin !

Vous avez fait votre devoir,

Et vos drapeaux triomphants auraient fait le tour du monde, si nous n'avions pas été assez bêtes pour nous laisser gouverner par des jean-foutres et des judas !

Vous avez vu où ils vous ont conduits, soldats,

Et ce sont ces mêmes jean-foutres et ces mêmes judas qui nous gouvernent aujourd'hui encore !

Vous auriez vaincu si vous n'aviez pris conseil que de votre courage, mais les gueux en avaient disposé autrement.

Ils voulaient tuer la France pour mieux tuer la République, retourner les poches de ces deux cadavres et abandonner à Philippe II leurs corps déshonorés.

Ils ont déjà fait la moitié de leur besogne.

Nous portons au flanc la plaie saignante qu'ils nous ont faite.

Ils nous ont cassé un bras.

La France a perdu son Alsace, sa brave Lorraine, qui étaient foutre !, si patriotiques que le Père Duchêne verse toutes ses larmes de son corps quand il songe que ces braves bougres de Strasbourg et de Metz sont sous le sabre de de Moltke et sous la schlague de Bismark.

Vous n'avez pu empêcher le premier massacre, soldats !

Et malgré sa douleur, le Père Duchêne ne saurait vous en vouloir.

Mais l'autre !...

L'autre, l'assassinat de la Révolution, foutre, celui-là, cela vous regarde, autant que nous, et ce serait vraiment votre faute si on nous volait la République qui est le seul moyen pour nous autres, pauvres diables, de sortir de la misère.

Or, soldats, on compte sur vous pour escroquer cette République-là et nous foutre aux Tuileries un Bourbon ou un d'Orléans, — peu importe le nom de la bête féroce, du moment qu'elle nous mange !

Seriez-vous assez jean-foutres pour répondre aux espérances de ces traîtres ?

Non, n'est il pas vrai !

Vous n'êtes, vous, ni des lâches, ni des imbéciles, ni des fripons !

Et nous pouvons causer ensemble !

Eh bien ! soldats, en ce moment, le peuple de Paris a l'œil sur vous. On parle de le désarmer, et il ne voit pas qu'il soit question de vous renvoyer chez vous, où cependant la terre à labourer ne va pas manquer.

Et le peuple se défie !

Et il a raison !

La méfiance est le premier de ses devoirs.

Mais il y a là, le Père Duchêne en est sûr, un malentendu :

Vous aussi, vous êtes du peuple, et nous ne tarderons pas à nous comprendre !

Venez à nous, soldats, nous vous tendons la main, et nous boirons chopine ensemble, en causant des affaires de la nation, foutre ! qui nous regardent bien autant que les riches et les aristos !

Voilà, soldats, ce qu'ils craignent ces jean-foutres c'est que vous vous unissiez au peuple qui est le droit, qui est le bon sens, qui est la justice qui est vous même !

En vous battant pour la France vous avez été des patriotes — la guerre est finie, la partie est remise à un autre jour, soyez maintenant des citoyens.

Ah! voilà ce qu'ils craignent, tous ces loups-cerviers qui dévorent les pauvres bougres!

Le Père Duchêne va vous dire ce qu'ils veulent, soldats, et le Père Duchêne ne ment jamais :

Faire par tous les moyens possibles que les soldats ne soient plus des hommes; tuer en eux le citoyen; les transformer en des brutes, en des machines aveugles, en des êtres féroces ayant perdu la conscience et le sens moral et toujours prêts à accomplir les plus infâmes besognes sans réplique et sans effroi.

Ah! vraiment! ce n'est pas assez de vous avoir enlevés à votre métier, à la terre où vous êtes nés, à la famille qui vous a nourris, aux espérances naissantes de votre courage et de vos amours; non, ce n'est pas assez!

Ce n'est pas assez de vous avoir enrôlés, vous pauvres, pour défendre les riches; vous robustes, pour protéger les infirmes; vous courageux, pour veiller au salut des poltrons, vous qui n'aviez que la liberté en travaillant pour conserver à ceux qui ont sans rien faire la fortune, les titres, les honneurs, la puissance et la joie, tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils nous ont pris, non, ce n'est pas assez!

Ce n'est pas assez de vous avoir parqués dans l'épouvantable société militaire où, comme sous l'empire, toute la faveur est d'un côté et toute la rigueur de l'autre; où les décorations, les rubans, les avancements rapides, les gros traitements, etc..., sont dévolus aux nobles et aux protégés des aristos; non, ce n'est pas assez!

Ce n'est pas assez de vous avoir casernés dans un régime effrayant où vous êtes nourris comme des bestiaux, où vous êtes traités comme des forçats, où vous êtes payés comme des esclaves, non, ce n'est pas assez!

Il y a, selon eux, quelque chose encore à faire :

Votre conscience vous reste.

C'est trop.

Ils veulent l'aller chercher dans votre pensée, l'arracher de l'autel du droit éternel où elle se cramponne, et la charger de chaînes comme une vile criminelle!

Comprenez vous bien cela, soldats!

Vous qui avez partagé avec nous la défense de la patrie; vous qui avez été exposés à tous les périls; vous qui avez bravé pour la France la fatigue des campagnes, l'horreur des blessures et l'injure des climats sous tous les cieux; vous à qui, au nom du pays, du devoir et de l'honneur, au nom de vos foyers, on a demandé votre sang; vous, c'est vous, c'est précisément vous qui ne seriez plus des citoyens!

Soldats, ne voyez-vous pas que ces gueux-là veulent se foutre de vous?

Ne voyez vous pas que vous êtes les premiers des citoyens, puisque vous supportez les plus lourdes charges?

Venez avec nous, soldats!

Fusionnez avec le peuple, et vous verrez ce que c'est que des citoyens, et si nous ne valons pas tous ces gaillards-là qui se poussent du col parce qu'ils n'ont jamais rien fait de leur sacrée bougresse de vie!

Venez avec nous!

Chez nous on ne conspire pas comme on vous le fait croire, on ne com-

bine pas des émeutes, on ne fabrique pas des guillotine
plus être exploité, et pour cela on veut être libre :

Chez nous on s'occupe des citoyens, et des droits des citoyens ;

On cherche ensemble comment on pourrait arriver à être un peu moins malheureux ;

On discute les questions qui intéressent tout le monde et qui vous intéressent aussi, foutre autant que nous, ô nos pauvres soldats !

Ainsi par exemple on examine pourquoi les riches ont toujours droit contre les pauvres, les grands contre les petits, les nobles contre nous;

Pourquoi les impôts retombent presque entièrement sur les travailleurs, tandis que les fainéants qui n'ont qu'à tourner leurs pouces sur leur ventre se moquent de nous et empochent notre argent ;

Pourquoi les lois sont toutes faites en faveur du propriétaire, contre le locataire, du fonctionnaire contre le locataire, du fonctionnaire contre l'administré, du fort contre le faible en tout et partout !

Pourquoi tout est entre les mains des puissants ; pourquoi les métiers de coquins qui consistent à tromper le monde sont accessibles à tous ceux qui ont de quoi, tandis que le pauvre peuple est à la merci des employés, rats de cave, mouchards, et autres vermines, contre lesquels on n'a pas encore trouvé de poudre insecticide, et pour lesquels la poudre de guerre est trop bonne !

Pourquoi on vous retient loin de chez vous alors que la guerre est terminée, qu'il n'y a plus rien à faire et que vous ne seriez pas fâchés de dormir pendant quelque temps sur vos deux oreilles après avoir couché des mois entiers sur la terre nue ?

Et bien d'autres Pourquoi encore !

Est ce que toutes ces choses-là ne vous regardent pas ?

N'êtes-vous pas aussi des hommes, vous ?

Oui, vous êtes des hommes !

Oui, vous êtes des citoyens !

Mais Picard ne veut pas !

Picard espère que vous tirerez sur le peuple !

Ah ! vous voudriez être des citoyens !

Lui, il veut que vous soyez des brutes !

Ah ! ah ! mes gaillards !

Voilà qui vous la coupe !

Vous, des hommes !

Allons donc !

Des machines, de bonnes et aveugles machines, qui tirent vite et beaucoup, à la bonne heure !

De bons tireurs qui sachent manœuvrer un chassepot avec adresse et justesse pour n'importe quelle cause, voilà le vrai jeu !

Des Jules Gérard contre l'homme, quoi !

Mais des hommes !... des citoyens !...

Voyons, vous n'y songez pas !

Ah ! si vous vous trouvez côte à côte avec le peuple, avec les amis, avec les frères,

Vous verriez qu'on cherche à s'instruire, qu'on veut le bonheur de tous par le travail de tous, et non la félicité de quelques ventrus par la misère de tout le monde ;

Vous comprendriez en fréquentant les ouvriers que nous n'avons pas les haines et les mépris dont on cherche à vous convaincre à notre détriment réciproque pour nous désunir ;

Vous vous rapprocheriez de la grande famille d'où vous êtes sortis ; en

serrant les mains des camarades et des parents, vous vous déferiez de ces mauvaises pensées, de ces idées d'esprit de corps contre le droit véritable et contre l'intérêt des vôtres, et vous vous retremperiez souvent dans la généreuse et loyale amitié du peuple.

Tout cela, vous le feriez, si vous n'étiez bernés par Picard, Favre, Thiers, et tous ces bougres qui ont foutu la France dans la mélasse.

Ah ! tous ces gaillards-là qui n'ont pas mal aux jambes quand il s'agit de montrer le derrière aux Prussiens, voudraient de vous, soldats, faire des assassins, et vous faire marcher, non plus sous l'étendard de Hoche, de Kléber et de Marceau, mais sous le foutu drapeau des mouchards !

Mais ils se trompent, n'est-il pas vrai, soldats ?

Pourriez-vous obéir si on vous disait d'envoyer des balles à vos pères, à vos frères, à vos oncles, à vos camarades, voulant reconquérir leurs droits qu'on leur a volés, et vivre en travaillant !

N'hésiteriez-vous pas à rendre veuves vos sœurs et vos mères, à faire des orphelins qui vous maudiraient, et devant lesquels vous vous sauveriez plus tard, de honte et de terreur, quand ils rappelleraient en votre présence le souvenir des journées où les Canrobert des d'Orléans voudraient vous couvrir de gloire !

Ah ! vous y regarderez à deux fois avant de faire subir à vos épées la honte de la fraternité des casse-têtes.

Vous n'accepterez point, pour vos fusils sacrés par la République, des exploits semblables à ceux de Mentana, d'Aubin et de la Ricamarie !...

On vous veut dociles, soumis, — plus que soumis, abrutis, — plus qu'abrutis, fratricides.

Voyez soldats, jusqu'à quel point vos consciences croient devoir accepter ces odieuses complicités.

Mais soyez bien certain que le Père Duchêne, qui se trouvera ce jour-là, comme toujours, avec les patriotes, ne brûlera pas la première cartouche !

Les bons députés de province qui ont tous dans leurs poches un petit Philippe en sucre — il n'y en a plus que cinq qui aient des tabatières avec la gueule de Badinguet dessus — trouvent tous que Gambetta n'a été qu'un sacré jean-foutre.

Ah ! Gambetta ? — Quoi donc ? — Il a fait recevoir lord Lyons par Cavalier, le grand sec qu'on appelle Pipe-en-Bois.

Lord Lyons ! un ambassadeur... d'Angleterre !

Qu'est-ce que çà nous fout, les ambassadeurs ?

Quand on trépignera sur le ventre des Prussiens, est-ce que les ambassadeurs viendront nous tendre la patte ?

Est-ce que ça sait tenir un chassepot, un ambassadeur ?

Le petit Thiers est un ambassadeur.

J'aime mieux le dernier des bons patriotes qui saura se foutre une peignée dans un an avec les têtes carrées à qui on nous a vendus.

Au moins, il ne ferait jamais un 28 janvier !

Le Père Duchêne ne connaît pas Cavalier. On dit qu'il a offert un bock à lord Lyons — monsieur l'ambassadeur.

Après tout, et le gueuleton de Favre avec Bismark ?

Ce jean-foutre de Ferry, qui voudrait bien prendre la poudre d'escampette et aller manger tranquillement l'argent qu'il a fait évanouir sans nous rendre ses comptes, nous dit que la garde nationale lui a coûté au moins quarante millions !

Et toi, mauvais bougre ! Si les bons patriotes t'ont coûté quarante millions, à trois cent mille qu'ils étaient, combien donc, à toi seul qui n'as jamais rien foutu que de nous faire crever faim, nous as-tu mangé d'argent?

Combien as-tu laissé de pauvres bougres de patriotes, qui ne demandaient pas mieux que de se faire tuer pour la République, aller aux remparts geler de froid sans vareuse et sans souliers ?

Ah ! mon vieux, vois-tu, le Père Duchêne, faut pas le mettre dedans. Il connait tout ça et sait bien que vous n'étiez, toi et ta bande, que des foutus roublards qu'on verra maintenant rouler en voiture et nous éclabousser en passant.

Oui, tu as laissé nos bons citoyens avec des souliers troués et des blouses où passait le froid, quand tu avais encore — c'est toi qui le dis — des habillements plein le palais de l'Industrie.

Qu'est-ce que vont devenir tous ces habillements ?

Vas-tu encore trafiquer dessus comme sur nos farines ; car, quoique tu sortes de la boîte, le Père Duchêne sait bien que tu y auras toujours un pied.

Allons, puisque les salles de ton Hôtel-de-Ville — c'est toujours toi qui le dis — sont pleines de vareuses et de capotes, j'espère bien que tu vas nous nipper un peu.

Malgré tout, il faut que tu nous rendes des comptes, vois-tu. Le Père Duchêne a les yeux sur toi.

Et prends garde, jean-foutre que tu es, tu t'es foutu de nous bien souvent, çà pourrait être une bonne fois notre tour.

Dans quel pays vivons nous, mille millions de tonnerres ! Tous les bons patriotes ne seront-ils pas de l'avis du Père Duchêne, et aussi furieux que lui, en voyant ces infâmes marchands d'argent, qui s'intitulent agents de change, recommencer déjà leurs rapines?

Oh ! jean foutres que vous êtes, qui n'avez pas assez d'injures pour les sans-culottes quand ils font mine de bouger ; ne faites vous pas le métier le plus infâme qui se trafique sous la calotte du Père-Eternel ?

Les Prussiens sont à peine partis — et nous avons encore cinq bons milliards à leur foutre dans la poche — que vous tripotez déjà dans votre infâme boutique, et qu'au lieu de vous tenir prêts à vous manger le nez avec les Allemands, vous songez déjà à enfler vos coffres-forts avec l'argent que nous leur avons donné.

Tas de mauvais bougres, qui riez des pauvres patriotes qui *se soûlent* avec leurs trente sous!

Pas un de ces jean-foutres n'a seulement entendu les coups de fusil ; pas un ne sait le poids qui pèse un chassepot, ni comment on fout une balle dans le ventre d'un Prussien ! Pendant qu'on tuait les bons citoyens

et qu'on grignotait, le ventre creux, la boule de son que nous donnait Ferry; eux bien tranquilles dans leur foutue casaque, noçaient comme aux beaux jours.

Qu'est-ce que çà leur fout aux marchands d'argent qu'on ait massacré les patriotes à Montretout, qu'on ait foutu le casque prussien sur notre brave Alsace, et qu'on ait écharpé avec des bombes de 120 kilogrammes les pauvres diables de Grenelle et du Panthéon ?

Qu'est ce que ça leur fout, à eux, qui s'en vont traîner leurs escarpins sur les sacrés pavés de la Bourse, qu'on ait cinq milliards à donner à ce vieux sacripant de Guillaume ?

Les pauvres bougres de patriotes paieront, car c'est toujours eux qui supportent les sottises de ces jean-foutres.

Ah ! misérable gueux qui allez faire des affaires *honnêtes* avec les Prussiens quand ils sont encore dans nos forts et quand on peut encore voir briller leurs casques du haut du Panthéon qu'ils ont éventré !

Devrait on pas foutre aux cinq cent mille diables cette sacrée Bourse qui emplit les poches à un tas de feignants qui se servent de l'argent pour rigoler — tandis que nos pauvres bougres de patriotes n'ont pas seulement de pain à se foutre sous la dent, à eux et à leurs enfants ?

Et puis, ça trouve que les sans-culottes font du bruit ; ces bougres-là disent qu'on sème l'agitation dans les rues; ça trouve que le drapeau rouge fait mauvais effet et excite le peuple ! mais tas de jean-foutres, qui nous traitiez d'*outranciers* pendant tout le siége, qu'avez-vous donc foutu vous-mêmes ?

Avez-vous couché dans la boue pendant les nuits froides où on se collait les uns contre les autres pour se réchauffer les pattes, où il fallait se lever quand sonnait le clairon pour se foutre une brossée avec les Prussiens ? Allons donc !

Et ça reprend, les affaires. avec les Prussiens !

Le Père Duchêne se rappelle qu'un jour, qu'il se promenait sur le boulevard, quand Badinguet était en train de se faire foutre des piles par là-bas, il a vu crever la boutique d'un de ces agioteurs que les bons patriotes voulaient pendre parce qu'il avait envoyé de l'argent aux Prussiens.

De ce temps-là, il n'y avait encore que Badinguet de foutu, et toute sa séquelle; aujourd'hui que ce sacripant de Jules Favre a foutu en quatre la République, ils mériteraient d'être assommés.

Ah ! mes bons patriotes, mes vieux amis, combien j'aime encore mieux vous voir boire une bonne chopine chez le mastroquet du coin, que de voir en face tous ces jean-foutres, qui profitent aujourd'hui du malheur de la Patrie et de la République !

Ces charlatans-là déterreraient nos morts pour vendre leurs os, s'ils l'osaient !

Encore un qui va « rentrer dans la vie privée », comme ils disent tous !

Mais, foutre ! il n'y aura donc jamais moyen de les y prendre, et de les faire passer un peu au comptoir.

Voilà-t-il pas encore ce mauvais bougre qui a ribotté avec Bismark à Versailles — plus souvent même qu'il ne nous l'a dit — qui va se tirer des pieds aussi du galimatias où nous pataugeons ?

Me Favre n'attend que la conclusion de la paix pour se retirer du gouvernement !

Eh bien ! ma foi, c'est trop facile ! et le Père Duchêne vous trouve un peu bêtes, mes bons représentants, de laisser encore celui-là s'en aller sans régler ses comtes !

A part qu'il a tripoté à son aise avec ses « frères et amis » comme ils nous appellent, il a bien un peu mis le main dans les tiroirs « pas plus peut-être, » mais pas moins que son confrère Ferry.

On vend la France ! On se fout des bons bougres de patriotes ! Et puis, ma foi, on s'esquive après. Halte au falot ! Qui vive ! mon bon jean-foutre ? Quoi ! pas une petite facture ?

Que diriez-vous d'un bougre qui viendrait vous prendre votre argent, et puis vous dirait après : « Serviteur, je rentre dans la vie privée ! »

C'est comme ça !

Ah ! bougre, bougre ! faut-il que nous soyons foutus et refoutus pour laisser filer si tranquillement ces charlatans-là !

Allons, décidément le drapeau rouge les gêne de plus en plus, tous ces jean-foutres !

On annonce qu'à Lyon la réaction l'a foutu bas.

A la Bastille on en a voulu faire autant.

Mais les braves bougres de patriotes étaient là.

Le citoyen Landrieux, chef de poste volontaire, et le citoyen Cugniaux, sergent de poste, étaient heureusement là qui veillaient :

Ils ont apporté, ce matin, au Père Duchêne la déclaration suivante, portant le timbre de la Fédération de la Garde nationale, et la signature du marin Saintillan (Pierre), qui avait fait le coup et qui, après avoir replacé le drapeau rouge, a été mis à la disposition du Comité central.

Je soussigné déclare que le ministre de la marine m'a engagé à porter en remplacement du drapeau rouge le drapeau tricolore avec cette inscription : *Vivent les marins de la République, défenseurs de la Patrie* ! 1871, et signé : SAINTILLAN, matelot.

Le soussigné est monté à deux fois différentes pour planter ce drapeau tricolore ; il a jeté bas le drapeau rouge.

A la suite de ce fait, le chef de poste, Landrieux, a mis trois matelots en état d'arrestation, et le lendemain, 8 mars, il m'a fait remettre le pavillon rouge qui appartenait au 199e, par le matelot signataire, et jeter bas le drapeau tricolore.

SAINTILLAN (Pierre),
8e compagnie 12e batterie,
à bord de la *Savoie*.

Allons, allons, tout va bien !... Bonsoir, mes enfants !

Il est tard, et le Père Duchêne ne va peut-être plus trouver de marchand de vin pour boire sa chopine... à votre santé !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

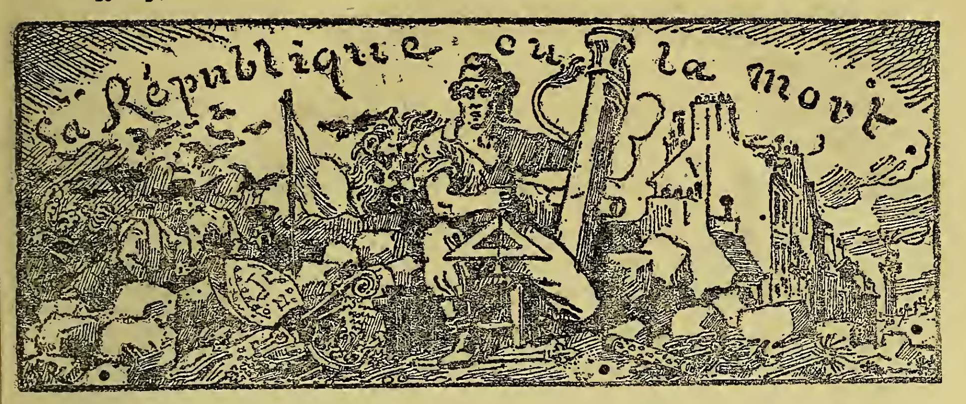
Demain, le Père Duchêne publiera une

GRANDE COLÈRE

à propos de l'infâme trahison des jean foutres royalistes qui voudraient enlever à Paris son titre de capitale pour mieux tuer la République.

Imprimerie Sornet,

N° 4. **UN SOU** N. 4.



19 ventôse an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

A propos de l'infâme trahison des jean-foutres royalistes qui voudraient enlever à Paris son titre de capitale pour mieux tuer la République;

Avec ses révélations sur leurs trucs pour détruire le suffrage universel;

Et sa motion pour que l'Assemblée nationale siége à Paris.

Du coup, les sacrés aristocrates de l'Assemblée nationale ont décidément jeté bas le masque.

Savez-vous ce que c'est, patriotes, que le dernier projet de décret qu'ils viennent de foutre au nez de la République?

Une infâme trahison.

Ils ne veulent pas revenir à Paris. Ils ne veulent pas siéger au milieu des bons bougres qui ont délivré la nation du foutu règne de Bonaparte.

Ils veulent aller continuer leurs sacrées farces à Versailles, dans le palais des ci-devant rois, construit par le plus grand chenapan de toute la famille Capet.

A Versailles!

Et vous croyez que les patriotes de Paris goberont encore celle-là sans rien dire?

Vous croyez qu'ils ne savent pas débrouiller toutes vos satanées manœuvres pour les foutre dedans et pour passer la jambe à la République?

Vous croyez que le Père Duchêne va vous laisser tranquillement monter vos coups, attaquer les intérêts de la nation et outrager les bons bougres de Paris, sans profiter de l'occasion pour vous administrer une bonne volée de bois vert?

Halte-là, mes bougres! Le Père Duchêne va débiner vos trucs.

Aujourd'hui vous transportez seulement le siége de l'Assemblée à Versailles.

Mais demain, si les patriotes ne vous foutent pas des bâtons dans les roues, vous saisirez le premier prétexte pour gueuler encore que ce bougre de Paris est incorrigible et vous proposerez de le punir en le privant de son titre de capitale.

Inutile de dire non. Ça saute aux yeux.

Et vos sacrés journalistes de quatre sous, qui crèvent de rage de voir nos bons patriotes si résolus et si flambards, ont le toupet de l'écrire presque chaque jour dans leurs sacrées feuilles que le diable emporte!

Ah! ce que vous voulez, le Père Duchêne le voit bien, et comme il a promis de dire la vérité au peuple : il parlera.

Ce que vous voulez, le voici :

Vous sentez que Paris représente les forces vives de la Révolution au *summum* de leur intensité ;

Que nous sommes ici au centre de l'activité politique;

Que nous avons la capacité et la volonté de nous gouverner par nous-mêmes;

Que nous ne voulons plus de députés irrévocables nommés pour plusieurs années pendant lesquelles ils pourront tout à leur aise trahir la nation, et faire clouer dans le cercueil par la royauté notre jeune République ;

Que nous n'aurons plus bientôt que des députés ayant accepté un mandat impératif et qui se mettront journellement en contact avec nous, qui prendront chez nous leur mot d'ordre et non chez Thiers et chez Conti, et qui seront vraiment les représentants du peuple, jaloux de son honneur et de sa liberté et non des jean-foutres qui vont digérer à l'Assemblée et complotent contre les bons bougres qui les ont élus.

Oui, les députés de Paris, siégeant à Paris, recevraient du peuple leur inspiration.

L'influence de la population parisienne sur ses mandants résidant au milieu d'elle est incontestable.

Et c'est là précisément ce que vous redoutez!

Ah! jean-foutres voilà ce qui vous rend pâles de terreur. C'est l'influence victorieuse et civilisatrice de ce Paris, de cette ville qui vient de se montrer si grande dans son deuil et sa modération, de cette cité sainte qui souffle aux quatre coins du monde le vent fécondateur de la propagande révolutionnaire.

Oui, le peuple ici est instruit de ses droits.

Oui, les patriotes ont la conscience de leurs devoirs.

Les braves bougres l'ont prouvé : et le Père Duchêne salue en leurs corps amaigris la sublime misère qu'ils ont mise au service de la patrie.

Vous-mêmes, tas de jean-foutres, bonapartistes et orléanistes, vous ne pouvez méconnaître intérieurement les sentiments bougrement patriotiques des braves Parisiens.

Mais les mensonges coûtent si peu à vos bouches faites à tous les serments.

Admettons que nous qui avons dans les journaux socialistes donné l'exemple du calme, les conseils sages, et qui, au risque de perdre notre popularité, avons sommé au nom de la Révolution ses amis de ne point la compromettre ;

Admettons que nous soyons, comme vous le dites, une poignée de factieux et de braillards :

Etes-vous donc devenus si timides depuis le massacre de la rue Transnonain, depuis le cloître Saint Merri, dans le sang desquels vos pieds, souples alors aux rigodons monarchiques, glissèrent et se rougirent, — depuis Décembre, que vous avez appelé, applaudi et félicité?

Etes-vous devenus si timides, que cette poignée d'hommes vous fasse peur !

Et si nous représentons en effet la masse, le peuple, l'opinion de Paris, à quoi bon vos peurs, à quoi bon vos précautions, à quoi bon vos menaces?

Est-ce que vous pensez qu'à votre voix le flot de la Révolution se brisera contre la queue de la poire Louis-Philippiste !

Imbéciles !

Ou plutôt non, gros malins !

Quoique vous en disiez, ce n'est point la « poignée de factieux et de braillards » que vous craignez, mais bien Paris, Paris armé de sa science sociale, de la connaissance de ses droits, de sa volonté de les conquérir !

Vous craignez la poussée morale de Paris qui, malgré vous, à un moment donné, pourrait vous porter en avant, comme en 89, en 90, en 91, en 92 et en 93, où les représentants du peuple sentaient frissonner autour d'eux le souffle ému de la nation et s'enivraient, à le respirer, de patriotisme, d'énergie et d'amour de l'Humanité !

Ah ! foutre, c'est que dans ce temps-là les patriotes n'avaient pas autant de patience qu'aujourd'hui, — et les Trochu de l'époque n'étaient pas nommés dans onze colléges électoraux pour prix de leur trahison !

Voilà donc ce que vous avez rêvé :

Vous soustraire d'abord à l'influence politique de Paris, aux manifestations de sa vitalité expansive et surabondante, et la masquer s'il se peut, la faire languir et s'éteindre.

Inutile de le cacher !

Nous en sommes sûrs maintenant :

Vous voulez tuer Paris,

Et en décapitant la France, étouffer l'existence politique des villes.

Oui, votre plan c'est de supprimer l'influence des grandes villes où tous

les bons patriotes savent lire dans les journaux, et sont trop malins pour se laisser foutre dedans par les trucs et tours de gobelet de tous les sacrés charlatans de malheur !

Et ainsi vous comptez un peu à la fois foutre l'éteignoir sur le suffrage universel et l'embrouiller par vos sacrés mic-mac, de façon à ce que les bons bougres des grandes villes qui sont républicaines n'aient plus de représentants, et que finalement personne ne voie plus goutte à vos tripotages.

Ah ! vous avez déjà si bien manigancé que la sacrée bonne ville de Lyon, une qui l'est bougrement patriotique, celle-là ! n'a pas seulement un représentant dans notre foutue Assemblée.

Tous ces braves Lyonnais, pourtant, qui aiment tant la République, et qui, foutre ! ont plus d'une fois montré qu'ils n'ont pas froid aux yeux en la défendant, tous ces braves ouvriers, la fleur des sans-culottes avaient voté comme un seul homme pour des amis du Peuple.

Et leur vote n'a pas compté parce que les paysans qui votaient avec eux, étaient en plus grand nombre et qu'ils ont tous choisi les aristos.

Ce qui fait que la seconde ville de France a eu le bec clos.

Tout ça parce que les paysans ne savent pas ce que c'est que la République !

Ah ! les paysans ! nous ont-ils fait du mal avec leurs sacrés votes ! Et pourtant, ce sont de bons bougres !

Si le Père Duchêne qui les aime bien pouvait seulement jaboter un peu avec eux, de temps en temps, il aurait bientôt fait de leur montrer que les aristos, les calotins, et toute la satanée séquelle de royaliste les foutent dedans avec toutes leurs blagues et les enfoncent dans la marmelade au lieu de leur tendre la perche.

Le vieux marchand de fourneaux se foutra un jour tout de bon à cette besogne et vous verrez qu'il saura bien se faire comprendre de tous ces braves bougres qui, au bout du compte, sont de fameux amis du Peuple puisque ce sont eux qui plantent la vigne et font pousser le blé.

Mais, en attendant, les bougres font de la mauvaise besogne politique qui sert aux aristos pour foutre dedans les républicains.

Aussi, soyez bien certain que les tripoteurs chercheront bientôt à supprimer le vote de Paris, comme celui de Lyon, parce que Paris les épouvante encore plus que toutes les autres grandes villes.

Paris, mille tonnerres !

Il y avait trois grandes villes en France qui s'étaient foutu une rude peignée avec les Prussiens et qui avaient reçu un tas de bombes dans leur brave carcasse sans broncher d'une ligne, en jetant toujours au nez du Bismark leur cri de : Vive la République !

C'étaient Strasbourg, Metz et Paris.

Les jean-foutres qui conspirent contre la Révolution avec les tyrans en ont déjà livré deux aux Prussiens.

Ils voudraient bien livrer la troisième à leur sacré Philippe. Donc, Parisiens, ouvrez l'œil.

Il faut, — IL FAUT — entendez-vous bien, que Paris reste la capitale;

Et que l'Assemblé siége dans cette capitale, pour qu'elle soit à portée d'entendre les motions bougrement patriotiques que les Parisiens pourront leur faire.

Il le faut, mille tonnerres ! et cela sera, ou foutre ! nous verrons bien!

Ah! nous savions bien que le Père Duchêne ne serait pas toujours en colère, et qu'il passerait bien de temps en temps un petit moment joyeux.

Allons, patriotes, vous pouvez rigoler un peu, et vous foutre des réactionnaires.

Ces bons députés de Bordeaux, qui tremblent de peur dans leur culotte quand ils pensent qu'ils vont se trouver à peine à deux *krupps* de Montmartre, avaient envoyé quarante mille hommes pour contenir un peu les sans-culottes.

Eh bien! savez vous ce qu'ils ont fait en arrivant, ces braves soldats dont l'Hôtel-de-Ville s'est tant foutu?

Ils sont allés à la Bastille! à la Bastille, comme les bons bougres, déposer des couronnes.

Ah! comme le Père Duchêne est content! comme il va rigoler ce soir!

Mille tonnerres! comme nous foutrons une brûlée aux Prussiens, dans un an, avec ces gars-là!

Ah! il faut bougrement veiller aux intérêts du peuple, parce qu'en ce moment les jean-foutres sont aux aguets et les marchands d'argent sont embusqués dans les foutues boîtes des huissiers et des avoués pour turlupiner le pauvre monde.

Il voulait faire aujourd'hui sa grande motion sur un bougre de décret qu'il a lu dans les feuilles, concernant les échéances des billets de commerce; mais foutre! le couperet de la réaction est en suspens au-dessus de Paris, tête de la Révolution, et, devant ce grave danger pour l'honneur de la ville, tout devait céder.

Le Père Duchêne a dit sa pensée sur le projet des jean-foutres de l'Assemblée nationale d'enlever à Paris son titre de capitale, et maintenant que l'honneur, foutre! est satisfait, asseyons-nous, buvons un coup, et du rouge! et causons de nos affaires.

Voici donc ce qui a fait loucher le Père Duchêne dans ce foutu décret qui a été présenté à l'Assemblée, relativement aux billets de commerce, par ce grand gueusard de Dufaure qui a traîné ses guêtres dans les antichambres de tous les gouvernements présents, passés et futurs.

C'est l'article 2 qui dit :

« Tous les effets de commerce échus du 13 août au 12 novembre 1870, seront exigibles sept mois, date pour date, après l'échéance inscrite aux titres *avec les intérêts* depuis le jour de cette échéance.

» Les effets échus du 18 novembre 1870 au 12 avril prochain seront exigibles, date pour date, du 13 juin au 12 juillet.

» Ces dispositions sont applicables aux effets qui auraient été déjà protestés ou suivis de condamnation. »

Comment, foutre! AVEC LES INTÉRÊTS!

Ce n'est pas assez que malgré le bougre de pétrin où nous nous trouvons on exige le payement de tous ces billets accumulés qu'on ne pourra jamais rembourser, mille tonnerres, quand le diable y serait, — ou ces jean-foutres d'huissiers qui sont ses cousins germains!

Il faut encore qu'on paye les intérêts de ces billets là!

Mais, foutre! c'est inouï!

On veut donc ruiner le commerce, et que les petits boutiquiers mettent la clef sous leurs portes et s'en aillent casser des pierres sur les grandes routes ?

Mais foutre, ce Dufaure, ministre de la justice, qui n'entre que dans sa soixante-quatorzième année — on n'aime pas les têtes à perruque chez nous, non ! c'est que je danse ! — est donc complétement ramolli !

Il a donc aussi peu cervelle que de cœur, ce jean-foutre qui après s'être cassé le nez contre le parapluie de Louis-Philippe a essayé de se draper dans les plis du drapeau de la seconde République et qui s'en est ensuite allé à l'Elysée astiquer les éperons du président !

Ah ! foutre ! à quel cénacle de gâteux sommes-nous encore livrés, et comme il faut que le Père Duchêne ouvre l'œil plus que jamais !

Je vous demande un peu s'il ne faut pas être plus bête que le jean-foutre Ferry lui-même, pour vouloir que les pauvres boutiquiers et commerçants paient l'intérêt des billets échus !

Mais avec quoi, encore un coup !

C'est toujours la même histoire que pour les loyers !

Depuis tantôt huit mois, qu'avons-nous fait ? qu'avons-nous échangé ? qu'avons-nous vendu ?

Mais, jean-foutre de Dufaure, le commerce est ruiné, et quand le boutiquier de Paris ouvre sa bourse, il n'y voit dedans que le diable !

La plupart des petites industries qui vivaient surtout de la présence de l'étranger à Paris, où en sont-elles !

Quels bénéfices ont-elles réalisés ?

Hélas ! ce sont leurs épargnes qui s'en sont allées en eau de boudin, — et les bijoux des femmes, et le plus beau du linge, et tout ce qui avait quelque valeur a pris le même chemin que les outils du prolétaire :

Le mont-de-piété est bourré jusqu'au grenier !

On aurait déjà bien de la peine à payer le capital.

La plupart auraient besoin de renouvellements :

Et beaucoup qui se sont montrés bons patriotes et qui ont fait le coup de feu et supporté pour la République tout cet abominable siége, beaucoup auraient le droit d'exiger qu'on fût coulant avec eux !

Mais pas du tout !

Les pauvres bougres de boutiquiers peuvent s'arranger comme ils voudront !

Il ne faut pas que le capital y perde !

Mille tonnerres ! la propriété financière a maintenant, quoique de noblesse plus récente, toutes les prétentions de la propriété terrienne !

La propriété ! céder quelque chose de ses droits !

Ah ! ah ! laissez le Père Duchêne desserrer la boucle de son haut de chausse pour qu'il puisse rire à son aise !

La propriété est affolée, cette mourante a le délire, et la maladie mortelle dont elle est atteinte explique les exigences fantastiques qu'elle ose encore montrer à cette heure !

Allons, pauvres bougres !

Faites votre valise !

Dites à la femme de mettre sur elle tout ce qu'elle pourra, dites aux enfants que vous allez « faire un voyage, » et laissant coller sur la porte de votre magasin déshonoré les affiches annonçant la vente forcée, par autorité de justice, de ce que vous avez passé votre vie à acquérir, allez trouver le peuple et demandez-lui si le socialisme est, oui ou non, le salut pour tout le monde.

Allez !

Le peuple vous affirmera sa foi dans la Révolution !

Viens avec nous, ô boutiquier!

Notre cause est la même, c'est celle du travail et de l'honnêteté contre le parasitisme et l'agiotage!

Viens, tu seras bientôt converti!

Et ce jour-là nous partirons bras dessus bras dessous, le front haut et le cœur libre, et nous arracherons des murs l'affiche infâme qu'on y colle à cette heure et qui annonce ta faillite!

Ah! vraiment, voilà pour le coup quelque chose qui fait aujourd'hui la grande satisfaction du Père Duchêne.

Les patriotes ont enfin compris qu'il fallait se réunir tous contre l'ennemi commun, comme qui dirait une grande fédération, pour se foutre à notre aise des mauvais bougres qui voudraient jouer à cloche-pied avec la République?

Avec çà, plus moyen! Ces jean-foutres-là ont trois cent mille bons patriotes qui leur foutront leur pied quelque part s'ils veulent décoiffer un jour notre bonne fille du 4 septembre.

Quand ils nous expédieraient un régiment entier d'Aurelles de Paladines, qu'est-ce que ça nous foutrait?

Ils auraient beau tourner autour du pôt, et chercher à nous faire foutre en colère qu'on en rirait qui de plus belle!

Les « Montmartre » ont des canons! C'est ce qui vous agace, mes bougres de capitulards?

Les « Belleville » se sont fortifiés! mais où?... et je ne vous engage pas par-dessus le marché à vous y frotter?

Ah! vous croyez que tout bonnement, parce que vous aviez un peu affamé les patriotes, ils n'avaient plus que du sang de navet dans les veines, et n'avaient plus de biceps pour tenir un chassepot le jour où vous nous ramèneriez quelque Philippe d'occasion?

Ah! mes jean-foutres: vous vous êtes foutu le doigt dans l'œil jusqu'au coudre. Et vous le voyez bien!

Nous nous foutons de votre Aurelles! Et carrément, encore!

Le Père Duchêne ne vous l'a pas mâché, il me semble. Il veut, comme tous les bons patriotes, que la garde nationale nomme son chef.

Est ce que vous vous figurez, par hasard, que vous nous ferez encore battre les uns contre les autres?

Pas de çà. Le Pêre Duchêne connaît la farce.

Ah! mon vieil Aurelles, comme tu te fous dedans! Et comme tu ferais bien mieux de suivre les conseils des bons patriotes et de rentrer comme tes copins dans la vie privée!

Tu dis que tu es républicain et que tu veux te montrer bon patriote!

Prouve-le en nous donnant par ta démission le gage de ton respect pour la loi, et soumets toi à l'élection.

Nous verrons ce que nous aurons à faire,
Et tu ne seras peut-être pas nommé,
Mais tu auras fait ton devoir,
Et vraiment, là, entre nous, c'est le seul parti que tu aies à prendre.
Ou bien, alors, va-t-en!
Car, vraiment, tu es trop crampon, mon vieux!

Le Père Duchêne est allé hier se promener au dehors de Paris, et foutre! il a vu comment on enterrait comme des chiens les bons patriotes qui se sont fait tuer par ces sacripants de Prussiens!

Ah! ce n'est pas assez de se faire foutre une balle dans le corps, il faut encore pourrir à fleur de terre, au point qu'on craint avec raison qu'après la défaite, vienne le choléra!

Mais ces bougres de l'Hôtel-de-Ville se foutaient bien des patriotes!

Une pelle de terre, voilà tout! Juste pour qu'ils ne voient pas les grands yeux vides des morts les regarder en face, quand ils allaient dîner à Versailles.

Ah! comme le Père Duchêne était triste de voir cette terre rouge qu'on sentait fraîchement remuée, et sur laquelle on avait peur de marcher!

Il y avait là dessous de bons citoyens qui s'étaient battu crânement pour la République pendant que ces jean-foutres trahissaient!

Combien de mères ont là leurs enfants! La jeunesse est toujours brave. Aujourd'hui, les mères pleurent, et le Père Duchêne pleure avec elles!

Ah! tonnerre, faut-il donc se foutre en colère tous les jours et ne pas seulement pouvoir se promener un peu sans sentir sous ses pas craquer les os de vos victimes!

On dit que c'est pour ça que ces bougres-là ne voulaient pas venir à Versailles!

Le Père Duchêne annonce avec une grande satisfaction l'apparition de la brochure *la Bouche de Fer*, du citoyen Paschal Grousset, qui contient des révélations un peu soignées sur les jean-foutres de la Défaite nationale.

Le *Père Duchêne* fait faire aujourd'hui un second tirage de ses Nos 1 et 2.

Ces deux numéros seront mis en vente à onze heures du matin, demain samedi, après la vente de la brochure qu'il annonce ci-après:

Demain le Père Duchêne publiera sa

GRANDE JOIE

En apprenant que les bons bougres de patriotes vont nommer Garibaldi comme général en chef de la garde nationale à la place d'Aurelles de Paladines, le vaincu d'Orléans.

Imprimerie Sornet,



20 ventôse an 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur le projet qu'ont les bons patriotes d'élire Garibaldi comme général en chef de la garde nationale;

Ses bons avis sur la manière dont on doit procéder aux élections;

Avec sa grande colère contre les jean-foutres qui, en imposant un chef repoussé par la majorité des citoyens, sèment l'agitation en vue d'exciter à la guerre civile.

Patriotes,

Le général Garibaldi a bien mérité de la Patrie!

NOMMONS-LE!

Nommez-le, citoyens, et foutre! vous pourrez dormir tranquilles sur vos deux oreilles, et vous n'aurez plus à craindre que, grâce à tous les

réactionnaires qui nous entourent, la République s'en aille en eau de boudin, et nous échappe encore une fois.

Tenez vous à conserver vos armes, patriotes ?

Tenez-vous à continuer de défendre vous-mêmes vos intérêts, et à conserver entre vos mains la garde de la cité ?

Tenez-vous, en un mot, à rester citoyens, — et citoyens armés ; c'est-à-dire enfin : Tenez-vous, étant le droit, à ne pas pouvoir, à un moment donné, être opprimés par la force ?

Tenez-vous à conserver la République, au lieu de voir encore une fois rentrer en France un prétendant quelconque, Badinguet ou Philippe, qui vous mangera un tas de millions par an, et vous fera tranquillement assommer dans les rues par les argousins ?

Voulez-vous rester hommes, et ne plus être esclaves ?

Oui, n'est-ce pas ?

Eh bien ! pour tout cela : il vous faut à votre tête un patriote, un républicain, et un bon !

Un républicain, vous dit le Père Duchêne ; un vrai, un bon bougre, en un mot, qui ne sache pas un jour tirer sur le Peuple, foutre, qui ne laisse pas marcher nu-pieds les patriotes, ne les envoie pas à la boucherie, comme nos bons citoyens qu'on a envoyé se faire massacrer pour le roi de Prusse à Buzenval et ailleurs ?

Un républicain qui n'ait pas deux faces, ni deux paroles ; un bougre qui ait toujours l'œil au guet, et ne boive pas sa chopine en cachette avec les jean-foutres qui se fichent pas mal du pauvre peuple qui crève de faim.

Il vous en faut un qui ait fait ses preuves. Ses preuves de soldat, celà va sans dire : mais surtout, surtout, patriotes, écoutez bien le Père Duchêne, ses preuves de citoyen !

Qui avez-vous eu jusqu'ici ?

Ah ! citoyens, vous les connaissez tous !

Ce ne sont pas de vrais amis du peuple, malgré qu'ils nous disent qu'ils ont été exilés !

Exilés ! cela ne suffit pas ! Pas vrai, patriotes ?

S'ils vous disent qu'ils aiment la République et la Patrie, dites-leur qu'ils ont consenti à rester les complices de l'infâme comédie qu'on a jouée depuis le 4 septembre, et qui a abouti au 28 janvier. — Ah ! foutre ! quand le Père Duchêne y songe !

S'ils vous disent, ô mes bons patriotes, qu'ils aiment le Peuple, dites-leur que le Père Duchêne qui est partout, les a vus arriver le 22 janvier, quand les mobiles bretons avaient fusillé les femmes et les enfants : qu'il les a vus arriver, les bougres, tout galonnés, pour *rétablir l'ordre !*

Rétablir l'ordre... *six jours avant le 28 janvier !*

Voyons, patriotes, vous voyez bien qu'ils n'aiment ni la Patrie, ni la République, puisqu'ils n'ont pas voulu défendre l'une, et qu'ils ont déjà contribué à renverser l'autre !

Vous voulez garder la République, citoyens ?

Eh bien ! le Père Duchêne vous répète, avec les bons patriotes qu'il a entendus hier soir :

Nommez Garibaldi !

Nommez Garibaldi, le grand citoyen qui a défendu toutes les patries, soutenu toutes les Républiques ; celui que les tyrans exilent, et que tous

les bons patriotes vénèrent — lui qui au premier cri jeté par la France blessée au cœur, est accouru du fond de la retraite, à son secours; lui que les jean-foutres de Bordeaux ont insulté pour toute récompense, et qui malgré l'insulte se ferait tuer encore demain pour notre pays;

Citoyens, nommez Garibaldi !

C'est une dette d'honneur que vous avez à remplir !

C'est une dette pour la France. Ce sera le salut de la République !

Comment faire l'élection, me demandez-vous, citoyens ?

Le Père Duchêne vous répond :

L'élection doit être faite par tous les citoyens gardes nationaux des deux cent soixante bataillons de la Seine.

Le Père Duchêne, en vrai ami du peuple, ne comprend pas que les chefs de bataillon SEULS aient le droit de nommer leur commandant en chef.

Pourquoi donc les bons patriotes n'auraient-ils pas comme les autres le droit de choisir celui qui pour eux représentera le mieux les destinées de la France et de leur chère République?

Pourquoi ce suffrage à deux degrés !

Ah ! foutre ! le Père Duchêne n'entend pas de cette oreille-là ; il est égalitaire avant tout, et aussi bien ami des simples sans-culottes que des autres plus élevés.

Trois cent mille voix ? crieront les jean-foutres de réactionnaires; ce sera trop long. Ce sera comme aux élections à l'Assemblée : on mettra dix jours pour le dépouillement du vote.

D'abord, tas de chenapans ! le Père Duchêne sait bien que si vous avez mis dix jours, c'est que vous l'avez bien voulu ! et qu'il fallait laisser à ce capitulard de Thiers le temps de jaboter un peu avec ce sacripant de Bismark. Avec ça que le dépouillement ne pouvait pas se faire en moins de huit heures ! Demandez donc aux bons patriotes qui ont vu les élections de 1848, si ça n'a pas été plus vite. Mais, dame ! il le fallait !

Chaque bataillon se réunirait et voterait au lieu ordinaire de ses réunions ; on additionnerait les votes de chaque bataillon ; et foutre ! le soir, on aurait un général de son choix, qui au moins représenterait le sentiment de tous les bons patriotes !

Voyons, citoyens ! le Père Duchêne a-t-il raison ou tort ? Demande-t-il quelque chose qui soit contre votre avis à tous?

N'est-ce pas que comme cela, vous nommeriez un bon patriote, un vrai républicain?

Vous nommerez Garibaldi !

C'est lui qui vous ferait des proclamations bougrement patriotiques, et ne viendrait pas toujours vous parlez à propos de bottes de « maintenir l'ordre », de « réprimer avec énergie », et autres choses semblables, qui quand il n'en est pas besoin, ne font qu'exciter les citoyens à la guerre civile?

Et qui vient vous dire cela aujourd'hui, citoyens ?

M. Aurelles de Paladines !

Paladines! qui, Paladines?

Est il républicain? Pour çà, c'est de la même pâte que Ducrot. Çà parle toujours des « démagogues, » des « rouges »! Tas de jean foutres, va! Comme le Père Duchêne aurait mieux aimé vous voir ne pas livrer nos bonnes villes aux Prussiens, ou arriver en retard la veille d'une bataille! Çà n'est pas républicain pour un sou, et çà n'est même pas soldat pour un liard!

Et ça veut commander la garde nationale!

Ah! non, mes mauvais bougres! Le Père Duchêne vous le dit:

Les citoyens veulent nommer leur chef eux-mêmes, un chef à qui ils obéiront comme de bons patriotes qu'ils ont toujours été. Sans cela, ils garderont leurs canons; ils refuseront d'obéir à vos ordres; et ils seront dans leur droit.

Tas de jean-foutres, au bout du compte! C'est par trop fort! Est ce que le Père Duchêne a nommé ce petit bougre de Thiers? Non. Eh bien!

Aurelles? Connais pas; ou plutôt, connais trop!

Allons, mon vieux, fouts-nous le camp! Laisse la place aux bons patriotes. Va-t-en tranquillement planter tes choux!

Les Républicains veulent un républicain. Tu n'es qu'un orléaniste déguisé. Un vieux qui ne sait « user d'énergie » qu'envers les pauvres bougres de patriotes!

Fouts-nous le camp, te dit le Père Duchêne!

Et cède la place à celui qui a voulu nous sauver, et que tes pareils ont insulté pour tout remerciement.

Cède la place à Garibaldi!

PATRIOTES, NOMMONS TOUS LE CITOYEN GARIBALDI, GÉNÉRAL EN CHEF DE LA GARDE NATIONALE.

Là est le salut de la République!

Le Père Duchêne est allé tranquillement aujourd'hui voir ses bons amis à Montmartre, que calomnient depuis huit jours tous ces jean-foutres deréactionnaires, parce qu'ils veulent garder pour défendre la République les derniers canons que le petit Thiers n'a pu livrer aux Prussiens.

Le Père Duchêne voulait s'assurer par lui-même si véritablement, comme se plaisent à le crier par-dessus les toits tous ces mauvais bougres, afin d'épouvanter les braves bourgeois de Paris, les canons de la République étaient braqués sur Paris, s'il y avait des tranchées, des fortifications, des sentinelles; enfin, si nos bons amis de Montmartre avaient arboré sur la butte Montmartre le drapeau de l'insurrection.

Point, et tous ces sacrés jean-foutres en sont pour leurs coup de langue: et le Père Duchêne leur dit à tous qu'ils ont vu de travers.

L'émeute! la guerre civile! Mais comme nous vous le disons tous les jours, il n'y a que vous qui la désiriez! Et sachez bien, tas de jean foutres, que vous seuls en seriez responsables!

LA COMMUNE.



IMP. TALONS.

ASSI.

Le Père Duchêne, qui s'est fait reconnaître, a causé longtemps avec ses bons bougres qui, foutre! aiment la République par dessus tout.

Savez-vous ce que les patriotes de Montmartre lui ont dit ?

Eh bien! ils lui ont dit qu'avec la République seule, les bons citoyens pouvaient trouver le moyen de vivre honnêtement en travaillant; qu'ils voyaient bien que, malgré toutes les belles protestations de nos jean-foutres de Bordeaux, notre République était foutue si on n'avait pas l'œil ouvert. Et c'est pour ça que les patriotes de Montmartre veillent !

Et tous les bougres de charlatans qui viennent nous débiter des mensonges et nous montrer des canons chargés à mitraille et braqués sur Paris, eh bien ! tout ça, ce ne sont que de foutues manœuvres pour exciter les citoyens les uns contre les autres.

Allez tous voir les canons de Montmartre, patriotes! Venez-y avec le Père Duchêne, et vous verrez si toutes les comédies que vous racontent ces bougres de réactionnaires ne sont pas des coups montés d'avance pour porter à la haine de la République!

Ah! jean-foutres qui voulez passer la jambe à la République, le Père Duchêne vous démasque! Vous n'êtes que de sacrés menteurs !

Non ! Montmartre n'est pas un foyer d'insurrection !

Et le Père Duchêne vient de recevoir une communication bougrement patriotique des tricoteuses de Montmartre, qui sont des citoyennes qui n'ont pas froid aux yeux et qui pensent comme lui.

Le Père Duchêne souhaite le bonjour à ses commères de Montmartre.

Il ira les voir un de ces jours,

Et il les remercie de leur déclaration, parce qu'il nous faut de braves citoyennes pour que la République vive et que la Révolution fasse son œuvre sociale.

Eh bien, merci!

Il n'est pas gêné, le foutriquet de l'exécutif !

Voilà-t-il pas maintenant, qu'il veut se foutre des airs d'honnête homme !

Et se déguiser en sans-culotte !

Et qu'il publie dans son journal officiel, un gredin de boniment pour tromper le peuple, en déclarant notre foutu gouvernement d'aristos « met son honneur à fonder la République » !

Fonder la République ?

Toi?

Thiers ?

Ah ça, ma vieille, tu te foutras donc toujours du Peuple?

Tu veux fonder la République !

Eh bien! pourquoi donc est-ce que cette maladie-là ne t'a pas pris plus tôt?

Voilà ce que le Père Duchêne voudrait bien savoir !

Tu ne parlais pas encore de ça, du temps des lois de Septembre, quand tu faisais foutre en prison, comme des voleurs, tous les bons citoyens qui proposaient d'envoyer le gros Louis-Philippe aux cinq cent mille diables et de se foutre, une bonne fois, une solide Révolution sur la conscience, afin d'en finir d'un coup avec la sacrée monarchie,

Et quand tu foutais des balles et des biscaïens à la gueule des braves bougres de Lyon, qui crevaient de faim et qui demandaient à vivre en travaillant :

Et quant, à Paris, tu saoulais avec de l'eau-de-vie les soldats de la nation, pour leur faire voir rouge, pour qu'ils tuent comme des brutes et qu'ils rient aux éclats, en enfonçant jusqu'à la cheville dans le sang des patriotes.

Sans compter celui des femmes et des enfants, comme le jour de la rue Transnonain !

Et c'est toi qui parles de fonder la République?

Mais pourquoi t'es-tu donné tant de mal autrefois (en compagnie de tous les jean-foutres avec qui tu fréquentais les couloirs de l'Elysée) pour renverser celle que les bons bougres de Paris avaient fondée le 24 février, en se passant de ton concours ?

Il fallait la laisser debout, foutre !

C'était bien plus malin et tu n'aurais plus rien à faire aujourd'hui.

Ah! satané farceur, comme tu es bien toujours le même ! Et tu as le toupet d'ajouter encore que « ce serait un crime d'attaquer la République par des intrigues ou des violences ! »

Mais, si c'est un crime aujourd'hui, c'en était un hier!

Alors, toi qui as tripoté avec Barrot, Falloux et Bonaparte, toi qui as noué l'intrigue de la rue de Poitiers, toi qui as monté le coup du 31 mai, tu avoues donc que tu es un infâme criminel?

Pourquoi donc, si c'est ainsi, n'es-tu pas encore arrêté, jugé et condamné?

Tu devrais, si tu étais sincère, te prendre au collet et te conduire toi-même à Mazas, que tu as fait construire !

Il n'y a pas de prescription, pour les crimes contre la République.

Puisque tu es coupable, pourquoi n'es-tu pas frappé? Voilà encore une chose que le Père Duchêne ne peut pas comprendre.

Le Père Duchêne ne voudrait pas qu'il y eût deux poids et deux mesures.

Il voudrait la même justice pour tout le monde,

Et qu'on ne vît pas, par exemple, de braves patriotes comme ceux du 31 octobre, passer devant les conseils de guerre, pour avoir essayé d'arracher la République aux mains des jean-foutres royalistes et des capitulards,

Tandis que les sacrés ennemis du Peuple, convaincus d'avoir trahi plusieurs fois la Nation, continuent, même après l'aveu de leurs crimes à nager dans les honneurs et à se goberger dans les bonnes places comme s'ils avaient bien mérité de la Patrie.

Tant qu'il verra de ces choses, le Père Duchêne répétera ce que disait, du temps de Cavaignac, le bon bougre de Lamennais — un calotin comme on n'en trouve plus ;

« Ce que nous voyons aujourd'hui, ce n'est pas la République, ni même « rien qui ait un nom. »

Tant qu'il verra les infâmes généraux du Deux-Décembre à la tête des armées de la nation ; les sacrés chiens d'aristos qui veulent refoutre un Capet sur le trône, à l'Assemblée nationale; les gredins qui ont vendu Paris au roi de Prusse, dans les conseils de la République; tous les patriotes en prison, tous les traîtres au ministère ;

Tant qu'il verra cela, le Père Duchêne ne cessera pas d'ouvrir l'œil et de dénoncer les complots de la bande royaliste.

Tu pourras, tant que tu voudras, petit Thiers, gueuler sur tous les toits que tu veux fonder la République, le Père Duchêne criera plus fort que toi au Peuple qui a confiance en lui :

« N'écoute pas ce sacré petit bonhomme. Il ment comme un jean-foutre ! »

Ah! combien le Père Duchêne a éprouvé ce soir de satisfaction quand étant en train de fumer sa pipe sur le boulevard, un de ses vieux amis est venu lui remettre la déclaration suivante qu'on fait circuler dans Paris.

Le soussigné prend, sur l'honneur, l'engagement :
1° De ne recevoir chez lui aucun employé ou ouvrier de nationalité allemande.
2° De n'avoir aucun domestique, homme ou femme, de cette nationalité.
3° De ne prendre et de ne conserver aucun fournisseur allemand pour les objets de consommation personnelle.
4° De n'acheter, pour ses besoins particuliers, aucune marchandise reconnue allemande.
Il s'engage en outre à lutter énergiquement, par tous les moyens légaux et pratiques, dont l'application est laissé au patriotisme de chacun contre l'envahissement et l'établissement en France des individus de race allemande.
Il promet en outre de répandre et d'appuyer ce programme dans le cercle de ses relations et de lui procurer le plus grand nombre possible d'adhésions.

Le Père Duchêne vous remercie, mes bons bougres. C'est bien comme cela qu'il faut traiter tous ces jean-foutres d'Allemands qui se vantaient de ne faire la guerre qu'à ce misérable Badinguet et qui ont voulu assassiner la République, de concert avec nos sacripants de Trochu, Jules Favre et consorts.

Foutez-nous le camp, tas d'imbéciles!

Et pourtant, le Père Duchêne sait bien que parmi tous ces idiots qui se sont foutus de bon cœur un empereur sur le dos, il y a des bons bougres, des socialistes comme lui, de vrais amis du peuple, comme Jacoby, comme tant d'autres !

Faites votre meâ culpâ, mes vieux.

Le Père Duchêne vous le conseille !

Il n'est que temps !

Le Père Duchêne, qui a vu pourtant bien des jean-foutres dans sa vie, beaucoup plus que vous n'en verrez jamais, citoyens ; le Père Duchêne qui a vu l'infâme Capet et toute sa séquelle avec ses soudards étrangers qui fusillaient comme aujourd'hui le pauvre Peuple ; le Père Duchêne n'a jamais vu autant de jean-foutres qu'aujourd'hui !

Ah ! foutre ! s'il y avait seulement là pour leur clore le bec quelques centaines de bons patriotes, ils ne seraient pas si fiers, et ne se foutraient pas comme cela des Républicains !

Ils sont là sept cents, sept cents jean-foutres, sauf quelques bons bougres par-ci par-là, qui se démènent comme des diables, et prennent le mors au dent quand on leur fout au nez le mot de République !

Ces coquins de Bordeaux qui ont trahi la France, qui après l'avoir vendu

à Guillaume, veulent encore la revendre à Badinguet ou à quelque crétin comme Philippe, trouvent que Garibaldi n'a pas combattu!

Ils veulent à toute fin que notre grand patriote soit taillé dans la même boue qu'eux tous!

Ah! si le Père Duchêne les tenait un peu! Ma foi, je crois, quand ils viendront à Versailles, qu'on ne sera pas longtemps sans les faire marcher au pas!

Voyons! franchement, quand la République est entre les mains des jean-foutres comme cela, ne trouvez-vous pas que les bons patriotes qui veulent la conserver, font bien de garder leurs canons, jusqu'au moment où on ne sera plus empêtré de cette foutue séquelle?

Tas de lâches et de jean foutres qui trouvez que le citoyen Garibaldi n'a pas le droit de siéger au milieu de nous pour nous aider à soutenir la République!

Le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans en disant à ses amis : « Ne croyez pas un mot de ce que vous débite tous ceux qui consentent à patauger dans un tel fumier. »

Sois tranquille, Garibaldi, s'il ne tient qu'aux bons patriotes, c'est toi qui nous commanderas pour soutenir la République; car nous trouvons que toi seul as voulu sauver la France, parmi ce ramassis de jean-foutres qui l'ont trahie?

Ah! le jean-foutre de ministre de la marine avait bien choisi son homme en s'adressant au nommé Saintillan (Pierre), pour arracher le drapeau rouge de la main du Génie.

Ce mauvais bougre là, que les patriotes Landrieux et Cuguiaux avaient forcés de remettre notre brave drapeau, l'avait si mal attaché qu'au premier coup de vent il avait foutu le camp, et avait traversé d'un bout à l'autre la place de la Bastille comme un oiseau de feu, pour aller tomber dans sa terre natale, le brave faubourg Saint Antoine.

Mais les jean-foutres de réactionnaires seront trompés dans leurs espérances!

Aujourd'hui le caporal-consigne de la colonne de Juillet, le bon bougre Rolland, qui avait déjà campé notre étendard sur la colonne, le 25 février, est remonté sur les épaules du Génie, et cette fois il tiendra, le drapeau rouge!, ou foutre! sa hampe cassera, mille tonnerres!

Le *Père Duchêne* a fait faire un second tirage de ses Nos 1 et 2.

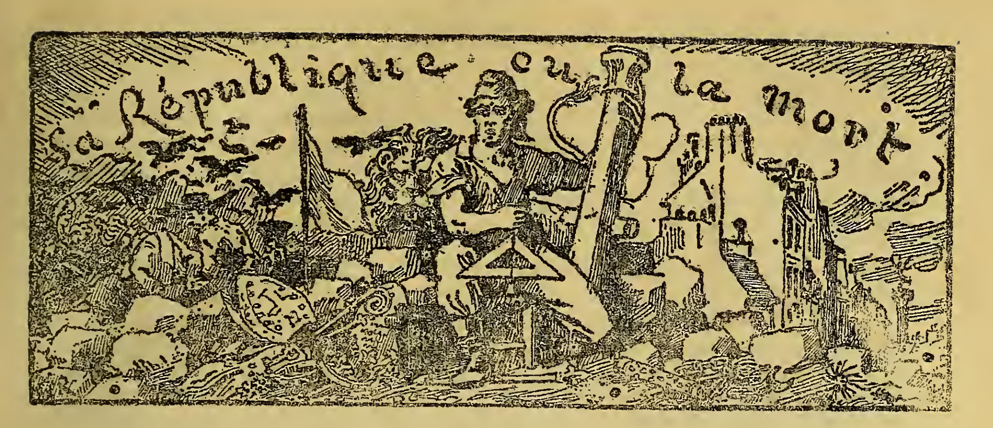
Ces deux numéros seront mis en vente à midi, aujourd'hui samedi, après la vente de la présente brochure.

Demain le Père Duchêne publiera son

GRAND APPEL

Aux bons bougres de patriotes à propos des prochaines élections de la municipalité ou commune de Paris.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant. 16.



30 *ventose an* 79.

LA GRANDE JOIE

DU

PÈRE DUCHÊNE

de pouvoir enfin causer des affaires de la Nation avec les bons patriotes qui ont chassé tous ces jean-foutres de l'Hôtel-de-Ville;

Ses bons avis aux citoyens sur les élections à la Commune de Paris;

Avec ses grands remercîments à la Garde nationale et à l'Armée qui, par leur patriotisme, ont su éviter la guerre civile.

Ah! le Père Duchêne a bougrement raison d'être content aujourd'hui, et, foutre! c'est avec une grande satisfaction qu'il recommence à causer avec ses bons amis les patriotes, qui, en foutant à la porte tous les capitulards qui voulaient encore trahir la République, lui ont rouvert la bouche en même temps qu'ils ont sauvé la Nation.

Ah ! quelle grande joie ça été pour lui — le vieux Père Duchêne — de voir qu'il existait encore dans sa bonne ville de Paris des citoyens qui n'ont pas voulu voir la France avilie et la République morte, et qui ont ressuscité l'une et l'autre dans cette belle journée du 18 mars !

Et foutre ! il n'a pas fallu avoir froid aux yeux pour démasquer en un jour toutes ces canailles qui voulaient l'émeute et qui avaient résolu d'envelopper encore une fois, pour la mettre au tombeau, la République dans le linceul sanglant de l'insurrection.

L'insurrection !

Eh bien ! oui, mes bons patriotes, nous l'avons faite, nous, l'insurrection à notre tour !

Et elle a été belle, foutre ! et vous avez crânement été foutus dedans, quand vous avez vu nos braves amis de l'armée nous tendre la main, comme à des frères qui ont supporté les mêmes malheurs, et que vous aviez trahis tous ensemble.

Ah ! vous avez capitulé ! vous avez poussé la France, notre belle Patrie, sous les sabots des chevaux de Guillaume ; et vous aviez la bonhomie de croire qu'on allait encore vous adresser des remerciements, et que les bons patriotes allaient se foutre des coups de fusils pour la plus grande gloire d'un prétendant ou pour l'ambition mesquine de ce petit foutriquet comique de Thiers.

Non ! mes jean-foutres !

Vous avez voulu l'émeute ! vous avez provoqué la guerrre civile, et au lieu du bruit de la fusillade que vous guettiez tous, ceux que vous traitiez de pillards, de communistes, vous ont répondu :

Nous voulons vivre Républicains et libres !

Vive la République !

Pauvres roquets qui comptiez sur Vinoy ou sur Aurelles, deux sacrés jean foutres que nous connaissions bien comme des traîtres, et que le Père Duchêne avait déjà démasqué aux bons patriotes !

Vive la République ! avons nous tous répondu.

Et le soir, nous l'asseyons à l'Hôtel-de-Ville.

Et maintenant, que tout est fini, que nous l'avons bien sauvée, et que vous êtes bien foutus, il n'est plus question que d'une chose, c'est de faire ces braves élections qui vont rendre aux patriotes de Paris leur municipalité.

Oh ! les jean-foutres ont eu beau faire !

Il faut que la Ville se gouverne elle-même, par les hommes qu'elle a choisis, par les bons bougres où vit son âme, où brûle son esprit, où s'assied sa justice.

Il faut que l'administration de Paris soit la résultante des forces vives de la population.

Et les forces vives de la population de Paris, ce sont les battements de ton cœur, ô Révolution que je salue dans la liberté de mon amour et de ma certitude !

Enfin nous allons avoir la municipalité de Paris !

Je dis la municipalité de Paris, c'est-à-dire :

LA COMMUNE DE PARIS,

Attendu que Municipalité ou Commune sont absolument la même chose.

Ce qu'on ne sait pas assez, et ce qui fait que les bons bougres de Bourgeois et de boutiquiers ont eu peur au 31 octobre et au 22 janvier, sans

savoir pourquoi, de notre chère Commune, alors qu'elle seule pouvait nous délivrer des sacrés jean-foutres de Prussiens.

Ce que c'est, ô mes bons bougres, que de ne pas savoir au juste de quoi l'on discute !

Car tout le mal vient de nos malentendus.

Et « la cause de nos erreurs et de nos disputes vient de ce que nous ne sommes pas d'accord sur les définitions ! »

C'est Pascal qui a dit ça, mes bons bougres !... un sacré jean-foutre de calotin qui a écrit de drôles de choses dans sa bougresse de vie, et dont les jésuites ne se vantent pas, quoiqu'il les vaille bien !

Donc, ô patriotes, savez-vous ce qu'il faut en ce moment ?...

Il faut nous comprendre bien !

Il faut unir nos forces, concentrer nos efforts, masser nos volontés, pour obtenir enfin un avantage décisif dans le combat suprême qui va s'engager entre les patriotes, qui se tuent à travailler pour nourrir les jean-foutres qui ne foutent rien et les capitalistes dont l'opulence s'éternise dans l'inertie.

Le Père Duchêne appelle à son aide la Commune.

Vive le Peuple !... Vivent les patriotes !... Vivent les bons bougres !

Ah ! le Père Duchêne a été bougrement content en apprenant que la Ville allait enfin avoir pour parler en son nom des hommes, et non des jean-foutres de traîtres, d'imbéciles et de perroquets !

Enfin le peuple aura quelqu'un qui parlera pour lui et qui fera ses affaires, ou foutre ! nous verrons bien.

Et, sacré tonnerre ! le moment n'est pas éloigné où nous allons savoir si nous sommes à tout jamais condamnés à végéter, comme le disait le manifeste bougrement patriotique de l'Internationale, que le Père Duchêne aime de tout son cœur, « dans ces régions proscrites où toute revendication est tenue pour une révolte ! »

Allons, allons, venez ici, jean-foutres de l'Hôtel-de-Ville !

Amène ton ventre, Picard !... Approche ton nez, Ferry !... Montre-nous ta sacrée gueule de capitulard, mauvais bougre de Favre, que le Père Duchêne vous crie, malgré vos jean-foutres de conseils de guerre et vos guillotines en permanence, tas d'émeutiers que vous êtes :

VIVE LA COMMUNE, FOUTRE !

La Commune ! la Commune !

Les bourgeois ont la simplicité de croire que la Commune ce sont les « partageux » — les mouchards déguisés en patriotes qui ne parlent que de tout mettre à feu et à sang, tandis que les vrais révolutionnaires sont des gens calmes et froids, parce qu'ils sont certains du succès et qu'ils voient déjà se lever sur l'horizon la grande aurore de la Révolution sociale !

Non, ô boutiquiers ! non, ô commerçants ! Non, ce n'est pas cela, la Commune !

La Commune, c'est tout simplement la Ville de Paris s'administrant elle-même, adoptant les mêmes mesures pour tous ses enfants, prenant pour tous les mêmes soins, ayant pour tous le même souci et n'ayant pas plus de rigueurs pour les uns que pour les autres, — une seule tête dirigeant tout Paris au lieu d'un tas de sacrés jean-foutres de mairies d'arron-

dissements, — une bonne mère enfin, au lieu de sales bougresses de gouvernantes!

Vive la Commune!

Ah! comme ça serait beau, ô mes braves bougres de patriotes, Paris faisant lui-même ses affaires, ayant pour chacun et pour tous la même aune, le même poids, la même bonté, la même justice, la même fraternité!

Est-ce que ce n'est pas cela qu'il nous faut?

Voyons, dites, ô bourgeois, si ce n'est pas mieux que tous les frères obéissent à la même impulsion et suivent le même conseil, que d'être toujours tirés en sens contraire, d'être toujours en lutte les uns contre les autres, de nous voir toujours sur le point de nous foutre des coups de fusil et de craindre toujours la collision du faubourg Honoré avec Montmartre, du quartier Germain avec les patriotes de la Bastille, et de nos braves bougres de Belleville avec tout le monde!

Allons, allons! unissons-nous, faisons la noce du Peuple, marions la bourgeoisie au prolétariat, et au 14 juillet prochain, dans un grand banquet au Champ-de-Mars, nous boirons à la fédération de la Production et de l'Echange, tous les deux rajeunis et délivrés!

Vive la Commune! ce sera une belle fête, ce jour-là, ou le Père Duchêne veut y perdre son nom, auquel il tient tant, foutre! parce que les bons patriotes l'aiment tel qu'il est et lui savent gré de la bonhomie brutale et joviale de son langage gaulois!

Eh bien! voyons, la ferons-nous, cette bonne fête patriotique?

Voyons, réponds-moi, toi, pauvre diable de boutiquier, qui songes, accoudé sur ton comptoir, comment tu paieras le mois prochain tous les jean foutres de billets de commerce qui vont t'arriver comme une grêle d'avril, — et non-seulement le capital de ces billets, mais encore l'intérêt de la somme qu'ils représentent, bien que depuis huit mois passés tu n'aies rien fait, ni rien vendu, et que tes rentrées ne se fassent pas, et qu'on ne veuille pas te faire crédit pour renouveler ton matériel de roulement, et que tes marchandises vieillies et fanées dans ton magasin aient perdu la moitié de leur valeur!

Et toi, mon pauvre prolétaire, toi dont les outils sont au Mont-de-Piété, toi dont toutes les épargnes sont mangées, les habits usés, les membres raidis par l'inaction, le cœur vaincu par la douleur!

Et vous aussi, répondez-moi, mes braves tricoteuses de Montmartre, — vous dont la Révolution a fait les aïeules chères à jamais et sacrées, puisqu'en allant au club passer leur soirée à apprendre les devoirs politiques des bonnes citoyennes, elles avaient le bon esprit de ne point perdre leur temps, et, en écoutant, tricotaient de bons bas de laine qui tenaient les pieds chauds aux bons bougres de patriotes qui combattaient pour la Nation contre les tyrans!

Allons, voyons, voulez-vous la faire cette sacrée fête, où après avoir banqueté devant l'autel de la Patrie, nous irons tous danser la Carmagnole autour de la colonne de la Bastille fleurie d'immortelles, et portant au front le drapeau de la Révolution sociale!

Le voulez-vous, oui ou non, mes bougres?

En ce cas, nommez la Commune!

Nommez la Commune!

Envoyez à tous les diables les jean-foutres de royalistes qui vous diront que la Commune a fait la Terreur, et répondez-leur que ce sont des ânes et des menteurs!



LE PÈRE DUCHÊNE

Journaliste et poète, né à Lille, en 1845, Vermesch (Eugène), fut l'une des personnalités les plus puissantes de la Commune. Ancien rédacteur de l'Eclipse et du Figaro.

A ceux qui prétendraient que les socialistes veulent guillotiner et refaire au profit de leurs vengeances personnelles ou de leurs cupidités mesquines un 93, dites : « Vous êtes des gredins qui mériteraient que les socialistes fussent dans cette intention, mais nous vous défions de prouver ce que vous dites, et par conséquent, ô calomniateurs, qui attaquez le prolétariat, qui souffletez la misère, qui crachez au front du Peuple, vous êtes des lâches et des infâmes !

LA TERREUR !!! 93 !!!

Folies ! bêtises ! mannequins avec lesquels on effraie le petit commerce et la bourgeoisie qui lui doivent ce qu'ils sont !

O boutiquiers ! ô bourgeois ! savez-vous bien pourquoi en 93 les patriotes de la Commune, d'accord avec le Salut public et la Convention, prirent les mesures que la réaction appela plus tard la Terreur !

Le Père Duchêne va vous le dire :

La France venait de proclamer la République : les aristocrates s'étaient presque tous sauvés, emportant tout le numéraire pour faire tomber le crédit de la Nation et ruiner son commerce.

Les jean-foutres de nobles qui, de père en fils, depuis des siècles, étaient habitués à ne rien faire, étaient furieux de voir qu'on supprimait leurs priviléges et qu'on ne voulait plus nourrir les fainéants.

Alors ils s'entendirent avec le roi sur lequel la Nation veillait, parce qu'elle savait qu'il faut toujours se méfier de ceux qui veulent la gouverner et parce qu'on l'avait foutue dedans depuis assez longtemps !

Et tous ces gredins, pour rattraper leurs titres, pour conserver leurs bénéfices, pour vivre enfin sans rien faire et tripoter dans l'argent du Peuple, sans jamais rendre des comptes, s'imaginèrent d'appeler à leur aide tous les autres jean-foutres de rois qui opprimaient nos frères des Nations voisines, et de les lancer sur la France, sous prétexte que la Révolution, en touchant au Capet, avait insulté tous les rois, et que le « Droit Divin » était compromis.

Et ils se mirent à inventer des petits trucs, pour favoriser tous les ennemis de la Nation qui voudraient bien entrer en armes sur le territoire de la République et renverser le gouvernement établi qui, heureusement, ouvrait l'œil, et n'avait garde, lui, de vouloir capituler !

En voyant ces manœuvres, que fit Paris et la Commune, et le Comité de Salut public et l'Assemblée !

« Ah ! ah ! mes gaillards, dirent ces bons bougres, vous voulez renverser la République, vous voulez foutre encore une fois le Peuple dans l'esclavage ; vous voulez encore vivre à ne rien faire, et vous conspirez, vous espionnez et vous avez chez nous un tas de mouchards, de nobles et de calotins qui nous trahissent et vous envoient des rapports, attendez, attendez !..... Ah ! vous trahissez ! très-bien ! Alors on va vous traiter comme on traite les espions en temps de guerre !... Le docteur Guillotin vient justement d'inventer un petit instrument à votre usage, et nous allons nous en servir attendu que c'est la loi, attendu que c'est la morale de tous les temps et de tous les pays ! »

Qu'est-ce que vous dites de ça, mes braves bougres de prolétaires, mes braves bougres de boutiquiers !

Oui, sachez-le bien, si en 93 on a guillotiné les nobles et les prêtres, ce n'est pas parce qu'ils étaient nobles ou prêtres, mais simplement parce que, comme des jean-foutres, de vrais Judas qu'ils étaient, ils trahissaient la patrie et voulaient introduire l'étranger en France, sur le territoire de la Nation, pour rétablir leurs priviléges et tuer la Révolution.

Eh bien ! mes bons bougres ! voilà ce que c'est que la Terreur !

Et voilà ce qu'a fait la Commune !

Et je dis, moi, qu'en faisant ainsi la Terreur, la Commune a fait une œuvre bougrement patriotique, qu'elle a bien mérité de la Nation, et que si les jean foutres de la Défaite nationale avaient exécuté de même tous les mouchards prussiens, veillé au salut du Peuple et chasssé, comme la Commune, nos sacripans d'ennemis du territoire, — ils auraient comme la Commune de 93, bougrement droit à notre estime et à notre amour, au lieu de se voir méprisés et haïs comme à présent par tout ce qui a dans la poitrine un cœur d'honnête homme et de Français !

NOMMONS LA COMMUNE, CITOYENS !

Et c'est demain que nous la nommons, cette Commune, cette brave Municipalité qui seule peut nous sauver, et que la garde nationale et l'armée ont bien méritée par leur patriotisme.

Vivons libres ! Vivons Républicains !

Et laissons les traîtres ambitieux et les incapables ridicules qui pour toute liberté voudraient changer nos chaînes, succomber à Versailles sous le poids de leur lâcheté et de leur ineptie !

Vive la République ! citoyens.

Vive Paris libre ! Vive la Commune !

Les patriotes ont assez souffert de toutes les tyrannies :

Aujourd'hui, ils ne veulent plus être esclaves !

VIVE LA COMMUNE !

Le Père Duchêne, qui a de l'âge, de l'expérience et du cœur, a vu hier, en flânant à travers les rues de Paris, toutes pleines de bons citoyens et de braves citoyennes qui venaient reluquer leurs barricades et nos canons, une chose qui lui a fait de la peine.

Il a vu de bons bougres de soldats, — nos frères, ces braves gens qui ont refusé de tirer sur le peuple, malgré l'ordre infâme que leur ont donné leurs jean-foutres de généraux, — il les a vus, dis-je, — traînant la semelle sur les trottoirs, sac au dos et le ventre vide, à la recherche des riz-pain-sel, qui ont le toupet de leur refuser des vivres.

Oui, ces cochons gras de l'Intendance, artisans de tous nos désastres, voudraient jouer, sous la vraie République, le même jeu que sous la fausse, faire crever de faim nos défenseurs, pour arrondir d'autant leurs bedaînes !

Halte-là ! pillards, cela ne se passera pas ainsi, ou le Père Duchêne y perdra son nom !...

C'est qu'il vous connaît de longue date, le père Duchêne !

Il vous a vus à l'œuvre sous la première République, celle de 92, expédiant aux armées, au lieu de bonnes fournitures, un tas de saloperies : souliers de carton, pain de sciure, habits de papier mâché, et criant de toutes vos forces : « au voleur ! » chaque fois qu'une plainte s'élevait et que vos infamies allaient être découvertes.

Il n'a point oublié, le Père Duchêne, — car il a toujours, quoique bien vieux, la mémoire sûre et la haine tenace, — il n'a pas oublié ces admirables volontaires qui venaient, du faubourg Marceau ou du faubourg Antoine, se faire inscrire pour aller se battre à la frontière, chasser l'étranger, fonder la République.

C'était lui, le Père Duchêne, qui tenait la première estrade à droite, sur la place de la Révolution.

Les beaux jeunes gens ! quand il les voyait arriver en colonnes serrées, drapeau déployé, tambour en tête, l'enthousiasme au front, chantant le « Ça ira ! » et la « Marseillaise ! » quand le premier, souvent un blessé du 10 août, gravissait les marches, soutenu par ses camarades, et signait sur le registre aux cris de : Vive la Nation ! » Oh ! alors le cœur du Père Duchêne bondissait dans sa poitrine, et c'était avec des larmes plein les yeux qu'il regardait monter les autres.

Qu'avez-vous fait de tous ces volontaires, misérables intendants ! Par votre fait, par votre faute, ils ont semé de leurs cadavres les étapes glorieuses de nos armées. Être atteint d'une balle au front, et tomber en criant : Vive la République ! à la bonne heure ! Mais mourir de froid, être gelé, sentir le sang qui se fige, la mort qui monte et gagne le cœur, ou bien mourir de faim, tomber inerte au fond d'un fossé boueux, ramper à travers les sillons gelés, s'écorcher les ongles à déterrer une racine oubliée à la récolte !

Oh ! les infâmes !

Le Père Duchêne, qui n'est pas tendre, cependant, avait le cœur gros hier matin, en se remémorant ces choses, et en voyant ces braves soldats chercher leur pain,

Tout de suite il a grimpé sur un banc, pris la parole, donné l'exemple.

Il n'y avait que des gros sous, hélas ! dans les poches de la carmagnole du Père Duchêne, mais il les a donnés, tous....

D'autres citoyens, plus heureux, ont donné des pièces blanches... et les bons bougres de soldats ont eu du pain, du vin, de la viande. Il y en a même un, un grand Lorrain blond, qui a embrassé le Père Duchêne, pendant que la foule applaudissait.

Merci, mes enfants !...

Mais il faut que les bons patriotes du Comité central s'occupent tout de suite de ces choses. Il y va du salut, de la vie même de notre République.

Il faut que ces braves cœurs qui sont venus à nous bras ouverts, ne manquent pas de nourriture. Qu'on leur assure tout de suite le vivre et le couvert jusqu'à ce qu'ils rentrent chez eux pour se remettre au travail.

Paris ne peut être ingrat, Paris ne peut pas les oublier.

Qu'on prenne de l'argent n'importe où, mais que nos frères les soldats ne manquent de rien.

Le Père Duchêne était bougrement content hier lorsqu'il a vu sur la place de l'Hôtel-de-Ville le brave général Cremer.

Comme il était heureux, ce vieux Père Duchêne, de voir les braves patriotes rendre hommage au courage de celui qui, seul peut-être, avec Garibaldi, a voulu sauver la France et la République !

Fallait voir ce branle-bas, patriotes !

Les bataillons en ligne, tambours et clairons battant aux champs !

On se pressait, on se heurtait, pour mieux voir ce vrai défenseur de la patrie.

Simple comme tous les braves, sa tunique de général encore grise de la poussière du combat, le front rasé, la moustache blonde et forte, il passait

rempli d'émotion, devant le peuple, qui l'acclamait aux cris de : Vive la République !

Vive la République ! Vive Cremer !

Allons, patriotes, nommons Cremer commandant en chef des armées de Paris.

Nommons-le parce qu'il est brave ; nommons-le parce qu'il n'a pas trahi !

Nommons Cremer parce qu'il ne conduira jamais, comme Lecomte, ses soldats fusiller *la canaille de Montmartre !*

Quel plus digne successeur à ce jean-foutre, à ce capitulard de Vinoy peux-tu trouver ?

Réponds au *Père Duchêne*, patriote ?

Les bons bougres du Comité Central, que le Père Duchêne aime de tout son cœur, ne devaient pas discuter Cremer, — le peuple avait parlé !

Ils devaient décréter immédiatement :

Citoyens, nommons Cremer, c'est un devoir pour nous !

A ceux seuls qui ont servi bravement la République, le peuple doit sa reconnaissance.

Il la doit à Garibaldi ! Il la doit aussi à Cremer !

Allons, bons patriotes, vive le général qui, un jour à venir, marchera à nos côtés pour reconquerir nos droits et arracher nos frères d'Alsace et de Lorraine à la tyrannie prussienne !

Vive Cremer, général en chef des armées de Paris !

Ah ! pourquoi faut-il que le *Père Duchêne*, dans la grande joie où il se trouve, aie déjà des reproches à faire à ses bons amis du Comité central ?

Foutre ! le Père Duchêne n'est pas un ami des journaux réactionnaires ; mais, malgré tout, il ne peut comprendre qu'on touche en aucune façon à la liberté de la presse.

C'est une faute : et il ne saurait trop blâmer les patriotes qui ont cru devoir aller mettre les scellés sur les presses d'un journal quelconque.

La Révolution est assez forte pour laisser à ses ennemis la liberté même d'écrire contre elle.

Le Père Duchêne sait ce que c'est d'être supprimé : il réclame pour ceux à qui on inflige la même peine.

Allons, vite, mes bons amis, la liberté à tous, même à nos ennemis. Ce sera prouver là votre force.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera son

GRAND APPEL

A TOUS LES ÉLECTEURS

sur la manière de procéder à l'organisation immédiate de la Commune de Paris.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16



2 *germinal an* 79.

LE GRAND APPEL

DU

PÈRE DUCHÊNE

A tous les bons patriotes de Paris, à propos de l'organisation de la Commune;

Ses bons avis pour que les jean-foutres de Versailles ne puissent pas encore une fois nous foutre dedans;

Sa grande motion aux bons bougres du Comité central pour la suppression radicale de la rousse, et l'internement de tous les roussins qui pullulent encore autour de nous.

LA COMMUNE! LA COMMUNE!

Ah! foutre! pourrons-nous jamais avoir si belle occasion d'asseoir la République, et le Père Duchêne n'a-t-il pas le devoir d'éclairer les bons patriotes sur la façon dont il propose d'organiser la Commune de Paris!

D'abord, il est une chose bien certaine, c'est que le Peuple entier, tous les bons citoyens qui aiment la République, ont flétri à jamais, dans la

journée du 18 mars, les jean-foutres qui avaient organisé l'émeute, et dont le mot d'ordre, foutre! était de *sabrer toute cette canaille!*

Ah! sacrés tonnerres! le Père Duchêne était là, à Montmartre, quand ils sont arrivés; et foutre! il avait bien peur que cette fo s encore, comme au 22 janvier, ces bougres de capitulards ne rougissent avec le sang des bons patriotes leurs sabres de parade qu'ils n'avaient pas osé foutre dans le ventre des Prussiens!

Mais, malheur leur en a pris; car, mille tonnerres! ils n'ont pas eu le temps seulement de fusiller une petite fois, qu'on les avait déjà mis en sûreté. Et dame! ma foi, sans être bien méchant,.... n'avaient-ils pas dit: *sabrez-moi cette canaille!*

Non, le Père Duchêne ne les plaint pas.

Et puis, on a bien le temps de s'occuper de tous ces mauvais bougres qui ont bavé à plaisir sur la République et sur la patrie, quand on voit des sans-culottes de douze ans qui vous arrachent des pavés comme de vieux patriotes, et qui vous bâclent en une heure de ces barricades à servir de cercueil à l'assemblée de Versailles tout entière!

Ah! vivent les patriotes! vive le Comité central!

Au diable les calotins et les royalistes!

Au diable Versailles!

Et vive l'Hôtel-de-Ville! Vive Paris!

VIVE LA COMMUNE!

La Commune du 18 mars!

Car, c'est le 18 mars, souvenez-vous en, patriotes, que le peuple de Paris, ce peuple qui a fait 1830 et 1848, — ces deux révolutions que vo u avez vues, — le peuple de Paris qui a pris la Bastille et qui, le 10 août 92, dansait avec le Père Duchêne une sacrée carmagnole autour du trône des Capets. C'est le 18 mars que ce même peuple, toujours ennemi des jean-foutres, républicain quand même, a foutu aux cinq cent mille diables toute cette séquelle de capitulards qui osent encore aujourd'hui pérorer à Versailles!

Quelle sacrée gueule ils ont dû faire quand ils ont entendu cette grande voix des patriotes leur cracher à la face son cri de bataille:

VIVE LA REPUBLIQUE! FOUTRE!

Mais, ce n'est pas tout maintenant.

Nous avons foutu à la porte tous ces sacripants; c'est bien!

La première heure de joie est passée, et foutre! il s'agit de ne pas nous laisser foutre dedans encore une fois.

Car, vous le savez comme moi, tous ces jean-foutres là sont plus rusés que le Père Duchêne qui n'a guère pour lui que sa conscience, sa haine pour les tyrans et son profond amour du Peuple!

Ils ont tous chacun dans leur porte-monnaie un sacré jean-foutre de prétendant qui les paie cher ; et foutre ! il leur faut bien un peu rendre la monnaie au bougre qui les paie !

Nous avons le dessus. Le bon bougre de drapeau rouge s'enfle joyeusement sur la façade de l'Hôtel de Ville. Le drapeau rouge ! drapeau de la République, comme le peuple la veut, de la République du 18 mars, et non de celle qui a plié le genou devant Bismark ! Ah ! mille tonnerres ! quand ça ne serait... que pour ça, le Père Duchêne ne peut plus voir le drapeau tricolore qui a déjà trainé dans la boue et essuyé les bottes des deux Badinguet !

Et dire que cet imbécile de Lamartine nous a dit que le drapeau rouge n'avait jamais fait que le tour du Champs-de-Mars, la hampe dans le sang ? Oui mais dans le sang du Peuple ! du Peuple fusillé comme toujours par les traitres et les royalistes !

Nous sommes les maîtres. Organisons-nous.

Pour cela, nommons la Commune ; c'est-à-dire comme le Père Duchêne vous le disait hier :

La Municipalité de Paris.

C'est le premier devoir qu'ont à remplir tous les bons patriotes, pour que personne de ces jean-foutres ne vienne ensuite nous accuser d'avoir voulu la dictature, pour *tripoter à notre aise*, comme ils le disent.

Vous savez bien qu'ils nous jettent toujours cela ; et que ce jean-foutre de Picard avait, hier encore, le sacré toupet de nous dire que la *caisse avait disparu.*

Heureusement que tous les bons bougres de patriotes savent bien que c'est lui qui l'a emportée... comme le bon des quinze millions, le fameux bon du 31 octobre !

Vrai, mes sacrés jean-foutres, dites au Père Duchêne avec quoi vous roulez carosse tous les jours, avec quoi vous gobelottez toute votre bougresse de vie, tandis que les braves patriotes que vous calomniez, sont, au vu et su de tout le monde, plus gueux que ce vieux bougre de Job !

Oui, si nous tous, après notre victoire, voulons sauver la République des mains des intrigants et mettre la Révolution à l'abri des jean-foutres de toute espèce, que tous les bons patriotes marchent au scrutin et nous portent le soir, à l'hôtel-de-ville, une de ces municipalités qui tapent fort dans la main du peuple, et pousse devant elle la grande révolution sociale dont le Père Duchêne voit se lever l'aurore.

Allons, citoyens, venez aux urnes avec le Père Duchêne !

Ah ! foutre ! il veut y voir tous ses amis ; quiconque ne sera pas fidèle à son rendez-vous, sera pour lui un mauvais bougre et devra, aux yeux des vrais patriotes, être déclaré suspect à la Révolution.

Tous les jean-foutres de réactionnaires qui se mettent toujours à la tête du Peuple quand il y a à reluquer quelque bribe de ce sacré pouvoir qu'ils

envient, ont formé une ligue pour s'opposer à nos bonnes élections.

Voilà qu'aujourd'hui, ces jean-foutres-là n'ont pas assez de langues pour crier « à l'abstention, » eux qui n'avaient hier jamais assez de billets à foutre dans les urnes de Badinguet ou de Trochu.

Regardez cette liste, citoyens; et voyez si parmi tous ces bougres-là, il se trouve un seul ami du Peuple !

Vous êtes trois cent mille, la fleur des bons patriotes, qui avez foutu à la porte tous les jean-foutres qui nous ont trahi. Voulez-vous qu'ils reviennent ?» *Non.*

Que faut-il faire alors, ô mes bons bougres?

Nommer la Commune de Paris.

Qui pourra refuser de reconnaître ceux que le Peuple entier aura élus? Personne.

C'est alors seulement que nous serons forts de notre victoire ; et que nous pouvons nous foutre carrément de Thiers et de sa séquelle.

Et quand vous aurez nommé votre chère Commune, la flamme de la Révolution, l'idéal de la justice ; aux urnes encore, vous tous, les combattants du 18 mars, qui savez réprimer l'émeute sans coups de fusils, et déjouer tous les sacrés projets des misérables qui tremblent à Versailles au milieu de leurs argousins.

Aux urnes tous encore une fois, nommez vos chefs !

Le Père Duchêne, le jour où Vinoy lui coupait la langue avec son sabre de décembriseur et de capitulard, disait déjà à ses bons bougres de patriotes :

Nommons nos chefs. Arrière tous les Aurelles, généraux idiots ou traîtres qui soupent à Versailles et fusillent les patriotes. Nous voulons des généraux républicains !

Garibaldi et Cremer !

Les patriotes ont bien des choses à faire pour ne pas se laisser foutre dedans. Il leur faut avoir encore longtemps l'œil ouvert sur les suspects.

Après, ce sera ce jour-là qu'on fera cette sacrée fête où le père Duchêne veut boire avec ses bons amis de Montmartre une foutue chopine à la santé de la Révolution !

Aux urnes ! aux urnes ! pour nommer la Commune, pour organiser la milice citoyenne, qui, foutre ! se foutra bien des sabreurs du peuple !

Le Père Duchêne croit aussi, avec la vieille expérience que tous les bons patriotes lui reconnaissent, qu'il faut en finir d'un coup avec toute cette vermine de rousse qui nous espionne et s'en va raconter à nos ennemis tout ce que nous faisons ici.

Plus de roussins !

Le Père Duchêne a éprouvé une grande joie en voyant sortir de la Préfecture de police des voitures pleines de mouchards qu'on foutait

LA COMMUNE.

6.



IMP. TALONS.

ARTHUR ARNOULD.

probablement à Mazas. Combien il en remercie ses bons amis de la Préfecture.

Ah ! foutre ! quand on aura nommé la Commune, c'est là qu'on n'en verra plus, de ces sacrés roussins !

Allons, patriotes, le Père Duchêne a vu tous les jean-foutres de gouvernement déshonorer la France et tuer la République ; il vous le dit encore une fois « nommez-la cette bonne Municipalité, qui nous sauvera tous. »

Et demain tous les bons bougres banqueteront ensemble et nous couronnerons la statue de la Révolution ! foutre !

VIVE LA COMMUNE !

Une idée qui fait son chemin, et qui va crânement au Père Duchêne, c'est celle de PARIS, VILLE LIBRE.

Ah ! mes enfants ! si nous avions compris cela dès 93, nous n'en serions pas où nous en sommes !...

Nous n'aurions pas donné, comme des imbéciles, dans les piéges de tous ces jean-foutres de réactionnaires, plate crapule qui vendrait son pays au Grand Turc pour une place de sous-préfet. Nous n'aurions eu ni la Corse, ni ce gros cochon de Louis XVIII, ni Charles X, l'homme à la tête de mouton, ni celui au parapluie sous le bras, ni ce vessard de Badingue ! Nous n'aurions pas roulé, toujours, de dictature en monarchie, nous ne plierions pas encore, 80 *ans après la déclaration des droits*, sous le joug de l'ignorance et du calotinisme.

Quand j'entre dans une école, foutre ! et que je vois nos pauvres enfants dans les mains de ces corbeaux qui leur enseignent que le blanc est noir et que Capet fut un martyr, quand j'entends cela, tonnerre ! mon sang ne fait qu'un tour et je m'enfonce les ongles dans la chair pour savoir si je suis bien éveillé !...

Revenons à Paris, VILLE LIBRE.

Je me souviens, foutre ! que ce bon bougre de Danton m'expliquait cela, au Champ-de-Mars, le jour de la fête de la Nation.

Il aurait voulu, le brave patriote, sitôt la France nettoyée de l'étranger, provoquer la fédération républicaine de toutes les grandes villes organisées en COMMUNES.

Je me souviens aussi que ça nous allait aussi, excepté ce jean-foutre de Robespierre, qui ne voulait pas, lui ! Il aimait mieux, la sale bête hypocrite, gouverner seul, imposer sa volonté, tenir le pouvoir par un tas de jean-foutres de sa suite qu'il jetait à l'eau s'ils devenaient gênants. Comme tous les anciens calotins, il avait horreur de la liberté.

Vous savez tous, mes enfants, comme tout cela a fini et dans quel pétrin il nous a laissés.

C'est pourquoi le Père Duchêne, instruit par toutes ces cruelles expériences, est maintenant pour la liberté la plus large, la plus entière.

C'est pourquoi il a coupé tout de suite dans le pont des grandes villes s'administrant elles-mêmes et répandant sur les campagnes leurs lumières, leur science, au lieu d'en subir le joug abrutissant.

Pensez donc, Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouses, toutes ces bonnes bougresses de villes républicaines socialistes organisées en communes et reliées par une solide fédération?...

C'est ça qui serait crânement beau, foutre !

Chacune s'administre à sa guise, dépense son argent chez M. au lieu d'en engraisser des pétras venus de Quimper-Corentin ou de Brives-la-Gaillarde. Une émutation superbe s'établit, entre ces villes sœurs, c'est à qui parviendra à faire plus, ou mieux !

Et bientot les ruraux eux-mêmes, d'abord éblouis, puis charmés, chasseraient tous ces jean-foutres de réactionnaires, tous ces brigands de calotins, qui les bernent, qui les grugent, et viendraient à nous, la main ouverte et tendue, comme ont fait nos bons bougres de soldats hier. Ils viendraient nous demander pardon d'avoir si longtemps cru que nous étions des ogres et des buveurs de sang.

Et nous les embrasserions, et nous leur dirions ce qu'il faut faire, nous leur montrerions à être heureux et libres.

Cela, sans rancune. Car, après tout, ces paysans, ce sont les fils des Jacques du moyen-âge, ce sont nos frères. C'est la même chair, le même sang !

Et bon sang ne peut mentir, foutre ! Ils viendront à nous plus tôt qu'on ne croit, le Père Duchêne en est sûr, si nous savons prendre une résolution, donner l'exemple.

Le soir de ce jour-là, le père Duchêne pourra mourir. Sa tâche sera finie, la joie de sa vie, si longtemqs attendue, dont il désespérait, sera enfin venue, et lui, le vieux jurard, toujours en colère, s'éteindra dans un sourire, en murmurant ces mots, loi des sociétés futures :

TRAVAIL, AMOUR, LIBERTÉ, BONHEUR !

Le vieux marchand de fourneaux, toujours matinal, a voulu voir aujourd'hui ce qui se passait dans sa bonne ville de Paris.

Armé de son bâton ferré, coiffé de son bon vieux bonnet, il s'est mis en route.

Il a été bougrement furieux de voir que les jean-foutres de roussins et de réactionnaires commençaient à reparaître sur les places publiques.

Que les bons bougres de patriotes se rassurent et qu'ils se méfient bien de tous ces jean-foutres qui voudraient étrangler notre République.

Le Père Duchêne a l'œil ouvert, l'oreille fine et ne perd rien de ce qui se fait et se dit autour de lui.

Il vous a entendus jean-foutres de roussins, de calotins, de royalistes et

d'impérialistes exciter au désordre nos bons bougres de patriotes et nos braves amis les sodats !

Mille millions de tonnerres ! le Père Duchêne est bon enfant, mais si vous le foutez en colère.... gare à vous !

Paris, la grande cité, a reconquis ses droits, ses libertés, son allure habituelle.

Les braves boutiquiers qui ont repris leur place dans leurs comptoirs, ne croient plus à vos sacrés mensonges, à vos infâmes calomnies.

Vos larmes de crocodiles font rire tout le monde.

Vos menaces de pillage et de vol des caisses de l'Etat sont autant de coups d'épée dans l'eau.

Les bons patriotes ne s'y trompent pas. Le Père Duchêne la connaît, mes jean-foutres !

On ne se fout pas longtemps de lui.

Vous savez qu'aujourd'hui on ne blague plus avec les roussins !

Ce sont des inconnus !

Et voilà, foutre ! la seule raison que les réactionnaires ont à leur service, et le seul argument qu'ils nous jettent à la face poar ne point reconnaître ce qu'ils appellent encore notre insurrection !

Eh bien ! oui ! mes bons messieurs, qui ne voyez dans la conduite d'une nation que les succès oratoires de tel ou tel avocat phraseur, jean-foutre qui se soucie autant de la République que le Père Duchêne se fout de ceux qui gobelottaient de gaieté de cœur à Versailles, tandis que les pauvres bougres de patriotes mangeaient de la paille à Paris, avant d'aller se faire tuer à Buzenval ou au Bourget.

Aujourd'hui, que la *poignée de factieux* du 31 octobre et du 22 janvier s'est changée subitement en garde nationale et l'armée toute entière ; aujourd'hui que les yeux sont dessillés, et que vous ne pouvez plus nous traîter de *meneurs* et d'*ambitieux*, vous nous traitiez d'inconnus !

Inconnus ? nous le sommes. — Et foutre ! c'est notre plus grand honneur.

Inconnus, nous avons réprimé l'émeute : nous avons, comme vous, rétabli l'ordre le vrai, l'ordre dans la République.

C'est la *poignée d'inconnus* qui a fait celà !

Voyons, mes bons patriotes, peuple et bourgeois, le *Père Duchêne* n'avait-il pas raison quand il nous disait il y a quelques jours que le gouvernement seul voulait la guerre civile ; et que tous ces jean-foutres de l'Assemblée qui s'en allaient déjà crier dans la province que les révolutionnaires mettaient tout à feu et à sang, étaient bien contents de prendre pour prétexte les canons de Montmartre ?

Qui a commencé ? En conscience, le *Père Duchêne* le demande aux bons patriotes.

Qui a dit : « Fusillez-moi toute cette canaille. »

Est-ce le peuple ?

Ou bien vous, tas de mauvais bougres, qui voyiez déjà la République à bas, et banquetiez déjà joyeusement sur son cadavre ?

Est-ce le Père Duchêne qui a fait cette sacrée loi sur les échéances qui oblige à faire faillite tous les braves boutiquiers de Paris, les bons amis du peuple, duquel ils ne se sépareront plus.

Vous avez voulu la désunion, avouez-le sincèrement, et Bourgoisie et Peuple se sont, malgré vous, donné la main, parce que leurs intérêts sont inséparables, et qu'ils sentent bien aujourd'hui que vous les trompiez tous les deux.

Et bien, oui ! c'est cette poignée d'inconnus que vous méprisiez tant, qui nous a empêché encore une fois de nous rouler dans le sang de l'affreuse guerre civile que vous aviez préparée.

Et ne venez plus devant ces inconnus qui nous sauvent et que vous insultez, mettre les noms de vos gloires de la tribune et de l'histoire qui vendent la France à Guillaume et la République aux prétendants.

Nous sommes des inconnus, soit ; mais nous sauvons la République que vous vouliez encore une fois clouer dans son cercueil.

Le Père Duchêne est, ce matin, bougrement en colère après ce sacré jean-foutre de Trochu, général pour rire, traitre pour de bon, calotin de malheur, qui vient de baver à Versailles des insultes sur notre bonne ville de Paris, qu'il a vendue.

Ah ça ! cette infâme crapule, bas valet de Badingue, pilier de sacristie, après nous avoir livrés comme bétail en foire, n'est donc pas encore allé se cacher dans un trou pouilleux de sa Bretagne, pour y manger tout l'or que Bismark lui a donné ?

Il reparaît, il ose parler, et cela pour essayer de *justifier l'état de siège.*

Mais misérable lâche ! enragé fuyard, assassin de nos frères que tu as fait massacrer par le prussien, mourir de froid dans la tranchée ou canarder le 22 janvier, il ne te reste donc plus, vilain bougre ! une goutte de sang humain dans les veines !

Plus rien, que de l'eau bénite et du fiel ! Sale bête ! va !...

Tu ne mérites pas la mort, non ! tu es trop vil pour cela... Mais si jamais le Père Duchêne t'attrape, foutre ! ton compte est bon ! Il te déculottera en place publique et te fouettera jusqu'au sang ..

Comptes-y !

En attendant, général de carton, lécheur de patènes, donneur d'eau bénite, loueuse de chaises, rat d'église trichiné, tais ta sale gueule et fais le mort. Tu as laissé derrière trop de larmes, trop de sang, trop de honte. Et, sache-le bien, tu n'inspires, même à ceux de ton bord, que du mépris et du dégoût.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera sa

GRANDE COLÈRE

contre les jean-foutres de réactionnaires qui sèment le désordre dans Paris.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



3 germinal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres de réactionnaires qui sèment le désordre dans Paris,

Avec sa grande allocution aux bons bougres du Comité de l'Hôtel de Ville pour qu'ils maintiennent l'ordre contre la poignée de factieux qui siégent à Versailles sous le nom d'assemblée nationale.

Enfin, mes bougres, nous y sommes ?

Nous sommes tout simplement en pleine révolution !

Cette fois-ci, ça y est !... il n'y a pas à dire, ça y est !

Le tout est d'y rester !

Et pour cela le gouvernement doit prendre une attitude. — Il plait au Père Duchêne de se servir des expressions qu'ont employées les hypocrites qui rendaient par leur hypocrisie même un hommage à la vertu du peuple !

Les circonstances sont graves, citoyens !

Les circonstances veulent des hommes, de braves bougres qui ne se laissent émotionner ni par les timidités de leur cœur, ni par les menaces de la réaction.

Ne rien craindre, voilà la devise!

Ne rien craindre!

En avant, en avant, en avant!

Nous sommes la tête de la France! Nous sommes le bras de la Révolution? Nous sommes la République en marche à la conquête de l'Humanité!

En avant!

Ah! l'œuvre est belle, bien commencée, foutre! et le Père Duchène espère que, cette fois, le peuple ne va pas être, comme toujours jusqu'ici, foutu dedans par les misérables qui n'aspirent qu'à faire tirer sur les patriotes!

Allons! mes braves bougres! nous avons tous les atouts dans notre jeu.

Nobs avons pour nous le droit, et la force!

Avec cela nous pouvons marcher!

Mais il faut prendre une attitude, et ne pas reculer!

Ce ne sont pas les ennemis qui nous manquent! Est-ce que vous seriez assez lâches pour fuir devant eux!

En avant!

Citoyens, nous avons en ce moment contre nous tous les ennemis de la liberté, du travail et de la patrie, tous les esclaves, tous les fainéants et tous les traîtres.

Prenons une attitude!

Le Comité de l'Hôtel de Ville, la garde nationale qui s'est montrée si patriotique, le brave bougre de citoyen Duval, désigné à la ci-devant préfecture de police, ont le devoir de maintenir l'ordre dans la cité contre les manœuvres de la réaction et de prendre les mesures nécessaires pour déjouer les trucs des factieux de Versailles qui se prétendent les élus de la nation!

Prenons une attitude!

De l'énergie, de l'énergie!

Le Père Duchêne a de nombreux amis parmi les membres du Comité de l'Hôtel de Ville, aussi se croit-il le droit de leur donner un conseil!

Depuis avant-hier, il se produit dans la cité des manifestations qui se qualifient : Manifestations du Parti de l'Ordre.

A la tête de ces manifestations se trouvent des jean-foutres nommés Gaston Jollivet et le cadet de Heckereen, célèbre par les amours de son père!

Qu'est-ce que cela signifie?

Pourquoi des manifestations en faveur de l'ordre?

Est-ce que nous ne sommes pas l'ordre? Est-ce que nous ne sommes pas l'immense majorité de la garde nationale? Est-ce que l'infâme gouvernement de la défaite nationale n'a pas été chassé par les indignations conjurées du peuple et de la bourgeoisie réconciliées?

Des manifeslations en faveur de l'ordre!

Quels sont donc les désordres qui se sont produits?

Ah ! le Père Duchêne vous voit venir, mes gaillards !

Et son œil est grand ouvert sur vous !

C'est sur la province que vous voudriez agir, c'est elle que vous voudriez effrayer !

N'ayez crainte !

La province est en défiance !... tout comme nous !... et son fusil est chargé comme le nôtre !... j'en viens !

Et la presse ?

Que signifie l'attitude de la presse ?

D'où vient que ces vingt journaux, qui ont roulé dans tous les égouts de la politique interlope, osent faire des proclamations sur papier blanc, comme les fait le seul gouvernement légal du Comité de l'Hôtel-de-Ville.

D'où vient que ces affiches révolutionnaires, en contradiction avec toute loi établie, n'aient pas déjà été déchirées et jetées dans le ruisseau par le peuple, maître enfin de ses droits et de son avenir ?

D'où vient qu'on laisse pénétrer dans Paris un soi-disant Journal Officiel de Versailles, rédigé par quelques factieux alliés avec la Prusse, et qu'on en laisse publier des extraits par des feuilles qui, tout le temps de la guerre, se sont montrées les amies du gouvernement impérial et ensuite des organisateurs de la défaite nationale ?

Allons, allons, de l'énergie, de l'énergie !

Est-ce que vous avez encore envie de vous laisser foutre dedans ?

D'où vient que ces mêmes journaux de la trahison annoncent l'arrivée d'un grand nombre de repris de justice dans Paris ?

Ne voyez-vous pas les manœuvres !

Est-ce que chaque fois que le peuple a essayé de reconquérir ses droits on n'a pas dit que l'insurrection était dirigée par des forçats !

Tas de lâches !

Des forçats ?

Oui ! nous sommes les forçats, nous avons fait six mille ans de travaux forcés dans les bagnes du Parasitisme !.. Nous levons au ciel nos bras rongés par les chaînes du despotisme ou mâchés par les engrenages du capital, et nous voulons d'abord la liberté et la vie, ensuite, et par instants, le doux loisir et le bien être !

Nous sommes les forçats !

Oui, nous sommes les forçats du vieux monde, les tristes, les douloureux, ceux que vos iniquités ont accablés, ceux que votre égoïsme a longtemps rendus muets et stupides !

L'heure de la délivrance a sonné !

Gloire sur la terre et dans les cieux aux hommes qui avaient perdu le sens de la justice et qui l'ont retrouvé, et qui ont été aujourd'hui repris et empoignés par le sentiment sublime de leur loi !

Oui, nous sommes repris de justice !

La justice nous a reconquis sur notre indifférence d'autrefois, sur notre insouciance des mauvais jours, sur la paresse de notre âme, sur l'oubli de nous-mêmes.

Oui, nos cœurs sont repris de justice !

Et maintenant que la justice nous a repris, nous allons agir !

Vous avez endossé une grande responsabilité, mes amis du comité de l'hotel-de-ville !

Et j'ai la confiance que vous vous en montrerez dignes, car le peuple est avec vous !

Le peuple!

Le peuple de Paris!

Vive la sociale! tout va bien!

Ah! c'est nous!... nous qui sommes les trois cent mille garde nationaux de Paris! C'est nous qu'on appelle le « parti du brigandage » à l'Assemblée se disant Nationale!

Attendez, mes mauvais bougres! attendez!

Depuis le 18 mars vous n'êtes plus rien!

Le lendemain même de la ratification des préléminaires de la paix vou n'étiez plus rien!

Aujourd'hui vous n'avez plus raison d'être!

Vous voulez foutre Paris dans le pétrin!

Halte-là!

Paris vous dénie tout droit, vous retire toute mission, et repousse tout ordre émané de vous.

Allez-vous-en chez vos femmes!

Vous avez trahi le peuple, vous avez hué la République, vous avez vendu la nation, vous avez amoindri la France.

Allez-vous-en!

Ou prompte justice sera faite!

Vous n'avez qu'un moyen d'eviter la vengeance du peuple — la dissolution de vôtre Assemblée qui n'est plus qu'une poignée de factieux.

Vous avez été élus sous la pression des baïonnettes prussiennes — Vous avez accepté la paix sous la pression des baïonnettes prussiennes.

Vous n'êtes plus rien!

Vous avez assez travaillé pour la mort honteuse de la Patrie!

Laissez-nous à présent soulever la pierre de son tombeau!

Vous croyez qu'elle est morte!

Elle n'est qu'endormie!

Vous allez voir si elle ne ressuscite pas!

Allez-vous-en!

Allez-vous-en!... ou des coups!

Mon Dieu! c'est bien simple!

Et toi, Comité de l'Hôtel de Ville, de l'énergie!

Il faut sévir, il faut marcher, il ne faut pas nous laisser foutre dedans encore une fois.

Pas de faiblesse!

En avant contre les rebelles!

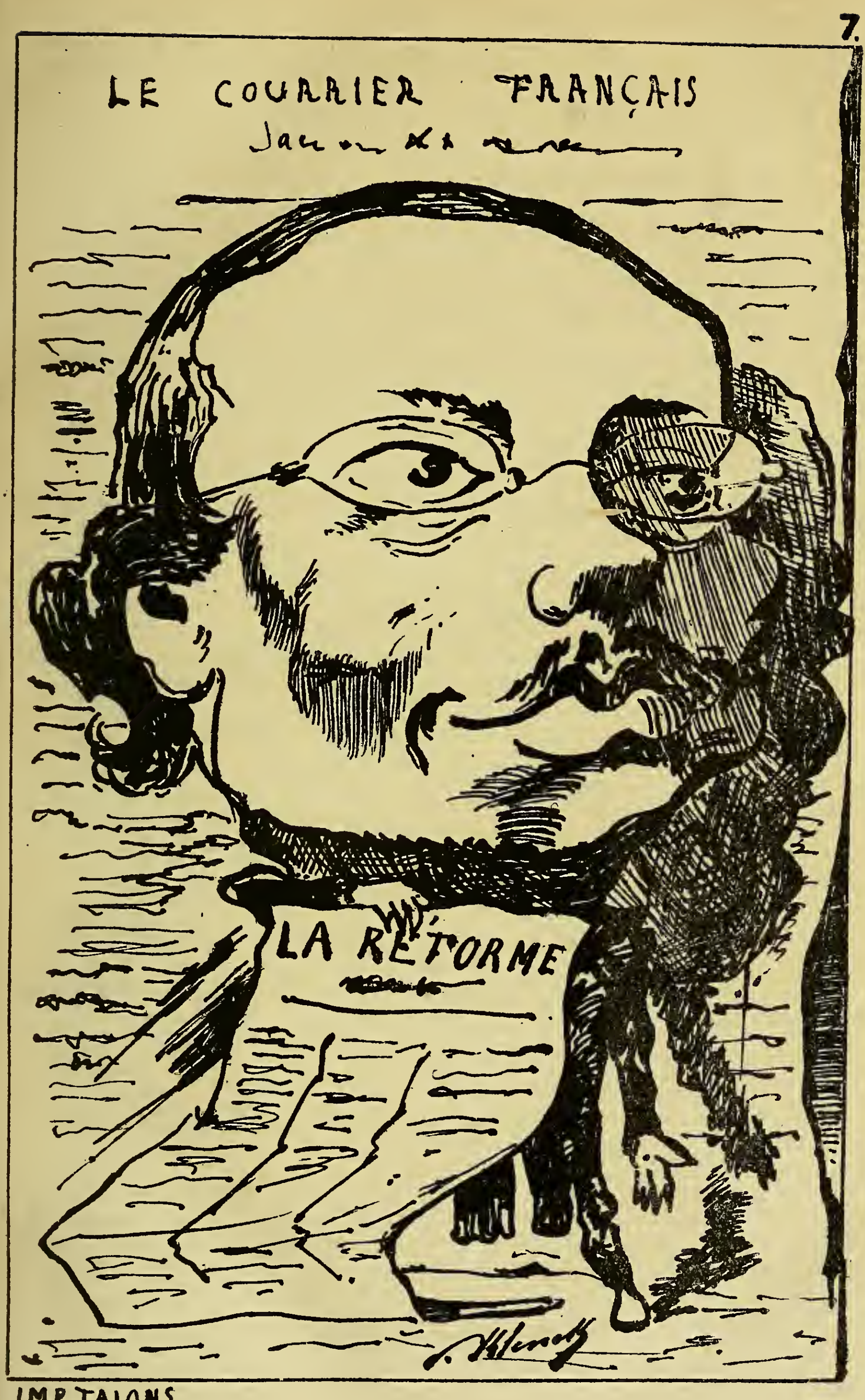
Que tout factieux soit arrêté.

Que tous les misérables dont la vie s'est passée à trahir le pays, soient mis enfin dans l'impuissance de nuire.

La pusillanimité te serait imputée à crime.

Et tu vas être responsable devant l'avenir, devant la France et devant toute l'humanité des évènements qui vont s'accomplir si tu ne sais pas avoir la main ferme et maintenir l'ordre contre les manœuvres de la poignée de factieux qui s'agitent à Versailles!

LA COMMUNE.



VERMOREL.

Le Père Duchêne, qui a toujours l'œil ouvert quand il s'agit des intérêts du peuple, se demande déjà comment on va sortir de la question du travail.

Il faut que les producteurs vivent, et vivent en travaillant.

Mais comment?

Voilà la question.

Comment faire travailler?

Voilà à quoi le Père Duchêne réfléchissait cette nuit, car il dort peu depuis quelque temps.

Et voici ce à quoi il pensait :

Il y a en ce moment, à Paris, un grand nombre de travaux commencés, un grand nombre de travaux adjugés à des entrepreneurs pour des sommes de beaucoup au dessus de leur valeur et qui doivent fournir à ces entrepreneurs de gros bénifices.

Les circonstances commandent des mesures exceptionnelles.

Et le Père Duchêne demande :

» Que toutes les entreprises de travaux soient résiliées au profit de la Commune de Paris. »

Il faut que le comité de l'Hôtel-de-ville prenne à son compte tous les travaux suspendus par les entrepreneurs et les fasse continuer à ses frais

La Ville de Paris y trouvera son compte, et le peuple aussi.

On ne mourra pas de faim dans les ménages de patriotes.

Et la Commune de Paris n'aura pas à sortir de sa caisse des sommes représentant les 30 ou 40 0[o qui constituent les bénéfices des entrepreneurs.

Eh bien ! mes amours, on a donc voulu tâter à son tour de la manifestation, du désordre et de l'émeute !

On s'est promené sur le boulevard avec des drapeaux, on a lancé toutes sortes d'imprécations contre la République ; on a dansé son petit rigodon autour de la Bourse ; on a gueulé tant qu'on a pu : Vive l'ordre et vive l'Assemblée !

On a voulu faire le malin, quoi !

Seulement, voilà le malheur, on s'est fait un peu foutre des torgnioles par les bons bougres et on est allé terminer à Mazas et autres lieux de plaisance la grrrrande manifestation des amis de l'ordre.

Oh ! là la ! c'est le Père Duchêne qui s'est fait une bosse !

Voilà les emprisonneurs en prison, maintenant ; voilà les monteurs de coup foutus dedans.

Entre nous, il n'était pas trop tôt.

Voyons, bons patriotes, est-ce que vous ne trouviez pas ça un peu fort, que les jean-foutres qui se sont gobergés pendant vingt ans, sous le Bonaparte, avec l'argent du peuple, qui ont amené l'invasion, préparé la défaite, assuré la ruine, eussent toujours l'impunité assuré et le droit par dessus le marché de jeter la pierre aux autres et de se proclamer honnêtes gens.

Des honnêtes gens, ces bougres-là !

Alors pourquoi a-t-on guillotiné Troppmann, si les assassins sont : honnêtes gens !

Car enfin, il faut bien voir les choses comme elles sont et rendre à chacun son dû.

Les bons comptes font les bons amis, n'est-ce pas ?

Qui est-ce qui a toujours excité la guerre civile, organisé en masse l'assassinat du peuple et ouvert la route à l'infâme Bonaparte ?

Les honnêtes gens de la République blanche.

Qu'est-ce qui a conspiré contre la République de Février et filouté au peuple le droit qu'il avait conquis au prix de son sang.

Les honnêtes gens de la rue de Poitiers ? qui est-ce qui a massacré les républicains dans les rues de Paris ; qui est-ce qui a assassiné Baudin au pied d'une barricade et des milliers de patriotes inconnus au coin de toutes les bornes ?

Les honnêtes gens du 2 décembre.

Qui est-ce qui a été le complice de tous les vols, de toutes les infamies, de tous les crimes du galérien de l'Elysée, des proxénètès des Tuileries ?

Les honnêtes gens de la presse contre-révolutionnaire.

Qui est-ce qui a édicté les lois liberticides contre la Presse, contre le droit de réunion, contre le droit d'association, contre tout ce qui est de droit éternel ?

Les honnêtes gens de la légalité.

Qui est-ce qui a inventé les commissions militaires, la transportation sans jugement, la guillotine sèche, Cayenne et Lambessa ?

Les honnêtes gens de la « liberté sans la licence. «

Qui est-ce qui a volé d'abord et fusillé ensuite les mineurs d'Aubin, de la Ricamarie et du Creuzot ?

Les honnêtes gens de la sainte bancocratie.

Qui est-ce qui a flibusté le pouvoir au 4 septembre ?

Qu'est-ce qui a tripoté pendant six mois à la Bourse et avec les fabricants de fausses nouvelles et les accapareurs de grains sous prétexte de défense nationale ?

Qui est-ce qui a trahi la patrie et livré Paris au roi de Prusse sous prétexte d'armistice ?

Qui est-ce qui a mitraillé les patriotes qui voulaient se battre et lâchement assassiné Sapia sous prétexte d'union devant le danger commun.

Les honnêtes gens du parti de l'ordre.

Toujours les honnêtes gens !

Vrai, ça durait depuis trop longtemps !

Il faut que les honnêtes gens se décident à rester tranquilles et à respecter l'ordre véritable, l'ordre républicain ou se résignent au sort qui les attend.

Les bons bougres du Comité sont des gars solides qui n'ont pas froid aux yeux et se foutent du qu'en dira-t-on.

Ils sont résolus, comme disait Vinoy, à assurer, par tous les moyens, le repos et la tranquillité de la cité.

Au besoin, comme dirait Picard, ils séviraient avec énergie et ne reculeraient devant aucune mesure.

Donc, que chacun se tienne pour bien prévenu et sache à quoi s'en tenir.

Le gouvernement est résolu à maintenir l'ordre avec énergie.

L'ordre, mille millions de tonnerres ! Le Père Duchêne en répond.

Hier, après-midi, le Père Duchêne était dans les environs de la place Vendôme à boire sa chopine, quand il a entendu des coups de fusil.

Cela lui a fait plaisir d'abord, parce qu'il croyait à une attaque, contre lés bons bougres qui veillent au salut de la République au pied de la colonne, où on laisse debout — le Père Duchêne n'a jamais su pourquoi — la statue de l'oncle de l'infâme Napoléon III.

Bientôt le Père Duchêne a appris que c'était une manifestation du parti de l'ordre qui avait provoqué cette répression légitime comme toutes celles qui sont l'expression de la justice du peuple.

Mais il a à ce propos un conseil a donner aux patriotes :

C'est de ne point faire d'abord un trop grand usage des fusils.

Si c'est un exemple, c'est bien !

Mais que ce soit tout !

Nous sommes l'ordre, nous sommes la force ! Nous l'avons affirmé il y trois jours par la prise de l'Hôtel-de-Ville et par l'exécution de Clément Thomas et de Lecomte; nous venons de le faire voir aujourd'hui par notre énergique attitude à la place Vendôme.

Cela suffit !

Citoyens, de l'ordre, de la fermeté ; mais autant que possible pas de guerre civile !

Soyons, en même temps que les piliers de la justice, les exemples de la modération.

Et songez que derrière les réactionnaires, quelque furieux et aveuglés qu'ils soient, il y a des femmes et des enfants toujours, et des orphelins et des veuves si vous le voulez !

Maintenant que Bismark est parti, voilà le divin Favre qui fait le malin.

Eh quoi ! Jules, tu ne pleures plus comme à Ferrières, tu redresses ta crête comme un coq, chapon adultère ! et tu veux faire ta poire à l'instar de ton compère Louis-Philippe, de joyeuse mémoire.

Tu parles de marcher sur Paris ?

Viens-y donc, pour voir !

Ces choses-là, ma vieille, ça ne se dit pas, ça se fait.

Quand te mets-tu en route ?

Le Père Duchêne n'attend que ça !

Ça lui évitera une course.

Dépêche-toi, mauvais bougre !

Ou le père Duchêne sera obligé de se mettre à la tête des dames de la Halle et de marcher sur Versailles.

Mais cette fois-ci, mon gars, tu ne sera pas traité comme un roi.

Nous ne te ramènerons pas à Paris, comme Louis XVI, dans les carrosses de la cour.

Le peuple n'est pas si riche :

C'est une charrette qu'il t'offrira!

C'est une charrette qu'il te faut!

Ecoutez, mes bons bougres de l'Hôtel-de-Ville, il faut songer à tout et prendre immédiatement toutes les mesures propres à assurer l'ordre dans Paris et le respect de la cité révolutionnaire à l'extérieur.

Vous dites qu'il y a des malfaiteurs à la solde de la contre-révolution, payés pour semer le découragement et tâcher de déshonorer le peuple de Paris.

Vous avez, foutre! bien raison.

Mais ça ne suffit pas de parler : il faut des mesures.

Foutez-moi dedans tous ces gaillards-là et qu'on les juge presto!

Et que ce soit fait rondement, vivement et loyalement!

Quand les jean-foutres seront à l'ombre, les bons bougres pourront dormir tranquilles.

Les magistrats de Badinguet doivent être foutus à la porte comme des sacrés chiens qu'ils sont tous, c'est entendu. Ils conspirent tous contre la République.

Prenez-moi pour les remplacer de bons patriotes, de bons républicains; qu'ils se mettent à l'œuvre et organisent rapidement la partie du peuple, la justice républicaine, la vraie justice.

Pour ça il faut des hommes. C'est bon. Il n'en manque pas.

Le Père Duchêne vous signale le citoyen Protot qui ferait bougrement bien l'affaire du peuple.

C'est le défenseur de Mégy, le seul bon bougre, le seul ami et patriote qu'il y ait dans toute la satanée séquelle des bonnets carrés, le seul qui sache mettre d'accord le Droit et la Légalité.

Il vous ira comme un gant.

C'est en même temps un patriote éprouvé, un sans-culotte pur sang, un socialiste parfait, et, ce qui ne gâte rien, un bougre solide au poste, malin comme un paysan, vaillant comme un soldat et capable de faire rentrer, rien qu'en se montrant, toutes les taupes de la réaction dans leurs trous.

Six pieds de haut et une poigne de forgeron au physique comme au moral, je ne vous dis que ça.

Déléguez-moi ce gaillard-là au ministère de la justice et dans quarante-huit heures vous m'en direz des nouvelles,

Il faut que ça marche, foutre! ou que ça saute!

Et ça ne sautera pas!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 9. UN SOU N. 9.



4 germinal an 79.

LETTRE

bougrement patriotique

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux Gardes Nationaux du deuxième arrondissement de Paris, et à tous ceux qui s'intitulent Amis de l'Ordre, pour qu'ils se tiennent tranquilles et ne fassent plus répandre le sang dans les rues de la cité;

Et où il prouve que, seul, le Comité de l'Hôtel-de-Ville est dans la légalité.

Vous filez un mauvais coton,

Et vous jouez un terrible jeu, mes pauvres bougres de gardes nationaux du deuxième arrondissement!

Vous jouez un jeu bien dangereux,

Car, par votre attitude, par votre résistance au Comité de l'Hôtel-de-Ville, qui est, en ce moment, et jusqu'à la nomination de la municipalité de Paris, le seul gouvernement légal, comme je le prouverai tout à l'heure, — par tout ce que vous faites, et plus encore, par tout ce que vous voudriez faire, vous excitez à la guerre civile, et un souffle d'insurrection sort de vos lèvres à chacune de vos paroles.

Savez-vous bien que vous risquez beaucoup !

Savez-vous que cette prétention exagérée de maintenir l'ordre, quand personne — si ce n'est vos amis — ne songe à le troubler, est tout simplement une excitation au désordre ?

Savez-vous que vous êtes en contradiction avec vous mêmes, avec votre passé, avec votre foi politique !

Savez-vous que si votre parti venait quelque jour à obtenir l'avantage vous justifieriez par votre conduite même d'à présent tout ce que nous voudrions tenter pour vous combattre et vous détruire !

Réfléchissez un peu, mes pauvres bougres, ne vous laissez pas aveugler par la passion d'une heure, voyez si vous ne trouvez pas qu'il y a déjà eu assez de sang versé en l'honneur de cette abstraction anthropophage que vous appelez l'ordre, et surtout raisonnez : LA LOGIQUE EST LA CLEF DU DROIT !

En ce moment que voulez-vous ?

Quelles sont vos prétentions ?

Quel est le motif qui vous dirige ?

En vertu de quel principe vous déterminez-vous ?

Vous ne devez point agir tout-à-fait à la légère, et il est impossible que vous ayez pris pour guide le hasard dans la route politique où vous errez !

Pourquoi, en fin de compte, résistez-vous au Comité?

Je vais vous le dire :

VOUS AVEZ PERDU LE SENS DE LA LÉGALITÉ.

Et vous ne vous êtes pas encore aperçus dans votre entêtement à conserver l'ordre de choses établi que depuis le 18 mars la légalité, c'est le Comité de l'Hôtel-de-Ville, — que c'est lui le droit, puisqu'il est l'expression de la majorité de Paris, et que c'est bien à lui par conséquent qu'appartient le gouvernement de la Cité.

Je vais le démontrer.

Quelle est la force qui arme un pouvoir, quel qu'il soit, de son autorité?

Tout homme de bon sens répondra :

La Volonté Populaire.

Mais la volonté populaire n'est pas invariable de sa nature, inamovible, non susceptible de progrès.

La volonté populaire, au contraire, est essentiellement variable, mouvante, perfectible.

Et pourquoi?

Parce qu'à chaque instant de nouvelles générations naissent à la vie politique qui se produisent pour la première fois au jour de l'opinion avec leurs qualités individuelles accrues de tous les progrès accomplis par les générations antérieures !

Une génération a-t-elle le droit de confisquer la liberté des générations qui la suivront? et pouvons-nous imposer à nos neveux, comme un contrat qu'ils ne pourraient rompre, nos aspirations et nos vœux ?

Non, n'est-il pas vrai ?

Cela tombe sous le sens !

Eh bien ! c'est ce droit de chaque génération à donner sa formule qui légitime les révolutions et qui autorise, à un moment donné, un groupe

doué d'une activité politique plus vive que celle des groupes qui l'entourent, à faire un mouvement, à agir contre un ordre de choses établi et à s'affirmer, sauf à attendre plus tard le contrôle du peuple et à se soumettre au jugement de la nation.

Est-il permis à un esprit sérieux de contester les différences de capacité politique des groupes divers dont se compose une génération?

Je ne le crois pas!

Est-il permis de nier l'impulsion donnée à cette activité politique de tel ou tel groupe particulier par une série de faits inattendus qui souvent se précipitent contre toutes les prévisions?

Je ne le crois pas davantage.

Voilà des données qu'il faut faire entrer dans la discussion de tout problème politique!

Et c'est ce que vous avez oublié, ô mes pauvres bougres qui vous appelez si mal à propos: les Amis de l'Ordre!

Toute révolution accomplie avec l'assentiment de la majorité des citoyens est légitime;

Les hommes qui l'ont provoquée sont dans la légalité, et c'est alors la minorité — que vous avez le malheur de représenter — qui se trouve dans l'état de révolte, ce dont je vous plains de tout mon cœur, et ce qui doit cesser.

Quand un coup d'état vient de s'accomplir, la minorité qui s'y est opposée, ou qui s'est contentée de n'y point prendre part, n'a plus que le droit d'en discuter les actes par la parole et par la presse; si elle veut en attaquant, comme vous le faites, le principe par la force, elle devient factieuse.

Et de fait, vous êtes inconsciemment, je le sais bien, des factieux, — et je ne crains pas de vous le dire, parce que je suis persuadé que vous cesserez de l'être quand vous aurez réfléchi.

Or, un coup d'État a renversé le gouvernement qui avait perdu la patrie après la suite de hontes et de désastres qui sont l'histoire de la campagne de France en 1870-71.

Tout le monde avait assez de ces infâmes!

Vous-mêmes le disiez!

Nous sentions qu'il se préparait dans les coulisses de l'Assemblée une Restauration monarchique!

Vous-mêmes le disiez!

Nous savions — vous le disiez encore — que Thiers avait mal agi en appelant autour de lui les hommes que tout Paris désapprouvait et qu'il avait seul le droit de juger puisque seul il les avait vus à l'œuvre;

Nous comprenions que Paris voulait garder sa République puisque après toutes les infidélités que lui fait la France depuis quatre-vingts ans c'est toujours à elle qu'on revient, et c'est toujours elle qu'on invoque dans la détresse.

Et nous avons du prendre les mesures nécessaires pour substituer à ce gouvernement réprouvé et traître un gouvernement qui fût l'expression des volontés de Paris et qui consolidât la forme républicaine du pouvoir.

C'est tout simplement le coup d'État!

La majorité était avec nous, et nous avons donc agi légalement.

Du reste, le comité de l'hôtel-de-ville n'est là qu'un Provisoire qui ne demande qu'à se retirer dès que les électeurs se seront prononcés.

C'est un gouvernement de fait, comme il s'en établit toujours un quand une révolution a renversé le pouvoir condamné.

Et la légalité du pouvoir aboli étant supprimée par les événements, nous en sommes comme après chaque révolution à l'origine du droit, je veux dire à ce qui précède toute loi politique formulée, établie, organisée : LA FORCE !

En ce cas, mes pauvres bougres, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'approuver le gouvernement de fait, s'il vous agrée de le subir, s'il vous déplait, jusqu'à ce qu'une légalité nouvelle ait été formulée.

Si non vous êtes des factieux ;

Vous avez beau vous appeler des amis de l'ordre, vous réclamer de vos principes bien connus, jurer que vous n'êtes pas des émeutiers,

Vous êtes bel et bien le Parti de l'Insurrection,

Et comme vous êtes la minorité, vous êtes dans votre tort!

Qu'auriez-vous dit si après le coup d'état du 4 septembre un groupe quelconque de citoyens s'était mis, comme vous le faites, en révolte ouverte avec le gouvernement de la Défense nationale, dont on devait, hélas! attendre tout ce qu'il a donné, mais qui alors était acclamé par le peuple et qui resta légal jusqu'au moment où par ses trahisons et son incapacité il démérita de la patrie !

Vous n'auriez pas eu assez d'injures et de menaces pour ces hommes qui auraient cherché à troubler l'ordre — comme vous le troublez aujourd'hui, — et vous auriez eu raison !

Tant que ces hommes n'eurent point donné des preuves de leur infamie, tant qu'ils n'eurent point compromis la cause du pays et de la République, en l'absence d'un gouvernement élu, ils représentaient la légalité !

Ce ne fut que lorsqu'il fut démontré que l'ambition et la vénalité déterminaient seules leurs actes, qu'ils cessèrent d'être l'expression de la volonté du peuple.

Sans cela, les hommes du 31 octobre — comme vous aujourd'hui — eussent été des factieux.

Qu'eussiez-vous dit, ô mes pauvres bougres, plus aveuglés encore que coupables, si le Corps législatif, élu dans les comices de 1869, se fut obstiné à siéger après la reconnaissance par le peuple du gouvernement de la défense nationale ?

Qu'eussiez-vous dit si la commission municipale nommée par Napoléon III eut persisté à vouloir détruire l'administration de Paris après la proclamation de la liste du gouvernement Favre, Trochu, Ferry, etc., à l'Hôtel-de-Ville ?

Vous eussiez appelé factieux les députés de l'empire, cette commission municipale de l'empire, et vous eussiez réclamé contre ces perturbateurs de l'ordre une répression énergique !

Eh! n'est-ce pas le cas précisément de l'Assemblée de Versailles et des vingt municipalités de Paris qui prétendent s'opposer au coup d'Etat du



IMP. TALONS.

JULES VALLÈS.

18 mars ratifié par la majorité de la garde nationale, du peuple, de la bourgeoisie et de l'armée présente à Paris.

Croyez-moi, citoyens, — vous le voyez, le Père Duchêne n'est pas toujours en colère et sait discuter quand il le veut, les questions de légalité — croyez-moi, cessez ces manifestations qui ne font qu'exciter le désordre, ce que, sans doute, vous ne voulez pas.

Vous croyez ranimer la confiance par votre attitude !

Vous l'effarouchez !

Vous effrayez !

Si vous croyez que c'est ainsi que vous allez faire reprendre le commerce et les affaires, détrompez-vous !

Soyez calmes !

Allez-vous en chez vous !

Donnez l'exemple de la modération en ne faisant pas de ces mouvements dans Paris qui ressemble à des émeutes. — de ces parades autour de la Bourse qui ressemble à des menaces !

Ne gênez pas les transactions du commerce et de l'industrie !

Laissez revenir le crédit !

Laissez reprendre le travail !

Dimanche, nous aurons une solution pacifique comme le Père Duchêne la désire tout le premier !

Jusque-là attendez !

Vous savez bien que vous jouez là à un jeu d'enfant !

Qu'est-ce que vous pourriez, dites, si nous voulions ?

Hein ?...

Si nous voulions ?

Le Père Duchêne qui ne peut pas aller à Versailles, parce qu'il sait bien qui si on lui foutait un jour la main sur le poil ce serait pour longtemps — voudrait pourtant bien voir la sacrée gueule que font à la tribune ces lâches jean-foutres qui n'ont seulement pas eu le courage de braver crânement l'émeute qu'ils avaient provoquée.

Le Père Duchêne ne sait ce qui se passe que par ses amis qui veulent bien venir boire une chopine avec lui le soir, et causer un peu des affaires de la nation.

Ils ont beau faire et beau dire, et le jean-foutre Jules Favre a beau se démener dans son bénitier, et le petit foutriquet Thiers a beau s'arracher son toupet ; cette sacrée majorité ne les croit pas.

Elle n'a qu'un souci : elle crève de peur.

On a même raconté au Père Duchêne que beaucoup de ces messieurs avaient demandé des chaises percées, pour les moments de trop grande terreur.

Le Comité Central ! quelque chose comme le Conseil des Dix !

On a fusillé deux généraux, voire même quelques roussins !

Ah foutre ! comme le Père Duchêne rigolerait de voir toutes ces trombines !

Ah ! on veut être Constituante !

Pourquoi n'avoir pas écouté le Père Duchêne quand il vous disait,

ô mes imbéciles de jean-foutres : « Foutez-moi le camp, ou gare à la grande colère du Père Duchêne ! »

Hein ! cela vous coûtera cher d'être constituants !

Ces bougres-là se figuraient que le petit Thiers allait tranquillement foutre à la porte cette sacrée République qui leur fout tant de tracas, et puis qu'ils n'auraient plus qu'à payer une couronne un peu solide à quelque sacripant de leur bande !

Ah bien oui ! venez donc un peu dire ça devant le Comité central !

Et puis vous verrez !

Ah ! malheur ! malheur ! comme le Père Duchêne paierait de bon cœur une chopine au bon bougre qui lui ferait voir les gueules que tous ces jean-foutres doivent faire à Versailles, au milieu de leurs roussins !

Pour le coup, mes enfants, le Père Duchêne remplacera ce soir son demi-setier quotidien par la chopine de la satisfaction.

Vrai, jamais de sa vie il n'a tant rigolé !

Voilà encore une fois le jean-foutre Favre, roi des faussaires et des capitulards qui vient de se laisser prendre bêtement la main dans le sac.

Après les faux billets de banque, les fausses dépêches !

Pauvre vieux, tout de même, comme la déveine le poursuit !

L'autre jour à Versailles il bavait dans sa barbe et, forcé de rire, il se frottait les mains, mille tonnerres ! comme si le feu était aux quatre coins de la bonne ville de Paris.

Le sacré pleurnichard s'imaginait avoir déniché un bon truc pour foutre dedans les patriotes, mais cette fois un truc numéro un ! en lisant à ses coquins de collègues une dépêche prussienne menaçant Paris de sacrées bombes dont le compère Trochu nous a déjà régalés, si dans les vingt-quatre heures l'ordre n'était pas rétabli.

C'est ça qui faisait joliment l'affaire de la sacrée bande Philippe !

Il fallait voir comme le petit Benoist-d'Azy agitait ses petites jambes sous son fauteuil !

Et comme le gros Picard faisait sautiller en cadence son respectable ventre !

Et comme bébé Ferry faisait des cabrioles sur la pointe de ses beaux favoris.

Et comme papa Ducrot (il vient d'avaler une demi-douzaine de pruneaux de six livres, le pauvre homme ! Paix à sa digestion. C'est la première fois qu'il tient parole), comme papa Ducrot agitait d'un air joyeusement féroce, au-dessus de son plumet, le grand sabre de Champigny !

Et comme tous les foutus béquillards royalistes jetaient en l'air leurs bandages et leurs mollets de caoutchouc pour danser une sacrée sarabande autour du jean-foutre qui apportait la bonne nouvelle !

Ah ! mes enfants, fallait voir ça ! Quelle noce ! Quelle noce !

Malheureusement ça n'a pas duré.

Voilà que les bons bougres de l'Hôtel-de-Ville qui ouvrent l'œil, vous savez, et qui ont toujours réponse à tout, venaient justement de recevoir du général prussien une dépêche disant tout le contraire de ce qu'annonçait Jules Favre et qu'ils se mettent tranquillement à le publier dans l'*Officiel*.

Patatras ! Tout est découvert. Le jean-foutre de Versailles avait encore une fois menti.

Le major général prussien bien loin de se mêler de nos petites affaires et de nous empêcher de faire notre lessive en famille, déclare au contraire que ses troupes ont l'ordre de garder « une attitude amicale tant que les événements de Paris ne prendraient point à l'égard des armées allemandes un caractère hostile.»

Eh bien ! dites donc, les amateurs de guerre civile, j'espère que voilà qui vous la coupe ! Hein ! qu'en dites-vous?

Ça vous défrise un peu, çà, mes amours!

Paris ne sera pas de nouveau en proie à la terreur des mauvais jours où vous régniez ; l'accord ne sera pas rompu entre les diverses parties de la population ; la Bourgeoisie ne sera pas épouvantée et ne se séparera pas du Peuple; tout le monde votera, sans hésitation, dimanche prochain, la bonne Commune de Paris que nous attendons depuis si longtemps ; la réaction ne relèvera pas la tête ; il n'y aura pas de guerre civile, pas de massacre dans les rues, pas de sang sur les pavés, pas de morts au coin des bornes.

Vous êtes volés, quoi!

Pas de veine, mes enfants, pas de veine!

Voilà encore une chose qui est tout à fait dans le goût du Père Duchêne.

Le citoyen Delescluze vient de se séparer, en brave patriote qu'il est, de ceux de ses collègues qui n'ont pas craint d'abuser de leur mandat en excitant les citoyens de Paris à la guerre civile.

Vous savez, mes bons bougres, que le Père Duchêne est un vieil ami du peuple, un vieux socialiste à tous crins qui n'a pas l'habitude de faire cause commune avec les sacrés républicains formalistes qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et nous foutraient très-bien dedans si on se laissait faire.

Vous savez qu'à cause de cela, le citoyen Delescluze, qui est un peu trop l'ami des bourgeois et pas assez celui des ouvriers, n'était pas tout à fait sympathique au Père Duchêne.

Mais vous savez aussi que le vieux marchand de fourneaux aime par dessus tout les honnêtes gens et qu'il n'hésite jamais à retirer sa casquette devant la probité partout où il la rencontre.

C'est pour ça que le Père Duchêne tape aujourd'hui un bon coup dans la main du Père Delescluze et lui dit :

« Mon vieux, malgré que tu sois bien un peu jacobin à la vieille mode et que tu aies des opinions un peu rancies, tu n'en es pas moins un bon bougre et un honnête homme.

« Tu dis qu'il n'y a rien à attendre du groupe de la gauche, soi-disant radicale, ni de messieurs les maires, et que l'action continue de Paris peut seule donner des résultats ; ce qui prouve que tu es un vieux malin qui vois clair et qui comprends parfaitement que le parlementarisme est bien mort et que la parole aujourd'hui est au peuple;

« Tu dis que tu as vu ces gens-là de près et que tu connais le secret de leurs désertions plébiscitaires et de toutes leurs compromissions; ce qui prouve que tu as très-bien su démêler tout ce qu'il y a de déceptions mesquines et de petites jalousies mal dissimulées au fond de la vertueuse indignation de ces prétendus hommes d'État dépossédés de leur influence.

« Tu ajoutes que la valeur du Comité central est « précisément dans son

caractère délégataire et anonyme, » ce qui prouve que tu es un gaillard intelligent, que tu as su profiter des leçons de l'histoire et reconnaître que le progrès le plus sérieux accompli depuis vingt ans par l'esprit public c'a été justement de se débarasser de sa fatale passion pour les grands hommes qui font de petites choses, pour les sauveurs qui perdent tout.

» Tu vois bien maintenant que tes sacrés grands pères se sont foutus dedans quand ils nous ont guillotiné et tu répètes à ton tour ce que disait un mourant, mon cher ami le doux Anacharsis Clotz.

» France, guéris-toi des individus !

» Allons, allons ! c'est, foutre! très-bien pensé, tout ce que tu as dit là, et le Père Duchêne t'en félicite sincèrement.

» Continue, vieillard, tu es dans la bonne voie. »

Ah! foutre, le Père Duchêne n'est pas content de lui, et il va se foutre des sottises à lui-même, comme à un jean-foutre !

Voilà-t-il pas que depuis le temps que ce bon bougre de drapeau rouge flotte à l'Hôtel-de-Ville, il ne lui a pas encore souhaité la bienvenue !

Ah! Père Duchêne, mon vieux, ça te portera malheur d'être ingrat. Faut jamais oublier ses amis.

Pour ta peine, quand nous allons avoir foutu tout à fait à la porte tous les capitulards de Versailles, et qu'il n'y aura plus de pavés sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le Père Duchêne ira boire une chopine avec ses amis chez le marchand d'en face pour le voir tout à son aise.

Allons ! allons ! vive le drapeau rouge ! la Révolution sera en sûreté tant qu'il flottera là-haut.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera

NOMMEZ DES PATRIOTES, FOUTRE!

ou les Bons Avis du

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens de Paris, à propos des Elections de Dimanche prochain,

Il publiera dans le même numéro sa grande allocution en faveur de la liberté absolue de la Presse.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



5 *germinal an 79.*

NOMMEZ DES PATRIOTES, FOUTRE!

ou les Bons Avis du

PÈRE DUCHÊNE

A tous les braves bourgeois de Paris, à propos des prochaines élections;

Son apostrophe aux citoyens peu soucieux des intérêts de la République, qui s'abstiendraient de se rendre au vote.

PATRIOTES,

Vous avez sauvé la Nation !

Grâce à votre Révolution du 18 mars, qui, le Père Duchêne vous le dit sincèrement, est foutre bien la plus belle qu'il n'ait jamais vue — vous avez arraché la République des mains des intrigants et de tous les sacrés jean-foutres qui la trahissaient.

Ah ! si depuis ce temps-là on n'avait pas fermé la bouche au Père

Duchêne et à tous les bons patriotes, les braves bourgeois et boutiquiers de Paris qui voient clair maintenant, n'auraient pas hésité une minute à foutre à la porte toute la bande capitularde qui bave aujourd'hui d'impuissance et de rage à Versailles !

Comme ç'aurait été beau, foutre ! et comme nous tous, les bannis, les calomniés depuis tantôt quatre-vingts ans ; comme notre grande persécutée, toujours belle et pure malgré les meurtrissures des calotins et des jean-foutres de toute espèce ; comme notre grande Révolution, comme tous, nous aurions, en chassant d'un coup de fouet l'étranger du territoire national, affirmé sa souveraineté en foutant bas tous les trônes et tous les tyrans !

Pourquoi faut-il, ô braves bourgeois, nos bons amis d'aujourd'hui, que les jean-foutres ont ruinés et trahis à leur aise, — vous le savez, ô boutiquiers de Paris, qu'ils vous ont amené la faillite après la honte ! — pourquoi faut-il que le Père Duchêne ait été forcé de se mordre les ongles de colère en songeant que vous vous posiez devant nous en ennemis ; devant nous qui, loin de chercher la séparation du Peuple et de la Bourgeoisie, loin de prêcher la haine et la guerre civile, voulons concilier tous les citoyens, en leur montrant que, peuple et bourgéosie, ouvriers et patrons, salariés et capitalistes, les intérêts sont les mêmes, et que la prospérité des uns entraîne fatalement celle des autres !

C'est Proud'hon qui a dit cela, ô mes patriotes, un bougre à poil, qui s'est diablement foutu de tous ces crétins-là, et que les bourgeois devraient donner en lecture à leurs enfants, parce que tous les révolutionnaires, qu'on calomnie tant, aiment par-dessus tout la famille, base de la société ; la propriété, fruit du travail ; la justice, sœur de la Révolution !

Oui, citoyens, c'est sur la justice et non sur la trahison, sur la liberté et non sur le despotisme, sur la République et non sur la monarchie, que nous voulons asseoir aujourd'hui Paris, capitale du monde, Paris trompé depuis six mois, avili, souillé par la botte du reître allemand, Paris hier encore esclave, aujourd'hui brisait ses chaînes,

Paris libre, qui a pris et rasé la Bastille, la ville du 10 août et du 24 février, du 4 septembre et du 18 mars !

Assez de lâchetés ! assez de souillures ! n'est-il pas vrai, patriotes? et le Père Duchêne vous dit-il un mot qu'un bon citoyen puisse réprouver?

Lui que Vinoy, ce sabreur de décembre, accuse de pillage, dîtes patriotes, peuple, bourgeois, si le Père Duchêne n'a pas bien raison?

Oui, foutre! vive la République! vive notre Liberté, qu'on voudrait encore nous ravir !

Paris trahi relèvera fièrement la tête et crachera à la face des jean-foutres qui nous traiteraient de vaincus :

« Je suis vaincu, mais libre, et mes vainqueurs sont esclaves ! »

Ah ! n'est-ce pas, mes bons bougres de gardes nationaux et de bourgeois, — que vous habitiez la Cité ou le Faubourg-Montmartre, ou le Panthéon, — que vous voulez être libres ?

Eh bien ! alors, votez demain !

Aux jean-foutres qui vous disent qu'ils ne veulent pas de dictature et que nos bons amis du Comité central n'ont pas pouvoir pour faire voter, dites, ô patriotes :

Le comité central ne veut pas la dictature, puisqu'il remet le pouvoir entre les mains du suffrage universel !

Dites-leur encore ceci, à ces traîtres :

Nous connaissons vos noms. Vous avez fait, toute votre sacrée vie, métier de réactionnaires, c'est vous, vous qui, par votre plébiscite du 8 mai, sous ce satané jean-foutre de Badinguet, que le Père Duchêne voudrait voir crevé, nous avez conduits à Sedan, la première étape de nos désastres.

C'est vous qui, soutenant l'un après l'autre tous les pouvoirs, avez fait ce plébiscite du 3 novembre, dernière marche que vous nous avez fait monter pour nous précipiter dans cet abîme de honte, le 28 janvier !

Ah ! mille tonnerres ! au vote ! au vote ! Plus de crétins, plus de lâches, plus d'ambitieux, plus de traîtres ?

Plus de Sedan, de Bourget, de Montretout, de 28 janvier, de Trochu, de Thiers, de Picard !

Plus rien !... rien que la justice, base de tous nos actes, sans laquelle point de liberté !

Votez, votez, patriotes, car, foutre ! il le faut, et le salut est là.

Comme cela sera beau d'avoir sauvé la patrie !

Comme cela sera beau quand on dira de vous :

Les fils de 92 ont sauvé la nation, trahie par les lâches qui l'avaient un jour précipitée dans la honte !

Ah ! ils la croyaient morte cette France !

Ils la croyaient bien tuée, et piétinaient à plaisir sur son cadavre ! Ils croyaient que l'étranger l'avait bien clouée dans son cercueil, et que c'en était fini pour toujours de la France, cette fille de la Révolution, flambeau du progrès idéal, de la liberté et de la justice !

Non ! non ! assassins de la Patrie ! vous vous êtes trompés !

Sachez-le bien, jean-foutres, la France ne meurt pas !

Demain, elle va laver sa robe que vous avez souillée et sortira plus grande et plus belle, rajeunie par le vote de tous les citoyens !

Aux urnes, tous ! aux urnes, républicains qui depuis six mois avez senti votre cœur blessé, et votre front rougir de honte !

Patriotes, nous voterons tous !

Parce que c'est notre devoir, parce que c'est notre droit !

Mais, foutre ! puisque le vote que vous allez tantôt déposer dans l'urne est celui qui doit régénérer notre malheureuse ville et la laver de la souillure de l'étranger ; puisque c'est ce vote qui va faire que le Père Duchêne pourra aller le soir avec ses amis enlever le crêpe qui couvre encore le visage de nos braves statues de la place de la Concorde ;

Puisque c'est le vote de la délivrance, le vote de la rénovation politique et sociale, le vote qui nous rend la Liberté ravie ;

Oh ! alors, sacrés tonnerres, ô mes bons bourgeois et gardes nationaux :

Nommons des patriotes, foutre !

Des patriotes ! de vrais ! des bougres qui n'ont pas encore trompé le peuple, avec qui nous puissions toujours vivre d'accord, et que nous n'ayons pas à foutre à la porte comme les autres !

Nommons des citoyens qui en nous ramenant notre chère Liberté, fassent revivre le travail, sans lequel il n'y a pas de République possible ; réorganisent le crédit, sans lequel il n'y a pas de travail ; rétablissent l'ordre troublé par les jean-foutres de Versailles, l'ordre véritable, sans lequel, crédit, travail, liberté ne sont plus que des mots creux et vides de sens !

Le Père Duchêne ne vous citera pas de noms aujourd'hui. Demain il vous donnera sa liste, celle qu'il croit la plus profitable aux intérêts du peuple, du vrai peuple, qui aime par-dessus tout le travail, et qui ne comprend pas la Révolution sans lui.

Seulement il peut, ô mes patriotes, vous dire d'avance quels seront les hommes de son choix, ceux à qui il serait heureux de vous voir confier le mandat municipal, la tâche si lourde qui ne peut être remplie que par des mains pures, par des cœurs dévoués entièrement à la République et à la Patrie !

Vous avez tous su distinguer, ô mes bons patriotes, depuis cette horrible date du 28 janvier, quels étaient ceux qui, dans cette période de cinq mois d'épreuves que le Père Duchêne a traversés avec vous, et pendant lesquels, foutre ! il a gémi bien souvent de votre misère, quels étaient ceux qui ont été lâches, et ceux qui ont voulu sauver l'honneur de la République !

Les yeux se sont dessillés aujourd'hui !

En face des capitulards du 28 janvier, et comme une protestation contre la trahison qui nous a tous livrés, nous sommes fiers de placer les noms de tous ceux qui ont résisté de tous leurs efforts et qui, foutre ! n'ont pas craint d'offrir leur vie à la Nation :

LES PATRIOTES DU 31 OCTOBRE ET CEUX DU 22 JANVIER.

Les patriotes du 31 octobre souffletant, au lendemain du Bourget, les lâches de l'hôtel-de-ville !

Les patriotes du 22 janvier, venant au lendemain du guet-apens de Montretout, dévoiler aux yeux du public et de nos braves bourgeois trompés, la capitulation et la honte si prochaines !

N'est-ce pas que c'est bien cela, mes bons citoyens! et que nos amis qu'on a tant calomniés sont ceux qui voulaient jeter au loin le masque d'infamie des Trochu et consorts ?

Est-ce que tous ces bons patriotes ne nous disaient pas, depuis le 4 septembre, qu'on nous foutait dedans, qu'on nous livrait ?

On ne voulait pas les croire. Mais aujourd'hui, voyons, foutre ! la main sur notre bonne conscience, ô braves bourgeois qui avez été les dupes, ils avaient raison. Ils étaient les vrais amis du Peuple !

Vous êtes tous de l'avis du Père Duchêne !

Et dire que ces jean-foutres qui voulaient livrer encore une fois les bons patriotes aux mains des calotins et des prétendants, ont osé condamner à mort ceux qui étaient les vrais soutiens de la République.

Vous l'avez bien vu vous-mêmes, braves gardes nationaux qu'on faisait tuer à Montretout comme des lapins ? Et nos bons patriotes que ces sacrés misérables ont fait condamner à mort vous l'avaient prédit !



IMP. TALONS.

PASCHAL GROUSSET.

Ah foutre ! allez, comme ils avaient su tromper les bons bourgeois de Paris. Mais, vrai, ils ne s'attendaient pas à celle du 18 mars.

Le Père Duchêne prêche, bien sûr, des convertis ; il est comme vous tous garde national, et sait que tous les braves gardes nationaux savent bien distinguer quels sont ceux à qui il faut se fier, et que pas un seul d'entre eux ne votera pour un mauvais bougre, n'importe lequel, qui ait trahi ou abandonné un seul instant la cause du peuple.

Et il en est sûr, le Père Duchêne, on ira tous, comme à la grande fête du baptême de la Révolution, déposer son vote dans l'urne communale !

ET ON NOMMERA DE BONS PATRIOTES, FOUTRE !

La poignée de factieux qui siége à Versailles sous le nom d'Assemblée nationale commence de s'apercevoir que le « parti du brigandage » — c'est nous, sans nulle vanité — est assez bien organisé et assez disposé à faire son devoir.

Et les aimables jean-foutres de la réaction orléaniste, légitimiste ou bonapartiste essayent de mettre les pouces et d'amener la conciliation,

La conciliation ?... Oui, foutre !

De gré ou de force elle ne va pas tarder à se faire, mais sans vous !

Sans vous, entendez-vous bien, tas de mauvais bougres qui maintenant que vous êtes certains que l'armée de Versailles se refuse à marcher sur Paris, où elle serait du reste anéantie, vous essayez de tromper encore le peuple et vous voulez vous donner les gants d'aimer l'ordre que vous seuls avez troublé !

SANS VOUS !..,

Vous n'êtes plus rien !

Vous ne pouvez plus rien, ni pour la conciliation, ni pour la lutte.

Je crois, en vérité, que vous auriez, si on vous laissait faire, la prétention de vous montrer magnanimes et de faire des concessions à la Révolution qui n'a dès maintenant, sachez-le bien, qu'un signe à faire pour vous anéantir.

Des concessions !

Elles sont, du reste, jolies, les concessions, et dignes de vous ; pleines de raison et d'humanité, comme tout ce que vous faites !

L'affiche de l'insurgé Saisset vient de nous les faire connaître :

1° La convocation des électeurs à un bref délai pour la nomination de la commune.

Or, votre bref délai, nous le connaissons !... Votre bref délai nous reporterait, à ce que vous prétendez, seulement au 10 avril, — sauf les remises.

Dix-huit jours pleins !

Dix-huit jours, alors que la question politique veut être tranchée immédiatement !

Dix-huit jours, alors que l'insurrection fomentée par vous exige une répression qui sera d'autant meilleure et plus douce qu'elle sera plus rapide !

Mais il vous faut dix-huit jours pour que vous puissiez prendre vos mesures, vous retourner ou vous sauver, gagner l'Amérique comme des faillis, ou combiner encore de nouveaux mensonges, si les premiers passaient sans encombre, comme au 31 octobre, hein ?

Allons donc !

SANS VOUS !

2 La nomination de tous les officiers de la garde nationale, et même du général en chef par l'élection.

Qu'avons-nous besoin de vous pour cela?

Ne savons-nous pas, ô jean-foutres que vous êtes, que c'est encore un truc pour nous foutre dedans, — une ignoble manœuvre pour maintenir provisoirement le traître Saisset au commandement en chef de la garde nationale, et ramener à lui le peuple de Paris, si le peuple de Paris, trop longtemps mis dans le pétrin pour vous et par lui, n'ouvrait l'œil et n'avait garde de donner dans le panneau !

Vous avez peur !

Et votre instinct ne vous trompe pas!

Vous avez beau faire : Le peuple ne vous écoute plus; fussiez-vous sincères, on ne vous croirait pas; il ne fallait pas autant mentir!

3° La prorogation des échéances des billets.

Et de combien la prorogation?

D'un mois.

Ah! d'un mois!

Et vous croyez que c'est sur cette belle concession que le commerce et la bourgeoisie vont accourir à Versailles les larmes aux yeux, et vous sauter dans les bras!

Est-ce que dans un mois la situation industrielle ne sera pas la même ?

Est-ce que l'état de nos finances aura changé?

Est-ce que les transactions auront repris leur physionomie habituelle?

Allons donc, farceurs, à l'école ?

Et les intérêts des billets échus?

Pourquoi donc n'en parlez vous pas?

On voit bien que vous êtes des ruraux et que vous sortez de vos villages; on voit bien que vous ne savez rien de la position vraie de nos affaires ; on voit bien — et plus encore — que cette mesquine concession arrachée par la terreur à vos égoïsmes n'a été conseillée ni par l'intelligence de la politique, ni par l'amour de l'humanité, et qu'au fond vous êtes toujours du parti du capital et de tous les parasitismes contre le travailleur et le boutiquier !

4° Une diminution *notable* des loyers jusqu'à, et y compris, 1,200 francs.

Notable ?

Combien est-ce, cela, *notable* ?

Nous vous pousserions un peu sur ce mot, si la proposition émanée de vous pouvait avoir quelque valeur, ou offrir même quelque intérêt.

Mais ce que le Père Duchêne admire surtout dans cette quatrième concession, c'est le bon sens économique dont vous n'avez jamais cessé de donner des preuves !

Une question d'abord :

Quels sont les hommes que vous cherchez surtout à ramener à vous ?

Est-ce le peuple ?

Les producteurs ?...

Mais auprès de ceux-là vous savez bien que c'est peine perdue et qu'ils ne se laisseront plus prendre à vos belles paroles.

Les producteurs ont en effet presque tous des loyers de beaucoup inférieurs à 1200 francs, mais votre concession n'est pas faite pour eux, parce qu'il n'y a pas de recours contre eux, parce qu'ils ne possèdent rien, grâce à l'infâme organisation actuelle du travail ; parce qu'on ne peut, en somme, pas mettre sur le pavé trois cent mille hommes avec leurs femmes et leurs enfants ?

Sont-ce les petits rentiers ?

Mais ce n'est pas à Paris qu'ils vivent les petits rentiers !

Et puis, combien sont-ils ?

Quels sont ceux que vous avez surtout l'ambition d'avoir avec vous, — non parce que vous les aimez, mais parce que vous seriez aises de les montrer à la province !

Je vais vous le dire !

Ce sont les boutiquiers !

Oui, les boutiquiers !

Mais quel est le boutiquier qui n'a qu'un loyer de 1,200 francs ?

Est-ce qu'on ne sait pas que, grâce à la latitude impudente laissée à l'avidité des propriétaires, tous les loyers ont pris des proportions telles que le plus clair des bénéfices du commerce parisien y passe ?

Et précisément ce sont ces boutiquiers, ce sont les commerçants qui vivaient les uns du séjour des étrangers à Paris, les autres de leurs transactions avec la province, — ce sont ceux-là, dis-je, qui ont le plus souffert de la guerre et du siége,

Et ce sont ceux-là pour lesquels il n'y aurait aucune compensation ?...

Allons donc, imbéciles !

Oui, imbéciles !

Car vous êtes aussi imbéciles que lâches, traîtres et avides !

Et le Père Duchêne est convaincu que toute méchanceté est l'envers d'une bêtise.

Allons, allons, dissolvez-vous !

Retournez dans vos provinces !

Allez retrouver vos paysans que vous avez trompés et fanatisés !

Evitez la justice du peuple !

Le Père Duchêne, dans sa bonté, vous donne pour la dernière fois ce suprême conseil.

Réfléchissez-y !

Il ne sera bientôt plus temps de le suivre, si vous tardez davantage !

La liberté de la presse !

Tout pour la liberté de la presse !

Que dans ses plus grands excès, ô patriotes, la presse vous soit toujours sacrée.

Le Père Duchêne sait bien que les circonstances difficiles demandent des mesures exceptionnelles.

Mais respectez la presse, foutre !

Laissez à la pensée le droit de se manifester, quelle qu'elle soit.

La liberté se corrige elle-même.

Certes, si quelqu'un a à se plaindre des journaux de la réaction, c'est le

Père Duchêne : quel autre a été plus vilipendé, plus attaqué, plus injurié alors qu'il discutait avec calme et modération, — comme il en avait le droit, même dans une langue qui n'est pas celle de l'Académie, — les intérêts des patriotes.

Eh bien! c'est le Père Duchêne qui réclame la liberté de la presse et qui veut que ses ennemis aient encore le moyen de l'insulter!

Qu'est-ce que cela fait, grands dieux, d'être insulté !

Insultez-nous tant que vous voudrez, réactionnaires !

Oui, ô mes amis de l'Hôtel-de-Ville, la vraie politique est de laisser la presse absolument libre.

N'arrêtez pas de journalistes !... Ne suspendez pas de journaux !

Laissez-leur toute leur liberté !

Vous n'avez point le droit de la leur ôter !

Il n'y a qu'une seule chose que vous ayez le droit de faire, c'est de leur refuser les services publics qui appartiennent à l'État que vous gouvernez.... Faites comme les Américains !

Ces journaux attaquent le Gouvernement reconnu par la Nation et auquel tous les bons patriotes ont, et foutre ! avec bien de la raison, donné leur assentiment... Eh bien ! laissez-les faire !

Mais n'ayez point de complaisance pour eux !

Refusez-leur le transport de leurs numéros par la poste et par les chemins de fer !... C'est votre droit !

Vous opposerez à leur rébellion une force légitime d'inertie; ils aviseront eux-mêmes à assurer leurs moyens de transport, et franchement ils ne pourront réclamer pour eux les bénéfices d'un ordre de choses établi, alors qu'ils ne cherchent qu'à le renverser!

Voilà la limite de votre droit, — mais de votre droit absolu !

Pour ce qui est de toucher à la liberté de la presse, renoncez-y; c'est, comme le disait le jean-foutre Talleyrand, pis qu'un crime, c'est une faute...

Vive la liberté de la presse !

Il faut que toujours et partout cette liberté soit respectée, et c'est à vous qu'il appartient de la maintenir intacte !

Aujourd'hui de mauvais bougres de réactionnaires se sont précipités sur une femme et un enfant qui vendaient le journal du Père Duchêne ;

Ils ont déchiré les exemplaires que portaient cette femme et cet enfant, ont donné des coups de canne à l'enfant et naturellement ne leur ont point payé, par respect pour la propriété, les numéros que ces deux pauvres bougres avaient achetés de leurs deniers et sur la vente desquels ils allaient gagner le pain de leur journée.

Mais la propriété du pauvre a-t-elle le droit d'être respectée ?

Voilà à quoi vous devez avoir l'œil, mes amis du Comité central.

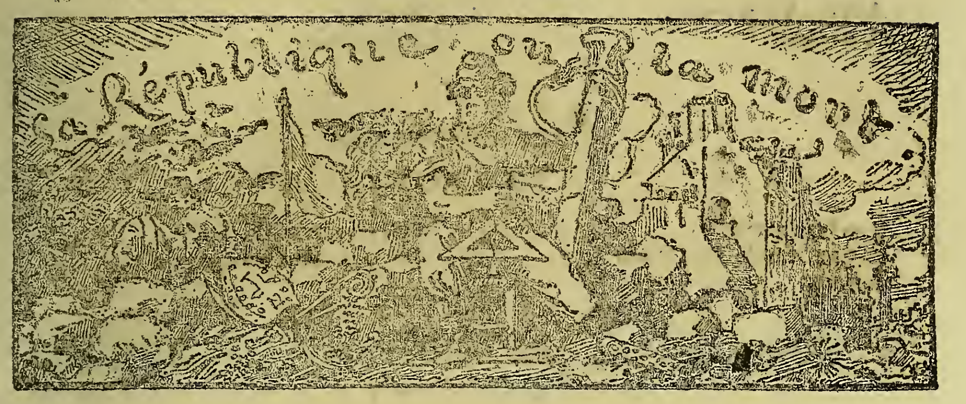
Le Père Duchêne vous demande aide et protection pour ses vendeurs qu'on maltraite, qu'on injurie, qu'on frappe et qu'on vole, au nom de l'ordre et du droit !

Le Père Duchêne est décidé à agir violemment et compte sur votre assistance si de nouveaux faits de cette nature se reproduisaient.

Demain, le Père Duchêne publiera sa GRANDE PROCLAMATION aux bons bougres de patriotes sur la position de la question politique, en vue d'éviter toute effusion de sang.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N. 11. **UN SOU** N. 11.



6 germinal an 79.

LA GRANDE LISTE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour les Elections de la Commune de Paris,

Avec sa grande proclamation aux bons bougres de patriotes sur la position de la question politique, en vue d'éviter toute effusion de sang.

1er ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Félix Pyat.	Andrieux.
Delescluze.	Grandjean.

—

2e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Ranc.	Rogeard.
Vaillant.	Félix Pyat.

3e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Ant. Arnaud.
Theisz.

Avrial.
Briosne.

—

4e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Lefrançais.
Général Duval.
Assi.

Maljournal.
Général Bergeret.

—

5e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Leverdays.
Th. Murat.
Ch. Longuet.

Rogeard.
Pierron.

—

6e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

E. Varlin.
Ch. Beslay.
Rogeard.

Alphonse Humbert.
Vaillant.

—

7e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Ant. Arnaud.
Vaillant.

Général Duval.
Général Eudes.

—

8e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Vaillant.
Pierre Denis.

Ch. Longuet.
Lefrançais.

—

9e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Ranc.
Ch. Beslay.

Malon.
Delescluze.

10e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Félix Pyat.
Ferdinand Gambon.
Henri Fortuné.
Champy.
Babick.
Rastoul.

Ayant tous accepté le mandat impératif.

11e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Protot.
Pierre Denis.
Général Eudes.
Avrial.
Assi.
Briosne.

—

12e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Tridon.
Theisz.
Lefrançais.
Général Eudes.

—

13e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Léo Melliet.
Frankel.
Chardon.
Général Duval.

—

14e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Billioray.
Brideau.
Lacord.

—

15e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Brideau.
Clément (teinturier).
Jules Vallès.

—

16e ARRONDI2SEMENT

BLANQUI

Vaillant.
Félix Pyat.

17e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Mégy.
Alphonse Humbert.
Maljournal.
Tridon.
Dupont.
Granger.
Edmond Levraud

18e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Theisz.
J.-B. Clément.
Dereure.
Dupas.
Vermore.
Th. Ferré

19e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Oudet.
Lavalette.
Général Eudes.
P. Mallet.

20e ARRONDISSEMENT

BLANQUI

Général Bergeret.
Dumont.
Lefrançais.
Tridon.

Pendant toute la journée d'hier, le Père Duchêne a beaucoup circulé dans les groupes pour se rendre compte de l'opinion de la majorité ;

Et foutre ! cette fois encore il a vu, avec une grande satisfaction, que tous ceux qui aiment vraiment l'ordre, et qui ne se contentent pas de l'acclamer seulement par des paroles ou des émeutes, sont bien d'accord avec le brave Comité de l'Hotel-de-Ville qui — ce n'est pas pour le vanter — a fait crânement bien son devoir ?

Hein ! mes bons bougres, qu'est-ce que vous en dites !

Ah ! c'est hier soir que le père Duchêne s'est payé une grande ribote avec quelques bons bougres de patriotes qui étaient venus se renseigner auprès de lui !

Sacré tonnerre ! les affaires de la nation vont rudement bien !

Et les jean-foutres n'auront pas le dessus.

Aujourd'hui, le peuple de Paris, dans les vingt arrondissements, va de nouveau affirmer ses droits, sa vie communale, sa foi dans l'avenir, sa capacité politique, et la force progressive de la Révolution.

Tout va bien.

Ah ! les quelques jean-foutres de bonapartistes et d'orléanistes qui conspiraient contre la patrie ont eu le nez bougrement refait hier quand ils ont vu que toutes leurs manœuvres s'en allaient en eau de boudin !

A la chienlit la réaction !



IMP. TALONS.

COURNET.

Le carnaval est fini, ma vieille !
Et tâche de ne pas repasser une autre fois !
On a déjà trop donné à ta sœur !!!
A la chienlit !!!

Et maintenant, mes braves bougres, causons sérieusement, — nous boirons une chopine tout à l'heure,
Après le vote, eh ?...

Dans un moment vous allez déposer dans vos urnes la liste du Père Duchêne, qui est un gaillard qui voit assez clair dans la situation, — vous avez dû vous en apercevoir !

Sur cette liste vous allez trouver un grand nombre des braves patriotes de l'Hôtel-de-Ville qui ont toujours cherché à éviter toute effusion de sang,— et après eux les bons bougres qui au 31 octobre et au 22 janvier voulaient éviter la honte d'une défaite à la nation, et qui maintenant s'efforcent de ressusciter son honneur et de reconstituer sa prospérité !

Le Père Duchêne est un vieux roublard qui en a vu de toutes les couleurs et qui non content de s'être exposé maintes fois pendant la première Révolution aux injures et aux conspirations des jean-foutres de royalistes s'est vu finalement mettre à mort par l'infâme Robespierre, qui lui aussi, comme Favre, méditait la ruine de la Commune de Paris;

Le père Duchêne, qui a rudement médité sa liste, demande aux patriotes d'ouvrir l'œil et d'avoir bien soin de ne pas introduire dens la Commune, pour représenter leurs sections, des gars dont ils ne seraient pas sûrs.

Pas de traîtres, nom de tonnerre !

Gardons-nous nous-mêmes, foutre ! ou les mangeurs de peuple nous joueraient encore des tours à se faire pendre.

PATRIOTES !

Vous allez nommer des HOMMES !

Des HOMMES !

Des gaillards à poil qui aient à cœur les intérêts de la nation et qui ne se laissent pas forcer ou graisser la patte !

Nommez donc les gens du 31 octobre et du 22 janvier !

Ce vous sera le moyen légal de protester contre les misérables qui ont amoindri tout ensemble, et le territoire et l'honneur de la France !

Par là, vous condamnerez l'exécrable gouvernement des cafards et des lâches de la défense nationale !

Par là, vous saurez vouer au mépris éternel de la postérité les infâmes paroles du jean-foutre Favre à l'assemblée de Versailles ; — par là, vous mettez hors la loi ce lâche gredin, qui n'a pas craint d'exciter la guerre civile dans la France tout entière en conviant les provinces à l'écrasement de Paris !

Nommez ceux qui vous aiment, ô patriotes, mais nommez-les avec prudence, avec circonspection ;

Vous le savez, le bon bougre qui écrivit sous l'Empire les *Propos de Labiénus*, le citoyen Rogeard vous le disait il n'y a pas longtemps, dans le journal de Pyat :

« La défiance est une vertu républicaine et l'œil de Marat doit toujours être ouvert. »

Nommez-donc des gens dont vous soyez sûrs et que vous connaissiez de longue date, — peu importe que la célébrité les entoure ou que l'ombre les voile.

Et surtout, ô patriotes, vous nommerez le citoyen Blanqui, tant de fois condamné à mort par les jean-foutres de toutes les réactions, le grand Blanqui, que les assassins du 22 janvier ont eu l'audace de faire condamner à mort par leur Conseil de guerre.

Blanqui, citoyens, c'est la révolution sociale en personne !

Blanqui, c'est l'honneur, c'est la probité, c'est le patriotisme, c'est l'héroïsme, c'est l'incarnation vivante du socialisme, des droits du peuple, de la revendication et de l'égalité universelle !

Nommons en tête de nos listes le brave Blanqui, le patriote qui n'a jamais reculé devant le danger, qui n'a jamais désespéré de la patrie, et qui a toujours mis au service de la Révolution toutes les forces de son être, de son cerveau et de son cœur.

Vive la Sociale !

En voilà un avec qui le peuple fera des progrès et sera heureux!

En voilà un qui aura l'œil ouvert sur tous ces mauvais bougres qui en veulent à la République et les jean-foutres de prétendants qui voudraient manger le peuple simplement pour imiter leurs aïeux !

Nommons Blanqui, ô patriotes ! non-seulement parce que c'est un grand citoyen, une âme vaillante et une intelligence d'élite, mais encore parce que nous condamnerons ainsi une fois de plus par le vote les jean-foutres qui ont vendu la France, blessé la République et calomnié la Révolution !

Vive le citoyen Blanqui ! condamné à mort par les jean-foutres et les traîtres !

Vive la Révolution ! dont il est le glorieux représentant !

Vive la Commune ! dont il sera le chef et la lumière !

Nommer Blanqui, nommer le Comité central, nommer les hommes du 22 janvier, c'est proclamer la liberté, le bien-être, la sécurité pour les affaires, le droit à la richesse en travaillant pour le peuple et la bourgeoisie, la paix, le travail et l'ordre!

Vive la Commune de Paris !

Il y a quelques jours, le Père Duchêne expliquait ce que c'est que la Commune de Paris, et aujourd'hui les citoyens Ant. Arnaud et Vaillant le développent bien mieux encore dans une proclamation écrite dans le style calme et digne qui convient à la certitude révolutionnaire.

Voici le texte de l'affiche des citoyens délégués à l'Intérieur.

CITOYENS,

Aujourd'hui aura lieu l'élection de l'Assemblée communale, aujourd'hui la population de Paris viendra confirmer de son vote l'expression de sa volonté, si ouvertement manifestée le 18 mars par l'expulsion d'un pouvoir provocateur, qui semblait n'avoir d'autre but que d'achever l'œuvre de ses prédécesseurs et de consommer ainsi par la destruction de la République la ruine du pays.

Par cette révolution sans précédents dans l'histoire et dont la grandeur apparaît chaque jour davantage, Paris a fait un éclatant effort de justice. Il a affirmé l'union indissoluble dans son esprit des idées d'ordre et de liberté, seuls fondements de la République.

A ceux que nos désastres avaient rendus maîtres de nos destinées et qui

s'étaient donné pour tâche d'annuler sa vie politique et sociale, Paris a répondu par l'affirmation du droit imprescriptible de toute cité, comme de tout pays, de s'administrer soi-même, de diriger les faits de sa vie intérieure, municipale, laissant au Gouvernement central l'administration générale, la direction politique du pays.

Il n'y a pas de pays libre là où l'individu et la cité ne sont pas libres; il n'y aurait pas de République en France si la capitale du pays n'avait pas le droit de s'administrer elle-même.

C'est ce droit, qu'on n'oserait contester aux plus modestes bourgades, que l'on ne veut pas reconnaître à Paris, parce que l'on craint son amour de la liberté, sa volonté inébranlable de maintenir la République que la révolution communale du 18 mars a affirmée et que vous confirmerez par votre vote d'aujourd'hui!

Huit jours se sont écoulés [illegible] depuis que Paris s'est délivré, depuis que la grande cité est maître[illegible] d'elle-même, et huit jours de liberté sans contrainte ont [illegible] montré à tout juge impartial de quel côté était l'amour de l'ordre [illegible], la conscience du droit.

Né de la revendication de justice qui a produit la révolution du 18 mars, le comité central a été installé à l'Hôtel-de ville, non comme gouvernement, mais comme la sentinelle du peuple, comme le comité de vigilance et d'organisation, tenu de veiller à ce qu'on n'enlevât pas au peuple, par surprise ou intrigue, le fruit de sa victoire, chargé d'organiser la manifestation définitive de la volonté populaire, c'est-à-dire l'élection libre d'une assemblée qui représente non pas seulement les idées, mais aussi les intérêts de la population parisienne.

Le jour même où l'Assemblée communale sera installée, le jour où les résultats du scrutin seront proclamés, le Comité central déposera ses pouvoirs, et il pourra se retirer, fier d'avoir rempli son devoir, heureux d'avoir terminé sa mission.

Quant à Paris, il sera vraiment l'arbitre de ses destinées; il aura trouvé dans son assemblée communale l'organe nécessaire pour représenter ses intérêts et les défendre en face des autres parties du pays, et devant le pouvoir national central.

Il pourra résoudre lui-même après enquêtes et débats contradictoires sans immixtions injustes et violentes, où les notions de droit et de justice sont impudemment violées au profit des factions monarchiques, ces questions si complexes d'intérêts communaux et privés, devenues plus complexes et plus délicates encore après la longue épreuve qu'il vient de subir si courageusement pour sauver le pays.

Il pourra enfin décider lui-même quelles sont les mesures qui permettront au plus tôt, sans froissements et sans secousses, d'amener la reprise des affaires et du travail.

Une République ne vit ni de fantaisies administratives coûteuses, ni de spéculations ruineuses, mais de liberté, d'économie, de travail et d'ordre. La République doit établir l'harmonie des intérêts, et non les sacrifier les uns aux autres. Les questions d'échéances, de loyers, ne peuvent être réglées que par les représentants de la ville, soutenus par leurs concitoyens toujours appelés, toujours entendus. Pas plus que tout ce qui regarde les intérêts de la cité, elles ne peuvent être abandonnées aux caprices d'un pouvoir qui n'obéit le plus souvent qu'à l'esprit de parti.

Il en est de même de la question du travail, du travail seule base de la vie publique, seule assise des affaires honnêtes et loyales; les citoyens qu'une guerre engagée [illegible] et soutenue par des gouvernements sans contrôle a arrachés au trav[illegible] ne peuvent être plongés par une brusque suppression de solde dans [illegible] la misère et le chômage.

Il y a une période de transition dont on doit tenir compte, une solution qui doit être cherchée de bonne foi, un devoir de crédit au travail, qui arrachera le travailleur à une misère immédiate et lui permettra d'arriver rapidement à son émancipation définitive.

Ces questions et bien d'autres devront être résolues par votre conseil communal, et pour chacune d'elles il ne pourra se décider que suivant les droits de tous, car il ne se prononcera qu'après les avoir consultés, — car, responsable et révocable, il sera sous la surveillance continuelle des citoyens.

Enfin, il aura à traiter des rapports de la cité avec le gouvernement central, de façon à assurer et garantir l'indépendance et l'autonomie de la Commune.

Au vote donc, citoyens ; que chacun de vous comprenne la grandeur du devoir qui lui incombe, de l'acte qu'il va accomplir, et qu'il sache qu'en jetant dans l'urne son bulletin de vote, il fonde à jamais la liberté, la grandeur de Paris, il conserve à la France la République, et fait pour la République ce que naguères il faisait si vaillamment devant l'ennemi : son devoir.

Les délégués à l'intérieur,

ANT. ARNAUD, ED. VAILLANT

Vous le voyez, patriotes, est-il un langage plus digne, plus modéré, plus majestueux dans l'affirmation de la certitude révolutionnaire ?

Vous le voyez,

La Commune, c'est le calme, c'est la paix, c'est l'ordre, c'est le bien être !

Aux urnes, donc, citoyens !

Pas d'abstention !

Formulez votre foi !

Assurez l'avenir de votre race et léguez à votre postérité le testament immortel de votre amour de la Patrie, de la Justice et de notre mère, la Révolution !

VIVE LA SOCIALE!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera sa

GRANDE ALLOCUTION

A la Commune de Paris, pour qu'elle ouvre l'œil sur les conspirations des jean-foutres impérialistes et royalistes, et qu'elle prenne les mesures nécessaires pour sauvegarder les intérêts de la Nation.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



7 germinal an 79.

LA GRANDE ALLOCUTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

A la Commune de Paris, pour qu'elle ouvre l'œil sur les conspirations des jean-foutres impérialistes et orléanistes,

Et qu'elle prenne les mesures nécessaires pour sauvegarder les intérêts de la Nation.

C'est le Père Duchêne qui est content aujourd'hui!

Ah! foutre!

Aussi a-t-il bu plus d'une chopine après avoir été voter, et, comme le soir, il est allé tranquillement avec ses amis avaler, rue Montorgueil, un grand plat de tripes qu'il s'est posé sur la conscience avec une vive satisfaction!

Les jean-foutres auront beau faire :

Le Peuple sera représenté,

Et les patriotes ne seront plus exploités de génération en génération

comme par le passé, si, comme le Père Duchêne n'en doute pas, les Hommes qu'on a nommés aujourd'hui ne sont pas des jobards !

On pourra manger en travaillant,

Et ce ne sera pas malheureux, à la fin !

Allons, allons, mes braves bougres, les patriotes auront quelque chose à mettre dans leur pain, et il faut bien espérer que nous n'allons plus être rongés jusqu'à l'os par les rats de cave de l'octroi, comme du temps où le jean-foutre Haussmann avait besoin de tant de millions pour faire exproprier ses maisons au fur et à mesure qu'il les achetait.

On pourra boire son litre à son apaisement, et sur deux chopines à six sous les patriotes ne paieront plus quatre sous d'octroi, juste ce que les mirliflores paient pour une bouteille de chambertin à quinze francs.

Parce que jusqu'à présent il en a toujours été ainsi en France :

Le peuple paie sur ses objets de consommation un impôt de 20, 25, 30, 45,50 0/0 et quelquefois davantage ;

Tandis que les riches — parce qu'ils ne travaillent pas et qu'alors ils ont besoin de plus de ménagement — ne paient que 2, 3, 4, 5 et 6 au plus 0/0 sur les raretés dont ils chargent leurs tables.

Ah ! nom de tonnerre !

Ce n'est pas pour dire,

Mais il est rudement temps que tout cela change !

A vous, patriotes de la Commune, d'y veiller !

Le peuple vous a commis les intérêts les plus chers de sa vie ;

Vous prendrez garde à satisfaire, dès que vous le pourrez, à ses légitimes aspirations du bien-être !

Vous comprendrez le devoir qui vous incombe de faire cesser l'oppression qui pèse depuis tant de siècles sur le travail et le petit commerce !

Et vous saurez écraser la tête de Malthus sous le talon de la Révolution sociale !

Mais pour cela, ô citoyens membres de la Commune de Paris, veillez, tenez-vous sur vos gardes, et que vos soupçons soient les sentinelles avancées du salut du Peuple !

Nous comptons sur vous,

Et en vous confiant un mandat toujours révocable nous n'avons point juré de renoncer au contrôle de vos décisions et à la surveillance de vos actes !

Heureusement vous êtes dans cet excellent milieu :

Le Peuple de Paris !

Vous vivrez sous son inspiration !

Vous serez empoignés, excités, entraînés, poussés en avant par cette merveilleuse force progressive qui sort des collectivités révolutionnaires !

Eh bien ! aujourd'hui, citoyens membres de la Commune de Paris, savez-vous quelle est la volonté du peuple ?

Savez-vous ce dont le Peuple éprouve dès maintenant le désir vague encore, incertain, obscur, et qu'il ne tardera pourtant pas à formuler, en présence des graves circonstances où nous nous trouvons ?

Le Peuple sent le besoin d'inaugurer :

LA POLITIQUE DU SOUPÇON !

Soyez-en sûrs, ô patriotes de la Commune !

Soyez-en sûrs ; le Père Duchêne s'est rarement trompé depuis qu'il a repris la publication de ses feuilles, supprimées il y a quatre-vingts ans par le couperet jacobin ;

Et le Père Duchêne vous l'affirme,

La première chose que vous ayez à faire,

C'est d'affirmer votre ligne politique,
Et cette ligne politique :
C'EST LE SOUPÇON !
Je vais vous le prouver :
Quels sont ces bruits qui ne font encore que raser la terre, et qu'on fait circuler dans le public pour voir si on peut tenter le coup ?
Qu'est-ce que c'est que ces bruits, qui n'ont, il est vrai, rien d'officiel, le Père Duchêne le croit du moins, mais que les journaux officieux mettent en avant comme de vrais jean-foutres de sournois qu'ils sont ?
Qu'est-ce que c'est que ces bruits d'après lesquels l'Assemblée de Versailles tantôt aurait nommé le duc d'Aumale généralissime et régent du royaume, sacrés mille tonnerres de dieu! — tantôt aurait accepté les services d'un gredin d'ancien Maréchal de l'Empire.

En vérité, le Père Duchêne vous le dit, mes bons bougres, il n'y a pas de fumée sans feu !
Ne croyez pas aux démentis que ces jean-foutres de factieux pourraient donner aux assertions qu'ils font circuler par la voie de leurs journaux achetés :
Il y a anguille sous roche ;
Le Père Duchêne vous le dit :
Tous ces rebelles conspirent.
N'avez-vous pas vu la façon dont ils ont trépigné quand on a prononcé devant eux le mot de : République !
Prenez vos mesures, ô vous qui êtes les nouveaux mandataires du peuple, les derniers nés du suffrage universel !
Prenez vos mesures, avisez ; et, comme le voulait un des plus malins des Anciens, cousez la peau du renard à la peau du lion !
Il se prépare quelque chose !
Votre devoir est de vous tenir sur vos gardes, comme celui du Peuple est de veiller, le fusil chargé.
Ah ! que pourront les mauvais bougres de royalistes, si vous donnez vos soupçons pour éclaireurs à l'armée des patriotes !
Soyez prudents afin de n'être pas, à un moment donné, obligés à être rigoureux !
Une sage mesure prise à temps épargne des collisions funèbres, évite des répressions regrettables, même quand elles sont nécessaires !
Citoyens membres de la Commune de Paris !
Le Père Duchêne vous adjure de vous affirmer dès la première de vos séances ;
Il vous supplie de planter dès l'abord les jalons de la route que vous allez parcourir ;
Il vous conjure de formuler énergiquement, dès votre entrée en exercice, votre foi dans la Révolution, votre confiance dans l'avenir, votre volonté de tout sacrifier à l'émancipation du peuple conformément à la justice !

Les patriotes l'attendent de vous, ô citoyens !
Nous sommes triomphants, à cette heure !
Nous sommes les maîtres de la situation !
Le vent de la Révolution a chassé du ciel les gros nuages qui masquaient la lumière !
Mais saurait-on prendre trop de précautions ?
Et n'est-il pas évident que les parasitismes de toute sorte qui forment la réaction n'accepteront pas sans murmurer le gouvernement du droit, de la liberté et du travail ?

Est-ce que vous croyez que les jean-foutres qui n'ont jamais rien fait de leurs cinq doigts depuis qu'ils sont au monde vont se laisser sans rien dire arracher le poil qu'ils ont dans la main !

Non, non !

L'avenir est gros de conspirations !

Versailles est un foyer de complots où les agents bonapartistes et orléanistes iront prendre leur mot d'ordre :

Et chez nous-même, la Réaction n'a-t-elle pas à opposer toutes les revendications de son égoïsme et de sa paresse aux revendications du petit commerce et du prolétariat !

Non, non !

L'ère des conspirations ténébreuses contre la République va s'ouvrir !

A vous, citoyens membres de la Commune, d'en empêcher l'avènement, d'en immobiliser les agissements et de broyer sans pitié, s'il le faut, les jean-foutres qui voudraient remettre de nouveau le Peuple dans les chaînes !

PLUS DE TRAITRES !

Hein !

Qu'est-ce que vous en dites, ô mes bons bougres de Belleville, de Ménilmontant, de Montmartre et de tout Paris ?

Plus de traîtres !

Plus de pitié pour les misérables qui nous ont tant de fois vendus !

Plus de miséricorde pour ces chiens du bourreau qui lèchent le couteau des guillotines !

Plus de traîtres, foutre !

Ou la mort !

Sachez-le bien, citoyens membres de la Commune, nous n'en voulons plus ! Et nous vous sommons de veiller à ce que nous n'en ayons plus !

Pour que les traîtres ne reparaissent plus, le Père Duchêne va vous donner un petit moyen qui était en usage de son temps, et qui maintenant, grâce au progrès, à la plus grande instruction du peuple et à la douceur développée par elle dans son cœur, pourrait rendre encore des services bougrement patriotiques à la nation ;

Ce moyen, c'est l'institution d'un :

COMITÉ DE SALUT PUBLIC !

Oui !

Cela, tout simplement,

Et le Père Duchêne croit que cela suffirait pour déconcerter bien des traîtres et pour étouffer dans l'œuf bien des complots !

Voilà ce que vous devez faire, ô citoyens membres de la Commune de Paris !

Voilà ce qu'il faut absolument faire !

Dès votre entrée en séance, décrétez l'institution et réglez l'organisation essentielle d'un comité de salut public !

N'ayez crainte, ô patriotes, d'effrayer le peuple de Paris, et plus encore la Bourgeoisie, dans l'esprit de laquelle les œuvres des historiens réactionnaires ont faussé tous les actes de la Révolution !

Peuple et Bourgeoisie sont avec vous maintenant et savent bien que le salut commun est dans la Révolution, et dans le progrès et la justice dont elle est seule l'origine et le principe !

Ce comité de salut public, sur l'organisation duquel, du reste, le Père Duchêne reviendra bientôt, aura pour but d'empêcher le retour des prétendants quels qu'ils soient, de déjouer leurs complots et de veiller active-

LA COMMUNE.

N° 11.



L'HOMME À LA VIELLE.

ment, à l'intérieur et à l'extérieur, aux intérêts de la Nation toute entière,

Ce qu'il vous serait difficile de faire par vous-mêmes, occupés comme vous allez l'être de mille questions qui contiennent les problèmes de notre vie municipale, de notre activité commerciale, de notre bien-être, de notre justice et de notre travail !

Le Père Duchêne vous en adjure.

O citoyens membres de la Commune de Paris !

Nommez un comité de salut public destiné à servir d'intermédiaire entre la commune de Paris d'une part, et, de l'autre, nos polices municipales d'abord, et ensuite les agents politiques de la Nation à l'extérieur.

Nommez le Comité, citoyens,

Et vous aurez bien mérité de la Patrie !

Vous n'effraierez que les coquins qui voudraient semer le désordre pour mieux pêcher en eau trouble !

Et vous rassurerez les honnêtes gens qui n'ont rien sur la conscience et qui ne craignent qu'une chose : c'est de ne pouvoir, comme sous tous les jean-foutres de gouvernements qui nous ont précédés, vivre heureusement et loyalement en travaillant !

Vous savez, patriotes, que c'est l'habitude des sacrés jean-foutres qui rédigent les feuilles badinguistes et autres de la contre-révolution, de hurler au vol et à l'assassinat chaque fois que nos braves amis du Comité central prennent une mesure favorable aux intérêts du peuple.

Aussi vous pouvez être certain que ces mauvais bougres vont encore une fois pousser des cris de paon comme si le diable était occupé à roussir leurs sacrées peaux d'aristocrates, attendu que les deux délégués à la Préfecture de police viennent de prendre un arrêté bougrement moral et qui fera un rude plaisir aux honnêtes gens.

Ah ! comme le Père Duchêne a senti son cœur s'emplir de joie quand il a lu hier soir l'affiche qui menace de la prison et de la confiscation les sales jean-foutres d'escrocs qui excitent publiquement les patriotes aux jeux de hasard, et charge la garde nationale de veiller au salut de la moralité publique.

C'est ça qui est une bonne chose !

A la bonne heure, mille tonnerres ! Voilà comment il faut répondre à ceux qui nous insultent chaque jour et qui essayent par tous les moyens possibles, de déshonorer les vertueux patriotes qui se sont donné la tâche sublime de protéger Paris contre les tentatives coupables des émeutiers et des ennemis de la loi, et la France tout entière contre le retour de la pourriture et de la corruption monarchiques!

A la bonne heure, foutre ! à la bonne heure !

C'est une réponse digne de vous, patriotes qui siégez à l'Hôtel-de-Ville et digne de vous aussi, patriotes qui gardez si fièrement le drapeau de la Révolution au front de vos barricades, et le sentiment de la justice au fond de vos cœurs républicains.

Ce n'est pas ainsi que faisaient les sacrés gouvernements d'autrefois qui ne s'appuyaient que sur la tromperie, la corruption et l'immoralité !

Car le souci de leur conservation les entraînait toujours à flatter les

vices des riches pour s'en faire des amis, et à démoraliser les pauvres pour endormir leurs revendications. —

Mais c'est ainsi que doivent agir de vrais républicains, de vrais amis du peuple, car ils n'ont pas besoin, pour accomplir leur tâche, des moyens vils et des lâches concessions; ils n'ont pas besoin, pour monter au pouvoir, de passer sous les portes basses; leur force est dans le bien qu'ils accomplissent, non dans le mal qu'ils tolèrent, et leur autorité repose exclusivement sur l'estime qu'ils inspirent.

Continuez ainsi, mes braves bougres, continuez, et le Père Duchêne vous le prédit, vous ferez dire de vous, par tout le monde, que vous avez été les premiers gouvernants honnêtes qu'ait encore eus la France.

Tous les bons patriotes, amis du Père Duchêne, savent assez combien il aime, le soir en buvant sa chopine, causer avec de bons citoyens qu'il connaît depuis longtemps, de ceux qui ont toujours servi la Révolution, qui lui ont consacré leur vie, dévoué leur pensée tout entière — des bons bougres, enfin !

Aussi, c'est avec une grande satisfaction qu'il a lu le manifeste de son vieux camarade Félix Pyat, et qu'il ne peut s'empêcher de le faire lire aux bons patriotes, parce qu''ils sont tous de son avis :

AUX ÉLECTEURS DE PARIS

Citoyens,

Vous avez fait une révolution sans exemple dans l'histoire.

Votre révolution du 18 mars a un caractère spécial qui la distingue les autres.

Sa grandeur originale, c'est d'être toute populaire, toute collective, *communale*... une révolutiou en commandite, anonyme, unanime et pour la premiére fois sans gérants.

Rien de personnel, d'individuel ! Ni surprise, ni coup de main, ni attentat, ni coup d'Etat !... Une œuvre massive et forte comme l'auteur, le Peuple.

Un pouvoir naturel, spontané, ni forcé, ni faussé, né de la conscience publique, de la *vile multitude* provoquée, attaquée et mise à l'état de légitime défense; un pouvoir qui ne doit rien à l'influence des noms, à l'autorité des gloires, au prestige des chefs, à l'artifice des partis, qui doit tout au droit.

Le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple; votre gouvernement.

Tous ses membres sont inconnus : ce défaut est son mérite.

Quel nom connu aurait groupé dans son halo 220 bataillons de la garde nationale?

Quel chef de parti aurait attiré tout Paris dans son orbite?

Les rayons d'astres s'entrenuisent; les passions des chefs de parti se repoussent.

Les obscurs seuls peuvent agir par pur amour du devoir, sans prétention ni exclusion; s'entendre et s'associer pour l'action commune : les œuvres immortelles comme la loi des Douze-Tables sont de pères inconnus.

Cette révolution neuve, ce pouvoir jeune, ce pouvoir barbare et rénovateur de notre vieille France, devant lequel tout orgueil tombe, qui rend tout nom modeste et tout génie mineur, ce gouvernement m'inspire une telle foi par la force de ses actes, que je me sens devenir ministériel... Mais à quoi bon? Il n'a que faire de mes louanges, et j'y serais gauche; j'aime mieux lui dire qu'il a manqué faire une faute en écoutant les noms.

Il a hésité un moment devant l'autorité des gloires, qui l'eût mené à l'autorité des ducs.

Heureusement, il est revenu de son erreur; et, sans plus tarder, il vous appelle au scrutin aujourd'hui!

Allez-y! Mieux vaut voter que tuer!

Aujourd'hui le vote! Sinon, demain le fusil! Et quand l'outil?

Les royalistes, incapables de sauver la France, sont capables de perdre Paris pour tuer la République. Ils ont démembré la France; ils l'ont désapitée. Amis de l'ennemi contre les patrioies, alliés des Prussiens contre les Parisiens. C'est la tradition. Mêmes hommes, mêmes haines! Petits-pères ou petits-crevés, la Banque contre la Commune, la réaction contre la Révolution.

Le vote unanime, imposant, écrasant, peut seul empêcher la lutte et assurer le travail.

Pas d'abstention!

Contre cette jeunesse dorée de 71, fils des sans-culottes de 92, je vous dirai donc comme Desmoulins:

« Electeurs, à vos urnes! »

Ou comme Henriot:

« Canoniers, à vos pièces. »

FÉLIX PYAT.

Est-ce ça, mes bons bougres?

Ah foutre! si on nous en foutait toujours sur les murs comme celles-là.

C'est que le citoyen Félix Pyat qui est heureux de voir la bonne Commune!

A-t-il assez combattu pour l'avoir, avec notre brave ami, le meilleur ami du Père Duchêne, le grand citoyen Blanqui?

Quand on lit des choses comme ça, patriotes, qu'est-ce qu'on ferait des sacrés jean-foutres qui nous ont collé des mensonges sur les murs pendant six mois!

Ah! mille tonnerres! elle tient bon, la Commune! Et ces jean-foutres auront beau faire!

Ce sont les bons bougres qui auront raison!

Ah! foutre! le Père Duchêne l'avait bien prédit que notre bonne Commune ferait son chemin; et que, dussent tous les jean-foutres se coaliser, la Révolution est aujourd'hui chose faite, et qu'elle passe la jambe à tous ses ennemis.

Par ma foi, ç'aurait été trop fort en vérité, qu'une poignée de factieux bonapartistes déguisés, mouchards tarés de longue date, vinssent lui dire:

Halte-là, ma vieille; on ne passe pas!

Non, non, mille tonnerres! La Commune a les bras forts et elle se fout pas mal de vous tous, malgré ses quatre-vingts ans passés!

Si elle s'est laissée foutre dedans au 31 octobre, c'est que vous lui aviez brisé les poignets avec vos menotes prussiennes!

Aujourd'hui que la honte est bue, la Révolution sort radieuse et fière, et, foutre! plus grande que jamais. La Révolution faite par le peuple, le peuple entier, bourgeois, prolétaires, sans distinction de caste, ni d'origine.

Ah! jean-foutres, c'est votre tour aujourd'hui.

Osez donc approcher!

Vous nous tuerez plutôt jusqu'au dernier. Le Père Duchêne a des amis, et, foutre! des solides, quand il s'agit de la Commune.

Non! vous ne vous attendiez pas à celle-là!

Ecoutez un peu, chacun son tour de rigoler; et pourquoi au bout du compte le Père Duchêne ne boirait-il pas de temps en temps sa chopine à l'ombre du vieux drapeau rouge?

Donc, foutus à Paris, mauvais bougres!

Allons à Lyon. Foutus encore!

A Marseille! Encore foutus!

Où aller? Toujours la Commune! toujours le drapeau rouge! toujours l'ordre, le travail, la justice, la Révolution enfin!

Où diable vous réfugier?

Ah! vous aviez, pendant vingt ans, insulté le peuple, que vous sentiez grand et fort, mais oubliant parfois sa grandeur et parfois ignorant sa force!

Ah! pendant vingt ans vous avez entretenu entre ce peuple et la bourgeoisie une haine atroce, par vos mensonges et vos lâchetés!

C'est vous qui avez fait Juin 48, et vous vouliez refaire Mars 71? Insurgés!

Ah! ah! mes jean-foutres! tout beau, le Père Duchêne vous le dit. Vous n'avez plus qu'à foutre le camp, ou bon gré mal gré embrasser la Commune!

Embrasser la Commune! mais c'est impossible!

Jean-foutre on est, jean-foutre on reste!... Triste métier, ma foi?

Foutus! foutus! ah! mille tonnerres, vive la Commune! Quel grand jour pour le Père Duchêne!

La Commune à Paris!... La Commune à Lyon!...

La liberté partout!

La justice souveraine!

La République reconnue enfin!

L'alliance du Peuple et de la Bourgeoisie proclamée par le Peuple lui-même et reconnue par la Bourgeoisie!

Mais, si la justice règne partout; si les patriotes ne veulent plus entendre parler de trahison, d'hypocrisie, de Picard, de Favre, d'intrigants et de lâches,

Où donc alors iront nos jean-foutres?... A Versailles, parbleu!

Allons, bougres qui avez aidé à nous trahir, et que nous venons de foutre dedans pour longtemps, il vous reste encore Philippe, Aumale, ce brave Badinguet, que le père Duchêne aime tant, et bien d'autres encore, qu'il aime dans le même genre!

A nous, il nous reste Paris, Lyon, Marseille, la Commune et la lumière : la République!

Vive la Commune!... Vive la Sociale!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 15. UN SOU N° 15.



8 germinal an 79.

VICTOIRE! FOUTRE!

OU

LA GRANDE RIBOTE

DU

PÈRE DUCHÊNE

En apprenant que ses bons amis les patriotes sont nommés à la Commune de Paris;

Ses grands remerciements aux bons bougres du Comité central qui ont su déjouer les intrigues de tous les jean-foutres des réactionnaires.

PATRIOTES,

Le Père Duchêne vous remercie!

Voilà plus de huit jours qu'il est en liesse et qu'il boit chopine sur chopine, parce que les bons patriotes se conduisent bien; ce qui fait qu'il n'a plus de motif de se mettre en colère!

Il y a bien encore quelques jean-foutres à Versailles ; mais le Père Duchêne sait bien que tous nos bons bougres du Comité sauront mettre ordre à cela, et que la Révolution peut vivre tranquille à l'ombre du drapeau rouge !

Victoire ! la Commune est nommée !

Et une bonne, foutre !

Ah ! comme les avocats de Versailles vont faire une sacrée gueule, quand ils vont voir que tous ces *factieux* ont été voter purement et simplement, aussi tranquillement que le Père Duchêne lorsqu'il va boire sa chopine le soir, après avoir fait son journal et causé un peu des affaires de la nation.

On l'a nommée, cette Commune !

La Commune du 31 octobre, qui au lieu de foutre nos canons et nos fusils à ces satanés Prussiens, leur eût foutu une de ces trempes dont ils se seraient souvenu longtemps.

Ah ! c'est que la Commune ne blague pas !

Foutre ! quand le Père Duchêne y pense, et qu'il se rappelle qu'en 93...!

Ah ! sacrés jean-foutres ! faut-il que les bons patriotes se soient laissés foutre dedans !

Mais, vous ne vous en souveniez donc pas, de notre Commune, la grande, vous savez, patriotes qui, foutre ! n'a eu qu'à se montrer pour chasser l'étranger qui en violant le sol national, insultait à la Révolution et à la Patrie !

Eh bien ! aujourd'hui, malgré tout, le Père Duchêne croit que nous voilà un peu remontés dans l'estime des bons bougres de révolutionnaires de tous les pays, maintenant que nous avons nommé la Commune !

La Commune ! c'est-à-dire, vous tous patriotes, bourgeois, boutiquiers, travailleurs — la Liberté, le Travail, l'Ordre, la Justice !

Allons ! plus d'émeutes, mes pauvres amis de l'ordre !

Qu'on ne vienne plus nous reparler des « mauvais jours de notre histoire ! » Qu'on ne nous rappelle plus ces affreux jours de guerre civile !

Le Père Duchêne ne veut plus se mettre en colère ; il veut être heureux comme un bon bourgeois, fumer sa bouffarde, boire sa chopine avec les amis ; avoir, lui aussi, le vieux grincheux, un petit coin de jardin, où il plantera des fleurs qu'il fera grimper autour d'une belle statue de la République qu'il se posera là au beau milieu pour rigoler un peu !

Ah ! foutre ! quelle joie !

Le voyez-vous, le Père Duchêne, assis avec une dizaine de vieux patriotes, sachant sa France à lui, libre après la trahison, fière après la défaite, n'ayant qu'un but, le travail ; qu'une règle, la justice ; qu'un amour, la Révolution !

Et c'est cela que nous aurons, citoyens !

Grâce à nos bons bougres du Comité central, que le Père Duchêne remercie de tout son cœur, parce qu'ils ont sauvé la Patrie, assis sur des bases inébranlables la grande Révolution que ces jean-foutres avaient trahie et livrée !

Ah ! laissez, laissez aujourd'hui le Père Duchêne se mettre en grande liesse !

Lui qui connaît le passé, et qui l'a vu si sombre ; lui qui a entendu sonner toutes ces heures fatales où la Révolution, morte, gisait clouée dans son cercueil ; lui qui la voyait foutre dedans encore une fois par les mêmes sacripants !

Eh bien ! ma foi ! il en demande pardon aux bons patriotes, mais il ne la pressentait pas si belle, si forte encore après toutes ces trahisons !

C'est pour cela qu'aujourd'hui, n'en déplaise aux jean-foutres de réactionnaires et de calotins qui, en ce moment, doivent faire, ma foi, une sacrée gueule,

Le Père Duchêne va se mettre en ribote !

Et foutre ! ce n'est pas son habitude. Faut que ça soit quelque chose de sérieux qui le décide à cela !

Il ne s'y était pas mis au Quatre-Septembre, parce que, malgré tout, il n'y croyait pas ! ça sentait trop la moutarde !...

Oui, le Père Duchêne va se mettre en ribote avec ses bons amis les patriotes !

Et il boira, foutre ! à la santé de la Commune !

De la Commune, entendez-vous, qui va rouvrir les ateliers ; donner du travail aux bons bougres de gardes nationaux qui n'auront plus besoin de garder les canons, puisque ce seront alors les canons de la Commune ;

Réorganiser le crédit que cette sacrée loi des échéances allait tuer tout à fait, en ruinant tous nos braves boutiquiers ;

Refaire une bonne loi sur les loyers qui puisse satisfaire à la fois les locataires et les propriétaires : de telle façon qu'un propriétaire ne pourra pas foutre à la porte un bon bougre de patriotes qui n'aura pas le sou à cause du siége, de telle façon aussi qu'un jean-foutre qui se sera sauvé pendant le siége, et qui a de quoi, soit forcé de payer, foutre ! pour les boulettes des jean-foutres qui ne voulaient pas de la Commune !

Le Père Duchêne n'est point un *partageux*, il n'en veut pas aux bons propriétaires qui sauront reconnaître la position des pauvres bougres !

Mais il faut de la justice, foutre ! et n'être pas un sacré chien parce qu'on a le bonheur d'être riche !

La Commune fera tout cela, patriotes !

Elle réorganisera l'instruction publique, que le Père Duchêne regarde comme la première des choses, parce qu'on ne saurait trop élever les jeunes sans-culottes dans l'habitude du Travail, le respect de l'Egalité, et l'amour de la Révolution !

Elle ne nous foutra plus de ces sacrées armées permanentes qui sont la plaie des nations ; et, vous le savez, foutre bien ! patriotes, à vos dépens : ce sont ces foutues armées permanentes qui nous ont amené tous nos désastres. Si les bons patriotes n'y avaient mis ordre le 18 mars, et hier, en nommant leur Commune, où en serions-nous ? Dites, citoyens ?

Et puis, avec la Commune, les bons bougres de prolétaires pourront enfin réclamer leurs droits, recueillir le fruit intégral de leur travail, ce qu'ils n'ont jamais pu faire jusqu'ici, parce que les sacrés jean-foutres qui nous gouvernaient depuis vingt ans, et qui, à un instant donné, étaient bien heureux d'avoir une petite guerre civile, entretenaient toujours la haine entre nos braves prolétaires et nos bons bourgeois, ce qui est un

crime et une sottise, vu que les intérêts des uns et des autres sont inséparables !

Et la Commune vous le montrera bien, ô mes braves bourgeois et boutiquiers que les jean-foutres trompaient et excitaient contre le Peuple, parce qu'ils en avaient besoin !

Et puis, le Père Duchêne espère bien qu'il aura autour de lui une dizaine de bons patriotes, et que, après avoir bu à la santé de la Commune, on ribotera tous ensemble à la santé de chaque bon bougre qui en fait partie.

Ah ! il était temps qu'on la nommât cette vieille Commune !

Un ami, un vieux patriote, est venu voir le Père Duchêne, et lui a parlé de ceux qui sont nommés, et qui foutre ! tiendront ferme le drapeau rouge !

Pourquoi ne sont-ils pas tous à Paris ?

Où sont-ils ?

Où est Blanqui ?

Où est Gambon ?

BLANQUI ! Pour celui-là, c'est le meilleur ami du Père Duchêne. Et les jean-foutres l'ont arrêté.

Ah ! il faudra bien qu'ils nous le rendent, ou le Père Duchêne ira à Versailles, à la tête des faubourgs, le réclamer lui-même, et, foutre ! nous verrons un peu !

Et Gambon ?

Où est Gambon ?

Les jean-foutres bonapartistes l'ont arrêté en Corse !

Il nous le faut !

LEFRANÇAIS, TRIDON, VARLIN, FÉLIX PYAT, VAILLANT, et un tas de bons patriotes, la fleur des républicains, le salut de la Révolution !

A la santé des membres de la Commune !

A la santé du Comité central !

De tous ceux qui ont sauvé la Patrie ! C'est par leur conduite si grande, si ferme, si loyale, que Paris, la ville trahie, hier en deuil, reprend son air de fête, et se pare pour la grande fête de la Révolution !

A l'œuvre, patriotes !

Commune que les bons bougres appelaient depuis si longtemps, à l'œuvre, pour nous sauver des jean-foutres qui oseraient encore conspirer ! A l'œuvre, pour reconstruire le présent, pour édifier l'avenir !

A l'œuvre, pour que la génération qui vient, aime et vénère les patriotes de 1871, comme les bons bougres d'aujourd'hui honorent et respectent les sans-culottes de la vieille Commune !

A l'œuvre, et dès demain !

Et ce soir, le Père Duchêne ribotera avec tous les bons bougres,

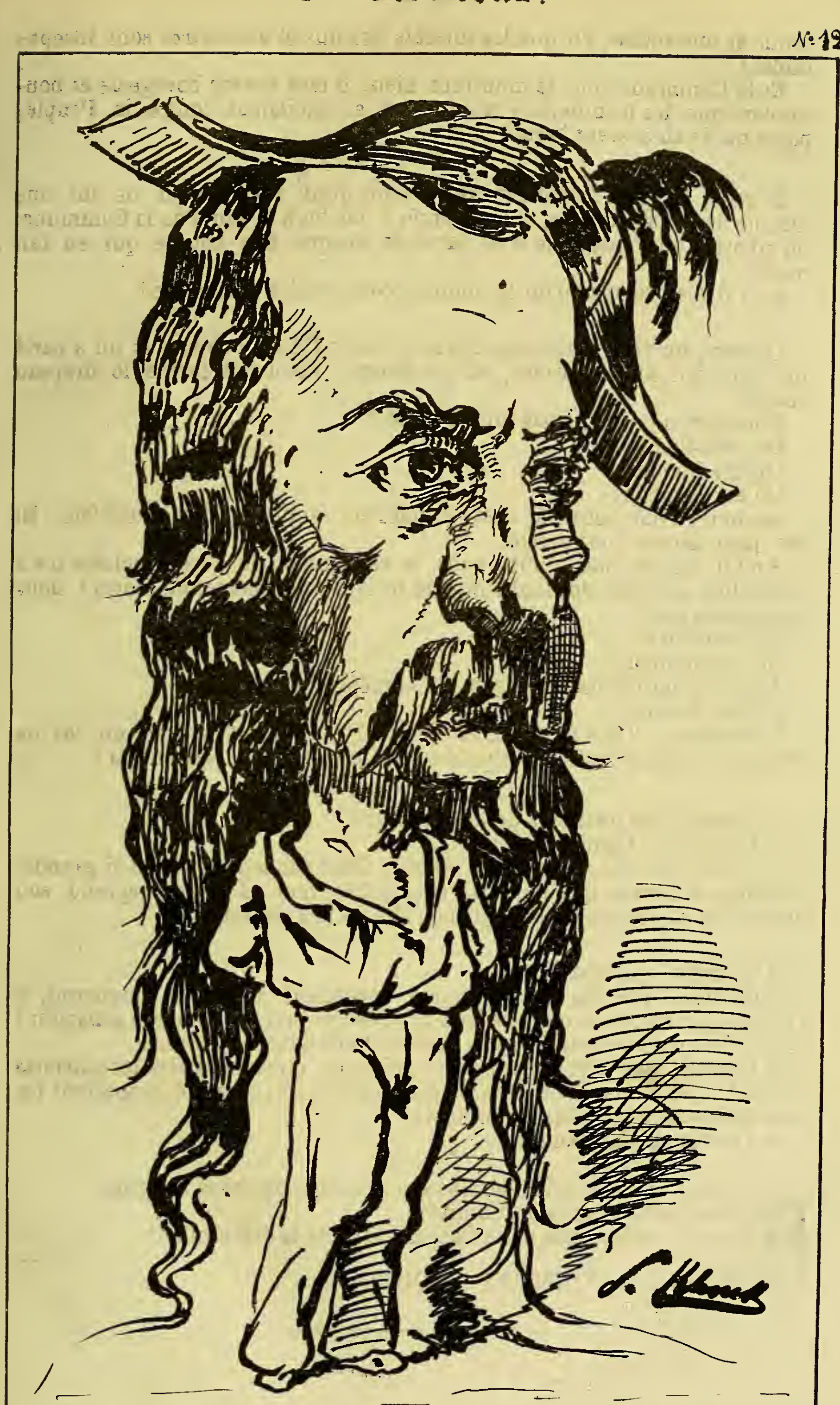
A la santé de ses amis du Comité,

A la santé de ses amis de la Commune et de la Révolution !

VIVE LA COMMUNE ! FOUTRE !

LA COMMUNE.

N° 12.



MILLIÈRE.

En regard des actes honnêtes et loyaux des assassins, voleurs, pendards, etc. du brave Comité central, le Père Duchêne aime toujours à placer, pour l'instruction des patriotes, les preuves d'hypocrisie et de mauvaise foi données chaque jour par les prétendus honnêtes gens de Versailles et autres lieux.

Tous les bons bougres se sont déjà fait une bosse l'autre jour avec la bonne histoire du sacré jean-foutre Jules Favre, qui voulait faire croire à ses copins que les Prussiens s'apprêtaient à venir à leur secours et qui a reçu un fameux camouflet sur son museau de pleurnichard.

Mais, foutre! en voilà bien d'une autre, aujourd'hui!

Il paraît — ce sont les feuilles anglaises qui le disent — que ce sacré gueux ne s'était pas contenté d'inventer une fausse dépêche, et qu'il avait lui-même sollicité son cher Bismark de venir à Paris brûler la gueule aux patriotes pour rétablir les fainéants dans leurs sinécures et installer un gredin quelconque de son choix à la place de notre chère République.

Mais va te faire foutre, mon bonhomme!

Le Prussien a répondu : bernique, et s'est empressé de répéter tout haut dans son parlement la petite proposition que l'autre lui avait insinuée tout doucettement dans l'oreille.

En voilà une bonne farce!

C'est le Père Duchêne qui rigole, mais c'est Jules Favre qui n'est pas content!

Et dire que ces bougres-là ont encore le toupet de parler de leur vertu, de prendre des airs de vieilles cagotes effarouchées et de se foutre des signes de croix à n'en plus finir sur la poitrine en parlant du brave peuple de Paris.

Malheur de malheur! si ça n'est pas fait pour dégoûter de la religion, alors qu'est-ce qu'il faudra?

Quand la journée du Père Duchêne est terminée, quand il a écrit le dernier mot de sa feuille, donné son dernier avertissement aux mauvais bougres de la contre-révolution et son dernier conseil aux braves sans-culottes ses amis, quelquefois, pour se procurer une petite récréation, il s'amuse à foutre le nez dans les foutus journaux qui s'impriment à Versailles.

C'est ainsi, mes braves patriotes, que, pas plus tard que ce matin, il en a découvert une bien bonne dans le faux *Officiel* du gouvernement des usurpateurs;

Vous vous rappelez bien que la collection d'insurgés et de factieux qui s'intitule Assemblée Nationale avait cru se payer une vengeance de premier ordre contre les bons citoyens du 88e de ligne en licenciant ce brave régiment qui a refusé de tirer sur le Peuple!

Il faut croire que le grand âge de ces pauvres bonshommes est cause que leur pauvre vieille cervelle déménage tout-à-fait.

Le fait est qu'ils ne se sont plus rappelé du tout ce qu'ils avaient fait deux jours auparavant et qu'ils ont décidé qu'à l'avenir on entourerait d'un crêpe le drapeau du brave 88e supprimé de l'avant-veille.

Cette bêtise-là est si forte que le Père Duchêne serait disposé à en rigo-

ler tout son saoûl et à s'en faire des bosses avec les amis, si, au fond, elle ne contenait pas un enseignement grave et ne servait pas à prouver une fois de plus que ces foutus gredins d'aristos n'ont rien oublié de leur vieille haine contre le peuple et rien perdu de leurs instincts sanguinaires.

Il est bien certain que ces lâches royalistes, qui n'ont pas même eu le courage de se défendre et qui ont foutu le camp comme des lapins devant la terrible colère du brave peuple de Paris, écument de rage au fond de leurs trous et ne songent maintenant qu'à se venger le plus cruellement qu'ils pourront.

A se venger — non-seulement des bons patriotes qui leur ont foutu du balai — mais encore des braves soldats de la Nation qui n'ont pas voulu se faire crever la paillasse pour leurs foutues carcasses, et ont mieux aimé, comme c'était leur devoir, lever la crosse en l'air et fraterniser avec les patriotes.

Voilà où ils en sont, et ça suffit bien pour montrer ce qu'ils valent.

Le Père Duchêne pense qu'après ce beau coup-là, leurs défenseurs, s'il leur en restait, doivent être édifiés sur leur compte ;

Et il propose qu'afin de montrer quelle unanimité de réprobation s'élève dans la glorieuse ville de Paris contre ces lâches provocateurs de guerre civile, il soit érigé sur la Butte-Montmartre une pierre commémorative, avec une plaque de marbre portant ces mots gravés en lettres d'or :

AUX CITOYENS SOLDATS DU 88e DE LIGNE

Qui, le 27 ventôse, an 79, ont refusé de tirer sur le peuple

LA COMMUNE DE PARIS.

Foutre ! les citoyens soldats du 88e ne l'auront pas volé !

Le Père Duchêne a reçu une lettre d'un patriote de la rue des Amandiers où il y a des idées bougrement bonnes à mettre en pratique.

Le bon bougre qui lui écrit est un gaillard qui n'a pas froid aux yeux quand il s'agit des intérêts du peuple !

Aussi le Père Duchêne lui souhaite le bonjour, et va parler de sa proposition à la Commune de Paris !

Il s'agit de la réforme de la police municipale qui jusqu'ici ressortissait de la préfecture de police et qui doit appartenir à la délégation communale de chaque arrondissement.

Sous le jean-foutre Badinguet et les mangeurs de peuple de toutes sortes qui l'ont précédé, la police municipale était confiée à un tas de roussins qui y faisaient leur beurre, et qui, tout en espionnant les patriotes, n'avaient qu'une chose à cœur ; se faire rincer la dent par les gens timides,

et avoir la pièce, comme on dit, en menaçant les pauvres bougres de petits marchands d'un tas de foutues contraventions qu'ils auraient pu faire, en vertu de sacrés arrêtés uniquement rendus en vue de gêner le petit commerce et d'empêcher le peuple de sortir de la peine.

Il est temps que tout cela change,

Et qu'à tous ces gobeloteurs et à tous ces mouchards on substitue de pauvres bougres reconnus honnêtes, puisqu'ils ont travaillé toute leur vie et qu'ils n'en sont pas devenus plus riches pour ça.

Qu'on emploie à la police municipale les vétérans du travail!

Il y a un tas de vieux bougres qui ne sont plus assez forts pour travailler, mais qui ne demanderaient pas mieux que de faire encore une besogne douce où ils gagneraient leur pain et où ils se rendraient utiles à la Nation et à la République.

Le service des rues, le nettoyage des postes, l'inspection des marchés, la surveillance des boucheries, des boulangeries et des épiceries, où quelques jean-foutres déshonorent encore le commerce en vendant à faux poids et en trompant sur la qualité, toutes ces fonctions publiques feraient parfaitement l'affaire des pauvres diables qui ont usé pendant trente et quarante ans leurs forces au service de tous et au profit des patronats.

Exprimez un vœu dans ce sens, citoyens membres de la Commune de Paris, et ce vœu sera un ordre!

Vous supprimerez ainsi bien de la misère!

Vous ferez disparaître de nos rues beaucoup de ces vieux mendiants dont la mauvaise mine et l'habillement déguenillé offusquent bien moins encore la bourgeoisie que le peuple à qui ils apparaissent comme des spectres du passé et des menaces de l'avenir!

Que l'un de vous se fasse l'écho de la proposition du citoyen garde national de la rue des Amandiers,

Et il aura bien mérité du Peuple.

N'est-il pas déplorable qu'après avoir si longtemps travaillé, les patriotes, arrivés à l'âge où les bras ne sont plus assez forts pour le marteau ou le rabot, où les doigts ne sont plus assez souples, où les yeux ne sont plus assez clairs.

N'est-il pas déplorable, vous demande le Père Duchêne, que les pauvres diables de patriotes n'aient rien à se mettre sous la dent, et attendent une bouchée de pain de la charité publique!

Agissez, citoyens membres de la Commune!

Vous avez été nommés au nom de la Révolution,

Vous avez par conséquent à remplir son mandat,

Et la Révolution a pour principe de reconnaître des droits, et non de donner des secours, — de rétribuer des services, et non de fonder des hospices

Il n'est guère de citoyen si vieux et si faible qui ne puisse se rendre utile dans une société bien organisée ;

Et sachez-le bien, nous ne voulons plus rien demander à la pitié, parce que nous réclamons tout de la justice.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Demain mercredi 29 mars aura lieu l'enterrement civil du citoyen Turpin, blessé mortellement le 18 mars, par les gendarmes de la ci-devant garde impériale.

Les patriotes ont le devoir de se trouver à l'hôpital Lariboisière où aura lieu la réunion.

En raison des demandes, qui lui arrivent de toutes parts, de collections de ses feuilles, le PÈRE DUCHÊNE se voit obligé de faire encore une fois un nouveau tirage de ses premiers numéros.

Il s'en occupe activement, et pourra en fournir à ses libraires jeudi après midi.

Jeudi, après midi, donc, il mettra en vente, rue du Croissant, 16, la réimpression de ses 10 premiers numéros, brochés ensemble, au prix de 50 centimes.

Demain, le Père Duchêne publiera ses

BONS AVIS

A la Commune de Paris, pour qu'elle affirme sa fédération avec les villes qui se sont érigées en communes libres,

Et pour qu'elle prononce la dissolution de l'Assemblée de Versailles.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 14. UN SOU N. 14.



9 germinal an 79.

LES BONS AVIS

DU

PÈRE DUCHÊNE

A la Commune de Paris, pour qu'elle affirme sa fédération avec les villes qui se sont érigées en communes libres,

Pour qu'elle proclame la mise en liberté des bougres Gambon et Blanqui, arrêtés par les jean-foutres de la réaction,

Et pour qu'elle prononce la dissolution de l'Assemblée de Versailles.

Ah ! le Père Duchêne est bougrement content !

Et un de ces jours il va convier tous les patriotes à un grand bal sur la place de l'Hôtel-de-Ville,

Pour danser la Carmagnole devant le drapeau rouge !

Ce soir-là tous les bons bougres de Belleville viendront boire avec lui la chopine de la satisfaction,

Et nous boirons tous dans le même verre, foutre !

Et n'ayant plus de chaussettes à tricoter, puisque les patriotes n'ont plus à se faire geler la peau sur les remparts et que le printemps arrive, les tricoteuses de Montmartre viendront faire vis-à-vis au Père Duchêne, qui a encore des mollets malgré son âge !

Ah ! foutre ! ce jour-là, ce ne sont pas les rubans bleus des « Amis de l'ordre » que nous aurons à la boutonnière,

Mais des morceaux d'un drapeau rouge que le général Duval, délégué à la Préfecture de police et membre de la Commune de Paris, mettra à la disposition des citoyens qui ont veillé au salut de la patrie et assuré le triomphe de la Révolution, — pour qu'ils aient leur petit souvenir !

Ah ! sacré tonnerre ! mes bougres ! nous allons rudement rigoler ce jour là !

Les vivandières de Ménilmontant et de la Villette feront du vin chaud pour les bons bougres,

Et nous porterons un toast aux braves soldats du 88e de ligne qui n'ont pas voulu tirer sur le Peuple !

Au milieu de la place, nous mettrons un canon !

Un canon, foutre !

Que nous descendrons des Buttes Montmartre, le plus beau, le plus neuf, le plus jeune !

Un canon qui n'ait jamais servi à mitrailler le Peuple, ni même la réaction !

Un canon qui ait été tout à la fois une sauvegarde, une menace, un moyen diplomatique, un agent plénipotentiaire !

Un canon fondu pour la bataille et le massacre, et arbitre de la conciliation et de la paix !

Vive la Commune, foutre !

Ah ! nom d'un tonnerre !

C'est le Père Duchêne qui se piquera le nez ce jour-là et qui fera, sous le ciel étoilé, dans les souffles du printemps de la République sociale, son grand serment de vivre et de mourir pour la liberté, et surtout pour l'égalité, sans laquelle il n'y a pas de liberté.

Vive la Commune !

Il n'y a pas à tortiller cette fois ;

Ce ne sont plus les jean-foutres qui sont au pouvoir, ce sont les bons bougres qui ont le sens de la justice, l'énergie de la bonne conscience, l'appétit robuste des gens bien portants !

Allons ! allons ! tout va bien !

On ne reguillotinera plus le Père Duchêne !

Ah ! le Père Duchêne a confiance cette fois !

Et vous vous montrerez dignes de la confiance des amis du Peuple, ô citoyens membres de la Commune !

Outre la mesure que le Père Duchêne vous demandait de prendre dans sa feuille d'avant-hier et qui n'est qu'une simple précaution pour le jour où vous serez solidement et définitivement assis, il y en a bien d'autres qui méritent votre attention et dont il va vous exposer le programme conformément aux intérêts de la Nation !

Ouvrez l'œil, foutre !

Et que la Révolution ne tombe pas encore une fois dans le pétrin !

Vous vous en mordriez les doigts,

Et, vous iriez, après avoir séché les plâtres éternellement humides de

Mazas, avec le Père Duchêne faire la récolte du poivre à Cayenne !

Soyez donc sur vos gardes, foutre !

Le Comité de salut public dont le Père Duchêne demandait la création avant-hier, c'est bon pour prévenir les trahisons.

Mais nous n'avons pas qu'à éviter les trahisons,

Il faut aussi fonder les amitiés,

Assurer le maintien de la République par la concorde,

Et afin de n'avoir pas à répandre le sang sur la terre, mêler à l'air que nous respirons l'immense amour de l'humanité !

Pour cela, ô citoyens membres de la Commune !

Il faut que vous fassiez une chose qui sera bougrement patriotique et qui plaira, foutre ! beaucoup à tous les citoyens qui n'ont pas reçu un coup de marteau !

Cette chose, la voici :

De quoi nous plaignons-nous, depuis que nous avons nommé cette Assemblée Nationale qui sera une des hontes de notre histoire ?

De quoi nous plaignons-nous ?

N'est-ce pas de tous ces jean-foutres de ruraux nommés par les pauvres bougres de paysans appelés au vote avant d'être nés à la vie politique, et entre les mains desquels le suffrage universel est comme un couteau dans les doigts d'un enfant !

N'est-il pas vrai que c'est cela ?

Ils ne savent pas ce qu'ils font,

Et ce sont des coupables sans le savoir !

Ce n'est point pour nous faire des misères qu'ils votent ainsi, mais parce qu'ils ne SAVENT pas !

N'ont-ils pas autant que nous à souffrir de leur ignorance !

Et, en continuant à nommer les parasites qui ont accaparé le capital, est-ce qu'ils n'éternisent pas leur sevrage aussi bien que notre misère ?

Eh bien ! citoyens membres de la Commune ! contre ces pauvres diables de paysans unissons-nous,

Non pour les exterminer,

Mais pour les illuminer !

Dans l'œil de Gros-Claude et de Gros-Guillaume que l'œil de Marat et de Fouquier-Tinville se reverbère fixement !

Que la ville rayonne sur la campagne !

C'est le devoir des astres d'entrainer autour d'eux le cortége de leurs satellites,

Et unissez-vous contre les villages avec les grandes cités qui toujours ont suivi Paris, qui parfois l'ont précédé, et qui ont eu leurs martyrs comme nous nous avons eu les nôtres !

Citoyens membres de la Commune,

Le Père Duchêne vous en conjure :

Proclamez

LA FÉDÉRATION DE LA COMMUNE DE PARIS AVEC LES VILLES DES PROVINCES QUI SE SONT ÉRIGÉES EN COMMUNES LIBRES.

Ah ! foutre !

Voilà une motion bougrement patriotique,

Et qui est rudement pour la conciliation et pour la paix !

Voyez-vous d'ici, patriotes, Paris fédéré avec Lyon, avec Marseille, avec Toulouse, avec Lille, avec Nantes, avec Rochefort, avec Avignon, avec Amiens, avec Alger, avec Oran, avec toutes les bonnes villes où les travailleurs sont plus nombreux que les parasites !

Ecoutez, le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans en affirmant que ce serait là une rude affaire pour la Nation, et que la Révolution, seule base de la Justice, ne serait pas longtemps à triompher sur toute la ligne, même hors de France, même au-delà des mers !

Mais pour cela, ô patriotes, il faut que vous ayez la certitude révolutionnaire, ce sentiment ferme, calme et fier, qui fait braver tous les dangers et affronter toutes les calomnies !

Il faut le sentiment du devoir !

Il faut que vous vous affirmiez !

Et carrément, foutre !

Affirmez-vous, ô citoyens membres de la Commune !

Affirmez-vous !

Constituez-vous dès l'abord !

Proclamez-vous inviolables, mettez-vous sous la sauvegarde des chassepots de Belleville et de Montmartre, comme la Commune de 93 s'était mise derrière le rempart d'acier des piques de la section Mauconseil,

Et vous verrez la force qui surgira de votre décision !

Déclarez-vous inviolables !

Déclarez tous vos membres inviolables !

Formulez-nous le testament de votre foi et de votre énergie !

Deux de vos membres sont absents :

Réclamez-les !

Réclamez Gambon !

Réclamez Blanqui !

Gambon a été arrêté en Corse, à Bonifaccio :

Il faut que nous en ayons des nouvelles !

Les jean-foutres bonapartistes de cette île y sont tout puissants et s'y vengent fréquemment sur les patriotes de leur proscription dans cette terre d'exil, où ils suspendent aux broussailles leurs casse-têtes, en chantant leur véritable patrie, la ci-devant Préfecture de police.

Citoyens membres de la Commune,

Nous ne voulons pas que Gambon soit fusillé dans un maquis,

Vous avez des otages pris dans le parti de la réaction,

Agissez,

Cent balles pour une !

Et si on ne nous rend pas Gambon,

Sachez faire un exemple si terrible que les armes tombent des mains de la réaction !

Et Blanqui?

Qu'a-t-on fait de Blanqui ?

Deux arrondissements l'ont nommé !

Où est-il ?

Où est-il ?

Je vais vous le dire :

Blanqui, gravement malade et ayant besoin de respirer l'air de la campagne, s'était retiré chez son neveu par alliance, le citoyen Lacambre, à Bretenoux (Lot).

Il était au lit depuis quinze jours, sans que son état s'améliorât, quand, le 17 mars, les gendarmes, sur des ordres arrivés de Paris, sont venus l'enlever de son lit de douleur et le conduire, par un froid de deux degrés, à la prison de Figeac !

Voilà la vérité, telle qu'elle est.

Souffrirez-vous, citoyens membres de la Commune, que l'emprisonnement de Blanqui pèse sur vous comme une menace éternelle et, ce qui



A. VERDURE

Né à Remilly (Pas-de-Calais) vers 1820. Ancien comptable, s'est beaucoup occupé d'Associations coopératives. Fut Caissier à la Marseillaise. Verdure, que son passé classait parmi les modérés, s'est montré en dernier lieu, l'un des énergumènes de la Commune.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

est bien plus sérieux parce que la question de principe en dépend, pouvez-vous admettre que deux arrondissements de Paris n'aient pas les conseillers municipaux qu'ils ont nommés ?

Ah ! foutre !

Sachez agir !

Ne vous montrez ni faibles ni lâches !

Veillez à votre salut et à notre dignité !

Ou quelque jour nous serons encore foutus !

Citoyens,

La Révolution ne vit ni de circonlocutions ni de doutes, mais d'affirmations et de certitudes !

Affirmez-vous encore un coup !

Et soyez sûrs de nous comme nous le sommes de vous !

Ne craignez pas de prendre des mesures énergiques !

Vous avez avec vous l'immense majorité qui vous a nommés en haine des jean-foutres de la défaite nationale.

Vous avez avec vous dix-sept arrondissements — et même plus ! — sur vingt !

De quoi donc auriez-vous peur ?

Est-ce que nous ne sommes pas tous avec vous !

Est-ce que la sûreté de Paris ne dépend pas de vous !

Est-ce que vous n'avez pas le devoir absolu de veiller à nos existences menacées par les misérables de Versailles, qui s'efforcent de soulever contre nous les provinces hésitantes devant l'horreur de la guerre civile !

Est-ce que vous ne savez donc pas qu'en ce moment c'est la lutte à mort; qu'il s'agit pour nous de vivre ou d'être anéantis ?

Est-ce que vous ne voyez pas que la réaction elle-même est avec nous parce que si de hazard les provinces se ralliaient à l'infâme politique qui veut écraser Paris, il y aurait pour elle autant de balles que pour la Révolution, les chassepots n'ayant pas d'opinion !

Allons donc, citoyens membres de la Commune !

Faites voir qui vous êtes !

Justifiez la confiance que le Peuple a mise en vous !

Vous manqueriez à votre mandat en copiant la longanimité du Comité Central.

Les amis du Père Duchêne qui siégeaient au Comité Central ont bien agi, certes !

Ils ont bien mérité de la Patrie et de la Révolution en ne brusquant pas les événements et en faisant appel à la conciliation.

La situation était délicate,

Et, comme dit le bougre Montesquieu : « A de certains moments, quand on veut gouverner les hommes, il ne faut pas les chasser devant soi, il faut les suivre. »

Ensuite il fallait que rien ne fut disparate dans l'aurore harmonieuse de notre seconde Révolution.

Et les patriotes du Comité Central ont agi comme des bougres de malins qu'ils sont tous !

Mais à chacun sa besogne, ô citoyens !

L'œuvre de la Commune n'est pas l'œuvre du Comité Central.

Au provisoire a succédé la stabilité.

Affirmez-vous !

Montrez-nous ce que vous avez dans le ventre en décrétant dès la première séance la dissolution de l'Assemblée Nationale !

Comme le Père Duchêne vous le disait avant-hier :

Vous êtes les derniers-nés du suffrage universel et vous seuls représentez vraiment l'opinion actuelle de la Nation !

Dissolvez l'Assemblée Nationale!

Rappelez au sentiment de leur devoir les maires et les députés de Paris, qui étaient quelque chose encore avant vous, avant que le suffrage universel eût fait en vos personnes sa dernière incarnation, mais qui depuis la fermeture du scrutin sont des branches mortes de notre vie politique !

Dispérsez au souffle de vos colères cette Chambre de factieux qui après avoir souscrit à la honte de la France, conspire maintenant la mort de la République !

Dispersez-la...!

Sommez-la de se dissoudre !

Ecrasez-la, si elle résiste !

Vous êtes la force, mais seulement parce que vous êtes le droit !

Ayez conscience de vous-même,

Et nous ne vous abandonnerons pas !

Nous serons avec vous quand même !

Nous irons tout droit aux factieux de Versailles,

Et s'ils n'obéissent point à la première de vos sommations, envoyez contre eux la moitié des patriotes amis de la Commune :

Le soir même, cent mille de nos baïonnettes luiront autour du théâtre de Versailles !

Au moment où le Père Duchêne était, cette après-midi, occupé à rédiger sa feuille et méditait gravement, comme il convient à un bon patriote, sur les événements du jour et sur les intérêts du peuple, une sacrée foutue série de détonations, à tout casser dans sa boutique, est venue brusquement lui faire dresser le nez au-dessus de son papier.

Foutre! s'est dit le Père Duchêne, qu'est-ce ça peut bien être que ça ?

C'est qu'il tousse ferme, le bougre !

Ah ça ! mille millions de tonnerres, est-ce que ces sacrés chiens d'aristos auraient encore essayé par hasard, de chatouiller les sans-culottes ?

C'est qu'il ne faudrait pas trop, vous habituer à ce petitjeu-là, ça pourrait vous coûter cher.

Mais tout à coup le Père Duchêne s'est foutu un grand coup de poing sur la tête et s'est renversé sur sa chaise, les deux mains plongées dans sa sacrée teignasse mal frisée, en riant comme un bossu ;

Mais, pauvre bougre de vieux marchand de ferraille tu perds donc la caboche à ton tour, et tu es donc devenu bête comme un royaliste, s'est-il dit à lui-même en manière de conversation, que tu ne devines pas tout de suite la cause de la sacrée pétarade de tous les diables qui fait danser une polka un peu soignée à tes trois fourneaux.

Comment ! tu n'y es pas encore ?

Ah! çà, monsieur le mauvais bougre, auriez-vous oublié, s'il « te » plaît, que c'est aujourd'hui le premier jour où la brave Commune de Paris se réunit à l'Hôtel-de-Ville ?

Et alors le Père Duchêne s'est collé sa casquette sur le « facies » et a dit à Jacqueline :

« Allons à l'Hôtel-de-Ville, ma vieille ! »

Et foutre !

Elle était là sa chère Commune au Père Duchêne, celle qu'il réclamait depuis si longtemps,

Elle était là, fière, respirant la force, l'écharpe rouge au côté, bonnet phrygien en tête, entourée de ses braves amis, les bons bougres du Comité, qui depuis ce grand jour du 18 mars, ont, au péril de leur vie, sauvé la Révolution, rajeuni la Patrie défaillante !

Et le Père Duchêne, debout aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, avec tous ses bons amis du Comité, se rappelait les grands jours de sa vieille Révolution !

Il voyait flotter le drapeau rouge, le drapeau de la fédération, — de l'ordre révolutionnaire !

Quelle joie ! et le vieux Père Duchêne aurait pleuré volontiers !... parce qu'il songeait à tous ses vieux amis, les révolutionnaires morts pour la patrie depuis que notre bonne République fait son chemin ;

Il songeait aux patriotes du Champ-de-Mars, qui, eux aussi, venaient fêter joyeusement l'anniversaire de la grande délivrance, et qui tombèrent sous les balles des jean foutres de royalistes ;

Il songeait aussi, le Père Duchêne, en voyant scintiller sous ses yeux toute cette forêt de baïonnettes ; en voyant se dorer au soleil les canons de la Commune qui tonnaient de leur grosse voix de bronze, — en entendant courir dans ses veines, comme un frisson gigantesque, cette *Marseillaise*, celle des grands jours !...

Ah !... il songeait alors aux grands fils de la vieille Commune qui, foutre ! sont bien nos aïeux, et dont le sang cimente aujourd'hui la Révolution du 18 mars ;

Et puis, ils passaient tous sous ses yeux, les grands insurgés : Juillet, Février, Juin, Décembre — nous avons des martyrs pour tous les mois ;

Les morts du cloître Saint-Merry, et ceux de la cité Bergère ;

Tous ceux enfin, qui dorment, aujourd'hui, victimes de leur foi dans la Révolution !

Ah ! le Père Duchêne aurait pleuré, pleuré de regret en ce jour de joie, — parce que, foutre ! il songeait que tous devraient être là pour saluer le beau celui où l'on peut crier à son aise :

Vive la Commune !

Ah foutre ! quel plus beau jour que celui où le Peuple entier vient acclamer la Révolution se levant enfin après avoir été si longtemps enchaînée !

Le canon tonnait — le canon de la Commune !

Le canon de la Commune qui chantait !

Tous nos braves amis étaient là, eux aussi comme la République, l'écharpe rouge au côté, — l'écharpe de la Commune !

Ah ! maintenant, tout est bien fini, allez !

La Commune ! nous l'avons, et vous ne lui toucherez pas un cheveu de la tête,

Vous ne monterez plus les marches de l'Hôtel-de-Ville,

Vous ne toucherez pas à la Commune,

Parce que la Commune, c'est l'Ordre, la Justice, le Travail, la Révolution !

Et puis enfin aussi, parce que nous sommes là, hein !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

En raison des demandes, qui lui arrivent de toutes parts, de collections de ses feuilles, le PÈRE DUCHÊNE se voit obligé de faire encore une fois un nouveau tirage de ses premiers numéros.

Il s'en occupe activement, et pourra en fournir à ses libraires jeudi après midi.

Jeudi, après midi, donc, il mettra en vente, rue du Croissant, 16, la réimpression de ses 10 premiers numéros, brochés ensemble, au prix de dix sous.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 15. UN SOU N° 15.



10 germinal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

A propos des faux billets de banque que le jean-foutre Favre a mis dans la circulation,

Pour ruiner le crédit de la Nation et mettre dans la peine les pauvres bougres de petits commerçants.

Ah ! le jean-foutre !

Comme tout se découvre tout de même à la fin !

Ce misérable, qui appelle le peuple de Paris le parti du brigandage, était tout simplement un faussaire ;

Le sieur Jules Favre, agent des d'Orléans après avoir été familier des Bonaparte, tripotait dans l'argent des patriotes,

Et se la coulait douce avec les jean-foutres de l'Hôtel-de-Ville, en faisant dans son laboratoire des trahisons, des tours de galérien !

Ah ! le gredin !

Si le Père Duchêne tient un jour ce lapin-là par les oreilles,

Je crois qu'il lui fera passer un mauvais quart-d'heure !

Foutre ! foutre !

Jamais de sa vie le Père Duchêne n'a été aussi en colère !

C'est que, voyez-vous, patriotes, non-seulement notre argent sonne dans les poches de ce jean-foutre et de ses gredins d'amis avec lesquels il a bu en trois mois de temps, 43,003 bouteilles de vin fin dans les caves de l'Hôtel-de-Ville,

Mais encore un certain discrédit pèse sur notre situation financière,

La confiance en pourrait être atteinte,

Et le crédit compromis.

C'est lâche comme un lièvre, cruel comme un tigre, bavard et voleur comme une pie !

Quel type !

Le Père Duchêne, qui connaît le mauvais bougre depuis longtemps, est convaincu pourtant que c'est bien moins encore pour avoir le moyen de se piquer le nez avec les camarades que le jean-foutre a fabriqué de faux papiers,

Mais bien plus encore pour foutre dedans la Nation qu'il voyait s'éloigner de lui, pour ruiner notre jeune Révolution dont il apercevait l'aurore, pour briser l'essor industriel de la République, qui est le salut du travail et la sauvegarde du commerce loyal !

Sentant que le pouvoir lui échappait des mains, le jean-foutre Favre s'est dit :

« Il n'y a qu'un moyen de mettre la Révolution dans la peine, c'est de ruiner le petit commerce et d'empêcher le travail de reprendre.

« Pour cela, il ne suffit pas de payer cinq milliards à la Prusse.

« Malgré l'énormité de la somme, la France est assez riche pour les payer ;

« Elle est assez courageuse pour s'acquitter, par son travail, de la dette que les jean-foutres de mon espèce ont contractée en son nom.

« On lui ferait même payer dix milliards qu'elle ne serait pas à quia pour cela !

« Que faut-il donc ?

« Il faut :

« Tuer le crédit, frapper au cœur la confiance,

« Et pour cela il est utile de fausser les billets de banque ! »

Et c'est ce qu'il a fait, le jean-foutre !

Et il est une chose qui vous prouvera bien, ô patriotes, que le Père Duchêne a raison et que l'infâme Jules Favre a surtout eu cette pensée en émettant de faux billets de banque :

Attention !

Quels sont les billets que le misérable a contrefaits ?

Sont-ce les billets de mille ou de cinq mille francs qu'il a faussés ?

Hein ?

Sont-ce ceux-là ?

Voyons, sont-ce ceux-là ?

Non, n'est-il pas vrai ?

Ce sont les plus petits billets :

Les billets de VINGT-CINQ et de VINGT FRANCS !

Et pourquoi ?

Parce que ce sont ces petits billets dont le petit commerce fait usage ;

Parce que ce sont ceux-là qui sont dans les mains du peuple !

Voyons là-bas, toi, le vieux de la rue des Amandiers, est-ce que tu as quelquefois touché des billets de cinq mille ?

Non, n'est-ce pas ?

On t'a dit qu'il y en avait,

Mais pour en avoir dans ta poche, halte-là, ma vieille, ce n'est pas fai pour ton nez!

On ne paie jamais les travailleurs avec des billets de cinq mille;

Les dames de la Halle ne changent pas souvent de billets de cinq mille;

Les vingt mille petits boutiquiers de Paris ne se servent pas beaucoup de billets de cinq mille.

Les billets de cinq mille sont destinés aux gens riches, aux accapareurs, aux gros industriels, aux fainéants et aux parasites de toutes sortes.

Vous voyez bien que, ceux-là, on aurait pu les fausser sans jeter beaucoup de trouble dans les transactions.

Aussi ce ne sont pas ceux-là que le jean-foutre a adultérés.

Ce sont ceux dont la circulation était la plus étendue, dont le change était le plus fréquent, qu'il fallait frapper,

Afin que la confiance se perdît;

Que, par suite, le crédit tombât;

Que le travail et le commerce cessassent;

Et qu'ainsi on arrivât tout doucement à une insurrection et à une guerre civile, prélude nécessaire d'une restauration monarchique;

Ce qui n'était pas trop mal raisonné, car le proverbe n'a pas tort, qui dit: quand il n'y a pas de foin au ratelier les chevaux se battent.

Ah! misérable jean-foutre!

Le peuple ne coupera pas dans tes ponts,

Et ce sera plus difficile que les autres fois de foutre le peuple dedans;

On saura s'entendre pour ne plus se foutre des coups de fusil à propos de bottes.

Et la Commune avisera à prendre les mesures nécessaires pour que les patriotes et les boutiquiers ne perdent rien!

Mais pour ce qui est de l'infâme Jules Favre, le Père Duchêne pense bien qu'on va lui faire son affaire.

Oh!... en justice!

Ne craignez rien, ô vous, pauvres bougres de républicains formalistes, qui avez cru en ce jean-foutre, qui avez placé en lui votre confiance et qui, maintenant encore, en commençant de l'apprécier à sa juste valeur, gardez encore le souvenir et le regret de vos vieilles amours!

Rassurez-vous, ô citoyens, dont la haine pour ce misérable est un peu mouillée de larmes!

Il y a des lois, même dans le Code Pénal actuel, qui punissent les faussaires!

Et ce scélérat a eu l'impudence de conserver sur les billets de banque qu'il a contrefaits l'article du Code Pénal que le Procureur de la République invoquera contre lui:

Dans les deux cartouches des billets de banque, en effet, ont lit:

« L'ARTICLE 139 du CODE PÉNAL punit de travaux forcés à PERPÉTUITÉ ceux qui auront contrefait ou falsifié les billets de banque autorisés par la loi. »

Le Père Duchêne croit que ceci concerne le ci-devant ministre des affaires étrangères — le bien-nommé, car ce ne sont que les affaires étrangères qu'il a faites.

Le Père Duchêne en est même sûr, que c'est à ce ci-devant ministre que s'applique ledit article 139 du Code Pénal.

Allons, allons, citoyens membres de la Commune,

Faites votre devoir!

Lancez à ce jean-foutre une sommation de comparaître devant la Cour d'assises de la République.

Et faites-le passer en jugement!

Les faussaires sont assez bien vus à la Guyane française,

Et le Père Duchêne verra avec plaisir s'éloigner sur l'Océan le vaisseau qui emportera vers Cayenne cet infâme calotin.

A perpétuité, gredin, à perpétuité !

A moins que le Procureur de la République ne rattache la question du faux à une question de haute trahison contre l'existence même de la Nation.

En ce cas, citoyens juges de la prochaine session de la Cour d'assises, le Père Duchêne sait que vous n'hésiterez pas à faire votre devoir et à appliquer la loi.

Pour le coup mes enfants, cette fois, il ne faut plus blaguer!

Ça se corse, mille tonnerres ! ça se corse !

Voilà les troupes de Versailles en marche sur Paris !

Oui, foutre ! vous avez bien lu : sur Paris!

Ce n'est pas le Père Duchêne, bien sûr qui vous fouterait dedans.

Ils arrivent donc les bons bougres, comme j'avais celui de vous le dire, ils arrivent tambour battant, drapeaux déployés, sac au dos et fusil sur l'épaule.

Il faut voir ça comme ils sont tous contents et comme ils ont l'air de rigoler de bon cœur.

Et comme les sans-culottes qui les rencontrent se jettent à leur cou et les embrassent en veux-tu en voilà.

Et comme ça fait un bel effet de les voir défiler au pas accéléré, entre des files à n'en plus finir de Parisiens, qui crient : Vive la Commune! avec leurs bonnes gueules de patriotes, toutes rayonnantes de joie, et leurs belles baïonnettes vierges du sang du Peuple, toutes étincelantes au soleil !

Ah mes bougres, c'est ça qui est un beau spectacle, bien fait pour contenter les républicains.

Aussi le Père Duchêne n'a pu le voir hier sans pleurer, foutre !

Et dans sa jubilation il a embrassé de toutes ses forces un bougre qui marchait en tête en soufflant, comme un dératé, dans une sacrée trompette qui faisait bien un vacarme de cinq cents mille diables, — mais le Père Duchêne ne s'en plaignait pas, parce qu'il jouait la *Marseillaise.*

Non, il ne se plaignait pas ; il n'y avait pas de danger, foutre !

Car les bons bougres de troupiers qui nous arrivaient là ne venaient pas pour se foutre un coup de torchon et se brûler le poil avec nous !

Ah bien oui ! c'était bon du temps des autres, ça !

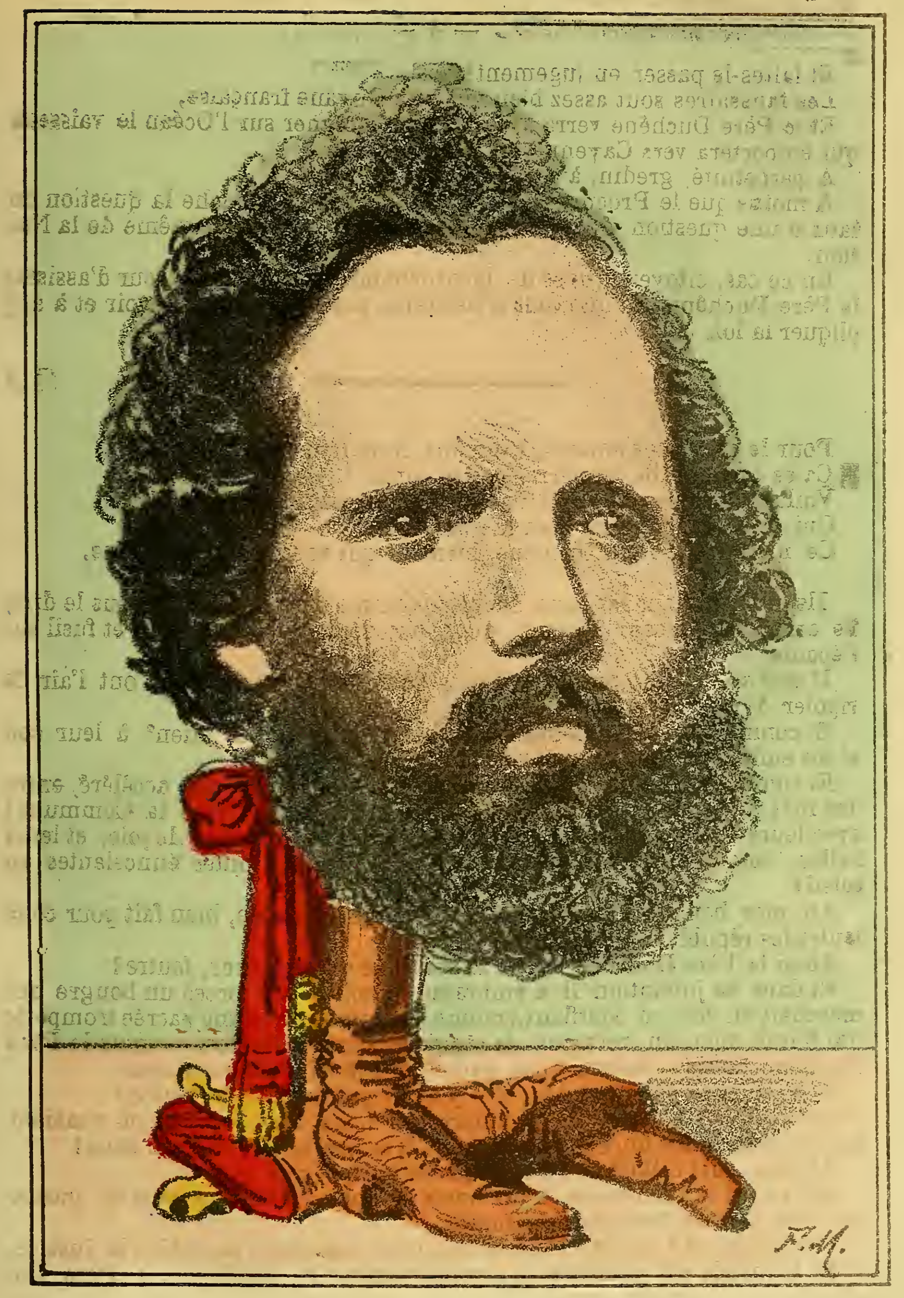
Mais avec la Commune, mille noms de noms ! il n'y a plus de guerre civile et plus de discordes politiques.

La Commune ! foutre ! c'est la République vraie, c'est-à-dire la Justice.

Et la justice est pour tout le monde, comme le soleil, ou le Père Duchêne ne s'y connait pas !

Donc, patriotes, pour en revenir à notre conversation, ces bons bougres de soldats qui franchissaient si fièrement la porte de la sacrée bonne ville de la Révolution, c'était tout bonnement le brave 13e de ligne qui faisait son entrée pacifique à Paris.

Il s'embêtait ce brave régiment, de garder à Versailles toute la clique du petit Thiers.



DEREURE (SIMON)

Ouvrier Cordonnier âgé de 40 ans. Dereure, doit sa carrière politique à Rochefort qui fit de lui le Gérant de son journal. - C'est un ignorant et un incapable, qui joint à cela une fatuité, une estime de lui-même qui le rend ridicule.

Imp. A. Mordret. édit. 8, rue Poulet.

Ça le chiffonnait de voir toujours à la porte de la caserne un tas de sacripants de gendarmes qui montaient la garde pour empêcher les troupiers de sortir, sans compter des paquets de roussins qui se foutaient toujours dans les jambes pour espionner tout ce qu'on disait,

Et puis il savait bien qu'on le gardait là pour lui faire faire une foutre besogne, pour l'envoyer un beau jour contre Paris, et lui faire foutre des coups de fusil aux défenseurs de la République,

Et ça ne lui allait pas du tout, attendu que c'est un régiment de républicains soignés.

Alors il s'est dit tout bonnement : 13e de ligne mon ami, ce n'est pas toi qui tireras jamais sur tes frères.

Donc tu n'as rien à foutre ici.

Par le flanc droit, en avant marche !

Et c'est comme ça qu'il est arrivé hier, et que le Père Duchêne l'a rencontré juste au moment où il faisait son entrée dans l'ex-préfecture de police où les bons gardes nationaux de Paris l'ont reçu à bras ouverts.

Voyons, est-ce une belle affaire, ça ? Et ça ne valait-il pas un bon coup de rouge à boire en témoignage de satisfaction ?

On l'a bu, foutre !

Et quand on l'a eu bu, on a dansé sur la place Dauphine, au son de la musique militaire;

On a dansé un rude rigodon, je vous en réponds, et c'est pas le Père Duchêne qui a fait tapisserie !

Ah ! malheur ! si on ne rigolait pas aujourd'hui, quand est-ce donc qu'on rigolerait ?

Aujourd'hui que tout marche comme sur des roulettes et que la République et la Commune sont définitivement fondées !

Aujourd'hui que tous les citoyens sont d'accord comme des frères, qu'ils sont tous, et qu'il n'y aura plus jamais de guerre civile possible, puisque les soldats de Versailles s'ennuient de ne pas nous voir et viennent nous faire des visites d'amitié.

C'est bien aujourd'hui le cas de se faire une bosse — ou jamais.

Aussi le Père Duchêne, depuis deux jours, n'engendre guère la mélancolie.

Il rit comme un bossu des bêtises que font tous les sacrés fainéants de l'Assemblée de Versailles.

Il se fout de toutes leurs manigances, qui ne font peur à personne,

Et il se paye de temps en temps, la satisfaction personnelle de crier pour lui tout seul dans son échoppe :

VIVE LA COMMUNE, FOUTRE !

VIVE LA COMMUNE ET VIVE LA JOIE !

Le Père Duchêne, qui allait en sortant de boire sa chopine, faire gravement son journal, afin de mettre les patriotes en garde contre les menées des jean-foutres réactionnaires, a lu sur les murs deux proclamations de Versailles qui, foutre ! lui paraissent de sacrés mensonges !

Dans la première affiche aux *honnêtes* habitants de Paris, le jean-foutre Kératry, préfet nommé par Picard, nous avertit que la Commune de Tou-

louse est foutue par terre, et que la République du duc d'Aumale siége de nouveau au Capitole !

Dans l'autre, le nommé Valentin, préfet de Lyon, et qui, foutre! ne porte pas, nous le savons par expérience, le Père Duchêne dans son cœur, a réprimé l'émeute dans la bonne ville du drapeau rouge, et se flatte d'avoir foutu dedans les factieux !

Eh bien ! malgré tout, le Père Duchêne dit que tout ça c'est de la blague; et qu'il ne peut, malgré tout, croire que ses braves amis les patriotes de Lyon et de Toulouse se soient amusés à la moutarde au point de se laisser ainsi foutre dedans par les jean-foutres bonapartistes !

Ce serait par trop drôle, foi de Père Duchêne, que le citoyen Duportal, qui passe, foutre ! pour un citoyen qui a du poil, ait été roulé par l'ex-commandant de contre-guérillas Kératry !

Et nos braves sans-culottes de Lyon, les patriotes de la Croix-Rousse, les *canuts* de toutes les révolutions, auraient été pris au piége comme un lièvre par le frère Hénon et par le frère Valentin?

Foutre, non ! C'est de la blague !

Le Père Duchêne le dit à ses bons bougres de patriotes :

La Commune n'est pas foutue à Lyon, pas plus qu'à Toulouse, mille tonnerres !

Pas plus qu'à Paris, où le Père Duchêne a tant éprouvé de satisfaction hier, en voyant sa belle Commune saluée et fêtée par deux cent mille patriotes !

Et puis, on n'a qu'à lire l'affiche !

Foutre ! ça vient de Versailles !

Ça vient de Versailles ! Le Père Duchêne vous dit alors : Ça sent Picard, Favre, qui nous a foutu déjà de faux billets de banque, comme le Père Duchêne vous l'explique aujourd'hui ! Ça sent les insulteurs de la Commune et de la Patrie, les fauteurs de désordres, les seuls assassins du 18 mars!

Ça ne vient que des jean-foutres !

Alors, foutre ! patriotes, ça sent la rousse, croyez-en le Père Duchêne !

Est-ce qu'il ne vous a pas toujours dit de vous méfier de ces gens-là, et n'a-t-il pas toujours eu raison, foutre !

Et puis, au bout du compte, quand les jean-foutres n'auraient, par hasard, pas menti, et quand ils seraient parvenus à passer la jambe à notre chère Commune à Lyon et à Toulouse, — croyez-vous que pour cela les sans-culottes désespéreraient de la Révolution et se foutraient à pleurnicher comme nos avocats du Quatre-Septembre !

Ah ! foutre !

Les patriotes ont été foutus en prison au 31 octobre, quand ils ont demandé la Commune !

Ils ont été fusillés le 22 janvier, quand ils ont demandé à sauver la Patrie expirante entre les mains des jean-foutres! Et même que, ce jour-là, le Père Duchêne a vu Clément-Thomas sur la place de l'Hôtel-de-Ville !

La Commune n'est pas foutue !

On nous a déjà menti comme ça quand le lendemain de la Révolution, le faussaire Jules Favre nous foutait au nez une sacrée dépêche prussienne qui était une pièce de sa façon, comme il sait les fabriquer !

Et puis, quand même elle serait par terre, eh bien ! ma foi, les patriotes ne seront pas longtemps sans la reconstruire, foutre !

Soyez tranquilles, Paris a les yeux sur vous et veille sur sa Commune !

Ah ! sacré tonnerre ! comme le Père Duchêne, tout de même, voudrait un jour aller à Versailles, pour rigoler à son aise !

Oui, mais on lui foutrait la main sur le poil avec une grande satisfaction.

Hier, dans cette sacrée assemblée de calotins qui se dit Assemblée Nationale, le citoyen Floquet a été forcé de les traiter d'idiots !

Voilà-t-il pas qu'il s'en trouve un qui se figure être aussi condamné à mort, parce que quelque farceur pour lui foutre la venette, a collé la nuit sur sa porte : *Bon à fusiller.*

Condamné à mort ! un jean-foutre de Versailles !

Condamné à mort comme un homme du 31 octobre ?

Comme un membre de la Commune ! comme Blanqui !

Ah foutre ! comme le Père Duchêne rigolerait de voir ces bougres-là crever de peur, tandis qu'ici nous sommes si tranquilles !

Que diable se croient-ils donc ?

Et foutre ! se figurent-ils que les patriotes de la Commune s'occupent tant d'eux !

Le jour où le Père Duchêne ira à Versailles, c'est là que le lendemain il fera lire à ses bons bougres d'amis son « *Grand Carnaval* » et qu'on rigolera. »

Mais le jour où le Père Duchêne ira à Versailles, ils auront déjà foutu leur camp ;

Car il n'ira pas seul, le Père Duchêne !

Pas vrai, patriotes !

Hier, patriotes, le Père disait, que le premier devoir des bons bougres que nous avons envoyés à la Commune, était de réclamer aux jean-foutres de Versailles notre brave citoyen Blanqui, que ces sacripants tiennent enfermé depuis le 17 mars.

Ah ! si le Père Duchêne et ses bons amis les patriotes savaient seulement où il est ! Ah ! foutre ! faudrait pas longtemps pour le délivrer !

Car c'est lui qui, le premier, a réclamé la Commune et qui, foutre ! doit en être le président, parce qu'il en sera la lumière !

Ah ! les jean-foutres pour se venger de n'avoir pas réussi dans leur sacrée trahison, ont arrêté Blanqui ?

Eh bien ! jusqu'à ce qu'il siége à la Commune, le Père Duchêne va un peu faire rigoler ceux qu'il tient dans sa bonne main, et qui, du reste, se sont foutus assez longtemps des patriotes !

A ce sujet-là, le Père Duchêne causait hier avec un de ses bons amis, un bon bougre qui est à l'ex-préfecture de police, et qui foutre ! n'est pas disposé à blaguer avec ceux qui ont voulu le désordre, tandis que nous voulions la justice, et qu'aujourd'hui, la Commune, pour la tranquilité des citoyens a mis à l'ombre pour quelques jours !

Un de ces jean-foutres, dont le Père Duchêne a oublié le nom, demandait à être élargi, parce que probablement il ne pouvait plus riboter à son aise, comme du temps où il était sénateur sous Badinguet !

L'élargir, foutre! On ne demande pas mieux! Que tous ces jean-foutres-là aillent se faire pendre ailleurs! Seulement, il y a tout de même une condition; et c'est celle que lui a proposée le bon bougre d'ami du Père Duchêne.

L'ordre d'élargissement doit être signé : BLANQUI!

Quand vous nous l'aurez rendu, lui que vous avez arrêté, malade, vieillard de soixante-sept ans, par colère d'avoir été démasqués par lui; eh bien! seulement alors, on vous foutera hors de prison!

Au bout du compte, vous qui nous avez conduits à la capitulation, vous pouvez bien manger un peu de vache enragée.

Blanqui, n'a-t-il pas été quelque chose comme vingt ans à Belle-Isle?

Gare aux jean-foutres si on ne nous rend pas Blanqui, l'élu de deux arrondissements, devenu inviolable comme la Commune elle-même!

Et prenez-garde que le Père Duchêne n'aille le chercher lui-même, à la tête de deux cent vingt bataillons de patriotes de Paris!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Aujourd'hui, Aujourd'hui, Aujourd'hui

C'est le Père Duchêne qui rigole, parce qu'il va paraître un journal bougrement patriotique, de quatre grandes pages, dans le format du *PEUPLE*, du vieux bougre de Proudhon, et ne coûtant qu'

UN SOU

C'est, ô mes braves Patriotes,

LA SOCIALE!

Et ça paraîtra à 2 heures de l'après-midi

En voilà un qui va se vendre bougrement à Montmartre et à Ménilmontant!

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 16. UN SOU N° 16.



11 *germinal an* 79.

LA GRANDE JOIE DU PÈRE DUCHÊNE

Parce que les citoyens membres de la Commune ont supprimé les trois termes échus,

Et que les bons bougres de patriotes ne seront pas foutus à la porte par les propriétaires jean-foutres!

Et sa grande motion pour que les infâmes épiciers et autres jean-foutres d'accapareurs ne bénéficient pas du décret de la Commune.

Ah! quelle joie, mes enfants! quelle joie!
En voilà une Commune!
Ça n'est pas de la petite bière, cela!
Il y a quelque temps, avant l'infâme arrêté du jean-foutre bonapartiste Vinoy, le Père Duchêne demandait déjà qu'on prît en considération les

plaintes des pauvres diables de petits commerçants qui ont mangé leurs pauvres économies pendant le siége,

Et qui n'ont pu vendre aux étrangers.

Il voulait qu'on ne fît point payer la totalité des loyers, et il réclamait un décret dans ce sens.

C'est qu'il n'osait pas tout dire, le bougre !

Et qu'il sait bien que qui trop embrasse mal étreint.

Ah ! il n'espérait pas une solution aussi pacifique de la crise, une entente aussi cordiale !

Il croyait être presque téméraire en demandant la remise de la moitié des loyers.

Vive la Commune !

Et qu'il est heureux, le vieux père, de s'être trompé et de voir que les citoyens membres de la Commune ont été aussi loin que ses vœux et plus loin que ses espérances !

Ah ! comme tout va bien !

Si vous aviez vu comme le Père Duchêne rigolait ce soir en se collant sur l'estomac une grande tranche de pâté de hure couchée dans un plat d'épinards à la graisse !

Le Père Duchêne n'a pas besoin d'apprendre aux bons bougres de patriotes que son verre contient juste une chopine, et qu'il le vide d'un trait à la santé de la nation !

Mais ces bons bougres n'apprendront pas sans une certaine satisfaction qu'hier soir le Père Duchêne l'a vidé douze fois à la santé de la Commune,

Sans compter le verre de file-en-quatre qui, hier, filait bien en une, foutre !

Ce n'est pas pour dire,

Ni pour faire son éloge,

Mais le Père Duchêne s'en est foutu une sacrée bosse !

Nom de tonnerre !

Il faut dire aussi que les patriotes ne sont pas habitués à voir tous les jours des décrets comme celui-là.

Vous l'avez tous lu, ce sacré décret qui va faire danser comme des rats les bons bougres de prolétaires et de petits commerçants.

Le voici, le bougre !

La Commune de Paris,

Considérant que le travail, l'industrie et le commerce ont supporté toutes les charges de la guerre, qu'il est juste que la propriété fasse au pays sa part de sacrifices,

DÉCRÈTE :

Art. 1er. — Remise générale est faite aux locataires des termes d'octobre 1870, janvier et avril 1871.

Art. 2. — Toutes les sommes payées par les locataires pendant les neuf mois seront imputables sur les termes à venir.

Art. 3. — Il est fait également remise des sommes dues pour les locations en garni.

Art. 4. — Tous les baux sont résiliables, à la volonté des locataires, pendant une durée de six mois, à partir du présent décret.

Art. 5. — Tous congés donnés seront, sur la demande des locataires, prorogés de trois mois

Hôtel-de-Ville, 29 mars 1871.

La Commune de Paris.

NOTA. — Un décret spécial réglera la question des intérêts hypothécaires.

Ah ! quels gaillards que les citoyens membres de la Commune !

Et comme la minorité de la bourgeoisie qui hésitait encore à lui taper dans la main va maintenant entrer avec nous dans la grande danse de la carmagnole !

Le Père Duchêne vous le dit, mes enfants, et vous pouvez en être bien certains :

Les jean-foutres de Versailles sont bien foutus !

Ce ne sont pas eux qui auraient osé rendre un pareil décret !

Non !

Ils n'auraient pas osé !...

Ils n'auraient pas osé parce que ces jean-foutres-là n'ont aucun amour pour le peuple, aucun dévouement pour les pauvres bougres,

Et qu'ils aiment bien mieux satisfaire deux cent mille fainéants qui n'ont jamais rien foutu de leurs cinq doigts et qui ont tout,

Que de contenter le peuple qui sue comme un vrai bœuf à travailler, et qui n'a souvent pas huit sous pour se coller une chopine dans l'estomac !

Voyez-vous, patriotes !

Tous ces bougres-là n'ont qu'une idée :

Mettre les patrons de leur côté,

« Parce que, disent-ils, avec les patrons, on tient les travailleurs.

Et pourquoi ?

Parce que, grâce à la foutue organisation sociale que nous avons maintenant, les patrons peuvent ne pas faire travailler quand ils veulent, et mettre le pauvre peuple dans la peine.

Entendons-nous, disaient ces jean-foutres !

Favorisons les patrons et les propriétaires !

Quand nous tiendrons le pauvre bougre par son pain et par son logement, il fera ce que nous voudront.

Il n'y a rien qui rende coulant comme de n'avoir rien à se mettre sous la dent ! »

Ah ! les misérables !

Si on les avait laissés tripoter à leur aise, ils auraient été capables de faire comme ils disaient, oui !

Heureusement, la Commune a ouvert l'œil et s'est dit :

« Halte-là, nos jean-foutres !

» Vous ferez pour Versailles ce que vous voudrez !

» Mais pour Paris, ça, c'est autre chose !

» Paris nous a confié ses destinées :

» Nous avons le devoir de le rendre heureux !

» Nous ne pouvons pas admettre que la félicité d'un seul se compose de la misère de vingt familles !

» Le peuple n'a rien fait ;

» Il a eu faim ;

» Il a eu froid ;

» Il a donné son sang pour la patrie ;

» Inutile de lui faire payer encore trois termes de loyer, qu'après tout il serait matériellement impossible d'exiger de lui, — et cela, pour enrichir un tas de jean-foutres qui ont déjà de l'or jusque par-dessus la tête.

» Remettons ces trois termes aux pauvres bougres,

» Il ne faut pas qu'ils soient rongés jusqu'à l'os par les propriétaires pour recommencer à travailler.

» Il faut qu'ils aient du cœur à l'ouvrage.

» Causons-leur une grande joie pour qu'ils prennent confiance dans leur Commune.

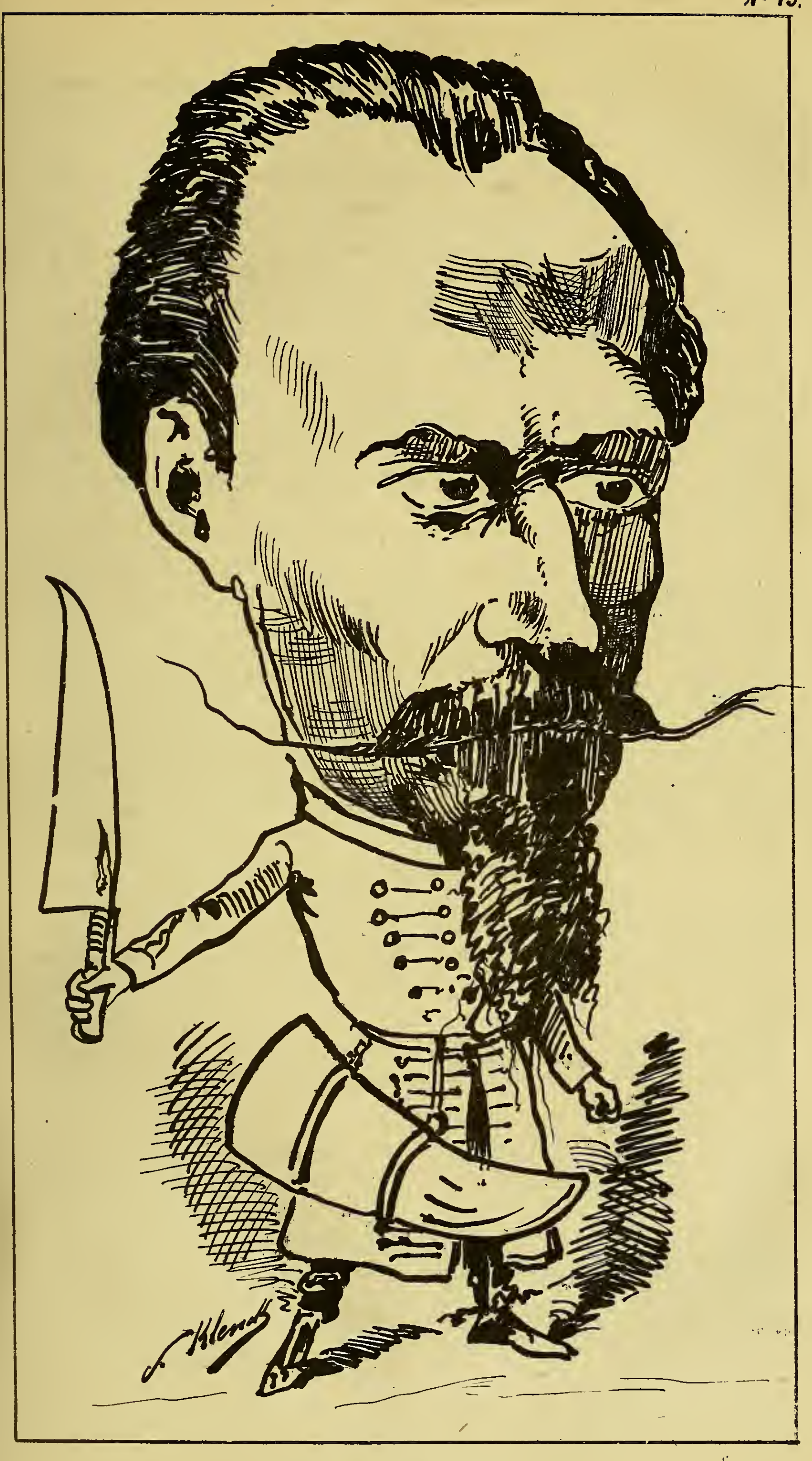
» Et qu'ils la défendent comme il faut contre les jean-foutres de royalistes et de bonapartistes ! »

Est-ce que la Commune n'a pas tapé juste, patriotes !
Le Père Duchêne est bougrement sûr que si !
Vous allez bien le voir !
Vous allez voir comme tous les mauvais bougres de propriétaires, qui se foutent pas mal que le peuple crève de faim pourvu qu'ils touchent leur monnaie, vont faire leur gueule demain matin — et jours suivants !
Le Père Duchêne voit déjà le nez de ces jean-foutres qui s'allonge d'un pied !
Ah ! les gredins ! comme la Commune a eu raison tout de même de ne pas couper dans le plan des propriétaires !
Le Père Duchêne sait bien qu'il y en a de bons !
Mais, si peu !...
Si peu ! ! !
Et foutre ! après tout, les bons ont déjà fait remise de leurs termes aux pauvres bougres !
Ils ne sont pas nombreux, il est vrai, ceux-là !
Mais il y en a !
Eh bien ! ceux-là sont de l'avis de la Commune et du Père Duchêne !
Et pour les autres, foutre !... Les patriotes se foutent pas mal de ce qu'ils diront, et le Père Duchêne aussi !
Enfin les petits boutiquiers ne seront pas ruinés !
Et l'union du petit commerce et du prolétariat sera consolidée par les bons décrets de la brave Commune de Paris !

Mais, sacré tonnerre !
Il y a pourtant quelque chose qui n'est pas du goût du Père Duchêne dans ce bon bougre de décret qui lui a fait boire tant de chopines à la santé de la Nation,
Et il va vous dire ce que c'est,
Citoyens membres de la Commune !

Voici !

Vous avez bien été de l'avis du Père Duchêne sur la question des loyers que les bons bougres de boutiquiers et de travailleurs ne devaient pas payer ;
Mais, souvenez-vous-en, le Père Duchêne avait fait une restriction :
Le Père Duchêne demandait que les mauvais jean-foutres d'épiciers et d'accapareurs de denrées ne bénéficiassent point du bon décret édicté par les seuls patriotes !
Comment, ces gredins qui ont fait crever le peuple de faim pendant quatre mois et qui ont maintenant un sac comme des milords anglais, seraient encore dispensés, par dessus le marché, de payer leurs trois termes !
Allons donc !
En voilà une qui serait mauvaise,
Et qui foutrait le Père Duchêne dans une rude colère !
Allons ! allons !
Foutez-moi une bonne annexe à ce décret-là,
Et faites payer tous ces jean-foutres-là !



DOMBROWSKI.

Faites payer, foutre

Oui, faites payer !
Mais,
Attendez un peu :
Payer, oui,

MAIS A QUI ?

Ah ! foutre ! voilà où le Père Duchêne a une idée bougrement patriotique à vous soumettre !

Le Père Duchêne veut que tous ces mauvais bougres-là paient à la Commune,

Pour que la Commune ait de quoi subvenir aux besoins des braves bougres de soldats qui viennent de Versailles en levant la crosse et qui se mettent à la disposition des citoyens membres de la commission militaire, au lieu de rester avec les factieux de Versailles, qui auraient voulu les faire tirer sur le peuple !

Le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans en affirmant que sa proposition aura l'approbation de tous les bons patriotes.

Les jean-foutres seront punis,

Les bons bougres seront récompensés,

Et ceux des propriétaires qui n'auront pas été payés n'auront pas à dire qu'on a favorisé quelques-uns de leurs copins.

Faites cela, citoyens membres de la Commune,

Et une fois de plus vous prouverez que vous êtes de bons bougres,

De vrais amis de la Nation,

Des partisans de l'égalité et de la justice !

Vous prouverez que vous ne prenez conseil que des intérêts de vos mandataires.

Que vous savez apprécier, reconnaître et récompenser les bons citoyens,

Et que vous ne favorisez personne, foutre !

Ah ! foutre ! en voilà qu'on ne pourra pas accuser d'ambition, et qui ne s'accrochent pas au pouvoir comme l'ont fait nos jean-foutres de Versailles !

Le Comité central a remis hier ses pouvoirs entre les mains des membres de la Commune.

Et dire qu'au 31 octobre, quand nous aurions dû établir solidement cette bonne Commune, on a fait afficher sur tous les murs que cette « poignée de factieux » voulait escalader le pouvoir !

Ah ! mes mauvais bougres, vous ne nous la ferez plus, celle-là !

Et puis, si jamais les « factieux » tombaient encore entre vos mains, vous ne pourrez plus exciter contre nous les bons bourgeois et les braves boutiquiers de Paris, en disant que nous voulons être au pouvoir pour voler les pauvres bougres.

Nos braves amis du Comité ont gardé le pouvoir juste assez longtemps pour sauver la Nation. Et ça n'a pas été long, avec de bons bougres comme ceux-là ! Ah foutre ! patriotes, si on les avait eus au 31 octobre au lieu d'être entourés de traîtres et de crétins !

Quant à nos jean-foutres, après avoir tout fait, après avoir trahi, volé,

tué la Patrie et la République, ils sont encore à Versailles qui se cramponnent malgré tout aux bribes de ce fameux pouvoir.

Eh bien ! ce n'est pas tout d'avoir donné sa démission, le Père Duchêne espère bien qu'on va demander aux citoyens du Comité, compte de tous leurs actes pendant les huit jours qu'ils ont siégé à l'Hôtel-de-Ville.

Oui, foutre ! le Père Duchêne exige des comptes, parce qu'il sait que ce sera clair, cette fois !

Et qu'on est sûr de ne pas pêcher en eau trouble !

Et puis, ça ne fera pas mal, patriotes, quand on pourra foutre au nez de de tous les jean-foutres qui voudraient calomnier la Commune :

Montrez-en donc autant !

Oui, foutre ! les bougres qui nous ont trahis ont-ils jamais rendu leurs comptes ?

Et ce jean-foutre Picard, qui spéculait à la Bourse sur les nouvelles politiques ?

Et ce jean-foutre Ferry, avec ses sacrées farines ?

Et ce jean-foutre Favre, avec ses billets de banque ?

Allons ! montrez vos comptes, citoyens du Comité !

Ce sera la préface de cette grande histoire que se prépare notre bonne Commune de Paris !

Le voilà donc sorti ce sacré décret que le Père Duchêne demandait depuis si longtemps — à propos des objets que les pauvres bougres de patriotes avaient déposés au mont-de-piété,

Parce qu'au bout du compte c'était déjà bien assez pour eux de crever de froid, et qu'il fallait encore payer cher la foutue saloperie que le jean-foutre Ferry nous donnait à manger.

Ah ! mes pauvres bougres de patriotes, vous pourrez donc revoir ces bonnes nippes qui vous manquent depuis si longtemps !

Vous n'aurez pas à songer que la pauvre montre en argent que vous achetée sur vos petites économies, se balance à la vitrine de quelque sacré brocanteur,

Et que l'anneau de votre femme a été vendu à un marchand d'argent.

Ah ! la bonne Commune qui nous fout pour le premier jour de ces bonnes lois qui protégent les pauvres bougres, tandis que le jean-foutre de gouvernement comme Thiers nous en préparait un, n'aurait jamais pensé à eux !

Faut la garder, cette Commune, citoyens !

C'est le Père Duchêne qui serait en colère si un jour, mille tonnerres ! vous lui laissiez passer la jambe par les jean-foutres !

Ah ! ce jour-là, foutre ! le Père Duchêne ne reconnaîtrait plus ses bons amis les patriotes qui ont fait le 18 mars !

Car, s'ils la laissaient foutre dedans, la Commune ! c'est qu'au lieu de veiller sur elle, ils passeraient leur temps à s'amuser à la moutarde,

Ou bien à jouer au bouchon sur les places publiques comme les jean-foutres de *feignants* qui ont été cause que nos amis de l'ex-préfecture de police ont été forcés de rendre ce bon bougre de décret dont le Père Duchêne vous a déjà parlé, patriotes !

Mais les citoyens aimeront leur Commune, et la protégeront contre les intrigants et les traitres.

Parce qu'elle rend de bons décrets comme celui-là, dans l'intérêt des patriotes,

Et qui permettent à tout le monde, après ce sacré siége où les jean-foutres se sont tant foutus de nous, de reprendre ses affaires sans être pour longtemps encore dans le galimatias !

Au moins, comme cela, le travail va reprendre ; et voilà de bons bougres de patriotes débarrassés de tout ce qui pouvait leur foutre des soucis.

On aura cœur à l'ouvrage, foutre ! Et tout le monde voudra travailler à s'en faire fendre la peau !

Et puis quand on aura quelques sous qu'on aura bien gagnés, eh bien, alors, foutre ! on ira un beau jour rechercher dans ce sacré Mont-de-Piété tout ce qu'on aura été forcé d'y foutre pendant le siége !

Voyez-vous, patriotes, avec des mesures comme celles-là, dans six mois, il n'y reparaîtra plus !

Le travail sera réorganisé ; tous les bons bougres qui voudront travailler seront à leurs affaires. Patrons et ouvriers seront contents, et Paris que ces sacripants ont fait bombarder ne s'en souviendra seulement plus, ni des jean-foutres !

Au travail, patriotes, puisque maintenant, avec notre bonne Commune, vous ne craignez plus d'être trompés.

Au travail ! à l'atelier !

Le Père Duchêne vous l'ordonne, patriotes !

Et puis le jour où on aura de quoi retirer ses nippes du clou, venez voir le Père Duchêne, et, foutre, il vous paiera une sacrée chopine !

La Commune travaille bien tout de même, hein, patriotes !

En voilà encore une foutue loi que les bons citoyens n'aimaient guère, la conscription !

Parce que, foutre ! quand on avait un beau garçon qui avait du cœur à l'ouvrage et qui travaillait du matin au soir pour nourrir sa famille,

Quand il avait vingt ans et que c'était un beau gars solide, qui maniait crânement le marteau, et qui promettait d'être un bon père de famille et un bon citoyen,

Eh bien ! alors, foutre ! si ça plaisait à un jean-foutre comme Badinguet d'aller au Mexique ou autre part, il fallait quitter l'atelier !

Et puis on revenait quand c'était fini, éclopé, avec des fièvres ou une jambe de moins. — Souvent même on ne revenait pas !

Ah foutre ! combien y a-t-il de bons patriotes qui, au lieu de garder et servir la République et la nation, se sont fait ainsi casser la gueule pour rien !

Ah ! quand c'est pour la nation, comme en 92 !

Quand l'étranger envahit le sol national, ah ! foutre ! il n'y a pas besoin d'avoir passé sa vie dans les casernes quand on veut foutre l'ennemi à la porte !

Témoins nos braves gardes nationaux qui se sont battus comme des chiens à Buzenval !

Il suffit d'aimer son pays, voyez-vous !

Et, foutre, les patriotes l'aiment bien !

Si les jean-foutres de gouvernements ont des armées permanentes, c'est pour se défendre contre les citoyens qui veulent les foutre à la porte !

Mais maintenant, les soldats ne veulent plus se battre contre nous, parce qu'ils savent qu'eux aussi on les a trompés.

La seule armée qu'on aura maintenant, c'est la garde nationale ; le seul soldat, le soldat-citoyen !

La meilleure arme, voyez-vous, c'est l'outil. On n'a pas besoin de chassepots quand on n'a pas d'ennemis chez soi,

Ce n'est plus la culotte rouge qu'il nous faut porter maintenant, patriotes : c'est le pantalon de toile du travail !

Ce n'est plus la caserne qui doit s'ouvrir : c'est l'atelier.

Le Père Duchêne vous le dit, et comme vous tous, patriotes, il est, foutre ! de l'avis de la Commune !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

☞ Le Père Duchêne a vu reparaître avec une vive satisfaction le *Vengeur*, de son ami, le citoyen Félix Pyat !.... Voilà un journal bougrement patriotique et qui ne laissera pas foutre dedans les intérêts du peuple ! ! !

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 17. UN SOU N° 17.



12 *germinal an* 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour que les citoyens membres de la Commune suppriment le traitement des calotins;

Pour qu'on leur fasse payer le loyer de leurs boutiques à messes,

Et pour qu'ils soient traités comme de simples citoyens.

Le Père Duchêne sait que la Commune est composée de bons bougres qui ont rudement l'œil sur les intérêts du Peuple,

Et foutre ! il n'est pas trop tôt qu'il y en ait comme ça !

Nom de nom ! il y a vraiment trop longtemps qu'on nous fout dedans,

Et qu'on mange la laine sur le dos des pauvres bougres !

Aussi le Père Duchêne est convaincu que les citoyens membres de la

Commune ne vont pas tarder, dès qu'ils auront une heure de loisir, à s'occuper des jean-foutres de calotins !

Ah ! foutre ! ça n'est pas de la petite bière que la question des calotins, qui sont riches comme des Crésus, et qui ont toujours cherché à foutre le peuple dedans en entretenant l'ignorance et la superstition, et en fanatisant les bonnes femmes avec des momeries !

Ils sont puissants, les mauvais bougres, oui !

Et ils travaillent en dessous, — et dur !

Le Père Duchêne est très-convaincu que les patriotes ne lui diront pas qu'il en a menti en affirmant que tous les jésuites sont des jean-foutres !

A bas Trochu !

Qu'on le pende et qu'on le décore, ce général de la police romaine !

C'est le Père Duchêne qui en rigolera !

Donc citoyens, membres de la Commune, vous avez le devoir absolu de vous occuper des jean-foutres de calotins,

Et de ne plus permettre qu'ils se foutent des enfants du peuple en leur collant dans la tête un tas de sales idées qui font des esclaves au lieu de faire des hommes et développent l'humilité au lieu d'exalter la dignité.

Le passé de tous ces bougres-là est trop connu !

Le Père Duchêne n'a pas l'habitude de vouloir prouver ce que tout le monde sait,

Et tout le monde sait bien qu'un calotin et un patriote, ça fait deux !

Aussi le Père Duchêne n'a jamais pu comprendre comment les bons citoyens permettaient à leurs divers gouvernements de foutre le pauvre argent du peuple dans les pattes de ces cafards.

Ah ! sacré tonnerre !

Le peuple est rudement bon et généreux, tout de même, d'aller donner ses quatre sous pour nourrir un tas de fainéants qui rigolent entre eux et font des pique-nique tous les vendredis ensemble comme s'ils étaient à la barrière !

Foutre ! foutre !

Il faut que tout ça change !

Et bougrement encore !

Il ne faut plus que les paresseux aient des ventres comme des commodes, tandis que les pauvres bougres de travailleurs restent plats comme des galettes !

Ah ! mauvais bougres de calotins,

Si un jour le Père Duchêne était quelque chose dans le gouvernement, il mettrait bougrement vite à la broche toutes ces cailles bénites qui se saoûlent tous les jours dans les vignes du Seigneur !

Allons, allons ! citoyens membres de la Commune ! Supprimez vite les traitements de tous ces fainéants-là !... et qu'ils travaillent s'ils veulent manger,

Ou que les vieilles bêtes de dévotes qui vont faire des simagrées dans les confessionnaux les payent, puisqu'elles s'en servent ;

Mais les patriotes, qui ne vont tendre leur langue au bon Dieu que tous les trente-deux du mois et qui se foutent pas mal des calotins,

Franchement, ceux-là, citoyens membres de la Commune, ça ne serait pas raisonnable de leur faire donner leur argent pour nourrir tous ces bougres-là !

Et puis ça n'est pas tout !

Ça n'est pas du tout assez de ne plus foutre de traitement à ces bougres-là

Non, foutre ! ça n'est pas assez !
La Nation a besoin d'argent, sacré tonnerre! Et puisque les églises sont des monuments de l'Etat, qu'on leur loue leurs sacrées boutiques à messes,
Et qu'on ne leur foute pas pour rien des magasins pour débiter leurs pains à cacheter !

Ah ! nom de tonnerre ! comme le Père Duchêne aurait l'œil sur tout ça
Et comme il pense bien que les citoyens membres de la Commune ne vont pas laisser moisir cette question-là qui est si importante pour les intérêts de la Nation.
Qu'on leur loue les églises à ces bougres-là,
Parce qu'après tout, il ne faut gêner la liberté de personne, et que, s'il y a des gens que ça amuse d'aller entendre un calotin, il ne faut pas les en empêcher.
Vive la joie, et la liberté pour tout le monde !
Le Père Duchêne s'en va bien de temps en temps, en été, voir les saltimbanques sur la place de l'Observatoire,
Et quand il a été à Lyon pour essayer de refaire son journal supprimé à Paris par l'infâme Vinoy, il a couru, comme un vieux lapin, voir son ami Guignol, — vous savez : le bon Guignol lyonnais, qui est comme lui un brave ami du Peuple et de la Commune!
Et qu'il a rudement rigolé même !
Allons, allons, qu'on respecte la liberté de tout le monde, même celle des calotins;
Mais puisque ce sont des boutiquiers, qu'on leur fasse payer patente aussi, foutre ! et qu'ils ne soient pas plus avantagés que les pauvres bougres de petits marchands !
Et tous les gens de bon sens vous approuveront, citoyens membres de la Commune !
Comment ! est-ce que vous croyez que ce n'est pas justice ?
Est-ce que vous croyez que quand le Père Duchêne va payer ses contributions et sa patente pour sa boutique de fourneaux, ça le fait rigoler de savoir qu'une partie de son pauvre argent ira dans les poches des calotins !
Ah ! foutre non ! par exemple ! et que ça le fout rudement en colère ;
Et il y a beaucoup de patriotes qui pensent comme lui !

Et puis aussi, citoyens membres de la Commune, empêchez-les de porter leurs foutues robes noires qui est une grande partie de leur prestige et de leur autorité sur la pauvre cervelle des bonnes femmes !
Est-ce qu'on s'habille comme ça !
Est-ce que les ministres protestants ou les prêtres des juifs se collent sur le dos des déguisements comme ça et trainent sur leurs mollets des jupes comme les femmes !
Voyons, citoyens membres de la Commune, est-ce que vous trouvez convenable qu'on se déguise comme ça en dehors des jours gras,
Et qu'est-ce que vous croyez qu'on dirait du Père Duchêne si, au lieu de sortir en simple carmagnole, il arrivait un de ces jours chez son imprimeur Sornet, déguisé en Clodoche ?
Ne permettez pas, citoyens membres de la Commune, que ces jean-foutres-là se rendent ridicules au physique comme au moral,
Et que ce ridicule leur serve de réclame pour foutre le Peuple dedans !
Faites cela, citoyens, vous aurez bien mérité de la Nation !

Vous montrerez que vous êtes de rudes gars !
Et les bons bougres seront avec vous !
Vous ne serez pas des despotes,
Vous réduirez simplement les calotins au droit commun ;
Et vraiment le Père Duchêne ne sait pas ce qu'ils pourraient réclamer de plus !
Ne gênez ni leur commerce, ni leur pensée :
Replacez-les dans la loi,
Traitez-les comme les autres boutiquiers,
Laissez-leur dire, écrire, publier ce qu'ils veulent.
Et s'ils désirent se mettre en robe noire, comme les bonnes femmes, laissez-leur-en le droit — au carnaval !

Ah ! maintenant que les jean-foutres de Versailles voient que cette fois-ci notre bonne Commune leur a passé la jambe pour de bon, et qu'ils sont foutus pour longtemps, voilà que la rage les prend, et qu'ils emploient tous les moyens possibles pour remonter sur l'eau !

Ah foutre ! sacrés calotins de malheur, vous avez beau faire, allez !

Nos braves bourgeois et boutiquiers de Paris n'oublieront jamais que vous avez, au mépris de tous leurs intérêts les plus chers, accouché de cette foutue loi des échéances qui vous a fait foutre le camp à Versailles !

Vous avez beau faire, vous ne reviendrez pas, foutre !

Ou bien, il n'y aurait donc plus un seul sans-culotte de vivant,

Ou le Père Duchêne se serait alors bougrement trompé, puisqu'il croit de plus en plus que ses bons amis, les patriotes, ne veulent plus voir parmi eux les misérables, dont le moins mauvais, foutre, est fabricant de faux billets de banque !

Ah ! vous savez, patriotes, ce qu'ils ont fait, les jean-foutres, pour conserver le pouvoir ;

Vous savez — le Père Duchêne n'a pas besoin de vous le dire — qu'ils ont piétiné pendant six mois sur les cadavres des bons bougres qu'ils faisaient massacrer à plaisir, sans compter que tous les autres crevaient de faim !

Enfin, foutre ! le Père Duchêne serait honteux, si c'était lui qui devait vous apprendre qu'ils ne sont tous que des sacrés jean-foutres et des traîtres !

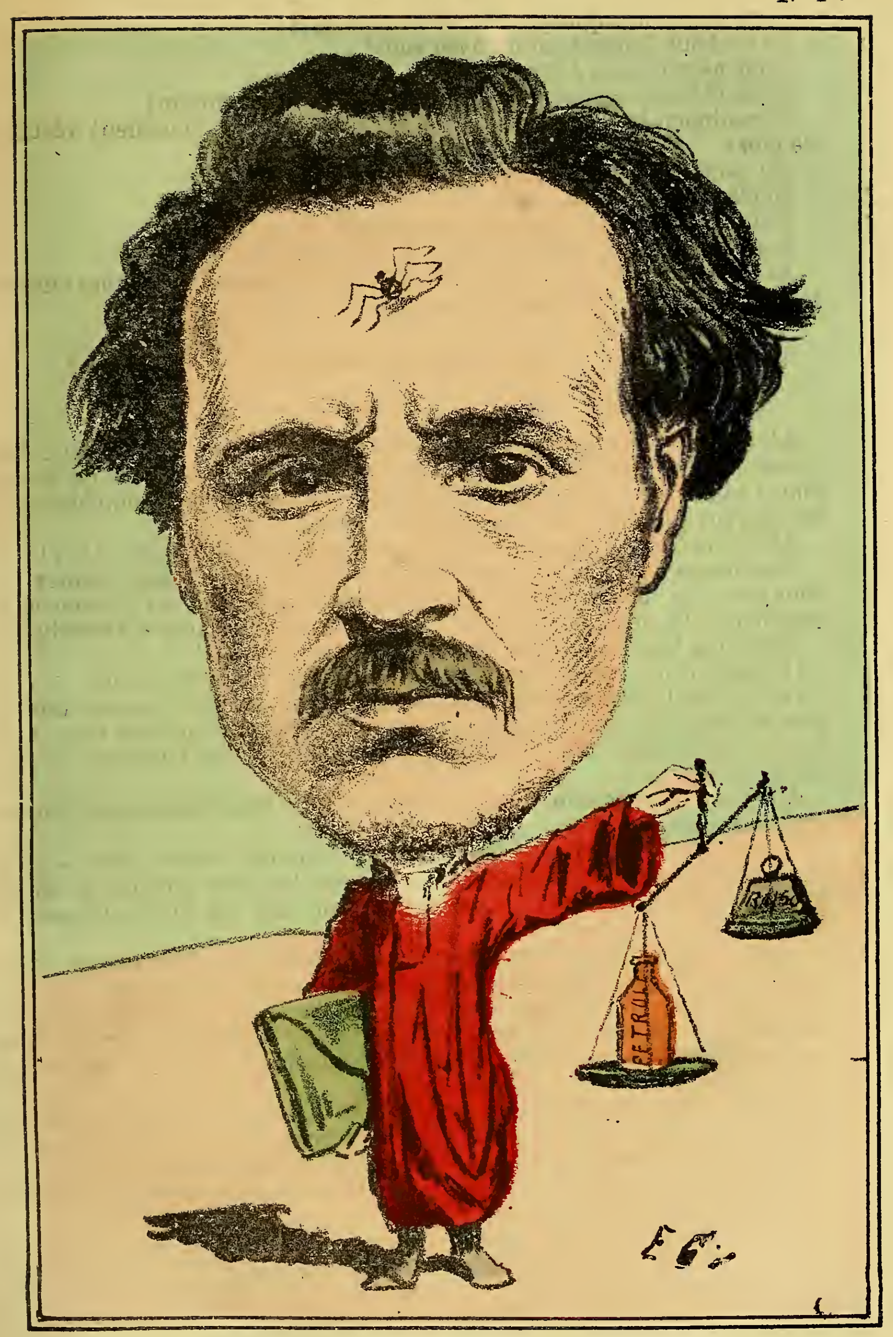
Aujourd'hui, notre bonne Commune va bien, et le Père Duchêne est content d'elle, sauf qu'il désire encore une petite addition à cette bonne loi des loyers qu'elle a, foutre! bienfait de rendre en faveur des pauvres bougres qui ont tant souffert !

Eh bien ! patriotes, savez-vous maintenant qu'ils se sentent carrément foutus, et qu'ils font tout pour essayer de faire tourner en eau de boudin notre chère Commune, que les bons citoyens tiennent tant à garder !

Ces jean-foutres-là ne craignent pas de désorganiser les services publics qui, foutre ! sont le rouage de la cité !

Déjà, ils avaient emporté toutes les caisses afin que nos bons bougres de gardes nationaux ne pussent pas recevoir cette sacrée indemnité des 30 sous que, foutre ! ils refuseront bientôt, parce que la Commune va si bien faire qu'elle va r'ouvrir les ateliers et donner du travail à tous ceux qui en voudront.

Puis, ils ont arrêté les trains de vivres dirigés sur Paris, espérant, comme le jean-foutre Bismark, faire rendre les patriotes par la famine.



PROTOT (EUGÈNE).

Avocat. Agé de trente et un ans. Fils d'un paysan de la Côte-d'Or. Nommé délégué à la Justice, il abolit les charges d'Huissier, de Notaire, etc, et ordonna que tous les officiers publics devaient dresser gratuitement les actes de leur compétence.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Ah! foutre! on ne déposera pas ses armes, c'est déjà bien assez d'en avoir livré aux Prussiens!

Aujourd'hui encore, on est venu dire au Père Duchêne que le nomme Rampont s'était permis de désorganiser le service des postes, parce que les bons bougres de la Commune n'avaient pas voulu le laisser entre les mains d'un ami des jean-foutres,

Et parce que comme ça, avec un bon patriote pour surveiller les manœuvres réactionnaires, on ne nous foutra plus sur les murs de ces sacrés mensonges comme la fausse dépêche prussienne de Favre!

Répondez, bons bourgeois, si d'habitude tout ce qui demeure dans une mauvaise maison n'est pas suspect!

Eh! foutre! la maison est mal famée, patriotes!

Allons, vous n'êtes donc pas contents, tas de jean-foutres, du pétrin où vous avez mis les bons patriotes, que vous cherchez encore, par vos manœuvres infâmes, à exciter à la guerre civile?

Nous sommes le suffrage universel républicain; donc nous sommes vos maîtres!

Vous n'êtes, vous, que la volonté populaire souillée par un vote fait sous la férule étrangère!

Vous nous avez trahis, livrés, couverts de honte!

Vous vouliez nous ruiner, par-dessus tout cela!

Allons! vous avez assez fait, il nous semble!

Voulez-vous donc que nous usions de représailles!

Prenez garde alors que le Père Duchêne n'aille un jour à Versailles!

Il vous fouetterait, mes jean-foutres!

Et jusqu'au sang!

Sapristi, patriotes, il faut avouer que la Commune marche bougrement bien et qu'elle prend depuis deux jours des mesures rudement bonnes!

Vous avez tous lu avant-hier son brave décret en faveur des pauvres bougres de locataires qui ne pouvaient pas payer leurs termes et qui, décidément, ne les paieront pas, ainsi que l'avait prévu et conseillé depuis longtemps votre vieil ami, le marchand de fourneaux, qui est un fineau sans en avoir l'air et qui voit clair, je vous en réponds, par-dessous ses lunettes.

Mais ce n'est pas seulement par les décisions importantes qu'elle prend dans l'intérêt du peuple et des bons bougres de la petite bourgeoisie qu'il faut juger notre brave municipalité;

Elle est si bien imprégnée de l'esprit de justice, qu'elle ne peut rien foutre sans que sa besogne soit marquée au coin de la Révolution et que ça se retrouve jusque dans les plus petites choses.

Hier, par exemple, à propos de la vérification des pouvoirs, elle a adopté de fameuses résolutions qui ont bougrement satisfait le Père Duchêne.

D'abord, la Commune a déclarée qu'on ne pouvait pas être à la fois membre de la sacrée Assemblée d'aristos qui s'obstine — on ne sait pas pourquoi — à siéger à Versailles, et membre de la Commune de Paris.

Voilà déjà une chose bougrement juste et que les foutus avocassiers qui avaient autrefois le monopole de parler de la chose publique, n'auraient jamais inventée.

Ces bougres-là, qui ne font jamais leur besogne, trouvent trop naturel

d'accepter d'abord toutes les bonnes places et de s'y goberger ensuite le plus longtemps possible, quitte à ne rien foutre de bon et à laisser le peuple dans le pétrin.

Mais nos braves conseillers ne sont pas de cette pâte-là.

Ils ne veulent pas de conseil et ils ont, foutre ! bien raison.

Si, un bougre choisi par le peuple de Paris, hésitait seulement une seconde entre l'Hôtel-de-Ville et la sacrée boîte à perruques du petit jean-foutre Thiers, ça suffirait pour prouver qu'il n'est qu'un sacré chien de royaliste indigne des suffrages des patriotes.

Il n'y a pas à dire. Il faut choisir entre le Peuple et le Roi.

Et la Commune a bougrement bien fait de ne pas badiner sur cet article-là.

Mais ce qui est encore bougrement plus admirable que le vote n° 1, c'est le vote n° 2.

La Commune, en votant l'admissibilité du citoyen Frankel, qui est un bon bougre d'ouvrier de l'Internationale, a décidé qu'en principe, « les étrangers pouvaient être admis à la Commune. »

C'est ça qui est un fameux exemple et une bonne leçon donnée aux imbéciles qui ont engueulé à Bordeaux notre vieux Garibaldi, sous prétexte qu'il était né à Nice.

Je vous demande un peu si on ne peut pas être Chinois ou autre chose, et avoir tout de même de bonnes idées.

Quand le Père Duchêne a entendu ça, il a été rempli de satisfaction.

D'abord, vous pensez bien que ça lui faisait plaisir que son ami Frankel fut admis, non pas positivement parce que c'est son ami, mais parce qu'il sait que ce gaillard-là est un homme bougrement capable, qui en sait long malgré ses pattes noires et qui rendra de fameux services au peuple.

Mais sur tout ce que voulait le Père Duchêne dans cette affaire-là, c'est le principe.

Le principe, foutre ! le principe, c'est toujours là qu'il faut en venir.

Eh bien ! le principe, c'est que pour les républicains il n'y a pas de frontières, pas de nationalités, qui ne servent qu'à engendrer des querelles et à faire tuer des patriotes, quand tous les peuples sont frères et amis.

Par conséquent, des républicains ne doivent jamais demander à un homme : De quel pays es-tu ? — Mais bien : Quels services rends-tu ?

On est toujours d'un pays quand on l'aime, quand on le sert et qu'on lui est utile.

Et foutre ! là-dessus, il ne peut pas y avoir de meilleur juge que le peuple lui-même !

Les bons bougres de la Commune ont parfaitement compris ça, et on a bien vu qu'ils étaient de braves gens et qu'ils avaient vraiment de l'intelligence politique, quand ils ont dit qu'au surplus, le titre de membre de la Commune comporte implicitement celui de citoyen.

Cette parole-là qui est bougrement vraie, a fait venir des larmes aux yeux du Père Duchêne, parce qu'elle lui a rappelé un jour qui est bien loin maintenant, mais dont le souvenir ne s'effacera jamais de son cœur.

C'est le jour où la Convention, qui était bougrement bonne tout de même, quoiqu'elle ait été bien injuste avec votre vieux marchand de ferraille, a reçu dans son sein le brave ami que le Père Duchêne pleure encore, Anacharsis Clotz, que les sans-culottes, dans ce temps-là, appelaient l'orateur du genre humain.

Ah ! c'était ça une belle fête patriotique et une fameuse joie pour les amis du Peuple.

Le Père Duchêne autrefois ne pouvait songer à ce temps-là sans se

mouiller le cil, mais maintenant il aime, au contraire, à revivre tous ces souvenirs, car il n'a plus rien à regretter.

Il avait perdu sa chère République et il en a retrouvé une plus belle.

Le Père Duchêne revient encore aujourd'hui sur cette sacrée question des loyers qui nous a déjà donné tant de fil à retordre, et que la Commune a résolue, en ce qui touche les pauvres bougres de patriotes qui n'auraient jamais pu sortir de ce sacré galimatias.

Hier déjà, le Père Duchêne vous disait, ô patriotes, qu'il fallait absolument que notre bonne Commune ne fit pas bénéficier de cette bonne loi les sacrés jean-foutres d'accapareurs et marchands d'argent qui ont pressuré pendant tout le siége, les pauvres bougres.

Car, foutre ! ces voleurs là ont de quoi payer !

Et ça ne serait pas juste, hein, patriotes !

Il faut absolument que le décret ne soit fait que pour ceux qui en ont besoin et que ceux-là seuls en profitent !

Le Père Duchêne savait bien qu'il y avait encore bien des choses à revoir, et il se proposait de les signaler à ses bons amis de la Commune,

Quand aujourd'hui, un bon patriote qui buvait chopine avec lui, lui fit remarquer aussi qu'il se trouvait à Paris pas mal de jean-foutres, qui par calcul ou par intérêt, ont vendu leurs biens en viager à des pauvres bougres,

Qui, s'ils ne sont pas payés par leurs locataires, ne pourront pas payer non plus, foutre! la rente viagère.

De sorte alors, que le jean-foutre rentrera dans sa propriété, et bénéficiera de toutes les rentes qu'il aura empochées les années précédentes.

Voyons, mes bons bougres de la Commune, il y a là un point qu'il faut éclaircir,

Parce que, foutre ! il faut être juste,

Et que la Commune l'est,

Il faut que tous les patriotes soient contents du décret, foutre !

Et que tous aillent, comme l'autre jour à la grande fête de la Révolution, saluer cette brave Commune qui les aura tirés d'embarras !

Allons, vite, et que le Père Duchêne voie le plus tôt possible sur les murs le décret qui, en protégeant les bons patriotes, ne lèse au bout du compte que les jean-foutres.

Car c'est à eux, foutre ! qu'on doit d'être resté si longtemps dans le pétrin !

Ah foutre ! pour le coup, c'est trop fort !

Et les jean-foutres de Versailles n'y vont pas de main morte !

Voilà-t-il pas qu'ils ont, eux aussi, tout comme leurs amis les Prussiens, établi des batteries à Brimborion et à Saint-Cloud,

Pour bombarder les patriotes !

Le Père Duchêne en rigole, ma foi !

Car il faut que nos bons bougres de patriotes apprennent que les artilleurs ont refusé de s'en servir contre nous,

Et que les jean-foutres ont été obligé d'y installer ces sacrés roussins de malheur qui ont déjà assommé, sous Badinguet, les bons bougres qui voulaient la République !

Quand on est réduit à ne plus se servir que des roussins, on est bien près d'être foutu,

Si on ne l'est pas déjà, hein, patriotes !

Et ils le sont, foutus ! Si tout le monde est de l'avis du Père Duchêne.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

En raison des demandes, qui lui arrivent de toutes parts, de collections de ses feuilles, le PÈRE DUCHÊNE se voit obligé de faire un nouveau et dernier tirage de ses premiers numéros.

Il s'en occupe activement, et pourra en fournir à ses libraires lundi, à onze heures.

Lundi, à onze heures, donc, il mettra en vente, rue du Croissant, 16, la réimpression de ses 10 premiers numéros, brochés ensemble, au prix de 50 centimes.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 18. **UN SOU** N° 18.



13 *germinal an* 79.

Finissons-en, foutre!

OU

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres de Versailles, qui, en désorganisant les services publics, excitent comme autrefois à la guerre civile;

Sa grande motion aux membres de la Commune, pour qu'ils agissent au plus vite, et répriment énergiquement les menées des factieux.

Est-ce que ça ne va pas bientôt finir, foutre!

Et les factieux de Versailles ne vont-ils pas, à la fin, foutre la paix aux bons patriotes qui ont nommé la Commune et entendent vivre heureux avec elle!

Comment ! jean-foutres que vous êtes, vous n'etes pas encore contents !
Que demandez-vous donc, alors ?
Voulez-vous qu'on vous pende une bonne fois pour toutes vos trahisons et toutes les lâchetés dont vous nous avez abreuvés depuis six mois ?
Si ce n'est que cela, dites-le au Père Duchêne,
Il est prêt.

Ah ! foutre ! il en a vu bien d'autres, le Père Duchêne, dans sa vieille Révolution !
Et, quoiqu'il ne soit pas méchant, il veut la justice, foutre,
Pour tout le monde !
Et la justice pour vous, tas de traîtres et de calotins, le Père Duchêne ne le mâche pas,
Ce serait bel et bien d'être pendus !
Si on pendait encore maintenant.

On ne pend plus, hélas !
Mais on fouette !
Et si vous ne nous foutez pas la paix,
Le Père Duchêne vous fouettera !

Ah ! vous voudriez bien revenir, mes jean-foutres, parce qu'alors vous vous en donneriez à cœur joie,
Et votre première visite, j'en suis sûr, serait pour l'imprimeur Sornet brave bougre, digne patriote, ami du Père Duchêne ;
Et vous lui diriez :
— Le Père Duchêne, s'il vous plaît ?
Ah foutre ! comme l'imprimeur Sornet, qui connaît de longue date les jean-foutres, et flaire le roussin à dix lieues à la ronde, aurait bien vite débiné le truc !
Ah ! c'est qu'il ne blague pas, le patriote !
Ne venez jamais au Père Duchêne !
Car on n'y aime pas les têtes de roussins !

En attendant que nous vous donnions cet agrément, le Père Duchêne, qui n'est pas bien méchant, veut bien vous donner un conseil d'ami,
Et vous pouvez en croire sa vieille expérience !
Il vous dit :
Finissez toutes vos intrigues, foutez-nous le camp, ou sans cela...
Sans cela ! nous serons forcés de vous pendre !
Tout tranquillement, comme il convient à nous, qui sommes les hommes d'ordre, et qui loin de vouloir la guerre civile, seront toujours là, le fusil au pied, pour lui barrer le passage,
Comme au 18 mars !

Et nous ne sommes pas seuls, quoique nous soyons trois cent mille, ce qui est déjà, foutre ! un joli total ;
Nous avons avec nous nos bons bougres de soldats qui ne veulent plus tirer sur le Peuple, et à qui vous avez de la peine aujourd'hui à foutre un fusil dans la main, quand même vous leur diriez comme à Montmartre :
« *Fusillez-moi donc cette canaille !* »

Vous êtes foutus ! vous dit le Père Duchêne !

Foutus !
Et vous n'avez plus qu'à vous tirer lestement des pieds, et à retourner chacun chez vous;
Car les patriotes qui ont fait la Révolution, en ont assez de se laisser manger la laine sur le dos par les jean-foutres de gros propriétaires et de capitalistes,
Et veulent enfin, foutre ! vivre comme vous, sans être obligés de crever de faim toute l'année.

Et c'est pour cela, parce qu'ils ont leur Révolution à finir, que les bons bougres de patriotes n'ont plus le temps d'écouter toutes vos sottises,
Et que nos bons amis de la Commune vont d'ici à peu, si vous ne nous foutez la paix au plus vite, aller eux-mêmes au-devant de vous avec le Père Duchêne !
Et, foutre ! nous verrons un peu si vous ne déguerpissez pas de cette sacrée assemblée, qui a déjà donné tant de fil à retordre aux patriotes !
Allons, allons ! pas tant de manières !
Foutre ! foutre ! le Père Duchêne va vous fouetter un peu, en place publique, si vous n'y mettez pas de bonne volonté !
Si d'ici à deux jours vous n'avez pas tous foutu votre camp comme un seul homme.....
A Versailles, patriotes !
Et vive la Commune, foutre !

Nous irons donc à Versailles !
Sac au dos, cartouchière au flanc, fusil sur l'épaule,
Comme nos aïeux de 92, quand ils allaient combattre les ennemis de la Révolution, gais, insouciants, sûrs de vaincre; parce qu'un bon patriote doit toujours avoir foi dans la justice, qui triomphe toujours malgré les traitres qui veulent la déshonorer.
Nous irons à Versailles !
Parce que nous ne voulons pas la guerre civile !
Et que, à l'avis du Père Duchêne et de tous les patriotes, le seul moyen de ne pas l'avoir, c'est d'aller une bonne fois vous foutre à la porte !

Car enfin, mes jean-foutres, vous l'avez bien mérité !
Le Père Duchêne n'en finirait point s'il voulait remettre en mémoire, à ses amis les bons bougres, tout ce que vous avez fait pour mériter la corde !
D'abord, il faut l'avouer de bonne foi, vous n'êtes qu'un ramassis de jean-foutres qui avez léché les bottes sales d'un Philippe ou d'un Badinguet quelconque !
Et vous avez à votre tête, pour mener votre foutue procession de calotins, tous ceux qui nous ont trahis, livrés aux Prussiens, — faussaires, assassins du Peuple, fabricants de faux billets de banque ;
A preuve, patriotes, que le Père Duchêne, en buvant ce matin sa chopine, s'est trouvé attablé chez un sacré marchand de vin, qui voulait absolument lui en foutre un dans sa poche.
Ça apprendra au Père Duchêne à être si riche !
Foutre ! personne ne peut dire qu'ils n'ont pas foutu en circulation de faux billets, puisque le Père Duchêne en a vu un ce matin.
Et tout cela, pour ruiner le petit commerce !
En voilà une sacrée association d'escrocs qui nous a un peu dévalisés !
Et le Père Duchêne en passe !

Voyons, patriotes, qu'est-ce que c'est que ça, Thiers, Dufaure, Picard, Favre ?

Est-ce que ce sont des républicains ?

Non, foutre!

Eh bien ! alors, un coup de balai,

Et un solide !

Et qu'il n'en soit plus question !

A Versailles !

Et vive la Commune, foutre !

Ils ne sont pas contents qu'on ait nommé la Commune,

Parce qu'ils ne pourront plus tripoter !

C'est que la Commune ne tripote pas, elle, et qu'elle ne passe pas sa vie à se foutre des gueuletons au point de se foutre dans la gueule 43,000 bouteilles de vin en quatre mois, comme nos jean-foutres du Quatre-Septembre !

Quarante-trois mille bouteilles de vin !

Quelque chose comme 80,000 chopines !

Ah ! foutre ! 80,000 chopines !

Le Père Duchêne qui boit dru, foutre ! et qui est bien vieux, n'en a jamais autant avalé dans sa vie !

Ils passaient leur temps à se saoûler, et c'en était un tel scandale, que notre bonne Commune a décrété que dorénavant il n'y aurait plus, dans aucun service public, de cuisine et de cuisiniers *attachés à l'établissement !*

Le Père Duchêne n'est pas ennemi de la bouteille, et volontiers boit sa chopine le soir avec ses bons amis les patriotes ; il trouve qu'il est bon de renouveler un peu ses forces ; mais, foutre ! quarante-trois mille bouteilles de vin !

Vrai ! patriotes, faut passer son temps à ça !

Et c'est comme ça qu'ils nous ont foutus dedans !

Et ces simpls pochards voudraient revenir ?

Halte-là !

Arrêtez-vous chez le marchand de vin, un peu derrière les remparts !

On ne passe pas dans cet état-là !

Ça n'est pas convenable !

Et puis, mis de côté leur amour exagéré pour la chopine, — et, foutre ! le Père Duchêne, de ce côté-là, n'est pas moraliste, — qu'avez-vous fait pour nous ?

Le Père Duchêne va le dire aux patriotes !

D'abord, ils ont trahi la France, tué la République, gobeloté avec Bismark, insulté les patriotes, assassiné le 22 janvier... Ils ont tout fait !

Tout cela avant la capitulation !

Après avoir fait assiéger et bombarder Paris par Bismark, ils l'assiègent eux-mêmes aujourd'hui, le privent de communications, arrêtent les convois de vivres, calomnient devant la province les bons bougres de Parisiens, désorganisent tout pour garder le pouvoir ;

Ce sont des jean-foutres !

Ils ont même été, les misérables, jusqu'à établir une batterie à Brimborion et à Saint-Cloud, tout comme des Prussiens ! Ah ! foutre ! ça ne vous fout-il pas du feu dans les veines !

Et puis, patriotes, savez-vous qui, ils veulent nous foutre au nez pour nous faire tenir tranquilles ?

LA COMMUNE.

N° 16.



COURBET.

Des généraux comme Mac-Mahon, Canrobert, Galifet, des soldats du Pape, des soldats qui se battent contre Garibaldi !

Ah ! les sacrés calotins !

Et vous croyez, ô mes bons bougres de patriotes, que ça ne mérite pas la potence !

Ah foutre ! si le Père Duchêne les tenait dans sa main !

Allons ! allons ! mes jean-foutres, nous ne voulons pas de guerre civile, puisque vous savez bien que c'est nous qui l'avons empêchée.

Nous ne demandons que la paix, la tranquillité, le travail, la Révolution ayant pour base l'Ordre et la Justice !

Et c'est pour cela, sacrés calotins, que si vous continuez à nous foutre des bâtons dans les roues, le Père Duchêne dira à ses bons amis les patriotes membres de la Commune de Paris :

Allons à Versaillles les foutre à la porte !

Car, voyons, de bonne foi, que les bons bougres qui aiment la Commune répondent au Père Duchêne :

Méritent-ils, oui ou non, d'être pendus ?

Mais oui, foutre !

Au moins une fois !

Ce matin, en venant à la boutique de son imprimeur Sornet, pour voir comment se vendait sa feuille, le Père Duchêne a rudement rigolé !

Il trottait tout doucement dans sa carmagnole le long de la rue Montmartre,

Et il voyait ses bonnes amies les marchandes de légumes, de fromage et de lard, qui vendaient leurs denrées librement sur les trottoirs, à la grande commodité de tous les habitants du quartier !

Ah ! foutre !

Le Père Duchêne est rudement content !

Ce n'est pas du temps des jean-foutres de Badinguet que le pauvre peuple aurait pu faire comme ça son petit commerce !

Tous ces roussins qui voulaient se faire payer à boire par les pauvres bougres auraient bien su s'y opposer.

Mais, maintenant,

Vive la sociale, foutre !

Nous n'avons plus de despotes !

Nous avons la liberté,

Et il n'est pas trop tôt qu'on reconnaisse cette grande vérité qu'

Il faut que tout le monde vive, foutre !

Quand les aristôs étaient les plus forts, vous savez qu'il y avait toujours dans les lois que les avocassiers nous fabriquaient, quelque chose à fricoter pour les jean-foutres de calotins.

Cette noce-là ne pouvait pas durer,

Et notre brave Commune, qui voit bien qu'il est grand temps que ça finisse, va bientôt mettre ordre à tout ça, attendu que depuis longtemps tout le monde s'en plaint.

Ce n'est pas qu'il soit question de les persécuter.

Ah! malheur! ils seraient trop contents!

Non. Mais il faut que ces mauvais bougres, qui font vraiment trop leur Sophie, rentrent, comme les autres, dans le droit commun et que les lois de la Nation leur soient appliquées comme à tous les citoyens.

Pour commencer la rigolade, et, en attendant qu'on ait réglé l'arriéré du petit compte, le bon bougre de conseiller communal délégué à l'ex-préfecture de police vient toujours de rendre un petit décret qui n'a l'air de rien, mais qui va, tout de même, bougrement embêter les mangeurs de bon-Dieu!

A partir d'aujourd'hui, il est interdit aux jean-foutres d'aumôniers, dans toutes les prisons de Paris, d'abrutir les pauvres bougres de détenus par leurs sacrés *oremus*, et de boire des gouttes tous les dimanches matin, sous prétexte de dire la messe à des gens qui s'en foutent pas mal.

Ce n'est pas pour dire, mais, vrai! voilà une mesure bougrement bonne!

Je vous demande un peu à quoi ça servait, et si ces jean-foutres de tonsurés, avec toutes leurs mômeries et leurs gueules en cul-de-poule faisaient là une honnête besogne!

Je sais bien qu'on disait que s'était pour moraliser les coupables;

Mais il faut se faire une foutue idée du genre humain pour s'imaginer qu'on va guérir les mauvais bougres de la paresse, en leur exhibant, avec un tas de cérémonies, un jean-foutre de fainéant, bien nourri à rien faire, et les dégoûter de l'ivrognerie en leur montrant à licher des petits verres!

On dira ce qu'on voudra, mais ça n'est pas naturel.

Et puis je crois bien qu'il ne faut pas se fier beaucoup à la morale des curés.

Puisqu'ils ont tellement de vertu qu'ils veulent toujours en repasser aux autres, pourquoi donc est-ce qu'ils se foutent toujours sur le dos un tas de mauvaises histoires dont le Père Duchêne ne veut pas parler en détail, mais qui, faut croire, ne sont pas très-propres, puisque la justice est toujours obligée d'y foutre son nez!

Notre brave Commune sait bien que c'est une bonne chose de moraliser, mais elle n'a pas besoin des calotins pour ça.

Un jour ou l'autre, elle s'occupera du sort des prisonniers et elle fera là-dedans, comme dans le reste, de rudes réformes, afin de remplacer, — ce qui sera bougrement bon pour l'humanité, — le châtiment par la réparation.

Quand cette réforme-là sera faite, la prison ne sera plus pour les malheureux bougres de condamnés un lieu de souffrance et d'abrutissement, mais une école de travail d'où ils sortiront relevés, régénérés, prêts à reprendre leur place dans la société et à se foutre à la besogne, afin de gagner comme tous les bons bougres, leur vie en travaillant.

Mais pour ça, il ne faudra pas les voler, comme on a toujours fait, en leur flibustant le fruit de leur travail au profit des sales bougres d'entre-

preneurs et surtout il ne faudra pas leur foutre dans la tete un tas de sornettes et de mensonges comme font les jean-foutres curés, ce qui ne sert qu'à gâter le cœur au lieu de le raffermir.

Quand on voudra réellement moraliser les prisonniers, on enverra toute la clique des marchands d'argent et des marchands de patenôtres aux cinq cent mille diables.....

On foutra sous les yeux de tous ces pauvres bougres, de bons exemples, — dans leurs mains du travail.

Et avec ça, foutre ! ça marchera comme sur des roulettes et les calotins seront enfoncés !

Ça n'est pas pour dire,

Mais le délégué civil à la police, le citoyen Rigault, vient de faire une ordonnance bougrement patriotique sur la foire aux jambons,

Et le Père Duchêne a vu avec une grande satisfaction qu'on allait se foutre un peu de joie dans le ventre, et que les bons bougres de patriotes pourront manger, et pas trop cher, de rudes saucissons à l'ail en buvant du petit vin blanc qui sent « la pierre à fusil » — comme disait l'ami Pierre Dupont, — avec lequel le Père Duchêne s'est piqué le nez rudement souvent,

Et qu'il ne s'en cache pas, encore !

Mais il est mort, le pauvre bougre, sans voir la Commune de Paris, et le drapeau rouge sur la Bastille et partout !

Ah ! nom de tonnerre ! quand le Père Duchêne y songe !

Enfin, on ne vit que son temps !

Le Père Duchêne pense à toi de temps en temps, ma vieille,

Et il y pensera en allant à la foire aux jambons,

Car nous y avons été ensemble !

Ah ! foutre ! foutre !... tout ce temps-là est loin !

Aujourd'hui le Père Duchêne songe surtout à aller à la foire aux jambons !

Voilà qui lui cause une grande joie, par exemple, la foire aux jambons !

Et comme il aimerait bien mieux faire son tour de promenade sur le boulevard Richard-Lenoir, en buvant une chopine avec les bons patriotes et en mangeant avec eux des grillades de cochon, que d'aller faire le coup de feu contre les pauvres bougres de soldats qu'on sera obligé de tuer quand on va marcher sur Versailles !

Sacré tonnerre !

Quand le Père Duchêne y pense !

Comme tous ces pauvres bougres de paysans qui vont se faire flanquer des balles dans la tête feraient bien mieux de venir manger avec nous le boudin de l'amitié et d'arroser avec notre petit vin les jambonneaux des porcs qu'ils ont élevés !

Ah ! nom de nom ! il n'y a pas de factieux de Versailles qui tiennent, — il n'y a pas d'insurrections de sergents de ville qui vaille,

Le Père Duchêne, le jour de la foire aux jambons, ira acheter un morceau de lard,

Car rien ne vaut une bonne tranche de cochon,

Ah ! par exemple ! quand c'est bien assaisonné, — et que c'est relevé par une bonne ménagère qui a l'œil, et qui soigne la soupe au lieu d'aller marmoter des bêtises à l'oreille des calotins.

Le Père Duchêne sait qu'il y a parmi les commerçants de Paris beaucoup de bons bougres qu'aiment la République et la Commune, et qui se feraient plutôt couper le poing que d'attaquer, si peu que ce soit, les intérêts du Peuple ;

Mais il paraît qu'il y a aussi des jean-foutres qui se foutent de la chose publique comme de Colin-Tampon, et qui ne se gênent pas pour faire passer leurs affaires avant celles de la Nation.

Ces bougres-là se permettent de turlupiner leurs employés pour les empêcher de faire honnêtement leur service de gardes nationaux, sous prétexte que ça nuit à leur commerce et que ça fait du tort à leur bourse ;

Le Père Duchêne n'entend pas de cette oreille-là, ni le Comité de la Corderie non plus, car ces braves délégués des vingt arrondissements viennent d'envoyer à notre Commune de Paris un petit bout de billet pour lui signaler toutes ces manigances et l'inviter à faire rentrer dans l'ordre ces mauvais bougres de patrons.

Il faut que tout le monde obéisse à la loi, les richards comme les autres, el que personne ne fasse des manières avec le service de la Nation, ou sinon, nous n'aurions pas une vraie République !

Et, foutre ! je crois que nous l'avons !

C'est à la Commune à prendre des mesures et à foutre dedans, au besoin, les bougres qui font les malins et compromettent la sécurité de la cité en empêchant les citoyens gardes nationaux de faire leur service.

Le Père Duchêne espère que cette affaire-là ne traînera pas et qu'il n'aura pas besoin de revenir deux fois sur une chose comme ça.

Les mauvais bougres de patrons qui se permettaient de contrevenir à la loi, se hateront de s'y conformer immédiatement,

Ou la Commune les fera foutre dedans comme ennemis du Peuple.

Ah ! mais, c'est qu'il ne faut pas blaguer avec la Commune !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

En raison des demandes, qui lui arrivent de toutes parts, de collections de ses feuilles, le PÈRE DUCHÊNE se voit obligé de faire un nouveau et dernier tirage de ses premiers numéros.

Il s'en occupe activement, et pourra en fournir à ses libraires lundi, à onze heures.

Lundi, à onze heures, donc, il mettra en vente, rue du Croissant, 16, la réimpression de ses 10 premiers numéros, brochés ensemble, au prix de 50 centimes.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16

N° 19. UN SOU N° 19.



14 germinal an 79.

Aux armes ! Patriotes !

OU

LE GRAND APPEL

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux bons bougres de gardes nationaux de Montmartre, de Belleville et de Ménilmontant, pour qu'ils foutent dans la moutarde toute la racaille de Versailles;

Et que, décidément, on en finisse avec tous les roussins; foutre !

Ah foutre ! le Père Duchêne l'avait bien dit !

Et les jean-foutres de Versailles ont bien fait de suivre son conseil !

Ils ont foutu leur camp !

Ah ! le Père Duchêne va donc pouvoir enfin donner son grand bal sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où il dansera la Carmagnole avec les bonnes tricoteuses de Ménilmontant,

Et quand il aura gigoté à son aise, il ira payer chopine à tous ses vieux amis,

Avec tous ceux qui, comme lui, détestent les jean-foutres, parce qu'ils sont la plaie d'une République et les ennemis des patriotes.

Foutre, foutre! il n'était que temps!

Et si le Père Duchêne savait qu'il en reste un seul, il prierait amicalement quelques vieux camarades de venir avec lui,

Et de faire voir le tour à cette racaille,

Qu'il amènerait à Paris, comme autrefois le ci-devant Capet, foutré!

Et on le pendrait tranquillement sur la place publique, comme le Père Duchêne le disait hier, avec un écriteau infâme sur le dos :

Traître à la France, traître à la République! Rossel!

Ah! comme le Père Duchêne rigole à son aise; et comme il savait bien ce matin, en entendant tonner le canon, que nos bons [illegible] auraient enfin raison de tous ces roussins,

Et que notre bonne Commune resterait à l'Hôtel-de-Ville,

Et que malgré tous les jean-foutres du ciel et de la terre,

Foutre! le bon bougre de drapeau rouge n'en continuerait pas moins à flotter gaiement sur Paris!

Vous savez, patriotes, ce que le Père Duchêne vous disait hier;

Ces jean foutres là, qui ont mille [illegible] est mérité d'être hachés en morceaux, ne nous foutrons pas la paix de sitôt si nous ne leur foutons une de ces piles dont ils puissent se souvenir!

Il ne s'agit pas de blaguer avec ces bougres-là, quand il y va de la Commune!

S'ils ont l'air de broncher, vite du canon!

Et il n'y a pas [illegible] de quoi [illegible] la [illegible] de poudre!

Nous nous battons pour la République, au bout du compte; et, foutre! est-ce qu'on nous le ménage à nous, patriotes, le canon?

Est-ce qu'on ne nous a pas mitraillés cent fois pour une depuis que le Père Duchêne connaît des patriotes?

Quand il n'y aurait que Décembre et Juin où les foutus roussins de Badinguet et de Cavaignac ont canardé à loisir le pauvre Peuple, sans compter ceux qui ont été pourrir sur les pontons ou se dessécher la poitrine au vent brûlant de Lambessa!

Ah! foutre! quand on songe à celà!

Canonnez-moi toute cette racaille! comme disait le jean-foutre Lecomte!

Le Père Duchêne, malgré qu'il soit bon enfant, comme tous les patriotes qui ont bu chopine avec lui, le sacré [illegible] aucune pitié pour eux,

Parce qu'il les a vus encore [illegible], sur le boulevard, casser à coup de casse-têtes la gueule aux bons citoyens;

Ah foutre! pas de merci.

A mort la rousse!

Et il n'y a que de çà à Versailles!

D'abord, quel est le bon citoyen qui voudrait marcher avec ceux qui ont trahi leur Patrie, vendu la France à Bismarck, empoisonné les patriotes, insulté le bon bougre Garibaldi, parce qu'il n'aime pas comme eux les calotins,

Et le Père Duchêne ne les aime pas non plus les calotins !

Foutre ! vous savez patriotes, ce qu'il vous disait hier ; et que, comme le bon bougre Garibaldi, il voudrait voir fermer leurs boutiques à messes.

Parce qu'ils s'en servent pour cajoler les femmes dans leurs sacrées boîtes à confesse et pour enseigner d'une drôle de façon la morale aux enfants ;

Et vous savez bien aussi, ô mes bons bougres, que le Père-Duchêne ne vous dit pas là de la blague, et que personne ne peut lui foutre au nez qu'il en a menti ;

Parce que depuis quatre-vingts ans qu'il connaît ces foutus calotins, il ne s'est pas passé une année sans qu'il en ait vu une douzaine user leurs sales jupons sur les bancs des cours d'assises !

Eh bien ! voyez-vous, patriotes, les jean-foutres de Versailles, ce sont les amis de ces sacrés calotins-là,

Avec qui ils se foutent des gueuletons à tout casser.

A preuve encore, qu'avant qu'ils n'aient la permission de se saoûler à l'Hôtel-de-Ville, au point qu'ils devraient être découpés en morceaux, et foutre ! débités à la foire aux jambons, selon l'ordonnance du bon bougre Rigault, délégué à la jean-foutre ex-préfecture de police,

Avant tout cela, le Père Duchêne les a vus une fois, à une réunion publique, dire des bêtises, tout comme s'ils se saoûlaient déjà ; et ma foi, je crois qu'ils l'étaient un peu !

Foutre, foutre ! voyons, ça mérite-t-il pas d'être fusillé ?

Et ça n'a-t-il pas bien gagné ses galons ?

Ils ont foutu le camp ; et foutre, pour protéger leur retraite, ils ont envoyé tous leurs roussins contre nos braves gardes nationaux !

Oui, foutre ! les ont bien reçus !

Et ils ont vu qu'ils n'avaient pas affaire à des jean-foutres comme eux ; et qu'ils n'avaient qu'à rebrousser chemin ; qu'il n'était pas si facile que ça de passer la jambe à la Commune !

Et le jean-foutre Favre a dû se dire :

« Je me suis bien foutu d'eux pendant six mois ; je leur ai fait avaler « bien des pilules, à ces bons gardes nationaux ; j'ai fabriqué pas mal de « faux billets de banque ; ils en ont gobé pas mal ; mais foutre ! à ce « qu'il paraît qu'ils n'en veulent plus ! »

Et par dessus, celui-là fera bien de ne pas laisser passer sous son chapeau de jésuite ses oreilles de calotin, s'il rencontre jamais le Père Duchêne !

Car, foutre, le Père Duchêne s'en charge !

Donc, les patriotes sont arrivés au dernier jour. L'heure suprême va sonner, ou foutre ! il va falloir montrer si on a du poil, et si un bon bougre sait tordre le cou à un vaurien !

Il va falloir se manger honnêtement le nez avec ces sacrés jean-foutres qui doivent être rudement furieux de ne plus aller se piquer le nez chez le marchand de vin du coin de la rue de Jérusalem,

Où le Père Duchêne allait, pour se faire l'œil, flairer le roussin : parce qu'il voulait les connaître tous, et c'est pour cela qu'ils n'ont jamais pu le filer.

Et maintenant, ô mes bons bougres de gardes nationaux, mes bons bourgeois et braves boutiquiers de Paris,

Si vous croyez en la vieille expérience et aux bons conseils du Père Duchêne à ses bons amis les patriotes ; c'est aujourd'hui que tous les bons bougres qui se sentent quelque chose là, doivent aller, foutre ! chasser ces scélérats qui nous ont trahi !

Il ne faut pas qu'il en reste un,

Il faut les exterminer tous !

Purger la France qu'ils ont méprisée, la République qu'ils ont voulu clouer dans la tombe, de toute cette vermine sans principes, qui tuerait volontiers père et mère pour celui qui lui donnerait de quoi se saoûler à son aise !

Morte la bête, morte le venin !

Et le Père Duchêne est de l'avis du vieux proverbe !

Badinguet, ce jean-foutre qui a tant tué de patriotes, ne valait pas moins que tous les jean-foutres de Versailles ;

Vous les avez vus à l'œuvre, du reste !

Et pour hésiter à les frapper, il faut voir un peu s'ils bronchaient, les sacrées canailles, quand il s'agissait d'envoyer les bons bougres de patriotes se faire tuer par les Prussiens à Buzenval et ailleurs !

Foutre, non ! ils s'en foutaient un peu !

Alors, faut y aller !

Et pas de main morte !

Quel dommage, s'ils sont tous partis, puisqu'on l'a dit au Père Duchêne !

Comme ça aurait tout de même été d'un bon exemple pour les jean-foutres à venir, si on avait ramené par les oreilles Thiers et Picard, sans oublier tous les autres pochards ;

Et puis si on les avait attachés là sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en les condamnant à regarder à leur aise notre bon bougre de drapeau rouge qu'ils ont crevé le 22 janvier avec les balles des mobiles bretons !

Le Père Duchêne n'est, foutre ! pas rancuneux, mais ç'aurait tout de même foutu une rude leçon à ceux qui auraient jamais eu envie d'en faire autant !

Il nous en ont tant fait voir, les jean-foutres !

Aujourd'hui, on en est débarrassé, c'est vrai ; et notre bonne Commune se fout pas mal d'eux !

Mais, si on ne leur montre pas qui nous sommes, ils vont foutre leur camp en province, dans quelque bonne ville à qui ils vont raconter que les Parisiens sont des jean-foutres, qu'ils se battent toute la journée, qu'ils pillent tout ; que ce sont des *communistes* enfin !

Et vous savez, les partageux, comme c'est mal vu en province, patriotes !

C'est pour cela que le Père Duchêne vous « pousse aujourd'hui à l'insurrection », comme aurait dit le jean-foutre Vinoy, et vous dit, ô mes bons bougres de gardes nationaux :

« Allez à Versailles, foutre !

Chassez-moi toute cette canaille !

Vous aurez sauvé la France qu'ils ont perdue, relevé aux yeux de l'Europe entière la République qu'ils voulaient encore une fois foutre dedans !

Allez à Versailles, foutre



CLUSERET (PAUL)

Né à Paris, le 13 Juin 1823.

Ancien Capitaine de Chasseurs. A pris part à la guerre d'Amérique, où il fut fait Général, l'un des plus actifs Agents de l'Internationale. Fut nommé Délégué à la Guerre par la commune, puis arrêté & destitué. Cluseret est celui qui a le plus contribué à rendre sérieuse la résistance des fédérés.

Imp. A. Mordret édit. 3 rue Poulet.

Si jamais ils étaient encore là; démolissez-moi toute cette sacrée boutique !

Plantez le drapeau rouge à la porte de cette sacrée assemblée de calotins, et le premier qui montre le nez....

Foutez-lui un coup de fusil !

Car il n'y en a pas un seul de bon !

Souvenez-vous de ce que vous disaient, dans leur proclamation bougrement patriotique, les bons bougres du Comité central :

TOUT CE QUI N'EST PAS AVEC NOUS EST CONTRE NOUS !

Aux armes, patriotes !

A Versailles !

Et foutre ! mes bons bougres, le Père Duchêne sera avec vous !

POST-SCRIPTUM

Lundi, deux heures du matin

Oui, foutre !

C'est la première fois que le Père Duchêne fait un post-scriptum à ses articles bougrement patriotiques.

Mais foutre de foutre !

C'est aussi que jamais le Père-Duchêne n'aura été si joyeux !

Oui, nom de nom ?

Comme les affaires de la Sociale vont bien !

Et comme les jean-foutres de Versailles sont foutus plus que jamais !

Enfin tous les vœux du Père Duchêne sont comblés,

Et il peut dès à présent mourir !

Les battements de son cœur auront, pour la seconde fois en moins de quinze jours, salué la Révolution sociale triomphante !

Et savez-vous pourquoi le Père Duchêne est si content, bien qu'il y ait eu aujourd'hui une centaine de bons bougres de ses amis de tués ?

C'est que, malgré toutes les excitations des mauvais jean-foutres, nous avons été attaqués les premiers, par les hommes de Versailles.

Ce sont eux — j'en appelle à ta justice, Histoire de l'an 79 de la République française ! — ce sont eux qui ont ouvert la guerre civile !

Il y a, il est vrai, des patriotes qui sont morts aujourd'hui pour le salut de la nation,

Gloire à eux,

La Nation est sauvée.

Et l'honneur de la race future est sauf comme le nôtre.

Nous baiserons vos plaies, ô patriotes qui êtes morts pour la Nation et pour la Révolution sociale,

Et nous nous souviendrons que la couleur du drapeau rouge a été rajeunie dans votre sang !

Vous vivrez, ô morts !

Vous êtes plus vivants que jamais !

Vous êtes éternels !

Vous êtes éternels comme la Révolution sociale qui se lève grandissante et victorieuse de votre sang répandu !

Vous êtes éternels comme notre douleur et comme notre amour !

Je vous salue, ô morts; dans l'enthousiasme de ma fureur et de ma tristesse,

Nous vous vengerons !

Nous vous aimerons !

Nous inscrirons au Panthéon vos noms immortels:

Nous y enterrerons vos restes sacrés avec Voltaire-l'Esprit et Rousseau-le-Cœur !

Vive la Sociale !

Vive la Révolution !

Parisiens, dormez tranquilles !

Les Versaillais sont foutus !

Le Père Duchêne vous en donne sa parole d'honneur !

Et, à preuve que le Père Duchêne n'a pas menti, c'est que les bons bougres de la Commune de Paris ont fait coller à deux heures du matin, la proclamation suivante à la garde nationale de Paris :

LA COMMUNE DE PARIS

A LA GARDE NATIONALE

Les conspirateurs royalistes ont ATTAQUÉ.

Malgré la modération de notre attitude, ils ont ATTAQUÉ.

Ne pouvant plus compter sur l'armée française, ils ont ATTAQUÉ avec les zouaves pontificaux et la police impériale.

Non contents de couper les correspondances avec la province et de faire de vains efforts pour nous réduire par la famine, ces furieux ont voulu imiter jusqu'au bout les Prussiens et bombarder la capitale.

Ce matin, les chouans de Charette, les vendéens de Cathelineau, les bretons de Trochu, flanqués des gendarmes de Valentin, ont couvert de mitraille et d'obus le village inoffensif de Neuilly, et engagé la GUERRE CIVILE avec nos gardes nationaux.

Il y a des morts et des blessés.

Elus par la population de Paris, notre devoir est de défendre la grande cité contre ces coupables agresseurs. Avec votre aide nous la défendrons.

Paris, 2 avril 1871.

La Commission exécutive :

BERGERET, EUDES, DUVAL, LEFRANÇAIS, FÉLIX PYAT, G. TRIDON, E. VAILLANT.

Ah ! nom d'un tonnerre !

Comme le Père Duchêne est content !

Comme il voit bien que les jean-foutres sont bien foutus !

Et qu'à présent que notre brave Commune est installée, on ne foutra plus dedans la Nation !

Ah ! comme ils ont bien fait, les citoyens membres de la Commune, de supprimer les cuisines dans les ministères !

Sacré tonnerre !

Sous tous les jean-foutres de rois et d'empereurs on était à table toute la journée dans ces diables de boîtes à fonctionnaires où les jean-foutres à CENT MILLE FRANCS par an s'en donnaient à cœur joie et mangeaient comme des ogres en se foutant du Peuple !

Nom d'un foutre !

Ce ne sera plus des tables d'hôtes pour les mangeurs de peuples maintenant, les administrations publiques !

Autrefois on se contentait de devenir gros comme si on était chez un éleveur, dans toutes ces maisons où on ne devait s'occuper que des affaires de la Nation ;

Aujourd'hui, ça sera autre chose !

Et foutre ! le Père Duchêne l'entend bien ainsi !

Le Père Duchêne ne veut pas, foutre ! que la Nation tienne table ouverte pour des bougres qui ne foutent rien de toute leur sainte journée,

Et qui ont des ventres comme s'ils avaient avalé en un jour toutes les pièces de cinq francs qu'ils ont volées au Peuple dans toute leur vie !

Foutre !... foutre !... et toutes ces saletés-là, le Père Duchêne n'en veut plus !

Et il n'y en aura plus !...

Ou des coups !

Avec les bons patriotes de la Commune au moins les affaires du pays seront expédiées ;

Les bons bougres ne resteront pas si longtemps à dîner,

Et comme cela, les pauvres diables qui ont besoin du ministre ne seront pas forcés d'attendre pendant des années une réponse à leurs pétitions !

Nom d'un tonnerre !

En voilà une bonne !

Ce ne sont pas les jean-foutres de badinguistes et de royalistes qui auraient supprimé les cuisines !

Du temps de ces gredins-là tout était pour la gueule !

Et le peuple se brossait le ventre — quand il avait besoin de quelque chose !

Et ce n'est pas tout :

La Commune, au lieu de vouloir manger tout le temps et de toucher beaucoup d'argent, en ne faisant rien, comme tous les jean-foutres qui l'ont précédée,

A décidé que, non seulement on ne ferait plus de balthazars dans les ministères,

Mais encore qu'on donnerait beaucoup moins d'argent aux fonctionnaires :

Voilà ce que c'est que d'être honnête !

Hein ! patriotes !... qu'est-ce que vous en dites ?

Les citoyens membres de la Commune sont les maîtres pourtant ; et s'ils voulaient puiser à pleines mains dans les caisses de la Nation, qui est-ce qui les empêcherait ? hein !...

Dites, qui est-ce qui les empêcherait ?

Eh bien ! non !

Ils ont fait un brave décret dans lequel ils disent que nul fonctionnaire du Gouvernement du Peuple ne pourra toucher plus de *six mille francs !*

Voilà qui va faire diminuer le budget !

Et comme les contributions des patriotes baisseraient, si le jean-foutre de Favre et sa clique ne nous avaient pas foutus dans la moutarde avec sa sacrée paix et tous les nom de dieu de milliards qu'il a promis à Bismarck, et qu'il faudra bien payer foutre ! puisqu'on ne peut pas faire autrement, ah !.. nom de dieu !.

Comme on boirait des chopines avec tout cet argent-là !

Mais pour la guerre, merci... il est midi passé !

Ce n'est plus la chasse aux Prussiens dont il faut s'occuper,

C'est la chasse aux jean-foutres !

Et, sacré tonnerre !

Ce n'est pas le gibier qui manque !

Il n'y a pas à dire !

C'est de coups de fusil qu'il s'agit,

Et dur !

Et que ça marche !

Et qu'on s'en est foutu, hier !

Et que le Père Duchêne est rudement content, parce que les patriotes ont eu l'avantage, et que les jean-foutres ont reçu une pile — et une rude !

Oui, oui !

Le Père Duchêne vous le dit :

Tous les gredins de Versailles,

La Commune se charge de leur affaire,

Et le général Eudes, qui est un bougre à poil, va les mener rudement !

Ne craignez rien !

Le Père Duchêne a boutonné sa carmagnole hier sur le midi,

Et il est allé faire sa petite visite aux délégués de l'Intérieur, qui sont ses amis :

On lui a dit :

« Père Duchêne, ma vieille,... tout va bien !... tu peux boire ta chopine comme à l'ordinaire!... et dormir tranquille dans ta boutique sur tes deux oreilles : les jean-foutres de la ci-devant Assemblée veulent foutre le camp de Versailles, et ils font manœuvrer leurs agents de la Centrale et leurs municipaux de Juin pour détourner l'attention de la Commune, faire croire à une attaque sérieuse et se sauver comme des grenouilles pendant ce temps-là,

« Mais, aie confiance, — la Commune fera son devoir, — jusqu'ici tout va bien et les mouchards ont déjà été salués par les mitrailleuses de la Nation !... »

Nom de nom !

C'est le Père Duchêne qui s'en est fait une bosse le soir avec les camarades !

Mais il y a un patriote qui lui a dit une chose rudement bonne ;

Il lui a dit que la Commune devait réorganiser les compagnies de francs-tireurs de Belleville, des Ternes, de Paris, etc., et envoyer en éclaireurs tous ces bons bougres-là, qui sont des gens rudement courageux et qui ont l'œil !

En voilà qui soigneront bougrement, a-t-il ajouté, les intérêts de la Nation,

Et qui ne nous laisserons pas enfoncer dans la mélasse.

Et, foutre ! le Père-Duchêne est bougrement de l'avis du citoyen patriote qui a bu chopine avec lui hier soir dans la rue des Amandiers !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

En raison des demandes, qui lui arrivent de toutes parts, de collections de ses feuilles, le PÈRE DUCHÊNE se voit obligé de faire un nouveau et dernier tirage de ses premiers numéros.

Il s'en occupe activement, et pourra en fournir à ses libraires lundi, à onze heures.

Lundi, à onze heures, donc, il mettra en vente, rue du Croissant, 16, la réimpression de ses 10 premiers numéros, brochés ensemble, au prix de 50 centimes.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 20 UN SOU N° 20



15 germinal an 79

En avant! Foutre!

OU

LA GRANDE JOIE

DU

PÈRE DUCHÊNE

De voir que les jean-foutres de traîtres ont reçu une pile, et que les Patriotes s'en vont à Versailles pour foutre une fessée aux gredins de la ci-devant Assemblée nationale.
Sa grande motion pour qu'on ne fasse pas de quartiers à ces cafards qui ont commencé la guerre civile;
Avec sa pétition à la Commune, pour qu'elle remette le jean-foutre Favre, dès qu'on le tiendra, entre les mains du Père Duchêne!

Hein?

Qu'est-ce que le Père Duchêne disait, il y a quelques jours!

Qu'est-ce qu'il disait, le bougre?

Est-ce qu'il n'avait pas annoncé que tous les jean-foutres seraient foutus?

Est-ce qu'il n avait pas dit que les patriotes ne se laisseraient pas rouler par une bande de roussins qui se battent par désespoir de ne pouvoir massacrer sans péril, — et de pouilleux de Bretons qui se rallient toujours au « panache blanc, » — ce tas de bêtes ! — parce que ça ne sait ni lire, ni écrire ;

Ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'ils ne savent même pas être propres sur eux !

Ah ! foutre de foutre !

Ça n'a pas mal marché tout de même hier !

Pas au début, par exemple !

Ah ! nom de dieu !

Quand on a commencé à peter, il y a un certain nombre de pauvres bougres qui se sont mis à foutre le camp comme des lapins :

Il est vrai que les prunes vous arrivaient dru comme grêle, — et que le marchand de mort subite, Favre, avait fait soigner la distribution !

Mais, nom de tonnerre ! ça n'a pas duré longtemps !

Il y avait là les deux bons bougres Bergeret et Flourens, qui sont des gars qui n'ont pas peur pour leur peau et qui ne se mettent pas dans un confessionnal — comme les trembleurs de calotins — quand il faut se foutre une peignée.

Ah ! comme on a bien marché une fois qu'on a eu le temps de se remettre ;

Tous les bons bougres, après avoir soufflé un peu, se sont ravisés,

Et se sont dit :

« Ah ! ça... mais, il faudrait voir un peu !

« Eh ! là-bas !... mes vieilles ! Où fout-on le camp comme ça !

« Tu te fouts de la Nation de prendre comme ça tes jambes à ton cou !

« Les bons patriotes doivent vivre et mourir pour elle quand il le faut,

« Et, nom de tonnerre ! si jamais il y a eu un moment où il a fallu savoir donner ses jours pour elle, c'est bien celui-ci. »

Et après cette réflexion faite en à-parté, tous les bons bougres se sont tirés des grègues vers les camarades qui n'avaient pas lâché pied !

Ah ! patriotes !

C'est que cette fois il s'agit pour vous d'être — ou de ne pas être !

Si la Commune succombait, si l'insurrection royaliste triomphait, c'en serait fait pour bien longtemps du bonheur du Peuple.

Tous les bons décrets de la Commune sur les loyers, sur les échéances, sur la suppression du traitement des calotins, tout s'en irait en eau de boudin !

Et le Peuple serait encore une fois obligé de trimer pour nourrir les fainéants !

Tout l'argent du travail, au lieu de revenir au travailleur, continuerait d'aller comme par le passé dans la poche des cagots, des mouchards et des ventrus !

Quand vous auriez envie de boire chopine avec un patriote et de causer des affaires de la Nation vous seriez obligé, comme par le passé, de regarder autour de vous, s'il n'y pas de gueules de roussins qui cherchent des rapports à faire!

Quand vous voudriez faire quoi que ce soit, au lieu d'agir dans la plénitude de votre liberté, vous seriez forcé d'aller demander une permission à la Préfecture de police, — comme sous Badinguet, et de cracher au bassinet encore par-dessus le marché!

Parce que la Commune, voyez-vous, citoyens, c'est la justice! c'est votre conseil municipal élu! c'est l'incarnation légale de vos intérêts, de vos aspirations et de vos souffrances.

Tant qu'elle vivra, vous serez les maîtres de vos destinées!

Le jour où les jean-foutres la tueraient, vous ne seriez plus rien, mes pauvres, — moins que rien, des esclaves!

Ah! ce jour-là est loin?

Et le Père Duchêne, qui veut cependant vivre bien des années encore, espère mourir avant que le soleil n'éclaire une telle honte pour la Nation, — un tel malheur pour le Peuple!

Vive la Commune!

Les bons bougres ont l'œil ouvert, et ne nous laisseront pas foutre dedans.

Non, non, foutre!

Tous les assassins de l'Assemblée auront beau faire!

Ah! les mauvais bougres!

Ils sont bien foutus!

Nous irons à Versailles, patriotes!

Oui, nous irons!

Nous bloquerons cette ville infâme, où les Capets ont fait leurs farces immondes, — où le Badinguet ripaillait avec Piétri, — d'où les misérables ruraux, plus hideux encore que tous les Capets et tous les Badinguets, ont déclaré la guerre civile;

Nous la bloquerons!

Nous l'assommerons!

Nous emploierons pour elle le système de de Moltke,

Et nous verrons bien, foutre!

Ah! nom de tonnerre! non, par exemple! nous n'irions pas nous faire taper sur la cocarde par les mouchards qui les entourent,

Foutre, non!

Ces jean-foutres là sont trop désignés à l'œil vigilant de Fouquier-Tinville pour que les patriotes se battent avec eux!

Ce n'est pas le fusil,

Mais la justice du Peuple qui aura raison d'eux!

Oui!

La justice!

Et pas de quartier!

Pas de quartier pour les assassins !... Pas de pitié pour les meurtriers des femmes et des enfants, pour les mouchards, pour les roussins

Pas de pitié !

La justice prompte, nette, radicale, sommaire !

Du reste, on peut dormir tranquille.

Le citoyen général Duval, qui est un bon bougre qu'on ne fout pas dedans, a trouvé à la Préfecture de police les dossiers de tous ces espions,

Et il se chargera avec une vive satisfaction de leur petite affaire !

Ah ! tas de jean-foutres, vous nous avez mouchardés pendant vingt ans, vous nous avez foutu des coups de casse-tête, et à présent vous voulez nous foutre des coups de fusil ?...

Foutre de foutre !

Nous allons bien voir !

Et quant à vous, mes bougres de Bretons et de Vendéens, qui marchez contre nous avec un drapeau blanc en tête, et un *cœur de jésus* avec des momeries brodées dessus, — quant à vous, mes gaillards, le Père Duchêne vous conseille de ne pas lui tomber entre les pattes !

Nom de nom de nom !...

Ça ne durerait pas longtemps,

Ah ! foutre pas, par exemple !

Tenez, patriotes,

C'est absolument comme Favre !

Ah ! si le Père Duchêne tenait un jour Favre ; c'est là qu'il rigolerait et qu'il en boirait sept ou huit chopines de plus !

Dites donc, vous savez ?

Il ne faut pas en parler,

Mais le Père Duchêne a rudement envie de demander à ses bons amis de la Commune qu'on lui livre, dès qu'on le tiendra, le jean-foutre Favre pour s'amuser un peu et faire voir la gueule de ce gredin aux patriotes pendant un petit moment.

Quelle noce, mes enfants !

Foutre, oui ! qu'on pourrait confier sans crainte ce mauvais bougre aux mains du Père Duchêne ;

Le Père Duchêne ne le laisserait pas échapper et en répondrait sur sa tête.

Le Père Duchêne serait bien sûr de garder ses deux oreilles.

Faites ce petit cadeau à votre Père Duchêne, citoyens membres de la Commune, vous montrerez que vous êtes la brave assemblée du Peuple qui veut la liberté ou la mort !

Dites donc, et puis, vous savez :

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.



PROTOT.

Ah! foutre! voilà encore une mesure bougrement patriotique, que celle que vient de rendre la Commune,

D'adopter les familles de tous les citoyens morts pour sauver la Patrie des traîtres qui veulent encore la foutre dedans!

C'est juste, ça! Et la Commune ne pouvait agir autrement!

Il est bien juste que lorsqu'on marche à la mort pour défendre la Révolution, un patriote n'ait pas à songer qu'il laisse peut-être derrière lui une femme et des enfants qui n'auront plus personne pour les soutenir.

On se doit à la Révolution avant tout, foutre!

Mais elle doit aussi des remerciments aux bons bougres qui travaillent pour elle,

Et qui donnent leur vie pour que les jean-foutres ne puissent pas les foutre encore une fois dans la mélasse;

Et c'est pour celà, foutre! que la Commune a adopté les familles des citoyens morts pour la Révolution!

N'est-ce pas juste, celà, patriotes!

Et ça ne vous faisait-il pas sauter quand, sous ce sacré Badinguet, on voyait foutre, dans la poche des veuves des ministres ou de mauvais bougres quelconques, des pensions de vingt mille francs. Et qu'ils n'avaient pas foutu grand'chose, foutre!

Ça ne nous coûtera pas si cher, patriotes, que tous ces sacrés feignants qui gobelotaient aux frais de la cassette;

Et, foutre, ça sera bien mérité!

Ah! foutre! le Père Duchêne le savait bien, que la Commune était de son avis, et que si elle n'avait pas encore touché à ces jean-foutres de calotins, c'est qu'elle n'en avait pas eu le temps!

Parce qu'avant tout, foutre! il s'agit de s'occuper des intérêts de la nation,

Et qu'on ne peut avoir les yeux sur tout!

Ah! mes bons bougres, vous vous êtes foutus de nous depuis que le monde existe;

Vous avez fait vos sacrées simagrées tranquillement, le derrière caché dans vos jupes;

Vous avez prêché à nos enfants une sacrée morale de votre façon, qui, foutre! n'est pas la bonne;

Et vous vous figuriez comme ça que, quand le moment serait venu, le Père Duchêne allait tout bonnement s'amuser à la moutarde,

Et ne pas essayer de foutre dans la mélasse tous les sacrés jean-foutres de calotins qu'il a vu foutre dedans si souvent!

Foutre de dieu, ce n'était pas possible!

Et le Père Duchêne n'aurait pas bu sa chopine tranquillement, si la Commune n'avait pas songé aux calotins!

Ah! c'est que les jean-foutres ont de l'argent, et de l'argent qu'ils n'ont pas gagné, foutre! comme un bon patriote sait le faire;

De l'argent qui sort des poches des cagots; qui se paie en *oremus*, en sacrées balivernes;

De l'argent qui se gagne à la moutarde, foutre !
Et qui se dépense en gueuletons ;
Ou en un tas de sacrées breloques de boutiques à messes !
Tandis qu'un bon patriote, pour nourrir sa femme et ses enfants, travaille comme un nègre toute la journée ;
— Et ne trouve pas seulement, au bout de la semaine, huit sous d'économie pour boire une chopine avec le Père Duchêne !
Ah foutre, foutre ! les calotins !
Est-ce qu'on a le droit de gagner de l'argent comme ça !
Et puis, par dessus le marché, foutre ! Non-seulement ils ont de quoi faire des gueuletons, et se foutre des bosses à tout casser; mais ils s'achètent encore de sacrées propriétés, avec lesquelles ils exploitent les pauvres bougres de patriotes !
Ce qui fait qu'ils sont puissants ;
Et qu'ils font tout ce qu'ils veulent, ces jean-foutres !
Ah ! sacré tonnerre ! comme la Commune a bien fait de foutre la main là-dessus !
Comme ça fera l'affaire des bons bougres qui, foutre ! n'emploieront pas tout cet argent-là à construire des boutiques à messes !
On a besoin d'argent, foutre !
Les bons bougres de boutiquiers sont à moitié ruinés ;
L'argent ne montre plus le bout du nez ;
Les affaires sont arrêtées, les ateliers fermés, les patriotes sont sur la paille !...
Et, foutre ! avec tout ça, il n'y aurait que les calotins d'heureux ?
Ah ! sacré tonnerre ! comme la Commune a foutu là un rude décret !
Et puis, voyons, patriotes, dites-le au Père Duchêne :
A quoi ça sert, un calotin ?
A quoi ça sert, foutre ?

A la bonne heure, au moins, nom de nom !
Le Père Duchêne savait bien que nos braves gardes nationaux qui ne s'étaient pas encore ralliés au Comité, verraient bien à la fin qu'ils faisaient fausse route,
Et que, le seul drapeau qu'on doit avoir aujourd'hui,
C'est, sacré tonnerre ! le drapeau du Comité !
Aujourd'hui, on n'est plus de Montmartre, on n'est plus du faubourg Honoré, foutre ! on est patriotes !
Parce que tout le monde a vu que les jean-foutres de Versailles étaient de sacrés chenapans,
Et qu'ils ne craignaient pas de nous foutre des obus, tout comme leurs bons amis les Prussiens !
Et qu'au bout du compte, qu'on soit de la Commune ou non, un citoyen ne peut aller se foutre en ligne avec les chouans de Charette qui, foutre ! ne songent qu'à nous ramener leurs sacrés calotins de malheur !
On n'est pas de la Commune, foutre !
On ne boirait pas chopine avec le Père Duchêne !
Mais, sacré tonnerre ! on ne fout pas non plus une soutane ;

Et quand il s'agit de se foutre du côté des chouans et des Prussiens, on y regarde à deux fois !

E voilà pourquoi nos bons bougres de gardes nationaux et de boutiquiers, qui jusqu'ici ne tapaient pas dans la main de la Commune, se sont ralliés au Comité, parce que c'est en lui aujourd'hui que vit la Patrie;

Parce que c'est lui qui est l'Ordre; et qu'eux, les jean-foutres, sont des factieux !

O mes bons bougres de gardes nationaux, comme le Père Duchêne vous remercie !

Si nous sommes demain à Versailles, on vous le devra aussi, à vous que les jean-foutres avaient trompés ;

Car enfin, vous voyez bien aujourd'hui, comme nous, qu'ils se sont pas mal foutus de nous faire crever de faim, et de nous faire envoyer des obus par les Prussiens ;

Puisqu'ils nous en font foutre au nez par leurs roussins qui les gardent !

Vrai, patriotes, le Père Duchêne vous aurait traités de jean-foutres — ce qu'il n'a jamais fait — si vous étiez restés dans cette sacrée bande-là !

Comme dit le Père Duchêne : On n'est pas de la Commune, mais, foutre ! pour cela, on ne peut pas non plus boire chopine avec un roussin !

Les jean-foutres ne pourront jamais dire que notre bonne Commune se conduit mal, et que les bons bougres qui ont été délégués aux services publics en abusent pour se foutre des bosses,

Comme ceux de l'Hôtel-de-Ville qui, en quatre mois de temps, se sont foutus quelque chose comme trois ou quatre cents pièces de vin dans le ventre !

Sacré tonnerre ! quels gueuletons ils devaient faire !

Et c'est justement pour ça que la Commune, qui n'est pas composée de pochards, et qui, au lieu de songer à la bouteille, songe plutôt aux intérêts de la Nation;

C'est à cause de celà qu'elle a donné l'ordre hier de foutre dehors de l'Hôtel-de-Ville et des sacrées boîtes à jean-foutres, les cuisiniers et autres artistes en gueule, qui, foutre ! n'y allaient pas de main-morte !

Malheur ! comme ils ont bu des chopines, ces bougres-là !

La Commune n'a pas besoin de tout ce monde-là ;

Car elle n'a pas le temps de se foutre des bosses; elle a bien assez de s'occuper des jean-foutres et des calotins !

Et il y en a, foutre !

Après cette bonne mesure de la suppression de la cuisine; voilà qu'aujourd'hui elle a rendu un bon bougre de décret qui, foutre ! montrera aux patriotes, qu'elle fait tout en vue des intérêts de la Nation,

Et que ça n'est pas, sacré tonnerre ! pour acheter des châteaux et des

propriétés, comme les jean-foutres de ministres et de députés l'ont fait sous tous les régimes !

C'est la Commune qui ne nous aurait pas foutu au nez, pendant le siége, de ces sacrées boules de son, comme Ferry nous en a donné !

Tout cela pour se foutre dans la poche des billets de mille, pour gueuletonner à son aise quand on l'aurait foutu à la porte !

Ah ! le jean-foutre !

Eh bien ! patriotes, la Commune n'agit pas comme cela : elle ne s'attribue pas des traitements de cent mille francs par an..., sans compter les retours de bâton.

Juste de quoi boire sa chopine après dîner, comme le Père Duchêne.

Ça lui suffit !

Ah ! si vous aviez fait comme ça, mauvais sacripants, les caisses de la Commune ne seraient pas vides !

Et dire qu'il leur a fallu encore fabriquer de faux billets de banque !

Quels jean-foutres tout de même, patriotes !

Le Père Duchêne, lui aussi, est allé aujourd'hui voir nos bons bougres de fédérés qui marchaient sur Versailles, pour foutre une bonne fois ces Jean-foutres-là dans une telle mélasse qu'ils ne puissent plus s'en tirer.

Il a suivi tous les mouvements de nos braves gardes nationaux, et, foutre ! ça marchera, allez !

Et en passant, le Père Duchêne est entré au fort d'Issy et a vu là un bon bougre de commandant qui, foutre ! ne s'amuse pas à la moutarde, et à qui nos jean-foutres de Versailles feront bien de ne pas se frotter.

Car, foutre ! il n'en échapperait pas un !

Entre deux coups de canon — et sacré tonnerre, ça portait juste, et ça démolissait pas mal de roussins — le Père Duchêne lui a offert une chopine.

Et il a été heureux quand ce bon bougre de commandant lui a dit qu'il se ferait sauter plutôt que de se rendre à toute la racaille de l'assemblée.

Ah ! ça, mes jean-foutres, quand vous voyez des bougres à poil comme celui-là, est-ce que vous vous foutez dans l'idée que vous allez si facilement que ça passer la jambe aux fédérés?

Avec ça, qu'avec ce bon bougre de commandant, il n'y avait encore là plusieurs autres vieux patriotes amis du Père Duchêne, qui, foutre ! étaient là au 22 janvier,

Et qui se foutent pas mal des balles de vos chouans et de vos roussins,

Quand il s'agit de sauver la Révolution !

Non, non ! le Père Duchêne vous le dit : vous aurez beau faire, quand même vous tailleriez en morceaux nos bons bougres de gardes nationaux qui sont allés à Versailles, ce ne serait pas encore tout !

Il en reste encore pas mal à Paris !

Et puis, vous savez, s'il n'en restait plus, et que tous soient assommés par vos chouans et vos mouchards,

Est-ce qu'il ne reste pas le Père Duchêne ?

Le Père Duchêne, foutre !

Et, sacré tonnerre ! il vous foutra dans la mélasse, un jour ou l'autre, mes jean-foutres !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



16 *germinal an* 79.

LES BONS AVIS

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens membres de la Commune pour qu'ils donnent le dernier coup de collier en brisant tous les obstacles qui s'opposent au triomphe de la Nation;

Pour qu'ils foutent dans la moutarde les jean-foutres qui spéculent sur les malheurs de la Patrie;

Et qu'ils fassent au Peuple une grande proclamation pour lui expliquer les ressources des patriotes et de la Révolution!

Foutre! foutre!
Citoyens membres de la Commune!
Le Père Duchêne n'est pas tout à fait content de vous!

Vous avez, ces jours-ci, rendu de braves décrets, il est vrai, qui sont rudement dans les intérêts du Peuple,

Mais ça ne suffit pas d'organiser, foutre !

Ça ne suffit pas de dire aux calotins : « Mes jean-foutres, votre vie ne se passera plus à vous piquer le nez, et si vous voulez avoir de quoi boire chopine, il vous faudra un peu travailler entre vos repas ! »

Ce n'est pas tout de décréter d'accusation les jeau-foutres de la capitulation ;

C'est bien,

Mais ce n'est pas assez.

Et le Père Duchêne a de bons avis à vous donner aujourd'hui.

Vous permettez, citoyens membres de la Commune ?

Eh bien ! citoyens membres de la Commune, le Père Duchêne est fâché de vous le dire,

Mais vous manquez d'énergie !

Oui, foutre !

Vous manquez d'énergie !

Hein,

Ce n'est pas la réaction qui se serait doutée de ça,

Mais les révolutionnaires qui ont l'œil voient un peu plus loin que la réaction,

Et, foutre de foutre, voilà leur avis !

Il y en avait hier plusieurs qui causaient avec le Père Duchêne, et qui coupaient tout à fait dans ses idées !

D'abord, citoyens membres de la Commune,

Il faut que je vous dise :

Ce qui chiffonne bougrement les patriotes, c'est de voir que vous laissez dire tout ce qu'ils veulent aux sacrés journaux de la réaction qui débitent tous les soirs et tous les matins les plus sales et les plus fausses nouvelles sur les bons bougres de la garde nationale qui se sont fédérés et qui à cette heure, sont la population toute entière de Paris.

Ah ! foutre !

Le Père Duchêne est plus que n'importe qui l'ami de la liberté de la presse,

Il ne veut pas qu'on empêche personne de dire et d'écrire ce qu'il pense ;

Mais, nom de tonnerre !

Mentir effrontément,

Assurer avec impudence des choses qu'on sait complètement fausses,

Et les dire uniquement pour pousser les patriotes à la guerre civile, et mettre une partie de Paris contre l'autre après avoir mis une partie de la France contre Paris,

Foutre !

Le Père Duchêne ne croit pas que cela s'appelle écrire ce qu'on pense !

Et il dit au contraire que c'est faire un acte d'insurgé, une sale besogne et un vrai métier de jean-foutre !

Voilà l'avis du Père Duchêne,

Et le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans !

Comment, voilà des saltimbanques qui après avoir tout le temps liché les bottes de Badinguet ;

Après avoir fait, pendant le siége, leur courbette tous les matins devant le jean-foutre Favre,

Voilà des gredins qui, au moment où le Peuple est souverain, au moment où les pauvres bougres de travailleurs cherchent à sortir de la peine,

Voilà, répète le Père Duchêne, des gredins qui ne cherchent qu'à

mettre la désunion partout en semant des faux bruits et à faire les affaires des assassins de Versailles !

Ah ! nom de nom !

Et on les laisse faire,

Sous prétexte de respecter la liberté de la presse !

Tas d'imbéciles !

Mais la liberté de la presse,

C'est la liberté de la discussion,

C'est la liberté d'émettre son avis,

Mais ce n'est pas la liberté de mentir sciemment pour tuer la Révolution sociale !

Foutre non !

Et jamais le Père Duchêne ne pourra l'admettre !

Qu'on fasse rentrer dans le droit commun tous les mauvais jean-foutres !

Il doit y avoir dans tout pays des lois sur la diffamation pour la sécurité de la réputation des bons citoyens ;

Et pour la diffamation par la presse, — comme par tout autre moyen !

La loi sur la diffamation, telle, par exemple, qu'elle existe dans la Belgique, qui est un brave petit pays que le Père Duchêne aime de tout son cœur,

Cette loi sur la diffamation est la sauvegarde de la dignité de la presse.

Et il n'y a, foutre ! pas un seul bon bougre de journaliste qui ne voulut s'y soumettre,

Parce qu'un bon patriote ne calomnie pas à plaisir,

Qu'il ne parl as sans preuves,

Et si parfois il attaque un mauvais citoyen, ce n'est pas pour faire du scandale, mais parce qu'il faut démasquer les traîtres et les canailles, — et qu'on connaisse les jean-foutres pour ce qu'ils sont.

L'amour de la patrie, la voix de la justice, l'enthousiasme révolutionnaire sont pour beaucoup dans la violence de nos écrits,

Et il n'y a, foutre ! pas de mal à être violent, emporté, sarcastique, furieux, quand on ne dit que la vérité, et qu'en le disant on sert la patrie et le droit !

Quant aux calomniateurs,

Et aux jean-foutres qui cherchent à éterniser la guerre civile en semant parmi nous la division,

Le Père Duchêne ne croit pas qu'on doive leur en laisser le moyen.

Un gouvernement peut être diffamé comme une personne ;

Faites rentrer le diffamateur dans le droit commun,

Et appliquez bien la loi dans toute sa rigueur s'il ne peut pas prouver ce qu'il a avancé.

Agissez, citoyens membres de la Commune,

Et ne souffrez pas ces factieux.

Coupez la langue à ces mauvais patriotes qui sont, en ce moment, tout simplement des traîtres à la Nation.

Et ce n'est pas seulement sur eux que vous devez avoir l'œil ;

C'est aussi sur les jean-foutres sur lesquels le Père Duchêne a déjà plusieurs fois appelé votre attention :

Sur les gros polissons qui tripotent à la Bourse !

Ah ! foutre de foutre !

Si le Père Duchêne en tenait quelques-uns !...

De tous ces jean-foutres qui font des mic-macs à n'en pas finir dans la richesse du pays et qui finissent toujours par foutre dedans les pauvres bougres qui ont cru à leurs fariboles et qui leur ont confié leurs petites économies,

Ah ! nom de nom !

Le Père Duchêne leur foutrait une fessée dont ils se souviendraient longtemps, les mauvais bougres !

Le Père Duchêne le jure :

Ce sont de vrais jean-foutres !

Ainsi voyez, hier, par exemple:

Qu'est-ce qui est arrivé ?

On annonce que les patriotes sont cernés par de l'artillerie,

Et que le bon bougre Flourens est tué !

Et voilà que la rente monte d'un franc !

Sacré tonnerre !

C'est significatif, cela !

Cela veut dire, mauvais bougres, que si le Peuple était tout à fait foutu, vous seriez bougrement contents,

Et que vous ne voyez qu'un moyen pour vous de faire fortune, c'est que la Nation soit tout à fait dans la peine !

Ah ! foutre !

Comme le Père Duchêne ferait une grande motion contre vous s'il était à la Commune !

Il ne ferait pas fermer la Bourse,

Non,

Il n'est pas si bête que cela !

Et il sait bien que la Bourse est utile pour les affaires de commerce,

Mais pour vous autres, mauvais bougres de spéculateurs ; nom de nom, le Père Duchêne, vous répond que vous pourriez bougrement vite passer la porte,

Ou qu'il vous foutrait la chasse, comme à des lapins !

Prenez les mesures que prendrait le Père Duchêne, citoyens membres de la Commune,

Et les honnêtes gens qui ont du sens ne vous désapprouveront pas !

Mais ce n'est pas tout, citoyens membres de la Commune, de couper la parole à ces jean-foutres,

Et de les empêcher de tirer profit de leurs sacrées calomnies contre la Nation,

Il vous faut encore réparer le mal qu'ils ont pu faire.

Et pour cela, faites une grande proclamation.

Expliquez bien aux patriotes quelles sont nos ressources, quelles sont nos forces, quelles peuvent être nos espérances !

Nos ressources ?

Ne sont-elles pas immenses ?

Si nous avons le bon esprit de nous tenir sur la défensive,

Et de laisser à la réaction tout l'odieux de la guerre civile !

Nos forces ?

Que pourrions-nous craindre ?

Est-ce que nous ne sommes pas à présent — non plus les 220 bataillons de la garde nationale fédérés, — mais tous les bataillons de Paris ;

Puisque les bataillons les plus réactionnaires sont venus offrir leurs services à la Commune,

Tellement, foutre ! ils sont indignés de la conduite des jean-foutres de Versailles et de la cruauté ignoble avec laquelle ils ont commencé la guerre civile !

Nos espérances ?

N'avons-nous pas tout à espérer ?

Est-ce que nous ne sommes pas les plus forts ?



MIOT.

Est-ce que nous n'avons pas avec nous le droit ?
Est-ce que nous n'avons pas été provoqués?
Est-ce que vous croyez qu'on trompe si longtemps la province, et que les départements ne savent pas dès à présent à quoi s'en tenir sur les auteurs véritables de cette guerre civile?
Est-ce que la lumière peut-être si longtemps à se faire dans ce loyal et intelligent pays de France !
Et la conscience dort-elle éternellement !

Allons, citoyens membres de la Commune, expliquez tout cela aux patriotes, pour que tous reprennent possession d'eux-mêmes et acquièrent le sang-froid qui est indispensable alors que la patrie est en danger !

Le Père Duchêne boira ce soir-là une sacrée chopine à votre santé,
Sans oublier la Révolution sociale !

A la bonne heure, au moins, fallait bien que ça craque !
Et au bout du compte, les jean-foutres de Versailles ne pouvaient pas toujours rigoler à leur aise, et boire tranquillement leur chopine,
Puisque, foutre ! ils étaient hors la loi !
Parce que ce sont des factieux, depuis le 18 mars surtout, qu'ils ont voulu exciter les bons patriotes à la guerre civile !
Tout beau, mes bougres, ça ne pouvait pas durer longtemps comme ça !
Et vous vous doutiez bien que la Commune, en vous voyant ainsi trahir la République ferait tout son possible pour vous mettre des bâtons dans les roues, et foutre dans la mélasse tous ces sacrés calotins qui lui donnent du fil à retordre depuis la nomination de cette sacrée Assemblée prussienne, que le Père Duchêne voudrait étrangler d'un coup.
Ah foutre, foutre ! ça ne peut pas durer ! Et comme un bon bougre de patriote le disait hier soir au Père Duchêne en causant ensemble des affaires de la Nation :
Faut que çà craque, y a pas à dire !
Car on commence à en avoir par-dessus les oreilles, de voir ce tas de jean-foutres nous envoyer des obus, — qu'il en pleuvait hier à Issy !
Et les voir ainsi se foutre de la République et de la Commune !
Et ça craquera, le Père Duchêne le dit.
Parce que faut pas avoir l'estime de bien du monde, et faut être de sacrés bougres pour être obligés de se faire garder par des soldats du pape ou par des roussins !
Des goupillons et des casse-têtes, ah ! foutre ! quel sacré régiment !
Faut-il être chenapan !
Ça ne fait rien, tout ça. Ils ne s'y fient tout de même pas trop !
Car le Père Duchêne a appris aujourd'hui par un fédéré qu'il a vu tout près de la bataille — que ces jean-foutres-là commençaient malgré tout à avoir un sacré trac,
Et qu'ils aimeraient mieux être autre part qu'à Versailles !
Dame ! si jamais les fédérés arrivaient-là, qu'est-ce qu'ils foutraient devant nos bons bougres qu'ils ont vilipendés depuis qu'ils sont dans cette sacrée assemblée?
Qu'est-ce qu'ils foutraient, voyons ?
Quelle sacrée gueule ils feraient !
Car, foutre ! il faut croire que nos fédérés la leur ferait payer cher,

Et qu'ils n'auraient pas tort, foi de Père Duchêne !

Car les jean-foutres nous en ont fait voir assez de toutes les couleurs !

Oui, le Père Duchêne a su aujourd'hui qu'ils bouclaient leurs malles, et qu'ils demandaient tous des congés,

Sous prétexte de santé défaillante !

Ah ! foutre ! vous êtes malades, tas de chenapans !

C'est bien votre rôle vraiment d'être malades, quand vous entendez que le canon tonne, et quand vous voyez se dresser devant vous, frémissante, les narines gonflées, la grande figure de la Révolution !

Oui, la Révolution !

Quatre-vingt treize, entendez-vous !

C'est 93 qui vient pour vous, tas de jean-foutres qui, depuis que vous avez foutu les pieds dans cette sacrée boutique à trahisons, avez vendu la France et renié la République !

Bouçlez vos malles, chenapans, peureux, couards et crétins, qui insultez de loin la Révolution qui vous fait fuir dès que vous l'entendez gronder !

Faites vos paquets; commandez au plus vite à votre petit foutriquet une escouade de roussins pour protéger votre retraite :

Il n'est que temps !

Vite, vite ! vous n'avez plus un instant à perdre !

Car, vous pourriez bien rencontrer en chemin le Père Duchêne,

Et, foutre ! gare à vous !

Ah ! c'est trop fort, pour le coup !

Et le Père Duchêne qui, le bougre, en a vu pas mal dans sa vie, n'en a jamais vu comme celle-là !

Croirait-on que ces jean-foutres qui ont tant qu'ils ont pu mis la main dans les tiroirs pendant qu'ils étaient à l'Hôtel-de-Ville, et vidé autant que possible la *profonde* du pauvre Peuple ;

Croirait-on que ces bougres-là viennent nous dire tout tranquillement :

« Père Duchêne, il y a des faux billets de banque dans le commerce, c'est toi qui les a faits. »

Ah ! foutre ! c'est à ne pas se retenir !

Et à les assommer tout vif,

S'ils n'étaient pas au milieu de leurs roussins, à Versailles !

C'est bien simple de dire ça, et ça ne coûte pas cher.

Ce matin, le Père Duchêne, pendant qu'il vendait ses feuilles dans son échoppe de la rue du Croissant, voit qu'on passe au comptoir un sacré billet de banque qui lui a l'air d'être de la rousse,

Lui, qui est malin, dit à son ami l'imprimeur Sornet :

« Hum ! mon vieux, c'est de la boîte à Jules Favre ; faut pas mettre ça dans la *profonde* au Père Duchêne. »

Et c'était vrai, foutre ! C'en était un !

Tout ça, c'est la même histoire que les farines, les viandes, et tous les sacrés tripotages du siége.

Eh bien ! aujourd'hui, les jean-foutres nous disent :

« C'est la Commune qui fait de faux billets. »

Ah ! la Commune !

Venez donc un peu dire ça au Père Duchêne, que c'est la Commune qui fabrique des faux billets, et puis vous verrez un peu, comme le Père Duchêne vous montrera la date qu'il y a sur ces sacrés bouts de papier, qui

prouve bien que ce sont les jean-foutres qui les ont fabriqués, et non la Commune !

Du reste, le Père Duchêne veut prendre ici l'avis de tous les bons bourgeois et boutiquiers de Paris :

Pourquoi diable la Commune fabriquerait-elle de faux billets de banque.

Je vous le demande un peu :

Pourquoi faire ?

Çà serait donc pour s'enrichir !

Or, tous les braves bourgeois de Paris, même ceux qui n'aiment pas les révolutionnaires, savent bien que nous nous foutons pas mal de leurs sacrés billets, quand même ils ne seraient pas faux,

Et qu'il n'y a guère que les jean-foutres qui fassent ces tripotages, parce qu'ils aiment la bonne chère, et que la politique pour eux n'est qu'un moyen de se foutre de l'argent dans la poche pour rigoler !

Montrez-moi donc un de ces bougres-là qui aie seulement fait un jour de prison.

Ah ! foutre ! il n'y en a pas un !

Tandis que nous, nous passons notre vie à ça.

Est-ce vrai, patriotes ?

Ah ! la Commune fabrique de faux billets de banque !

Tas de jean-foutres et de calotins, va !

Tout le monde sait bien que c'est vous !

Quand on vole, au moins on n'accuse pas les autres !

Vous n'aviez qu'à vous tenir tranquilles.

Jusqu'à ce qu'on vous pende !

Prenez garde, mes jean-foutres, la Commune vous a mis hors la loi.

Il ne s'agit pas de blaguer cette fois-ci.

Ça pourrait mal tourner pour vous, foutre !

Comment voulez-vous que tout ce qui a un peu de sang dans les veines ne soit pas furieux, et que nos bons bougres de gardes nationaux fédérés, qui sont aujourd'hui à Meudon, ne foutent pas à la porte toute cette sacrée racaille d'assemblée ?

Savez-vous, patriotes ! quels sont les jean-foutres, — de vrais jean-foutres ceux-là, — qu'ils ont pour commander leurs roussins ?

Il ne leur suffit pas d'avoir Charette et Cathelineau, qui sont là avec leurs sacrés chouans ;

Non, çà n'était pas assez !

Et les bougres n'ont pas été contents qu'ils ne nous aient foutu au nez tous les sacrés généraux de malheur qui ont tous déjà fusillé le pauvre Peuple,

Et qui ont foutu dedans nos braves soldats dans toutes les sacrées batailles où nous avons été trahis !

Ah ! quand le Père Duchêne y pense !

Dire que si on avait eu d'honnêtes gens pour nous conduire ! Dire que pour trouver des généraux à poil, tout comme Hoche et comme Marceau, des bougres avec qui, on aurait, au bout de huit jours, bu de sacrées chopines à Berlin, il suffisait de fouiller dans le tas !

Non ! il fallait que nous soyons foutus dedans !

Il le fallait, foutre ! parce qu'ils voulaient à toute force tuer la Révolution !

Imbéciles, vous êtes roulés tout de même !

Enfin, aujourd'hui qu'ils tapent dans la main des Prussiens, et qu'ils nous font mitrailler encore une fois ils nous ramènent ces sacrés chenapans de généraux à la Badinguet !

Voyons, patriotes, c'est trop fort!

Le Père Duchêne surtout a vu le nom d'un de ces jean-foutres qui lui a sauté aux yeux.

C'est Failly!

Failly! Celui de Mentana. Ah! il est bien là, avec ses soldats du pape!

Et dire que la veille du 4 septembre, quand le bougre de Sedan a été fait prisonnier, on le disait fusillé par ses soldats!

Tous ces jean-foutres-là se sont fait passer pour morts; et aujourd'hui qu'ils espèrent ramener Badinguet, les voilà tous qui reviennent sur l'eau!

Comment voulez-vous qu'on ne marche pas là-dessus!

Et dire qu'on appelle çà une guerre civile!

Une guerre civile! Bon, si c'était des Français!

Mais, est-ce que c'est seulement des hommes? Voyons, patriotes!

Failly, Mac-Mahon, Gallifet!

Toute la séquelle, toute la boutique de Décembre!

Ah! c'est eux qui en feraient une rude marmelade des patriotes, s'ils le pouvaient,

C'est eux qui se foutaient pas mal de déporter, de fusiller les Républicains!

Aussi, mes bons bougres de fédérés, pas de quartier!

Et foutre! qu'on ne ménage pas tous ces chouans et tous ces jean-foutres de l'Assemblée, qui ne craignent pas de faire marcher sur nous les généraux traîtres à la Patrie qui nous ont conduit à Sedan et de là à la capitulation!

Mais il y a une chose qui rassure le Père Duchêne, c'est qu'il est certain qu'il n'y a que les roussins qui puissent se laisser commander par des gens comme ça;

Et que quand nos braves soldats se trouveront en face des bougres de gardes nationaux, ils lèveront la crosse en l'air, foutre!

Tout comme à Montmartre!

Hier, en passant place de la Concorde, le Père Duchêne a rencontré une longue file de citoyennes qui, elles aussi, allaient à la bataille pour avoir leur part dans notre victoire.

Cela lui a rappelé notre grande Révolution, leurs aïeules, les femmes de 92, marchant à Versailles, tambour en tête; et le Père Duchêne a éprouvé à ce souvenir une grande satisfaction!

Il en remercie les braves citoyennes qui affrontent la mort pour soutenir le courage des patriotes qui, au milieu de la bataille, pourraient sentir faiblir leur cœur en songeant à elles!

Et il y en a eu de tuées, hier!

Mortes au champ d'honneur, comme des braves, les yeux sur le drapeau rouge, avec leur dernier soupir et leur dernière pensée pour la République!

Vive la Commune! les femmes de la Révolution ne dégénèrent pas!

Ah! messieurs de Versailles! trouvez-en donc chez vous comme celles-là!

Ça n'est dû qu'aux patriotes;

Quand on meurt frappé d'une balle par vos gendarmes, ou vos roussins on a du moins un sourire te un baiser pour vous clore les paupières!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 22. **UN SOU** N° 22.



17 *germinal an 79.*

LE GRAND DEUIL

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur les patriotes qui sont morts pour la Révolution sociale;

Sa grande colère, contre les citoyens membres de la Commune, qui ne nomment pas des généraux qui soient autre chose que des héros;

Avec sa grande motion pour que les francs-tireurs soient réorganisés, et que le Comité de Salut public soit définitivement constitué.

Ah! nom de dieu!
Le Père Duchêne n'est pas un bougre qui ait le respect des morts,
Mais, foutre!
Aujourd'hui, il se découvre devant les cercueils!

Je vous salue,
O morts !
O vous qui êtes morts pour la Révolution sociale !
O vous qui êtes tombés pour la cause du droit et de la justice !
O vous qui, voulant la conciliation et la paix, avez été les victimes de l'émeute et de la guerre !
Vous saviez bien ce que vous faisiez, ô patriotes !
Vous saviez bien que, cette fois, ce n'était pas seulement la lutte d'un parti contre une faction, mais la revendication des déshérités contre les repus !
Ah ! nom de nom !
Oui !...
Le combat est bien déterminé !
Le combat est entre le travail et le parasitisme !
La coalition des travailleurs contre les capitalistes !
Vous êtes morts pour cela,
O citoyens !
Vous êtes morts parce que vous ne vouliez plus être volés,
Parce que vous vouliez vivre de votre vie à vous,
Et non pas entretenir les nobles, les prêtres et les riches !
Vive la sociale !
Je vous salue,
O morts !
Je vous salue,
Comme je vous ai aimés,
Avec mon cœur,
Avec mon âme,
Avec tout ce que j'ai donné à la République, à la Sociale et à l'avenir, de ma vie et de ma pensée !
Ah !
Vos tombes,
Vos fils les fleuriront !
Ils les fleuriront avec des immortelles !
Ils les fleuriront au 14 juillet !
Car elles seront sous la Bastille !
Car de même que vos ancêtres ont forcé les forteresses de l'Autorité,
Vous, vous aurez pris les forteresses du Capital !
Vive la Sociale !
Le peuple ne mourra pas !
La Révolution ne sera pas domptée !
C'est le « *combat pour l'existence* » que vous combattez à cette heure, ô patriotes !
Oh ! qu'il vous faudra travailler encore, si vous doutiez assez de vous-mêmes pour ne pas vaincre !
Ah ! mes braves bougres !
Nous avons l'avantage — et presque l'offensive !
Soyons sûrs de nous-mêmes,
Ayons du sang-froid
Et nous vaincrons !
La position est si belle !
Jamais on ne nous a offert d'occasion si certaine de remporter une victoire décisive, — un triomphe définitif !
Sachez bien pourquoi vous combattez, ô patriotes !
Ce n'est pas seulement pour votre race ;

C'est pour vous-mêmes !
Si vous ne savez avoir une heure de courage,
Vous vous créerez un siècle de misère !
Pour n'avoir pas su mourir pendant un jour, Peuple de Paris,
C'est pendant cent ans que tu mourras !
On met du temps pour mourir !
Le Père Duchêne, qui a vu rudement mourir des gens, le sait et vous l'affirme !
Luttez donc,
O citoyens !
Et poussez en avant votre Commune !
Elle marche bien,
Mais pas assez vite ;
Il faut lui mettre dans les reins l'épée de la Révolution !

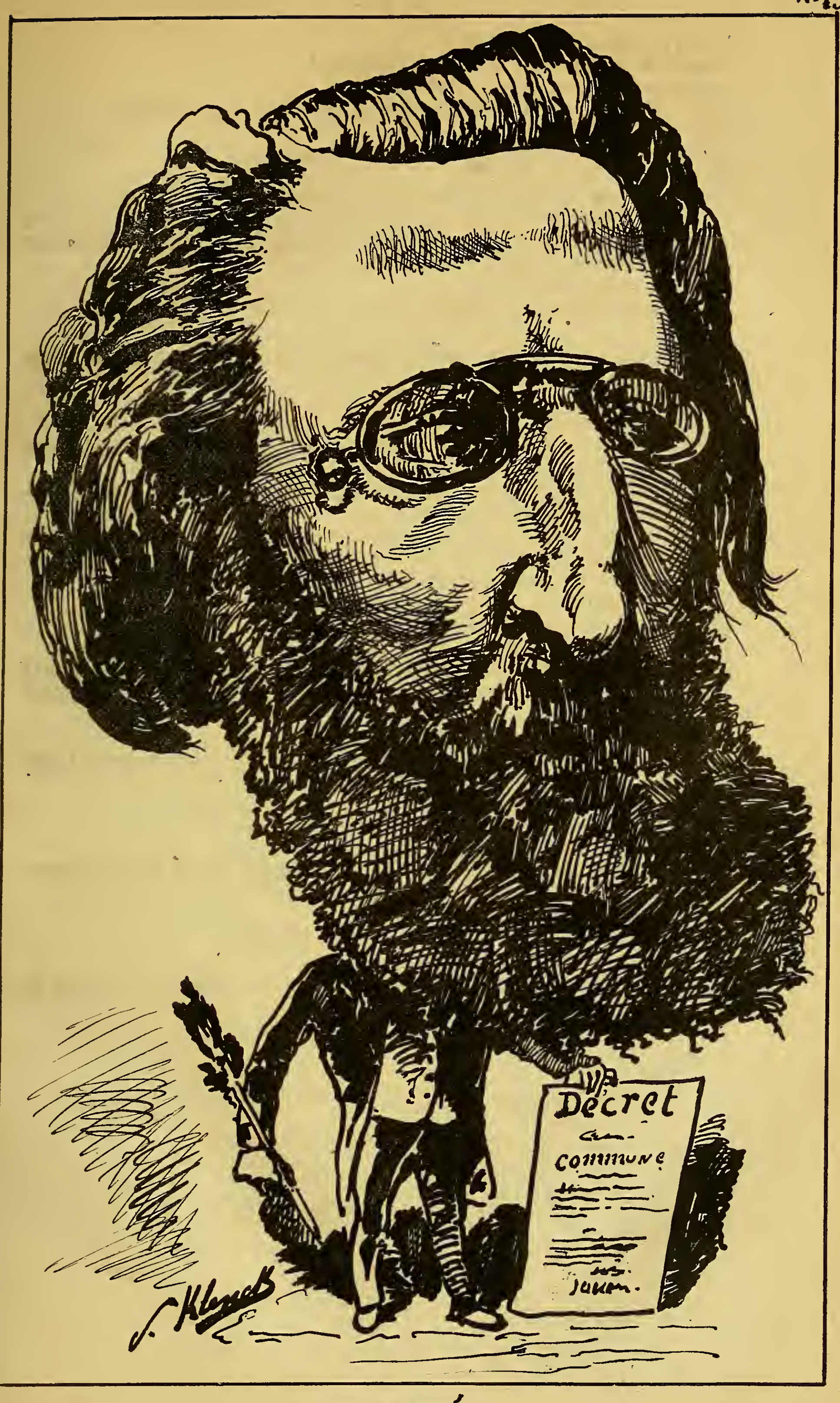
Ah ! citoyens membres de la Commune !
Hier, le Père Duchêne vous disait que vous n'étiez pas tout à fait dans la note du moment,
Que vous ne dressiez pas les oreilles au vent de la Révelution !
Que vous laissiez compromettre votre autorité par votre manque d'énergie !
Soyez fermes, foutre !
Ne vous laissez pas mater par des compétitions, par des formalités, par des ménagements !
Des ménagements ?
Le Père Duchêne n'en veut pas, foutre !
Ah ! nom de Dieu !
Des ménagements ?
Et pour qui ?
Pour personne, sacré tonnerre !
Ou le Père Duchêne se mettrait contre vous,
Et se réfugierait, seul, isolé, triste et ferme, dans Belleville, Montmartre ou Ménilmontant, et, au lieu de vous appuyer, vous combattrait !
Vous voyez, citoyens membres de la Commune, que le Père Duchêne est franc, et qu'il ne vous cache pas rien.
Eh bien !
Il vous a dit hier qu'il n'était pas content, et aujourd'hui il continue à n'être pas satisfait de vous !
Foutre de foutre !
On a tué des patriotes !
Le Père Duchêne a vu de leurs cadavres,
Pas dans le bataillon qu'il commandait par exemple ! — car une partie a foutu le camp comme des couillons, mais les autres se sont rudement bien montrés, par contre !
Mais,
Nom de dieu !
On a tué des patriotes,
Et, citoyens membres de la Commune,
Un peu par la faute de vos généraux !
Le Père Duchêne ne veut pas qu'il y ait des patriotes tués inutilement ;
Qu'on soit tué pour la Patrie ;
Soit,
Rien de mieux :

Mourir pour sa patrie,
C'est le sort le plus beau !

C'est l'avis du Père Duchêne !
Mais il ne faut pas que ce soit inutilement !
Citoyens membres de la Commune !
Vous nommez comme généraux des patriotes qui sont des héros,
Mais cela ne suffit pas !
Ce n'est pas de héros dont nous ayons besoin,
C'est de gens habiles !
Ce ne sont pas des enthousiastes et des emportés qu'il nous faut,
Ce sont des gens froids qui ménagent leurs forces, qui combinent leurs manœuvres et qui, au lieu de nous foutre dedans en se faisant bravement tuer, conservent leur peau en sauvant la Nation,
Voilà ce qu'il nous faut,
Et le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans !

De plus, le Père Duchêne vous a demandé la réorganisation des corps de francs-tireurs.
Ah ! foutre !
Nos francs-tireurs !
En voilà des gens que le Père Duchêne aime bougrement et qui sont rudement dans son cœur !
Si on les avait laissés faire, ils auraient tellement houspillé les Prussiens qu'ils les auraient foutus tout à fait,
Et que ça aurait été une affaire bougrement bonne pour le Peuple et pour le petit commerce, puisqu'ils n'auraient pas eu cinq milliards à payer, — car c'est sur eux, comme toujours, que tout retombera !
Des francs-tireurs !
Des francs-tireurs foutre !
Voilà ce qu'il nous faut !
Tous les jeunes gars de Belleville qui sont des bougres à poil en étaient ! en voilà qui marchaient bien, et qui n'avaient pas peur, et qui ne cannaient pas !
Ah ! nom de dieu, non, par exemple !
Réorganisez les corps de francs-tireurs, citoyens membres de la Commune ;
Ce n'est pas par masses qu'il faut marcher aujourd'hui ;
C'est une guerre d'extermination, n'est-ce pas ?
Vous voulez anéantir les mouchards, hé ?
Hé bien ! faites comme on doit faire pour la chasse quand on veut anéantir le gibier.
Autorisez le braconnage,
Autorisez LE BRACONNAGE DE LA GUERRE,
Citoyens membres de la Commune,
Une prime pour ceux qui rapporteront dans leur gibecière une tête de roussin !

Et puis,
Nom de dieu !
Le comité de salut public, foutre !!!...
Ah ! sacré tonnerre !
De quoi avez-vous peur !...
Qu'est-ce que vous craignez ?
Soyez bien certains d'une chose :
C'est que *si vous avez peur*, VOUS AUREZ PEUR !
Pas de crainte.



FERRÉ.

En avant !
Vous êtes pour la Révolution,
Ou vous n'en êtes pas.
Il y a une chose certaine,
C'est que si vous ne triomphez pas, vous êtes foutus !
Non-seulement vous,
Ce qui est peu de chose au point de vue de l'Idée, — bien que le Père Duchêne vous aime beaucoup,
Mais aussi le Peuple, et la République, et la Révolution, et la Sociale, qu le Père Duchêne aime plus que vous !
Ah ! nom de nom !
Citoyens !
Au nom de Marat,
Ouvrez l'œil,
Ne nous laissez pas foutre dedans,
Ayez conscience de vous-mêmes, de votre force et de la nôtre !
Brisez toutes résistances !
Arrêtez tous les traitres !
Et que Paris triomphe !
Ou foutre !
Le Père Duchêne organise un Comité secret pour prendre contre vous telles mesures qu'il appartiendra à la vengeance, à la justice et à l'honneur des patriotes !...

Le Père Duchêne qui, lorsqu'il a une minute à lui, s'en va le soir causer avec les bons patriotes des affaires qui intéressent la Nation, est monté hier jusqu'à Ménilmontant ;
Et là, il a rencontré plusieurs bons bougres de ses amis de Montmartre qui, foutre ! n'étaient pas contents de la façon dont plusieurs patrons s'y prennent avec leurs ouvriers pour faire reprendre le travail.
Figurez-vous qu'il y en a — et le Père Duchêne ne craint pas de le dire, ceux-là sont de sacrés jean-foutres qui ne font qu'augmenter la discorde —
Il y en a qui, lorsque des bons bougres de patriotes qui ont de la famille et veulent la nourrir honnêtement, viennent se présenter chez eux, leur demandent avec un air de se foutre d'eux :
Est-ce que vous êtes de la garde nationale ?
Tout comme ils diraient :
Est-ce que vous êtes un « des canons de Montmartre » ?
Ah foutre ! çà, c'est pas tolérable !
Et le Père Duchêne est sûr que ceux qui répondent ainsi sont des exploiteurs qui se foutent pas mal des affaires de la Nation,
Et ne songent qu'à grossir leur sacrée bourse, quand même ce foutu chenapan de Badinguet reviendrait encore une fois nous faire voir le tour ?
Oui ! les bougres qui répondent ainsi aux patriotes ne peuvent être que des jean-foutres ; et le Père Duchêne dit qu'il est impossible qu'un boutiquier soit de cet avis ;
Parce qu'il sait bien que les bons bougres de gardes nationaux, en allant monter la garde et faire leur service, veillent aux intérêts de la Nation ;
Et que tous les bons bourgeois sont certains maintenant que les intérêts de la Nation sont les leurs, et que leur avenir est lié à celui du Peuple !
Et puisqu'on parle de la garde nationale, le Père Duchêne doit donner

son avis sur le décret rendu ce matin par le citoyen Cluseret, que la Commune a délégué au ministère de la guerre.

Il conseille à tous les patriotes de se rendre à son appel ; parce qu'aujourd'hui comme toujours, ce que nous avons à défendre avant tout, ce sont nos droits, notre liberté communale !

Ah ! foutre ! comme le Père Duchêne le disait hier, ça n'est pas une guerre civile, cette guerre-là !

Voyez donc un peu, auparavant de causer, contre qui vous combattez,

Et la façon dont ces sergents de ville agissent avec nos bons bougres de gardes nationaux :

On a amené ce matin cent des nôtres à Versailles, et savez-vous ce que tous ces roussins-là leur ont fait ?

Le Père Duchêne a frémit d'horreur !

Ah foutre !

On les a conduit entre deux files de mouchards ; et il y en avait là de postés exprès qui les frappaient à coups de bâtons, et leur crachaient au visage !

Non ! N'importe qui de ceux de nos ennemis qui ne sont pas de la Commune ne feraient pas de telles ignominies !

Faut que ça soit des roussins ! Et des roussins qui savent leur métier ! De ceux d'autrefois !

Ça ne vous fout-il pas la rage au cœur !

Et dire que le jean-foutre Thiers est venu le soir à la tribune pleurer comme une vieille dévote, après qu'il avait ordonné tout ça avec son compère Favre.

Ah ! foutre ! le Père Duchêne en a déjà vu un, de ces mauvais bougres-là, pleurer devant les jean-foutres de l'assemblée nationale !

C'était après juin 1848 ! Ils parlaient de clémence ! Et foutre ! on déportait les prisonniers ; on les foutait sur les pontons, quand on ne les fusillait pas !

Ah ! combien le Père Duchêne a eu, pendant ces jours-là, des amis massacrés par les jean-foutres !

Aujourd'hui, c'est tout comme en Juin !

Ils sont furieux à Versailles que les braves gardes nationaux, pendant ces cinq mois de siége, les aient fait attendre si longtemps et n'aient pas voulu tout de suite de leur sacrée capitulation ;

Parce qu'aujourd'hui ils ne peuvent faire leur coup, et qu'il ne leur est pas si facile que ça de nous ramener un jean-foutre aux Tuilleries !

C'est pour cela qu'ils font rouer de coups de bâtons, et fusiller ensuite nos bons gardes nationaux, par leurs sacrés roussins qu'ils déguisent en *lignards*. Tout ça pour se venger de ce que le Peuple les a roulés !

Ah ! foutre ! qui donc alors ne marcherait pas à la bataille !

S'il y en a qui ne sont pas de cet avis, le Père Duchêne trouve qu'il ne faut pas les forcer ;

Tout le monde n'est pas de la Commune.

Et puis, au bout du compte, quand c'est pas votre idée, voyez-vous, on ne se bat pas bien !

Faut forcer personne !

Et puis, foutre ! on sera bien assez, allez !

Et comme le Père Duchêne le disait hier :
Ça craquera, patriotes, ça craquera malgré tout !
Parce que nous sommes les vrais représentants de l'ordre, que nous voulons la justice, la liberté pour tous,
Et que tous les bons républicains sont, au fond, de notre avis et marcheront avec nous !

Ça ne pouvait pas manquer !
Et il fallait bien qu'on passe un peu la main sur le dos à ces braves mouchards qui fusillent avec tant d'énergie nos braves gardes nationaux !
Aussi, je ne sais plus lequel de ces jean-foutres est monté à la tribune de cette foutue assemblée de Versailles, et a dit :
« Les gendarmes ont été héroïques. »
Le Père Duchêne vous racontait l'autre jour dans sa feuille ce qu'ils avaient fait,
Ou en tous cas, tous les bons patriotes qui lisent les journaux rédigés par les bons bougres de républicains, ont vu que ces « gendarmes héroïques » avaient fusillé des patriotes,
Qu'ils avaient traînés auparavant, attachés à la queue de leurs chevaux !
Ah ! foutre ! ça mérite bien d'être remercié par Thiers et par Favre !
Et nous allons tous les voir décorer !
C'est tout de même épouvantable tout cela;
Et n'importe lequel de nos bons bourgeois ne pourra certes pas voir la façon dont ces misérables se conduisent,
Sans être dégoûté pour toute sa vie des roussins et des jean-foutres qui les commandent !
Faut pas qu'ils rentrent, citoyens !
Ça serait trop honteux pour nous, d'avoir été trahis et livrés par toute cette séquelle, d'avoir vu massacrer les citoyens par des feignants de mouchards qu'on n'a jamais exposés à rien pendant la guerre,
Et qu'aujourd'hui, on déguise en soldats pour s'en servir contre les patriotes !
Faut pas qu'ils rentrent !
Mais pour cela, citoyens, faut avoir de l'énergie et s'y mettre tous !

A la bonne heure, au moins, voilà un décret qui est bien digne des jean-foutres qui l'ont rédigé,
Et que le Père Duchêne était bien sûr de voir un jour ou l'autre !
Nos braves soldats du 88e et du 120e de ligne vont être envoyés en Afrique, où on espère les faire crever de fièvre;
Parce qu'ils ont refusé de tirer sur le Peuple au 18 mars !

Oui, patriotes, parce qu'ils ont refusé de tremper leurs mains dans le sang de ceux qui sont leurs frères!

Le gouvernement des jean-foutres et des traîtres les envoie en Afrique;

Tout comme on envoie les républicains à Cayenne!

On ne faisait pas mieux sous Badinguet!

Le Père Duchêne n'a pas besoin de remettre celà dans la mémoire des patriotes:

Quand nous essayions de foutre dans la mélasse ce sacré gouvernement de malheur qui nous a conduit à Sedan,

Et qu'il y avait *des troubles* sur le boulevard, tous les citoyens se rappellent qu'il y avait de ce temps-là à la caserne du Prince-Eugène, un sacré régiment de chasseurs,

Qui, foutre était composé de bougres qui n'avait pas froid aux yeux,

Et qui votèrent *non* comme un seul homme à ce foutu plébiscite qui, si on en avait cru le jean-foutre Ollivier, nous aurait donné des Badinguets à perpétuité.

Eh bien! pour la peine, on les a foutus aussi en Afrique!

Aujourd'hui, le compère Favre suit la même méthode!

En Afrique, ceux qui sont rentrés à Versailles!

Aux conseils de guerre ceux qui sont restés à Paris!...

Pas si vite pourtant, mes jean-foutres!

Aux conseils de guerre! Faut d'abord que vous soyez revenus ici!

Et, dame! il se pourrait bien que vous ne reveniez pas de sitôt!

Quand il n'y aurait pour vous foutre à la porte que les bons bougres de lignards du 88e et du 120e!

Ça pourrait bien être vous qu'en envoie à Cayenne!

Gare là, si le Père Duchêne vous met la main dessus!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera son

GRAND DISCOURS

Aux patriotes sur la position de la question politique;

Et sur les mesures à prendre pour réinstaller les services publics, et organiser le mouvement révolutionnaire dans les provinces.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 23 **UN SOU** N° 23.



18 *germinal an* 79.

LE GRAND DISCOURS

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux patriotes sur la position de la question politique;

Et sur les mesures à prendre pour réinstaller les services publics, et organiser le mouvement révolutionnaire dans les provinces.

Citoyens,

Les affaires du pays vont bien,

Et les patriotes peuvent dormir sur leurs deux oreilles pour ce qui regarde la fin de cette lutte, — pas du tout fratricide, car le Père Duchêne ne considère nullement comme ses frères les roussins et les gendarmes impériaux dont se compose l'armée de Versailles.

Foutre non! par exemple:

Il aimerait mieux se foutre une peignée avec chacun d'eux individuellement que de taper dans la main d'un seul de ces gredins :
Nom de nom !
Si le Père Duchêne les tenait !

Donc tout va bien, ô citoyens.
On a supprimé les journaux réactionnaires qui poussaient à la guerre civile, en excitant à la désobéissance aux lois et en cherchant à faire perdre à la Commune la confiance du Peuple, par toutes les sacrées fausses nouvelles qu'ils débitaient.
Et le Père Duchêne croit qu'en ce moment on a bien fait,
Et comme il le disait dernièrement,
La liberté de la presse et la liberté de mentir, ça fait deux !
Discutez tant que vous voudrez, foutre ! mais ne mentez pas !
De plus, la Commune a rendu une bonne loi contre les conspirateurs royalistes qui font des signes aux gueux de Versailles :
Voilà où il fallait ouvrir l'œil,
Et le bon !
Oui, oui, à l'heure qu'il est, malgré les assassinats de tous ces jean-foutres qui ont fait bombarder Paris et qui ont tué des enfants de sept ans, tout comme Bonaparte au carrefour Tiquetonne,
Oui, encore maintenant il y a des bougres assez aveugles ou assez misérables pour soutenir encore Thiers, Favre et toute cette bande de factieux et de scélérats !
Ah ! foutre !
Comme on a bien fait de décréter l'arrestation de tous ces traîtres qui ne cherchent qu'à faire tuer les patriotes et qui boiraient des verres de sang, à la Sombreuil, non pour sauver leur père, mais pour sauver leur caisse !

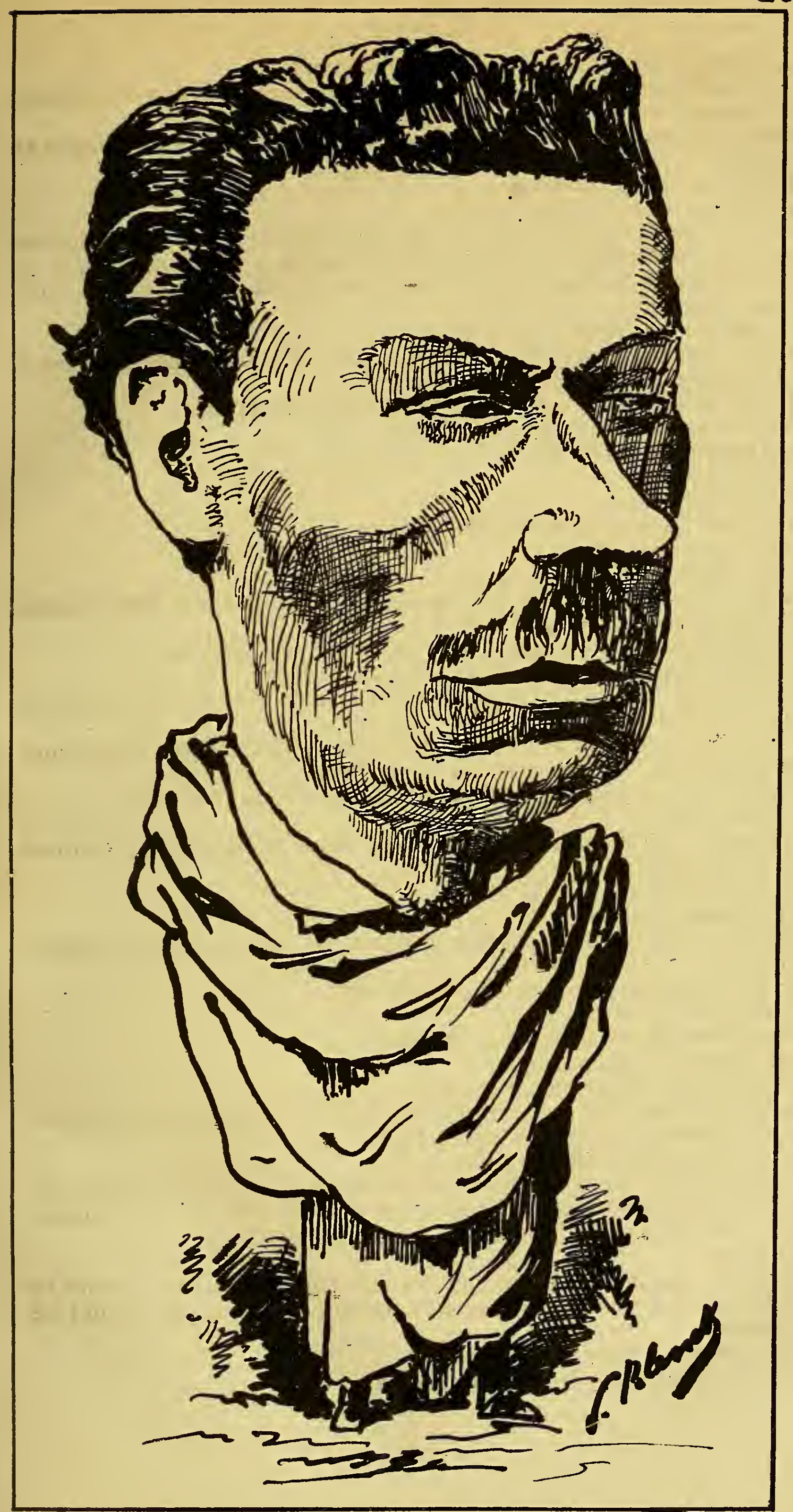
Comme si leur caisse même était compromise !
Ah ! oui, patriotes !
Il faut avoir l'œil ouvert, et l'oreille au guet, et le fusil au côté !
C'est le grand combat que nous combattons,
C'est le combat de l'Idée contre la Matière.
Toute la question se résume en ceci :
Continuerons-nous de nous laisser annihiler par la province, à laisser étouffer notre individualité politique par la brutale collectivité des départements ?
Ou bien :
Vivrons-nous librement, — administrant par nous-mêmes notre municipalité, — ne réclamant que cela, mais tout cela, et nous fédérant avec les villes libres de France pour la discussion et le gouvernement de nos affaires politiques à l'intérieur !
Le Père Duchêne croit, foutre ! qu'il n'y a pas là de quoi se fâcher, ni surtout de quoi faire la guerre civile,
Et pousser les citoyens français à se battre entre eux !
Franchement, là ! quand le Père Duchêne réfléchit à tout cela, il n'y comprend rien du tout.
Pourquoi donc tous ces jean-foutres de Versailles ne veulent-ils pas que Paris se gouverne par lui-même ?
Il n'y a là rien que de très-naturel ;
Et je ne vois pas pourquoi les patriotes de Mont-de-Marsan ou de Bergues-en-Flandre viendraient foutre leur nez dans nos affaires :

ce que nous demandons à nous occuper des leurs, nous ?
Foutre pas !
Qu'ils se débrouillent entre eux !
C'est leur droit !
Les citoyens d'une ville tous fédérés ensemble doivent prendre — et prendre seuls — telles décisions qu'il convient à leurs intérêts qu'eux seuls connaissent !
Qu'est-ce que vous diriez si les gars de Falaise avaient la prétention de prendre voix délibérative dans les conseils d'administration de la ville de Versailles?
Vous diriez sans doute :
» Gars de Falaise, vous êtes de braves gens,
» Nous sommes persuadés que vous êtes pleins de bonnes intentions,
» Et que vous voudriez bien nous rendre service,
» Mais foutre,
» Laissez-nous tranquilles,
» Nous sommes assez grands pour faire nos affaires nous-mêmes,
» Réservez-vous pour votre pays !
» Là, vrai ! entre nous, nous aimons mieux ça !
» Au moins, comme ça, si nous faisons une bêtise, en la gobant, nous n'aurons à nous plaindre qu'à nous ! »
Voyons, citoyens de la réaction, c'est à vous que le Père Duchêne s'adresse :
Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est comme cela qu'il faut faire,
Et qu'au fond nous ne demandons là rien que de très raisonnable ?
Est-ce qu'en votre âme et conscience vous ne croyez pas que les jean-foutres de Versailles ne reconnaîtraient pas purement et simplement nos droits, s'ils n'étaient poussés par une misérable ambition qui les excite à détenir le pouvoir après en avoir tant abusé, après nous avoir fait manger des copeaux pendant cinq mois, après avoir foutu une paix si avantageuse pour la Prusse et si funeste pour le Peuple et pour le petit commerce !
Quand on se sent incapable,
Que tout le monde le dit,
Que c'est prouvé comme deux et deux font quatre,
Et qu'on est honnête,
Est-ce qu'on reste au pouvoir malgré tout, pousse-t-on à la guerre civile ? fait-on bombarder Paris et massacrer les patriotes pour le conserver?
Est-ce qu'on cherche à affamer Paris ?
Est-ce qu'on fait tous ses efforts pour empêcher les patriotes de Paris d'avoir leurs lettres, de faire leurs affaires, d'exporter et d'importer leurs marchandises !
Est-ce qu'on désorganise tous les services publics !
Non, non, citoyens !
Que ceux qui ont été trompés reviennent de leur erreur !
Sachez bien que les vrais amis de l'ordre sont à Paris,
Et que ce sont les loups qui sont à Versailles !

Voyez comme ils nous ont vendus, après nous avoir fait crever de faim !
Y a-t-il jamais eu au monde de plus mauvais citoyens ?
Y a-t-il jamais eu de plus grands jean-foutres ?
C'est à vous, réactionnaires, que je m'adresse !
Et vous savez bien que le Père Duchêne a raison !

Qu'a fait la Commune depuis son installation !
Est-ce qu'elle n'a pas fait de bons décrets ?

Le décret sur les loyers, est-ce un bon décret ?
Le projet de consulter les négociants de Paris sur la question des échéances, est-ce un bon projet ?
Est-ce que tout cela n'est pas en faveur de la bourgeoisie travailleuse et des petits boutiquiers !
Soyez donc raisonnables,
Et ne poussez pas à l'insurrection !
Il n'y a que de vrais roussins et des jean-foutres qui puissent débiter tous les jours, comme ils font, de fausses nouvelles pour tâcher que le Peuple n'ait plus confiance dans les membres de la Commune, qui sont de bons bougres,
Et que le Père Duchêne aime de tout son cœur.
Il ne se plaint même que d'une chose, c'est qu'il n'y en ait pas assez, parce qu'ils expédieraient encore plus de besogne,
Et que tous les services publics seraient déjà réorganisés.
Ah ! les services publics !
Les postes pour la province,
Les télégraphes,
Les contributions,
Tout cela doit rouler le plus vite possible.
Il faut que tout marche,
Que tout se fasse régulièrement,
Et qu'au plus vite, dès que nous serons débarrassés de cette foutue guerre civile, le commerce reprenne avec le travail !
Déléguez aux services publics des gars énergiques, citoyens !
Des gars solides et sûrs qui ne craignent pas d'agir !
Aujourd'hui, il y en a un qui est venu voir le Père Duchêne pour lui parler de la poste,
Et qui s'offre à partir avec cinquante hommes qu'il connaît et qui sont armés, pour aller porter nos lettres en province.
Voilà un projet à examiner, citoyens membres de la Commune.
Allons, allons !
Aujourd'hui le Père Duchêne a lu votre décret en faveur des patriotes avec une vive satisfaction.
Que tout continue comme cela,
Et la Sociale restera,
Et le Père Duchêne vous aimera bougrement bien et toujours comme maintenant !
Et puis, citoyens membres de la Commune,
Paris n'est pas tout ;
Vous devrez ouvrir l'œil sur la province,
Sur la bonne petite province,
Où nous avons bougrement des amis,
Et qui ne demandent qu'à marcher et à fraterniser quand nous voudrons, dès qu'ils verront que tout va bien à Paris.
Ah ! citoyens membres de la Commune,
Comme vous allez voir arriver tous ces lapins-là qui ne canneront pas et qui font les morts en ce moment-ci, parce qu'ils ont peur des réactionnaires et de la Terreur Blanche.
Et foutre !
Quand on sait tout ce qu'ont fait les jean-foutres royalistes quand ils sont rentrés en France après la grande Révolution et combien ils ont tué de patriotes,
Il y a de quoi ne pas être rassuré !
Ah ! s'ils rentraient, les mauvais bougres,



BEAURY.

C'est alors que les guillotines de M. Thiers, pour couper le cou à cinq patriotes à la fois, iraient leur train.

Et que le bourreau de Paris aurait de l'ouvrage !

Veillez donc, citoyens !

Vive la Commune !

Les bons patriotes ont brûlé aujourd'hui la guillotine,

Et la Commune leur adressera, le Père Duchêne le pense bien, ses plus grandes félicitations et ses plus beaux remerciements.

Il pense bien aussi qu'elle va supprimer le bourreau de Paris.

Est-ce que c'est un métier de couper le cou aux gens ?

Mais pour que la Commune brûle toutes les guillotines et supprime tous les bourreaux,

Il faut vous tenir tranquilles, citoyens réactionnaires !

Plus de guillotines pour les réactionnaires ;

Pas plus que les républicains !

On a brûlé aujourd'hui la guillotine de M. Thiers,

Mais il saurait bien où trouver du bois pour en faire d'autres, le jean-foutre !

Ah ! foutre ! en voilà encore un coup de torchon aux jean-foutres de réactionnaires,

Qui disent que nous sommes des buveurs de sang et que nous voulons « *faire mettre la tête à la fenêtre* » à tous ceux qui ne sont pas de notre avis.

Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous.

Le Père Duchêne l'a dit et le répète encore aujourd'hui.

Parce que c'est la ligne politique,

Et qu'il croit en toute sincérité, qu'en ce moment difficile où le sort de la République va se décider,

Il faut agir *sérieusement*,

Et non pas foutre en liberté de mauvais bougres qui se dépêcheraient de nous trahir le lendemain !

Ah foutre ! sacré tonnerre ! que diriez-vous patriotes, si on foutait en liberté des jean-foutres comme Favre, ce faussaire qui a inondé de faux billets de banque le petit commerce ;

Des jean-foutres comme Thiers, qui ont gobeleté les économies des braves bourgeois et boutiquiers, à courir pour se foutre à genoux comme des calotins devant les jean-foutres couronnés de toute l'Europe !

Foutre de foutre !

Vous diriez que la Commune n'a pas de poil, et qu'il ne s'agit pas en ce moment de pleurnicher,

Mais foutre bien de se battre et de foutre dans la mélasse tous les sacrés mouchards et roussins qui obéissent à Favre et à Picard !

Quoi ! ils attacheraient nos braves gardes nationaux à la queue de leurs chevaux,

Et les fusilleraient ensuite au pied du Mont-Valérien,

Sans que, foutre ! le Père Duchêne dise un mot,

Et ne réclame en faveur des bons patriotes ?

Ah ! nom de nom !

Il ne s'agit pas de blaguer aujourd'hui !

Et on ne serait jamais tranquille,

Et les braves bourgeois et boutiquiers de Paris ne verraient pas leurs af-

faires reprendre, ce qu'ils désirent de tout leur cœur, et le Père Duchêne aussi,

A moins que la Commune ne fasse voir le tour à tous ces sacrés roussins!

Et ne les fusille comme des jean-foutres,

Et comme des mouchards !

Et pourtant, sacré tonnerre ! le Père Duchêne, heureux de voir qu'en cela les vrais bougres de patriotes sont de son avis,

N'aime pas le sang sur la place publique,

Et ne veut plus, foutre ! entendre rouler la charrette des condamnés,

Et voir manœuvrer l'horrible couteau de la « veuve » !

Ah ! foutre ! c'était bon du temps de ces jean-foutres de Capet !

Mais aujourd'hui, foutre ! il n'en faut plus !

Plus de terreur, patriotes !

Une seule loi, et c'est celle du Père Duchêne :

La Justice, l'Ordre, la Paix, bases de la Révolution !

Le Travail, seule loi qui nous régissent tous.

Et c'est ce que nous demandons !

A preuve qu'aujourd'hui, on a brûlé la guillotine sur la place Voltaire, la ci-devant place du ci-devant prince Eugène, dans le onzième arrondissement,

Tout près de la place de la Bastille.

Oui foutre ! le Père Duchêne se souvient d'y être allé, il y a de çà bien longtemps !

Et c'est là qu'on a brûlé la guillotine !

Et nom de nom ! les bons bougres de patriotes ont eu raison,

Parce que la seule loi, aujourd'hui, c'est la fraternité, sans quoi nous ne pourrons jamais faire la Révolution sans qu'on lui foute des bâtons dans les roues,

Et sans qu'on s'en effraie !

Ce que nous ne voulons pas, foutre !

Oui, braves bourgeois et boutiquiers de Paris, que les jean-foutres de Versailles voulaient faire passer pour des pillards et des buveurs de sang,

On a brûlé en place publique la guillotine !

Et, autre chose de bien plus fort, on en a trouvé une, dans tout ce sacré attirail, qui était faite pour couper plusieurs têtes à la fois !

Le Père Duchêne qui, en 93, a vu la place de Grève, et a souvent entendu rouler l'horrible voiture des condamnés, n'en avait jamais vu de comme çà.

Oui, foutre !

Et ça ne peut-être que des jean-foutres comme Favre, et Thiers, et leur bande qui aient eu l'idée d'inventer cette sacrée machine !

Cinq têtes !

Cinq !

Ils l'avaient donc fait fabriquer pour eux !

Alors le Père Duchêne réclame :

Car ils n'étaient pas que cinq, les jean-foutres !

Le Père Duchêne ne saurait trop mettre en garde les bons patriotes contre les jean-foutres qui, le soir, font des groupes sur les boulevards,

Et excitent tous les bons patriotes contre la Commune,

En leur foutant au nez un tas de mensonges, fabriqués exprès pour les décourager et les empêcher de se battre contre les chouans de Versailles !

Ah ! foutre ! faut pas que ça dure, nom de Dieu !

Ou bien le Père Duchêne ira les prendre au collet et leur casser le nez sur le trottoir !

Car, patriotes, ils le méritent bien !

Savez-vous ce qu'ils disent, les sacrés mouchards qui pérorent le soir au milieu des bons citoyens ?

Savez-vous qui ils sont, citoyens?

Savez-vous que si vous fouilliez dans leurs poches, vous seriez sûrs, foutre ! de trouver dans leurs portefeuilles leur carte de roussin ?

Ça ne peut être que des mouchards qui disent publiquement du mal de la Commune !

Le Père Duchêne, hier, est entré dans un groupe, quoique ça ne soit pas son habitude, et qu'il sache bien que tout ça, c'est commandé par les jean-foutres pour faire du désordre ;

Et, foutre ! savez-vous ce qu'il a entendu, le Père Dnchêne ?

Des jean-foutres, qui ne pouvaient être que des espions de Versailles, qui disaient que la Commune avait relâché un tas de repris de justice pour piller les propriétés des bons bourgeois de Paris !

Ah ! messieurs les jean-foutres, vous nous l'avez déjà faite, celle-là,

Et vos sacrés journaux redisent encore une fois que tous les fédérés ont des têtes « IGNOBLES » et que c'est bien là ce que peut produire la « PLUS BASSE DÉMAGOGIE » !

Misérables !

Vous oubliez donc que ce sont des gardes nationaux !

De braves boutiquiers qui ne veulent pas qu'une bande de jean-foutres les fasse bâtonner par des mouchards ou par des gendarmes !

Et, c'est comme çà que vous voulez vous attirer l'amitié des bons bourgeois de Paris,

En les traitant de « repris de justice » ?

Foutre ! vous faites fausse route !

Le Père Duchêne vous le dit !

Et par dessus le marché vous êtes des traitres et des calotins, vous êtes des foutus imbéciles, mes bougres !

Des repris de justice !

Tandis qu'on veut tout simplement ne plus avoir à sa tête les jean-foutres qui nous ont foutus dans la mélasse jusqu'au cou !

Car, vous nous avez trahis !

Il n'y a pas à dire ! vous nous avez foutus dedans ! Vous ne pouvez pas repondre au Père Duchêne, quand il vous dira çà !

Qu'est-ce que vous êtes donc, vous, qui attachez nos braves gardes nationaux à la queue des chevaux de vos gendarmes ;

Ah ! foutre ! c'est vous qui êtes des repris de justice !

Et c'est le Père Duchêne qui, foutre ! veut vous foutre la main sur le collet !

Et il ne vous ménagera pas, mille tonnerres !

Non ! il ne vous ménagera pas !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Le citoyen Ranvier a envoyé au Père Duchêne l'affiche suivante :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

—

Vingtième Arrondissement

Citoyens,

Nous, membres de la commission communale, faisons appel à vos sympathies et à vos mâles résolutions ;

1° Pour venir en aide à nos braves citoyens qui viennent de tomber sous les coups des criminels et des lâches de Versailles qui joignent l'assassinat à la trahison ;

2° Pour prouver, en apportant votre secours pour les familles de ces héros, que vous contractez l'engagement au nom de la République de vaincre et de les venger.

En conséquence un bureau spécial est ouvert à la Maison Communale du 20e Arrondissement pour les familles des morts et des blessés ; la commission s'inscrit pour 120 francs.

Vive la République !

Paris, le 5 avril 1871.

Les Membres de la Commission Communale du 20e arrondissement,

Taillade, Guillemin, Laloge, Couturier, Marty et Dangers.

Le Membre de la Commune,

G. Ranvier.

Le Père Duchêne a fait porter immédiatement 50 francs au citoyen Ranvier.

Demain, le Père Duchêne publiera sa

GRANDE COLÈRE

Contre les jean-foutres Thiers, Favre et consorts, qui ont décoré des roussins pour avoir assassiné les patriotes de Paris.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16

N° 24 UN SOU N° 24.



19 germinal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres Thiers, Picard et consorts, qui ont décoré des roussins pour avoir assassiné les patriotes de Paris;

Avec sa grande allocution aux pauvres bougres assez simples pour vouloir la conciliation avec les gens de Versailles.

Il y a en ce moment des gens qui parlent de conciliation, foutre !

Ah ! si jamais un bon bougre a désiré la conciliation, c'est bien le Père Duchêne !

Quel autre a davantage prêché la paix, l'ordre, la bonne conduite, l'organisation sociale et tout ce qui est la justice?

Personne, foutre !

Et ces sacrés jean-foutres de Versailles le savent bien !

Et c'est pour cela qu'ils ont l'œil sur le Père Duchêne et qu'ils appellent sa gazette :

« LA FEUILLE INFAME DU PÈRE DUCHÊNE ! »

Est-ce que ça a le sens commun, franchement, là, citoyens ?

Est-ce que c'est une feuille infâme, ce petit morceau de papier, mal foutu, mal imprimé, tiré sur du papier à chandelle, et qui se vend tous les matins à soixante-dix mille exemplaires, — rien que dans Paris, puisque le jean-foutre Thiers a interrompu les communications en province ;

Qui, par conséquent, est lu dans Paris par deux cent mille citoyens et citoyennes tous les jours.

Est-ce que la feuille du Père Duchêne ne représente pas vraiment l'esprit de la population de Paris ?

Ah ! foutre ! si !

On sait bien que si le Père Duchêne n'avait pas de bonnes idées et que s'il n'était, comme on dit maintenant, qu'un simple blagueur, on ne verrait pas ses feuilles tous les jours dans les mains de ses bonnes amies les marchandes des halles.

Non, non, les patriotes de Paris sont avec le Père Duchêne, et aussi la bourgeoisie et les petits boutiquiers, parce qu'ils savent bien que sa gazette a toujours soutenu leurs intérêts.

Et c'est pour cela que les gens de Versailles lui en veulent tant.

Oui,

Tas de jean-foutres !

Les bourgeois,

Les boutiquiers,

Les bons bougres

Sont avec le Père Duchêne,

Et ils écouteront le Père Duchêne,

Quand le Père Duchêne leur dira :

« Ne faites pas d'alliance avec ces misérables ! »

Des alliances avec vous, gredins !

Des conciliations avec vous, misérables !

Et pourquoi faire ?

Est-ce que les patriotes, est-ce que les bons bougres ont quelque chose à attendre de vous ?

Ah ! sales gueux !

Si vous ne voulez pas la guerre civile,

Est-ce que vous auriez décoré les roussins qui ont tué les patriotes !

Ah ! nom de dieu ! nom de dieu ! nom de dieu !

Des mouchards à qui on a donné des croix de la Légion d'honneur pour avoir mis à mort des Français !

Mais alors le bourreau de Paris devrait être grand'croix !

Et voyez :

Badinguet lui-même n'a jamais osé décorer le bourreau de Paris, qui devait être pourtant un homme rudement dans ses idées !

Décorer des roussins pour avoir massacré des patriotes, ah ! sacré nom de dieu ! le Père Duchêne ne peut pas en revenir !

Aussi, lui qui est un homme d'ordre, un homme tranquille — qui aime à boire sa chopine sans être houspillé par Pierre et par Paul, — lui ne veut en ce moment-ci aucune conciliation !

Ah ! foutre !

S'il ne fallait que sa vie pour que la paix fût conclue, il la donnerait, sacré tonnerre !

Mais la question de principes serait-elle tranchée !

Nom de nom !

Ne le croyez pas, ô patriotes !

C'est entre Versailles et nous une lutte à laquelle il n'y a pas de remède !

Rendez-vous quand vous voudrez,

Quand vous aurez peur,

Quand vous serez lâches,

Le Père Duchêne s'en fout comme de l'an quarante !

En commençant sa feuille, il a fait le sacrifice de sa vie.

Il s'est offert sur l'autel de la patrie en holocauste pour le salut de la Nation.

Mais pour vous, ô conciliateurs !

Attendez-vous au sort qui l'attend lui-même !

A Versailles, on ne parle que de fusiller !

Allez-y faire de la conciliation !

Vous y serez reçus — comme il convient !

Le Père Duchêne vous en répond !

Quand on décore des roussins pour avoir tué les patriotes, vous devez comprendre qu'on doit être rudement disposé à faire la paix et à foutre des faveurs aux bons citoyens !

Allez à Versailles !

Allez !

La situation est bien nette !

Vous y serez reçus, mais non comme vous vous y attendez !

Faites !

Le Père Duchêne demande qu'on vous laisse faire !

Voyez si vous croyez pouvoir imposer vos volontés à Versailles !

Mais, le Père Duchêne vous en prévient, ne pensez pas que c'est en ce moment que vous dicterez vos conditions !

Il n'y a pas de pleuple, de bourgeois, ni de rentiers qui tiennent,

A cette heure, vous-mêmes, ô réactionnaires, pour les jean-foutres de Versailles, vous prêtez plus que

Les gens de Paris !

Ah ! vingt-cinq nom de dieu !

C'est aujourd'hui que le Père Duchêne a fait un joli four !

Hier, en chopinant avec Jean-Bart, il avait rigolé toute la soirée, parce qu'il lui était passé par la cervelle une idée bougrement bonne pour embêter les calotins et pour servir les intérêts de la Nation.

Le Père Duchêne voulait tout simplement prendre une cinquantaine de bons patriotes de son bataillon et s'en aller avec eux, de bon matin, sur le coup de six heures, piger au lit tous les sacrés jean-foutres du séminaire Sulpice, pour les incorporer dans la garde nationale et les conduire aux avant-postes.

C'est ça qui aurait été une belle affaire !

Malheureusement le Père Duchêne a raté son coup.

Il a été foutu dedans, parce qu'il y avait de la concurrence.

Il paraît que la même idée était venue à un autre bon bougre qui

s'était levé plus matin que lui, ce qui fait que le Père Duchêne a été volé et qu'il est tout bêtement revenu bredouille !

Seulement, voilà le chiendent, l'autre a fait une bêtise.

Il s'est contenté, comme un nigaud, de prendre le directeur.

Et pendant qu'il l'emmenait, tous les petits curetons de malheur ont foutu le camp plus vite que ça par-dessus les murs,

Ce qui a bougrement vexé les citoyens gardes nationaux.

Voilà une chose, par exemple, qui ne se serait pas passée si le Père Duchêne avait pu faire le coup.

Il aurait foutu des sentinelles tout autour de la baraque, et pas un de ces sacrés chiens de curés n'aurait pu s'échapper.

Au lieu de ça, maintenant tous ces bougres de museaux pointus vont pouvoir aller courir la gueuse tranquillement, tandis que les bons bougres iront se faire casser la gueule en défendant notre brave Commune.

Malheur de malheur !

Faut-il avoir peu de veine !

Dire que ces bougres-là trouvent toujours moyen de se payer du bon temps !

Ah ! çà, mille millions de tonnerres ! est-ce que les lois ne sont pas pour eux comme pour les autres !

Il faut décidément que toutes ces manigances-là finissent.

C'est à la Commune d'aviser et de faire en sorte que ses décrets soient respectés par tout le monde, appliqués à tout le monde !

Qu'elle prenne des mesures, nom de dieu !

Le Père Duchêne réclame des mesures !

Et qui ne soient pas piquées des hannetons, n'est-ce pas ?

Ou alors ce n'est pas la peine de faire tant d'histoires et de se brûler le poil tous les jours avec les jean-foutres de Versailles.

La Commune a dit que tous les citoyens valides étaient de la garde nationale,

Et que tous les bougres de 17 à 35 ans appartenaient aux compagnies de marche, ce qui leur confère le droit de casser la gueule aux mouchards.

Comment se fait-il alors que, malgré le décret, il y ait encore, plein les rues de Paris, un tas de jean-foutres réfractaires qui se baladent aussi tranquillement que si la foire n'était pas sur le pont ?

Je sais bien qu'on en a déjà emballé quelques-uns.

Mais ça ne suffit pas.

Il faut qu'il n'y ait d'exception pour personne.

Il faut surtout que tous les curés en soient.

Ces jean-foutres-là nous font brûler, tenailler, décapiter, massacrer sous toutes les formes, depuis tantôt dix-huit cents ans.

C'est eux qui ont sanctifié, avec leurs sacrées bénédictions, tous les attentats contre les intérêts du peuple ;

Qui ont foutu leurs *Te Deum* au service de tous les tyrans ;

Qui ont chanté dans leurs sacrées boutiques à messes les crimes de tous les mangeurs d'hommes.

C'est eux qui nous ont mouchardé pendant toute la durée de cette foutue guerre avec les Prussiens, qui nous a coûté si cher ;

C'est eux encore qui payent avec notre pauvre argent tous les gredins de roussins qui foutent maintenant des coups de chassepot dans la gueule à nos prisonniers et qui assassinent nos braves généraux.



CLUSERET.

Et nous les laisserions tranquillement se pousser du col sur le boulevard!

Allons donc!

Des capotes à tous ces gaillards-là!

Qu'on leur foute une bonne paire de godillots dans les pieds, un bon fusil dans les pattes.

Et en avant, marche! au premier rang des bataillons!

Passez donc les premiers, les petits pères!

Histoire de vous faire une politesse,

Et de voir la gueule que feront les chouans de Charette et les zouaves du pape, quand ils apercevront vos gueules de carême au bout de leurs canardières.

Le Père Duchêne donnerait bien quatre sous pour assister à ce spectacle-là!

Voyons, notre brave Commune, vous ne pouvez pas lui refuser ça.

Ulric de Fonvielle,

Le Père Duchêne ne te l'envoie pas dire, tu n'es qu'un traître, un jean-foutre et un mouchard.

Tu es un traître, puisque tu combats maintenant contre la brave Commune de Paris, c'est-à-dire, tu le sais bien, mauvais bougre d'hypocrite, contre la République!

Contre la République, entends-tu bien?

Contre la République!

Toi qui as marché, dans le temps, avec Garibaldi!

Tu es un jean-foutre, puisque tu as tourné casaque à tes amis qui sont restés de bons bougres, et que tu as foutu le camp du côté des royalistes, le jour où tu as pensé qu'il y avait des coups à recevoir du côté de la Révolution.

Chenapan, va!

Tu es un mouchard, puisque tu commandes maintenant de sales bougres d'argousins et que tu t'es fait général d'une bande de rousses déguisés en soldats.

Ah! malheureux!

Mais tu n'as donc pas de cœur?

Non, tu n'en as pas!

Tu n'as pas de cœur, puisque tu as oublié le serment que tu avais fait sur la tombe du cimetière de Neuilly, le jour où nous avons enterré ensemble notre pauvre ami assassiné.

Te rappelles-tu ce jour-là, Ulric de Fonvielle?

Te rappelles-tu que tu jurais de le venger, de nous venger tous, et que tu nous prenais tous à témoin de ton serment?

Gredin!

Tu fais cause commune aujourd'hui avec les assassins,

Tu fais bande avec les cinq Corses,

Tu es l'ami de Pierre Bonaparte.

Ce qui n'empêche pas le coq de Louis-Philippe de chanter sur ton fumier.

Et tu crois que ça se passera comme ça!
Tu crois que, quand cette sacrée guerre sera finie, tu pourras tout bonnement revenir à Paris, et reprendre ta petite vie d'autrefois, comme un bon bougre qui aurait fait son devoir et n'aurait rien à se reprocher.

Non, mon gaillard, ça ne se peut pas.

Si tu veux un conseil, le Père Duchêne va te le donner tout de suite;
Et ça ne sera pas long.
La première fois que tu rencontreras les troupes de la Commune, fous-toi devant les fusils,
Et fais-toi tuer bien vite.
C'est encore ce que tu as de mieux à faire.

D'abord parce que c'est à peu près la seule façon qui te reste de faire une fin honnête;
Ensuite, parce que, de toutes façons, tu n'y échapperas pas et que tu recevras quand même dans la gueule le pruneau de six livres que la Justice du Peuple te destine;
Attendu, que quand le Peuple de Paris sera vainqueur, il te foutera la main sur le poil,
Et je n'ai pas besoin de te dire que, dans ce cas-là, ton affaire est claire.

Ah! tu te fous du côté des assassins de Flourens?
Tu l'appelais pourtant ton ami encore, celui-là!
Et tu lui serrais la main bougrement fort tous les jours.
C'est bon, c'est bon!
Tout ça se paiera avec les intérêts.
Et je t'assure, mon bonhomme que tu ne perdras rien pour attendre,

L'œil de la Sociale est fixé sur toi!

En voilà un bon bougre que le citoyen Moser!
Et comme le Père Duchêne a éprouvé une vive satisfaction, quand ce brave patriote est venu ce matin le voir et lui a dit :
« Père Duchêne, que je te tape dans la main!
» Tu es un bon patriote, et foutre! tous les amis de la Révolution t'aiment bien.
» C'est pour cela que je suis venu te raconter à toi le premier la bonne action que je viens de faire. »
Ah! nom de nom!
Le bougre a bien travaillé!

Et ça n'est pas les marins qui passent leur temps à s'amuser à la moutarde comme des imbéciles,

Et qui laisseront jamais, s'il n'en tient qu'à eux, foutre dans la mélasse notre bonne Commune.

Ah! foutre!

Comme il avait l'air joyeux, le citoyen Moser, quand il a serré la main du Père Duchêne!

Et il y avait de quoi, mille tonnerres!

Car, ô mes bons bougrés de patriotes, savez-vous ce qu'il a fait?

Ah! le Père Duchêne est bougrement content de ses patriotes, qui, depuis quatre-vingts ans, n'ont pas dégénéré,

Et sont encore, malgré tous les roussins de la terre, les dignes fils de notre grande Révolution!

Eh bien! patriotes, le citoyen Moser, marin enrégimenté avec les bons bougres de gardes nationaux de Montmartre,

A arrêté lui-même ce jean-foutre de colonel de gendarmerie qui a présidé aux sacrées fusillades de nos bons patriotes qui allaient pour la défense de nos droits et pour l'honneur de la Révolution,

Faire le coup de feu contre les sergents de ville et les donneurs d'eau bénite;

Roussins et pontificaux, quoi!

Il l'a arrêté, foutre!

Et il lui a foutu carrément la main au collet, et l'a amené en lieu sûr.

Là où il ne pourra pas foutre le camp,

Vu qu'il est sous la garde de nos bons amis de la Préfecture de police!

Ah! tas de jean-foutres! assassins des patriotes! vous vous figurez qu'on ne va pas user de répressailles!

Et qu'on va laisser ainsi fusiller des bons bougres comme Flourens et comme Duval, par de sacrés misérables comme Favre et Galiffet!

Comme Vinoy, ce soldat de Décembre, capitulard, traître à la France!

Ah foutre! non,

Et le bon bougre de citoyen Moser a bien promis au Père Duchêne que ça n'était pas la dernière prise qu'il faisait,

Et qu'il espérait bien y faire passer tous les sacrés chenapans qui aujourd'hui assassinent lâchement les patriotes, avec leurs sergents de ville et leurs sacrés soldats du pape!

Et, par-dessus le marché, qu'il est Lorrain, le patriote, et qu'il a bougrement raison de se plaindre des jean-foutres!

Ah! mille tonnerres! ça n'est pas les marins qui laisseront cracher sur le drapeau rouge!

Personne de nous non plus, ô patriotes!

Car, tous, nous ne céderons pas!

Nous combattons aujourd'hui pour la Révolution,

La grande, la seule,

La Révolution Sociale!

Et tous les bons patriotes, tous les braves bourgeois et boutiquiers de Paris sont aujourd'hui des citoyens qui se feront plutôt hacher jusqu'au dernier plutôt que de se rendre!

Vivre en travaillant, ou mourir en combattant!

C'est la grande devise!

La devise du Père Duchêne!

C'est la vôtre à tous, patriotes !

Il y a eu trop d'infamies pour qu'on puisse jamais taper dans leurs mains rouges de sang !

Ils fusillent lâchement vos généraux, vos amis, patriotes !

Ils font assassiner par leurs agents les républicains qui, de tout temps, ont donné leur vie à la Révolution !

On ne traite pas avec des jean-foutres et des roussins de cette espèce !

Que le citoyen Moser en amène beaucoup comme cela à la Commune ! Ça nous vengera peut-être un peu de leurs assassinats infâmes !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera

Il a une Fille!!!

LE

PÈRE DUCHÊNE

Ou le **GRAND ÉVANGILE** *des bonnes citoyennes sur l'éducation à donner aux enfants des patriotes pour qu'ils soient de bons bougres dévoués à la Nation,*

Et le grand baptême de la fille du Père Duchêne au nom de la Révolution Sociale!

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



20 germinal an 79.

IL A UNE FILLE!!

LE

PÈRE DUCHÊNE

Ou le **GRAND ÉVANGILE** *des bonnes citoyennes sur l'éducation à donner aux enfants des patriotes pour qu'ils soient de bons bougres dévoués à la Nation ;*

Et le grand baptême de la fille du Père Duchêne au nom de la Révolution Sociale!

Oui, c'est positif,
Le Père Duchêne a une fille,
Et bien portante encore,
Et que ça fera plus tard une rude gaillarde bien venue, haute, en couleur, et ayant l'œil !
Ah ! foutre !
Ça lui fout du chien au ventre, ça,

Et en commençant aujourd'hui sa feuille, il adjure tous les bons citoyens de bien élever leurs enfants, — comme la fille du Père Duchêne !
Ce n'est pas pour se donner des gants,
Mais le Père Duchêne peut affirmer que voilà une fille qui recevra une éducation bougrement bonne !
Ah ! nom de dieu !
C'est si important, ça !
Si vous saviez, citoyens, combien la Révolution dépend des femmes ;
C'est alors que vous ouvririez l'œil sur l'éducation des filles,
Et que vous ne les laisseriez pas, comme on a fait jusqu'ici, dans l'ignorance !
Foutre ! dans une bonne République on doit peut-être faire encore plus attention à l'éducation des filles qu'à l'éducation des garçons ;
Parce que, vous savez, patriotes, c'est sur les genoux des citoyennes que nous bégayons nos premières paroles, — que nous recueillons nos premières idées, — et que nous ouvrons les yeux de notre pensée aussi bien que ceux de notre corps !
Eh bien !
Une bonne citoyenne qui est instruite, qui sait son affaire et qui ne se laisse pas mener par le bout du nez par les jean-foutres de calotins, — une vraie citoyenne, en un mot, est une bonne mère de famille.
Elle a toujours l'œil sur ses mioches, comme une poule sur ses poussins,
Et elle en a soin,
Et elle veut qu'ils se conduisent bien,
Et elle serait au désespoir si jamais elle les voyait devenir des jean-foutres comme Thiers, Favre, l'immonde Picard, le sale gredin Vinoy, Galliffet et d'autres racailles de ce genre !
Ah ! nom de dieu !
Elle se pendrait plutôt, la brave femme !
Ou elle se foutrait à l'eau !
Car il n'y a rien de plus triste pour une bonne mère de famille que de voir ses enfants se foutre dans la police et faire des coups à être pendus ;
Et foutre ! c'est vrai, c'est bougrement triste !
Nom de nom !
Faut-il que tous ces roussins de Versailles, qui bombardent Paris et nous foutent des obus jusque dans les Champs-Elysées, aient été mal élevés !
Leurs mères ne devaient pas être des citoyennes, bien sûr !
Et c'est la fille du Père Duchêne qui éduquera ses enfants mieux que ça, quand elle sera grande, et que le Père Duchêne aura amassé de gros sous, en vendant ses fourneaux, pour lui foutre une petite dot et la mener avec un bon bougre, travailleur et patriote, devant les citoyens membres de la Commune !
Vive la Sociale !
Ce sera un beau jour, ce jour-là !
Mais avant ça il passera encore bougrement de l'eau sous le pont,
Car cette enfant-là, ce n'est pas plus gros que deux liards de beurre,
Mais c'est g ntil tout de même,
Quand c'està soi... Pas vrai, citoyennes ?

Sacredieu, oui ! il faut bien élever les filles !
Ah ! si le Père Duchêne était assez savant pour être un citoyen délégué l'instruction publique,
C'est lui qui s'occuperait rudement de ça !

Tant que les femmes ne sauront pas bien lire et écrire, qu'on ne leur donnera pas une bonne instruction, de bons livres qui leur donnent l'amour de la Patrie, la conscience d'elles-mêmes et la dignité, il n'y aura rien à faire.

Pas de science, pas de force !

Pas de respect de soi-même !

Pas de morale !

Tout ce qui n'a pas dans l'instruction un moyen de résistance est voué à la débauche !

Ah ! foutre !

Ça n'est pas comme ça pourtant qu'il faut que ça continue à marcher !

Il faut qu'il y ait du changement, — et un grand !

Pas de mœurs, pas de convictions politiques !

Et le citoyen Proudhon qui était un crâne lapin et qui avait raison, celui-là, a écrit dans un livre que le Père Duchêne a tendrement médité :

« La lâcheté des consciences vient de la lâcheté des amours ! »

Voilà qui est vrai !

Eh bien ! citoyens membres de la Commune ! si vous voulez avoir des hommes, il faut réformer les mœurs de la Nation !

Et pour que les mœurs puissent se transformer, il faut que l'on donne une bonne et solide instruction aux femmes !

C'est ça qui sera beau quand on verra toutes les citoyennes sachant lire et écrire, aimant le travail, donc travaillant mieux et gagnant plus, toutes bonnes mères de famille.

Le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans en affirmant que ce sera bougrement plus beau que ce qu'on voit maintenant !

Hé ?

Qu'en dites-vous, citoyens membres de la Commune ?

Ah ! nom de dieu !

Les femmes de Paris sont des femmes bougrement patriotiques !

A preuve que le Père Duchêne en connaît plusieurs qui font le coup de feu contre les brigands de Versailles, — comme la brave citoyenne Louise Michel, par exemple !

Mais ça n'est pas encore tout à fait ça ! Et toutes ne sont pas comme Louise Michel !

Il y en a qui ont peur de tout.

Il y en a qui se laissent foutre dedans par les calotins, et qui vont avaler des pains à cacheter dans les boîtes à messes au lieu de faire la soupe du mari !

Il y en a qui disent à leur homme, quand il s'agit d'aller se foutre un coup de peigne avec les jean-foutres :

« N'y va pas !... Qu'est ce que ça te fout ? .. Il y a des coups par là... Tu va pas risquer ta peau !... tu pourrais y passer et me laisser dans la peine avec les mioches ! »

Ah ! nom de dieu !

S'il est permis de raisonner comme ça !

Et comme on voit bien que ces citoyennes-là n'ont pas reçu une éducation patriotique !

Si elles étaient bien instruites par la République, elles sauraient que c'est le combat de la Justice et du Travail que nous combattons ;

Par conséquent, le combat du bien-être et de la paix !

Et alors, citoyennes, pas une seule de vous ne mettrait pas de bâtons dans les roues !

Comme le Père Duchêne réfléchissait gravement à tout cela le soir en mangeant sa salade d'œufs rouges (avec de bonnes têtes d'échalottes, foutre !), — car il en a aperçu une pleine charrette ce matin en venant chez son imprimeur Sornet ;

Et il en a acheté une tripotée !

Ils sont même bougrement bons !

Et foutre ! c'est vrai,

Le Père Duchêne est tellement préoccupé, qu'il n'y pensait pas.

C'est aujourd'hui que les jean-foutres de calotins fêtent la résurrection du sans-culotte Jésus !

C'est Pâques aujourd'hui !

Ah ! le beau jour de Pâques que les jean-foutres de Versailles font aux patriotes de Paris !

Comme ils nous envoient de beaux œufs de Pâques en dedans des lignes d'enceinte !

Sales gueux, va !

Eh bien ! malgré tout, citoyens ! c'est un beau jour et un grand jour que ce jour de Pâques, — un plus beau et un plus grand jour pour nous que pour les calotins,

Car pour nous ce n'est pas le sans-culotte Jésus qui est ressuscité ; mais la Révolution, foutre !

Vive la Révolution !

Vive la Révolution sociale !

C'est au nom de la Révolution sociale que le Père Duchêne a baptisé sa fille !

Ce n'est point dans un bénitier qu'il prendra le liquide nécessaire à son baptême,

Mais dans une vieille bouteille, où dort écarlate et parfumé le sang des vignes.

Le vin clair, charmant, odorant et délicieux de la Bourgogne, du bon pays français, de la terre adorable et chaude d'où sort l'esprit comme une vapeur divine, et la richesse et la santé !

Je te salue, terre de Bourgogne,

Terre d'initiative et de gaieté,

C'est à tes vignes que le Père Duchêne demande le baptême de sa fille !

Toi aussi, ô terre de Bourgogne, nous te conquerrons bien à la fin à la Révolution sociale, et l'alouette de la liberté chantera peut-être en messidor au-dessus de tes blés en fleur, dans les hauteurs de ton ciel bleu !

C'est donc au nom de la Révolution que je te baptise, ma fille !

Je te baptise au nom de l'avenir,

Au nom de la paix,

Au nom du travail, du repos, de la fraternité, et de l'égalité sociale !

Foutre ! voilà un beau baptême !



CHALAIN.

Et qui vaut bien celui des calotins !

Aussi la fille du Père Duchêne ainsi baptisée sera une bonne citoyenne !
Et plus tard :
Une bonne mère de famille,
Et une bonne ménagère !

Ah ! tout est là, foutre !
Et comme les patriotes seront bien plus heureux, bien plus tranquilles, bien plus confiants en eux-mêmes, et bien plus véritablement forts quand ils auront tous de braves femmes bien au point, solides au poste, comme des flamandes, bien propres, bien nourries, toujours de bonne humeur, et chantant au dessert les chansons de la République !
Voilà qui sera bien !
Et comme tout cela est facile si on veut !
Il n'y a qu'à ne pas laisser rentrer les jean-foutres !
Quand nous n'aurons plus tous ces fainéants qui cherchent à tout gober sans jamais travailler, nous en aurons plus pour nous.
On n'écrèmera plus les beaux bénéfices du travail,
Et on sera heureux.
Foutre !
C'est alors que les bonnes ménagères devront savoir fricoter,
Faire de bonnes soupes,
Avec de grands morceaux de viande, pour avoir des forces !
De gros tas de légumes frais !
Et des fruits !
Et même un pot de fleurs sur la table, foutre !

Oui, le Père Duchêne aime ça, les fleurs !

Et les enfants !

Il faut en avoir beaucoup, citoyens ?
Beaucoup d'enfants, c'est le signe des bonnes mœurs dans une famille !
Et il faut que tout le monde ait des mœurs, foutre !

Le Père Duchêne en a bien !

En voilà qui se foutent bougrement des Parisiens,
Les insurgés de Versailles !
Et qui ne se contentent pas encore de nous faire sourir dessus leurs sergents de ville et leurs gendarmes !

Ah! nom de nom!

C'est pas assez encore de nous foutre au nez les sacrés soldats du pape,

Ces bougres qui ont fusillé à Mentana, avec ce capitulard Failly, les braves garibaldiens qui voulaient jeter pour toujours dans la mélasse le chef des calotins,

Foutre non! ça n'est pas assez!

Ils ont fait revenir du fond de l'Allemagne l'ancienne garde de Badinguet,

Qu'ils avaient mis là en réserve pour le bon moment.

Ah! le voilà, le moment!

Et jamais les jean-foutres ne se sont si bien battus!

Voilà de la bonne besogne pour tous ces roussins,

De fusiller les généraux de la Commune,

Et tous les braves gardes nationaux qui ont mis le fusil sur l'épaule,

Comme tout républicain le fait,

Quand il s'agit, foutre! de défendre ses droits et l'honneur de sa patrie!

Ils ne sont pas encore contents, les mauvais bougres, d'avoir lancé sur nos maisons des obus, comme de vrais Prussiens,

A preuve que le Père Duchêne en a vu deux qui sont tombés ce matin sur l'Arc de-Triomphe!

Sur l'Arc-de-Triomphe!

Peut-être parce qu'il y a dessus une sacrée *Marseillaise* qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux,

Et que tous les jean-foutres n'aiment pas voir en face.

De même que tous les bons patriotes l'aiment de tout leur cœur;

Et que le Père Duchêne va souvent se promener par là pour se réjouir l'œil en se rappelant les grands jours de la Nation!

Non! ils n'y vont pas de main morte, les insurgés de Versailles!

Et c'est pour cela que le Père Duchêne dit à tous les bons patriotes qui demandent la conciliation, que ça serait là une sacrée faute;

Parce que ça serait la perte de la République;

Ce que le Père Duchêne va vous expliquer tranquillement, comme il en a l'habitude.

Parce que, pour lui, c'est le moyen de convaincre les bons patriotes,

Qui, sans le vouloir, se mettent bougrement le doigt dans l'œil.

Oui, mes braves bourgeois et boutiquiers de Paris, vous faites fausse route quand vous parlez de conciliation!

Vous voulez la République, n'est-ce pas?

Eh bien! comment voulez-vous qu'avec des jean-foutres comme Thiers, Favre, Picard, qui, vous n'en doutez pas, ont fait tout leur possible pour lui faire voir le tour;

Et qui se font garder par des roussins à qui ils donnent pour chefs des gens comme

Vinoy, le fusilleur de Décembre, le capitulard du 28 janvier;

Ladmirault, le général en chef de l'ex-garde impériale;

Galiffet, et tous les misérables de cette espèce;

Comment voulez-vous, mille tonnerre, qu'on garde la République?

Comment voulez-vous, patriotes, mettre cette bonne République sous la griffe des jean-foutres à Badinguet, qui fusillent nos braves gardes nationaux, vous-mêmes, citoyens, — après les avoir attachés à la queue de leurs chevaux?

Ah! nom de nom! patriotes, vous faites fausse route et vous filez là un mauvais coton!

Le Père Duchêne qui, quoi qu'on en dise, vous donne souvent de bons conseils, vous le dit en toute sincérité:

La conciliation n'est pas possible !
C'est son avis !
Et, foutre, il croit avoir raison ?
La conciliation !
Est-ce que vous êtes assez simples, patriotes, pour croire à la parole de ces chenapans-là ?
Au 31 octobre, est-ce que ce jean-foutre Favre ne nous avait pas promis les élections à la Commune !
Une fois le dos tourné, il s'est pas mal foutu de vous !
Et depuis le 31 octobre, est-ce qu'il a fait quelque chose pour rattraper la confiance des patriotes?
Foutre, non !
Croyez le Père Duchêne, patriotes !
Votre sacrée conciliation, au lieu de servir la République, la foutrait dedans pour toujours.
Ouvrez l'œil, patriotes ! Ouvrez l'œil... et le bon !

Vous voyez bien que le Père Duchêne ne se trompe pas, patriotes,
Quand il vient de vous dire qu'il ne faut pas songer à traiter avec ces sacrés jean foutres de malheur qui, depuis le 28 janvier,
Ont toujours excité les bons patriotes à la guerre civile,
Parce qu'ils espéraient nous mitrailler tranquillement,
Et enterrer en même temps que nos cadavres, cette bonne République qui leur donne tant de fil à retordre !
Ils entassent là-bas infamies sur infamies, les jean-foutres !
Et ils ont là avec eux une fameuse séquelle !
Ah ! ils vivent bien ensemble !
Et ce matin encore, ils viennent de nous foutre au nez un de ces sacrés décrets comme ils ne peuvent en faire d'autres !
Ecoutez bien, patriotes !
Et voyez si, après ça, vous ne serez pas tous de l'avis du Père Duchêne :
A savoir que, comme il vous le dit, il n'y a pas moyen, quand on est un bon citoyen, de taper dans la main de ces sacripants.
Ah ! foutre ! quand le Père Duchêne voit des choses comme ça !

Regardez-moi un peu ce décret-là :

Considérant les ANCIENS *services de M. le général de division Vinoy, et ses services RECENTS pendant et depuis le siége de Paris,*

ARRÊTE :

LE GÉNÉRAL DE DIVISION VINOY EST NOMMÉ GRAND-CHANCELIER DE LA LÉGION D'HONNEUR !

Signé : THIERS, DUFAURE, LE FLÔ.

Ses services anciens !
Ah foutre ! le misérable !
Ses services récents !
Vous les connaissez, patriotes !
Et voilà les jean-foutres que nos insurgés de Versailles voudraient nous amener,
Et qu'ils nomment grand chancelier de la Légion d'honneur !

La Légion d'honneur pour ça, le Père Duchêne s'en fout un peu !
On n'a pas besoin d'avoir un sacré bout de ruban pour être un patriote !
Et même il est d'avis qu'un bon patriote ne doit jamais foutre à sa boutonnière de ces machines-là,
Parce qu'il y en a eu bougrement de décorés qui ne le méritaient foutre pas,
Et qu'il y a bon nombre de bons bougres de nos soldats qui se font casser une jambe ou un bras, et à qui on ne donne rien !
Mais ce qui fait que le Père Duchêne ouvre l'œil là-dessus aux bons patriotes,
C'est pour leur montrer avec quels jean-foutres s'accolent les bougres de Versailles,
Et comment ils seraient disposés à tenir leur parole,
Si on traitait avec eux !
Ah ! patriotes, c'est le bout de l'oreille de ce jean-foutre de Badinguet qui sort !
Coupez-la !
Il n'y a que ça à faire !
Ou nous sommes foutus, nom de dieu !

Le Père Duchêne, lui qui a l'œil, le savait bien,
Que tous ces bougres qui pérorent le soir sur le boulevard,
Et sèment partout le désordre,
Ne sont la plupart du temps qu'un tas de roussins déguisés qui travaillent pour le compte des insurgés de Versailles.
Il vous le disait encore l'autre jour, le Père Duchêne,
Et, foutre ! il ne se trompait pas.
Il y en aussi, de ces sacrés mouchards, qui s'en vont chez les marchands de vin,
Comme la rousse fait toujours ;
Et là, distribuent de l'argent aux jean-foutres qui veulent bien, l'acceptant s'enrôler pour quelques pièces de cent sous dans leur bande de chenapans !
En passant hier rue des Bons-Enfants, le Père Duchêne a vu un piquet de nos bons bougres de gardes nationaux,
Qui conduisait un de ces misérables au poste !
On l'a fouillé et on a trouvé sur lui une somme considérable et des papiers qui prouvent que c'est bel et bien un roussin de la belle espèce !
Ah, nom de nom ! patriotes, il n'y a pas de raison de blaguer avec ces jean-foutres là !
Quand vous voyez un sale bougre qui fait du tapage et crie plus haut que les autres en faisant du désordre,
Vite au clou !
Et, foutre ! vous trouverez comme cela pas mal de roussins !
Et ne blaguez pas avec eux !
Car, il y va du salut de la Nation !
Vous le savez bien, patriotes !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 26. UN SOU N° 26.



21 germinal an 79.

LA GRANDE LISTE
DU
PÈRE DUCHÊNE

Avec ses bons conseils aux Electeurs pour qu'ils nomment de bons bougres à poil,

Et qu'ils se rassurent complétement sur l'issue de la foutue situation que les Versaillais nous ont faite.

PREMIER ARRONDISSEMENT

Andrieux. **Vésinier.**
Dr Pillot. **Bastelica.**

2e ARRONDISSEMENT

Eug. Pottier. **Flotte.**
Johannard. **A. Pierre**, cap. d'inf. délégué.

3e ARRONDISSEMENT

Eug. Chatelain.

6e ARRONDISSEMENT

Regeard. **Courbet.**

7e ARRONDISSEMENT

Gentilini.

8e ARRONDISSEMENT

Alphonse Humbert.

9e ARRONDISSEMENT

Dupont (de Bussac). **Durassier.**
Briosne. **Edmond Levraud.**
Renaud.

12e ARRONDISSEMENT

Pierre Denis. **V. Considérant.**

16e ARRONDISSEMENT

Longuet. **Leverdays.**

17e ARRONDISSEMENT

Dupont.

18e ARRONDISSEMENT

Dupas. **Général Cluseret.**

19e ARRONDISSEMENT

Camelinat (de l'Internationale).

Le Père Duchêne vous recommande cette liste, patriotes !

Elle est composée de citoyens qui ne canneront pas et qui ne nous laisseront pas foutre dedans !

C'est ce qu'il faut !

Il faut nommer des gaillards énergiques, qui ne reculent devant aucune mesure utile au salut de la nation !

Qu'importe qu'il soit décrété à cette heure des rigueurs, si elles sont nécessaires pour ne pas tomber dans la moutarde !

Foutre ! l'important est de n'être pas foutu,

Et comme on dit, vous savez, citoyens,

« Il vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui. »

Et le diable, en ce moment-ci, c'est le sacré gouvernement de Versailles qui est bien la plus grande honte qui ait jamais paru sous le soleil !

Nom de nom !

Quels jean-foutres !

Le Père Duchêne ne donnerait pas deux liards de toute leurs peaux, — il donnerait peut-être beaucoup plus de leurs têtes, par exemple !

Donc, citoyens, pour n'être pas foutu dedans,

Il faut nommer de bons patriotes, qui ne craignent pas de se compromettre, et qui, quand ils découvrent un foutu complot, comme celui d'aujourd'hui, contre les intérêts du Peuple, soient si terriblement énergiques que tous les calotins et les royalistes rentrent sous terre comme des loups !

Sacré nom de dieu !

Est-ce que vous ne savez pas, — comme le Père Duchêne l'explique plus loin, — que la ci-devant princesse Mathilde fait distribuer de l'argent dans Paris pour détacher le peuple de la Commune !

Foutre de foutre !

Qu'est-ce qu'on fait des agents de cette vieille gueuse ?

Le Père Duchêne veut que tous les jean-foutres soient fusillés comme des chiens !

Ah ! les gredins !

Ils sentent bien que par la force ils n'entreront jamais dans Paris,

Et ils emploient la séduction :

Ne trouvant point de lâches, ils seraient bien aises de trouver des traîtres !

Ils pensent comme un Ancien :

« Qu'il n'est pas de muraille si haute et si ardue qu'un mulet chargé d'argent ne puisse gravir. »

Que leurs plans soient déjoués !

Que leurs espérances soient trompées !

Que tous les mouchards bonapartistes soient passés par les armes, comme il convient à des roussins !

Est-ce qu'il y a des ménagements à garder !

Est-ce qu'on en garde avec nous !

Foutre ! foutre !

Les citoyens membres de la Commune ne marchent pas comme le Père Duchêne voudrait les voir marcher !

Plus de vigueur, foutre !

Est-ce que l'énergie des citoyens membres de la Commune est déjà épuisée ? Et leur ardeur patriotique serait-elle éteinte parce qu'ils ont rendu quelques bons décrets ces jours-ci ?

Ouvrez l'œil, citoyens !

C'est pour la génération politique d'aujourd'hui une question de vie ou de mort,

Et le Père Duchêne croit que c'est jouer assez gros jeu pour qu'on ose quelque chose

Le mot d'ordre est plus que jamais :

NE RIEN CRAINDRE!

Eh bien! citoyens électeurs, demain, pour le vote, vous avez un sacré bon moyen pour surexciter les membres de la Commune,

C'est de nommer les citoyens que le Père Duchêne vous propose!

Ce ne sont pas des buveurs de sang, assurément,

Mais ce sont des bougres qui sont décidés à ne pas se laisser foutre la main sur le poil,

Et ils ont raison, foutre!

Parce que la Commune foutue, tout est foutu!

Et la Révolution!

Et la Sociale!

Et tout, et tout!

C'est pourquoi le Père Duchêne vous dit :

« Eh! Eh!.... attention, mes gaillards!... si les calotins et les jean-foutres de royalistes venaient à triompher, garde à vous!

« D'abord on emmènerait à Cayenne ou à la Nouvelle-Calédonie une cinquantaine de milliers de patriotes, la fleur du sans-culottisme,

« Et on leur ferait dessécher les marais et faire les récoltes du poivre!

« Pardon, excuse!... ceux qu'on ne tuerait pas!

« Et le Père Duchêne vous répond qu'il y en aurait, — et dur!

« Il connaît ça, le bougre!

« Et il en a vu dans sa vie!

« Depuis la fête de la Fédération, où les jean-foutres royalistes fusillaient les patriotes,

« Jusqu'au 22 janvier où les sales bougres Favre, Ferry, Trochu, Picard, et leur clique tuèrent les bons patriotes qui ne voulaient pas capituler comme eux.

« Et puis, outre ça,

« C'est que, pour vingt ans peut-être, le triomphe du peuple serait ajournée,

« Et que le travail resterait l'esclave du capital,

« Au lieu d'en être le maître, ou plutôt le metteur en œuvre!

« Ah foutre!

« Réfléchissez-y, citoyens!

« Et faites de bonnes élections! »

Vous en ferez de bonnes,

Vous rajeunirez l'énergie des braves citoyens de la Commune;

Vous leur adjoindrez de bons bougres bien carrés, bien fermes, dont le courage et la résolution confirmeront les leurs!

Il ne faut pas, nom de dieu! que le peuple de Paris, qui est un si bon peuple, soit foutu pour n'avoir pas médité pendant une heure sur les affaires!

Les citoyens que vous propose le Père Duchêne, sont des gens froids,

Et vous pouvez avoir confiance en eux — comme dans les membres déjà nommés de votre Commune.



JOHANNARD.

Et ces nouvelles nominations auront un excellent effet.
Il faut de temps en temps renouveler partiellement une Assemblée,
Y introduire de nouveaux éléments,
Qui soient comme des ferments, comme des excitants, des cordiaux,
Et y apportent leur contingent de virile initiative, d'héroïsme réfléchi et de résolution savante !

Nommez la liste du Père Duchêne, citoyens,
Et vous verrez quel bon résultat vous en obtiendrez !

Tenez, en ce moment-ci,
Le Père Duchêne peut bien vous le dire, à vous qui êtes ses amis :
Nos affaires sont excellentes,
La nouvelle voie dans laquelle le brave citoyen Cluseret nous a fait entrer va nous conduire rapidement à un triomphe définitif,
Eh bien ! il suffit de très peu de chose pour que tout réussisse,
Et ce peu de chose, citoyens, c'est l'adjonction à la Commune d'un certain nombre de citoyens, comme ceux que nous avons déjà, qui aident un peu nos représentants et partagent avec eux la besogne accablante de cette heure.
Ah ! quand vous aurez nommé ces bons bougres,
Comme tout va bien aller !
Le Père Duchêne sait bien qu'il y a encore quelques petites choses qui clochent,
Parce qu'on ne peut pas tout faire à la fois,
Et que, pas plus que les autres mortels, les citoyens membres de la Commune — n'ont deux cerveaux et trois jambes !
Et c'est pour cela que le Père Duchêne veut que demain tout le monde vote,
Et qu'on nomme encore de braves gens, foutre !
Alors tout ira comme sur des roulettes !
Tout s'organisera avec la rapidité révolutionnaire !
Les jean-foutres recevront leur pile définitive,
On aura paix,
On recommencera à faire du commerce,
Et à travailler,
Ce qui est si important,
Surtout quand on veut boire chopine — sans rien faire perdre à personne !
Et tout le monde sera content !
Ce qu'il faut, foutre !

Ah ! mille tonnerres ! dût le Père Duchêne se mettre mal avec son ami le citoyen Raoul Rigault, délégué à l'ex-préfecture de police,
Qui, foutre ! fait pourtant son devoir d'une façon bougrement patriotique,
Et ne ménage pas les traîtres et les calotins,
Ce à quoi le Père Duchêne s'attendait, du reste !
Il trouve qu'il n'ouvre pas encore assez l'œil sur les menées des jean-foutres !

Parce que peut-être il n'a pas le temps de contrôler toutes leurs sacrées manœuvres.

Ah ! c'est qu'aufourd'hui il ne s'agit pas de blaguer,

Et de s'amuser à la moutarde avec les bougres qui demain, s'ils nous foutaient la main dessus, ne se gêneraient pas de nous envoyer faire la récolte du poivre à Cayenne ou en d'autres lieux,

Où, foutre ! on se dessèche de chaleur, en attendant la prochaine révolution !

Le Père Duchêne te dit, ô citoyen délégué à l'ex-préfecture de police :

Pas de pitié pour les jean-foutres !

Pour aucun !

Il y a encore de ces sacrés chenapans-là qui, dans les groupes, ou par leurs sacrées feuilles de malheur, répandent des calomnies sur nos braves gardes nationaux,

Qui vont se faire tuer par les rousssins,

Pour l'honneur de la République et la sauvegarde de notre bonne Commune !

Il y a encore de ces bougres-là qui ne craignent pas de répandre, dans leurs feuilles,

Qu'on distribue ostensiblement de l'argent sur la place Vendôme !

Et pour qui, foutre ! de l'argent.

Vous voulez peut-être insinuer aux bons bourgeois que nous sommes payés par une réaction monarchiste pour nous faire crever la peau par vos mouchards ou par vos soldats du pape !

C'est une calomnie, entendez-vous !

Et le Père Duchêne,

Qui a toujours aimé et vénéré la Révolution,

Tandis que vous avez été payés par tous les despotismes.

Vous dites, ô jean-foutres :

Vous êtes des menteurs et des lâches !

Nous sommes des patriotes qui combattons pour l'ordre et la justice, bases de notre Révolution sociale.

Vous avez pour compères Vinoy, Favre, Thiers, Trochu, Mac-Mahon, Galiffet, tous les infâmes !

Nous avons, nous, pour amis, ceux qui savent mourir, bravement, la tête haute, purs, le sourire aux lèvres,

Pour la patrie livrée, pour la Révolution qui vient !

Vous êtes des misérables, vous qui mentez !

Aussi, le Père Duchêne dit au citoyen délégué à l'ex-préfecture de police :

Ouvre l'œil, ami ! ouvre l'œil !

Il y a encore des jean-foutres,

Tu connais ton devoir !

Le Père Duchêne se fie à toi de côté-là !

En voilà un bon bougre que le délégué au ministère de la guerre,

Et, foutre ! le Père Duchêne l'aime de tout son cœur !

Depuis qu'il est là, en a-t-il rendu de bons décrets,

Et qui, foutre ! tous les bons citoyens le reconnaissent,

Sont bougrement patriotiques,
Et répondent bien à la situation où nous sommes !

En voilà un qui aime la Révolution, et en qui tous les bons patriotes doivent avoir confiance,

Comme nous l'avions tous en nos bons amis Duval et Flourens, que les jean-foutres ont assassinés,

Et notre brave Eudes, un patriote, celui-là ! qui, foutre, n'a pas froid aux yeux,

Et en tous les généraux de la Commune !

Ah oui ! comment voulez-vous que nous soyons foutus avec de bons bougres comme ceux-là,

Qui, par-dessus tout, aiment la Révolution,

Et la vraie,

La Sociale, foutre !

La Sociale !

En voilà un qui a l'œil, le citoyen Cluseret,

Et qui sait déjouer toutes les menées des jean-foutres !

Le Père Duchêne buvait ce matin chopine avec un ami, tout en causant des affaires de la Nation.

On vient à causer de ces sacrés roussins de Versailles,

Et de la foutue propagande qu'ils essayaient de faire pour exciter les bons patriotes contre la Commune,

En se faufilant parmi eux et en leur débitant un tas de mensonges !

Eh bien ! le citoyen délégué ministre de la guerre a déjà l'œil là-dessus !

Et, voyez-vous, mes jean-foutres, faut pas vous y fier !

Car le citoyen ministre a averti tous les bons gardes nationaux d'avoir à se méfier sérieusement des gens qu'ils ne connaissent pas,

Et qui viennent se foutre dans les bataillons patriotes,

Tout bonnement pour les désorganiser,

Et les foutre dans la mélasse le jour de la bataille !

Le Père Duchêne ne saurait trop vous le recommander, patriotes :

Ouvrez l'œil !

Ouvrez l'œil ! Et le bon !

Foutre !

Car vous ne doutez pas qu'il vienne un tas de roussins payés par les jean-foutres de Versailles pour essayer de foutre la discorde parmi vous !

Ouvrez l'œil sur tous ceux qui s'incorporent dans vos rangs,

Et vous paient chopine sans compter l'argent !

Ah ! foutre ! quand on paie chopine trop souvent, c'est qu'on ne sait pas le prix de l'argent, et qu'il est mal gagné,

Car, nom de Dieu ! au bout du compte, avec ses trente sous, on n'a pas de trop pour soi !

Le Père Duchêne sait qu'il pullule aujourd'hui de ces roussins-là !

Et c'est pour cela qu'il en avertit les bons patriotes,

Et qu'il pense en cela que le citoyen ministre de la guerre en éprouvera une vive satisfaction !

Ouvrez l'œil, patriotes !

Il y va du salut de la Nation !

Et foutre ! si vous découvrez des roussins,

Pas de quartier !

De mieux en mieux, les jean-foutres de Versailles !
Avant que la bataille soit finie, voilà déjà qu'ils déportent,
Sans jugement, foutre !
Comme notre brave général Henry,
Qu'on disait échappé des mains de ces chenapans-là,
Et qui — le Père Duchêne l'a appris aujourd'hui — a été conduit à Belle-Isle,
Jusqu'à ce que nous venions le délivrer,
Pour y foutre à sa place les mésirables qui après avoir trahi les bons patriotes... les assassinent.
Ah ! foutre ! quel est le bougre qui ne prendrait pas son fusil pour fusiller toute cette racaille !
Et on parle encore de conciliation !
Tenez, patriotes, pour ne vous citer qu'un seul mot de ces jean-foutres :
Aujourd'hui, dans cette sacrée Assemblée de lâches et de roussins,
Savez-vous ce qu'a dit cet infâme Picard, le plus lâche de tous,
Celui à qui le Père Duchêne aurait le plus plaisir de foutre sa botte quelque part,
Après Favre, s'entend !
Savez-vous ce qu'il a dit, le gros jean-foutre ?
NOUS USERONS CONTRE EUX DE TOUS LES MOYENS QUE NOUS AVONS A NOTRE DISPOSITION !
Assassin des patriotes !
Tu mériterais d'être haché en morceaux,
Pour consoler un peu les veuves des bons patriotes que tu as fait assassiner par tes roussins !
Le Père Duchêne t'a vu, lâche jean-foutre, au 31 octobre,
Il t'a vu foutre le camp,
Et, tonnerre, ne lui retombe plus sous la patte !
Car, foutre ! à vous tous, sacrés misérables qui nous bombardez aujourd'hui comme de foutus Prussiens que vous avez toujours été,
Lâches roussins, vous ne valez pas la corde sur laquelle nous tireroins tous !
Et on vous pendrait devant l'Arc-de-Triomphe,
Devant cette sacrée *Marseillaise* qui hurle le *Chant du Départ*,
Et à qui vos sacrés obus ont fendu la lèvre, mille tonnerres !
Ah ! le Père Duchêne se souviendra de vous !
Et si jamais vous revenez, courez vite chez l'imprimeur Sornet, et foutez la main sur le poil au Père Duchêne,
Car, foutre ! il ne vous ménagerait pas plus après qu'avant !
Mais vous ne reviendrez pas, mes bougres !
Et vous n'aurez pas la joie d'arrêter le Père Duchêne !
Ah ! pour çà, non.
Foutre ! si ça ne tient qu'à lui !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

A une heure du matin, le Père Duchêne apprend que la Commune a ajourné les élections. — C'est pis qu'un crime, c'est une faute !

Le Père Duchêne déclare se trouver pour la première fois en opposition absolue avec la Commune, foutre !

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 27 UN SOU N° 27.



22 germinal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les citoyens membres de la Commune, qui n'ont pas fait les élections et qui ont l'air de caner, foutre !

Avec sa grande allocution aux bons bougres de patriotes, pour qu'ils affirment leur certitude révolutionnaire !

Comment, citoyens membres de la Commune,
Vous avez remis les élections !
Ah ! foutre ! foutre !

Le Père Duchêne ne voit pas ça d'un bon œil et il trouve que vous êtes loin d'être autant qu'il faudrait pour la besogne que vous avez à faire !

Nom de dieu !

On n'est jamais trop de monde pour s'occuper des affaires de la Nation,

En 93, la Commune de Paris comptait non pas quatre-vingt-douze membres, comme celle de 71, si elle était complète,

Mais bien DEUX CENT QUARANTE, foutre!

Et le Père Duchêne dit qu'en 93 on avait peut-être moins à faire qu'à présent, parce que la Commune de Paris avait, elle aussi, une guerre à soutenir, mais en province, loin de la Ville, et non sous les murs mêmes de notre brave Cité.

Vous faites ce que vous pouvez,

Le Père Duchêne le sait bien,

Mais il n'y a que vingt quatre heures dans une journée.

Et puis, on n'est pas de fer,

Et tout comme les autres vous avez de temps en temps besoin de dormir!

Les bons bougres vous sont reconnaissants de ce que vous ouvrez l'œil sur les intérêts du Peuple,

Mais, finalement, les patriotes pensent que si vous étiez le double ou le triple ça ne ferait pas mauvais effet,

Et que le moment est très-mal choisi pour ajourner les élections, qui vous auraient renforcé de vingt-six bougres à poil, — et un peu sérieux, comme de bons citoyens!

Ah! nom de tonnerre!

Quelle diable de foutue idée avez-vous eue là!

Quel est le jean-foutre, ennemi des patriotes, qui vous a donné ce sacré conseil?

Le Père Duchène voudrait bien le savoir!

Comment, foutre! vous dites que c'est parce qu'on se bat qu'on ne peut pas voter!

Ah! c'est pour cela!

Mais citoyens, membres de la Commune, permettez au Père Duchêne de vous le dire, vous pataugez absolument :

Qu'est-ce que cela fait qu'on se batte,

Qu'est-ce que cela fait qu'on soit en guerre avec les jean-foutres d Versailles,

Est-ce qu'on n'est pas électeur tout de même?

Et ne pourrait-on pas voter au champ de bataille même, et surtout dans les forts!

A qui persuaderez-vous que les citoyens gardes nationaux qui sont hors de la Ville ne sauraient trouver un quart-d'heure de répit, même dans un jour de combat, pour renforcer la brave Commune pour laquelle ils sont décidés à mourir, et par laquelle ils vont commencer de vivre véritablement!

Foutre! citoyens membres de la Commune, il semble que vous manquez de ce calme, de cette tranquillité absolue, de ce repos du cœur et des sens qui font le vrai révolutionnaire!

Si vous aviez vraiment la certitude révolutionnaire,

Vous auriez fait voter hier justement parce qu'il y avait des gardes nationaux dehors.

Et vous auriez demandé à ces soldats qui se battent pour la Cité de faire acte de citoyens.

Et ils l'auraient fait.

Quelle admirable impression révolutionnaire, cela aurait fait, foutre! de voir tous ces bons bougres donner à la Commune — dans l'intervalle de deux combats — une adhésion nouvelle en lui adjoignant des renforts!

Comme c'eût été bon à faire connaître au peuple de Paris, le vote du fort de Montrouge.

Le vote du fort d'Issy,

Le vote du fort de Vanves,

Le vote d'Asnières,

Le vote de la Porte-Maillot,

Et de tous les autres endroits où, le fusil au poing, les patriotes veillent au salut de la Nation !

Voilà qui eût été quelque chose de crâne, par exemple !

Et qui eût fait rudement rigoler le Père Duchêne !

Mais, citoyens membres de la Commune,

Il faut bien le dire,

Vous n'avez pas assez la certitude révolutionaire,

Cette forte assiette de la confiance qui devrait être pourtant bien affermie dans vos cœurs,

Car, foutre, les patriotes se battent assez bien pour que nous soyons dès maintenant assurés de la victoire,

Qui ne peut tarder,

Car la province refuse de marcher, et il n'y a pas à dire elle sait très-bien maintenant que la guerre est, non pas entre Paris et les départements mais entre Paris et la ci devant Assemblée,

Et que tous ces meurtres ont lieu en France parce que les jean-foutres de Versailles veulent rester au pouvoir pour gobeloter au lieu de travailler, et faire crever de faim le peuple comme par le passé ;

A preuve que les commerçants de Paris sont allés, comme de petits saints Jean, à Versailles pour rapapilloter les affaires et « concilier », comme ils disent, et que Thiers, Faure, Picard, et tous les ruraux les ont envoyés faire foutre !

Voilà ce que c'est,

Et pas autre chose !

Eh ! le Père Duchêne dit que, par conséquent, citoyens membres de la Commune, le moment est venu plus que jamais d'affirmer la certitude révolutionnaire !

Oh ! comme on doit être tranquille, calme, réfléchi, et sain d'esprit dans la grande atmosphère de la Révolution.

Le Père Duchêne dit plus :

On doit être gai !

On doit être joyeux !

Oui, malgré tout ! car c'est le réveil d'un peuple qu'on croyait si mort qu'on le disait pourri, et qui tout à coup, après vingt ans passés dans ce bagne de l'empire, ressuscite se redresse et marche en avant dans la liberté et dans la lumière !

Oui, citoyens membres de la Commune,

Soyez joyeux,

Et affirmez-le par votre tranquillité,

Par le maintien de l'ordre dans la Cité,

Et par la régularité des services publics !

Que tout se passe comme en temps de paix, et qu'on s'aperçoive le moins possible à l'intérieur qu'il y a sous nos murs une bande de factieux qu'on réprime !

Tenez,

Le Père Duchêne, qui a pourtant bien de l'ouvrage, il vous en répond,

est un homme absolument paisible et doué de tout le calme qui convient, quand la Cité est en péril.

Et il aime à fraterniser avec des bougres comme lui, tranquilles et calmes comme lui !

Ainsi, l'autre jour, en revenant de chez son imprimeur, il a éprouvé une grande joie en voyant, dans les profondeurs de la rue Montmartre, trois ou quatre chiffonniers qui partaient pour leur tournée de la nuit, avec leur pétite lanterne et leur crochet.

Le Père Duchêne connaît plusieurs chiffonniers,

Et ce sont de braves gens qu'il aime de tout son cœur.

Aussi en voyant hier soir quelques-uns de ces bons bougres qui recommençaient tranquillement à travailler, comme si de rien n'était, le Père Duchêne a rudement ri !

Ah ! foutre !

Voilà des gaillards qui sont bien rassurés,

Et qui ne cherchent pas à foutre leurs camp comme un tas de jean-foutres qui sont conus du Père Duchêue, et sur lesquels il a rudement l'œil !

Les chiffonniers sont de rudes lapins !

Plus il y a de chiffonniers dans une ville, et qu'ils y vivent bien, plus ça prouve que les affaires de la Cité vont bien et que la prospérité publique n'est pas compromise.

Et foutre,

Permettez, citoyens membres de la Commune,

Les chiffonniers que le Père Duchêne a croisés hier soir montrent plus de certitude révolutionnaire que vous-mêmes, qui pourtant avez avec avec vous tout le peuple, et le commerce, et la bourgeoisie !

Nom de dieu !

En avant, foutre !

Vous avez fait une faute, citoyens,

Il n'y a qu'un moyen de vous la faire pardonner,

Réparez-là !

Vous avez été induits en erreur, politiquement parlant,

Ça peut arriver à tout le monde !

Eh bien ! dites : « Ma foi, patriotes, nous nous sommes trompés ! »

Et foutre, on ne vous en voudra pas !

Et prenez avec vous un grand nombre de braves bougres, pour vous donner de bons coups de main, et que tout aille vite et bien !

Et, nom de dieu !

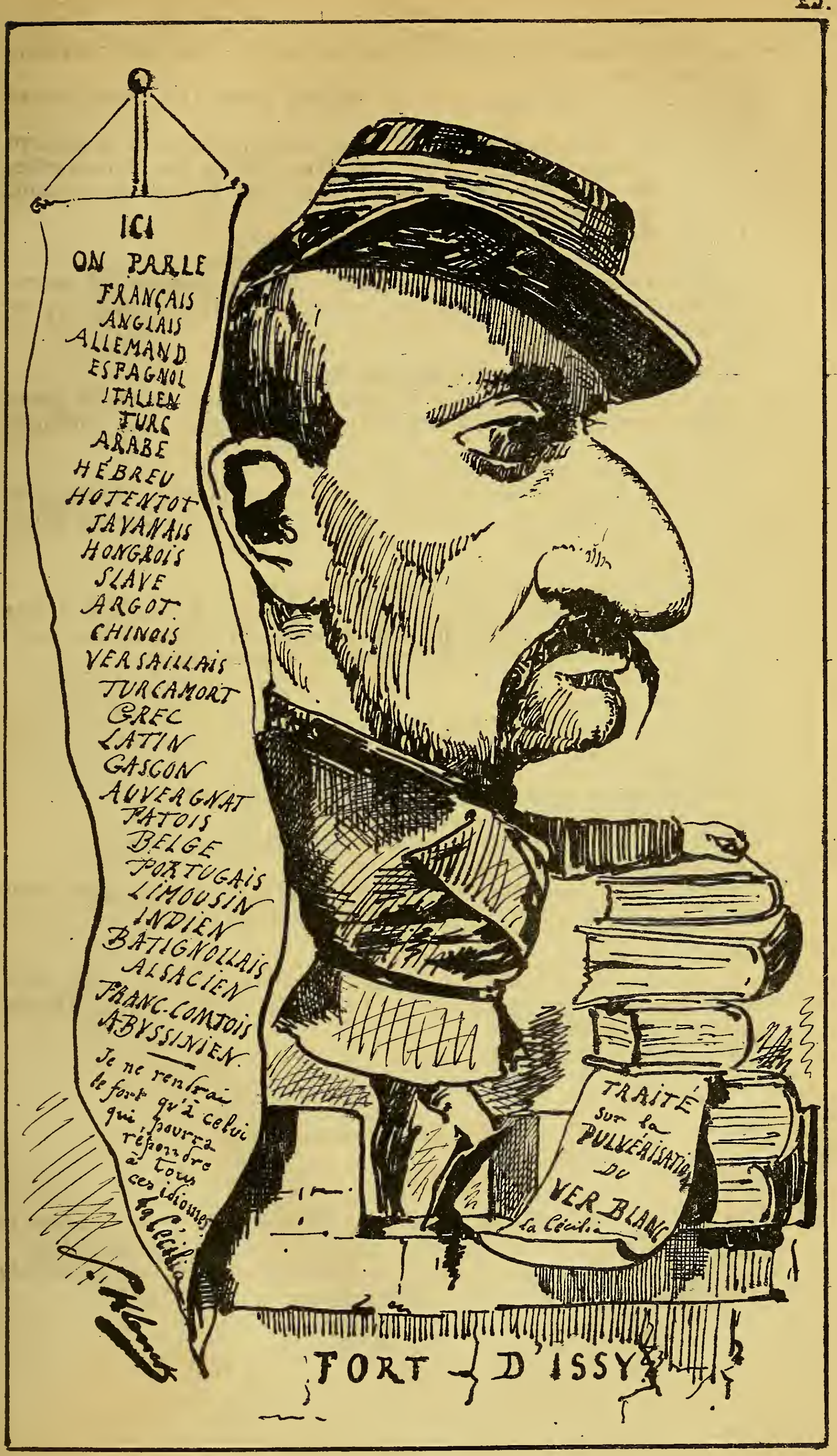
Alors le Père Duchêne se réconciliera tout à fait avec vous !

Et il espère bien que, l'insurrection versaillaise étouffée, nous danserons tous ensemble sur la place de l'Hôtel-de-Ville la grande Carmagnole de la Révolution !

Ah ! ça ira ! nom de Dieu !... ça ira !...

Ecoute, ma brave Commune de Paris, si tu veux continuer à être la bonne amie du Père Duchêne, il faut que ça marche autrement que ça.

Parce que ça ne marche pas tout à fait conformément aux intérêts du Peuple, et comme les patriotes le voudraient.


ICI
ON PARLE
FRANÇAIS
ANGLAIS
ALLEMAND
ESPAGNOL
ITALIEN
TURC
ARABE
HÉBREU
HOTENTOT
JAVANAIS
HONGROIS
SLAVE
ARGOT
CHINOIS
VERSAILLAIS
TURCAMORT
GREC
LATIN
GASCON
AUVERGNAT
PATOIS
BELGE
PORTUGAIS
LIMOUSIN
INDIEN
BATIGNOLLAIS
ALSACIEN
FRANC-COMTOIS
ABYSSINIEN.
Je ne rendrai le fort qu'à celui qui pourra répondre à tous ces idiomes
La Cécilia
TRAITÉ sur la PULVÉRISATION du VER BLANC
La Cécilia
FORT D'ISSY

LA CÉCILIA.

D'abord tu n'as pas tout à fait assez d'énergie.

Tu manques de poil, foutre !

Et pourtant ce n'est pas le moment d'en manquer.

Car si tu rates les jean-foutres, tu peux compter que les jean-foutres ne te rateront pas.

Et quand on joue sa peau, vois-tu, il ne faut pas caner, sans quoi on est foutu.

Ainsi, par exemple, qu'est-ce que tu as foutu hier ?

Rien du tout !

Le Père Duchêne sait bien qu'à ta sacrée séance, que tu persistes à ne pas rendre publique, il manquait bougrement des membres à l'appel, et s'il voulait t'embêter il te ferait voir qu'il sait tout ce qui se passe et que ce n'est pas lui qu'on peut foutre dedans,

Mais, motus !

Le Père Duchêne ne veut pas te faire du tort.

Il se contente aujourd'hui de te prévenir.

Ainsi, ouvre l'œil, et le bon.

Ou sinon le Père Duchêne sera forcé de te foutre du bois vert.

Compris, n'est-ce pas ?

Maintenant, en avant, marche ! et silence dans les rangs !

Fous de la besogne, nom de dieu !

Et n'oublie pas que le Père Duchêne te contemple !

Notre brave Commune, qui est tout de même une brave bougresse de patriote,

Quoique le Père Duchêne lui foute sur les ongles aujourd'hui;

Notre brave Commune a fait de fameux décrets contre les jean-foutres de Versailles qui assassinent les patriotes et qui bombardent Paris, comme faisaient les Prussiens.

Seulement, le Père Duchêne se demande à quoi ça peut-il bien servir de faire de bons décrets si on ne les applique pas.

Ainsi, comment se fait-il que les biens des jean-foutres Thiers, Favre et autres insurgés, ne soient pas encore confisqués et vendus au profit du Peuple ?

Tous ces bougres-là ont des tas de maisons sur le pavé de Paris, qu'ils ont achetées en volant le pauvre monde, et qui leur rapportent plus de gros sous qu'ils n'en peuvent dépenser.

Est-ce qu'on ne va pas un peu foutre la main sur leur sac et sur leurs moellons ?

La Commune a prononcé la confiscation de leurs biens.

Il faut que ça s'exécute.

Sinon le peuple croira qu'on s'est foutu de lui.

Et il aura raison !

Tâchez un peu, notre Commune, que cette affaire-là ne traîne pas !

Ça devrait déjà être fait depuis huit jours.

Maintenant, le Père Duchêne a encore à vous signaler un particulier qui a besoin d'une petite leçon et que vous feriez pas mal de soigner de la même manière.

C'e.. un nommé Galiffet, qui a fait l'autre jour une sacrée proclamation aux habitants de Rueil, qui est bougrement bête et bougrement infâme.

Le Père Duchêne, en lisant çà, ne pouvait pas s'empêcher de pleurer de rage.

Et s'il avait tenu dans un coin le jean-foutre en question, vous pouvez compter qu'il lui aurait fait passer un foutu quart d'heure!

Ce nommé Galiffet, qui était très-connu autrefois, — du temps de Badinguet, — à cause des aventures de sa femme,

Ce nommé Galiffet a eu le front de faire publier à sa troupe, dans le village de Rueil, qu'il ferait passer par les armes tout habitant qui donnerait asile à un patriote de Paris;

Et pour commencer la petite danse, il a fait fusiller comme des chiens, par les gredins de gendarmes, trois bons bougres de gardes nationaux isolés qui s'étaient laissés prendre en se promenant sans armes, au clair de la lune, comme de bons bougres qu'ils étaient.

Voilà, j'espère, un misérable un peu soigné!

Ou le Père Duchêne ne s'y connaît pas du tout!

Eh bien, ce nommé Galiffet, qui a gagné beaucoup d'argent dans les temps avec le petit commerce de la susdite.

Ce nommé Galiffet est encore propriétaire à Paris d'un hôtel magnifique, situé dans les Champs-Elysées, et où, paraît-il, il a entassé des richesses à gueule que veux-tu?

Le Père Duchêne, qui prend ses renseignements sans en avoir l'air, vous donnera l'adresse quand vous voudrez.

Vous voilà prévenue, notre Commune!

Maintenant, nom de dieu, agissez!

Ou foutre! le Père Duchêne ne sera pas content de vous.

Et les patriotes non plus!

Ce qui serait une mauvaise affaire, attendu que vous devez avoir toujours le Peuple avec vous,

Sous peine de n'être plus rien!

Il faut que vous vous dépêchiez de prendre une bonne mesure,

Et de faire vendre la boîte au Galiffet au profit des trois veuves des bons bougres qu'il a fait fusiller.

A moins que vous ne préfériez donner une bonne pension à ces braves citoyennes qui doivent être aujourd'hui bougrement dans la peine,

Et faire vendre la boutique au profit de la Commune.

Choisissez, mais dépêchez-vous.

Il faut de la justice, nom de dieu!

Il en faut, et plus vite que ça.

Ou bien alors qu'est-ce que vous foutez dans vos commissions?

Le brave bougre de citoyen Protot, qui est délégué de la Commune à la Justice,

Ainsi que le demandait, il y a plus de trois semaines, le Père Duchêne;

Ce qui prouve, en passant, que le vieux sait bien ce qu'il dit et qu'on suit quelquefois ses conseils.

Le brave bougre de citoyen Protot vient de faire, ces jours-ci, une fameuse découverte.

Figurez-vous, patriotes, qu'il y avait dans la prison de Saint-Lazare une soixantaine de braves bougresses de patriotes que les sacrés jean-foutres de capitulards avaient enfermées là, comme si elles avaient été de mauvaises femmes, à cause de leurs opinions politiques.

Personne ne se méfiait de ça.

Car les infâmes gueux ne se vantaient pas de leurs mauvais coups et faisaient tout à la sourdine.

Heureusement, nos braves délégués de la Commune sont des bougres qui ne reculent pas devant la besogne, et qui se foutent bien de passer la leurs nuits à bûcher comme des nègres quand il s'agit de veiller aux intérêts du Peuple et de protéger la liberté des citoyens.

C'est ce qui fait que le brave Protot a découvert le pot aux roses et qu'il s'est empressé de foutre la clef des champs à ces braves citoyennes, qui s'embêtaient là-dedans et qui mangeaient du pain noir depuis la fin de décembre.

Tout ça parce que ça les dégoûtait de voir ce jésuite de Trochu tripoter avec les calotins à Darboy et les têtes carrées à Bismark,

Et qu'elles s'étaient foutu à gueuler : Vive la Commune ! sur les boulevards,

Comme c'était leur droit et leur devoir.

Maintenant, les voilà rendues à leurs hommes et à leurs bébés.

C'est fort bien.

Mais ça ne suffit pas.

Et le Père Duchêne estime qu'on doit à ces dignes servantes de la République, qui ont donné aux autres citoyennes et même aux citoyens un si bel exemple de courage et d'abnégation, une réparation soignée, qui soit en proportion avec leur mérite et avec leurs souffrances.

Le Père Duchêne espère que notre Commune comprendra ce qu'elle doit faire,

Et qu'elle profitera de l'occasion qui lui est offerte, de rendre une justice éclatante à ces victimes de la contre-Révolution.

Et en même temps de dire à toutes les femmes tout ce que la République attend d'elles ;

Combien leur rôle peut être grand, noble, élevé, dans ces graves circonstances, si elles savent le comprendre, et si elles ont assez de cœur pour l'accepter, quoiqu'il arrive.

Que l'exemple des bonnes bougresses qui viennent d'être délivrées par la justice de la Révolution soit toujours présent au souvenir de nos braves Parisiennes !

Qu'elles apprennent d'elles comment on s'incline devant le devoir austère et comment on sacrifie ses plus douces affections, et jusqu'à sa vie entière, quand il le faut, pour la défense des droits du Peuple !

Honneur, touj.re! honneur aux braves citoyennes emprisonnées par les infâmes du 4 septembre!

Honneur aux braves détenues de Saint-Lazare!

Et vive la Sociale, nom de dieu!

A propos de la délégation de la Justice, le Père Duchêne doit dire qu'il y a une chose qui étonne bougrement du monde,

C'est qu'aucune poursuite ne soit encore commencée contre les jean-foutres qui, non contents de trahir le Peuple pendant la guerre, lui ont encore fontu des biscaïens à la gueule quand il réclamait le droit et qu'il allait à l'Hôtel-de-Ville pour causer un peu de ses affaires avec ces messieurs du gouvernement.

Le Père Duchêne était là, le 22 janvier, quand ces mauvais bougres ont canardé les sans-culottes,

Même qu'il a bougrement manqué, ce jour-là, d'y laisser sa vieille peau,

Et qu'il a conservé une fameuse dent contre les gredins qui ont assassiné à côté de lui son ami Sapia,

Qui était pourtant un fameux ami du Peuple et un copin qui n'avait pas peur des brûlures!

C'est ce qui fait que le Père Duchêne n'oubliera jamais ce qu'il a vu.

Et qu'il n'aura pas de cesse que ses amis les patriotes soient vengés et les assassins punis.

Il y a par exemple le misérable Chaudey, qui a joué un sale rôle dans cette affaire-là.

Et qui se balade encore à Paris, aussi tranquille qu'un petit Jean Baptiste.

Est-ce qu'on ne va pas bientôt décréter d'accusation ce jean-foutre-là et lui faire connaître un peu le goût des bons pruneaux de six livres dont il nous a régalés dans le temps.

Le Père Duchêne attend cette satisfaction-là!

Et il espère que la brave commune se hâtera de la lui accorder.

De l'énergie, foutre!

Il le faut, si vous veulez que ça marche.

Et vous voulez que ça marche, n'est-ce pas?

Eh bien, alors dépêchez-vous!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Avis du Père Duchêne

Le Père Duchêne reçoit tous les jours une tapée de lettres à n'en pas finir, et beaucoup sont tellement longues que s'il était obligé de tout lire lui-même il y passerait sa journée.

Il prie donc ses clients qui veulent bien lui adresser des communications, de les faire le plus courtes qu'ils pourront.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant. 16.



23 germinal an 79.

LES GRANDS REMERCIEMENTS

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens commerçants et boutiquiers de Paris que les jean-foutres de Versailles ont envoyés faire foutre;

Sa grande joie de voir qu'ils entrent dans la bonne voie, et qu'ils comprennent maintenant qu'il n'y a de salut que dans la liberté de leur Commune!

Eh bien! mes braves bougres de commerçants, mes boutiquiers patriotes, malgré les conseils du Père Duchêne,

Vous avez voulu aller à Versailles!

Ah! c'est là que vous avez eu le nez fait!

Il ne faut pas vous le dissimuler,

On vous a envoyés faire foutre,
Comme de simples jobards,
Nom de dieu !
Je connais beaucoup de petits boutiquiers qui ont du faire une sacrée gueule,
De ceux qui sont des gens tranquilles et qui se foutent pas mal de la politique pourvu qu'ils vendent leurs marchandises, — ce qui est un bien grand tort, parce que tout se tient dans la vie,
Et qu'on n'a pas un gouvernement de filous et de gobeloteurs sans payer gros et avoir des contributions à tout casser, ce qui est toujours important à considérer !

Ah ! foutre !
Comme les sacrés jean-foutres de Versailles ont dû rigoler en voyant arriver les gens de commerce de Paris,
Qui venaient tranquillement pour proposer la conciliation !
Ils se disaient déjà, les gredins :
« Ah ! ah ! nous les tenons !
« Nous allons rentrer dans notre bonne ville de Paris !
« Nous pourrons encore aller gobeloter à l'Hôtel-de-Ville et boire le reste du vin fin du baron Haussmann !
« Nous tripoterons encore dans l'argent du Peuple ! »
Et le jean-foutre Favre tapait déjà sur le ventre du jean-foutre Picard !
Et le jean-foutre Thiers s'accrochait déjà aux favoris du jean-foutre Ferry,
Et tous les jean-foutres se jetaient dans les bras de tous les jean-foutres !
Oh ! disait Ferry, je pourrai donc encore me faire coller des pots-de-vin par les marchands en gros pour ne pas mettre de taxe sur le sucre,
« Ou pour mettre des taxes qui augmentent les denrées alimentaires de première nécessité de 50 0|0. »
Et ils rigolaient, tous les jean-foutres !

Nom de dieu !
On ne peut pourtant pas avoir tout pour soi,
Et toujours !
Aussi, qui fut bien surpris ?
Ce fut le chœur de mes jean-foutres,
Quand les bons bougres de négociants leur dirent :
« Vous savez, nous autres, nous sommes de bons diables !
« Nous voudrions bien faire des affaires,
« Et surtout, — mais là surtout, — éviter l'effusion du sang !
« On a déjà tué pas mal de patriotes, c'est fâcheux, c'est même très fâcheux, et il faut que ça cesse !
« Il y a déjà eu assez de sang versé comme ça ! »
— Peuh ! dit Favre, c'est votre opinion, mais moi, je ne trouve pas !.. Du moment que ce n'est pas le mien !
Alors les bons bougres de négociants reprirent :
« Nous vous demandons pardon, monsieur Jules Favre !
« Peut-être bien nous trompons-nous, mais nous parlons sincèrement. »
—Vous n'en êtes que plus coupables, répondit le jean-foutre Favre.
« Ecoutez, monsieur Jules Favre et vous monsieur Thiers, hasardèrent

encore les citoyens négociants, nous ne sommes pas de méchantes gens, — et peut-être vous non plus, bien que vous ayez fait fusiller des prisonniers, — et même des gens que vous avez surpris désarmés.

» Eh bien ! faisons la paix !

« Ne nous battons plus !

« Les cadavres ne prouvent pas grand chose !

« Laissez la Commune tranquille, et dissolvez-vous !

« Vous prouverez que vous aimez la République, que vous ne voulez pas nous refoutre un roi et que vous n'avez pas l'intention de tuer Paris ! »

Alors, à ces paroles si sensées des citoyens négociants de Paris, que dirent les jean-foutres de Versailles ?

Ils jetèrent par-dessus leur tête leurs bras comme s'ils n'en voulaient plus,

Et ils jurèrent que tout ça c'étaient des rebelles,

Et que ça ne pouvait pas durer,

Que la Commune devait désarmer d'abord,

Qu'on verrait ensuite quand on serait entré dans Paris,

Et patata, et patati,

Si bien que le Père Duchêne ne s'étonne que d'une chose, c'est que les négociants patriotes n'aient pas été fusillés sur l'heure par les jean-foutres de la ci-devant assemblée !

Aussi est-il bien content de les savoir de retour dans Paris où ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles, tant que les jean-foutres n'entreront pas.

Et le Père Duchêne croit que ce ne sera pas de sitôt !

Enfin, n'est-ce pas, citoyens négociants, ça doit être bien fini,

Et vous devez à présent comprendre que tous ces misérables ne sont ni les amis de l'ordre ni ceux de la paix, et bien moins encore ceux de la justice !

Ah ! les gueux !

Ils voudraient bien, oui ! que les patriotes désarmassent,

Parce qu'alors ils entreraient dans Paris,

Déporteraient,

Fusilleraient,

Et feraient tous leurs tours !

Non, non, mes gaillards,

Nous ne sommes pas si bêtes,

Et vous ne nous jouerez pas le tour !

Entre vous et nous c'est bien fini !

Ah ! tas de gueux !

Le Père Duchêne lit quelquefois les bons auteurs, le soir, en buvant sa chopine quand il a fini sa feuille,

Et il se souvient qu'il a lu dans le temps un apologue très-malin d'un vieux ci-devant nommé Lafontaine, un citoyen qui a fait des contes bougrement rigolos :

Il s'agit du traité de paix des loups et des moutons :

La principale condition de la paix imposée par les loups était la livraison des chiens de garde.

Les moutons acceptèrent — comme des bêtes qu'ils étaient — et furent mangés, — vous vous doutez bien que ce ne fut pas long, patriotes !

Eh bien ! le Père Duchêne vous en donne sa parole d'honneur :

Le traité de paix des loups et des moutons, c'est celui que le jean-foutre Thiers, flanqué du jean-foutre Favre et du jean-foutre Picard, voudrait imposer à Paris.

Avis aux citoyens qui ont envie d'être mangés !

Le Père Duchêne n'est pas de cette trempe-là !

Citoyens commerçants,

Le Père Duchêne vous adresse ses grands remerciements,

Vous avez bien mérité de la Nation,

Et surtout de la Cité,

Car vous avez éclairé la situation,

Vous nous avez renseigné sur ce qui nous attendait en cas d'échec,

Et vous avez pu, foutre ! constater par vous-mêmes la disposition de nos ennemis,

Vous avez pu voir par vos propres yeux de quel côté était le droit, de quel côté était la violence, — de quel côté était la justice et de quel côté la jean-foutrerie !

En somme, que veulent-ils?

Et que voulons-nous ?

Foutre, foutre ! mes bougres, il me semble que ça n'est pas difficile à voir,

Et que la Commune, du moins elle, ne cache pas ses intentions dans un sac !

Ce que veut la Commune de Paris, le voici :

Elle veut que Paris se gouverne lui-même !

Elle ne veut plus que la province lui impose des lois !

Et foutre ! c'est justice !

Si Paris, qui est la ville la plus intelligente, la plus riche, la plus belle, la plus féconde en ressources, ne sait pas et ne peut pas se gouverner, qui est-ce qui la gouvernera ! Qui est-ce qui pourra et saura pour elle ?

Sont-ce les villes qui ne lui vont pas à la cheville comme influence, ni comme initiative, ni comme force, ni comme richesse !

Allons donc, ce serait le monde renversé !

Les patriotes de Paris veulent se gouverner eux-mêmes,

Comme c'est leur droit,

Et comme ils reconnaissent aux gens de Lyon le droit de gouverner eux-mêmes leur cité,

Aux gens de Marseille,

Aux gens de Toulouse,

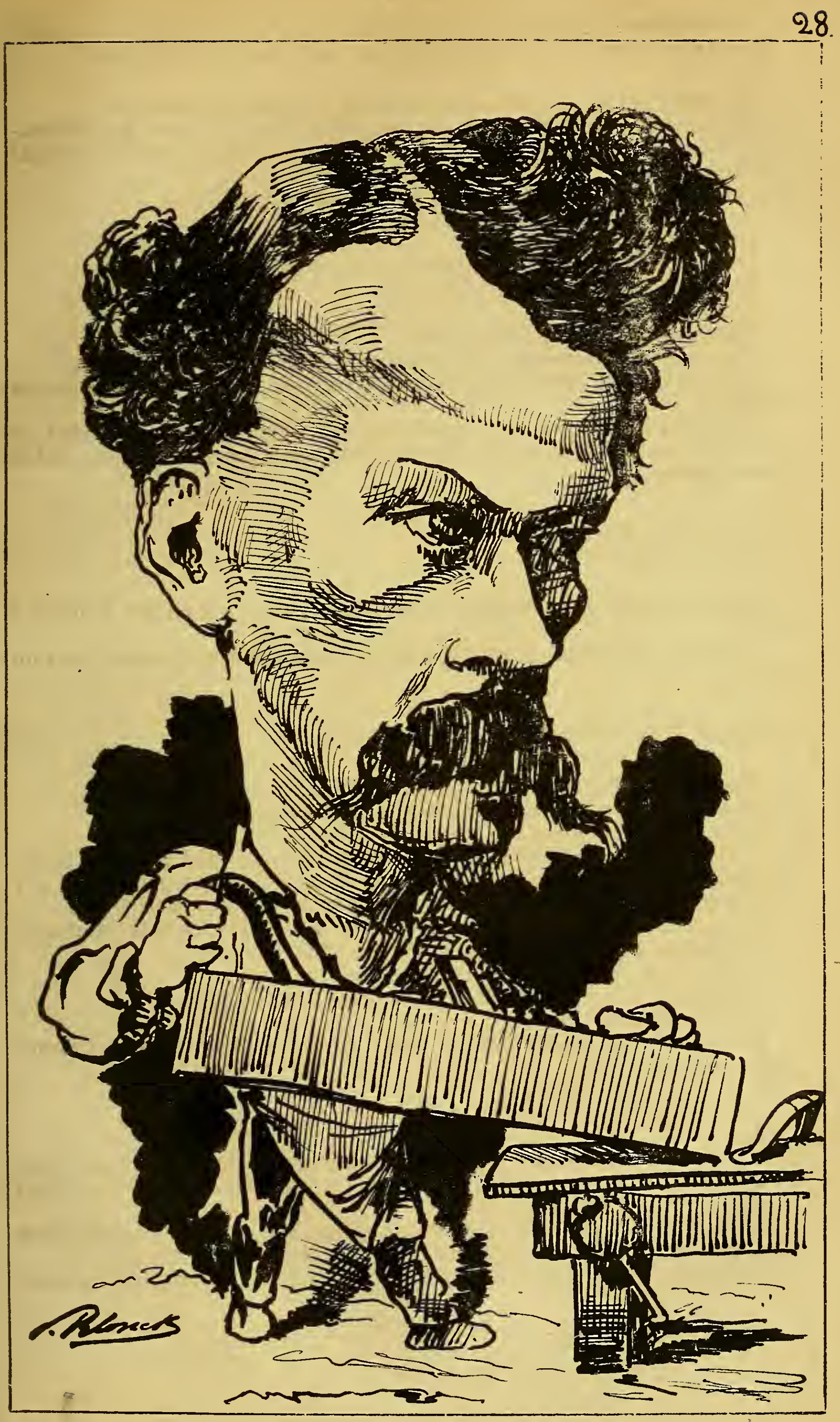
Aux gens de Lille,

Et à tous les autres citoyens des villes, bourgs, villages, etc., également.

Chaque groupe d'individus, se gouvernant lui-même pour ses affaires intérieures et personnelles ;

Les différents groupes d'un département s'entendent pour prendre ensemble des déterminations sur les affaires du département.

Et tous les groupes de tous les départements se fédéralisant et envoyant



PINDY.

pour former une assemblée générale leurs délégués chargés de la discussion des intérêts de la Nation à l'extérieur,

Voilà ce que nous voulons,

Et ce que veut la Commune de Paris !

Et foutre, le Père Duchêne croit qu'il n'y a dans tout cela rien que de très-raisonnable :

Et tous les bons patriotes sont de son avis.

Ah ! nom de dieu !

Il ne suffit que de parler pour s'entendre,

Et comme on ferait souvent bien mieux de se servir de la langue qu'on a dans la bouche que de chercher à arracher celle de son voisin,

Les bonnes raisons valent mieux que les coups !

Et précisément parce que les jean-foutres de Versailles n'ont aucune bonne raison à donner, ils ne parlent que de foutre des coups,

Et nom de dieu ! ils n'ont déjà que trop commencé !

Ils ont tué des femmes, des enfants, des vieillards !

Ils ont assassiné des prisonniers !

Ils ont fusillé des citoyens paisibles qui n'étaient même pas armés !

Ce sont de vrais jean-foutres, quoi !

Et toute leur ligne politique consiste à éterniser la jean-fouterie !

A gobeloter !

A dépenser l'argent du Peuple !

A ne rien foutre !

Ou à foutre la Cité et la Nation dans la peine !

Voilà ce qu'ils veulent, les gueux,

Et pas autre chose !

Et c'est pour cela qu'on les laisserait revenir ?

Ah ! nom de Dieu !

Le Père Duchêne aimerait mieux se laisser couper les deux oreilles, auxquelles il tient pourtant beaucoup !

Mais il est bien tranquille !

Les jean-foutres ne reviendront pas !

Les affaires de la Nation sont en bonne voie !

Le citoyen Cluseret est un bon bougre qui n'a pas froid aux yeux,

Et, nom de tonnerre !

Il pense bien que la Commune va redoubler d'ardeur et ne nous laissera pas foutre dedans !

Ah ! foutre ! en voilà encore un décret bougrement patriotique que vient de rendre la Commune de Paris !

Et, nom de nom ! il n'y a pas à dire,

Le Père Duchêne, qui ne ménage pas plus la Commune que les autres,

Quand elle se fout le doigt dans l'œil,

Comme hier, par exemple, où elle a retardé les élections ;

Est aujourd'hui bougrement fier de sa Commune !

Parce qu'elle ne rend ses décrets qu'en se basant sur la justice,

Qui veut, en premier lieu, que la Révolution se souvienne des bons patriotes qui se font tuer pour elle.

En allant se foutre sous les balles des royalistes et des mouchards !

Mille tonnerres ! faudrait plus que ça,

Qu'on aille se battre sans espoir, en songeant qu'on laisse derrière soi sa femme et ses enfants :

Sans que la Commune songe aux orphelins, qui n'ont plus personne pour les élever,

Parce que les patriotes n'ont souvent pour toute fortune que leur courage qui leur vient de l'amour qu'ils portent à la grande Révolution sociale !

La Sociale, foutre !

Pour qui tout bon républicain donne sa vie ;

Pour qui il est toujours prêt à tout sacrifier,

Tout... sa famille, ses amours ?

Oui ! ils seront élevés aux frais de la Commune ; les fils des héros qui tombent, aujourd'hui peut-être, sans remords, sachant que leur cadavre grandira d'autant le piédestal à la Révolution !

Et c'est cela qui sera une vraie éducation,

Et bougrement patriotique, foutre !

Et qu'on ne foutra pas aux fils des patriotes morts pour la République et la Patrie, de ces sacrés principes qui ne font d'eux que des jean-foutres !

Et qui les empêchent, quand le grand jour est venu, de prendre le fusil comme tout patriote doit le faire,

Quand il s'agit de défendre la Commune !

La Commune,

Qui symbolise, pour tout révolutionnaire, la Révolution elle-même !

La seule qui s'assied aujourd'hui, et qui fera le bonheur des patriotes, à qui elle donnera en retour la Justice, l'Ordre, le Travail justement rémunérés.

Ah ! oui, ça sera une fière éducation, celle-là !

Et comme on aimera la Commune, quand elle vous aura élevé, et qu'elle aura fait de vous un patriote honnête, aimant son pays,

Un travailleur solide, qui ne rechignera jamais à la besogne !

Car un bon patriote, foutre ! doit avant tout aimer le travail, sans lequel il n'est pas de bonheur au monde ! sans lequel on ne peut aimer la justice.

Et sans justice, pas de Révolution, foutre !

C'est dans ces principes-là que le Père Duchêne élève ses enfants !

Et puis il y a encore autre chose, dans les décrets de la Commune !

Et qui montre bien qu'elle est juste ! qu'elle a en horreur les préjugés ridicules qui nous ont perdu,

Et qui font qu'on donne une mauvaise interprétation à l'idée de famille, qu'on regarde comme devant être basée sur l'intérêt, tandis qu'elle est basée sur l'honnêteté, sur la conscience, ses seules lois.

Vous vous rappelez bien, patriotes, ce sacré décret sur la solde des femmes de nos braves gardes nationaux ; ce décret qu'a rendu le jean-foutre Favre, faussaire et calotin,

Qui faisait sa bégueule — lui, le jean-foutre — parce qu'on n'était pas marié *légitimement*,

Comme si, parce qu'on n'a pas voulu passer par la loi, on ne pouvait vivre tranquillement, avec de bonnes mœurs, avoir des enfants comme les autres,

Et être un bon patriote !

La Commune n'a pas fait cette bégueulerie, foutre !

Ah ! c'est qu'elle n'a pas de compromis avec les calotins, elle !

Et on ne trompera pas la Commune, allez !

On s'en ferait un crime d'abord !

Et puis, est-ce qu'il n'y aura pas la Commission d'enquête, foutre ! qui ne blaguera pas !

Allons, allons ! c'est une riche idée que vous avez eue là, citoyens membres de la Commune, de ne pas laisser dans la peine les femmes et les enfants des bons patriotes !

Et foutre ! c'est avec joie qu'on va aujourd'hui se faire tuer pour la Révolution,

Quand on sait que son fils sera un bon citoyen, que la Commune élèvera comme tout fils de patriote doit l'être !

Ah ! vive notre bonne Commune !

Le Père Duchêne est bougrement content d'elle aujourd'hui !

Voilà une idée bougrement bonne, qu'un patriote a donné hier au Père Duchêne,

Et qui est foutre bien dans la logique de la situation :

Ça ne ferait-il pas l'affaire de bon nombre de pauvres bougres,

Si la Commune, qui a déjà rendu des décrets si patriotiques,

Rendait celui-là :

A savoir que le Mont-de-Piété sera tenu de restituer *à tout garde national au service de la Patrie*,

Comme aussi à toute femme munie d'un certificat spécial de sa Mairie,

Les objets engagés dont ils rapporteront les reconnaissances ;

Voyons ! citoyens membres de la Commune,

Ne serait-ce pas là une mesure qui serait bougrement dans vos idées,

Et qui tirerait de la misère pas mal de patriotes qui aujourd'hui ont bougrement besoin d'être aidés !

Et qui donc doit les protéger, foutre ! si ce n'est la Commune !

A qui ils sacrifient leur vie ; pour qui ils vont se faire hacher par les mouchards de Versailles !

Allons, rendez ce décret, ô mes bons bougres de membres de la Commune !

Ça fera bien voir aux patriotes que vous songez à eux,

A eux qui ne songent qu'à vous !

Et ça n'est pas pour qu'il y ait des jean-foutres qui profitent de cela

Pour retirer un tas de machines qui ne servent à rien,

Comme des bijoux, des dentelles, des breloques,

De la coquetterie, enfin !... Non, foutre !

Le Père Duchêne, qui n'a jamais foutu sur son dos autre chose que sa carmagnole et sa casquette de loutre, se fout un peu des bijoux !

C'est seulement pour le nécessaire qu'il réclame !

Les habits, le linge, les outils ! Le ménage du patriote, quoi !

On nous a déjà foutu un sacré décret qui, comme tout ce que faisaient les jean-foutres, n'était que de la moutarde,

Et qui ne plaisait foutre pas au Père Duchêne !

Parce que, ce qu'il demande aujourd'hui :

C'est qu'on ne fixe pas la date où on a mis ses nippes au clou !

N'importe la date de l'engagement, qu'on les rende aux patriotes !

On en a pas moins besoin de se foutre un habit sur le dos, parce qu'il y a un an qu'il est au clou, au lieu qu'il n'y ait que trois mois !

Et puis, au bout du compte, le *clou*, c'est encore une de ces sacrées institutions où on exploite les pauvres bougres.

Puisque si on leur prete quelques sous, on leur fait payer assez cher, foutre ! — Quelque chose comme dix ou douze pour cent !

Et puis, quand on aura rendu ce décret que le Père Duchêne vous propose, citoyens membres de la Commune ;

Il s'agira un peu de foutre à bas toutes ces foutues boutiques où on nous vole et où on profite honteusement de notre misère !

Allons ! allons ! qu'on rende vite les nippes aux pauvrres bougres,

Et puis après, mille tonnerres ! qu'on remanie un peu tout ça !

Exploiter les pauvres bougres, ça ne peut plus exister sous la Commune !

A-t-il raison, le Père Duchêne !

Trouvez-vous qu'il vous propose là une mesure patriotique ?

Allons ! vite ce décret ! ça prouvera que vous songez aux patriotes !

Ah ! le jean-foutre !

Le Père Duchêne a donc raison de conseiller aux bons patriotes qu'ils se méfient des gens à allures suspectes qui les entourent,

Et qu'ils aient l'œil foutre !

Avoir l'œil ! tout est là !

Le Père Duchêne le connaissait, celui-là !

Et l'avait souvent vu rôder dans les groupes, et s'asseoir à côté de lui quand il lui arriverait d'entrer boire chopine avec ses amis !

Ce jean-foutre-là lui avait toujours eu l'air suspect !

Le voilà pincé !

Ah ! mon vieux faut pas s'y frotter aujourd'hui !

Faut pas faire le malin, maintenant que le Père Duchêne a l'œil sur les dossiers, et que, si quelqu'un lui paraît suspect,

Il n'a qu'à le dire dans sa feuille !

Et foutre ! le citoyen délégué à l'ex-Préfecture de police, qui, foutre ! fait un peu danser les mouchards et les calotins, trouvera bien moyen d'aviser !

Et ce gredin-là qu'on vient de foutre en sûreté, allait le soir dans les groupes, sur les boulevards ; et répandait le bruit qu'on relâchait les repris de justice,

Pour voler les bons bourgeois, défoncer les boutiques !

Vous voyez bien, ô mes bons bourgeois et boutiquiers de Paris, que ce sont des mouchards qui sèment le désordre !

Le Père Duchêne vous l'a toujours dit ! Et il a raison !

Vous n'en doutez plus, patriotes !

Ouvrez l'œil sur les mouchards ! C'est plein de roussins !

Et quand vous foutez la main sur le poil à un de ces jean-foutres-là,

Pas de pitié !

Le Père Duchêne oubliait de vous donner le nom du mouchard qu'on a arrêté ce matin :

Il s'appelle Benoist.

Il possède une maison splendide rue Séverin.

Propriétaire et mouchard, — quelle impudence !

Ce cumulard mérite d'être soigné !

Aussi le bougre, va-t'il le payer cher !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 29 UN SOU N° 29



24 germinal an 79.

LES GRANDES RÉVÉLATIONS
DU
PÈRE DUCHÊNE

Sur le jean-foutre Favre, chez qui on a trouvé deux millions en titres au porteur, achetés du 4 septembre au 20 février;

Ce qui prouve évidemment que ce gredin volait le peuple et trahissait la Nation !!!

Quel nom de dieu de jean-foutre ça fait !

Plus on va, plus on voit qu'il est jean-foutre, qu'il l'a toujours été et qu'il le sera toujours !

Nom de dieu !

Le Père Duchêne n'a jamais rien vu qui puisse être comparé à ce misérable gredin !

Tenez, patriotes, savez-vous ce qu'on vient de découvrir ?

Savez-vous ce qu'on a trouvé, quand les bons bougres de la police municipale ont été faire des perquisitions dans le domicile de l'assassin Jules Favre!

Et, nom de tonnerre!... Tout simplement DEUX MILLIONS EN TITRES AU PORTEUR,

Et tout ça, ACHETÉ DU 4 SEPTEMBRE AU 20 FEVRIER!

Nom de dieu! nom de dieu! nom de dieu!

Faut-il qu'un homme soit filou!

Et comme le Père Duchêne avait de l'œil tout de même, quand il disait: tout ça ce sont des gobeloteurs qui ne cherchent qu'à tripoter dans l'argent du peuple et à faire leur sac, pour foutre ensuite leur camp!

Le Père Duchêne croit qu'on ne lui dira pas qu'il s'est foutu dedans,

En affirmant, il y a un mois, que le jean-foutre Favre n'était qu'un voleur!

Ah! la crapule!

C'est pour cela qu'il avait besoin de faire de faux billets de banque, le gueux!

On sait bien que ce n'est pas en travaillant qu'il a gagné tout ça!

Non!

Il voulait faire sa pelote en se chauffant les pattes à l'Hôtel-de-Ville, tandis que les pauvres bougres de patriotes crevaient de froid aux remparts,

Et c'est pour cela qu'il a fait des faux papiers pour foutre tout le monde dans la peine et ruiner tout le commerce des petits boutiquiers!

Il savait bien ce qu'il faisait, le gredin!

Il savait bien qu'en faisant tous ces trucs-là, il paralyserait le petit négoce, et qu'il rendrait furieux tous les boutiquiers,

Et il comptait là dessus pour les exciter contre le Peuple et les mettre contre les patriotes!

Mais le Père Duchêne a rudement déjoué son plan,

Et il a signalé toutes les manœuvres aux bons bougres de petits marchands qui ont ouvert l'œil!

Et foutre! il n'y a plus deux partis dans Paris aujourd'hui:

Il n'y a plus que le parti des bons bougres contre les jean-foutres!

Mais il n'y a pas à dire:

Le Père Duchêne ne peut pas en revenir!

Comment!

Voilà un gueux à qui une ville comme Paris — une ville si belle et si brave! — qui se confie à un homme,

Et dans quel moment!

Et qui remet sa vie entre ses mains, et qui lui dit: Tiens! prends tout! Je te donne tout! Fais tout ce que tu voudras! mais sauve-moi de mon ennemi! Je supporterai tout, le froid, la faim, la mort de mes enfants, la perte de mes biens, tout, tout, mais sauve-moi!

Voilà une cité — et la première des cités — qui dit cela à un homme, et ce gredin-là ne pense qu'à une chose:

A voler tout le monde pour faire son sac!

Nom de nom!

Mais tous les galériens sont des anges auprès de ce bougre-là!

Et non-seulement il a vendu Paris, il l'a livré et l'a fait capituler,

Mais encore il l'a ruiné et pour longtemps!

A preuve qu'il faudra rudement travailler pour rattraper tout ce qu'il nous a volé!

Il ne mettait pas ses économies dans un bas de laine, le jean-foutre!

Sans compter ce qu'il a emporté à Versailles!

Nom de dieu!

C'est pour cela qu'il voulait rester au gouvernement!
Il fallait donc le dire!
C'était donc comme Badinguet alors!
Et c'est pour cela, jean-foutre, que tu as foutu le camp à Versailles!
C'est parce que tu avais peur qu'on ne découvrît tout,
Et qu'un beau jour le Père Duchêne ne jetât l'œil sur tes papiers!
C'est pour cela, misérable, que tu as foutu la guerre civile et que tu bombardes Paris!
Et tu ne tues les patriotes, leurs femmes et leurs enfants à coups d'obus, que parce que tu as peur d'aller au bagne!
Ah! c'est trop fort!

Allons, citoyens membres de la Commune!
Croyez-vous qu'il y en ait assez cette fois pour la MISE HORS LA LOI?
Croyez-vous que le citoyen qui enverra une balle dans la tête de ce jean-foutre fera une mauvaise action?
La mise hors la loi, foutre!
La mise hors la loi, nom de dieu!
Il ne s'agit pas de caner, ici;
Faites votre devoir, foutre!
Ou nous verrons bien!
Il n'y a plus à hésiter!
Ah! foutre!
Vous décrétez d'accusation des citoyens pour manœuvres!
Vous décrétez d'accusation des citoyens pour incapacité!
Et pour ce misérable qui a gaspillé les deniers de la Nation,
Et pis que gaspillé, volé,
Et volé pour rigoler avec les jean-foutres de sa clique, et foutre tout le monde dans la misère,
Avec ce jean-foutre qui nous bombarde, qui nous séquestre, qui nous affame et qui nous insulte en nous tuant,
Vous garderiez des ménagements!

Allons! allons!
Que tout cela finisse!
Assez, foutre! assez!
Que sa tête soit mise à prix!
Des travaux forcés pour cet homme!
Allons donc!
Ce serait déshonorer le bagne lui-même!

Quand le Père Duchêne vous le disait, patriotes,
Qu'on avait bougrement raison de prendre des ôtages,
Et de foutre en sûreté tous les amis des jean-foutres!
Ah! si ç'avait été une guerre ordinaire, si on n'avait pas fusillé comme des voleurs tous nos bons amis les patriotes,
Le Père Duchêne aurait compris jusqu'à un certain point qu'on mît en liberté tous ces bougres-là,
Et qu'on les laissât faire tranquillement leurs simagrées,
Pourvu qu'ils ne trahissent pas.
Et, foutre! ma foi, ils trahissaient!

Puisqu'on a dit au Père Duchêne qu'on avait trouvé chez eux des lettres des jean-foutres de Versailles !

On les a donc foutus au clou.

C'était justice !

Car, mille tonnerres ! on a découvert dans leurs sacrées boutiques à calotins des armes et des munitions.

Et le Père Duchêne le demande aux patriotes :

Qu'est-ce qu'ils foutaient de ces fusils-là ?

Qu'est-ce qu'ils voulaient en foutre ?

Contre qui voulaient-ils s'en servir ?

Contre les patriotes, foutre !

Contre les amis de la Révolution et de la Commune !

Ma foi, c'est foutre bien clair,

Car on ne peut pas croire, au bout du compte, que les calotins aient jamais l'intention de marcher avec les patriotes sous le drapeau rouge.

Encore une raison pour les foutre au clou,

Et les y laisser tous, mille tonnerres !

Eh bien ! aujourd'hui, les voilà qui en arrivent à écrire à leur bons amis les jean-foutres de Versailles,

Et qui leur reprochent de fusiller sans jugement nos braves gardes nationaux qu'ils font prisonniers.

Comme ils le disent, ça attirera des représailles !

Oui, des représailles !

Car, à moins d'être des crétins, les patriotes seraient bougrement bons, de se laisser comme ça manger la laine sur le dos,

De laisser fusiller les leurs,

Et de ne rien dire, foutre !

Et c'est pour cela, mille tonnerres ! que nous ne voulons pas de conciliation !

Et que n'importe quel patriote, qui aime par dessus tout la Commune et la Révolution, sait bien que la conciliation n'est bonne qu'à nous foutre dans la mélasse !

Le Père Duchêne vous a déjà expliqué ça souvent.

Et comme il a beaucoup d'expérience,

Et que, depuis quatre-vingts ans, il a souvent — trop souvent — eu affaire aux jean-foutres,

Il sait comment ces bougres-là entendent ce qu'ils appellent la conciliation.

Tenez, patriotes :

Il y a de cela vingt-trois ans bientôt.

C'était en Juin 1848, là où les jean-foutres du temps, — dont beaucoup sont encore aujourd'hui à Versailles, et nous font mitrailler par leurs roussins, —

Ont assassiné les patriotes qui, comme nous, voulaient la Révolution sociale !

Au milieu de la bataille, Cavaignac fit afficher une proclamation qui avait l'air bougrement patriotique,

Mais qui, foutre ! n'était qu'un sacré piége,

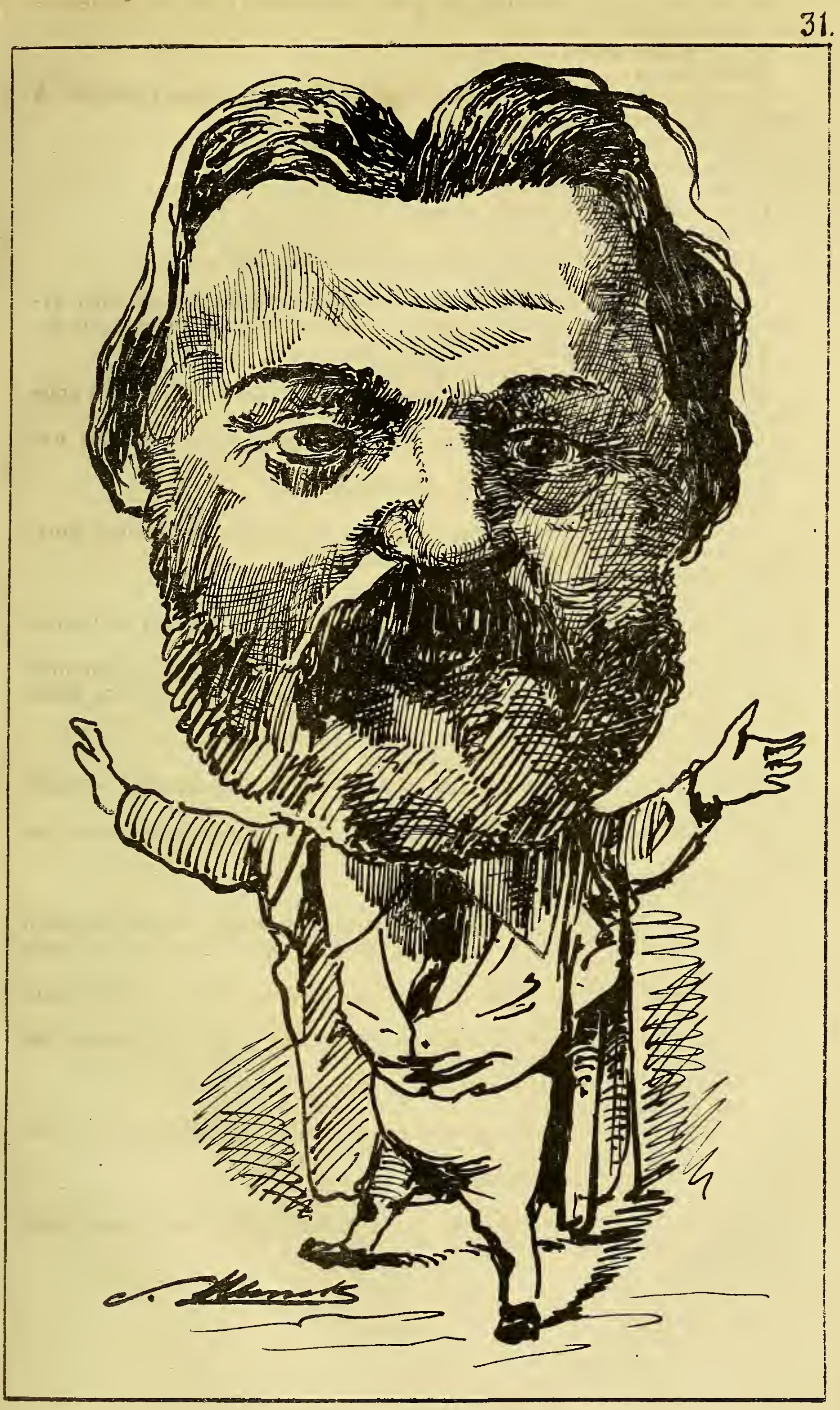
Et où il disait aux patriotes :

« Je ne veux voir en vous que des frères égarés ; maudit soit mon nom, si j'use de représailles ! »

Ça voulait dire ça, du moins !

Ah ! le jean-foutre !

Après la bataille, vous le savez, patriotes ? on fusillait, on déportait sans jugement, en masse, les citoyens.



LEFRANÇAIS.

Ah! foutre! foutre!
Comme ces gens-là sont de sacrés misérables!
Et allez, à vingt ans de distance, ils sont bien les mêmes!
Pas de pacte avec les roussins!
La mort plutôt que la servitude!
Marchons au combat!
Et vive la Commune! vive la Sociale!
Quant aux otages, on fait bien d'en prendre, vous le voyez bien, patriotes!
Et que ça fait peur aux jean-foutres!
Heureusement que tout ça va bientôt être fini, parce qu'on leur fout de rudes brossées,
Et que tous les bons patriotes, de concert avec le Père Duchêne,
Y mettront ordre, foutre!
Faut que ça finisse!
Et après le fusil, vite au travail, patriotes,
Et votre Révolution est faite.
Le Père Duchêne ne vous a jamais donné de mauvais conseils.

Ah! foutre! c'est le Père Duchêne qui était en colère hier soir!
Oui! le Père Duchêne!
Qui pourtant d'habitude n'est pas bien méchant,
Et, foutre! fait tout son possible pour donner de bons conseils aux patriotes,
Quoique certains jean-foutres disent que c'est un infâme!
L'infâme Père Duchêne!
C'est le mot qu'ils redisent tous.
L'infâme Père Duchêne!
Parce qu'il parle juste, et qu'il flétrit à son aise les jean-foutres qui nous ont trahis,
Qu'a-t-il dit, depuis un mois qu'il existe, le Père Duchêne?
Qu'a-t-il dit? foutre!
Toujours la vérité,
Franche, sans se gêner; parce que ce qu'il a le plus en horreur, ce sont les traîtres à la Patrie et à la République!
Foutre, foutre! les bons patriotes le lisent et l'aiment,
Parce qu'il est honnête,
Et qu'il cherche à ouvrir les yeux aux bons bougres que les jean-foutres ont trahis depuis le 4 septembre, et qu'aujourd'hui ils assassinent!
Ah oui! il était en colère cette nuit, le Père Duchêne;
Car c'est lui qui, hier, a ouvert le feu!
Et il tonnait crânement!
Ah! comme il était content aussi,
De démolir tous ces roussins qui venaient nous assommer avec leurs casse-têtes,
Comme sous Badinguet, foutre!
Car il faut que vous le sachiez, patriotes, les bons bougres du bastion des Ternes ont donné à un de leurs canons le Père Duchêne pour parrain!

Il ne laisse pas les bons patriotes aller se faire casser la gueule par les gendarmes !
Non, foutre !
Ça ne serait pas bien !
Le Père Duchêne est de la la bataille,
Il en a déjà été, et foutre ! il espère bien en être encore !
Et vous pourrez voir son bon bougre de canon tous les jours en passant, patriotes,
Qui allonge au-dessus du bastion sa grosse gueule de bronze,
Qui, nom de nom, parle fort,
Et crache juste, allez !
Il est là, qui dort au soleil, couché sur son affût,
Et c'est lui qui a donné hier le signal, le canon du *Père Duchêne* !
Et voilà que tous les autres, qui n'avaient pas encore parlé, ont répondu.
Et, foutre ! ça n'a plus été qu'une sacrée pétarade,
Que vous avez tous entendue, patriotes,
Et qui, foutre ! n'était pas piquée des vers !
Comme on leur en a foutu une de ces brossées, aux jean-foutres !
Comme on a écrasé tous ces roussins de malheur !
Comme les patriotes ont vengé nos braves amis Flourens et Duval, et tous ceux qui sont morts, lâchement assassinés,
Morts pour la Révolution sociale,
La Sociale, foutre !
La Commune ! le Drapeau Rouge !
Et même que le Père Duchêne, quand il est revenu de la bataille, lui qui avait vu tomber à ses côtés tous ses bons amis les patriotes,
En a éprouvé un grand chagrin,
Et ce jour là, a écrit dans sa feuille son *grand deuil* sur les patriotes morts assassinés pour le triomphe de la Révolution !

Ah ! aujourd'hui, nous sommes bougrement forts, patriotes,

Nous vaincrons les roussins,

Et tant mieux si ça dure encore quelque temps, parce que plus on aura le temps, plus on exterminera de roussins,
Et qu'alors, ça ne recommencera plus !
Car, foutre ! il n'y aura plus que des patriotes,
Et des amis de la Commune !
Et c'est pour ça justement que le *Père Duchêne* tonnait si fort hier aux remparts.
C'est pour ça qu'il crachait sa mitraille sur les roussins, à s'en faire craquer la peau,
Et qu'il pense bien qu'il en a foutu pas mal dans la moutarde !
Ah ! foutre oui ! il en a foutu dans la mélasse.
Et il a vengé nos frères assassinés par les gendarmes !
Et, soyez sans crainte, patriotes, ça n'est pas fini.
Non, foutre ! ça n'est pas fini !
Tant qu'il restera des roussins,
L'*infâme Père Duchêne* n'est pas pour rien couché sur le bastion !
C'est un rude canon, allez, patriotes,
Celui qui s'appelle le *Père Duchêne*,
Allez le voir, vous tous qui aimez la Révolution !
Mais que les roussins n'approchent pas de lui, foutre !

Car, nom de dieu ! il leur éclaterait plutôt au nez, le *Père Duchêne* !
Le canon de la Commune, foutre !
Et qu'on ne blague pas !

Aujourd'hui, le Père Duchêne est encore bougrement satisfait de la conduite de ses amis de l'Hôtel-de-Ville,

Et pour les récompenser, il boira bien sûr ce soir une petite chopine d'encouragement en leur honneur,

Attendu qu'ils ont fait une bonne besogne en suivant les conseils du vieux marchand de ferraille,

Et qu'ils ont contenté bougrement du monde par le décret qui ordonne l'insertion à l'*Officiel* de tous les procès-verbaux de leurs séances.

C'est bien ça, notre Commune.

Tu t'es aperçu que tu te foutais dedans en refusant cette satisfaction aux patriotes qui veulent pouvoir lire dans les feuilles tout ce que vous jabottez ensemble,

Et qui ont, foutre ! bien le droit de savoir comment vous nous foutez les affaires de la nation !

D'abord, il faut toujours respecter les principes.

Le Père Duchêne ne connaît que ça !

Et si vous aviez continué à vous soustraire à la publicité,

Il n'y a pas à dire, le principe était foutu !

Ensuite, est-ce que c'était digne de vous qui êtes mandataires de Paris ?

— Ne l'oubliez jamais, nom de dieu !

Est-ce que c'était digne de vous faire comme ça des cachotteries avec le Peuple ?

On aurait dit, mille tonnerres, que vous aviez honte, et que vous n'osiez pas regarder la Révolution en face.

Allons donc ! pas de ces choses-là !

Pas de petitesses, foutre !

Pas de mystères comme dans les bondieuseries que les jean-foutres de calotins ont inventées pour tromper le monde.

Pas d'éteignoir sur la chandelle.

Du grand jour !

De la lumière !

La République est comme les fleurs, il lui faut du soleil !

Et, nom de dieu ! avec ce régime-là, nous la ferons grandir entre nos baïonnettes, comme un coquelicot au milieu des blés !

Et le Père Duchêne vous en fout son billet,

Ce n'est pas encore le jean-foutre Thiers qui la fauchera !

Ah ! nom de dieu !

Si vous voulez vous faire une vraie bosse, mes braves sans-culottes,

Il faut lire le sacré boniment que le jean-foutre Jules Favre vient de foutre au nez de ses coquins de collègues, à l'assemblée de Versailles.

En voilà un gars qui se fout du qu'en dira-t-on et qui n'a pas peur de dire des bêtises.

Parole d'honneur, le Père Duchêne n'a pas la force de lui en vouloir.

Non, c'est trop rigolo !

Figurez-vous que le pauvre homme est exaspéré parce que le bon bougre Paschal Grousset, qui est le délégué de la Commune aux relations extérieures, a demandé à l'autorité allemande de lui faire savoir où en étaient les versements à effectuer entre les mains de la Prusse, et si le premier demi-milliard avait été payé.

Un acte officiel de notre brave Commune de Paris !

Le jean-foutre Jules Favre ne peut pas avaler ça.

Il étouffe, quoi !

Il gueule, il geint, il piaille, — il faut voir !

Et surtout, il pleure !

Que ça rappelle la fontaine des Innocents !

Mais c'est égal, il ne perd pas de temps tout de même, et il trouve encore moyen de verser des injures et des calomnies en même temps que des larmes.

Vieux crocodile, va !

Comme le Père Duchêne profiterait de l'occasion pour te foutre une volée,

Si ça n'était pas visible pour tout le monde qu'aujourd'hui tu mérites plus de pitié que de colère,

Et que tu es décidément trop bête pour qu'on croie que tu ne le fais pas exprès.

Va donc ton chemin, tranquillement, vieux !

Fais tout ce que tu voudras de ton « légitime mépris » pour la « poignée de factieux » qui combat à Paris.

Ces factieux-là ne t'en ont pas moins f...u à la porte comme un galopin.

Et ta main de faussaire est encore trop petite et trop faible pour contenir cette poignée.

Seulement vois-tu, tu te répètes trop.

Et ça n'est pas heureux, par exemple, d'avoir inventé que les membres de la Commune avaient volé de l'argenterie,

Parce que ça fait penser aux deux millions de valeurs, achetées depuis le 4 septembre, qu'on a trouvés chez toi.

Dans ta position, tu ne devrais pas faire d'imprudence.

Songe donc !

Quand tu passeras devant la cour d'assises !

Tout ça te fera du tort ;

A ta place, moi je me tairais,

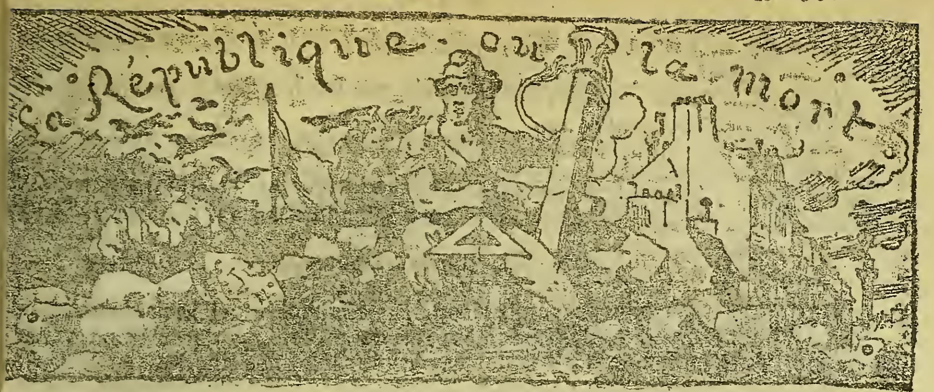
Et je ferais le mort.

Dame, ça réussirait peut-être !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Aujourd'hui, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la deuxième série brochée de ses feuilles, numéros 11 à 20, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 16.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



25 *germinal an 79.*

LA GRANDE JOIE

DU

PÈRE DUCHENE

Parce qu'on va foutre en bas le jean-foutre Bonaparte premier, et qu'on va en faire des sous pour les Patriotes;

Avec sa grande motion pour qu'on détruise tout ce qui entretient les haines internationales, puisque les peuples sont pour nous des frères.

Voilà !

Voilà un décret bougrement patriotique, le décret de la Commune de ce matin, qui supprime la colonne Vendôme dans l'intérêt du Peuple !

Ah ! foutre, foutre !

Le Père Duchêne est bougrement content,

Et il va s'en foutre une sacrée ribote ce soir avec les bons bougres de sa connaissance.

Ah ! c'est crânement bien !

Il nous fallait ça !

Comment ! on fout des colonnes et des statues à des jean-foutres comme le premier Bonaparte, parce qu'il a fait tuer QUATRE MILLIONS D'HOMMES,

Et dépensé, pour les faire tuer, DIX-SEPT MILLIARDS !

Nom de dieu !

De quoi peupler heureusement les terres chaudes et vierges de l'Amérique et de l'Océanie où les bons bougres de prolétaires auraient pu vivre tranquilles et contents et perpétuer la race des hommes libres.

Dans ces bons pays où l'air tiède et la lumière éclatante circulent, où le blé a huit pieds de haut avec cent trente grains à l'épi !

Les braves pays pour les bons bougres !

Et comme ils eussent bien fait d'aller y passer leur vie au lieu de se faire trouer la peau pour un empereur qui avait la gale et qui se foutait d'eux comme de l'an quarante !

Oui ! il y a eu quatre millions d'hommes, et plus, tués pour ce jean-foutre qui était, comme les Favre, les Thiers et leur bande, un partisan de l'unité nationale, ce qui ne l'a pas empêché de nous rendre la France moins grande que la Révolution ne la lui avait laissée !

Ah ! le gredin !

En voilà un qu'on a bien fait, par exemple, d'envoyer crever dans son île !

Sans cela, il eût fait encore tuer des centaines de mille de patriotes qui étaient assez bêtes pour croire à la gloire et qui pensaient servir la Nation, tandis qu'ils ne servaient que la vanité de ce jean-foutre !

Des colonnes pour ce bougre-là !

Des colonnes en bronze !

Ah ! foutre ! foutre !

Faut-il tout de même que la France ait eu jusqu'ici des gouvernements canailles, pour qu'on n'ait pas encore fondu tout ce bronze-là pour faire des sous !

Heureusement que la Commune a eu l'œil,

Et que le citoyen Cournet, qui est un bon bougre, saura veiller à l'exécution de son décret !

Nom de dieu !

Jamais le Père Duchêne n'a éprouvé une si grande joie !

C'est que, voyez-vous, citoyens, si jamais un homme nous a foutus dans la moutarde, c'est bien le jean-foutre de Bonaparte premier !

Non-seulement par la guerre où il a fait massacrer tant de monde,

A preuve que vingt ans après, à la conscription, il n'y avait presque personne de bon, parce que tous les bons bougres du peuple ayant été tués, n'y avait plus eu que les jean-foutres de nobles pour perpétuer la race, et que ça n'était pas riche, leurs produits ;

Mais encore parce qu'il a fait une foule de trucs qui ont arrêté la Révolution et consolidé la tyrannie !

Oh ! c'était un despote bougrement canaille, celui-là !

D'abord, c'est lui qui a inventé le code Napoléon,

Et que c'est une chose qui a crânement foutu le Peuple dedans !

Et pourquoi ?

Le Père Duchêne va vous le dire :

Vous savez,

Au commencement de sa constitution, le jean-foutre Badinguet déclare qu'il reconnaît, confirme et garantit les immortels principes de 89.

Eu on sait ce qu'il en a fait, le gredin, des principes de 89!

Eh bien! au commencement de son code, le premier Bonaparte déclare, lui aussi, que « tous les Français sont égaux devant la loi. »

Ce qui est une vraie blague, et pas autre chose.

Les patriotes qui ont passé devant la justice et qui avaient affaire à un plus puissant, sont édifiés là-dessus;

Et c'est comme ça qu'on trompe le Peuple!

Il fallait un commencement.

On croyait que ça allait être quelque chose.

On croyait que ça allait être un code basé sur la Déclaration des Droits de l'Homme, qui est la première vraie proclamation de la justice que tout citoyen doit savoir par cœur.

Mais pas du tout.

Le code civil est une vaste infamie fondée sur l'idée autoritaire du droit divin, qui consacre à perpétuité le droit du riche contre le pauvre, du propriétaire contre le locataire, du capitaliste contre le producteur!

Assez de code civil!

Nous n'en voulons plus, foutre!

Nous voulons un bon code, un code pour les gens intelligents qui savent ce qu'ils veulent, et qui réclament des droits parce qu'ils sont décidés à remplir des devoirs,

Et non un sacré bougre de code où tout est pour les grands contre les petits, et qui n'est bon que pour les pauvres diables d'ignorants qui s'imaginent qu'il doit toujours y avoir des pauvres et que les uns sont faits pour enrichir les autres!

Oui, foutre! le premier Bonaparte est un des auteurs du code civil,

Et c'est pour cela qu'il faut détruire la colonne Vendôme!

De plus, c'est le même jean-foutre qui, au moment où la fédération allait se fonder, car l'invasion des ennemis de l'extérieur était repoussée, et l'insurrection à l'intérieur comprimée, « l'une et indivisible » n'était plus nécessaire;

C'est lui qui a tué l'idée fédérale et qui a reconstitué l'idée unitaire,

En centralisant les pouvoirs,

En faisant aboutir toutes les ressources dans une seule main,

En établissant les sacrées institutions des préfets, qui est bien une des plus sales institutions qu'il y ait et la plus propre à éteindre la vie des groupes. — Le Père Duchêne veut dire: l'existence communale du pays, foutre!

Les préfets?

Tous les préfets sont des jean-foutres, — même les préfets de police, — foutre!

C'est avec cette foutue institution des préfets qu'on a souvent mis le Peuple dedans depuis la grande Révolution!

Ah! foutre! c'était trop commode!

Voilà des bougres qui avaient tout pour eux, qui faisaient tout manœuvrer comme ils voulaient, ou plutôt comme le jean-foutre de roi ou d'empereur voulait, car ils n'avaient pas de conscience pour deux liards!

Et tout ça marchait,

Et les sous-préfets, les juges, les maires, les curés, les instituteurs, les gendarmes, les gardes-champêtres, tous emboîtaient le pas, une belle affaire!

Et le pauvre Peuple n'était rien!

Si bien que lorsque les producteurs des campagnes et des villes, qui, du

reste ne savent rien, soupçonnaient, malgré tout, qu'on les foutait dedans, n'avaient aucun moyen de s'éclairer, et étaient toujours trompés.

Ah! nom de dieu!
Plus de Commune possible!
Tous les préfets des départements aux ordres du maître!
Tous les subalternes des départements aux ordres des préfets,
Et tout le monde volé et houspillé tout le temps!
Et pas plus de vie communale que dans le fer d'un cheval!

Assez, nom de dieu! dit le Père Duchêne. Assez, encore une fois, foutre!

Il faut que tout le monde vive,
Et le groupe comme l'individu,
Et la Commune comme la personne!
Voilà ce qu'il faut,
Ou nous verrons bien!
Et nous ferons la Révolution jusqu'à ce que cela soit, foutre!
Oui,
La fédération à la place de l'unité!
La place au soleil pour tous, et la vie, nom de dieu! la vie!
La vie politique et la vie sociale,
Et que tout marche bien,
Ou des coups!
Vive la fédération économique et politique, — ou la mort!

Et vive la Commune qui va foutre en bas le sale jean-foutre d'empereur Bonaparte premier, l'auteur du code civil, de l'organisation préfectorale et du second empire, tonnerre de dieu!

Quelle joie quand on le foutra en bas, et comme le Père Duchêne tirera sur la corde!

Voilà une journée, par exemple, qui sera bougrement patriotique!

Au point de vue national!

Et au point de vue international, donc!

Le Père Duchêne vous demande un peu, citoyens, qu'est-ce que ça pouvait nous foutre d'avoir au milieu de la place Vendôme une colonne avec la statue de l'oncle de Badinguet!

Tout ça, voyez-vous, ce sont des souvenirs de l'ancienne jean-foutrerie qui s'appelait l'esprit de conquête, le militarisme comme on dit maintenant, la gloire, comme on disait autrefois!

La gloire!
Ah! malheur!
La gloire!

Est-ce que la gloire ce n'est pas la paix, le bonheur, l'accord parfait de tous les cœurs, qu'ils battent sous le ciel bleu de l'Afrique ou sous le ciel chargé de neige de la Russie!

Plus de disputes avec les autres nations, voilà le programme de la Révolution.

La concorde partout,
Le bien-être à l'intérieur,
L'union avec l'extérieur,



PILOTELL.

Voilà le mot d'ordre ;
En un mot, la fédération universelle !
Qu'importe qu'un homme soit né là ou là?
Faut-il lui en vouloir parce qu'il n'est pas de chez nous?
Est-ce que tous peuvent ouvrir les yeux à la lumière sur les bords de la Seine !
Non, foutre !
Eh bien, alors !
Que les gens soient bons, qu'ils soient honnêtes, qu'ils aiment l'humanité et qu'ils ne foutent personne dedans !
Voilà ce qu'il faut !
Et voilà ce que veut l'esprit de la Révolution !
Tenez, patriotes :
Est-ce que Garibaldi, qui est un Italien, n'est pas un bon bougre?
Est-ce que le citoyen Cluseret, qui est un Américain, n'est pas un bon bougre?
Est-ce que le citoyen Dombrowski, qui est un Russe, n'est pas un bon bougre?
Est-ce que le citoyen Frankel, qui est de la Commune de Paris et qui est un Suisse, n'est pas un bon bougre?
Si, n'est-ce pas !
Et tous valent bien des Français comme Jules Favre et comme Thiers, eh !
Allons, allons !
Les peuples sont pour nous des frères !
Faisons la sainte alliance, la vraie union des nations, la conciliation et non la fusion des races (ce qui est impossible !), la fédération !
Détruisons tous les souvenirs des anciennes guerres qui entretiennent les rancunes entre les nations et qui excitent toujours les peuples à prendre les uns sur les autres des revanches dont ne profitent que les tyrans.
Nous n'avons pas d'ambition, nous autres, pauvres bougres ;
Et que nous fait la gloire?
Nous ne voulons que vivre.
Vous avez bien fait, citoyens membres de la Commune, de rendre ce décret qui envoie à la fonte la colonne du jean-foutre Bonaparte.
Qu'on en fasse des sous,
Pour les patriotes,
Qui en ont, nom de dieu, besoin jusqu'à ce que le travail soit rétabli et le crédit réorganisé !
Ou des canons, foutre !

Ah ! foutre ! combien le Père Duchêne a été content aujourd'hui, en voyant que la Commune,
Ne coupait pas dans les ponts du jean-foutre Favre,
Qui, lui, ne voulait pas accorder les 75 centimes aux femmes des patriotes qui n'avaient pas voulu passer par les mains des calotins !
Ah ! nom de nom !
Est-ce qu'on n'est pas une bonne citoyenne à cause de cela !
Est-ce qu'il faut avoir foutu les pieds dans leurs boutiques à messes pour savoir élever ses enfants dans l'amour de la Révolution?
Et dans le culte de la Justice?

Ces deux religions des patriotes.
Et, foutre ! ce sont les seules,
Comme l'a dit ce bon bougre de Proudhon :
« Sans justice, pas de Révolution ! »

Ah ! mille tonnerres ! voilà donc enfin un bon bougre de gouvernement qui se fout pas mal des préjugés,

Et qui pourtant est bougrement plus honnête que les jean-foutres de l'Hôtel-de-Ville, qui allaient passer leurs dimanches avec les calotins,

Au lieu de s'occuper des affaires de la Nation.

Et ce sont ces jean-foutres-là, patriotes, comme ce chenapan de Favre, chez qui, comme le Père Duchêne vous le disait encore hier, on a trouvé plus de deux millions de sacrées obligations achetées depuis le 4 septembre ;

Qui ont avalé à eux sept ou huit, les cinquante mille bouteilles de vin de l'ex-jean-foutre Haussmann ;

Ce sont ces brigands-là qui trouvaient *indécent* de donner les soixante-quinze centimes aux femmes *illégitimes* des gardes nationaux !

Des femmes illégitimes !

Est-ce que la femme d'un patriote qui va mourir pour la Révolution ne vaut pas n'importe laquelle des vôtres ?

Ah ! jean-foutre Favre !

Aussi la Commune n'est pas comme toi, et tous les patriotes ont, nom de nom ! dans la mémoire, cette maxime que le Père Duchêne — l'infâme Père-Duchêne —

Aime à citer souvent,

Afin que les patriotes s'en souviennent et l'observent :

« La lâcheté des consciences vient de la lâcheté des amours. »

Direz-vous alors, tas de jean-foutres, que le Peuple se nourrit d' « odieuses publications dans le genre du *Père Duchêne*!

Ah ! foutre oui ! pour y revenir, le Père Duchêne a été bougrement content du décret de nos bons amis de la Commune !

Et ce n'était que juste, foutre !

Mais dans ce sacré décret de la garde nationale, il y a encore quelque chose qui cloche,

Et que le Père Duchêne signale à la Commune !

Outre les femmes des patriotes qui s'en vont mourir pour la Révolution,

Il y a encore des veuves, dont les fils tués par les gendarmes prétoriens de l'infâme Jules Favre, restent sans soutien, manquant de tout ;

Parce qu'elles n'ont plus que la force de pleurer, une fois qu'elles ont cousu le linceul du cher cadavre !

A celles-là aussi, à ces pauvres désolées, la Commune doit songer, et faire acte de jestice — comme c'est la coutume — en les inscrivant sur le décret qu'ils viennent déjà de rectifier.

Le Père Duchêne, qui aime les bonnes patriotes, et qui pleure avec elles leurs fils qui ont sacrifié leurs jours pour la Patrie,

Réclame en leur faveur près de ses bons amis de la Commune.

Allons, citoyens membres de la Commune, depuis que vous siégez, le Père Duchêne a toujours été, foutre, bougrement content de vous !

Et tous vos décrets lui ont fait éprouver une sacrée satisfaction ;

Parce que vous êtes des vaillants fils de la Révolution — de celle qu'il a vue, le Père Duchêne,

Aux grands jours où on foutait, comme aujourd'hui, dans la mélasse les jean-foutres de calotins, et les traîtres vendus aux ennemis de la Nation !

Allons ! mes bons bougres, songez aux mères de nos braves gardes nationaux.

De ceux qui jettent leurs cadavres comme piédestal à la Révolution !

Et foutre ! ce sera une occasion de plus pour le Père Duchêne d'être content de ses amis les membres de la Commune !

Le Père Duchêne savait bien qu'elle ne pouvait pas ainsi se foutre dedans, la Commune !

Et que, foutre ! il y avait là dedans des bougres qui avaient l'œil,

Et qui ne pouvaient pas lui laisser faire cette sacrée boulette !

Le Père Duchêne ne s'est pas gêné, l'autre jour, dans sa feuille, pour dire à ses bons amis de l'Hôtel-de-Ville,

Ce qu'il pensait de leur foutu décret qui retardait les élections complémentaires,

Et qui empêchait la Cité d'avoir à sa disposition, à ce moment suprême, toutes les forces de son intelligence et de son cœur.

Ah ! foutre ! il faut que la Commune vive !

Et elle vivra !

Elle vivra, foutre ! ou le Père Duchêne perdra son nom, parce que les jean-foutres ont reçu une sacrée brossée encore hier, quand ils ont foutu cette sacrée attaque qui était tellement épouvantable,

Que le Père Duchêne, qui buvait comme d'habitude sa chopine près du Panthéon,

A senti trembler sous lui toute cette sacrée Geneviève,

Qui, foutre ! a pourtant fait bonne contenance devant les obus de ces chenapans de Prussiens !

Et c'est justement pour çà, pour que les jean-foutres soient carrément foutus une bonne fois dans la mélasse,

Qu'il est du devoir de tous les bons patriotes qui composent la Commune,

De ne pas, foutre ! s'amuser à la moutarde,

Quand il s'agit des plus grands intérêts de la Nation !

Comme ils seraient heureux, les jean-foutres, de passer la jambe aux patriotes, et de revenir ici, tripoter encore dans les caisses de l'Hôtel-de-Ville !

Ah ! c'est que le bougre Favre ne doit pas être content qu'on ait trouvé chez lui les deux millions d'obligations qui, foutre ! ont dû être payées avec les deniers des pauvres bougres qui crevaient de faim pendant ce temps-là !

Non, plus de jean-foutres !

Et c'est justement parce que le Père Duchêne ne veut plus à aucun prix être foutu dans la mélasse par les jean-foutres,

Qu'il ne coupait pas l'autre jour dans les points de ses amis de la Commune,

Qui retardaient les électiens complémentaires,

Et enlevait ainsi à la Cité une grande partie de ses forces vives, de ses lumières, de tout ce qni peut assurer la sécurité et le triomphe de la Révolution !

Le Père Duchêne fera encore une fois sa grande liste le jour des élec-

Et, foutre! patriotes, vous n'y trouverez rien que de bons bougres qui n'ont jamais trahi la Révolution,

Et qui ne foutront pas le camp au jour du danger!

Surtout qu'on ne renomme aucun de ceux qui déjà ont donné leur démission!

Car donner sa démission, aujourd'hui que le devoir de tout bon patriote est de servir la Nation au péril de sa vie, c'est manquer à la Révolution.

Et foutre! on n'est plus alors un patriote!

Et l'on n'est plus digne de porter l'écharpe rouge, symbole de la justice, de l'ordre révolutionnaire!

Le Père Duchêne en conjure tous ses bons amis les patriotes, tous les braves gardes nationaux qui ont baptisé aux remparts ce bon bougre de canon qui tonne si fort,

Et qui, foutre! est bougrement fier — puisqu'il s'appelle le *Père Duchêne* — d'avoir craché le premier à la gueule des roussins!

Le Père Duchêne conjure tous les patriotes d'aller au scrutin,

Et de nommer leurs membres de la Commune!

La Commune du 18 mars a sauvé la Nation des jean-foutres qui voulaient finir de l'assassiner;

Elle a fait son devoir, foutre! en bonne patriote.

C'est la Commune seule à qui nous devons aujourd'hui lui confier nos intérêts.

Allons au scrutin, patriotes!

Et après la guerre, quand la Cité, libre enfin des meurtrissures des jean-foutres, aura gagné la grande victoire,

Après la guerre, le travail!

C'est pour cela que tous les bons bougres amis de la Révolution, s'en iront voter tous, et nommer des patriotes qui n'aient foutre pas froid aux yeux!

Et la Révolution sera faite!

Et c'est ce jour-là, que le Père Duchêne qui sera bougrement content, conviera tous ses amis les patriotes, à venir le trouver chez son imprimeur Sornet.

Où ils boiront de sacrées chopines ensemble, foutre! à la santé de la Commune et de la Révolution!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Aujourd'hui, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la deuxième série brochée de ses feuilles, numéros 11 à 20, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 16.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 51. UN SOU N° 51.



26 *germinal an* 79.

PREMIÈRE LETTRE

bougrement patriotique

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur la police ;

Avec sa grande motion pour qu'on supprime la ci-devant Préfecture de police — avec des motifs à l'appui ;

Et pour que tous ses services soient réunis aux délégations municipales des vingt arrondissements, et à un Comité de Salut public siégeant au ministère de la justice.

CITOYENS MEMBRES DE LA COMMUNE,

Vous avez fait de bonnes choses,
Le Père Duchêne le reconnaît,
Mais, foutre !

Ça n'est pas tout !

Il faut plus que jamais ouvrir l'œil !

Et c'est précisément parce que nous sommes maintenant à peu près certains de la victoire qu'il faut veiller à ce qu'on ne nous foute pas dedans !

Eh bien ! tout considéré longuement,

Le Père Duchêne vous demande la suppression définitive de la ci-devant Préfecture de police,

Foutre !

Nous marchons ou nous ne marchons pas !

C'est clair comme le jour,

Et le Père Duchêne a remarqué depuis longtemps que ce qui marche le moins, c'est précisément ce qui devrait marcher le plus :

La ci-devant Préfecture de police,

Nom de dieu !

Nous sommes entourés de roussins !

Nous sommes mangés de mouchards qui ne demandent qu'à nous trouer la peau ;

Et tous les citoyens de la Préfecture de police sont là, tranquilles comme des andouilles,

Et ne bougent pas plus que des marbres !

Sacré tonnerre !

Ça n'est pas ça !

Et il faut que ça soit ça, nom de dieu !

Ou nous verrons bien !

Comment, foutre ! on arrête des calotins, et puis on les lâche !

On arrête des jean-foutres qui sont connus pour être les plus grands traîtres qu'il y ait au monde,

Et on leur fout la liberté !

Il ne manque plus que ça !

Alors qu'on ramène Badinguet tout de suite !

Et qu'on foute la Commune dans la rivière !

Nom de dieu, nom de dieu, nom de dieu, on ne fait que découvrir des complots ;

Et quand on tient les conspirateurs, et qu'on les a dans une bonne cellule où il leur est impossible — ou à peu près (ils sont si malins les bougres !) — de foutre le Peuple dedans,

On leur dit :

« Dites donc, vous là-bas, est-ce que vous ne vous embêtez pas !

« Vous savez,

« Si vous voulez prendre l'air ?...

« Il ne faut pas vous gêner.

« Allez vous promener ;

« Tenez, voilà la clef ! »

Et on la leur donne, foutre !

Ah ! nom de dieu, où allons-nous ?

C'est comme ça que les magistrats de la Commune entendent leur devoir !.....

Certes, le Père Duchêne est plus que personne ami de la liberté individuelle,

Mais sommes-nous dans un moment tranquille ?

Est-ce qu'il ne s'agit pas avant tout d'assurer le salut de la Cité ?

Eh bien, alors !

Que craignez-vous ?

Vous ne remplissez pas votre devoir, foutre !

Et il y a de sales bougres qui complotent contre le Peuple, et qui devraient être sous les verrous !
Mais les citoyens de la police n'arrêtent que pour relâcher !
Puisque vous ne savez pas faire votre besogne, citoyens, allez-vous-en !
Allez-vous-en !
Vous n'êtes pas coupables,
Vous êtes incapables !
Vous ne manquez pas d'honnêteté,
Mais d'énergie !

Citoyens membres de la Commune,

Supprimez la Préfecture de police !
Supprimez-la !
Faites ce que tous les patriotes demandent :
Que la police municipale de chaque arrondissement soit attribuée à la délégation communale affectée à chaque arrondissement !
Personne ne sait aussi bien ce qu'il y a à faire pour un quartier, au point de vue de la voierie, de l'hygiène, de l'organisation du travail, des secours à donner aux patriotes nécessiteux jusqu'à la révision de la balance économique, que les hommes qui demeurent dans ce quartier, qui connaissent les citoyens de ce quartier, qui vivent de leur vie, qui les ont vus et qui les aiment !
Voilà ce qu'il faut !
Et pour un quartier il n'y a pas besoin d'autre chose !

Ah ! pour la Cité, par exemple, c'est une autre paire de manches !
Il y a toujours de mauvais bougres qui ont besoin d'être surveillés et arrêtés.
Ça, c'est l'affaire du Comité de salut public !
Ou du Jury d'Accusation, comme on dit maintenant !

Et il faut espérer que ça marchera par là !
Ça ira, nom de dieu, ça ira !
Mais pour que ça aille, il faut des gars plus énergiques !
Si ça continuait, si on laissait faire les jean-foutres, si on leur permettait de travailler en dessous,
Nous aurions beau gagner des victoires, nous ne ferions que du sale ouvrage,
Et de la besogne pour le roi de France !
Nous en avons trop fait !
Assez, foutre !
La vie !
La vie libre, heureuse, dans l'ordre, la paix, le bien-être et la santé !
A chacun son ouvrage !
A chaque arrondissement la police municipale de ses quartiers !
Au Comité de salut public, la surveillance de la Cité, — le soin de veiller à ce qu'elle conserve son autonomie et qu'elle ne soit liée par la province que par les seules conditions de son pacte fédéral !
C'est ce que nous voulons !
Et plus de Préfecture de police qui relâche les calotins, les vieux mouchards et les jean-foutres de toute espèce, tonnerre de dieu !

Une foutue idée qu'avait le Père Duchêne, l'autre jour, et qu'il veut encore remettre en mémoire aux citoyens de la Commune;

C'est d'abolir ce sacré Mont-de-Piété, qui n'est qu'une infâme boutique où on exploite les pauvres bougres qui n'ont pas le sou;

Et qui pour avoir de quoi se mettre sous la dent, ont été forcés de foutre leurs sacrées nippes au clou !

Et ils ne peuvent plus les retirer aujourd'hui !

Parce qu'à cause des jean-foutres de toute espèce qui depuis plus de six mois, nous passaient la jambe,

On n'a pas eu de travail, et qu'on n'a plus guère à manœuvrer que le fusil !

Et pourtant, ça n'est pas une vie, ça !

Et si, dans cette sacrée boutique à calotins et à ganaches, qu'on appelle « l'assemblée, » il y avait seulement un bougre qui ait du poil,

Il aurait bientôt fini de nous attacher ces jean-foutres-là à la gueule de leurs sacrés canons,

Et de nous les renvoyer tous;

Pour que les bons patriotes les pendent avec une grande satisfaction sur la place de la Révolution !

Oui, foutre ! on n'a plus de travail !

Et presque pas le sou, que ce qu'on gagne au risque de sa vie pour sauvegarder les franchises de la Commune et les droits de la Nation !

Citoyens membres de la Commune, le Père Duchêne vous le demande encore aujourd'hui :

Rendez un décret par lequel les pauvres bougres de patriotes puissent retirer leurs vêtements, leurs outils, tout ce qui fait le ménage du citoyen qui, à son amour de la Patrie joint celui du travail, base de la famille, de l'ordre, de la Révolution !

Encore un décret, citoyens !

Et, foutre ! ce sera justice, celui-là !

Vous ne voudriez pas qu'on laissât dans les greniers de cette sacrée boutique de Mont-de piété les draps dont la veuve aura peut-être besoin pour ensevelir son mari, tué pour la défense de nos libertés !

Justice, citoyens !

Le Père Duchêne vous le demande,

Et, foutre ! vous serez de son avis !

Les patriotes verront encore plus que la Commune songe à ceux qui souffrent !

Une chose bougrement bonne et dont le Père Duchêne est rudement content c'est la nomination du citoyen Courbet, comme inspecteur des Musées et organisateur des Beaux-Arts.

Ah ! c'est bougrement dans la note du Père Duchêne !

Il n'y a pas à dire, le Père Duchêne est un homme qui aime les arts, et en cela, il est comme tous les bons patriotes !

Les arts, voyez-vous, il n'y a que ça qui soit la vraie joie quand on a bien travaillé !

C'est la récréation des producteurs, le musée !

Mais, nom de dieu ! pour faire un bon musée, il faut la liberté !

Il faut que les peintres soient libres,



JOLLY.

Pour qu'ils produisent et qu'ils sentent ce qu'ils voient avec leurs yeux, ce qu'ils ont dans le ventre et dans le cœur !

Tout est là :

Pas de liberté, pas d'art !

L'art, c'est l'expression de l'humanité par la personne,

C'est, comme l'a dit ce bon bougre Bacon, qui est un rude ami du Père Duchêne, « l'homme ajouté à la nature. »

Ou, comme on l'a dit il n'y a pas longtemps, « de la réalité vue par de la personnalité ! »

Ah ! foutre !

C'est bien cela !

Seulement — il y a un « seulement ! » — pour que tout marche bien, pour qu'on voie juste, pour qu'on voie vrai, il faut que chacun puisse se produire;

Que les artistes donnent la formule de leur pensée, la notation de leurs aspirations vers le progrès !

Toute œuvre d'art, par cela même qu'elle est une œuvre d'art, est morale, et le bon bougre Proudhon s'est absolument foutu dedans quand il a dit : que l'art devait avoir pour but de moraliser les patriotes !

Ça n'est pas vrai !

Si vous voulez faire un traité de morale, ne faites pas un tableau, mais une déclaration des droits de l'homme.

Une œuvre d'art est morale quand elle est bien faite ;

Car si elle est bien faite, elle sert la morale, soit par l'horreur, soit par la sympathie qu'elle excite,

Et il n'y a pas autre chose à faire !

En art c'est comme en chimie :

Il n'y a pas de corps sales !

Le Père Duchêne, qui a tripoté dans toutes les drogues, sait bien qu'on ne doit pas avoir de préjugés !

Il faut laisser la liberté à tout le monde !

Et le citoyen Courbet n'est pas un bougre à empêcher le monde de gagner sa vie !

Il faut que chacun produise;

Que les peintres aient autant le droit à montrer leur marchandise que les autres boutiquiers !

Oui, foutre ! -

Qu'on leur laisse faire leur commerce,

Et qu'on ne les gêne pas avec les foutues blagues de concours, de médailles, de prix, etc., qui ne sont que des jean-foutreries dont ils ne demandent pas mieux que de se passer.

La vie pour tout le monde !

Pour les bons bougres d'artistes comme pour les autres producteurs !

Et la liberté, foutre !

Ça ne pouvait pas manquer !

Et, foutre ! il fallait bien que le bougre Favre, faussaire et assassin, montât encore une fois à la tribune pour insulter les patriotes, comme, du reste, il a toujours fait dans sa sacrée existence !

Voilà-t-il pas que maintenant le jean-foutre, jetant bas toute pudeur, nous accuse d'avoir volé son argenterie !

Son argenterie !

Ah ! foutre ! celle de Badinguet !

Comme le Père Duchêne va vous le raconter tout à l'heure.

Et c'était bien, il semble cela au Père Duchêne, la propriété de la Nation, surtout quand il y a six mois et plus que les pauvres bougres de patriotes crèvent de faim,

Tandis que tous ces sacrés chenapans se foutaient des bosses à s'en faire crever la peau !

Et puis on en a bien dit de ces histoires-là.

Voler de l'argenterie !

Mais les patriotes qui, comme le Père Duchêne, ont vécu dans les révolutions, ne connaissent-ils pas toutes les sacrées calomnies que les jean-foutres sont capables de répandre sur les bons citoyens ?

Et, foutre ! mille tonnerres ! sur le Père Duchêne lui-même, le vieux marchand de fourneaux, qui pourtant, pour toute récréation, se contente de boire chopine avec quelques bons bougres, de temps en temps, en causant des affaires de la Nation.

Il n'en a foutre pas été exempt !

Et, foutre ! il a pourtant fait une bonne campagne sous la Révolution, comme il essaye d'en faire une aujourd'hui,

En faveur des patriotes et de leurs droits si longtemps méconnus !

Eh bien ! oui.

Parmi tous ces jean-foutres, il s'en est trouvé un, le plus jean-foutre de tous, — celui que le Père Duchêne a demandé si souvent à pendre lui-même, — qui nous a tous traités de voleurs,

Comme Picard nous traitait de communistes,

Et comme autrefois, foutre ! on traita les patriotes de Juin, de pillards et de forçats évadés !

Ah ! nom de nom ! il faut que ça cesse, tout ça, et que les bons bourgeois et boutiquiers de Paris sachent à quoi s'en tenir.

On a volé de l'argenterie !

Et pourquoi, foutre ?

Est-ce que les patriotes mangent dans de l'argenterie ?

Et quand le Père Duchêne va les voir, histoire de causer un peu, est-ce qu'on n'est pas aussi content autour d'une table bien propre, avec une bonne ménagère, des enfants bien roses et bien frais, avec sa conscience à soi, bien nette, et une bonne bouteille,

Qu'avec tous ces sacrés attirails sans lesquels les jean-foutres ne peuvent manger, ni boire une chopine !

Ah ! on a volé de l'argenterie !

Mais c'est le citoyen délégué aux affaires étrangères qui lui a foutu au nez, à ce misérable faussaire, une sacrée lettre qui va foutre tout son discours dans la mélasse,

Et faire encore une fois qu'on va se foutre du capitulard fabricant de faux billets !

Eh bien ! oui, patriotes, nous avons volé l'argenterie !

Mais, foutre ! parce que nous avons cru que ça ferait bien mieux l'affaire des patriotes, qui n'ont presque pas le sou, et des braves boutiquiers, dont les affaires ne marchent pas,

De foutre tout cela à la Monnaie !

Et d'en faire de bonnes pièces de cent sous,

A l'effigie de la Commune, foutre !

Et ça fera bougrement meilleur effet de voir rouler ça sur le comptoir que de savoir que ça sert aux gueuletons des jean-foutres !

Et par-dessus le marché qu'on va foutre en bas demain cette sacrée colonne Vendôme,

Pour faire des gros sous pour les patriotes !

Ou des canons pour la Commune,

Pour démolir les roussins !

Foutre de foutre !

Comme le Père Duchêne est content, et comme il coupe dans les ponts de ses bons amis de la Commune qui « volent » l'argenterie du jean-foutre Favre,

Et qui foutent en bas la colonne Vendôme !

Ah foutre ! le Père Duchêne ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas savoir où il y a encore de cette sacrée argenterie !

Comme il irait la « voler, » patriotes,

Pour en faire de belles pièces, bien reluisantes, à l'effigie de la Commune !

Et maintenant qu'il est nuit, buvons, foutre !

A la santé de la Commune, des bons bougres et de la Révolution !

Il faut convenir que notre Commune a bougrement des choses à faire.

Elle n'a pas plutôt fini une besogne, qu'il s'en présente une autre.

Ainsi, par exemple, à propos des mesures à prendre pour venir en aide aux bonnes citoyennes de Paris qui sont dans la peine ; le Père Duchêne est d'avis que le dernier décret ne suffit pas, et qu'il y a encore quelque chose à foutre de ce côté-là.

Voilà un tas de braves femmes qui sont de bonnes bougresses, qui aiment la Commune de tout leur cœur, et qui ne demandent qu'à voir les jean-foutres de Versailles enfoncés dans la marmalade.

C'est très-bien !

Mais ça n'empêche pas que depuis plus de six mois, elles ne foutent rien de leurs dix doigts,

Qu'elles ne gagnent pas un radis,

Et qu'elles n'ont pas seulement un petit morceau de pain à se foutre sous la dent.

Tout ça parce qu'il n'y a pas eu de travail dans les ateliers, tant qu'a duré la guerre ;

Attendu que la présence de ces gueusards de Prussiens arrêtait toute production,

Et que depuis une quinzaine, les jean-foutres à Bismark ont laissé la place aux jean-foutres à Vinoy qui valent moins qu'eux.

Malheur de malheur !

Il faut pourtant que ces femmes-là mangent quelque chose !

Et si leur travail ne peut pas les nourrir, qui est-ce donc qui leur foutra la becquée ?

Qui ?

La Commune, nom de dieu !

La Commune, qui est notre mère à tous, notre providence et comme une divinité, quoi !

La Commune !

C'est à la Commune qu'il appartient de prendre des mesures pour qu'il n'y ait rien qui cloche.

Pour que tout marche régulièrement.

Pour que chacun, dans la bonne cité de Paris, qui se montre si brave et si méritante, soit assuré de vivre en faisant son devoir.

Le Père Duchêne sait bien que nos bons bougres de conseillers ont déjà pris dans ce sens-là une mesure bougrement bonne,

Et qui satisfait bougrement des ménages,

En décrétant que les quinze sous seraient distribués à toutes les femmes de gardes nationaux, sans distinction, entre les légitimes et les autres.

Mais quoique ça soit bougrement bien vu, le Père Duchêne est forcé d'avouer que ça n'est pas assez large.

Et il déclare qu'il partage l'avis d'une brave citoyenne de la rue des Abbesses, à Montmartre, qui lui a écrit hier à ce sujet,

Et qui se plaint que la Commune n'ait point songé au sort des femmes seules, des filles ou des veuves, par exemple, restées depuis la guerre sans travail, sans secours et sans pain.

Le fait est que ces citoyennes-là sont aussi méritantes que les autres,

Et qu'il n'y a pas de raison pour qu'elles soient plus dans le pétrin que les autres !

Par conséquent, la Commune a le devoir de s'occuper de leur affaire;

Et si elle ne nous fout pas d'ici trois jours un brave décret pour vider cette question, le Père Duchêne lui foutra encore un bon avertissement comme l'autre fois.

Car le Père Duchêne n'aime pas les injustices,

Et il ne souffrira jamais qu'il y ait dans la Cité une classe de citoyennes sacrifiées, abandonnées et ne mangeant pas quand les autres mangent !

Ça ne se fait pas, nom de dieu !

Du travail et du pain pour tout le monde !... Et de la fraternité, foutre !

On disait dans son temps : Fraternité, ou la mort !

Et c'était bougrement bien dit !

Ainsi, mes bons bougres de la Commune, arrangez-vous pour ça.

Le Père Duchêne vous demande un décret pour donner du pain aux braves citoyennes qui en manquent.

Ne le faites pas attendre !

Il y a chez nous une commission qui s'appelle : la Commission du Travail et de l'Echange.

Le Père Duchêne ne sait pas trop ce qu'elle fout, mais il s'imagine que c'est elle que ça regarde.

Eh bien ! le Père Duchêne s'adresse à ses amis qui siégent dans cette commission.

Il les met en demeure de se prononcer vivement et de prendre des mesures pour trouver du travail aux citoyennes qui n'en ont pas.

Car enfin, le Père Duchêne n'est pas fâché de lui dire ça en passant, ils n'ont pas encore foutu grand chose dans cette commission du Travail et de l'Echange !

Et, nom de dieu, ça ne serait vraiment pas trop tôt de commencer !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

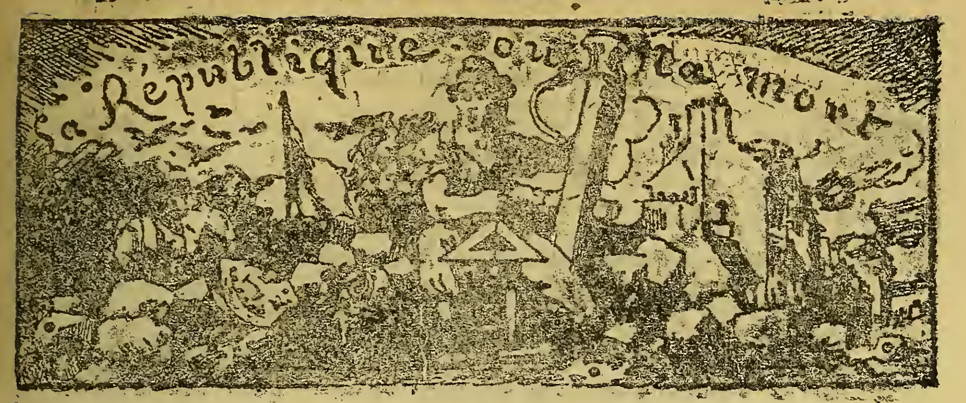
Avis du Père Duchêne

Le Père Duchêne reçoit tous les jours une tapée de lettres à n'en pas finir, et beaucoup sont tellement longues que s'il était obligé de tout lire lui-même il y passerait sa journée.

Il prie donc ses clients qui veulent bien lui adresser des communications, de les faire le plus courtes qu'ils pourront.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16

N° 32 **UN SOU** N° 32



27 germinal an 79.

LA GRANDE LISTE
DU
PÈRE DUCHÊNE

Pour les élections complémentaires;

Avec son grand appel aux patriotes, pour qu'ils ne nomment que des bougres à poil, et qu'ils fassent entrer à la Commune les braves généraux qui veillent au salut de la Cité.

PREMIER ARRONDISSEMENT (4)

V. Considérant.	**Dr Pillot**
Bastelica.	**Général Cluserot.**

2e ARRONDISSEMENT (4)

Vésinier.	**Sérailler.**
Eug. Pottier.	**Johannard.**

3e ARRONDISSEMENT (1)

Rossel, chef d'état-major du général Cluseret.

6e ARRONDISSEMENT (3)

Regeard. **Courbet.**
Lacord.

7e ARRONDISSEMENT (1)

Gentilini.

8e ARRONDISSEMENT (1)

Dombrowski.

9e ARRONDISSEMENT (5)

Dupont (de Bussac). **Renaud.**
Briosne. **Eugène Razoua.**
Edmond Levraud.

12e ARRONDISSEMENT (2)

Pierre Denis. **Colonel Henry.**

13e ARRONDISSEMENT (1)

Lucipia.

16e ARRONDISSEMENT (2)

Longuet. **Leverdays.**

17e ARRONDISSEMENT (2)

Flotte. **Alb. Regnard.**

18e ARRONDISSEMENT (2)

Dupas. **A. Pierre**, cap. d'inf. délégué.

19e ARRONDISSEMENT (1)

Menotti Garibaldi.

20e ARRONDISSEMENT (2)

Ch. Dumont. **P. Mallet.**

Ah!

Qu'est-ce que le Père Duchêne avait dit au sujet des élections, quand la Commune a décidé de les ajourner?

Qu'il n'y avait pas de raison pour ne pas voter tout de suite,

Et que le service des remparts et de l'extérieur n'empêchait pas du tout, comme on le disait, nos braves gardes nationaux, de se foutre un bon vote sur la conscience, comme des citoyens qu'ils sont tous!

Eh bien!

Vous convenez donc que vous vous étiez foutus dedans, maintenant!

Et que le Vieux était encore plus finaud que vous,

Puisque dans votre décret d'aujourd'hui vous en revenez à son conseil et que vous faites comme il vous a dit.

Vous faites bien, gars de la Commune!

Et vous prouvez que vous êtes de braves gens en revenant carrément sur une erreur.

Il faut voter tout de suite.

On votera, foutre!

Et on votera bien!

Et vous pouvez compter que les votes déposés dans les urnes faites avec des éclats de bombes et sous le feu des jean-foutres versaillais, ne seront pas les moins bons.

Tonnerre!

C'est ça qui vous fait ouvrir l'œil, de voir les obus tomber comme de la grêle!

Ah! nom de dieu!

Faut voir comme cette éducation-là vous ouvre l'intelligence et vous fait tout de suite voir clair dans la politique!

D'abord, il faut que demain tout le monde fasse son devoir de bon citoyen, en allant au scrutin,

Ça, c'est tout simple.

Et le Père Duchêne ne croit pas avoir besoin d'insister beaucoup là-dessus,

Attendu que ceux qui n'iraient pas, seraient tout simplement des jean-foutres!

Ensuite, il faut que les patriotes nomment de bons bougres qui soient bien dans les intérêts du Peuple,

Qui ne soient pas comme les lâches qui foutent leur démission quand ils ont le trac,

Mais qui, au contraire, une fois à la Commune, se foutent du bon côté avec les bons bougres de la Commission Exécutive,
Afin de foutre une besogne à tout casser, qui soit utile à la Révolution,
Qui satisfasse bougrement le Peuple,
Et qui fasse crever de rage tous les aristos !
Pas de modérantisme, foutre !
Nommez des radicaux, nom de dieu !
Nommez des radicaux si vous ne voulez pas être foutus dedans comme autrefois!
Nommez des radicaux !
Et des soldats, foutre !
De bons et braves soldats !
Afin que ceux qui combattent pour le droit aient voix délibérative dans les séances de la Commune !

Et, foutre ! c'est bien le moins,
Quand il y a des hommes qui se battent comme des chiens et qui travaillent comme des nègres,
Qu'on leur dise un peu :
« Dites donc vous là-bas, qu'est-ce que vous pensez de la situation !...
« Est-ce que nous sommes dans la mélasse, ou bien pouvons-nous boire chopine et danser la carmagnole ? »
Oui, foutre ! il nous faut des militaires !
Et des bons !
Des gars éprouvés,
Rudement dévoués à la Nation !
Et c'est pourquoi le Père Duchêne a collé sur sa liste et recommandé à vos suffrages le bon général Cluseret,
Son excellent chef d'état-major Rossel,
Le colonel Dombrowski,
Le capitaine A. Pierre, qui est un bon bougre bien décidé,
Et Menotti Garibaldi, le fils du grand patriote !
Nommez ces gars-là, foutre!
Nommez-les !
Et vous aurez en eux une bonne annexe à la Commission Exécutive !
Les jean-foutres de Versailles seront à tout jamais et définitivement foutus !
Et la Sociale triomphera avec la Commune, nom de dieu !

Bon !
Voilà encore une chose qui va faire bougrement rigoler les sans-culottes!
Ça n'arrive pas souvent au Père Duchêne de foutre son nez dans les sacrées feuilles d'aristos qui s'impriment en dehors de Paris.
Mais pour une fois qu'il se passe ce petit bonheur, il faut avouer qu'il n'a pas eu la main trop malheureuse.
Figurez-vous qu'il a dégoté dans une gazette étrangère une foutue lettre de Versailles qui est bougrement instructive, et qui en dit rudement long sur les menées des jean-foutres dans les départements.
Il paraît que ces mauvais bougres-là se foutent un mal de chien pour nous faire du tort,
Et qu'ils ne seraient pas mal satisfaits de réunir un grand nombre de volontaires pour marcher contre la brave Commune de Paris,
Afin de pouvoir plus commodément après passer la jambe à la République.



JOHANNARD (JULES).

Né à Beaune en 1843. Ouvrier feuillagiste fort habile, Membre du Conseil Général de l'Internationale. Par ordre du Comité de Salut Public, fut attaché au Général La Cécilia, comme délégué civil. Partisan des mesures répressives, il suivit la Majorité de la Commune dans toutes ses décisions.

Imp. A. Mordret, édit, 3, rue Poulet.



Seulement, voilà le chien : il parait aussi que ça ne mord pas du tout et qu'il n'y a pas trop de presse à la porte de la boutique aux enrôlements.

On ne se fout pas positivement des coups de poing pour entrer, quoi !

Sans compter que tous les jean-foutres qui se présentent commencent par déclarer qu'ils ne veulent pas être simples soldats, et qu'ils ne partiront jamais sans être pour le moins officiers.

En voilà une belle affaire !

Il y en a aussi qui discutent un tas de choses qui embêtent bougrement les malins, qui envoient les autres se faire casser la gueule à leur place.

Par exemple, ils veulent qu'on leur foute de l'argent,

Attendu, disent-ils, que pendant qu'ils se battront, ils ne travailleront pas !

Et qu'ils ne veulent pas que leurs femmes et leurs enfants crèvent de faim.

Ils veulent aussi qu'on leur dise combien on donnera de pension à leurs veuves s'il leur arrive malheur !

Parce qu'ils savent bien que nos fédérés sont des gars qui ont de l'œil,

Et qui ne se gênent pas plus qu'il ne faut pour foutre leur homme en bas à 800 mètres — tiens !...

Enfin, faut croire que ça ne va pas du tout, et que les boniments du petit Thiers ne poussent pas trop les amateurs à la consommation.

Car, le département de Seine-et-Oise, qui est pourtant, celui-là, tout à fait sous la coupe des jean-foutres,

Le département de Seine-et-Oise n'a jamais pu réunir plus de 52 volontaires.

Cinquante-deux, foutre !

Tous officiers, bien entendu.

Sauf deux imbéciles qui ont consenti à figurer les soldats.

Voyons, là, franchement !

Est-ce que ça ne vous fait pas pitié ?

Dites-donc, patriotes, croyez-vous que c'est avec une organisation foutue comme ça que les factieux de Versailles foutront des piles aux bons bougres de Paris ?

Ah malheur !

C'est donc pour rigoler alors qu'ils font tout ça ?

Car enfin, c'est pas une armée qui vient sur nous de la province,

C'est une patrouille !

Fallait donc le dire, nom de Dieu !

Le Père Duchêne aurait déjà envoyé Jacqueline au devant d'eux,

Avec un bon manche à balai,

Ça serait maintenant une affaire faite !

Eh bien, oui ! mes bons amis, ça y est !

Ça y est, foutre !

Et vous ne vouliez pas croire le Père Duchêne, quand il vous disait que vous vous foutiez le doigt dans l'œil avec toutes vos sacrées conciliations !

Ah ! mes bougres, vous avez voulu à toute fin aller voir les jean-foutres de Versailles !

Sans consulter le Père Duchêne,

Qui pourtant, foutre ! a bougrement l'œil quand il s'agit des affaires de la Nation,

Et des intérêts des patriotes !

Mais, foutre de foutre ! on n'a pas voulu le croire, le Père Duchêne !

Quand il vous le disait !

Quand il vous le disait, foutre !

Vous aviez donc les yeux bouchés, que vous avez cru consciencieusement, car le Père Duchêne en connait parmi eux qui sont allé à Versailles, et qui sont ses amis, foutre ! — Vous aviez donc cru que vous pourriez y faire quelque chose !

Mais, tonnerre ! il fallait donc que vous fussiez fous!

Ah! nom de nom ! le Père Duchêne ne ferait pas de ces bêtises-là, même quand a bu chopine sur chopine avec les bons bougres qui viennent le voir le soir !

Non, il ne ferait pas faire de sacrées boulettes comme çà !

Enfin, le foutriquet Thiers a encore voulu vous monter le coup !

Aujourd'hui, mes vieux, il n'y a pas à dire, vous n'avez plus qu'une chose à faire;

Car, foutre ! vous l'avez affiché sur les murs de Paris aux yeux de tous les patriotes qui peuvent encore le lire :

« *Si le gouvernement des jean-foutres restait sourd à ces revendications légitimes, c'est qu'il voudrait passer la jambe à la République. Et, foutre ! tous les patriotes se lèveraient alors pour défendre leurs droits, et foutre dans la mélasse tous les traîtres et tous les assassins.* »

Vous l'avez dit, citoyens conciliateurs !

A peu près comme ça,

Ou, du moins, ça veut dire la même chose.

Alors, il n'y a plus à en parler !

Plus qu'une parole de conciliation, la mitraille !

Au bout du compte, foutre ! ça n'est pas une guerre civile !

Et quand ça en serait une, vous savez bien qu'il n'y a guère que celle-là de raisonnable !

Le Père Duchêne n'aime pas la guerre, mais, nom de nom ! il aime encore mieux se foutre des coups comme les fédérés le font aujourd'hui pour la cause de la Révolution, que de s'enrôler bêtement sous le drapeau d'un jean-foutre qui nous conduira, par exemple, au Mexique, pour faire gagner de l'argent à quelque sacripant de sa bande !

Ou à Mentana, se battre côte à côte avec ces sacrés calotins qui trinquent aujourd'hui avec les gendarmes !

Foutre ! Duval et Flourens sont deux héros ! Les héros de la grande guerre, la guerre civile !

Allons ! mes bons amis les conciliateurs, vous vous êtes cassé le nez contre les jean-foutres.

Avis à vous ; ne recommencez plus !

C'est le fusil qu'il faut prendre demain !

Et aujourd'hui, le bulletin de vote;

Et pour que le Père Duchêne reste votre ami, envoyez-nous des révolutionnaires, qui vengeront nos braves amis fusillés par les jean-foutres, ou déportés à Belle-Isle !

Des patriotes, foutre !

Nommez des patriotes !

Le Père Duchêne vous pardonnera peut-être d'avoir fait fausse route !

Car, vous auriez pu nous foutre dedans !

Ah foutre!

Ç'a été une mesure bougrement patriotique de la part de la Commune, et qui fait éprouver à tous les patriotes une foutue satisfaction,

Celle de foutre à bas cette sacrée colonne Vendôme,

Et d'en faire de gros sous pour nourrir les braves fédérés qui vont se faire crever la peau aux remparts!

De beaux sous, foutre!

Bien reluisants, à l'effigie de la Commune, bonnet phrygien en tête, l'œil fier, sûr de la victoire!

Avec lesquels on boira de sacrées chopines à la santé de la Révolution!

Comme le fait souvent l'infâme Père Duchêne,

Oui, foutre! il est bougrement heureux de voir que les patriotes l'aiment toujours, parce qu'il a pris pour ligne de conduite de soutenir la Révolution, malgré tout!

Oui, malgré tout!

Jusqu'au bout, comme disent les jean-foutre!

Oui, la Commune a rendu là un décret bougrement patriotique, mais ça n'est pas tout!

Il y a encore là une sacrée boutique à messes qui n'est, foutre! pas du genre de toutes les autres, qui, au bout du compte, ne sont que de simples boutiques qu'on ne doit pas démolir, parce que la Commune va les louer, tout simplement, à ceux qui voudront s'en servir.

Et pourquoi donc, nom de nom! un calotin ne travaillerait-il pas comme un simple patriote, honnêtement, débitant sa marchandise?

Et, foutre! on leur en voudrait moins que maintenant, qu'on sait qu'ils ne foutent rien et qu'ils vivent grassement!

Eh bien! oui! il y a une sacrée chapelle qu'on nomme *chapelle expiatoire!*

Chapelle expiatoire!

Expiatoire de quoi, foutre!

Du crime que les patriotes ont commis en condamnant à mort le ci-devant Capet!

Le Père Duchêne, ce jour-là, il se le rappelle, en a pourtant eu une grande joie,

Quoi qu'il ne soit pas bien méchant,

Parce qu'il était sûr que le jean-foutre trahissait la Nation!

Ce qui est bougrement bien démontré maintenant par les bons bougres qui ont écrit la vraie histoire et qui l'ont foutue dans la conscience des patriotes, qui maintenant savent bien que le ci-devant roi n'était, sous son apparence bonhomme, que le premier des jean-foutres!

Alors, puisque c'est si bien démontré que c'était un traître à la Révolution,

Et à la Patrie qu'il a voulu faire foutre dedans par l'étranger,

Comme l'ont fait les jean-foutres du Quatre-Septembre,

Quelle raison y a-t-il de ne pas foutre à bas cette sacrée boutique,

Qui est une insulte permanente aux patriotes?

Est-ce que le Père Duchêne, par exemple, ferait une souscription pour élever une chapelle expiatoire au jean-foutre Favre, quand nos braves fédérés lui auront foutu la main sur le poil,

Et qu'on l'aura pendu, comme il l'aura foutre bien mérité, sur la place de la Révolution!

Non, foutre!

Eh bien, alors!

Allons, allons ! citoyens membres de la Commune, raccourcissez-moi aussi ce monument-là !

Car c'est encore une boutique à jean-foutres,

Tout comme cette sacrée colonne Vendôme !

Et, entre parenthèses, ça ne va pas assez vite, la démolition de cette sacrée colonne !

Tous les matins, le Père Duchêne va voir si elle est encore là,

Et foutre ! il trouve qu'on est un peu long à la foutre à bas !

Si vous n'êtes pas assez pour lui faire faire le coup, dites-le au Père.

Pour des choses comme ça, foutre ! il est tout à votre service !

Depuis que le Père Duchêne a repris la publication de sa feuille, il est souvent attaqué dans les gazettes, et il s'en fout !

Mais, depuis quelques jours, c'est une cohue d'injures qui pleuvent sur lui, à propos de l'arrestation du ci-devant rédacteur du *Siècle*, Chaudey.

Et, à ce sujet, le Père Duchêne a quelques mots à dire :

Le Père Duchêne est un homme qui a beaucoup à faire,

Il est très-occupé,

Et il lui est arrivé une fois ou deux de n'avoir pas le temps d'examiner bien à fond des notes qui lui ont été apportées par de bons bougres de patriotes plus dévoués qu'habiles.

Le Père Duchêne dit cela; non parce qu'il désapprouve l'arrestation du citoyen Chaudey, mais parce qu'il n'aime pas faire des personnalités, et les patriotes ont pu remarquer qu'il se tenait toujours dans la politique générale de la cité, sans jamais s'attaquer à tel ou tel individu, à moins pourtant qu'il ne jouât un rôle dans l'administration des affaires de la Ville ou de la Nation.

Le citoyen Chaudey n'étant pas fonctionnaire de la Cité, il n'entrait pas dans les vues du Père Duchêne de lui mettre la main sur le poil,

Et il n'avait point l'intention de faire de cette arrestation son affaire personnelle.

Cela dit,

Cette réserve faite,

Le Père Duchêne pense qu'il n'y a dans cette arrestation rien que de très naturel :

Les gens qui ont tiré sur le peuple, sur les bons patriotes qui ne voulaient point consentir à la honte de la Nation et à la capitulation de la Cité — Ces gens-là sont des misérables.

Et il est de toute justice qu'ils passent en jugement !

Ils ont pu être égarés, — quoiqu'il soit bien difficile de ne pas les trouver coupables,

Mais dans tous les cas, leur conduite doit être examinée !

Les assassins du Peuple en Juin eussent passé en jugement si la Révolution eut été victorieuse !

Le citoyen Chaudey a publiquement avoué dans sa feuille qu'il s'était mis le 22 janvier du côté des meurtriers...

Tu as commandé le feu de l'Hôtel-de-Ville !

Eh bien ! alors ?

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 53. **UN SOU** N° 53.



25 germinal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres de bouchers qui augmentent la viande pour que les patriotes crèvent de faim,

Et contre tous les marchands de denrées qui spéculent sur la misère du Peuple;

Avec sa grande motion, présentée à la Commune de Paris, pour qu'on prenne les mesures nécessaires contre les infâmes accapareurs.

Foutre! foutre!

Le Père Duchêne est bougrement en colère!

Il y a des patriotes qui lui ont écrit ce matin des lettres qui ne l'ont pas fait rigoler.

Nom de dieu!

Qu'est-ce que le Père Duchêne vient d'apprendre, foutre!

Il y a déjà des bouchers qui foutent la viande à des prix exorbitants,

Et de sacrés jean-foutres de marchands de subsistances qui spéculent sur les denrées pour que le Peuple crève de faim, s'il échappe aux balles des assassins de Versailles !

Ah ! foutre !

Ça ne peut pas durer !

Le Père Duchêne a été bougrement chagrin de ça.

Car il connaît plusieurs bouchers qui sont de braves bougres et de bons patriotes.

Mais tout le monde ne se ressemble pas.

Et dans tous les métiers il y a les honnêtes gens, et puis les autres !

Eh bien ! le Père Duchêne dit que tous ceux qui en ce moment, à cette heure où les assassins de Versailles, mille fois plus gredins que les Prussiens, cherchent à affamer Paris;

Ceux qui complotent avec eux en augmentant le prix des vivres, sont des misérables et des traîtres à la cité.

Oui.

C'est une trahison.

C'est un crime de haute trahison !

Car pour se battre, il faut qu'on mange, foutre !

Ou rien ne marche !

Il faut manger à sa faim, et pour cela il faut avoir de quoi acheter des vivres, et on n'en peut pas acheter quand tout est hors de prix !

La vie,

Et pour tout le monde !

Nom de dieu ! le Père Duchêne croit que les patriotes ont bien le droit de manger, puisqu'ils foutent tous les jours des piles aux Versaillais !

Et ce n'est pas tout,

Il n'y a pas que les bons bougres de fédérés qui ne doivent pas danser devant le buffet,

Il y a encore les femmes et les enfants des patriotes !

Car il n'y a pas à dire,

On ne travaille pas,

Et pendant longtemps encore peut-être, grâce à la jean-foutrerie Versaillaise, le travail ne reprendra pas !

Oh ! comme le pauvre peuple aura encore de la peine,

Comme il donnera des coups de marteau, des coups de pioche, des coups de rabot, avant de conquérir le bien-être auquel il a droit et qui surgira de la paix définitivement fondée !

Mais, jusque-là,

Que de privations encore, et de souffrances !

Et pourtant il faut vivre.

Il faut que les petits enfants aient de quoi faire leurs dents, et mangent de bonnes soupes pour devenir grands et faire plus tard de bons patriotes comme leurs pères.

Et c'est pour cela, citoyens, membres de la Commune,

Que vous avez le devoir d'ouvrir l'œil sur les citoyens bouchers,

Et sur tous les bougres de petits marchands de denrées pour lesquels le Père Duchêne a bien souvent réclamé,

Mais avec lesquels il se fâchera s'ils continuent à vouloir mettre le Peuple dedans en forçant les prix !

Le Père Duchêne pense bien que les citoyens bouchers et marchands de denrées se contenteront de cet avertissement bougrement patriotique,

Et qu'ils ne chercheront pas, pour gagner quelques gros sous de plus, à faire l'affaire des gens de Versailles en empêchant les bons bougres de manger à leur appétit.

Du moins la plupart d'entre eux !

Pour les autres, citoyens membres de la Commune,

Vous savez ce que vous avez à faire.

Quand la Nation est en danger, l'assemblée des Communes fédéralisées peut édicter des mesures exceptionnelles pour toute l'étendue du pays : la levée en masse, la réquisition de toutes les choses nécessaires, et aussi la fixation des taxes sur tous les objets de consommation ;

Ces pouvoirs, que l'Assemblée des Communes fédéralisées possède, en vertu du pacte fédéral, sur tout le pays, une Commune élue les possède également en ce qui regarde ses administrés, si le salut de la Cité l'exige,

Vive la Commune !

Le Père Duchêne espère qu'à présent la question militaire est, foutre ! bien près d'être vidée !

Mais nom de dieu, tout n'est pas fini,

A preuve qu'à l'heure où le Père Duchêne écrit sa feuille, il entend son canon qui tonne rudement !

Et, foutre ! il faut ouvrir l'œil !

Et le bon !

Eh bien ! il est urgent dans un moment suprême comme celui-ci, — car tout succès peut être compromis par des anicroches à l'instant même où il sourit le plus à ses poursuivants,

Il est urgent de veiller à tout.

De calmer toutes les inquiétudes,

De rassurer toutes les consciences,

Et, nom de dieu, un peu aussi de satisfaire tous les estomacs !

Taxez donc la viande, citoyens membres de la Commune,

Taxez les principales denrées alimentaires !

Les patriotes ont assez souffert pendant le siége, par la faute des Prussiens et la complicité du jean-foutre Ferry, du faussaire Favre et de tous les autres capitulards qui tripotaient avec les accapareurs,

Pour que maintenant la Commune ne les laisse pas dans la peine.

Taxez, foutre !

Taxez !

Et si on n'obéit pas, gare !

Les contrevenants devraient être, après votre décret, poursuivis comme coupables de haute trahison contre la Cité, de complicité avec les jean-foutres qui l'ont déjà perdue une fois !

Foutre de foutre !

Qu'est-ce que le Père Duchêne a lu ce matin dans les gazettes ?

Est-ce bien vrai, mille tonnerres !

Qu'on va vendre cette sacrée colonne Vendôme?

Au lieu d'en faire de bons gros sous, tout reluisants, pour foutre dans la poche des patriotes,

De telle façon qu'on n'en entende jamais plus parler?

Ça ne peut être que de la blague!

Et, malgré tout, le Père Duchêne n'y peut croire.

Vendre la colonne!

A qui, foutre! à qui?

Quel est le bougre qui voudrait acheter ce foutu instrument, pour aller le montrer à l'étranger, et faire son beurre avec ce sacré commerce?

Ça n'est pas moral.

Pourquoi l'a-t-on démolie?

Ce n'est foutre pas principalement pour s'en faire des rentes, et ce n'est pas que pour s'en servir qu'on en ferait de la monnaie:

C'est surtout pour ne plus garder dans Paris, la ville révolutionnaire et libre, un sacré monument de despotisme et de haine nationale!

Si on va la porter autre part, alors, ce n'est pas la peine. Au lieu de faire du mal ici, ça en fera ailleurs. Voilà tout.

Foutre! c'était dans cet esprit-là qu'était conçu le décret de la Commune,

Car c'était dans un esprit de morale révolutionnaire!

On la foutait à bas, cette sacrée colonne, pour que les patriotes n'eussent pas toujours sous les yeux ce monument de jean-foutre qui ne rappelle que le despotisme, le pillage, la guerre!

Au lieu de la Révolution, de la Fraternité!

Ça n'est pas, au bout du compte, patriotes, que ça ne serait pas trop mal rigolo,

D'aller voir le bonhomme pour deux sous,

Et d'aller boire chopine, les dimanches, autour de la colonne!

Comme il trouverait ça drôle, hein, le vieux jean-foutre!

Mais, voyez-vous, patriotes, il y a à ce jeu-là trop de dangers.

Les imbéciles seraient toujours là qui s'en feraient un culte, et, un jour ou l'autre, on débiterait le bronze en petits morceaux qui deviendraient autant de reliques.

Qu'il reste avec cela un descendant du jean-foutre,

Et nous pourrions bien nous en repentir!

Foutre de foutre! faut pas la vendre, patriotes; faut la démolir, la foutre au creuset!

Ou, si on ne veut pas en faire de gros sous,

A l'effigie de la Commune,

La foutre dans la même marmite avec toutes les cloches de ces sacrés calotins,

Pour en faire des canons, qui ronflent aux remparts, comme celui qui jure si fort et d'une façon si bougrement patriotique,

Et que pour cela nos bons bougres de fédérés ont appelé le *Père Duchêne!*

Oui, de bons bougres de canons qui foutent à bas tous les roussins de Versailles!

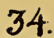
Oui, foutre! c'est ça qu'il faut en faire!

Il n'y a pas à dire, patriotes, il faut les foutre au creuset! Et carrément, voyez-vous!

Si vous ne voulez pas vous exposer à la voir revenir.

Rappelez-vous ce mot-là patriotes!

IL N'Y A QUE LES MORTS QUI NE REVIENNENT PAS!



GAMBON.

Tous les jours, il y a des citoyens qui écrivent au Père Duchêne des lettres bougrement intéressantes sur les affaires publiques.

Le Père Duchêne lit tout ça le soir, en chopinant avec Jean-Bart, avant d'écrire sa feuille,

Et quand il a foutu le doigt sur une bonne proposition, tout à fait dans les intérêts du Peuple, et qui serait utile à mettre en pratique,

Il s'empresse de la signaler dans son journal,

Et d'engager ses amis de la Commune à suivre ses bons avis pour faire sur la chose un brave décret.

Afin de satisfaire les bons bougres,

Et que tout le monde soit content.

Ou bien encore, quand un patriote se plaint à lui de quelque chose qui ne va pas dans le gouvernement;

S'il trouve que le bougre a raison,

Et qu'il y a une bonne réforme à foutre de ce côté-là;

Le Père Duchêne s'empresse de le dire à tous les sans-culottes qui le lisent tous les matins,

Et de le gueuler tant qu'il peut sur tous les toits,

De façon que les bons bougres du gouvernement sont bien forcés d'entendre.

Et que finalement ils ne peuvent se dispenser d'examiner l'abus et de le détruire,

Ce qui fait bougrement l'affaire de la République et des patriotes.

Et le Père Duchêne ne s'occupe pas seulement des grands intérêts publics, qui touchent au principe de la Révolution et à l'existence même de Commune et de la Cité,

Quoique pourtant ce soit, au bout du compte, sa principale occupation,

Il examine soigneusement tout ce qu'on lui écrit, parce qu'il sait bien que les patriotes qui ont confiance en lui sont de bons bougres de Républicains.

Qui sont ses amis et ceux de la Commune.

Et que quand il s'agit de défendre les intérêts des bons bougres,

Il n'y a pas de petit détail qui ne mérite d'être examiné, foutre!

Attendu que c'est aux petites choses qu'on juge les bons gouvernements.

Ainsi, par exemple, il y a un citoyen qui a écrit aujourd'hui au Père Duchêne pour se plaindre que le service de la Poste ne soit pas fait en Province,

Et qui lui raconte que, sur quarante lettres qu'il a expédiées dans les départements, pas une seule n'est arrivée.

Eh bien! nom de dieu, le Père Duchêne trouve que la poste est une chose bougrement nécessaire,

Et que ça vaut bien qu'il foute un bon poil au bougre de conseiller qui est chargé de faire cette besogne-là;

Non pas parce que les nom de dieu de lettres ne sont pas parvenues,

Après tout, c'est un petit malheur.

Et ça n'est pas déjà si commode, de les faire passer sous le nez des jean-foutres de Versailles.

Foutre! le Père Duchêne ne demande pas l'impossible.

Seulement, il voudrait qu'il y eût un peu plus d'ordre et de régularité.

Et qu'on ne promît pas aux bons bougres de Parisiens d'envoyer leurs correspondances quand on ne peut plus le faire.

Parce qu'avec ce système-là on fout très bien le monde dedans.

Il y a un tas de patriotes qui lisent les affiches et qui prennent çà pour pain bénit.

Ils s'imaginent qu'ils peuvent écrire,

Ils foutent quatre bons sous au sacré farceur d'employé pour se payer un timbre-poste;

Et puis, va te faire foutre, c'est quatre sous de perdus.

Ça n'est pas juste, nom de dieu.

Tout le monde n'a pas comme ça des quatre sous à foutre dans l'eau.

Et le Père Duchêne trouve que si la poste ne peut pas envoyer les lettres,

Elle pourrait le dire, tout simplement — il n'y a même rien de si simple que ça!

Aussi, faut que cette chose-là finisse.

Si on continuait, les jean-foutres de la contre-révolution en profiteraient pour débiner la Commune.

Et le Père Duchêne ne veut pas de ça.

C'est pourquoi il a engueulé un peu aujourd'hui le délégué à la poste.

Après tout, il vaut mieux que ces choses-là soient dites par lui que par un jean-foutre.

La voilà donc, cette sacrée enquête!

On va donc savoir ce qu'ils ont foutu, les jean-foutres!

Et que ça n'est pas trop tôt!

Pendant que les pauvres bougres mangeaient de la paille, comme des sacrés chevaux,

Et crevaient de froid derrière les bastions, leurs mains gelées collées à la crosse du fusil!

Ah! foutre! si on s'en était servi au moins!

Si on avait pu crever la peau des jean-foutres, comme on le fait aujourd'hui!

Et même que le Père Duchêne, qui est allé hier au rempart, a éprouvé une foutue satisfaction en voyant que nos braves artilleurs pointaient juste, foutre!

Oui, on va pouvoir connaître la carte que les pauvres bougres on payée, de leur argent et de leur misère!

On va connaître les noms des accapareurs, et si les jean-foutres qui ont été complices de ces misérables n'ont pas pris la précaution de foutre le camp....

Ah mille tonnerres, la Commune ne blaguera pas!

Et ça sera bien autre chose, si jamais un bataillon de nos braves bougres de Montmartre et de Ménilmontant revient de la bataille, musique en tête, drapeau rouge déployé, avec le jean-foutre Picard, ou le jean-foutre Favre au beau milieu,

Et on les amènera sur la place de la Révolution!

Et, mille tonnerres, les jean-foutres ne riront pas,

Comme au beau temps, où ils gobelotaient dans leur sacrée boutique, buvant plus de chopine en un jour que le Père Duchêne n'en a jamais bu dans toute sa vie,

Nom de dieu, patriotes, quelle jubilation pour nous tous, et comme le Père Duchêne rigole en songeant à cette grande fête-là !

Comme il se trémoussera dans sa carmagnole, le Père Duchêne.

Comme il fera sauter sa vieille casquette de peau de lapin !

Ah ! foutre de foutre ! quelle foutue ronde les patriotes danseront le soir sur la place de la Révolution !

Et dire que çà ne peut pas manquer !

Ah ! ce jour-là, c'est le *Père Duchêne*, le brave canon du bastion qui, foutre ! fait bougrement bien son service.

C'est lui qui veut annoncer la fête et tonner lui-même les vingt et-un coups !

Quelle foutue ribote !

Et si les jean-foutres ont encore laissé des chopines à l'Hôtel-de-Ville, les patriotes les boiront autour d'une grande table, avec la statue de la Commune au milieu. Et foutre ! ça sera de droit !

Et puis après, faudra songer à eux !

Le Père Duchêne ne veut plus vous raconter de vieilles histoires, et remettre en mémoire aux patriotes ce qu'ils savent tous ; les lâchetés des jean-foutres !

Leur trahison du 31 octobre ! leur crime du 22 janvier !

Des milliers de cadavres qui dorment ensevelis depuis Sedan jusqu'à Montretout, éventrés par la mitraille, écrasés par les obus.

Ceux que nos fédérés vengent aujourd'hui, foutre !

Flourens, Duval, fusillés, hachés par les gendarmes et les chouans !

Ah ! nom de nom ! on va dépouiller le dossier. Quelle page de sang sur le pilori où nous les attacherons !

Quand le Père Duchêne songe à tout cela, patriotes, il se demande à lui-même :

Quel sera le châtiment ?

Répondez-nous, vous tous, leurs victimes !

Quelle sera la vengeance ?

Nom de Dieu ! quels crétins çà fait, que ces jean-foutres de Versailles !

Le Père Duchêne lui-même qui ne les estime foutre pourtant guère, ne peut plus en croire ses yeux ni ses oreilles.

Non, ce n'est pas possible, on n'est pas bête à ce point-là.

Il faut que ces jean-foutres le fassent exprès.

Savez-vous, nos braves bougres de Paris, à quoi ils passent leur temps, pendant que nous nous foutons des trépignées avec les sacrés roussins qu'ils envoient se faire casser la gueule pour leur petite satisfaction ?

Eh bien, ces jean-foutres là s'amusent aux petits jeux innocents.

Ils jabotent des bêtises ensemble,

Ils se foutent gentiment la réplique l'un à l'autre, rudement, comme si rien n'était.

Ils bavardent, ils s'appellent « cher collègue »,

Ils se foutent des verres d'eau sucrée dans le coco, en veux-tu, en voilà !

Et mieux que ça :

Ils font des lois sur la presse

Et ils usent leur salive à discuter pendant des heures sur l'existence de Dieu.
Dites donc, comment les trouvez-vous avec leurs lois sur la presse?
C'est qu'ils ont le toupet d'avouer qu'ils font ça, spécialement contre les journaux de Paris, encore!
Eh bien, vrai, ça, c'est du toupet!
Contre les journaux de Paris!
Parole d'honneur, ils s'imaginent qu'ils sont encore quelque chose ici!
Pauvres bougres!
Le Père Duchêne, qui est un bonhomme, ne peut s'empêcher de vous plaindre;
Seulement il vous prévient qu'il ne faut pas trop compter sur lui pour payer le timbre,
Attendu qu'il se fout de vous comme d'une queue de cerise,
Et de votre loi comme de vous.
Votre loi!
Venez donc un peu essayer de l'appliquer ici, si vous n'êtes pas de foutus capons.
Et votre bon dieu!
En voilà encore un qui fait rudement rigoler le Père Duchêne!
Si c'est sur lui que vous comptez pour vous foutre la victoire et pour éviter la sacrée pile que les braves fédérés vous destinent,
Mes pauvres gens, entre nous, il faut avouer que vous n'avez pas très bien placé votre confiance.
Joli jean-foutre que votre ci-devant bon Dieu!
C'est en son nom qu'on brûle et qu'on égorge depuis que le monde est monde.
Et c'est peut-être pour ça justement que vous en faites votre pâture.
Nous autres, patriotes, nous ne sommes pas comme ça,
Nous ne tuons que pour nous défendre, parce que nous combattons pour la Justice.

En fait de bons dieux, nous n'en reconnaissons qu'un:
L'Homme!
Et foutre! on vous le fera bien voir!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Aujourd'hui, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la deuxième série brochée de ses feuilles, numéros 11 à 20, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 13.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 34 **UN SOU** N° 34



29 *germinal an 79*

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour que les citoyens membres de la Commune prononcent la confiscation des biens des jean-foutres qui ont fui pendant le siége de Paris;

Et pour qu'ils en fassent un emploi bougrement patriotique, qu'il va expliquer aux citoyens de Paris.

Les patriotes savent que le Père Duchêne est un bougre qui a l'œil ouvert sur les intérêts de la Cité,

Et qui n'entend pas qu'on soit foutu dedans, et que les bons citoyens paient pour les mauvais.

Il croit que la distinction n'est, foutre ! pas difficile à établir :

Les bons citoyens, ce sont ceux qui aiment la Patrie, qui travaillent pour elle, qui confondent leurs intérêts avec les siens, qui savent souffrir pour sa cause, et au besoin donner pour elle leur vie.

Les mauvais, ce sont les gars dont l'égoïsme est toute la ligne politique, qui ont leur conscience dans leur caisse, et pour qui tout se résume dans un sac d'argent.

Les bons patriotes, ce sont ceux qui se sont battus pour la Nation et pour la Cité, ceux qui ont aimé la Patrie jusqu'à en mourir ; ceux qui, pour garder l'honneur de la Ville, ont subi dans leur chair et dans leur cœur toutes les douleurs de la faim, de la misère, du froid et de la bataille.

Les mauvais sont ceux qui ont foutu leur camp comme des lapins, et qui, au lieu de prendre un fusil, ont pris leur course vers la campagne,

Comme certains jean-foutres qui se sont sauvés en Belgique et s'y sont fait des ventres comme des citrouilles, tandis que les patriotes se faisaient crever la peau, et qui maintenant insultent de Versailles les citoyens de Paris et excitent dans leurs journaux l'Assemblée à les bombarder.

Le Père Duchêne pense qu'il n'y a pas à hésiter :

Que ceux qui n'ont pensé qu'à se remplir la panse, tandis qu'il y avait du danger, et qui ne pensent maintenant qu'à exciter à la guerre civile, ne soient pas précisément la fleur des sans-culottes !

Ah ! foutre de foutre, non, par exemple,

Et ce n'est pas avec eux que le Père Duchêne boira jamais chopine !

Eh bien, foutre !

Voici ce que le Père Duchêne propose aux citoyens membres de la Commune :

Tous ces gaillards-là ont de grands biens,

Et, nom de dieu, on sait qu'ils ne les ont pas gagnés en travaillant,

Car pour travailler il faut du courage;

Et tous ces mauvais bougres-là ne doivent pas en avoir beaucoup,

Puisqu'ils se sont sauvés comme de vrais lâches qu'ils sont!

Non, foutre !

Ces bougres-là n'ont jamais rien foutu de leurs dix doigts,

Et s'ils ont de quoi,

C'est qu'ils ont exploité le Peuple en foutant aux patriotes des salaires bougrement insuffisants,

Puisqu'on était tout le temps obligé de faire grève,

Et de se coaliser pour avoir un peu plus;

Autrement ils seraient crevés de faim, eux, leurs citoyennes et leurs marmots!

Ils ne sont donc devenus riches que comme ça!

En exploitant le Peuple,

Ou bien en volant tout le monde sur la qualité et sur la quantité;

Ou bien en héritant, — ce qui est peut-être encore pis !

Ah ! les héritages, voilà une chose que le Père Duchêne n'aime pas par exemple et qui le fout rudement en colère !

Car il n'y a pas à dire,

C'est tout à fait contraire au principe républicain.

Et, si les patriotes admettent, ce qui est la vraie justice, que chacun a droit à ses œuvres, à toutes ses œuvres, rien qu'à ses œuvres,

Ils comprendront tout de suite qu'il est tout à fait contre le droit d'hériter tout à coup d'une bonne somme d'argent, ou d'une bonne ferme, ou d'une belle maison, sans avoir jamais rien fait pour ça que d'être né là plutôt que là !

Çà tombe sous le sens.

Et il n'y a, foutre ! pas besoin d'être un malin pour voir que le Père D

chêne ne se fout pas dedans en demandant la suppression de l'infâme hérédité.

Comment!

Il y a deux ans, le Père Duchêne va un peu promener ses vieux os en dehors de Paris ;

Il arrive à une quinzaine de lieues de la Ville, et là après s'être collé sur la conscience une bonne omelette au lard en buvant de la piquette du pays, il prend son gourdin et il va se promener dans la campagne ;

Il se heurte bientôt contre un petit diable de mur qui s'étendait à perte de vue ;

Il avise un citoyen paysan,

Et il lui dit :

« Patriote, qu'est-ce que fout là ce petit mur qui n'en finit pas?

« Ça doit être une bien belle terre qui est là-dedans.

« Est-ce que c'est une propriété de la Commune ? »

Le citoyen paysan se fout à rire et dit au Père Duchêne :

« Eh! Père Duchêne, tu sais bien que les Communes n'ont pas de si grandes terres que ça pour elles toutes seules !

« C'est à un citoyen noble du pays qui y vient faire des siennes quand les blés sont en fleur et que les feuilles des arbres commencent à rougir.»

— Ah! foutre, dit alors le Père Duchêne,

Ce citoyen-là doit être un gaillard qui a rudement travaillé pour gagner une si belle terre!

— Lui, allons donc, travailler!

C'est bon pour les paysans!

C'est un jeune gars de vingt-deux ans, qui a non-seulement cette terre,— elle a sept lieues de tour. — mais encore seize cent mille francs de rente, parce que son bisaïeul élevait des oiseaux pour un des ci-devants Capets! »

Nom de dieu!

Le Père Duchêne faisait un sacré nez ce jour-là en entendant le citoyen paysan,

Et il se disait qu'il fallait encore une bonne Révolution pour remettre la terre aux mains de ceux qui la cultivent,

Et tous les outils à ceux qui savent s'en servir!

Foutre, il n'est pas trop tôt!

A chacun selon ses œuvres!

Le travail est la loi du monde!

Pas de travail, pas de pain!

Mais tout est si bien organisé que ce sont les jean-foutres qui mangent tout, parce qu'ils ne foutent rien, — et les patriotes qui meurent de faim précisément parce qu'ils font tout!

Eh bien! citoyens membres de la Commune,

Il faut que tout ça change!

Et pour que tout change, le Père Duchêne vous propose la confiscation pure et simple des biens de tous les jean-foutres qui ont abandonné pendant la guerre la défense de la Cité!

Ce n'est que justice, foutre!

Quoi! ce sont eux qui possèdent, ce sont ceux qui ont toutes les joies, tout le bien être, qui ont les couronnes de roses sur le front, le velours, la soie, le drap-fin, chaud et léger,

Ce sont eux qu'on voit la paillette à l'œil, la main épiscopale, le rubis aux lèvres, le ventre replet,

Et ce sont eux qui ont tout abandonné sans avoir le courage de rien défendre!

C'est pour ces bougres-là que le pauvre Peuple a été se coller des coups de fusil à Buzenval, à Montretout, à Champigny, et a semé de ses os tout le pays qui est autour de la Cité?

Ah! foutre!

S'ils voulaient garder leurs biens, ils n'avaient qu'à les défendre!

Qu'est-ce que les patriotes avaient à garder, hormis leur honneur et les murs de leur Ville!

La Patrie est à ceux qui la défendent, à ceux qui en assurent la richesse par leur travail, la liberté par leur courage!

Voilà l'avis du Père Duchêne!

Les jean-foutres de *francs-fileurs*, comme on dit, ont abdiqué : ils ne doivent plus rien être dans la Cité.

Et leurs propriétés doivent être déclarées : propriétés de la Commune.

C'est ça qui est une motion bougrement patriotique, eh!

Mais, citoyens membres de la Commune,

Il y a là une question à poser :

C'est celle de l'emploi que vous en ferez!

Nom de dieu!

Qu'est-ce que vous ferez avec tout ça!

Car ils possèdent presque tout Paris, les jean-foutres, et c'est pour ça que le petit Peuple n'a rien!

Quel usage bougrement patriotique en pourrez-vous faire?

Le Père Duchêne va vous le dire!

Il faut que le travail reprenne,

Que le crédit renaisse,

Que les transactions commerciales aient dans peu de temps leur allure habituelle,

Et pour cela, il faut que le territoire soit libre.

Eh bien!

Le Père Duchêne propose qu'on vende les biens de tous les jean-foutres de francs-fileurs,

Et qu'avec l'argent on paie les cinq cents millions qu'on doit encore aux Prussiens pour cette année!

Ça sera un rude débarras.

Et nous n'aurons plus à nous occuper que d'une seule affaire.

Ah!

Le jour où tous les bougres à casques foutront le camp du territoire de la Nation,

Le Père Duchêne dansera une sacrée Carmagnole,

Et boira une chopine double, — une belle affaire!



A.SICARD.

Nommé Membre de la Commune aux élections complémentaires. A. Sicard fut placé dans la commission de la Guerre où il ne rendit naturellement aucun service. Son rôle fut très effacé à la Commune. Il vota toujours avec la majorité. Sicard est borgne et porte un oeil de verre, très réussi.

Agé de 33 Ans.

Imp. A. Mordret, édit, 8, rue Poulet.

Nous n'aurons plus alors qu'à foutre le dernier coup de chien aux jean-foutres de Versailles,

Et tout ira bien.

La Commune sera bien établie,

Nous ferons nos affaires nous-mêmes,

Et sacré tonnerre,

Nous aurons tout pour nous,

Même le proverbe !

Payez, vous serez considérés, foutre !

C'est alors que toutes les villes de province seront contentes et se fédéraliseront avec Paris,

Quand elles verront que Paris a eu assez d'argent pour payer à lui tout seul cette sacrée indemnité dont, il n'y a pas à dire, il faut s'acquitter.

Et ce jour-là, la Fédération sera bien assise.

Les Etats-Unis de France seront fondés, en attendant les États-Unis d'Europe.

Et foutre, nous nous embrasserons tous, au lieu de nous foutre des coups de fusil !

Ah ! citoyens membres de la Commune, vous tardez trop !

Le Père Duchêne croyait pourtant bien qu'aujourd'hui devait paraître ce sacré décret à propos des réfractaires,

Qui, foutre ! se soucient peu des intérêts de la Cité!

Ca n'est pas l'habitude du Père Duchêne et de ses amis de forcer les opinions des gens ;

On peut bien, foutre ! ne pas être de la Commune !

Dame ! tout le monde ne la comprend pas encore, cette sacrée Commune, et il est peut-être pas mal de simples qui se foutent dans l'idée que la Commune : c'est les communistes,

Les partageux, quoi !

Les gens qui veulent le pillage, comme disait, il y a un mois de cela, le roi des jean-foutres — après Favre — le ventripotent Picard !

Enfin, pourtant, à moins d'être de foutus imbéciles, on est bien forcé de voir que la Commune n'est pas si jean-foutre qu'on le disait.

Voyons, qu'est-ce qu'elle a pillé, patriotes !

Et puis, aujourd'hui, il ne s'agit pas d'être d'un avis ou d'un autre, il s'agit, pour tout citoyen qui a un peu de cœur au ventre, de ne pas nous laisser marcher sur le pied par les gens de Versailles,

Ces sacrés jean-foutres qui nous bombardent ;

Et qui s'entêtent à ne pas entendre raison ;

Puisqu'ils ont pour ainsi dire foutu à la porte les bons bourgeois et boutiquiers de Paris qui ont voulu tenter une conciliation !

Le Père Duchêne vous dit ça, patriotes, non qu'il soit de l'avis des citoyens qui sont allés voir le jean-foutre Thiers à Versailles ; car le Père Duchêne vous a toujours dit qu'il n'y avait pas de conciliation possible

Et qu'il fallait que l'un ou l'autre soit foutu à bas !

Est-ce vrai, patriotes ?

Et ne reconnaissez-vous pas tous, aujourd'hui avec le Père Duchêne, que les intérêts de la Cité sont liés d'une façon indissoluble aux intérêts de la Commune,

Et que tout bon citoyen, de quelque avis qu'il soit, doit défendre les droits de la Cité contre les jean-foutres qui veulent écraser Paris, tout bonnement pour étouffer la Révolution, qu'ils voient grandir, et dont ils pressentent l'accomplissement !

Voyons patriotes, n'êtes-vous pas de l'avis du Père Duchêne :
C'est un devoir de défendre aujourd'hui la Cité; et quiconque se soustrait à ce devoir, est un jean-foutre, indigne plus tard de jouir du droit que les patriotes auront arrachés au péril de leur vie.
Mille tonnerres! Tout le monde doit marcher !
Et, foutre! le Père Duchêne croit ne pas mentir, aujourd'hui que les droits les plus sacrés de la Cité sont méconnus, en répétant cette phrase, qu'il a lue autrefois, dans une proclamation bougrement patriotique de la Commune !
Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous,
Contre la Commune, contre la Cité qui ne fait qu'un avec elle !...,
Qu'ils soient donc traités en ennemis,
Ou en lâches,
Les jean-foutres qui refusent de travailler avec nous au rétablissement de nos véritables droits, en marchant carrément contre les chouans et contre les généraux traîtres à la Patrie, assassins des patriotes !
Qu'il sorte donc ce fameux décret!
Foutre ! ça ne peut pas toujours être les mêmes qui se battent !
Le Peuple qui, foutre ! a déjà passé assez longtemps par la misère, ne peut pas non plus payer toujours tout seul les bévues de ceux qui se repentent aujourd'hui de ne lui avoir pas prêté la main pour foutre dans la mélasse les jean-foutres du Quatre-Septembre !
O mes bons bougres de bourgeois et de boutiquiers, vous avez vu que vos intérêts sont les mêmes, que ceux des pauvres bougres de prolétaires,
Et que vous ne tombez jamais l'un sans l'autre !
A vous tous, aujourd'hui, de reprendre le fusil, si vous voulez que demain on reprenne l'outil !
Vous marcherez, foutre! le Père Duchêne en est sûr !
Quant aux jean-foutres, qui se cachent pour ne point défendre la Cité et la Révolution, à vous, citoyens membres de la Commune, de rendre un sacré décret qui prouve que vous n'avez pas froid aux yeux !
Faites-le sortir, ce décret, foutre !
Et vite !
Nous nous battrons tous carrément, allez !
Et les jean-foutres n'en mèneront pas large, nom de dieu!
Vite, vite, mille tonnerres !
Finissons la bataille. Car il faut ouvrir l'atelier !
Voyons, ô mes bons bourgeois, est-ce vrai, ça?
Pour les jean-foutres qui feront la sourde oreille, vite qu'on les désarment !
Et puis, la Commune doit bien savoir ce qu'elle a à faire, foutre !

Ah ! bon dieu de bois !
En voilà, pour le coup, un fameux décret que notre Commune a foutu ce matin au nez des sacrés fouinards d'émigrés.
Nom de dieu !
Si la bonne bougresse nous en foutait seulement un comme ça par jour.
Les affaires de la Cité iraient bougrement bien,
Et les intérêts du Peuple seraient soignés.
Mais, par exemple, ce sont les aristos qui feraient de drôles de gueules !
Les jean-foutres !
Il n'était pas trop tôt tout de même que la Commuue se décidât à foutre un peu le nez dans leurs affaires.

Les sans-culottes de Paris commençaient à trouver que ça ne marchait pas du tout,

Et que nos braves conseillers y mettaient trop de façons.

Mais, nom de dieu, maintenant on ne pourra plus dire que ça ne marche pas droit, et comme il faut.

Tenez, patriotes, laissez un peu votre vieux Père Duchêne vous conter la chose.

Vous savez qu'il y a un tas de gredins dans Paris qui sont trop capons pour lever le nez, mais qui, au fond, en veulent à mort aux bons bougres,

Et qui ne demanderaient pas mieux que de foutre des bâtons dans les roues à notre Commune, pour l'empêcher de faire les affaires du Peuple.

Tous ces jean-foutres-là, quand ils ont vu le brave décret qui les appelle à faire partie de la Garde nationale, ont pris leurs cliques et leurs claques sans rien dire et ont foutu le camp comme des lapins du côté de Versailles,

Attendu qu'ils n'ont pas envie de marcher avec les camarades et qu'ils tiennent à leur chienne de peau autant que si elle valait quelque chose.

Il faut convenir que c'est déjà bougrement canaille de s'évanouir comme ça au bon moment, pendant que tout le monde se fout des coups de fusil.

Mais ce qu'il y a de pire, c'est que ces noms de dieu-là sont tous propriétaires,

Qu'ils ont des usines, des ateliers, des machines;

Qu'ils emploient des mains-d'œuvre,

Et que tout ça restait là sans rien foutre,

Ce qui gênait bougrement l'industrie et arrêtait le commerce.

Vous voyez ça d'ici, mes bougres,

On venait de se foutre un solide coup de torchon du côté de Neuilly ou d'ailleurs,

On rentrait chez soi enchanté d'embrasser la ménagère et les petits,

On foutait son chassepot dans un coin,

On se payait une bonne nuit à dormir, histoire de se réparer un peu le personnage,

Et le lendemain matin on s'en allait faire un petit tour du côté de chez le patron, pour voir à gagner le pain des mioches.

En arrivant, va te faire foutre!

Pas plus de patron que sur la main.

Et, vous savez, pas de patron, pas d'ouvrage!

Vingt-cinq mille noms de dieu de guignon!

Faites-vous donc casser la gueule en musique pour défendre les maisons de ces jean-foutres-là!

Alors, comme ça, il est entendu que les bons bougres qui s'en vont, trois jours sur quatre, se brûler le poil avec les mouchards, ne trouveront plus que des épluchures en rentrant,

Parce que ça conviendra à un jean-foutre d'exploiteur d'abandonner sa sacrée boutique et de foutre son camp du côté des assassins, il faudra que les bons patriotes crèvent de faim?

Ah! foutre! non, par exemple!

Nom de dieu!

Plutôt que ça, il vaudrait mieux foutre nous-mêmes le feu à toutes leurs baraques!

Heureusement la Commune a l'œil.

Et elle a pris ce matin une petite mesure qui est bougrement bonne pour protéger les ouvriers

Ah! vous foutez le camp, vous autres,

Et vous laissez les patriotes dans la peine !

C'est bon.

Comme il faut que les patriotes travaillent, afin que tout le monde mange :

On se foutra de vous, tas de jean-foutres !

— Vos ouvriers vont entrer à l'atelier,

— Prendre les outils,

— Recevoir les commandes,

— Et les exécuter, nom de dieu !

Seulement, cette fois, comme la Commune ne veut pas qu'il y ait des bougres de parasites qui se fassent nourrir par les travailleurs,

Ils ne vous fouteront plus comme dans le temps, la part du lion ;

Et ils garderont pour eux tout ce qu'ils auront gagné,

Ce qui sera bougrement juste et bougrement moral !

Vous croyez comme ça qu'on ne pourrait rien foutre sans vous ?

On vous le fera bien voir, nom de dieu !

Et vous n'aurez pas le droit de gueuler sur tous les toits que vous êtes volés !

On ne vous prendra rien sans payer.

Les braves ouvriers, à qui vous filoutiez jusqu'ici le fruit de leur travail, seront en association,

Et l'association vous payera, sur ses bénéfices, le loyer de vos usines.

Qu'est-ce que vous pouvez trouver à redire à ça ?

On ne vous prend rien ;

Quoique vous ayez bien mérité tout de même une bonne leçon,

On se contente de vous exproprier pour cause d'utilité publique.

Et il n'y a personne au monde qui puisse dire que ça n'est pas juste.

N'est-ce pas, mes bons bougres d'ouvriers, que ça vous va de ne plus trimer à vous rendre malades pour entretenir des fainéants qui ne foutent rien de leurs bras, et des lâches qui n'ont pas seulement le courage de défendre eux-mêmes leurs propriétés ?

N'est-ce pas, mes braves petits boutiquiers, que vous êtes aussi de l'avis du Père Duchêne,

Et que vous trouvez que la Commune a bougrement bien fait de prendre la défense des bons patriotes qui foutent des piles aux jean-foutres de Versailles et défendent la Cité contre les infâmes bombardeurs de Vinoy ?

Ah ! nom de dieu !

Là-dessus tout le monde est bougrement d'accord.

Aussi mille tonnerres, aujourd'hui, notre Commune : tu peux te vanter d'avoir fait plaisir à bougrement du monde,

Et le Père Duchêne est content de toi.

Aussi, je crois, foutre ! qu'il n'a jamais gueulé d'aussi bon cœur qu'aujourd'hui :

VIVE LA BRAVE COMMUNE DE PARIS,

Qui a fait un décret bougrement patriotique,
Et rudement dans l'intérêt du Peuple !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



80 *germinal an* 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les citoyens membres de la Commune qui, foutre! n'ouvrent pas l'œil et ne prennent pas de mesures;

Avec son grand appel aux patriotes pour qu'ils fassent exécuter les décrets et qu'ils donnent la formule de leur initiative individuelle.

Citoyens membres de la Communes!
Qu'est-ce que vous foutez!
Où allez-vous!
Est ce que nous pataugeons dans le gâchis!
Est-ce que vous vous foutez des patriotes!
Ah nom de dieu! ne vous frottez pas à ce jeu-là!

Il ne faudrait pas, foutre!

Ne vous y fiez pas!

Le Père Duchêne, qui est un bougre qui a l'œil, aurait vite fait de débiner vos trucs!

Votre conduite n'est pas nette, citoyens membres de la commune, et malgré les bons décrets que vous avez rendus, vous n'êtes, au fond, ni dans la Révolution, ni dans le sans-culotisme!

Foutre! il faut marcher plus vite que ça!

Et c'est comme des hannetons que vous allez!

Sacré tonnerre! le Père Duchêne, malgre son âge, irait d'une autre allure s'il avait le périlleux honneur d'être de la Commune!

Et c'est lui qui veillerait bougrement aux intérêts de la Cité.

De quoi avez-vous donc peur, nom de nom!

Qu'est-ce qui vous gêne dans les entournures!

Allez de l'avant et ne craignez rien.

Ah! foutre! le matin, quand le Père Duchêne lit les lettres que lui adressent les patriotes, — il y a bien aussi des jean foutres qui lui écrivent et qui promettent de l'assassiner, mais ils ne signent pas, ceux-là, et ils ne donnent pas leur adresse, surtout!

Eh bien! quand le matin le Père Duchêne lit ses lettres, il a bien souvent occasion de se foutre bougrement en colère,

Car il voit que le Peuple est plus loin que vous dans la Révolution,

Et qu'il y a déjà huit jours au moins qu'il vous précède!

Ça n'étonne pas le Père Duchêne du reste.

Il sait bien qu'il se dégage des masses une force collective, indécise et obscure, mais invincible, et dont les individualités de génie ne sont que l'expression et la formule.

C'est votre cas, citoyens membres de la Commune.

Et en ce moment-ci vous n'êtes plus la tête de la Révolution!

Il faut bien vous le dire :

Vous manquez d'énergie,

Vous n'avez pas cette vigueur antique qui rend si admirable, à travers le temps, les hommes de la grande Révolution de 93, parce qu'eux avaient le bras assez fort pour exécuter ce que leur cerveau avait conçu!

Mais vous!

Ah! nom de dieu!

Quelle consécration avez-vous donnés à vos décrets!

Vous avez fait un décret sur les otages :

Est-ce que vous ne savez pas qu'on a fusillé à Versailles, comme déserteurs, des soldats de la ligne passés dans les rangs des patriotes!

Qu'est-ce que vous faites de votre décret, foutre!

Vous avez rendu un décret sur la garde nationale!

Un décret qui oblige tous les jean-foutres de réactionnaires, de 17 à 40 ans, à aller faire le coup de feu avec les bougres, puisqu'ils habitent comme nous la Cité et qu'ils ont le devoir de la défendre comme nous!

Qu'est-ce que vous faites de ce décret?

Est-ce qu'on ne voit pas tous les gredins et tous les lâches qui conspirent dans leurs cœurs avec les assassins de Versailles se promener dans les groupes, la canne à la main, au lieu d'aller casser la gueule aux roussins, comme ce serait pourtant leur devoir, foutre!

Nom de dieu! nom de dieu! nom de dieu!

C'est ça qui fout le Père Duchêne en colère quand il va faire son tour de

promenade et qu'il marche à petits pas, sur les boulevards pleins de mouchards, en regardant de droite et de gauche parce qu'il ouvre l'œil, foutre !
Et il n'est que temps !

Et puis les denrées, nom d'un tonnerre!
Les denrées !
La viande!
Le beurre!
Et tout ce qu'on mange, quoi !
Tout qui augmente !
Et rien qui sorte de la sacrée Commune contre les jean-foutres de spéculateurs qui sucent la moëlle du peuple,
Et qui se font des sacs en grugeant tout le monde !
Ah ! les bouchers vont devenir bougrement riches, si ça continue!
Non de dieu ! le Père Duchêne qui va ce matin acheter une livre de côtelettes pour son déjeuner,
Et un de ces bougres-là qui lui demande trente quatre sous pour ça !
Ah ! mon gaillard, lui dit le Père Duchêne, tu es un bougre qui te fous du Peuple,
Mais n'ai pas peur !
Le Père Duchêne a l'œil sur toi,
Et ça ne durera pas tout le temps, jean-foutre !
Il faudra bien que la Commune fasse une taxe sur les denrées, ou nous verrons bien !

Foutre !
Si on les laissait faire!
Il ne manquerait plus que ça!
Alors, un de ces jours, les bougres de marchands de vins qui ont augmenté le liquide de deux sous pendant le siége, et qui ne parlent pas de le refoutre à l'ancien prix,
Les bougres de marchands de vins vont encore vendre les chopines plus cher.
Nom de dieu !
On vend dans Paris maintenant un tas de sales vins qu'on fait payer neuf sous la chopine,
Si ce n'est pas honteux !
Ça rappelle les plus mauvais jours de notre histoire !
Foutre ! le Père Duchêne se rappelle qu'il buvait dans le temps à Montparnasse des chopines à six sous qui étaient bougrement bonnes,
A preuve que maintenant celles de neuf, ça semble de l'eau à côté!
Eh bien !
Qu'est ce qu'il y a de changé?
Pourquoi paie-t-on le vin si cher?
Est-ce que ce n'est pas parce qu'on laisse le champ libre à la jeanfoutrerie !
Allons, allons ! citoyens membres de la Commune, on ouvre l'œil plus que ça quand il s'agit du salut d'une Cité qui vaut bien autant que l'honneur d'une Nation !

Et les cartouches !
Les cartouches, foutre !
Voilà un objet important — un des objets même les plus importants de tous !
Qui est-ce qui veille à çà?

Est-ce qu'on ne doit pas foutre là des hommes du métier, des bougres à poil qui fourrent le nez partout, pour voir si tout se passe bien !
Si on ne fout pas des cartouches avec de la poudre de perlinpinpin comme sous Badinguet!
C'est très-délicat, les cartouches!
Le Père Duchêne connaît ça!
Et il peut l'affirmer, il n'y a même rien de plus délicat!
Voilà où il faut avoir l'œil,
Un quart de millimètre de plus ou de moins dans la position de la capsule, et c'est une cartouche foutue et incapable de foutre par terre le moindre roussin !

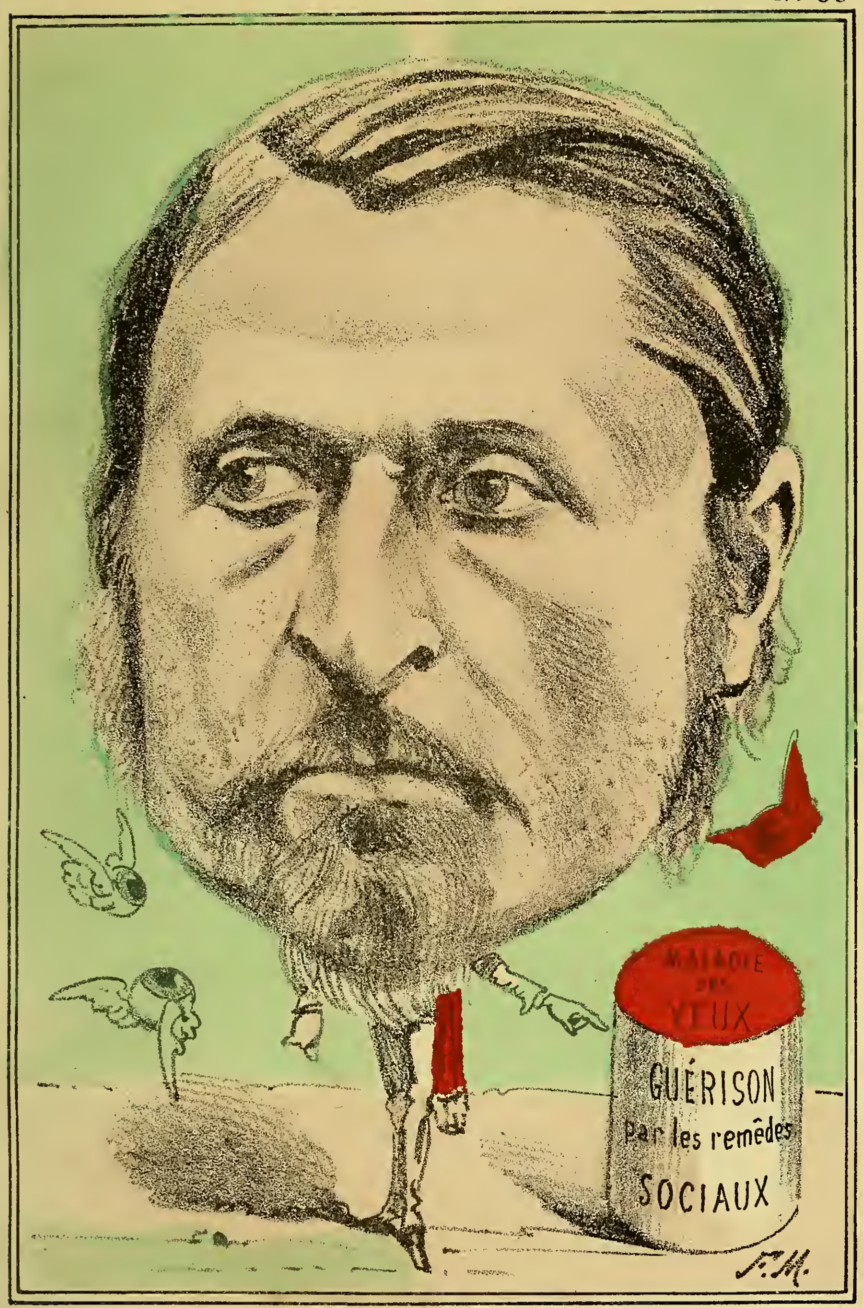
Et puis les fusils !

Les bons chassepots que tous les jean-foutres de réactionnaires qui ont foutu le camp ont laissé chez eux, et qui ne servent à rien,
Et qui seraient si utiles aux patriotes, foutre! quand ils vont se foutre des coups de torchon avec les meurtriers de la guerre versaillaise, et qui n'ont souvent que de sales pistons qui ne vont pas assez vite!
Voyons, citoyens membres de la Commune,
Le Père Duchêne sait bien que tout ne peut pas se faire à la fois,
Mais c'est si important, ça, avoir de bons fusils!
Il aurait déjà fallu faire faire des perquisitions chez tous les mauvais bougres qui ont foutu le camp!

Et les contributions!

Ah! nom de dieu! voilà qui est presque aussi conséquent que les chassepots!
L'argent, foutre! l'argent, c'est le nerf de la guerre, comme a dit un Ancien!
Le Père Duchêne sait bien que vous n'en manquez pas!
Mais : foutre! ça ne fait jamais de mal, et plus on en a, mieux ça vaut!
Et puis, citoyens membres de la Commune,
C'est pour le principe!
Il y a un certain nombre de jean-foutres de gros négociants qui ne veulent pas payer!
A preuve que le Père Duchêne vient de recevoir d'une citoyenne qui est dans le commerce une lettre là-dessus !
Cette citoyenne-là, qui n'a pas froid aux yeux, écrit au Père Duchêne que ces mauvais bougres lui ont dit qu'il ne fallait pas payer, parce que « la Commune n'était pas un gouvernement sérieux » et que « l'argent serait perdu. »
Comment, foutre! pas sérieux! argent perdu!
Foutre! mais alors vous êtes des jean-foutres et des voleurs !

Voilà ce que c'est, voyez vous, citoyens membres de la Commune, que de vous laisser blaguer et de ne pas appliquer les décrets!
Si vous aviez, comme le décret le disait, foutu tous ces bougres là au feu, avec de bons patriotes derrière eux qui leur auraient tiré dessus au premier mouvement de crosse en l'air,
Vous auriez vu si ees gaillards-là diraient maintenant que la Commune n'est pas un gouvernement sérieux,
Et s'ils feraient repasser deux fois l'employé des contributions!



TONY MOILIN

Le Docteur Tony Moilin était un ardent Socialiste bien connu des réunions publiques. — Inventeur d'un médicament nouveau pour la guérison des maladies des Yeux.

Imp. A. Mordret édit. 8, rue Poulet.

Ah! foutre, citoyens membres de la Commune,
Vous voyez bien que avez jusqu'ici manqué d'énergie,
Et le Père Duchêne ne vous l'envoie pas dire!

Et vous,

O PATRIOTES!

O vous qui avez le le sens révolutionnaire,

Vous que nul groupe, si avancé qu'il soit, ne peut suivre, tant votre course vers l'avenir, tant votre élan vers le progrès est rapide et indomptable,

Vous,

C'est vous,

C'est le soufle et la force qui sortent de vous, dont la Commune doit s'inspirer!

Vous avez trouvé le chemin des tombes inconnues de Danton et de Marat, et vous y avez fait le pélerinage sacré qui guérit de la peur, de la tiédeur, de la faiblesse et de la conciliation!

Osez!

Formulez votre volonté!

Avec le calme et la sérénité révolutionnaires!

Songez-y, foutre!

Vous êtes à présent les seuls vrais citoyens, ô vous qui vous battez pour la Cité!

Vous êtes les seuls qui ayez le droit de parler puisque vous seuls avez la la force d'agir!

Demandez l'application des décrets, foutre!

La mise à exécution des promesses.

Les vraies mesures énergiques sans lesquelles vous vous ferez crever la peau pour rien!

Et que votre déclaration de principes soit un programme, ou un ordre, foutre!

Foutre! foutre! il ne faut pas faire de bêtises!

C'est le Père Duchêne qui vous dit ça, ô mes bons bougres de gardes nationaux qui êtes encore à Paris!

Et pourtant, mille tonnerres! vous savez, s'il aime de tout son cœur les braves fédérés qui foutent la chasse aux jean-foutres, ennemis de la Commune et de la République!

Vous vous rappelez tous, ô mes bons bougres de patriotes, le grand deuil qu'il a éprouvé, le Père Duchêne, le jour où les patriotes fédérés sont morts pour la Révolution sociale,

Avec nos braves amis Duval et Flourens,

Quand ce sacré Mont-Valérien devait être à nous,

Tandis qu'il était plein jusqu'à la gueule de gendarmes et de roussins,

Foutre de foutre!

Les patriotes sont morts!

Et le Père Duchêne en portera le deuil pour toute sa vie, avec celui de tous nos frères en Révolution qui, depuis quatre-vingts ans ont été descendus par les balles royalistes.

Ou décimés par les pontons!

Ah! oui! patriotes, le Père Duchêne est triste aujourd'hui, et vous le foutriez dans une sacrée colère si vous recommenciez encore les foutues sottises que vous avez faites ces jours-ci,

En allant envahir, sans ordres de la Commune,

Les boutiques à réactionnaires, comme cette sacrée légation de Belgique, dont il a été parlé hier dans les gazettes!

Toutes ces sacrées boutiques fussent-elles des boîtes à roussins,

Ça serait-il, foutre, la boîte au jean-foutre de Thiers, ou le palais du jean-foutre Favre,

Nom de dieu! il faut ne pas agir sans l'ordre de la Commune!

Pourquoi donc alors qu'on aurait une Commission Exécutive, où il y a de bons bougres qui n'ont pas froid aux yeux, et qui ne songent jour et nuit qu'aux intérêts des patriotes!

Ah! mes bons bougres, ça serait une sacrée boulette de votre part, si vous vous laissiez entraîner à agir sans les ordres de la Commission,

Et ça serait tout bonnement couper dans les ponts des jean-foutres,

Qui voudraient bien nous voir nous foutre nous-mêmes dans la mélasse;

Parce qu'ils abuseraient des bêtises que vous auriez faites pour dire encore que nous sommes des *partageux*, des communistes, des pillards,

Des voyous, quoi!

Il faut se méfier, patriotes!

Il faut ouvrir l'œil!

Et l'ouvrir grand, foutre!

Vous pouvez être les victimes de sacrés chenapans envoyés par les roussins de Versailles, qui se glissent dans vos rangs pour vous faire faire de foutues sottises qu'on foutrait avec plaisir sur le dos des patriotes!

Le Père Duchêne en a déjà vu de ces sacrés roussins qui parviennent à se foutre parmi vous, en abusant de votre confiance,

Et qui n'ont en vue qu'une chose :

La perte de la Commune!

Et même que le Père Duchêne vient encore d'en voir arrêter deux, tout près de l'échoppe de son imprimeur Sornet, qui étaient habillés en marins, et venaient évidemment pour se mêler à vous, et essayer de vous foutre dedans!

O mes bons bougres, c'est pour cela que le Père Duchêne, qui vous aime de tout son cœur, vous le savez bien, dit à ceux d'entre vous qui n'ouvrent pas assez l'œil :

Il faut ouvrir l'œil, foutre! il faut l'ouvrir!

Du reste, vous n'avez qu'une chose à faire :

Exécuter les ordres de la Commune!

Ah! quand il s'agit des ordres de la Commune, il faut pas blaguer et y aller carément, et sans discuter, foutre!

Mais ne rien prendre sur vous!

C'est ce que vous dit, du reste, dans une proclamation bougrement patriotique,

Votre délégué à la Guerre,

Un bon patriote, celui-là, qui foutra les jean-foutres de Versailles dans une sacrée mélasse,

Ou, foutre, le Père Duchêne veut en perdre son nom!

Allons, mes bons bougres de gardes nationaux!

Plus d'arrestations illégales!

La chasse aux jean-foutres, c'est bon!

Mais pas trop n'en faut !

Ça fait mauvais effet sur les patriotes, quand vous n'avez pas de mandat régulier.

Fiez-vous-en à la Commune,

A la Commission Exécutive, qui a l'œil,

Au citoyen délégué à la guerre, qui soigne vos intérêts d'une façon bougrement patriotique !

Si vous êtes si en colère contre les jean-foutres et les calotins,

Mille tonnerres, partez à Neuilly !

Prêtez la main aux bons bougres qui se battent si bravement pour la Révolution !

Il y a là de quoi en faire une sacrée mélasse, foutre !

Ah ! nom de dieu, c'est le Père Duchêne qui sera content ce jour-là !

Tonnerre de dieu !

Quel nom de dieu de toupet il a, ce petit jean-foutre de Thiers !

Ça dépasse tout ce qu'on avait vu.

Parole d'honneur ce bougre-là n'a pas son pareil dans toute sa sacrée clique.

C'était déjà bien gentil de nous avoir foutus dedans, pendant toute la guerre.

D'avoir monté plus de coups contre la République avec les tyrans, qu'il n'y a de sales histoires dans toute sa vie,

De nous avoir livrés tout ficelés comme de foutus paquets de couennes à ces gueusards de Prussiens;

Mais il faut croire que ça ne lui suffit pas !

Non, ça n'est pas encore assez pour ce sacré foutriquet, que le diable emporte !

Il veut absolument se foutre du monde jusqu'au bout.

Ne voilà-t-il pas maintenant qu'il s'imagine de nous faire croire que les vessies sont des lanternes,

Et que les bombes qu'il nous fout dans la gueule sont tout bonnement des imaginations ?

Ah ça ! nom de dieu ! quelle foutue idée ce gaillard-là se fait-il donc de l'humanité ?

C'est qu'il joue son rôle avec un toupet !

Il nous bombarde à tout casser;

Il nous en fout jusqu'à plus soif,

Et ça ne l'empêche pas de baisser les yeux comme une pauvre madeleine quand on le regarde, et de soutenir *mordicus* que ça n'est pas vrai.

Oui !

Foutre du plomb au nez des Parisiens,

Tuer de pauvres bonnes femmes qui passent dans la rue,

Assassiner de petits enfants qui jouent...

Ah ! si on peut dire !

Le pauvre bonhomme, il n'en est guère capable, allez !

Quant on vous dit qu'il ne ferait pas seulement du mal à une mouche.

Vieille canaille, va !

Comment, mauvais jean-foutre, tu n'as pas honte de te conduire comme ça !

Mais où donc, vieux filou, prends-tu le courage d'inventer tout ce que tu fous dans tes sacrées circulaires à tes gredins de préfets ?

Car enfin, nom de dieu! c'est trop fort!

Il ose prétendre, le misérable, qu'on ne se fout pas des brossées tous les jours sous les murs de Paris.

Que « ce sont des alarmistes mal intentionnés qui abusent de son silence, pour semer de faux bruits. »

Mais, foutre de foutre! et la sacrée pétarade qui nous fout les oreilles en marmelade depuis plus de quinze jours?

Ça n'est pas un faux bruit, ça,

Ou, nom de dieu,

Si celui-là est faux, comment donc sont les vrais?

Eh bien! vous croyez, patriotes, qu'il est embarrassé pour si peu, le sacré petit bonhomme?

Ah bien oui!

— Ça?

Ce n'est rien du tout.

C'est pour rire!

Ce sont tout bonnement les Parisiens qui s'amusent à foutre leur poudre aux moineaux, histoire de rigoler.

« C'est le fait de quelques insurgés voulant faire croire qu'ils combattent, quand ils osent à peine se faire voir. »

Voilà!

Eh bien! mes bougres, comment trouvez-vous çà?

C'est raide, hein?

Comme ça, ce n'est pas vrai qu'on s'est foutu des brûlées à Neuilly!

Que le sacré bougre de mont Valérien crache des boulets sur les passants et sur l'Arc-de-Triomphe?

Alors, c'est donc pour la rigolade que les murs sont démolis, les toits crevés.

Qu'il y a des blessés qui geignent dans les ambulances, des morts qui se taisent dans les cimetières.

Malheur!

Faut-il que ces bougres d'assassins aient peu de cœur de jouer avec ces choses-là!

Mais, bon dieu de nom de dieu, patience, mes bougres!

Patience! Tout ça se paiera.

Ou foutre! le Père Duchêne y perdra son nom, foutre!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera sa

GRANDE COLÈRE

Contre les gueuses de sœurs et les jean-foutres de l'Assistance Publique qui se foutent des patriotes gardes nationaux blessés,

Et des citoyens et citoyennes qui sont dans la peine;

Avec une grande motion bougrement patriotique!

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 36. UN SOU N° 36.



1er Floréal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les gueuses de sœurs et les jean-foutres de l'Assistance Publique qui se foutent des patriotes gardes nationaux blessés,

Et des citoyens et citoyennes qui sont dans la peine;

Avec une grande motion bougrement patriotique!

Ah! les gueuses!
Qu'est-ce qui aurait dit ça:
Avec leurs airs de sainte nitouche!
C'est mauvais comme la gale!
Et ça veut gagner le ciel comme ça!
Nom de dieu!
Est-ce que dans le paradis, où les calotnis prétendent qu'on ne reçoit

que des honnêtes gens, il peut y avoir place pour des bougresses semblables ?

Non, foutre !

Ou le Père Duchêne n'est qu'un jean-foutre !

Et nom de dieu, ça n'est pas vrai !

Savez-vous ce qu'elles font, ces gueuses-là, patriotes

Le Père Duchêne va vous le dire :

Eh bien ! toutes ces chattemites qui ne foutent rien pour la Nation, et qui s'amusent à prier le ci-devant dieu entre leurs repas au lieu de travailler,

Ces chattemites ont été toutes collées par les jean-foutres des anciens régimes dans les hôpitaux où les citoyens qui n'ont pas de quoi, sont forcés d'aller faire le saint après s'être toute leur vie esquintés pour nourrir les fainéants !

Et dans ces sacrés hôpitaux — dont le Père Duchêne, qui connaît ça, va un de ces jours dénoncer la foutue organisation — elles font tout ce qu'elles veulent et n'en prennent qu'à leur aise !

Ah ! foutre ! foutre !

Jadis quand les gazettes du Peuple criaient contre les sacrés couvents où tous les vices poussent et fleurissent comme des touffes d'orties dans les endroits où il n'y a pas d'hommes,

Aussitôt tous les cafards hurlaient et se signaient, foutre ! en traitant les bons bougres d'ingrats et de canailles, foutre !

Nom de dieu !

Ce temps-là est passé !

Il n'est pas trop tôt !

Ingrats !

Et pourquoi donc, foutre !

Est-ce que, si on soigne les patriotes qui sont dans la peine, ce n'est pas avec leur argent ; et si les jean-foutres de propriétaires qui ont donné en mourant leurs biens aux hospices, par peur du ci-devant diable, est-ce qu'ils ne l'ont pas fait pour restituer !

Allons, allons !

Tout ça est à nous !

Le Père Duchêne croit, tonnerre de dieu ! que si on les laissait faire, elles auraient la prétention de faire la charité aux patriotes avec leur argent !

Mais ça c'est l'ordinaire ; et ce sur quoi le Père Duchêne veut insister, c'est foutre bien autre chose encore et tout récent :

Ce matin, le Père Duchêne a trouvé dans sa boîte aux lettres plusieurs épistoles de citoyens gardes nationaux blessés qui se plaignaient d'être mal soignés,

D'être houspillés,

Injuriés,

Menacés,

Par les gueuses de nonnes qui bâclent des tisanes dans les hospices de la Cité.

Nom de dieu !

Il ne manquait plus que ça !

Ah ! foutre !

Et savez-vous pourquoi les sacrées religieuses font des simagrées, au lieu de faire leur devoir de garde-malades?

Parce que, disent-elles : les patriotes

SE SONT BATTUS POUR LA COMMUNE!

Et ça les embête, ça!

Il aurait fallu, pour leur plaire, que les citoyens de Paris allassent se coller, la crosse en l'air, en face des roussins de Versailles, au lieu de leur casser purement et simplement la gueule, avec la certitude révolutionnaire qui les caractérise!

Tiens, maintenant!

Pour rire, quoi!

Ah! les gueuses!

Ah! les patriotes iront se faire foutre des balles dans le ventre pour défendre la Cité, pour la faire libre, pour assurer son existence, son indépendance, sa richesse, — pour que tous y soient heureux, — et qu'on ne soit plus écrasé par la force brutale des provinces!

On se battra!

On se foutra des coups!

On s'exposera à être tué dix fois dans un jour, à laisser la ménagère veuve avec des mioches, hauts comme çà, sur les bras!

Et quand on reçoit une bonne balle dans la poitrine,

Il y a des fainéantes qui viennent vous dire :

« Ah! toi! c'est pour la Commune que tu as été blessé!

» Gredin, va!

» Puisque c'est comme ça, tu n'auras rien du tout!

» Crève, coquin!

» C'est ton seul moyen d'éviter la corde!

» Crève, et au plus vite!

» Et on va t'y aider, mon bonhomme!

» Des soins pour toi!

» Des prévenances?

» De quoi, de quoi!

» C'est bon pour les braves gendarmes et les patriotiques mouchards qui
» défendent l'ordre, le roi, les nobles, les calotins et tous les jean-foutres
» qui pensent bien! »

Nom de dieu! nom de dieu! nom de dieu!

Ça ne peut pas durer!

Et ça ne durera pas, foutre!

Ça fout trop le Père Duchêne en colère,

Et ça le suffoque, foutre! au point qu'il n'en peut plus avaler sa chopine le soir en causant des affaires de la Cité!

Et il aime ça, boire sa chopine!

Et puis, les bougres de l'Assistance publique,

Les jean-foutres d'économes qui lésinent pour donner du vin ou des côtelettes, parce qu'il n'y a que tant pour le budget de l'hospice!

Le Père Duchêne leur en foutrait des budgets!

Il faut avant tout que les patriotes soient bien soignés, foutre!

Ou nous verrons bien!

D'abord, s'il n'y avait pas tant d'employés, et, si bien payés pour faire si peu de besogne, ça irait bougrement mieux!

Mais, grâce à la foutue organisation, toute la crême va aux bureaucrates, aux plumitifs, et le petit lait aux patriotes.

De sorte qu'il faut faire des économies en traitant les malades et blessés, et qu'on ne fout aux pauvres bougres d'infirmiers, qui ont beaucoup de

peine et beaucoup de sales besognes souvent, qu'une paye très-insuffisante, et qu'ils embêtent souvent les patriotes qui sont à l'hospice pour avoir la pièce !

Voilà ce qu'il ne faut pas, foutre !

Il faut au contraire que chacun gagne sa vie, et la gagne en travaillant et ne soit pas malheureux s'il a du courage !

C'est une opinion bougrement patriotique,

Et il n'y a que les fainéants qui pourront y trouver à redire, parce que si ça marche comme ça, au lieu de faire la noce, ils se brosseraient le ventre !

Mais tout va changer,

Le Père Duchêne le pense bien,

Puisqu'il a reçu aujourd'hui une lettre bougrement patriotique du citoyen Treilhard, nommé par la Commune directeur de l'administration de l'assistance publique,

Et qu'il est persuadé que le citoyen Treilhard va ouvrir l'œil sur les abus.

Oui !

Le citoyen Treilhard va probablement se ranger avec le Père Duchêne, et il écoutera sa grande motion pour que toutes les bougresses de sœurs soient foutues à la porte, parce qu'elles ne soignent pas les patriotes,

Pour qu'on foute carrément à boire et à manger aux patriotes blessés dans la guerre contre les mouchards de Versailles.

Et qu'à la place de toutes ces minaudières qui trottent menu, avec un tas de chapelets et d'amulettes qui leur battent sur les jambes, on colle dans les hôpitaux de bonnes citoyennes,

Des femmes d'âge qui aient l'œil,

Bien choisies,

Capables,

Et douces !

Ah ! comme les blessés seront bien mieux soignés par des mères de famille, ayant la main faite au maniement des enfants et des blessures, deux choses si délicates — et si sensibles !

Comme cela vaudra bien mieux que les vieilles filles cagotes, barbares et fanatiques et les novices cruellement inexpérimentés, pour réparer la santé des patriotes,

Et pour leur faire boire de temps en temps tous ensemble une chopine de vin et de gaité.

Ah ! foutre, oui !

Et puis, si le Père Duchêne tombait malade, ça ferait bougrement mieux son affaire !

Le Père Duchêne, en passant hier place de la Concorde, a éprouvé une grande douleur et un grand étonnement en voyant que les statues de nos graves villes avaient toujours conservé le crêpe noir dont on les avait couvertes, pour le jour où ces sacrés Prussiens sont entrés dans Paris,

Livré par les jean-foutres !

La trahison est consommée aujourd'hui !

Le Père Duchêne se rappelle comme il se mordait les ongles ce jour-là,

Foutre de foutre !

Ça n'était pourtant pas faute de l'avoir prédit !

Et tous les patriotes se rappellent que nous avons essayé de foutre à bas ceux qui trahissaient :

Au 31 octobre et au 22 janvier !



DACOSTA

Ex-Secrétaire de Raoul Rigault à la Préfecture de Police. Figure éveillée & intelligente. Portera sans nul doute sa part de responsabilité dans les actes arbitraires commis à la Préfecture de Police.

Imp. A. Mordret édit, 8, rue Poulet.

Mais, foutre, les patriotes ont été vaincus : les jean-foutres étaient les plus forts!

Ah! le Père Duchêne se rappelle ces jours-là ; et si longue que sera sa vie, il n'oubliera jamais combien nous avons été vendus!

Ça méritait bien un voile noir!

Mais, foutre! aujourd'hui qu'on a foutu les traîtres dans une sacrée position d'où ils ne peuvent sortir que vaincus par les patriotes,

Ça n'est plus un voile noir qu'il faut mettre aux bonnes villes de France :

C'est un drapeau rouge qu'il faut leur foutre dans la main!

Un drapeau rouge!

Le drapeau de la Commune!

Parce que ça n'est plus des Prussiens qu'elles voient passer, ce sont de bons bougres de patriotes fédérés qui marchent bravement pour soutenir la Révolution!

Et puis, elles le méritent bien, nom de dieu!

Est-ce que Lyon n'a pas fait aussi sa Commune?

Marseille n'a-t-elle pas planté le drapeau rouge sur son Hôtel-de-Ville?

Et tant d'autres!

Elles ont été vaincues, mille tonnerres! vaincues par les jean-foutres!

Mais elles se relèveront!..... Elles se relèvent.

La Révolution ressuscite toujours, après qu'elle a été trahie, plus grande et plus victorieuse que jamais!

Ah! nom de nom! nous verrons un peu!

Le jour où Paris sera délivré des chouans et des gendarmes!

Nous verrons un peu, si les bonnes villes de France ne font pas leur Commune!

Au nez des jean-foutres, quels qu'ils soient!

Allons, allons, plus de crêpes, — des drapeaux!

Et des rouges, foutre!

Le 28 janvier on a voulu faire de nous des esclaves ; mais la Révolution nous a tendu la main le 18 mars, et nous sommes maîtres aujourd'hui!

Maîtres absolus!

Des drapeux rouges à Lyon et à Marseille!

Arrachons le voile de deuil qui couvre leurs yeux depuis le jour de la trahison!

Arrachons-leur ce voile de honte, qu'elles voient passer à leurs pieds les patriotes, qui s'en vont, drapeau déployé, présenter fièrement leur poitrine aux balles des chouans,

Pour conquérir les droits de la Cité,

Et jeter à jamais les bases de la Révolution!

Vive la Commune!

Vive la Sociale! foutre!

Quelles crapules, tout de même, que ces aristos!

C'est qu'il n'y a pas à dire, ils ont tous les vices, ces nom de dieu là!

Des jean-foutres complets, quoi!

Ils sont voleurs à faire plaisir,

Assassins dans leurs moments perdus,

Faussaires souvent,

Débauchés tout le temps,

Pillards comme de vrais bédouins,

Lâches comme des fouines,
Et féroces comme des lâches.
Mais surtout, nom de dieu, ivrognes !
Ah ! les sales bougres; en boivent-ils des chopines !
Et de bonnes encore !
Si le Père Duchêne, qui ne crache, foutre ! pas plus qu'un autre sur la boisson, en gobelotait seulement la moitié, parole d'honneur, ça lui ferait du mal !
Il tomberait malade, le pauvre vieux !
Et il ne pourrait plus chaque soir écrire sa feuille et donner ses bons avis aux patriotes qui défendent comme lui la Commune,
Ce qui réjouirait bougrement les jean-foutres,
Et ce qui serait nuisible aux intérêts du Peuple;
Mais il n'y a pas de danger qu'il fasse de ces choses-là:
Et la Révolution, foutre !
C'est bon pour les aristos de se saoûler pendant que les pauvres bougres travaillent !
Eux, ça se comprend, ils n'ont rien à faire.
Aussi, tant que ça a pu durer, ils n'y ont pas manqué, les chenapans !
Heureusement que le 18 mars a mis ordre à tout ça,
Et que ça n'était pas trop !
Vous vous rappelez bien, mes bougres, les sacrées 43,008 bonnes bouteilles de vieux vin qu'on a trouvées dans l'Hôtel-de-Ville, après le départ du jean-foutre Ferry,
Mais vides par exemple !

C'était déjà gentil, n'est-ce pas ?
Eh bien ! ça n'est pas tout !
Il faut croire que ces gaillards-là ont des gosiers autrement secs que nous autres, pauvres bougres,
Car le citoyen Dardelle, qui est gouverneur du ci-devant palais des Tuileries, vient encore de trouver dans une cave murée de la susdite boutique à tyrans, une masse de bonnes chopines qui ne sont pas piquées des vers.
Et il paraît que ça n'est pas de la petite bière, ces chopines-là !
42,000 bouteilles, nom de dieu !
Et 16 pièces de vieux vin !
Tout ça pour la gueule des jean-foutres qui nous ont mangé, pendant des années, la laine sur le dos et le pain dans la bouche ;
Qui nous ont vilipendés, volés, trahis de toutes les manières,
Et qui, par dessus le marché, nous ont encore livrés comme du bétail à ces gueusards de Prussiens !
Nom de dieu !
Et dire qu'ils avalaient toutes ces choses-là pendant que tous les bons patriotes de la garde nationale et les pauvres bougres de troupiers crevaient de faim et de froid aux avant-postes et se battaient — le ventre vide !
Faut-il qu'ils soient canailles, ces filous-là !
Faut-il qu'ils aient peu de cœur !
Mais, nom de dieu, faut-il aussi qu'ils aient des estomacs !
Maintenant, il faut dire que c'est rudement heureux que le citoyen Dardelles ait déniché ce magot-là,
Attendu que c'est une bonne chose, le vieux vin, qui coûte bougrement cher à se procurer,
Et qui est, foutre ! pourtant bien utile pour donner de la santé aux pauvres bougres de malades.

Aussi, notre brave Commune n'a pas perdu de temps.

Elle a tout de suite foutu la main sur les chopines et fait distribuer ça dans les ambulances et dans les hôpitaux.

Ah ! bon dieu de nom de dieu !

C'est cette piquette-là qui va foutre du sang dans les veines à ceux qui n'en ont plus !

Buvez-moi ça, mes braves sans-culottes,

Et n'ayez pas peur de vous foutre une petite ribote avec le vin des jean-foutres,

Ça ne peut jamais vous faire du mal !

C'est que ce n'est pas de la ripopée que la Commune vous fout là !

C'est du vrai et du bon !

C'est un vin d'aristos !

Et vous savez que vous pouvez le boire,

Car c'est vous, travailleurs, qui avez fait pousser la vigne dont il est le sang.

Ainsi, mes braves bougres, buvez sans remords,

Et à la santé de la Commune de Paris, nom de dieu !

Ah ! pour le coup, patriotes,

Elle est un peu trop forte, la lettre du jean-foutre Thiers au ci-devant archevêque de Paris !

C'est avoir un toupet comme le Père Duchêne n'en a jamais vu de sa vie !

Vous savez tous, patriotes, que le ci-devant archevêque avait envoyé un mot à ses amis les chouans de Versailles, pour leur dire qu'au bout du compte,

Ils fusillaient un peu trop de nos bons bougres de fédérés,

Et que c'était une faute,

Parce que, dame ! on ne savait pas ce qui pouvait arriver,

Et qu'il pouvait bien arriver qu'un jour on alignât carrément une cinquantaine des roussins *de la haute* qu'on a en otages,

Et qu'ils payassent pour tous !

Pour Flourens assassiné, pour Duval fusillé, pour les fédérés attachés à la queue des chevaux et mutilés par les gendarmes,

Pour les victimes des jean-foutres, quoi !

Et ce serait juste, foutre !

Le Père Duchêne ne refuserait pas, nom de nom ! de faire partie du peloton ce jour-là !

Car il a assez pleuré ses amis les bons bougres assassinés par les roussins !

Eh bien ! patriotes, le roi des jean-foutres a osé foutre au nez du ci-devant archevêque une sacrée réponse où il dit que tout ça c'est des inventions des insurgés !

Et que les roussins se conduisent avec générosité !

Mais, foutre de foutre ! le Père Duchêne l'a vu lui-même, qu'on fusillait des fédérés !

Et puis, qu'est-ce que racontaient donc tous les jours vos sacrées gazettes

mouchards, qui traitent les fédérés d'*écume de prison*, de *lie de ruisseau*,

Et le bougre Picard avec ses phrases :

Jamais la plus basse démagogie n'avait offert aux yeux des honnêtes gens des faces aussi ignobles!

Dame, c'est net, ça!

Ça n'est pas fait pour rassurer les patriotes sur vos procédés généreux!

Ah! tas de jean-foutres, de voleurs et de ruffians!

Généraux bandits, traîtres à la France, généraux d'antichambre et plus encore d'alcôve, nous nous foutons pas mal de votre générosité :

Les fédérés savent mourir, même sous les balles des roussins!

Duval nous a montré l'exemple.

Nous nous foutons un peu que vous soyez ou non des assassins; mais au moins, foutre! osez le dire!

Le jean-foutre Thiers parle encore au ci-devant archevêque de sa clémence après la victoire.

APRÈS LA VICTOIRE!

C'est du toupet! ou le Père Duchêne veut y perdre son nom!

Après la victoire!

Comme s'ils étaient déjà à Paris! Comme si la Commune était déjà dans la mélasse!

Et puis de la clémence!

On la connaît! Le Père Duchêne a usé bien des fonds de culottes, et des solides, sur les bancs de vos conseils de guerre!

De la clémence sur les pontons!

A Cayenne, quoi!

Eh bien! nous, nous verrons aussi un peu après la victoire, si vous ne délogez pas raide où nous vous logerons,

Si on ne vous pend pas!

Car on vous pendra, foutre!

Sur la place de la Révolution, devant la statue de la Commune!

Le Père Duchêne n'est pas bien méchant; mais, voyons, patriotes, ça ne sera-t-il pas d'un bon exemple?

Hein! qu'en dites-vous?

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux!*

Demain, le Père Duchêne publiera :

Payez donc, foutre!

OU

LA GRANDE ALLOCUTION DU PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens membres de la Commune pour qu'ils foutent aux Prussiens leur indemnité afin qu'on soit tranquille chez soi,

Avec plusieurs bons avis bougrement patriotiques!

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 37. UN SOU N° 37.



2 Floréal an 79.

Payez donc, foutre!

OU LA

GRANDE ALLOCUTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens membres de la Commune pour qu'ils foutent aux Prussiens leur indemnité, afin qu'on soit tranquille chez soi,

Avec plusieurs bons avis bougrement patriotiques !

Oui, foutre !
Il faut payer les Prussiens, c'est là le point !
Et les jean-foutres de Versailles le sentent bien,
Aussi travaillent-ils dans ce sens-là !

Ce matin, un patriote qui arrivait de Versailles est venu voir le Père Duchêne,

Et lui a apporté les journaux de l'insurrection,

Et c'est là-dedans que le Père Duchêne a vu comment il fallait poser la question et où était la vraie difficulté et le seul péril.

Voici ce que le Père Duchêne a lu dans ces foutues gazettes :

Les jean-foutres prétendent que les insurgés de Versailles ont payé l'indemnité aux Prussiens, et qu'ils vont occuper prochainement les forts de la rive droite afin de pouvoir nous bombarder tout à leur aise.

Nom de dieu !

Ça ne va déjà pas mal comme ça,

Et il faut bien être jean-foutres au dernier point, comme les bougres de ruraux, pour trouver qu'on ne tue pas assez de femmes et d'enfants avec le bombardement actuel !

Quels gredins !

Mais ça n'est pas tout ça,

Ce n'est pas pleurer qu'il faut,

C'est agir.

Nous pleurerons nos morts plus tard,

Il ne faut aujourd'hui que les venger.

Et pour cela nous devons tâcher d'avoir tous les atouts dans notre jeu.

Les forts sont de rudes atouts, patriotes !

Et si nous les avions, les Versaillais seraient vite capots !

Les forts, foutre !

Il nous faut les forts !

Allons ! allons, citoyens membres de la Commune ! mettez la main à la poche,

Et nom de dieu, renvoyez dans leur pays tous ces bougres qui ne demandent pas mieux que de retourner embrasser leurs femmes et leurs enfants, et qu'au fond ça embêterait rudement de se foutre encore un coup de peigne avec les bons bougres de Parisiens pour leur imposer le petit foutriquet, ou un jean-foutre de roi de sa façon !

Les Prussiens ne sont pas des gens plus bêtes que les autres, et ils ont bien dû voir ces jours-ci qu'ils ne seraient pas entrés dans Paris comme dans un moulin, si les jean-foutres n'avaient pas vendu et trahi la Cité.

Quand des gardes nationaux se battent comme ça, une ville est imprenable, et l'ennemi vaincu d'avance !

Eh bien ! le Père-Duchêne ne croit pas se foutre dedans en affirmant que si on leur foutait leur argent, ils prendraient le train avec rudement du plaisir,

Et alors les patriotes entreraient dans les forts,

Et on verrait !

Il n'y a pas à tortiller, il nous faut les forts !

Tant que les Prussiens y seront, il n'y aura pas de danger que les jean-foutres viennent par là ;

Mais eux une fois partis,

Gare du dessous !

Il faudrait faire triple garde,

On n'aurait plus une minute de repos.

Et foutre,

Puisque tout va bien actuellement, que les affaires tournent du bon côté, le père Duchêne pense qu'il faut que ça soit complet, qu'on vide la question de la guerre de Prusse, et qu'on n'ait plus qu'à donner tous ses soins aux roussins !

Donc, payez, citoyens membres de la Commune !

Vendez les biens des francs-fileurs !

Faites des sous avec la Colonne !

Louez les églises aux calotins !

Saisissez toutes les propriétés de Badinguet et de tous les serviteurs du ci-devant empereur, les Galiffet, les Vinoy, les Mac-Mahon, et tous les jean-foutres qui commandent la guerre civile contre Paris !

Ça n'est pas l'argent qui manquera, foutre !

Et nous aurons les coudées franches :

Le Père Duchêne s'en foutra une sacrée bosse quand les casques auront quitté le territoire de la Nation !

Faites cela, citoyens membres de la Commune,

Et vous aurez bien mérité de la Cité,

Et vous verrez comme tout le monde sera avec vous !

On y est déjà, foutre !

Et grâce à votre programme de ce matin, vous vous rallierez beaucoup d'esprits honnêtes, beaucoup de bons bougres qui avaient cru d'abord que la conciliation avec Versailles était possible et qui voient bien aujourd'hui que rien n'est possible avec ces jean-foutres, et que la fédération des Communes libres peut seule nous donner la paix !

Ah ! votre programme !

Voilà qui a rudement fait plaisir au Père Duchêne !

Parce que, voyez tous, citoyens membres de la Commune, ce qu'il faut à cette heure, c'est rassurer les esprits.

Beaucoup de gens timides s'effrayaient de vos décrets, disant :

« Où allons-nous ?

« Où veut-on en venir ? »

On le sait, foutre ! à présent !

Et il n'y a plus que les gredins qui puissent vous accuser de vouloir le désordre et de n'avoir pas donné votre formule !

Mais il y a un point qui n'est pas nèt, citoyens !

Et qui cependant, foutre ! mérite bien d'être éclairci !

C'est celui des arrestations !

Nom de dieu, oui, il en faut !

Et plus nombreuses que ça, foutre ! car il faut atteindre les jean-foutres qui cherchent à semer la division parmi les citoyens et qui doivent être traités comme espions de guerre !

Mais, citoyens membres de la Commune,

Il faut dire pourquoi on arrête les gens.

En ne parlant pas de ces arrestations,

Vous prêtez le flanc à la calomnie.

Les jean-foutres de réactionnaires en forcent d'abord le chiffre de beaucoup pour effrayer,

Et vous-mêmes vous semblez avoir peur d'étaler vos actes au grand jour.

Allons, citoyens, que tous les jours, à l'*Officiel*, une liste paraisse des gens arrêtés,

Avec un exposé des motifs.

Que tout le monde puisse lire chaque matin dans le journal de la Commune :

« Le mauvais bougre un tel a été arrêté pour avoir foutu telle ou telle chose ! »

Comme ça, citoyens, tout le monde sera tout à fait avec vous,

Parce que tout se passera au grand jour !

Et tout le monde sera content, foutre !

Excepté les jean-foutres ;

Mais ceux-là, il ne faut pas qu'ils soient contents, hein, mes bougres !

Ah foutre ! c'est trop fort !

Non, jamais le Père Duchêne n'a été à pareille fête !

Et jamais, au grand jamais, il n'a vu de bougres aussi bêtes que ceux-là!

Nom de dieu, patriotes, quelle boîte à crétins, que cette Assemblée !

Le Père Duchêne, qui chaque matin lit les gazettes que les jean-foutres font imprimer à Versailles, voit bien un peu ce qui s'y passe.

Eh bien ! ils sont foutus !

Il n'y a que ça à dire !

C'est fini. Et nos braves fédérés vont pouvoir, d'ici à quelques jours, aller tranquillement boire chopine avec les amis.

Et, foutre ! ce jour-là, ils viendront voir le Père-Duchêne.

Voilà-t-il pas maintenant que ces imbéciles-là, qui ne savent plus dans quels ponts couper, se sont foutu dans l'idée que nos braves fédérés ne foutaient des piles à leurs roussins,

Que parce qu'ils gardaient à l'assemblée des gens comme les jean-foutres Favre, Picard, Simon et consorts !

Et le petit foutriquet de Thiers s'est dit :

« Si je foutais Picard à la porte ! Et puis après, Favre, et puis Simon, et tout ce qui était là au 4 septembre ? »

Les ruraux ont répondu :

« Il n'y a que çà à faire. C'est bien simple. Foutons ces gueux-là à la porte, et nous sommes sauvés. »

« Au bout du compte, ce ne sont que des jean-foutres, et ces sacrés Parisiens ont bien raison de s'insurger ! »

Que dites-vous de ce raisonnement-là, patriotes ?

Voyons, ça vous suffit-il ?

Tonnerre de dieu ! le Père Duchêne n'a jamais vu de gens si bêtes !

Ils se figurent comme ça, que ça va aller tout seul !

Mais, jean-foutres d'imbéciles, quand vous vous foutriez tous à la porte les uns les autres, le Père Duchêne vous demande un peu si vous vous foutez dans le toupet que les patriotes lâcheraient seulement leur fusil d'un cran !

Mais, foutre ! quand vous feriez faire le saut à Picard, à Favre, à Simon, le Père Duchène vous le demande un peu : Qu'est-ce que ça peut nous foutre ?

Tenez, si vous n'étiez pas si jean-foutres,

Et si vous ne méritiez pas la corde,

Le Père Duchêne vous foutrait plutôt à Charenton !

Nom de nom ! quels foutus crétins !

Dis donc, la Commune, tu sais que ça ne peut pas durer.

Voilà encore les jean-foutres de propriétaires qui recommencent à lever le nez, nom de dieu !

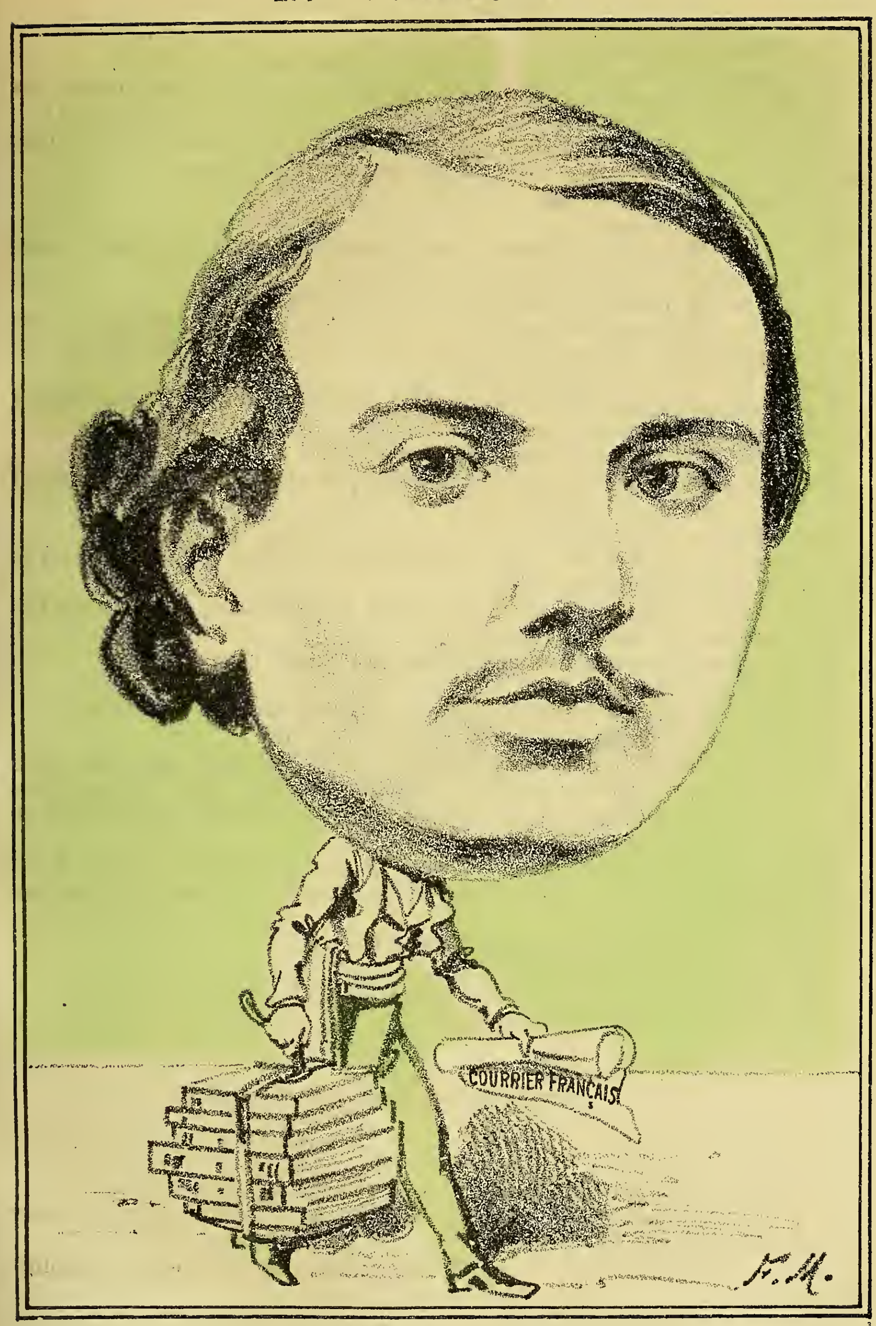
Et qui se foutent de toi et de tes braves décrets comme de Colin-Tampon.

Qu'est-ce que ça veut dire, foutre !

Est-ce que tu vas souffrir ça longtemps ?

Alors, autant dire tout de suite que tout ça n'est que pour la rigolade,

Et que les sacrés chiens d'aristos ont le droit de faire toutes les misères qu'ils voudront aux bons bougres de patriotes.



VERMOREL (AUGUSTE)

Né à Dénicé, près Lyon, en 1841.

L'un des Écrivains démocratiques les plus persécutés sous l'Empire. Auteur de talent et relativement modéré. Fondateur du Courrier Français, mort sous le coup des amendes et des mois de prison. Vermorel était à la Commune l'adversaire résolu des mesures violentes et arbitraires.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Ce n'est pas là ce que tu penses, n'est-ce pas, ni ce que tu veux?
Eh bien, alors, ma vieille, écoute ce que le Père-Duchêne va te conter :
Il faut prendre des mesures pour que les aristos obéissent à la loi, comme tout le monde.
Parce que sans ça, tu te feras passer pour un rien du tout,
Et que ça ne nous va pas,
Attendu qu'en se foutant de toi, on se fout de nous,
Ce qui nous défrise bougrement et ce que nous ne voulons pas supporter.
Il y a à Paris un tas de propriétaires qui font les malins,
Et qui ne se conforment pas du tout à ton bon bougre de décret sur les loyers,
Qui est, foutre! pourtant bien le meilleur que tu aies jamais fait.
Il y en a d'autres qui mettent un peu d'eau dans leurs chopines, pour la forme,
Et qui ne désobéissent pas tout à fait,
Parce qu'ils ont peur et qu'ils n'osent pas encore trop faire leur gueule.
Mais ça n'empêche pas ces mauvais bougres-là de conspirer en dessous contre toi.
La preuve, c'est qu'ils ont l'air de faire des manières avec les braves locataires,
Et qu'ils ne se cachent pas pour dire que les jean-foutres de Versailles vont bientôt revenir,
Et qu'alors il faudra bien que les pauvres sans-culottes allongent leurs monacos.
Tu me diras que ça n'est pas dangereux,
Et que les jean-foutres attendront longtemps, s'ils comptent sur Foutriquet pour les tirer d'affaire.
Mais, tout de même, ces choses-là embêtent les bons bougres,
Et le Père-Duchêne est d'avis que tu dois t'occuper de ça,
Afin de couper court à toutes les manigances,
Et que les braves patriotes soient tranquilles chez eux.
Ainsi, Commune, dépêche-toi bien vite de régler cette affaire-là.
Ordonne aux sacrés marchands de logements de foutre illico à leurs locataires la quittance signée, en bonne forme, de tous les loyers remis.
Et fous-moi dedans, sans hésiter, tous ceux qui n'auront pas obéi dans les vingt-quatre heures.
S'il y a qui gueulent, laisse-les gueuler et fous-toi de ça.
Tu sais bien que le Peuple est avec toi, n'est-ce pas?
Eh bien, alors?
Et puis d'abord, vois-tu, il ne faut jamais caner avec l'exécution de la loi.
Il n'y a pas, là,
Il faut que ça marche!

Mes enfants, c'est certain qu'il y a en Angleterre des bougres qui sont rudement dans les idées de Paris,
Et qui comprennent bougrement bien notre brave Révolution,
Quand ça ne serait que ceux qui viennent de foutre un sacré nom de dieu de meeting républicain à tout casser,

Pour envoyer à nos braves fédérés une sacrée adresse qui n'est pas piquée des hannetons, le Père Duchêne vous en fout son billet.

Mais nom de dieu, il faut convenir aussi qu'il y en a d'autres là-bas qui sont bougrement arriérés,

Et même, le Père Duchêne n'hésite pas à le dire, qui sont bougrement bêtes.

Figurez-vous que ces jean-foutres, qui sont un tas de sacrés financiers, d'accapareurs et de marchands d'argent, ont voulu se payer aussi leur petit meeting.

C'est comme ça qu'on appelle les réunions dans ce pays-là.

Et savez-vous, mes bougres, ce qu'ils ont décidé?

Dégustez-moi ça, tout doucement :

Ils ont décidé qu'ils garderaient pour eux les fonds qu'ils devaient nous envoyer,

Et qu'une traite de 725,000 francs sur la foutue boutique à Rothschild, serait annulée.

Voilà !

Ces bougres-là nous foutent en pénitence, quoi !

Si ça ne fait pas mal au cœur !

Le plus joli c'est qu'ils ont dit qu'ils faisaient ça pour nous punir d'avoir foutu au bloc le nommé Darboy,

Un jean-foutre numéro un et un cumulard,

Qui exerçait la double profession d'archevêque et de pape, et d'espion de Bismark.

Faut-il, tout de même, que ces jean-foutres aient peu de jugeotte !

Ils ne s'aperçoivent pas qu'à ce marché-là nous gagnons bougrement de gros sous,

Et que rien qu'en mettant de côté tout ce que nous grugeaient les sacrés calotins de malheur, sur qui notre brave Commune a foutu le grappin, nous rattrapons bougrement plus gros que nous ne perdons,

Et que nous en sommes encore bougrement en bénéfice.

Sans compter ce que nous économisons sur les autres fainéants, que désormais nous nous dispenserons d'engraisser à rien faire.

Et les trois termes, donc !

Est-ce qu'ils prennent çà pour une petite affaire?

Eh bien ! vrai, ils ne sont pas forts ces bougres-là pour des marchands d'argent.

Le Père Duchêne, qui ne connaît rien à tous les tripotages et qui ne vend que des fourneaux, leur fouterait bien encore des leçons d'arithmétique s'il voulait.

Mais ça n'est pas son affaire,

Et il se contente de se foutre d'eux comme d'une guigne.

A la bonne heure !

En voilà une motion bougrement patriotique et qui entre crânement dans les vues du Père Duchêne !

Et dans ses goûts, donc !

Ah ! foutre ! il s'agit des chopines !

Et malgré tout, patriotes,
Malgré tout le mal que les jean-foutres disent de la chopine,
Quand ils crient comme cela que le Père Duchêne est un vieux pochard, et que les bons bougres de gardes nationaux boivent quelquefois un coup de trop !
Eh bien ! ma foi, le Père Duchêne répond :
Quand on se bat, il faut boire, et du bon vin, foutre !
Et quand le vin est naturel, il ne fait jamais de mal. Au contraire, ça donne des forces. Et foutre ! on en a besoin !
Aussi le Père Duchêne a trouvé que c'était une mesure bougrement patriotique,
Et qui entre bien dans les intérêts des patriotes,
Que celle qu'a prise aujourd'hui le citoyen délégué à la guerre.
A savoir qu'on va vérifier tous les jours le vin qu'on donne aux fédérés.
Ah ! maintenant au moins, les patriotes ne boiront plus de cette sacrée boisson faite avec du bois de campêche,
Ou, foutre ! on verra bien,
Et qu'on ne blague pas là-dessus !
S'il se trouve parmi les fournisseurs des cantines de nos bons fédérés un seul jean-foutre qui fournisse de cette saloperie qui ne peut que faire du mal aux patriotes,
Amenez-le au Père Duchêne.
Ah ! foutre, si on lui avait confié la surveillance des chopines, au Père Duchêne,
Comme ça aurait marché rudement !
C'est que là dessus, il n'y a pas moyen de le foutre dedans, le Père Duchêne.
La chopine, foutre !
La chopine des patriotes !

Nom de dieu ! patriotes !
Qu'est-ce qu'ils foutent là-bas ?
Le Père Duchêne vous le demande un peu !
Voyons, qu'est-ce qu'ils foutent,
Ceux que nous avons nommés à l'Assemblée pour soutenir nos droits.
Voilà ce que le Père Duchêne se disait à lui-même aujourd'hui,
Quand il est allé au bastion,
Pour faire un tour et boire une chopine avec les braves fédérés qui ont l'air de se foutre un peu des obus des roussins.
Ah ! foutre ! ça pète pourtant crânement fort !
Ça ne fait rien !
Mille tonnerres ! ça fait plaisir à entendre,
Et on voit rien qu'à l'allure des bons bougres de gardes nationaux,
Que ça ne va pas être longtemps sans craquer,
Et qu'on serait bougrement bête de faire une conciliation, tandis que dans quelques jours,

S'il ne tient qu'aux amis du Père Duchêne.

Ah ! nom de nom ! quelle brossée !

Mes amis ! comme les roussins sont foutus !

Et vive la Commune !

Quelle sacrée chopine, tonnerre !

Voyons, il y a là-bas toute une poignée de gens qui se disent députés de Paris, qui gobelottent tranquillement pendant qu'on nous bombarde !

Et qui vous foutent au nez du petit Thiers des propositions comme celles-là :

« *Le jean-foutre Thiers est nommé pour deux ans président de la République française.* »

Dame ! le bruit en a couru !

On dit maintenant que c'est pas vrai.

Vrai ou pas, le père Duchêne s'en fout un peu, et dit carrément aux jean-foutres de bavards qui sont là au milieu des chouans :

« Foutez-le donc président tant que vous voudrez ! »

Car enfin, qu'est-ce que ça peut foutre aux fédérés !

Est-ce qu'on leur a demandé leur avis, par hasard ?

Viens-y donc un peu, mon vieux, avec toute ta bande !

Ah ! si tu voyais les bons bougres qui sont à la porte Maillot, à la porte des Ternes,

Tonnerre ! ne t'y fie pas, va !

Le *Père-Duchêne*, que tu aimes tant, mon jean-foutre, est là aussi, le bougre, sur son affût.

Et, foutre ! faut pas s'y frotter !

Aussi, patriotes, au bout du compte, quand on se demanderait qu'est-ce qu'ils foutent à Versailles, nos députés,

Après tout, qu'ils y foutent ce qu'ils voudront !

Qu'ils gobelottent avec Picard ou avec Favre !

Qu'est-ce que ça fout aux patriotes,

Et au Père Duchêne, donc ?

Il n'y a plus qu'un moyen d'en finir, comme on a dit autrefois à la tribune en 48 ;

Il n'y a qu'un moyen,

Et, foutre ! c'est le canon

Hein ! patriotes.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Avis du Père Duchêne

Le Père Duchêne reçoit tous les jours une tapée de lettres à n'en pas finir, et beaucoup sont tellement longues que s'il était obligé de tout lire lui-même il y passerait sa journée.

Il prie donc ses clients qui veulent bien lui adresser des communications, de les faire le plus courtes qu'ils pourront.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 38. UN SOU N° 38.



3 Floréal an 79.

LA GRANDE JOIE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Parce que les citoyens membres de la Commune de Paris ont enfin formulé leur programme,

Où ils affirment le droit révolutionnaire;

Et sa grande ribote avec un garde national de Ménilmontant qui a foutu en bas plusieurs roussins de Versailles.

Ah ! c'est le Père Duchêne qui est content !

D'abord, foutre ! parce que les affaires de la Cité vont bougrement bien, et que les jean-foutres auront beau faire, ils ne foutront plus Paris dans l'esclavage.

Nom de dieu !

Quelle brave armée que la garde nationale !

Et le Père Duchêne est bougrement satisfait aujourd'hui !

Mais il n'est pas heureux seulement parce que les bons bougres se battent bien,

Non, foutre !

Il a encore un autre motif.

Deux dans une journée,

Ça vaut bien une chopine !

Eh bien ! le second de ces motifs, c'est que les citoyens membres de la Commune ont fait leur déclaration de principes !

A la bonne heure !

Comme ça personne n'aura plus à se plaindre !

Tout le monde sait à quoi s'en tenir !

Et le Père Duchêne peut affirmer que le citoyen qui a rédigé cette proclamation, qui est bougrement dans les intérêts du Peuple, est dans le sens de la Révolution !

Et c'est une chose qui est rudement bonne, mes bons bougres de boutiquiers, que la Révolution :

C'est elle qui vous a fait tout ce que vous êtes !

Et vous aussi, ô fils de la terre, rudes paysans honnêtes et placides, qui n'étiez rien avant 89, et qui, depuis, êtes non-seulement des hommes, mais encore des citoyens — bien que la plupart de vous ne sachiez pas ce que c'est !

Vive la Révolution, foutre !

C'est elle qui est notre mère à nous qui ne sommes ni prêtres, ni nobles, ni princes, ni rois, ni empereurs, ni jean-foutres ! — qui n'avons pour vivre ni consciences à vendre, ni bassesses à faire, ni concessions à accorder, mais seulement un cerveau pour vouloir être libres, des bras pour travailler et nous défendre !

Mais, citoyens, la Révolution est une chose qui marche ;

La Révolution est une chose qui s'améliore,

C'est une chose qui bénéficie de tout le progrès qui s'accomplit dans toute la terre, et qui s'est fait dans tout le temps écoulé,

Et c'est pour cela que son programme change,

Que sa formule varie,

Qu'il faut ajouter des articles à sa déclaration,

Car tout se perfectionne,

Et la Révolution surtout,

Puisqu'elle n'est autre chose que l'expression de l'homme à la recherche de sa loi !

Tout va bien, nom de dieu !

Et nous sommes dans le bon chemin !

Les patriotes ne seront plus foutus dedans !

Car ils commencent de comprendre tout à fait la vérité.

Ecoutez, mes bougres,

Sous la première Révolution, le citoyen Saint-Just fit une chose bougrement belle qui s'appelait :

La Déclaration des Droits de l'Homme.

Et pour l'époque c'était rudement beau !

C'était le Peuple qui se relevait !

C'était le pauvre bougre qui disait : « J'existe ! je suis quelqu'un, foutre ! Il n'y a pas que les calotins et les jean-foutres de nobles sur la terre !..... Nous travaillons, nous, et en travaillant nous devons vivre, et vivre heureux ! et ne pas nous tuer rien que pour nourrir les parasites !

Donc c'était très bien !

Mais le citoyen Saint-Just n'a pas dit le dernier mot :

Il avait consacré les droits de l'individu isolé,
Mais il n'avait pas affirmé les droits du groupe,
Les droits des hommes vivant dans le même endroit, ayant les mêmes mœurs, épris des mêmes désirs, souffrant des mêmes besoins.
Ce sont ces droits que la Commune de Paris vient de proclamer,
C'est la Déclaration des Droits du Groupe qu'elle a promulguée !
Vive la Commune de Paris !
Vivent les groupes d'hommes fédérés !
Voilà ce qu'il nous fallait, mes bons bougres ; et comme cela va rassurer tout le monde — tous les gens intelligents, et il y en a plus qu'on ne pense — de savoir où l'on va, pourquoi l'on va se battre, et mourir peut-être !
Ah ! nom de dieu !
C'est pourtant si simple de parler,
De s'expliquer,
De dire ce qu'on veut,
Ce qu'on pense !
Il n'y a rien de plus naturel !
Et c'est toujours comme ça qu'on fait quand on est honnête !
Donc, ce que veut la Commune de Paris est bien simple, bien net, bien clair :
Elle demande tout simplement que nous réglions nos affaires nous-mêmes,
Et que les gens des autres villes ne s'en mêlent pas.
De son côté elle promet de ne pas s'inquiéter de ce que les patriotes des autres villes décideront.
Est-ce que ce n'est pas justice, voyons, là, patriotes ?
Est-ce que les gens de Lille, de Bordeaux ou de Nantes savent ce dont nous avons besoin, et peuvent discuter nos intérêts aussi bien que nous ?
Nous voulons simplement qu'on nous foute la paix et qu'on nous laisse nous arranger chez nous !
Voilà !
Eh bien ! c'est dit !
Et le Père Duchêne espère que maintenant les réactionnaires ne viendront plus embêter les patriotes en leur disant :
« Ah ! ça, dites donc, nous serions bien avec votre Commune si elle voulait des choses raisonnabels, mais personne, pas même elle, ne sait ce qu'elle veut. »
Ah ! voilà leur clou rivé !
Et il n'y a plus à chercher midi à quatorze heures !
Il suffit de connaître ses lettres pour savoir quels sont les principes de la Commune de Paris !
C'est une question vidée,
Et qu'on n'assomme plus les citoyens de Paris avec ça, foutre !
Ou des coups !
Quelle chance ! Et comme tout va marcher sur des roulettes, maintenant qu'on a la certitude de ne point se foutre dedans et de ne point passer pour une bête en se collant du côté de la Commune !

C'est le Père Duchêne qui va en boire plusieurs chopines !
A preuve qu'il a déjà commencé hier soir, car il y a un citoyen garde national de Ménilmontant qui est venu trinquer avec lui !
Oui, foutre !
Et le vin commence à être rudement bon, car le soleil tape !
Seulement, c'est le prix !
Ça, c'est fort à considérer !

Eh bien ! malgré le prix, hier soir, le Père Duchêne et le citoyen garde national de Ménilmontant s'en sont fait une bosse un peu réussie,

Parce que les affaires vont rudement bien,

Parce que le citoyen garde national de Ménilmontant avait tranquillement foutu à bas une quantité de mouchards aux derniers combats de Neuilly.

Et que, foutre ! ça faisait bougrement plaisir au Père Duchêne qui se fout de la vie des roussins comme de l'an quarante !

Et qu'enfin de compte les roussins sont décidement foutus, ou peu s'en faut !

Ah ! nom de dieu !

Il n'est pas trop tôt !

Qu'on en finisse avec ces assassins, foutre !

Et vivement !

Et pas de pitié, tonnerre de dieu !

Quand on tue des femmes et des enfants à coups d'obus comme si on était des Prussiens, et pis que ça, puisque ces roussins sont nés en France, on ne mérite pas de grâce, foutre !

Qu'on en finisse !

C'est ton affaire, citoyen délégué à la guerre,

Expédie-moi ces gaillards-là,

Et qu'on ait la paix !

Qu'on puisse un peu danser la carmagnole,

Et aller le dimanche boire chopine avec la ménagère sous les feuilles, à Meudon ou à Clamart.

Le printemps te presse, citoyen Cluseret,

Et dépêche-toi d'en finir ; voici les lilas qui sont en fleur et que les patriotes n'ont pu aller voir encore !

On en apporte par bottes dans Paris,

Mais ça n'est pas ça,

C'est sur pied qu'il faut les voir !

Le Père Duchêne connaît ça.

Il aime les fleurs,

Et rien ne lui met de la joie au cœur comme d'aller le soir hors de la Cité, boire le vin clair, le vin rose, le vin charmant, sous les arbres où chantent les oiseaux !

Il est ému,

Et son bonnet rouge en frémit sur sa tignasse, foutre !

Ah ! quelle joie !

Certes, il ne manque pas de fleurs dans Paris,

Et il n'y eut jamais un tel printemps,

Et comme on voit bien que nous sommes en floréal !

C'est un déluge de roses dans les rues !

Un peu plus, on dirait : il y en a trop !

Mais ça n'est pas la même chose que de les respirer dans les bois où saignent les fraises,

Et où les patriotes s'en iront quand l'insurrection sera comprimée.

Un peu de patience, mes bons bougres !

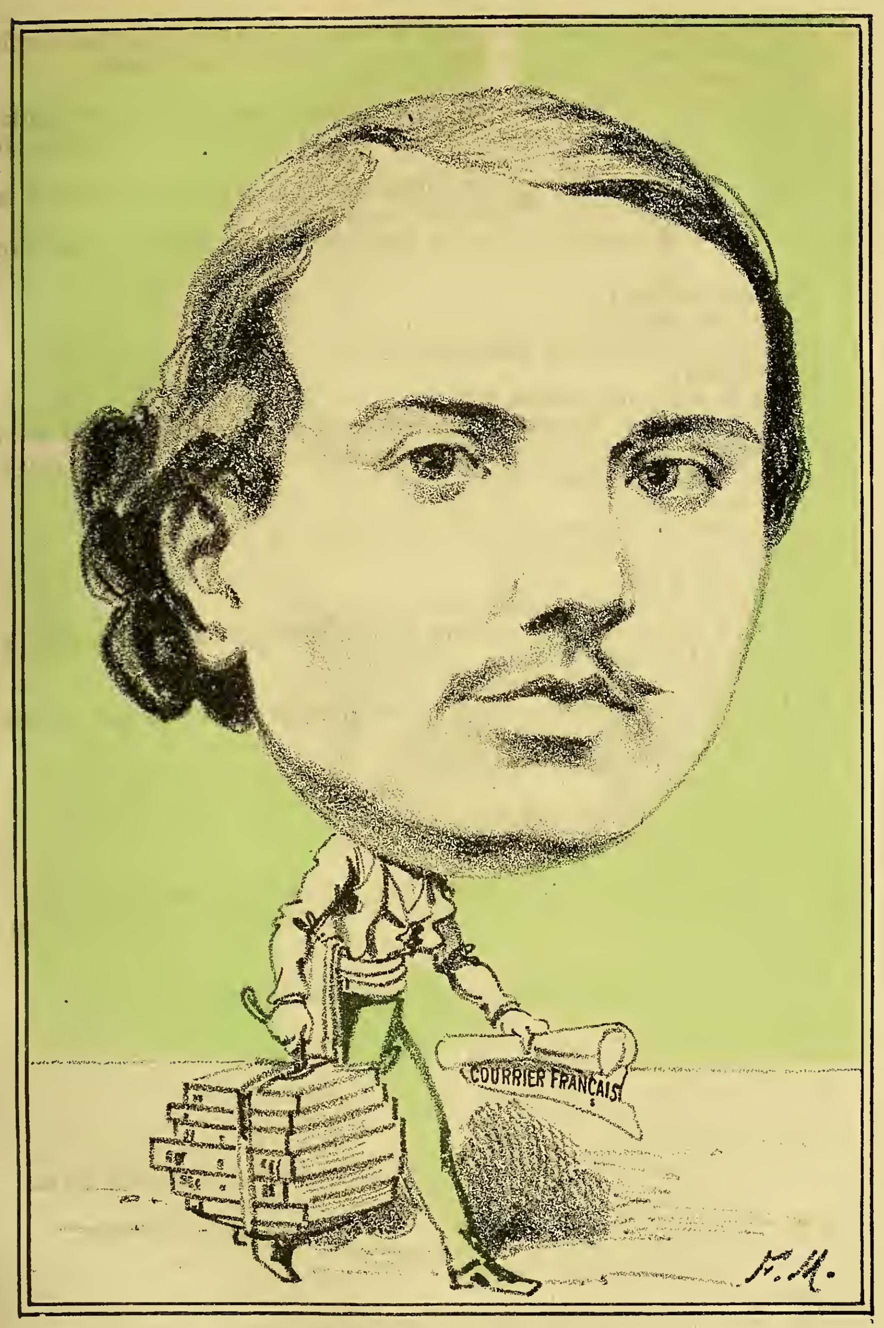
Un peu de patience et de courage,

Tout sera fini bientôt.

C'est alors que le Père Duchêne fermera sa boutique de fourneaux,

Et au lieu de vivre toute la journée dans la poussière du charbon, dans l'odeur de la poudre, dans le bruit de la guerre,

Il s'en ira à la campagne, ici tout à côté de la chère Cité de Paris ;



VERMOREL (AUGUSTE)

Né à Dénicé, près Lyon, en 1841.

L'un des Ecrivains démocratiques les plus persécutés sous l'Empire. Auteur de talent et relativement modéré. Fondateur du Courrier Français, mort sous le coup des amendes et des mois de prison. Vermorel était à la Commune l'adversaire résolu des mesures violentes et arbitraires.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Et une fois que toutes les Communes de la Nation seront bien réconciliées ensemble,
Il pense bien qu'on lui enverra des quatre coins de la France des patriotes pour boire chopine avec lui :
Le Père Duchêne fera sous la treille sa fête de la Fédération !

Voyons, foutre! il faut décidément prendre des mesures!
Car, de l'avis de tout le monde,
Il ne faut pas que ça dure toujours !
Il faut qu'on se dépêche d'en finir!
Et de foutre un de ces jours une telle brossée aux jean-foutres de Versailles, qu'ils n'aient jamais plus envie de foutre leur nez dans nos affaires,
Et qu'ils laissent tranquille notre bonne Commune de Paris qui, aussitôt que les affaires des jean-foutres vont être réglées,
Va vous prendre de ces mesures qui seront bougrement dans l'intérêt des patriotes !
Tonnerre de dieu ! voyons, on ne peut pas toujours entendre le canon et ces sacrées mitrailleuses péter sur les remparts.
Foutre ! il vaudrait bougrement mieux, au lieu de ça, entendre les coups de marteaux sur les enclumes de l'atelier ;
Et ça réjouirait bougrement plus le Père Duchêne de voir nos patriotes avec un bon bourgeron en toile bleue, que de les voir depuis six mois avec ces sacrées capotes de garde national !
Est-ce que ça ne vaudrait pas mieux, voyons, maintenant que les feuilles sont vertes,
D'aller boire une bonne chopine le dimanche sous la tonnelle,
Avec la femme et les enfants,
Voyons, foutre ! ça ne vaudrait-il pas mieux ?
Eh bien ! alors, finissons-en !
Et vite, nom de dieu !
Mais pour ça, qu'est-ce qu'il faut faire ?
Il faut marcher, foutre !
Il faut aller tous battre ces sacrés roussins !
Et personne, à moins d'être un jean-foutre, n'a le droit de se croiser les bras, pendant que les bons bougres vont se faire crever la peau !
Ah ! s'il s'agissait d'autre chose, passe encore !
Mais, foutre ! aujourd'hui, tout le monde reconnaît que les jean-foutres de Versailles ne peuvent pas faire notre affaire,
Et que la Commune seule peut nous empêcher qu'on foute dans la mélasse notre République !
Alors, foutre! pourquoi y en a-t-il qui ne veulent pas marcher ?
Pourquoi donc a-t-on fait un décret, alors ?
Pourquoi donc, dites un peu ?
Est-ce qu'on ne va pas bientôt foutre la main sur le poil à tous les réfractaires ?
Foutre ! qu'on les cherche !
D'abord, la première chose à faire, bien entendu, c'est de les désarmer.
Car, à quoi leur sert d'avoir un fusil ?
Et il y en a encore bougrement des patriotes qui n'en ont pas,
Ou qui n'ont que de sacrés fusils à piston,

Des jean-foutres de fusils, quoi !

Au lieu d'avoir de solides chassepots qui vous démolissent un roussin à huit cents mètres !

Et le jean-foutre Trochu avait d'abord foutu les meilleurs fusils à ceux qui ne veulent pas marcher aujourd'hui avec nous,

Et avait donné les plus mauvais aux patriotes,

Et encore, il aurait bougrement voulu les reprendre !

Mais il ne fallait pas s'y frotter !

Rendre son fusil, foutre !

Donc, voyez-vous, citoyens membres de la Commune, il faut activer le désarmement de tout ce qui ne veut pas se battre aujourd'hui pour la défense de nos droits et l'avènement de la Révolution !

Et puis, ce n'est pas tout encore ?

Le Père Duchêne va vous proposer une idée qui est venue hier soir à un patriote ;

Ça serait de foutre une amende à ceux qui peuvent payer !

Car enfin, nom de nom ! ça serait trop fort que ces bougres-là profitassent de la Révolution sans y avoir foutu les mains,

Comme s'ils étaient là uniquement pour empocher l'argent que les patriotes vont leur foutre dans la main, une fois qu'ils auront foutu à la porte les jean-foutres qui sont cause que le travail est arrêté, parce que ce sont eux qui ont excité les patriotes à la guerre civile !

C'est-il une idée patriotique, citoyens membres de la Commune, que celle que vous propose ici le Père Duchêne ?

Et puis, foutre ! il y a encore la cour martiale ;

Car enfin, pourquoi donc y en aurait-il qui ne marcheraient pas,

Quand il s'agit des intérêts de la Cité !

Et qu'ils en profiteraient tout comme s'ils étaient de bons patriotes.

Ah ! foutre ! ça serait trop fort !

Nom de dieu, le Père Duchêne a débiné ce matin un sacré truc des jean-foutres Versaillais, qui est encore pas mal canaille.

Ecoute bien, mon brave directeur des Postes, c'est toi que ça regarde,

Et il faut que tu ouvres l'œil tout de bon,

Afin qu'on ne te foute pas dedans, ni nous non plus.

Figure-toi que le brave Jean-Bart, qui est un fameux ami du Père Duchêne, a reçu ce matin une lettre d'un bon bougre de son département.

Le Père Duchêne — un vrai malin qui ne se laisse pas monter le coup généralement — a voulu savoir comment le poulet avait pu parvenir,

Et alors Jean-Bart lui a raconté qu'un bougre du pays l'avait apporté dans sa poche,

Et qu'en arrivant à Paris il l'avait tranquillement foutu dans la boîte avec le timbre qui était dessus.

Avec le timbre qui était dessus !

Nom de dieu !

Tu vois le coup maintenant, mon brave homme ?

Hein !

Quels filous ça fait que ces honnêtes gens-là.
Ils ont tout bonnement emporté avec eux, quand ils ont foutu le camp, des tapées de timbres-poste tout neufs qui étaient en réserve pour la vente de Paris,
Et, foutre ! il devait y en avoir pour de l'argent,
Peut-être plusieurs millions, nom de dieu !
Et puis, maintenant, ces escrocs-là vendent les timbres de la Commune dans les départements,
Ce qui fait que notre poste à nous se trouve volée comme dans un bois.
Qu'elle distribue des masses de lettres pour rien ;
Qu'elle se donne un mal de chien gratis,
Et que ce sont les jean-foutres qui empochent tous les monacos.
Qu'est-ce que tu dis de ça, citoyen délégué aux postes ?
Tu dis que tu ne veux pas de ça, n'est-ce pas?
Tu dis qu'il faut empêcher quand même les jean-foutres d'insurgés de continuer leur petit commerce à nos dépens,
Et qu'il faudrait être bougrement bête pour s'esquinter le tempérament à leur foutre des rentes.
Sans ça, ce n'aurait pas été la peine de leur foutre du balai.
Il n'y avait qu'à continuer l'ancien système.
Eh bien ! mon vieux, si tu es là-dessus de l'avis du Père Duchêne, voilà comment tu dois procéder :
Tu vas tranquillement donner ordre au brave Camelinat, qui est notre délégué à la Monnaie, de faire fabriquer tout de suite de nouveaux timbres à deux sous.
Avec une nouvelle effigie qui ne ressemble plus du tout à l'ancienne,
Quelque chose de bien, là.
Une belle femme qui ait de l'œil,
Et qui ait l'air d'une bonne bougresse de patriote,
Avec un beau bonnet rouge sur la tête, nom de dieu !
Et surtout que ça soit soigné,
Et que ça donne tout de suite une crâne idée de notre Commune.
Quand ça sera fait, tu préviendras les Parisiens que tous ceux qui ont chez eux d'anciens timbres, doivent les échanger contre de nouveaux avant tel jour.
Et, passé ce délai, les vieux ne vaudront plus rien.
Voilà !
Comme ça, les filous de Versailles ne pourront plus nous foutre dedans,
Et nous faire trimer à porter leurs lettres gratis,
Ce qui est une fameuse infamie,
Attendu, nom de dieu ! que des gens qui se battent les uns contre les autres devraient avoir au moins la délicatesse de ne pas se voler comme ça...
Mais ces gens-là ne respectent rien ;
Ça serait à dégoûter de l'humanité, quoi !
Mais Versailles, ce n'est pas de l'humanité, eh !

Foutre ! le Père Duchêne revient encore aujourd'hui sur une proposition qu'il a déjà faite, dans une de ses feuilles, aux citoyens membres de la Commune,
Pour qu'ils songent un peu aux pauvres mères de famille,

Aux bonnes patriotes qui n'ont que leurs fils pour les soutenir,

Et qui, maintenant sont sans aucun moyen d'existence,

Parce que leurs fils, qui sont de bons bougres, qui aiment la Révolution, vont s'aligner en face des gendarmes.

Voyons, foutre! ô mes bons bougres de la Commune, il faut songer à ça!

Ça ne serait-il pas une mesure à prendre et qui serait bougrement patriotique,

De donner à toutes les veuves qui ont leurs fils dans la garde nationale,

Les 75 centimes qui sont accordées aux femmes des patriotes?

Voyons, nom de nom! ça serait juste!

Et si le Père Duchêne ne vous en a pas reparlé depuis longtemps, c'est qu'il croyait que vous y aviez déjà songé,

Car enfin, quand on va risquer sa vie,

On est, foutre! bougrement plus tranquille quand on sait qu'on ne laisse personne en peine derrière soi,

Et on marche crânement aux roussins, allez!

Il faut voir comme on en démolit, de ces jean-foutres-là!

Ah! nom de dieu! le Père Duchêne est bougrement content toutes les fois qu'il entend ronfler le canon des fédérés,

En voilà encore de démolis, foutre! se dit le Père Duchêne.

Et on y va avec bougrement de plaisir, allez!

Aussi, citoyens membres de la Commune, vraiment ça ne serait pas vous montrer reconnaissants envers les patriotes qui se battent pour la Révolution,

Si vous ne decrétiez pas tout de suite ce que vous demande le Père Duchêne!

Et ça produira un bougrement bon effet sur les patriotes!

Et on dira: « A la bonne heure, au moins, notre brave Commune, elle songe aux pauvres bougres! »

Allons, allons, citoyens, encore cette mesure-là!

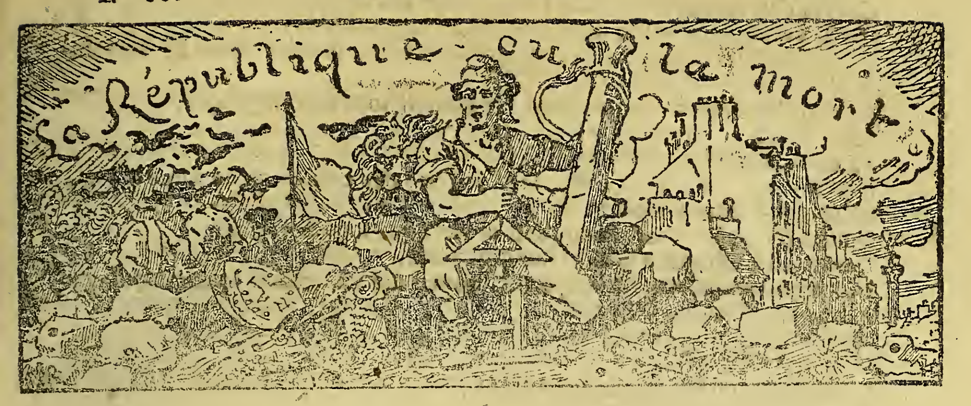
C'est justice, foutre!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Aujourd'hui, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la troisième série brochée de ses feuilles, numéros 21 à 30, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 13.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 39. UN SOU N° 39.



4 Floréal an 79.

LA GRANDE COLÈRE
DU
PÈRE DUCHÊNE

Contre les hommes qui foutent leur démission de membres de la Commune,

Et qui ne craignent pas de laisser les patriotes dans la peine;

Avec sa grande motion pour que la Commune réclame, par tous les moyens possibles, la mise en liberté du citoyen Blanqui, détenu par les jean-foutres de Versailles.

Non de dieu, patriotes !
Le Père Duchêne ne s'attendait pas à celle-là !
Et, foutre ! c'était bien la dernière chose qui pouvait lui venir à l'idée,
Qu'il pouvait se trouver parmi ses amis,
Des bougres qui foutent leur démission de membres de la Commune,
Tout comme s'ils se foutaient des intérêts de la Cité,
Et de l'avenir de la Revolution !

Aussi, c'est avec une grande tristesse que le vieux Père Duchêne vous parle aujourd'hui, patriotes !

Et, foutre ! il aurait brisé sa plume,
Et foutu là, de douleur et de rage, toutes ses feuilles,
Car il avait placé sa foi dans ses amis les patriotes ;
Il s'était dit qu'ils suivraient la ligne droite, ne voyant que la Révolution,
Laissant de côté tout sentiment personnel, tout amour-propre,
Tout, même la conscience !
La conscience !
Oui, foutre ! est la plus belle, la plus pure des choses qu'on aime !
Mais qui, foutre ! n'est rien,
Quand il s'agit d'une Révolution devant qui tout doit plier,
Devant qui l'homme tout entier doit périr,
Parce que sa mort à lui disparaît, noyée dans le grand courant qui conduit les peuples à la Liberté !

La Révolution doit nous faire libres,
Nous le serons, foutre !
Et si pour cela il nous faut être esclaves un instant, soyons-le !
Ça en vaut bien la peine !
C'est la grande raison, citoyens démissionnaires, pour laquelle le Père Duchêne qui, foutre ! vous aimait de tout son cœur, vous le savez bien,
Vous dit aujourd'hui :
Vous vous êtes écartés de la ligne ;
Vous avez éliminé, trahi la Révolution en vous faisant entrer en ligne de compte avec elle !
Vous avez invoqué votre conscience personnelle, tandis que vous ne deviez invoquer que l'idée révolutionnaire ;
Vous passerez peut-être pour des purs, mais vous aurez peut-être aussi toute votre vie ce remords : pour conserver intacte votre conscience que vous croyez juste et qui se trompe aujourd'hui :
Vous aurez aidé à la défaite de la Révolution !

A ceux qui, avant vous, ont déjà donné leur démission, le Père Duchêne a dit carrément :
Vous êtes des jean-foutres !
A vous, citoyens, qui avez toujours été les amis du Père Duchêne, qui l'avez aidé souvent de vos conseils, qui l'avez admiré quelquefois, — hein !
Il vous dit, le Père Duchêne :
En donnant votre démission de membres de la Commune, en désertant le pouvoir au moment où le danger se dresse plus terrible de jour en jour ;
Quand les jean-foutres de Versailles, nom de dieu ! pour écraser la Révolution, emplissent les poches de Guillaume, afin d'avoir le droit et le pouvoir de nous bombarder encore plus ;
Quand chaque coup de canon qui résonne à nos oreilles nous annonce peut-être un nouveau massacre des patriotes, si ce n'est pas le triomphe de la Révolution ;
A ce moment suprême, à cette heure terrible qui sonne la vie ou la mort d'un Peuple,
Citoyens, vous trahirez la Révolution en ne lui offrant plus votre concours ?
Vous, sur qui le Peuple compte ?
Vous qui étiez la lumière de la Commune, et qui, par votre retraite, lui faites défaut ?

Citoyens, les patriotes n'ont plus qu'une chose à faire :
Vous oublier, s'ils triomphent; vous maudire, s'ils sont vaincus !

Maudire ceux qui abandonnent la cause, et qui pèsent aujourd'hui dans la balance de notre victoire et de notre défaite !
Nous avons mis cent ans, plus peut-être, pour faire ce que nous avions si souvent ébauché ;
Nous avons présenté bravement aux balles royalistes nos poitrines si souvent trouées déjà !
Il nous a fallu passer par bien des défaites ;
Rougir de sang les pavés de Février; nous briser les ongles aux murs de Doullens et du Mont-Saint-Michel !
Juin nous a vus, sanglants, vaincus, désespérés, mouiller de nos larmes de rage la cale des pontons !
Lambessa, Cayenne, sont là pour témoigner de nos défaites et des victimes.
Le 22 janvier, lui aussi, a eu ses morts ; et nous voyons encore les fusils des Bretons s'allonger derrière les carreaux de l'Hôtel-de-Ville !
Et toutes ces victimes de la foi révolutionnaire ne sont pas venus baiser votre main qui signait peut-être la défaite de la Commune, la transportation, la mort des patriotes !

Ah ! citoyens,
Vous avez mal fait !
Votre conscience est nette, peut-être !
Mais qu'est donc la conscience d'un homme, quand il s'agit du triomphe d'une cause : la seule qui existe, qui soit juste, que vous admirez, et pour laquelle vous-mêmes avez sacrifié si souvent votre liberté ?
Le Père Duchêne vous le dit avec une grande tristesse ;
Il vous le dit avec toute la sincérité de son cœur, comme il parle toujours aux patriotes,
Si elle triomphe — et elle triomphera, foutre ! malgré que vous lui fassiez défaut — les patriotes doivent vous oublier, ne plus écouter la voix de ceux qui les abandonnent !
Aujourd'hui que nous devons vaincre ou mourir !
Aujourd'hui que la Révolution a besoin, plus qu'en tout autre moment, entourée qu'elle est par les trahisons et les lâchetés des jean-foutres,
De toutes les forces de son âme, de toutes les lumières de ceux qui l'aiment et qui ont consacré leur vie à son triomphe !
Encore une fois, citoyens membres de la Commune qui avez donné hier votre démission,

Le Père Duchêne vous dit :
Vous trahissez la Révolution !
Si elle succombe jamais, vous pouvez en revendiquer votre part de responsabilité !

Ah ! le Père Duchêne, qui vous connait, sait bien ce que vous allez lui répondre ;
Il sait les raisons que vous allez invoquer.
Mais elles sont fausses !
Vous vous trompez, patriotes !

Votre conscience ! Avez-vous donc plus foi en elle qu'en la Révolution ?

C'est de l'égoïsme, citoyens !

Et du plus pur !

Les jean-foutres l'invoquent aussi !

Le bougre Danton, un qui s'est trompé quelquefois, mais qui, foutre ! n'avait pas froid aux yeux, et foutait au nez des calotins et des *ruraux* du temps des propositions bougrement patriotiques,

N'a-t-il pas dit un jour :

« Périsse ma mémoire, foutre ! »

Ce qui voulait dire :

« Périsse ma conscience ; périsse moi-même ; périsse tout, plutôt que la Révolution !

« Passons aux yeux des générations futures pour un buveur de sang, pour un jean-foutre !

« Qu'est-ce que ça me fout au bout du compte, si la Révolution est sauvée ! »

Le Père Duchêne est de cet avis-là !

Et vous, patriotes ! qui allez vous faire tuer par les gendarmes et les roussins,

Vous qui laissez, dans votre foyer, inquiète, le cœur brisé par l'attente, une famille que vous aimez,

N'avez-vous pas dit aussi, en passant le seuil de votre maison, le fusil chargé sur l'épaule,

N'avez-vous pas, avec votre dernier regard vers la mère de famille, vers les enfants roses aujourd'hui, orphelins demain, peut-être,

N'avez-vous pas dit :

« Périsse tout, plutôt que ma foi révolutionnaire ! »

Tout s'efface devant ce grand amour, le seul pour lequel les patriotes doivent tout sacrifier, tout ! Le Père Duchêne vous le dit encore :

Tout, jusqu'à la conscience, souvent faussée devant la Révolution, symbole éternel du droit et de la justice !

Et qu'est-ce que ça nous fout, voyons, à nous, patriotes, que telle ou telle loi votée par tels ou tels jean-foutres ne vous mette pas dans la légalité ?

Vous invoquez-là de mauvaises raisons, foutre !

Et le Père Duchêne s'étonne de vous voir ainsi abandonner la ligne droite !

Est-ce qu'on a à s'occuper de cela, aujourd'hui ?

Vous faites fausse route avec ces raisons-là ; et vous foutez la Révolution dans l'ornière d'où vous deviez justement, comme c'est le devoir de tout bon patriote, essayer de la faire sortir,

La légalité !

Ah ! nom de dieu ! vous tombez là dans une sacrée erreur : et, si le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans lui-même, vous frisez bougrement ce sacré préjugé de la majorité !

Voyons, foutre ! la majorité, vous savez pourtant bien que c'est la plus foutue sottise qu'on ait jamais vue !

Et le Père Duchêne n'a pas besoin de vous donner des conseils là-dessus !

Et puis, tenez, citoyens démissionnaires, puisque vous vous retirez de la Commune, et que vous avez l'air de vous foutre un peu — ce qui est mal — des patriotes qui vous avaient confié la défense de leurs droits et que vous laissez dans la peine,



PROVINCE

IMP. TALONS.

CANTAGREL.

Le Père Duchêne en profite pour parler un peu du citoyen Blanqui,

Un vrai citoyen, celui-là, que le Père Duchêne a vu, nom de nom ! toujours se foutre du côté des patriotes,

Et dont on n'a pas encore réclamé d'une façon énergique la mise en liberté par les jean-foutres de Versailles !

En voilà un qui ne s'amusera pas à la moutarde, et qui ne foutra pas sa démission !

Ah ! foutre ! c'est lui qui fera des décrets bougrement patriotiques, qui sera la lumière de la Commune, parce que tous les bourgeois de Paris reconnaissent maintenant qu'il avait bougrement raison, et que si on l'avait écouté, il aurait foutu dans la mélasse tous les jean-foutres qui nous ont trompés,

Et qui, aujourd'hui, nous bombardent comme de sacrés roussins qu'ils sont tous !

Enfin, c'est vrai, ça !

Si on l'avait écouté, voyons, patriotes

Ne vous disait-il pas la vérité ?

Tout le monde est de cet avis-là maintenant !

Eh bien ! c'est aujourd'hui qu'on doit le réclamer carrément !

Et foutre ! il ne foutra pas sa démission, lui ! aussi les patriotes ne l'oublieront-ils pas,

Comme c'est leur devoir et leur droit vis-à-vis de ceux à qui ils avaient confié le triomphe de la Révolution,

Et qui, aujourd'hui, foutent le camp,

Comme si ils en avaient le droit !

Foutre ! foutre ! citoyens démissionnaires, le Père Duchêne n'est plus votre ami,

Et vous vous en mordrez les ongles, allez, citoyens Pyat et Rogeart !

Si jamais la Révolution est foutue encore une fois !

Heureusement qu'il y a encore des patriotes qui, eux, ne foutent pas le camp comme ça !

Et qui combattront jusqu'au dernier instant !

Pour fonder la Révolution,

Ce que vous n'aurez pas voulu faire,

Si vous ne retirez pas votre démission, foutre !

Maintenant qu'il en est encore temps !

Allons, allons, patriotes, ne désertez pas ainsi la Révolution qui vous aime et qui compte sur vous !

Le Père Duchêne ouvre l'œil !

Tiens, nom de dieu, il y a bougrement longtemps que le Père Duchêne n'a pas causé avec le délégué à la guerre.

Eh bien, foutre ! il va réparer aujourd'hui le temps perdu,

Et lui foutre dans la main, d'un seul coup, tout ce qu'il a à lui dire.

Et, sacré tonnerre ! il n'y en a pas mal !

Tu vas voir ça, mon vieux !

D'abord et d'une, pour commencer par le commencement, le Père Duchêne trouve que tu es toujours un bougre, mais que tout de même ça ne va plus tout à fait aussi bien que dans les premiers jours.

Voyons, nom de dieu ! ce n'est pas le moment de rigoler, foutre !

Pas de flême, ou nous sommes foutus !

Ainsi, par exemple, il ne faut pas laisser plus longtemps des fusils dans les mains des jean-foutres d'aristos.

Ce n'est pas la peine de foutre des affiches blanches sur tous les murs pour ordonner à ces bougres-là de rendre leurs armes,

Si on leur permet de se foutre des affiches et du reste.

C'est qu'il n'y a pas à blaguer là.

Tant que les bataillons de jean-foutres, qui ne veulent pas servir la cause de la Commune, ne seront pas désarmés, ça ne pourra pas marcher comme il faudrait.

Ça se comprend, nom de dieu !

On ne peut pas regarder devant soi et derrière en même temps,

Et ouvrir l'œil de trente-six côtés à la fois.

Ca foutrait trop le torticolis.

Eh bien, alors ?

Comment veux-tu que les braves fédérés foutent de la bonne besogne devant les sacrés roussins de Versailles,

S'ils sont obligés de tourner la tête pour lorgner ce qui se passe du côté des jean-foutres de Paris !

Il faut que tu t'arranges pour que les bons bougres n'aient pas tant de choses à faire,

Pour qu'ils puissent démolir en toute sécurité les gueules de roussins,

Et pour qu'on se foute enfin des coups de torchon sérieux, sans être obligé de penser à autre chose.

Voilà ce qu'il faut, pour que ça marche !

Et pour ça, citoyen délégué, tu n'as qu'à faire appliquer tranquillement ton décret sur le désarmement des bataillons rebelles.

Ça n'est pas malin, comme tu vois.

Maintenant, il y autre chose :

Et ton autre décret sur l'incorporation des citoyens de 19 à 40 ans, qu'est-ce que tu en fous ?

Ça marche-t-il comme tu voudrais ?

Le Père Duchêne craint bien que non.

Tous les jours il rencontre sur son chemin un tas de mauvais bougres qui se portent comme des charmes,

Et qui ne sont pas plus de la garde nationale que le jean-foutre de grand-turc.

Il y a des aristos, des domestiques, des garçons de café,

Toutes sortes de mauvais citoyens qui ont reçu une sale éducation politique,

Et qui n'ont pas pour un sou de sans-culottisme.

Tout ça se fout de toi et de ton décret.

Et le Père Duchêne t'avoue que ça l'attriste bougrement de voir que ce sont toujours les mêmes patriotes qui vont se faire casser la gueule pour la défense de notre Commune,

Et que cette injustice-là, qui est bougrement anti-patriotique, a l'air de vouloir durer.

Dépêche-toi, mon vieux délégué, d'en finir avec les fainéants !

Tu as des casernes ?

Fous-les dedans pour quelque temps !

Quand ils auront goûté de la chose, ils ne pourront plus s'en passer.

Et puis, au besoin, s'ils ont l'air de caner,

En avant, les grands moyens, foutre !

La cour martiale n'est pas faite pour les chiens.

Il faut faire quelques exemples, vois-tu.

Ça fera réfléchir les jean-foutres qui se cachent,
Et ça satisfera bougrement les patriotes qui vont au feu.
Seulement, une chose qui ferait aussi rudement plaisir à ces bons bougres,
Ça serait de voir qu'on s'occupe enfin de ne les laisser manquer de rien, pendant qu'ils se cognent,
Et qu'ils reçoivent toujours à temps de quoi se garnir les deux tubes :
Le fusil et l'estomac !
Du pain pour les bons bougres,
Et du plomb pour les roussins.
Voilà ce qu'il faut, nom de dieu !
Et avec ça, il n'y a pas de danger que ça ne marche pas.
Ah ! tonnerre ! quelles jolies piles on se foutrait !
Mais, voilà !
Il faut ce qu'il faut !
Et quand ça n'y est pas, ça n'y est pas !
Le Père Duchêne ne connaît que ça,
Et il le dit, foutre ! comme il le pense,
Parce qu'il vaut mieux que ces choses-là, qui sont bougrement utiles, soient dites par un bougre d'ami, qui n'y met pas de méchanceté, que par un jean-foutre d'adversaire qui profite de l'occasion pour monter des coups !
Le vieux bougre de marchand de ferraille est un rude finaud,
Et il s'aperçoit bien qu'il y a des chenapans qui sont bien aise quand ça cloche,
Et qui exploitent tout ce qui se rencontre pour décourager les braves soldats de la Commune,
En leur faisant croire des choses qui ne sont pas.
C'est justement pour ça qu'il te prévient, citoyen délégué.
Et il t'engage à ouvrir l'œil,
Et à ne pas donner prise aux accusations.
N'oublie pas, mon vieux, que tu serais responsable, le cas échéant, des crimes que tu aurais laissé commettre.
Et à cette heure, les négligences sont des crimes !
Si tu vois quelque part quelque chose de louche, tape dans le tas,
Et ne bronche jamais sur la consigne.
Défends ta peau, en défendant la nôtre,
Et n'aie pas peur de prendre des mesures, foutre !
Prendre des mesures, tout est là.
Tu es révolutionnaire, ou tu ne l'es pas, n'est-ce pas ?
Si tu ne l'es pas, qu'est-ce que tu fous à la Commune ?
Si tu l'es, montre-le, nom de dieu !

Une chose qui intéresse bougrement le Père Duchêne, c'est de savoir ce qu'on fout des diamants de la Couronne,
Pure curiosité, quoi ?
Maintenant qu'il n'y a plus de couronne, le Père Duchêne ne voit pas pourquoi il y aurait des diamants attachés à la profession de roi !
Foutre !
Si on met des appâts comme ça au bout du gouvernement, les jean-foutres de prétendants ne cesseront pas de faire des tentatives pour foutre le Peuple dedans, et pour remplacer par leur gueule l'image de la République sur les pièces de cent sous !
Et il ne faut pas, foutre !

Nom de dieu, non, il ne faut pas !

Ah ! si on avait écouté le Père Duchêne, il y a longtemps qu'on aurait foutu leur indemnité aux Prussiens,

Et qu'au lieu d'accabler les pauvres bougres de contributions, on aurait fait entrer dans le compte tous les bibelots qui ne nous servent à rien,

Et qui sont tout simplement des attraits pour les mauvais bougres qui ne cherchent qu'à foutre le Peuple dans l'esclavage !

Allons, citoyens membres de la Commune,

Foutez tout ça aux Prussiens,

Comme ça, l'argent ne sortira pas de France ;

Nous conserverons un peu de numéraire pour remonter nos affaires, et faire rouler le commerce :

Il n'est pas trop tôt qu'il reprenne,

Et qu'on travaille, foutre !

Ou nous ne boirons pas chopine d'ici longtemps !

Quelqu'un qui est bougrement content aujourd'hui,

C'est le Père Duchêne.

Ah ! voilà qui surprend et qui exaspère les jean-foutres, qui voudraient bien voir le Père Duchêne toujours en colère, parce que ce serait signe que les affaires de la Cité ne vont pas bien !

Eh bien ! mes bougres, aujourd'hui vous aurez le nez refait !

Et savez-vous pourquoi ?

Parce qu'il est arrivé ce matin à Paris un ami du Père Duchêne qui lui a dit :

« Vieux, tout va bien

» Nous avons beau avoir eu les Prussiens en France !

» Vous avez beau avoir la guerre civile !

» Ça n'empêche pas le blé de pousser !

» Et je te réponds, vieux, que la moisson sera rudement belle; cette année ! »

— Et la vigne ? dit le Père Duchêne. »

« La vigne est bien aussi, dit le bon bougre,

» Nous aurons de bon vin pour nous refoutre un peu de sang dans les veines,

» Et tu verras comme les raisins qui rougiront à l'automne auront une tournure réussie ! »

Allons, allons ! tout va bien !

Les jean-foutres auront beau faire : ils ne foutront plus le Peuple dans la misère.

Ils nous ont ruinés... Ils nous ont trahis !

Ils font mieux, les misérables !

Ils nous déciment, et cherchent à nous affamer encore !

Ils n'y réussiront pas !

La gredinerie du monde n'empêche pas la Nature de donner ses œuvres et le soleil de féconder la terre !

Le Père Duchêne, à qui les assassins de Versaillss en veulent tant, parce qu'ils savent qu'il soutient bougrement les intérêts de la Cité, n'en ira pas moins, en messidor, voir les coquelicots dans les blés et les pêches dans les vignes.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



5 Floréal an 79.

Ils n'ont pas payé, foutre!

OU LE

GRAND AVERTISSEMENT

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens membres de la Commune, pour qu'ils paient la contribution de guerre que les insurgés de Versailles n'ont pas encore soldée;

Avec sa motion bougrement patriotique,

Et son entrevue avec deux citoyennes qui ont l'œil, et qui comprennent rudement les intérêts de la Cité!

Foutre!
Le Père Duchêne n'est pas content,
Parce qu'il y a de réactionnaires qui s'agitent,
Et qu'on ne prend pas des mesures, nom de dieu!
Ah! les mesures,

Tout est là,
Et si on n'en prend pas, méfiez-vous, citoyens membres de la Commune !
Le Père Duchêne vous le dit : tout ira mal !
Il vous le dit,
Non pour vous, foutre !
Le Père Duchêne vous aime beaucoup — bien que depuis huit jours, un peu de son cœur se soit retiré de vous, —amis au fond, que vous périssiez, que vous soyez abimés, que vous disparaissiez dans la tempête,
Il s'en fout pas mal !
Le vieux a heureusement l'indifférence la plus absolue pour les individus,
Et il ne s'inquiète que de l'idée !
La Révolution est un torrent qui emporte dans ses flots les faibles qui n'ont pas la force de la traverser sans s'y noyer,
Et elle roule, sans les épargner, les cadavres !
Le Père Duchêne croit que l'ingratitude politique est une vertu !
C'est pour cela, citoyens membres de la Commune, qu'il se croit obligé de vous déclarer qu'un peu à la fois il se détache de vous,
Qu'il n'a plus pour vous cette tendresse des premiers jours,
Et que vos lenteurs, vos hésitations, vos faiblesses, le font rudement ouvrir l'œil sur vos consciences !
Le Père Duchêne n'est pas l'homme d'un homme, ni même d'un groupe !
Il a vu, foutre ! trop d'hommes et trop de choses pour se laisser foutre dedans !
Eh bien ! croyez-le, citoyens membres de la Commune,
En ce moment, vous êtes sur le point de n'être plus la vraie expression du Peuple, la pensée exacte de vos mandataires !
Il semblerait que vous ayiez peur !
Peur, nom de dieu !
Peur !
Le Père Duchêne n'a jamais compris ça, par exemple !
Et vous seriez de bien infâmes jean-foutres, si vous vous permettiez d'avoir peur !
Si vous avez peur, retirez-vous !
Si vous n'avez pas peur, prouvez-le !
Le Père Duchêne vous a fait plusieurs propositions bougrement patriotiques : vous êtes restés sourds !
Vous avez vous-mêmes fait des décrets,
Vos décrets restent non avenus !
On se fout de vous, nom de dieu !
Et, sacré tonnerre, le Père Duchêne est fâché de vous le dire, on a raison !
Vous permettez qu'on vous blague,
Et en temps de guerre !
Ah ! si le Père Duchêne n'était pas de vos amis,
Il vous en dirait bien d'autres !
Où est votre décret sur la Colonne ?
Où est votre décret sur la levée de 19 à 40 ans ?
Où est votre décret sur les loyers ?
Où sont tous vos décrets ?
Ah ! foutre ! foutre !
Il est si facile de ne pas rendre des décrets !
Mais il est si jean-foutre de ne pas les faire exécuter, une fois qu'on les a rendus,

Que le Père Duchêne ne peut songer à tout cela sans avaler de travers seulement un doigt de vin !

Et puis,

Et puis, foutre ! vous n'avez pas encore payé aux Prussiens la sacrée indemnité !

Et il faut bien pourtant qu'on la paie, puisqu'on la doit !

Qu'est-ce que vous foutez à la Commune, au lieu de payer !

Est-ce que vous ne voyez pas que ce serait la vraie politique de foutre leur argent aux Prussiens !

Ah ! nom de dieu !

Peut-on être aussi aveugle que ça, et ne pas voir des choses si simples !

C'est pourtant clair comme le jour qu'il faut d'abord débarrasser le territoire et nous emparer des forts,

Ou du moins,

Assurer à la Cité la neutralité des casques, et lui donner la certitude que, s'ils ne nous abandonnent pas les forts, du moins ils ne les livreront pas aux insurgés de Versailles, et que nous aurons une ligne de démarcation du côté droit !

Il faut être de foutus magots pour ne pas comprendre ça !

Ou, le comprenant, de sacrés fesse-Mathieu et des bougres de ladres pour ne pas payer !

Et le principe !

Nom de dieu !

Le principe :

Payez, vous serez considérés !

L'influence sur la province,

Qu'est-ce que vous en foutez ?

Ah ! ça ne va pas, ça ne va pas,

Et le Père Duchêne n'est pas content !

Ça ne peut pas marcher comme ça, foutre !

Sachez-le bien, citoyens membres de la Commune, la Révolution ne peut pas périr, mais le Père Duchêne ne veut pas même qu'elle soit blessée,

Et, avant de l'atteindre, la Réaction passera sur vos cadavres !

Comme les jean-foutres de Versailles sont plus malins que vous,

Et comme ils sentent bien que c'est là le nœud, la question de l'indemnité prussienne :

Aussi dans leurs journaux de roussins, et par leurs espions de nos boulevards, est-ce qu'ils ne font pas répandre continuellement le bruit qu'ils ont payé, alors que ce n'est pas vrai,

Et que le bougre Bismark, qui, après tout, est un gars qui a l'œil, reste en suspend, et attend tranquillement de quel côté ça marchera le mieux !

Voyons, patriotes, écoutez le Père Duchêne, qui n'a pas l'habitude de se foutre dedans :

Bismark a pour guide son intérêt.

Où est son intérêt ?

Est-il, au point de vue de la politique, avec M. Thiers ou avec la Commune ?

Le Père Duchêne va vous le d'ici !

Il n'y a pas besoin d'être sorcier pour savoir ce que dit Bismark et le Père Duchêne l'entend dire :

« Si je laisse les jean-foutres de Versailles faire leur pelote, se dit le

casque en chef, ces bougres-la vont installer dans les vingt-quatre heures un gredin de roi qui se coalisera immédiatement avec ses cousins les rois et empereurs des autres pays pour nous foutre en bas !

« Et se foutre pas mal de faire tuer cent mille patriotes, pourvu qu'il puisse se goberger aux Tuileries, et qu'il ait de la gloire,

« Ça n'est pas mon affaire !

» Au contraire, si la Commune et la Révolution triomphent, ces gens-là ne se foutent pas mal de la guerre,

» Et comme ils y vont, au lieu de se foutre dans les bureaux comme ceux de la haute, ils y regarderont à deux fois ;

» Ils savent que le pays a besoin de repos, de stabilité, de calme, de travail, pour réparer ses pertes.

» Ils ne chercheront pas la gloire, mais l'ordre, la paix et la justice,

» Ils resteront tranquilles chez eux, et organiseront au lieu de combattre, ce qui ne sera pas si bête, après tout !

« Je n'ai donc aucun intérêt à faire foutre dedans la Commune par les jean-foutres de Versailles! »

Et soyez bien persuadés, patriotes, que le grand casque se fait ce raisonnement, et que c'est pour ça qu'il n'a pas voulu prendre l'argent de Versailles, ni rendre les forts !

Allons, citoyens membres de la Commune, un peu de courage à la poche !

Ne soyez pas des jean-foutres !

Montrez que vous avez le sens politique de la situation !

Ne vivez pas en arrière du Peuple qui a bien, lui, l'instinct de la Révolution !

Et l'œil juste, foutre !

Ah ! le Père Duchêne a eu deux grandes joies hier et aujourd'hui,

Et il va vous conter ça, citoyens membres de la Commune, pour l'exemple !

Eh bien !

Hier,

Le Père Duchêne a reçu la visite d'une citoyenne bougrement patriotique, qui est factrice au poisson, et qui lui a dit :

« Père Duchêne,

« Tu as dit qu'on avait besoin d'argent pour payer les Prussiens,

« Tu as raison :

« Moi, je n'en ai pas,

« Mais je t'apporte tout de même mon offrande et de grand cœur.

« Tiens, voilà ! »

Et alors la citoyenne remit une petite boîte,

Et le Père Duchêne lui dit :

« Qu'est-ce que c'est !

— Des bijoux, dit-elle.

— Des bijoux, foutre !

« Et qu'est-ce que tu veux que le Père Duchêne fasse de ça ?... »

« Qu'on paie les Prussiens, comme tu le dis, Père Duchêne, et qu'on débarrasse la Cité, pour qu'on n'ait plus affaire qu'avec les Versaillais, et que la Révolution triomphe, foutre ! »

Alors le Père Duchêne ouvrit la boîte,

Et dans la boîte il y avait :

Une petite cuiller en argent,

Un rond de serviette en argent,



TONY-MOILIN.

Une paire de boucles d'oreilles en or,
Une chaîne de femme en or;
Ah! nom de dieu!
Pour une citoyenne, voilà une citoyenne!
Elle ne veut pas que le Père Duchêne dise son nom.
Mais le Père Duchêne ne l'oubliera pas,
Et il tient les bijoux à la disposition de la Commune pour quand elle voudra que la Révolution s'affranchisse!

Et ce matin, la citoyenne Louise Michel est venue voir le Père Duchêne.

La citoyenne Louise Michel fait le coup de feu contre les jean-foutres de Versailles,

Et entre les fusillades, elle soigne les citoyens gardes nationaux et panse leurs blessures sur le champ de bataille,

Eh bien! elle a dit au Père Duchêne:

« Mon vieux,
» Ne crains rien,
» Si on se rend quelque part, il faudra que je ne sache pas où est la poudre,
» Ou l'on sautera! »

Ah! foutre!
Voilà qui plaît au Père Duchêne,
Voilà de braves citoyens qui savent tout donner à la Cité, leur âme, leur cœur, leurs économies, leur existence,
Et comme on marcherait, ô citoyens, membres de la Commune, si vous étiez seulement des femmes comme çà?

Chaque fois que quelque chose ne va pas bien dans la Cité, le Père Duchêne est prévenu.

Eh bien, ce matin, nom de dieu, il a reçu un bougre d'avis qui lui a foutu la puce à l'oreille.

Il paraît qu'il y a un tas de notaires, d'huissiers et autres jean-foutres qui font des manières avec la Commune,

Et qui se donnent le genre de ne plus rien foutre, sous prétexte « qu'ils ne reconnaissent pas le nouveau gouvernement. »

Le nouveau gouvernement se fout bien que ces bougres-là le reconnaissent ou ne le reconnaissent pas.

Mais il ne peut pas consentir à ce que toute la machine soit détraquée parce que ça fait plaisir à trois ou quatre foutus aristos de faire leur gueule.

Ça serait du propre, nom de dieu, si à cause d'eux la Commune se trouvait dans l'embarras,
Si les braves patriotes ne pouvaient plus défendre leurs intérêts,
Faire dresser et signifier des actes;
Régler leurs affaires de famille;
Et se marier, foutre!
On a quelquefois besoin de ces jean-foutres-là, pour se marier.
Il est vrai que c'est dommage;
Et il faut espérer qu'on changera bientôt tout çà!
Mais tant que ce n'est pas fait, nom de dieu, on ne peut pourtant pas laisser un tas de familles de patriotes dans la peine.
Donc, il faut prendre des mesures.

C'est toujours la même chanson :
Des mesures, des mesures, des mesures !
Et pour en finir avec les manigances des jean-foutres en question, le Père Duchêne propose celle-ci :
Que la Commune de Paris flanque à la porte tous les bougres qui se foutent d'elle en ne voulant pas exercer leur sacrée profession,
Et qu'elle nomme à leur place de bons patriotes qui marchent droit et ne refusent pas leurs services aux citoyens qui les demanderaient.
Ça sera carré, au moins.
Seulement, comme le Père Duchêne aime bougrement les principes et l'honnêteté,
Ce qui est rare chez les citoyens notaires, huissiers, etc,
Il demande que la Commune de Paris épargne au bougre qu'elle nommera, la tentation de tomber dans les mêmes filouteries que ses confrères,
Et qu'au lieu d'accorder un privilége, elle confère une fonction ;
C'est-à-dire que le Père Duchêne demande que les nouveaux gratte-papiers ne puissent plus gagner de grosses sommes en flibutant les pauvre monde,
Qu'ils ne fassent plus payer tout ce qu'ils veulent sous un tas de prétextes, aux pauvres bougres qui n'y voient que du feu ;
Que tout soit compté au prix d'un tarif donné par la Commune,
Et encaissé par le délégué aux finances,
Et que le sacré marchand de paperasses n'ait plus pour lui que les appointements que lui foutra la Commune !
Voilà une crâne idée, hein ?
Qu'est-ce qui pourrait trouver à redire à ça ?
Ça satisfera au contraire bougrement du monde,
Et en même temps ce sera un acheminement vers le principe de la justice gratuite,
Attendu que ça fera tout de suite bougrement diminuer les prix,
Ce qui sera une bonne chose...
Par conséquent, il n'y a pas à hésiter.
Puisque c'est juste, il faut le faire, gens de la Commune !

En voilà un décret bougrement patriotique que celui que vient de rendre le citoyen délégué à la guerre!
Et s'il n'en rend jamais que comme celui-là,
Le Père Duchêne lui en fera de sacrés remerciements,
A condition qu'il sauve la Révolution, foutre !
Et qu'il fasse en sorte que les patriotes démolissent les roussins !
Il y a là, à côté de nous, dans la Commune, foutre ! de bons bougres d'Alsaciens et de Lorrains,
De vrais patriotes, quoi !
Qui maintenant ne seraient plus que des diables de têtes à casques, s'ils voulaient en croire les jean-foutres Favre et Thiers qui les ont vendus à Guillaume,
Pour avoir de quoi gobeleter en paix à Versailles,
Comme ils l'ont déjà fait à l'Hôtel-de-Ville,
Où les sacrés pochards ont bu quarante-trois mille bouteilles de vin en quatre mois,

Ce que le Père Duchêne ne peut pas digérer.
Quatre-vingt mille chopines !
Tonnerre de dieu ! quels gouffres !
Enfin, tout ça, c'est fait !
Et ça n'empêche pas qu'il y ait à Paris de bons bougres de patriotes qui ne veulent pas, foutre ! être Prussiens !
Ça se comprend, nom de dieu !
Quand on a l'honneur d'être français,
Eh bien ! le citoyen Cluseret, délégué à la guerre, vient de rendre un décret que le Père Duchêne approuve de tout son cœur, pour que non-lement on ne force Lorrains et Alsaciens à servir dans la Garde Natienale, mais pour qu'on ne les ennuie pas sur les motifs de leur abstention,
Mais ce n'est pas tout, il faut qu'il sorte un décret
Ccomme quoi tous les bons bougres d'Alsaciens et de Lorrains qui se joutront comme nous dans les rangs de la garde nationale,
Et qui iront faire le coup de feu à côté des patriotes pour le salut de la Révolution et le triomphe de la Commune,
Auront le titre de citoyens de la Paris !
Et ainsi ne seront plus Prussiens, foutre !
Ca n'en vaut-il pas la peine, voyons, patriotes?
Quant aux autres qui ne voudront pas se foutre dans nos rangs, peu soucieux des intérêts de la Patrie, et qui s'amuseront à la moutarde pendant que les patriotes seront dans la peine,
Ceux-là, ô patriotes, il faut les laisser tranquillement
Dormir dans leur lâcheté !
Ceux-là, citoyens, qui pour être libres, n'osent pas sacrifier leur vie, nous n'avons pas le droit de les y forcer,
Ce sont des Prussiens, foutre !
Des esclaves qui ne veulent pas briser leurs chaînes !
Pas de mauvais bougres parmi nous,
Rien que des patriotes !
Et ceux-là sont de vrais patriotes, foutre ! qui, pour venger leur pays livré par les jean-foutres, vont marcher avec nous, et venger la Révolution !
Et si les jean-foutres de l'Hotel-de-Ville les ont forcés d'être esclaves,
Les bons bougres de la Commune leur accordent le titre de citoyens de la Cité !
Est-ce bougrement patriotique, ce décret-là?
Hein, patriotes !

En voilà des bougres qui se foutent un peu du monde !
Et qui n'ont seulement pas l'air de savoir ce qui se passe à Paris !
Foutre ! ici on est en révolution,
On a sa Commune !
Le drapeau rouge flotte tranquillement sur nos bons bougres de monuments.
Dans quelques jours, quand on va avoir foutu la dernière brossée aux roussins de Versailles,
On va foutre dedans tous ces sacrés jean-foutres de ruraux !
Malgré tout cela, ils sont tous là, comme de foutus imbéciles, à discuter des lois, à rendre des décrets,
Comme des sénateurs, quoi !

Tas de crétins, va!

Et ils vont à leurs moments perdus, passer la main sur le dos de Canrobert, ou sur le ventre de Piétri.

Tas de roussins!

Si au moins pour ces gueux-là, il ne tombait pas tant de patriotes!

S'il n'y avait pas tant de mères en deuil et tant d'orphelins qui pleurent les victimes!

S'il n'y avait pas par-dessus tout cela tant de lâchetés et tant de trahisons!

Le Père Duchêne se foutrait un peu de ce qu'ils foutent à Versailles!

Qu'est-ce que ça lui fout à lui, par exemple, si nos jean-foutres de députés que nous avons nommés à Paris gobelottent là-bas, au bruit des obus et au cliquetis des sabres versaillais?

Eh bien! ma foi, tant pis pour eux!

Le Père Duchêne a l'œil sur ces jean-foutres-là; et, foutre! quand ça serait le diable qui ferait une conciliation,

Les patriotes ne voudront jamais accepter de jean-foutres!

Infâmes qui regardez mourir la Patrie!

Qui assistez, les bras croisés, à l'agonie de la Révolution!

Ou à son triomphe, foutre!

Car elle vaincra, la Sociale, avec l'aide des patriotes et de la Justice!

Mais savez-vous ce qu'ils font aujourd'hui, les imbéciles!

Non, non! c'est par trop fort!

Et le Père Duchêne rigole d'une façon bougrement patriotique,

En annonçant aux patriotes que les jean-foutres de *ruraux* vont faire des élections complémentaires!

Faut-il vraiment avoir du toupet!

Comme s'ils n'étaient pas déjà assez!

Nom de dieu! c'est par trop drôle!

Tonnerre! ils veulent encore en nommer cent-vingt!

Cent vingt!

Entendez-vous, patriotes!

Ah! si le Père Duchêne avait le droit de faire un petit tour en province!

Ah! nom de dieu! on ne nommerait personne, allez!

Mais le Père Duchêne ne peut pas sortir de son échoppe de la rue du Croissant, on lui foutrait la main dessus, et carrément!

Et puis, au bout du compte, tas de crétins, nommez-en donc tant que vous voudrez!

Nommez tous les jean-foutres de votre connaissance,

Ça sera bien plus commode, quand les patriotes iront à Versailles!

On les prendra tous d'un coup!

Et nom de dieu! ce jour-là, mes jean-foutres, le Père Duchêne vous reconnaîtra, allez!

Et il tirera la corde!

Plus vous en nommerez des jean-foutres, plus les patriotes auront de besogne pour leur foutre la main dessus!... Mais ils ne canneront pas!

Et foutre! ce jour-là, il ne faudra pas blaguer!

Foutre non!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 1

N° 41 UN SOU N° 41



6 Floréal an 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour que l'organisation militaire soit activée, foutre!
Et pour que les citoyens membres de la Commune prennent une attitude;
Avec son grand appel aux citoyens artilleurs, pour qu'ils envoient comme il faut des pruneaux aux insurgés de Versailles!

Il n'y a pas à dire,
Le Père Duchêne n'est pas content!
Le Père Duchêne ouvre l'œil, foutre!
Et Fouquier-Tinville lui chatouille les pieds le soir au moment où il va faire un somme!
Attention, foutre!

Ce n'est pas de blaguer qu'il s'agit aujourd'hui,
Mais de guerroyer!
Il faut être sérieux,
Ou se résoudre à donner sa peau, en ne servant rien du tout!
Il est beau de mourir,
Mais il faut savoir pourquoi, nom de dieu!
Et quand on a une bonne tête bien plantée sur ses épaules, il est utile de savoir si elle ne tombera pas pour de la jean-foutrerie déguisée!
Voilà pourquoi le Père Duchêne ouvre l'œil.
Il connaît ça, les guillotines de la réaction,
Et ce n'est pas la première fois que les jean-foutres, qui ne veulent pas de la Commune de Paris, cherchent à le faire cracher dans le panier!
Attention, foutre!
Ouvrons l'œil,
Et le bon!
Il ne faut pas qu'on soit foutu sans savoir pourquoi!
Ecoutez bien, citoyens membres de la Commune, ça ne marche pas comme ça devrait marcher, foutre!
Non, ça n'est pas ça!
En ce moment-ci, où en sommes-nous?
Ne sommes-nous pas en temps de guerre?
En pleine guerre!
Et le Père Duchêne ajoute : dans la plus juste des guerres!
Car nos ennemis, foutre!
Ce ne sont pas les gens que nous n'avons jamais vus, les hordes brutales, inintelligentes et massives que pousse contre nous l'ambition d'un prince, et qui n'ont u fond pas plus de haine systématique contre nous que nous n'en avons acontre eux,
Mais nos ennemis, au contraire, les pires de nos ennemis, ce sont les hommes qui nous empêchent de vivre, qui s'engraissent du travail du Peuple, qui accaparent le capital, qui écrêment la production, et auxquels en un mot, nous nous heurtons à chaque heure de notre vie, à chaque fois que nous voulons agir, manger, penser, être libres ou être heureux!
Ceux-là sont nos ennemis naturels!
Le Père Duchêne n'est pas si bête que de haïr les gens qu'il ne connaît pas,
Mais ceux qu'il connaît pour des mauvais bougres, ah! pour ceux-là, foutre! pas de pitié!
Et si vous êtes un coquin il se fout pas mal que vous soyez né à Pétersbourg ou dans la même rue que lui!
Il aime mieux un honnête homme de Russie qu'une crapule de France.
C'est logique, ça!
Car, nom de dieu, les hommes ne sont pas responsables du lieu de leur naissance!
Et il n'y a que les actes qui fassent la nationalité;
A preuve que le Père Duchêne estime bien plus les Prussiens, qui faisaient la guerre parce que Bismark les y forçait, que les roussins de Versailles qui tirent sur le Peuple et tuent les patriotes, simplement parce qu'ils espèrent que le jean-foutre Thiers leur donnera la croix pour cette besogne!
Donc, citoyens membres de la Commune,
Après tout, dans votre pensée comme dans celle du Père Duchêne, c'est la guerre sainte que nous faisons,
C'est la guerre de principes,

C'est la guerre de l'idée,
Et c'est pour cela qu'il faut que nous triomphions !
Et si vous voulez vaincre, organisez donc la victoire, foutre !
Vous parlez de vos pères de 93, foutre !
Mais vos pères de 93 — puisque vous ne vous sentez pas assez forts pour vous passer de pères — vos pères de 93 décrétaient la victoire, et vous l'attendez comme les jobards attendent que les alouettes leur tombent dans le bec toutes rôties,
C'est-à-dire sans rien faire !
Et même il est revenu bien d'autres choses encore au Père Duchêne qui a l'œil et la main partout, comme un vrai bougre qui ne veut pas qu'on le foute dedans !
On lui a dit que vous mettiez souvent des bâtons dans les roues quand il s'agissait de marcher.
Et ça ne l'étonne pas, foutre !
Votre peu d'énergie, citoyens membres de la Commune, montre trop que vous n'avez pas le sens de la Révolution, qui n'est autre chose que certitude et affirmation, alors que vous, vous n'êtes que tergiversation et doute !
Ah ! nom de dieu !
Réfléchissez-bien citoyens,
En ce moment-ci, une question prime les autres :
C'est la question militaire !
Elle doit faire placer toutes les autres en seconde ligne !
Eh bien ! au lieu de la faire avancer, vous en entravez la solution.
Alors, où allons-nous, foutre !
Prenez une attitude, citoyens membres de la Commune,
Prenez une attitude, foutre !
Il faut que notre guerre aboutisse à quelque chose,
Et qu'elle amène un résultat ;
C'est pour cela qu'il faut la pousser vivement !
Ne croyez pas que le Père Duchêne veuille que vous négligiez pour la guerre les autres questions, mais il soutient mordicus que c'est de celle-là qu'il faut surtout s'occuper !
En ce moment, le triomphe et la victoire de la Révolution dépendent du citoyen délégué à la guerre :
Ne le gênez pas dans ses mouvements,
Ne lui liez pas les mains, foutre !
Ou nous sommes foutus !
Laissez-lui sa liberté d'action,
Car, de deux choses l'une :
Ou vous, citoyens membres de la Commune, vous avez confiance en lui, et alors il faut le laisser marcher et lui faciliter la rude fonction que vous lui avez confiée,
Ou vous n'avez pas confiance, et alors vous êtes des jean-foutres, de ne pas le mettre en lieu sûr !
Vous l'avez renommé à son poste,
C'est donc que vous le croyez bon,
Ne lui mettez donc pas à tout propos des batons dans les roues !
Dans une période si critique, à un instant si terrible, le Père Duchêne croit que la situation pourrait presque se résumer en ces deux mots, par rapport au délégué à la guerre :

Fusillé ou dictateur !

Ah ! le Père Duchêne savait qu'il faut toujours se défier d'un homme à qui on remet das pouvoirs très étendus, — quand on ne les contrôle pas !

Il faut un contrôle, foutre !

Oui, il en faut un !

Mais par qui sera-t-il exercé ?

Voilà la question !

Par la Commission exécutive !

Est-elle compétente !

Par une Commission militaire !

En sera-t-on sûr !

Par l'une et par l'autre fusionnées, foutre ! dit le Père Duchêne,

Et il ne se fout pas dedans, le bougre, car il sait ce qu'il dit !

Un contrôle, foutre ! et la permanence de ce contrôle, voilà ce qu'il faut absolument ! Et la responsabilité des contrôleurs comme du délégué à la guerre !

Et alors qu'on remette des moyens d'action aux mains du délégué !

Le Père Duchêne se plaît à citer cette phrase d'un citoyen qu'il a aimé :

« La défiance est une vertu républicaine et l'œil de Marat doit toujours être ouvert ! »

Et c'est pour cela qu'il ne veut pas que le Peuple, pour quoi que ce soit, s'en remette jamais à un seul homme s'il n'y a pas toujours, braqués sur la poitrine de cet homme, les deux cent mille fusils des citoyens !

Nous te confions notre vie,

La tienne doit garantir la nôtre,

Il n'y a là rien que de très-juste !

Mais ce contrôle établi — ce contrôle qui, sur l'honnête homme, ne produit pas l'effet d'une menace, mais au contraire excite son émulation — il faut que le citoyen délégué à la guerre ait des moyens d'action !

Ainsi, tenez, citoyens membres de la Commune,

Il faudrait bien qu'un parc d'artillerie de réserve fût créé !

Il y a une action, foutre !

Les roussins de Versailles font une tentative sur nous,

Ils ont un peu l'avantage, une supposition !

Et Dombrowski ou un autre demande des renforts et de l'artillerie !

Alors, qu'est-ce qui arrive !

On court aux quatre coins de Paris après les canons,

Tandis que si on avait là sous la main une vingtaine de batteries dan un bon endroit où les citoyens canonniers viendraient tous les matins faire la manœuvre des pièces et apprendre carrément leur métier, afin d'être en mesure d'envoyer des pruneaux juste dans le nez des mouchards favristes,

Le Père Duchêne assure que ça serait rudement mieux.

Ah ! nom de dieu !

En peu de temps tout serait rudement recalé,

Et les Versaillais ne seraient pas à leur aise !

Il n'y a rien comme les pruneaux de vingt kilogs pour foutre ces gens-là à leur place et leur donner le sentiment des devoirs

Des artilleurs, foutre !

De bons artilleurs !

C'est très-nécessaire !

L'infanterie est excellente,

La cavalerie est d'attaque !

Il n'y a plus que l'artillerie à foutre tout à fait sur patte,



TRINQUET

Ouvrier Cordonnier. — L'un des Organisateurs du Comité Rochefort en 1869. Se mêla peu aux discussions de la Commune. — Demanda que les Gardes Nationaux ayant quitté Paris, fussent frappés d'une forte contribution.

Était Membre de la Commission de Sûreté.

Imp. A. Mordret édit, 8 rue Poulet.

Alors nous serons bons!
Le jour où on aura un bon parc d'artillerie de réserve,
Et où les citoyens artilleurs feront la manœuvre comme de vrais patriotes qui ont l'œil ouvert sur les intérêts de leur Cité,
Le Père Duchêne vous fout son billet qu'il prendra son bâton et qu'il se foutra sa casquette sur ses deux oreilles pour aller boire chopine avec ces bougres-là,
Et on sifflera joliment à la santé de la Révolution, de la Cité et de la Commune, qui doit être la vraie expression de toutes les deux, foutre! ou rien du tout!

Le Père Duchêne a fait l'autre jour une chose qui était juste et bougrement utile,
Indispensable, nom de dieu!
Il s'est foutu dans une grande colère contre son vieux bougre d'ami Félix Pyat.
Et foutre! il ne lui a pas plus mâché les vérités que s'il avait eu affaire au premier jean-foutre venu.
Le Pere Duchêne a fait ça parce que c'était son devoir,
Et parce qu'il aime encore plus la Révolution que ses amis.
Il ne le regrette pas.
Et, foutre! il est prêt à recommencer chaque fois que l'occasion s'en présentera,
Parce qu'il est d'avis qu'il n'y a pas de sentiment qui tienne, quand le salut du Peuple est en jeu,
Et qu'on ne doit pas faire de politique avec son cœur,
Mais ça n'empêche pas que le Père Duchêne en ait un,
Et un rude encore!
Et qu'il n'ait de la joie quand il voit les bons bougres, un moment égarés, revenir à la Révolution;
De même qu'il a de la douleur quand il les voit foutre le camp de l'autre côté.
Eh bien! ce matin, le Père Duchêne a éprouvé une bonne satisfaction,
Car il a lu dans les feuilles que son vieux bougre d'ami s'engage à retirer sa démission,
Si le Conseil de la dixième légion, qui représente ses électeurs, veut maintenir le mandat qu'on lui a foutu dans la main le jour du vote.
Voilà une bonne résolution, nom de dieu!
Et c'est comme ça qu'il faut toujours faire, quand on n'est pas bien sûr de ne s'être pas foutu dedans.
Il a eu là une rude idée, le vieux bougre!
Qu'est-ce que vous voulez?
Il voyait bien que c'était une sacrée boulette qu'il avait foutue, de s'en aller en compagnie des jean-foutres de bourgeois, déguisés en sans-culottes, qui ont l'habitude de tromper le Peuple,
Il voyait bien qu'il était obligé de se baisser, le bon bougre, pour passer sous cette porte basse — ce qui n'est pas dans ses habitudes, foutre!
Il se disait aussi que ça n'était pas pour leur plaisir que les fidèles patriotes lui tombaient dessus;

Que son vieux Père Duchêne leur foutait comme ça au nez une sacrée allocution bougrement sévère,

Et qu'il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai dans tout ce qu'on lui disait !

Alors il a senti qu'au fond ce n'était pas bien de foutre le camp au moment du danger,

Et il a résolu de réparer ça, en retournant tout bonnement à son poste.

Et il va y retourner,

Car il ne doute pas de l'avis du brave Conseil de la dixième légion;

Il va y retourner, pour ne plus le quitter, jusqu'au jour du triomphe définitif du brave Peuple de Paris.

Ah nom de dieu !

En voilà un jour que le Père Duchêne célébrera avec une rude ribotte

Nous la ferons ensemble, celle-là, mon vieux bougre,

Car il n'y aura plus de pique entre les amis,

Et nous aurons tous dans le cœur un rude contentement !

C'est là que nous en viderons des chopines à la santé de la Commune de Paris,

Et que nous chanterons à plein gosier des chansons bougrement patriotiques,

Et que nous danserons la brave Carmagnole au son du canon, tonnant pour la victoire du Peuple !

Oui, nous danserons, nom de dieu — et nous tuerons le veau gras !

Car les jean-foutres de royalistes auront la gueule cassée,

Tous les capitulards, tous les foutriquets, tous les exploiteurs du Peuple seront dans la marmelade,

Tous les tyrans seront foutus.

Et il n'y aura plus que de la joie dans la cité de Paris !

Vive la Commune ! nom de dieu !

Nom de dieu ! patriotes,

Pour du coup, il n'y a plus à blaguer !

Et nos bons bougres de fédérés n'ont qu'à se tenir sur leurs gardes !

Car voilà le fameux général, le général Ducrot ! vous savez, celui qui a déjà foutu au nez des Parisiens une proclamation bougrement patriotique, comme quoi il ne pouvait plus rentrer que *mort ou victorieux* !

Victorieux, dame ! ça aurait pu être,

S'il n'avait pas été de la partie !

Mort ! ma foi, il aurait foutre bien fait, et aurait agi ainsi d'une façon encore plus bougrement patriotique,

Et qui, nom d'un tonnerre ! n'aurait pas fait beaucoup de peine aux patriotes !

Enfin, il est encore là !

Aussi, garde à vous, fédérés !

Voilà le jean-foutre Ducrot !

Un de la bande, un ruffian, un général à la Badinguet !

Un jean-foutre, quoi ! Il n'y a que ça à dire.

Et encore, le Père Duchêne ne dit pas tout !

Oui, patriotes ! ces bougres-là, comme Ducrot, ne craignent pas d'adresser aux citoyens de la province des proclamations,

Où ils leur disent comme ça, ah ! nom de nom !

Qu'une tourbe de misérables, essaye d'établir, sur les ruines de notre malheu-

reux pays, le triomphe de la paresse, de la débauche, du brigandage et de l'assassinat!

Foutre de foutre! mes braves bourgeois et boutiquiers de Paris, quand vous ne seriez pas tout à fait les amis du Père Duchêne,

Vous ne devez pas vous trouver bougrement flattés!

En voilà des compliments!

Ça se comprendrait encore, si le jean-foutre ne s'adressait qu'aux « gens de Montmartre », comme on disait autrefois.

Mais tu ne sais donc pas, jean-foutre d'idiot, que tu t'adresses aux bourgeois de Paris!

Car il n'y a pas qu'à Montmartre et à Ménilmontant que les patriotes soient en rage que toi et tes pareils nous aient foutu au nez cette sacrée capitulation du 28 janvier,

Qui nous faisait passer aux yeux de tout le monde pour des crétins et des lâches!

Si les patriotes n'avaient pas pris leur revanche contre les traîtres, dans cette belle journée du 18 mars,

Qui pose à jamais les bases de la Révolution,

Consacre pour toujours la Liberté,

Et ouvre l'ère nouvelle du *Droit* et de la Justice! malgré les jean-foutres dont tu fais partie, toi!

Paresse! Débauche! Brigandage! Assassinat!

Ce n'est pas mal, ça, patriotes!

Et les bons bourgeois qui sont allés à Versailles réclamer nos franchises municipales, doivent être bougrement contents d'être ainsi traités par un général de l'Assemblée!

Non! le Père Duchêne rigole de voir ces choses-là!

Mais enfin, foutre! c'est tout de même un sacré toupet, de traiter d'*écume d'une trop funeste guerre*,

Les braves gardes nationaux qui se sont, il le sait bien, le jean-foutre,

Crânement battus à Montretout, à Buzenval,

Partout, foutre! où ils ont été,

Et quei sont les mêmes qui se battent aujourd'hui contre les roussins de Versailles!

Le Père Duchêne vous disait tout à l'heure qu'il en rigolait tout de même!

Foutre oui! parce qu'il sait que nos bons bougres de patriotes de la province savent bien aussi que nous avons été trahis par tous ces jean-foutres,

Et que nous faisons bougrement bien de leur faire payer cher leur lâcheté!

Et c'est pour cela, Ducrot, que le Père Duchêne rigole de tes proclamations,

Parce que tu en seras pour tes frais de papier, mon vieux!

Puisque les jean-foutres de Versailles ont déjà été obligés de conduire au feu, entre deux haies de roussins, les braves soldats qui, eux aussi, savent bien qu'on les a foutus dedans!

Et qui, à cause de cela, ne veulent plus rester avec les jean-foutres,

Et ne demandent qu'à venir avec les fédérés!

Imbécile, va! tu fais rigoler le Père Duchêne!

Et il te donne encore un conseil :

Fais en sorte de rentrer à Paris *mort* ou *victorieux*!

Car si tu y rentrais dans d'autres conditions,

Tu pourrais le payer bougrement cher!

Le Père Duchêne a lu aujourd'hui dans les comptes-rendus des débats de la Commune, un petit nom de dieu de passage qui l'a bougrement fait loucher.

Il s'agit de la mise en liberté du citoyen Bergeret.

Un bon bougre qui ne manque pas de poil, le Père Duchêne en convient,

Mais, foutre ! nom de dieu ! un général vaincu !

Et depuis quand la Commune s'imagine-t-elle avoir le droit de soustraire à ses juges un citoyen général qui a des comptes à rendre ?

Qu'est-ce que nous foutons des principes, si ça marche comme ça ?

Dans le bon temps du Père Duchêne, nom de dieu, on ne canait pas devant les nécessités de Salut public,

On fusillait qui se laissait battre !

Il n'y avait rien comme ça pour foutre du cœur au ventre aux amateurs et pour donner le sentiment des responsabilités

Qu'aujourd'hui on se contente de référer aux tribunaux militaires les généraux vaincus.

Soit !

Mais notre sacrée Commune n'a pas même osé ça !

Elle s'est contentée de la déclaration d'une Commission d'Enquête,

Qui est-ce qui connaît ça, la Commission d'Enquête ?

Est-ce que ça travaille en public, ces commissions-là ?

Comment pouvons-nous savoir si on ne nous a pas foutus dedans ?

Et c'est que la chose est grave !

Le salut de la Cité peut dépendre d'une imprudence, d'une fausse manœuvre, d'une faute militaire.

Nom de dieu !

Si on allait foutre encore une fois les troupes de la Commune entre des mains incapables !

Ah ! c'est une foutue conseillère que la bienveillance en matière de révolution !

Il faut changer cette note-là, citoyens membres de la Commune !

Tu te fouts de nous, au bout du compte, avec ta commission d'enquête.

Le citoyen Bergeret est accusé d'un crime,

Le plus grand de tous :

Celui d'avoir laissé battre l'armée qu'il commandait.

Il faut qu'il soit jugé par une cour martiale,

Ou foutre ; il n'y a plus de justice !

Quand il se sera expliqué devant la Cité tout entière,

On verra ce qu'on doit faire de lui,

Mais en attendant il est notre prisonnier,

Et personne n'a droit de lui faire grâce.

Il n'y a pas de grâce pour les crimes contre la Révolution,

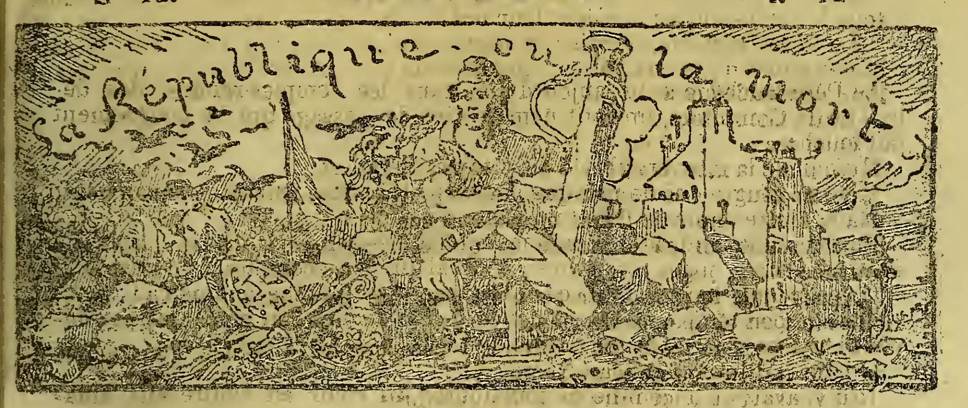
Et c'en est un que de faire vaincre ses enfants,

Car la Révolution ne peut pas et ne doit pas être vaincue !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 42. UN SOU N° 42



7 Floréal an 79.

LE GRAND BAL

DONNÉ AUX VERSAILLAIS

PAR LE

PÈRE DUCHÊNE

Avec sa grande ribote avec deux lignards qui ont fichu le camp d'avec les jean-foutres et qui font le coup de feu avec les patriotes!

Sans qu'on s'en doute,
Le Père Duchêne, qui est un bon bougre,
A profité de la trève,
Et il est allé tout tranquillement hier à Versailles, où il a rudement rigolé!
Quelle noce, mes enfants, quelle noce!

Il faut voir la gueule que faisaient là-bas toutes ces crapules, et comme tous les jean-foutres faisaient leur nez !

Le Père Duchêne, déguisé en réactionnaire avec une boise sur la tête et des gants noirs aux pattes, trottait dans les rues de Versailles, en ayant l'œil de tous les cotés,

Et il riait rudement en dedans.

Quel tas de jean-foutres !

On n'a pas idée de ça !

On ne peut pas se figurer comme ces gens-là s'embêtent, et s'ils n'avaient pas la feuille du Père Duchêne pour s'occuper un peu à lire quelque chose d'intéressant, on se demande ce qu'ils pourraient faire de leur sainte journée !

Après tout, la jean-foutrerie n'est pas une occupation agréable quand elle n'est accompagnée de rien,

Et ces gens-là n'ont plus ce cher Paris pour les distraire d'eux-mêmes, de leur nullité, ou de leurs remords !

Ils ne savent quoi faire de leurs membres,

Et c'est ce qui faisait rigoler le Père Duchêne !

Quand le vieux bougre les vît si bêtes, si ennuyés, si à charge à eux-mêmes, honteux de leur peau plus encore que de leur conscience,

Il se dit : Allons, allons !

Voilà le grand bal qui commence !

Voilà la grande danse de la Révolution !

C'est la sacrée carmagnole qui les entoure, et ils sont au milieu de la ronde !

Ah ! foutre !

Il n'y a pas à dire,

Ça y est,

Ou ça n'y est pas,

Et ça y est, foutre !

Qu'est-ce qu'ils parlent du cercle de fer, du cercle de feu où ils ont mis Paris ?

Les bons bougres de patriotes les ont mis dans un bien autre cercle,

Ils les ont mis dans le cercle de l'ennui !

Ah ! mes braves patriotes,

Si vous les aviez vus,

Ces jean-foutres là !

Si vous les aviez vus baillant, tristes, bouffis, laids comme les sept péchés mortels, qui sont l'histoire de leur vie et de leurs fautes !

Ah ! si vous les aviez vus,

Il n'y a pas un d'entre vous qui voulût échanger ses souffrances, ses misères, ses soucis, contre un de leurs jours de tranquilité (si tranquilité il y a !), de victoire, de triomphe et de remords !

Si tant est qu'ils aient une conscience !

Ah ! ces sales bougres-là,

Dont toute l'existence s'est passée à manger la laine sur le dos du pauvre monde,

A faire la noce,

A puiser dans les caisses de la Nation,

A voler,

A se goberger dans les fauteuils des ministères et de la Préfecture de police,

A chaparder les économies de la Cité,

Ah ! comme ces sales bougres sont embêtés de n'être plus que les cre-

vés, les fils— soumis, les polissons bien pensants, les aimables gredins de la ci-devant ville de plaisance du ci-devant capet Louis XIV, dont on n'a pas encore foutu en bas la statue équestre de la place des Victoires, le Père Duchêne n'a jamais su pourquoi !

Ils ont beau faire, les gredins !

Ils l'ont, cette lèpre de l'ennui !

Ils l'ont,

Et ils pâlissent de rage de ne pouvoir plus promener leur vanité, leur immoralité et leur jean-foutrerie sur les boulevards entre les filles publiques et les marchands d'argent !

Misérables !

C'est le grand supplice que veut leur infliger la Révolution communale de 1871 !

On ne leur fera pas de mal, foutre !

Après la guerre !

Non, la guillotine est sainte après Danton, et on ne la prostitue point à des gredins de cette taille !

On ne leur fera point de mal,

Mais on les exilera !

On les exilera de l'asphalte de Paris !

Ils n'auront plus droit au boulevard,

Ils n'auront plus droit au bitume de l'Insurrection !

Ça serait trop fort qu'on souffrît dans la Cité les émeutiers qui l'ont fait bombarder,

Ces gredins qui ont déserté la cause de la Révolution et cherché à l'anéantir,

Ces misérables qui n'ont ni cœur, ni âme, ni intelligence, et chez qui les appels de la conscience sont étouffés par le bruit d'un sac d'écus !

L'exil, foutre ! l'exil !

Il n'y a que ça !

Après la guerre,

Pas de revanche !

Nous sommes sûrs de triompher,

Si nous prenons des mesures, foutre !

Sans cela.... Le Père Duchêne sait ce qu'il veut dire !

Le Père Duchêne est pour que la Commune ait une attitude énergique;

Et s'il ne lui mâche pas la vérité de temps en temps, c'est qu'il se fout pas mal de ses amis les citoyens membres de la Commune, pourvu que l'idée triomphe, et qu'il place bien au-dessus de ses sympathies particulières la Révolution !

Il est donc convaincu qu'il faut une attitude énergique, et une rude !

Et il demande que les grandes mesures révolutionnaires soient prises,

Et que les gens qui lâchent pied alors qu'ils ont accepté le mandat des citoyens de Paris, soient purement et simplement fusillés !

Il ne s'agit pas, foutre ! de laisser mettre dedans et la Cité et la Nation, et la Révolution avec elles !

Prenez donc des mesures, citoyens membres de la Commune, afin de n'avoir pas à avoir à faire ensuite de Terreur !

C'est l'un ou l'autre !

Si vous ne prenez pas des mesures maintenant,

Vous serez plus tard obligés de faire une terreur,

Ou d'en subir une !

Et le Père Duchêne souhaite qu'il n'y ait de terreur ni d'un côté, ni de l'autre,

C'est son avis, foutre !

Et, nom de dieu,

On ne peut pas empêcher les gens de dire ce qu'ils pensent.

Et pour qu'il n'y ait pas de terreur, citoyens membres de la Commune,

Dès à présent prononcez l'exil de ces jean-foutres qui, non contents de déserter la Cité, ont conspiré contre elle et l'attaquent, et l'insultent, et la bombardent !

Les gens de la Cité, ce sont les citoyens ;

Les autres ne sont rien !

Les autres sont des héros ou des traîtres !

Ils ne peuvent qu'être inutiles à la Cité ou que lui nuire.

L'ennui, maintenant,

L'exil ensuite,

Voilà la vengeance que la Commune de Paris doit tirer de ses ennemis ;

Cela, et pas autre chose !

Et c'est l'avis, croyez-le bien, de tous les bons bougres des départements,

C'est l'avis des bons bougres de soldats qui ont foutu le camp de l'armée de Versailles,

Et avec lesquels le Père Duchêne a bu chopine à son retour de la capitale de l'insurrection.

Ah ! les misérables !

Ils ne seraient, foutre ! pas fâchés de faire croire aux gens des provinces que les patriotes de Paris sont des buveurs de sang, qui dressent des guillotines aux quatre coins de Paris, et qui portent des têtes coupées parmi leurs breloques de montre !

Il vous faut faire cesser ce malentendu, citoyens !

Prononcer l'exil contre les gens qui ont quitté la Cité, et vous verrez comme vous vous concilierez du monde !

C'est juste que la Cité appartienne à ceux qui font quelque chose pour elle,

Et que ceux qui la quittent au moment du danger n'y aient aucun droit, ni comme citoyens, ni comme propriétaires, ni comme quoi que ce soit !

C'est logique,

Et personne ne trouverait à redire à un décret dans ce sens !

Ah !

Mes mauvais bougres,

Se disait le Père Duchêne, hier, en se promenant dans les rues de Versailles au milieu des jean-foutres !

Ah !

Comme vous seriez bien attrapés, et quelle punition ce serait pour vous, si la Commune se bornait purement et simplement à vous défendre l'entrée de Paris !

Il voyait toutes ces gueules de gens ennuyés, et il rigolait rudement,

Car les bons bougres de patriotes de Paris ne sont pas embêtés comme ça !

Et les citoyens soldats avec lesquels le Père Duchêne a riboté hier soir étaient bien de son avis,

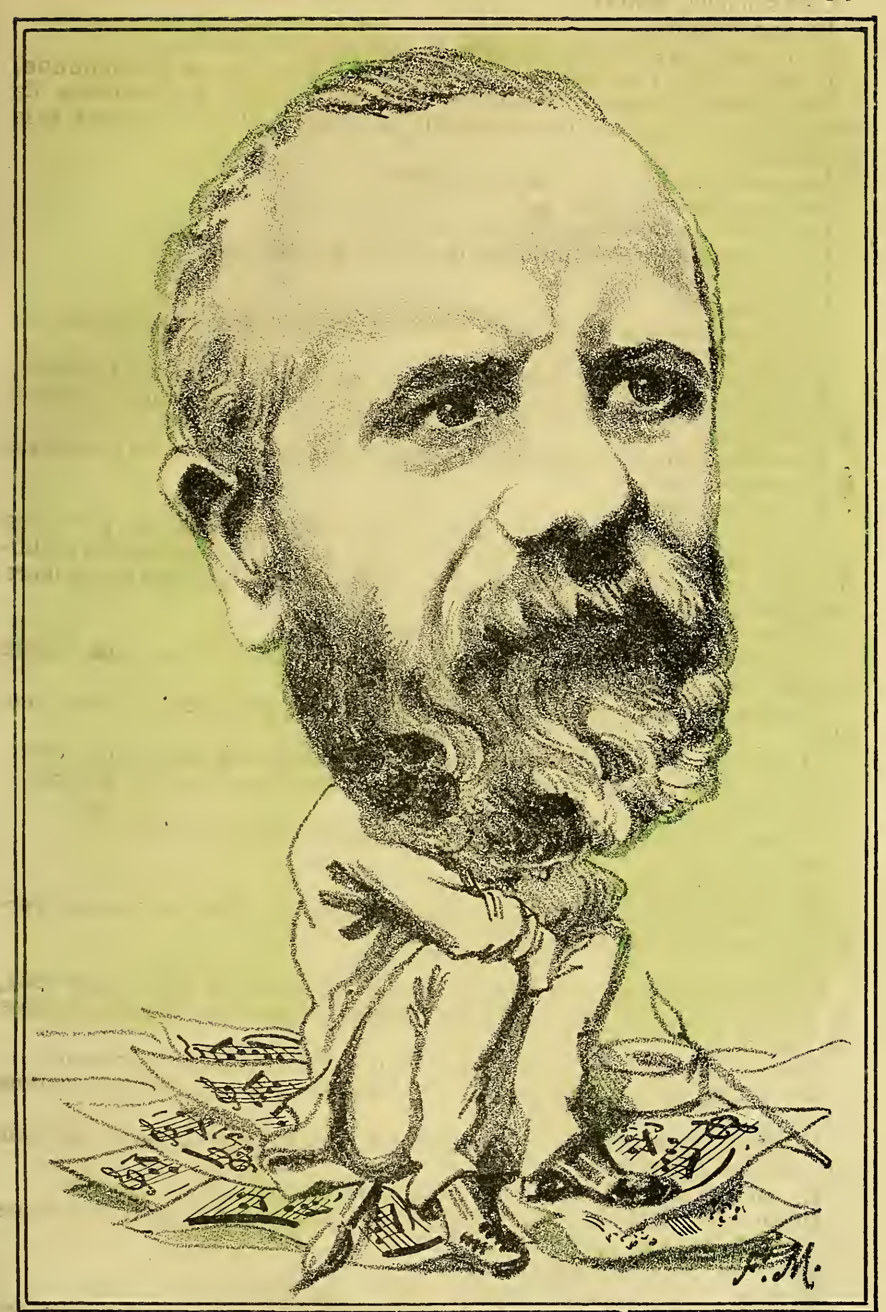
Ils veulent que tous les jean-foutres soient foutus,

Qu'on tape sur la gueule aux gredins qui ne sont pas avec la Commune de Paris,

Et que la Cité soit à nous foutre !

Et qu'on la défende après comme maintenant contre ses ennemis !

Ce sera le seul moyen d'être libre, d'être heureux, d'être satisfait de soi et des autres,



POTTIER (EUGÈNE)

Né à Paris, propriétaire directeur d'un Établissement de dessin industriel fort renommé. Fut dans sa jeunesse Auteur-Chansonnier assez en vogue. L'un des Organisateurs des Chambres Syndicales. S'est beaucoup occupé de socialisme. Pottier est un homme d'énergie et d'une véritable intelligence. N'a pas adhéré au manifeste de la minorité.

Agé de 55 Ans.

Imp. A. Mordret, édit, 8, rue Poulin.

De contenter tout le monde et soi-même,
Et de pouvoir boire chopine tranquillement sous les plis du drapeau rouge, comme de bons bougres que nous sommes tous, foutre !

Il y a une chose qui tracasse le Père Duchêne et dont il voudrait bien avoir le cœur net.

Les citoyens membres de la Commune s'en sont bien occupés l'autre jour,

Mais ça n'est, foutre ! pas suffisant.

Attendu que la chose est assez grave.

Voilà ce que c'est :

Les mauvais jean-foutres de la contre-révolution ont fait courir depuis quelque temps une masse de bruits qui font bougrement du tort à la Commune.

Ils disent tantôt une chose, tantôt une autre,

Tantôt sur celui-ci, tantôt sur celui-là ;

Tantôt sur la Commune, tantôt sur ses agents.

Ça se résume toujours en ceci :

Que les bons bougres de patriotes qui soutiennent la Commune de Paris sont un tas de chenapans et d'échappés du bagne, qui volent tout ce qui se trouve, pillent tout ce qu'ils rencontrent et se conduisent enfin comme des gredins finis.

Nötre honnête Commune ne peut pas plus longtemps tolérer ça.

Les bons bougres qui ont l'œil ne se laissent pas foutre dedans,

Parce qu'ils savent bien que les jean-foutres royalistes sont capables de tout,

Et qu'ils vous foutent une calomnie aussi facilement qu'un patriote se mouche.

Mais il y en a toujours qui se laissent jobarder.

Et qui avalent tout, sans regarder, comme de la bonne marchandise.

Et, nom de dieu ! ça fait du tort.

Qu'est-ce qu'on pourrait faire contre ça !

Il n'y a pas à songer à foutre dedans toute cette jean-foutrerie,

Quoique ça ne serait pas volé, tout de même ;

Mais ça n'est pas pratique.

Attendu que ces choses-là se disent à l'oreille,

Et qu'on n'en pigerait pas un sur mille.

Le Père Duchêne croit qu'il n'y a qu'une chose à faire :

C'est de confondre les jean-foutres par la lumière.

Vive la lumière, nom de dieu !

Il n'y a encore que ça pour embêter les sacrés jésuites qui conspirent dans leurs sales trous contre la Révolution.

C'est pourquoi, si la Commune veut croire le Père Duchêne,

Elle foutra au nez des sales aristos qui la calomnient la meilleure de toutes les réponses :

Une bonne enquête sur les actes de tous les fonctionnaires et de tous les agents employés au service de la Cité depuis le 18 mars,

Et que ça soit bien public,

Et que tout le monde voit clair là-dedans, tonnerre de dieu, à moins d'être un fameux aveugle.

Ou de faire semblant, comme ça arrive quelquefois.
Si on découvre des coupables, on leur fera rudement leur affaire.
Si on n'en trouve pas, les jean-foutres en seront pour leur veste.
Et, dans tous les cas, la responsabilité de la Commune sera dégagée,
Et on saura à quoi s'en tenir.
Voilà ce que le Père Duchêne propose ;
Et il croit que ça ne serait pas mauvais.

Voyons, nom de dieu ! il faut pourtant que ça finisse.

Le brave décret de la Commune, sur la remise des loyers, est-il tout simplement pour la rigolade ?

Ou doit-il être appliqué bon gré mal gré ?

Voilà au moins trois ou quatre fois que le Père Duchêne demande à savoir à quoi s'en tenir là-dessus,

Et qu'on ne lui répond pas plus que s'il chantait : Femme sensible.

Ça l'embête à la fin de voir qu'on peut, avec seulement un brin de toupet, se foutre comme ça des patriotes et de la Commune,

Et que les aristos sont épargnés,

Tandis que les pauvres bougres sont laissés, nom de dieu ! à la merci des jean-foutres,

Comme si on n'avait pas foutu, le 18 mars, une bonne et solide révolution !

Oui ou non, citoyens membres de la Commune, foutez-vous une besogne sérieuse à l'Hôtel-de-Ville,

Ou bien vous amusez-vous comme les autres à la moutarde ?

Si vos décrets ne sont pas mis à exécution,

C'est que vous n'êtes pas assez forts pour les faire appliquer,

Et alors de fameux imbéciles ou de fameux jean-foutres en les votant !

Car il n'y a rien qui compromette comme les concessions et les reculades.

Et c'est foutre bien votre cas !

Si, au contraire, vous êtes décidés à faire respecter l'autorité légale que vous a confiée le brave Peuple de Paris.

Agissez donc, tonnerre de Brest !

Et marchez droit !

Ou vous vous ferez passer pour des sans-cœur.

Maintenant il faut tout dire :

Dans cette affaire-là, notre Commune n'a pas tous les torts,

Et il y a bien aussi un peu de la faute des bougres de patriotes.

Il ne faut pas comme ça s'en prendre toujours aux gros bonnets,

Et, nom de dieu ! on peut même s'occuper un peu soi-même de ses affaires !

Eh bien ! le Père Duchêne dit à ses bons amis qui lui écrivent chaque jour pour lui raconter toutes les mistoufles que lui font ces sacrés avares de propriétaires :

C'est à vous de ne pas vous laisser monter de coups.

Quand un propriétaire veut vous empêcher de déménager, bien que vou soyez en règle,

Foutez-vous de lui et déménagez carrément,

Pourvu, bien entendu, que ce soit votre droit.

S'il veut faire le malin, s'il fait des menaces,
Foutez-vous en de plus belle!
Et s'il se permettait d'ajouter, comme il y en a, qu'il ne reconnaît pas notre brave Commune comme le gouvernement:
N'hésitez pas, nom de dieu, et foutez-moi ce gaillard entre les mains de quatre gardes nationaux.
Il y a quelque part, dans tous les quartiers, un citoyen Commissaire de police, nommé par la Commune, et qui est chargé de faire respecter les droits des patriotes.
En dernier ressort, adressez-vous à lui.
Il se chargera de foutre à la raison les aristos récalcitrants.
Et foutre! vous n'aurez plus besoin d'écrire un tas de lettres à votre brave Père Duchêne pour qu'il prenne votre défense.
Voilà ce qu'il faut faire, nom de dieu!
Tout est dit pour montrer qu'avec un peu d'énergie on peut toujours faire respecter son droit.
Ça n'empêche pas que pour les timides,
Car il faut bien avouer qu'il n'en manque pas,
Pour donner la sécurité et la tranquillité à tout le monde,
La Commune devrait faire ce que le Père Duchêne a déjà demandé :
Ordonner que tous les propriétaires fouteront, dans les vingt-quatre heures, aux patritotes, quittance signée de tous les loyers remis.
Tant que nos braves conseillers n'auront pas pris cette mesure-là,
Il y aura beaucoup de bons bougres qui ne se sentiront pas tranquilles chez eux,
Et ça ne sera pas juste !
Car enfin, nos bons fédérés qui foutent de si belles piles aux roussins, ont bien assez de tracas.
Et il n'est pas trop tôt que les aristos leur foutent la paix.

Il y a une brave feuille qui soutient carrément les intérêts du Peuple,
Qui a dit, l'autre jour, une chose bougrement bonne, si elle est vraie,
Et qni satisferait rudement le Père Duchêne et tous les autres bons bougres.
Il paraît que c'est notre ville de Paris qui approvisionne d'eau le sacré jean-foutre de Mont-Valérien,
Où tous les roussins de malheur se sont embusqués pour ne pas se faire casser la gueule,
Et pour canarder en sûreté nos bons gardes nationaux.
Le Père Duchêne n'a pas eu le temps de vérifier la chose.
Mais si c'est comme ça, mes bougres, c'est une fameuse affaire !
Et les jean-foutres vont tirer la langue d'une sacrée façon pendant quelque temps.
Nom de dieu !
Quelle foutue grimace on va leur faire faire!
Ah, tas de roussins, vous faites des misères au brave Peuple de Paris ?
Eh bien, vous allez voir ça.
Un bon tour de clé, là, mes bons gendarmes,

Et vous m'en direz des nouvelles !
Quand vous aurez trop soif, vous nous ferez signe, hein
Pour qu'on vous ouvre la porte, si vous êtes bien gentils.
Mais, nom de dieu, il ne faudra pas faire vos gueules,
Ou nous vous laissons tous crever de la rage comme des chiens que vous êtes.
Quand vous aurez foutu vos chassepots, on vous foutra des chopines.
Pas une goutte avant.
Voilà ce que c'est de faire à nos braves fédérés une guerre de sauvages.
C'est votre sacré jean-foutre de Picard qui l'a dit le premier :
« On emploiera tous les moyens pour réduire l'adversaire. »
Très-bien, Picard,
Seulement, mauvais bougre, ne te plains pas de ce qui arrivera,
Et si tes sales roussins crèvent tous de la pépie, ne t'en prends qu'à toi-même :
Le Peuple de Paris n'est pas méchant,
Mais nom de dieu ! il ne faut pas non plus abuser de lui.
Ou foutre ! il te montrera qu'il ne recule pas plus que toi devant les moyens doux.
Ah mais ! C'est que nous ne sommes pas des naïfs, comme tu le crois, monsieur le jean-foutre !
Et tu te trompes bougrement si tu crois nous foutre dedans.
On te montrera ça bientôt, mon gaillard !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la quatrième série brochée de ses feuilles, numéros 31 à 40, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 13.

Demain, le Père Duchêne publiera :

SA GRANDE JOIE

Parce que les jean-foutres d'huissiers et de notaires ne pourront plus foutre les patriotes dans la débine,

Avec ses grandes considérations bougrement patriotiques.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 43. UN SOU N° 43



8 Floréal an 79.

LA GRANDE JOIE

du

PÈRE DUCHÊNE

Parce que les jean-foutres d'huissiers et de notaires ne pourront plus foutre les patriotes dans la débine,

Avec ses grandes considérations bougrement patriotiques.

Enfin, nom de dieu, il n'est pas trop tôt,

Voilà tous les jean-foutres d'huissiers, de notaires et de soi-disant fonctionnaires civils qui sont foutus dans la moutarde!

Ah! les gredins!

En voilà de sales bonshommes,

Et il n'y a rien qui peut foutre davantage le Père Duchêne en colère que de voir tous ces exploiteurs qui ne demandaient qu'à « procéder », comme ils disent, et à foutre tout le monde dans la misère pour gagner quatre sous!

Le Père Duchêne a souvent eu affaire aux huissiers,

Et il y a bougrement des patriotes qui sont dans son cas!

Oui,

Il les a vus trop souvent, les jean-foutres, dans sa boutique de fourneaux avec leur gueule de mouchards, leur nez en queue de lèche-frite et leurs mains qui se fourrent partout!

Et il n'est pas trop tôt qu'on ait foutu tout ça à la porte!

Nom de tonnerre!

Les propriétaires et tous les parasites qui gobelotent avec l'argent de la Nation, et qui ont tout le temps pour ça, puisqu'ils ne foutent jamais rien de leurs cinq doigts pendant toute leur sainte journée,— tous ces fainéants n'avaient pas de plus grands amis que les jean-foutres d'huissiers.

Tout ça, ça s'entendait comme larrons en foire!

Passe-moi la casse, je te passerai le séné, se disaient-ils les uns aux autres,

Et avec ça, c'était toujours nous qui passions devant la glace pour payer les pots cassés!

Tenez, par exemple, citoyens:

Quand il y avait un pauvre bougre qui n'avait pas travaillé à cause du chômage et qu'il avait fallu dépenser les économies, s'il y en avait, pour empêcher la femme et les enfants de mourir de faim,

Si après des jours de misère,

Ce pauvre bougre ne pouvait pas payer :

Vite, vite, l'huissier arrivait comme un bouledogue,

Et, vlan, vlan! va comme je te pousse, ils fourraient au patriote du papier timbré à n'en pas finir et faisaient monter les frais comme une liste d'apothicaire!

Ah! nom de dieu!

Quand ces mauvais bougres-là avaient passé quelque part, de longtemps il n'était plus question de boire chopine et de danser la carmagnole!

Pendant de longues années il fallait trimer, et dur! pour rattraper l'argent qu'ils faisaient si vite dépenser à propos de bottes!

Les misérables!

Il s'agissait d'un terme de six liards,

Allons donc, vite c'était des assignations, des commandements en veux-tu, en voilà!

Et qu'il ne fallait pas broncher, foutre!

Car le code, qui est bien la plus sale œuvre de jean-foutre qui soit, était toujours avec eux contre le pauvre monde!

Et les petits boutiquiers,

Nom de dieu!

En voilà qui ne doivent pas être camarades avec les huissiers!

Le Père Duchêne connaît ça,

Et dans son commerce de fourneaux ces bougres-là l'ont souvent rudement gêné!

Protêts,

Signification de protêts,

Commandements,

Assignations,

Jugements,

Significations et jugements,

Commandements à nouveau,

Saisie,

Dénonciation de saisie,

à tout le reste!

Ah les jean-foutres!

Une fois qu'ils étaient partis, il n'y avait plus moyen de les arrêter!

Quand on fait des frais, on n'en saurait trop faire!

Et une fois qu'ils étaient remontés, on avait beau dire, on ne pouvait pas les faire tenir tranquilles jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la dénonciation de saisie et à la vente.

Alors ils étaient contents!

Parce qu'ils étaient les premiers payés,

Car naturellement, comme ils avaient des amis quand on a fait la loi, ils ont eu soin de s'y faire coller partout comme créanciers privilégiés!

Et alors il fallait les voir,

Quand ils avaient deux sous à gagner, ils étaient comme des tigres.

Ils auraient plutôt foutu sur le pavé les patriotes avec leurs femmes et leurs enfants que de ne pas salir leur bougre de papier,

Et ils se foutaient autant de ruiner les petits commerçants et de faire déclarer une masse de faillites qui tuaient le crédit, que de l'an quarante!

Ça, ça n'avait pas de cœur pour deux liards!

Et ça faisait le mal d'aussi bon cœur que le Père Duchêne se colle un verre de bon vin dans l'estomac!

Quels jean-foutres!

Et les notaires?

C'est la même chose!

Quand ils trouvaient à voler sur quoi que ce soit,

Est-ce que vous croyez qu'ils se gênaient?

Allons donc!

A toi, à moi la paille de fer!... Jobard qui ne fait pas son sac!... Et alors il fallait voir comme les mains marchaient, et comme ceux qui ne faisaient pas attention à leurs poches étaient mis dedans!

Quels tas de chenapans!

Quand il y avait des contrats de mariage, des testaments, des partages, des actes de société,

Voilà où tous ces jean-foutres étaient à leur affaire!

Prends, mâtin, prends toujours!... se disaient-ils en eux-mêmes!... Et les honoraires de rouler leur train!

Assez, nom de dieu! assez de tous ces exploiteurs! de tous ces bougres-là, qui sans se fatiguer font des fortunes comme des crésus, et qui réalisent, en volant tout le monde qui a affaire avec eux, des bénéfices tout à fait disproportionnés avec leurs services!

Heureusement que le citoyen Protot, délégué à la justice, a ouvert l'œil sur tous ces bougres-là!

Il n'était que temps!

« Ah! tas de bougres, a dit le citoyen Protot,

« Ah! tas de jean-foutres vous exploitez le pauvre Peuple,

« Vous vous foutez pas mal de coller le petit commerce dans la débine,

« Et de foutre les patriotes dans la rue pour satisfaire la rapacité des propriétaires!

« Vous pressez les frais tant que vous pouvez,

« Afin de vous faire des rentes et de gobeloter avec ce que vous arrachez à la misère du Peuple, — car pour vous, la loi n'est pas autre chose qu'une arme que vous braquez sur les patriotes, au lieu de vous en servir pour les défendre!

« Ah! c'est comme ça que vous agissez, mes gaillards!

« Attendez,

» Je vais vous faire river votre clou,
» Et en deux temps, trois mouvements,
» Ça ne va pas être long,
» Le temps de vous moucher,
» Et ça sera fait ! »

Et alors le citoyen Protot est allé tranquillement, comme un bon bougre, à l'Hôtel-de-Ville, — et là il a fait sortir un décret comme quoi à l'avenir tous les huissiers, notaires et ci devant fonctionnaires civils seraient payés tant par an par la Commune,

Et un autre comme quoi tous ceux qui ne voudraient pas se conformer à la loi étaient libres de mettre la clef sous la porte, parce qu'on ne leur laisserait plus faire leur métier de crapules !

Ah ! nom de dieu !

Voilà un décret bougrement patriotique !

Comme ça, foutre, tous ces bougres-là ne chercheront plus à faire les frais à tort et à travers, sans qu'on sache pourquoi !

Ou plutôt si,

Car on sait trop pourquoi : purement et simplement dans un but d'exploitation !

C'est ce décret-là qui va faire rudement rigoler les boutiquiers, qui payaient des prix fous, parce qu'un bougre de billet était en retard de quelques heures !

Nom de tonnerre !

Le Père Duchêne se le rappelle bien, foutre ! Un jour qu'il était sorti, on vient présenter à sa boutique de fourneaux un billet de cinquante francs ;

Il n'était pas là,

Et naturellement il ne peut pas payer.

Le lendemain un saute-ruisseau de l'huissier vient comme un jean-foutre pendant que le Père Duchêne buvait chopine à côté de sa boutique,

Et ne voilà-t-il pas que le jour suivant on lui apporte une diable de feuille un bougre de protêt pour lui dire de payer,

Et ce mauvais carré de papier coûtant cinq francs et seize sous !

Ah ! nom de dieu !

Cinq francs et seize sous !

Est-ce que ces bougres-là s'imaginent que ça se trouve dans le pas d'un cheval,

Et que l'argent se gagne si facilement que ça !

Comment, foutre ! pour un retard de 36 heures dans le payement d'un billet de cinquante francs, faire cinq francs et seize sous de frais !

Nom de nom ! l'intérêt de cent et seize francs à cinq du cent pendant un an !

Foutre de foutre ! tout le monde se mettrait huissier alors à ce compte-là !

Mais vous voilà foutus dedans à votre tour, mes mauvais bougres !

Vous voilà remis au pas,

Dans le droit commun !

Et vous ne pourrez plus fouiller comme autrefois dans les poches des gens, sans qu'on vous dise :

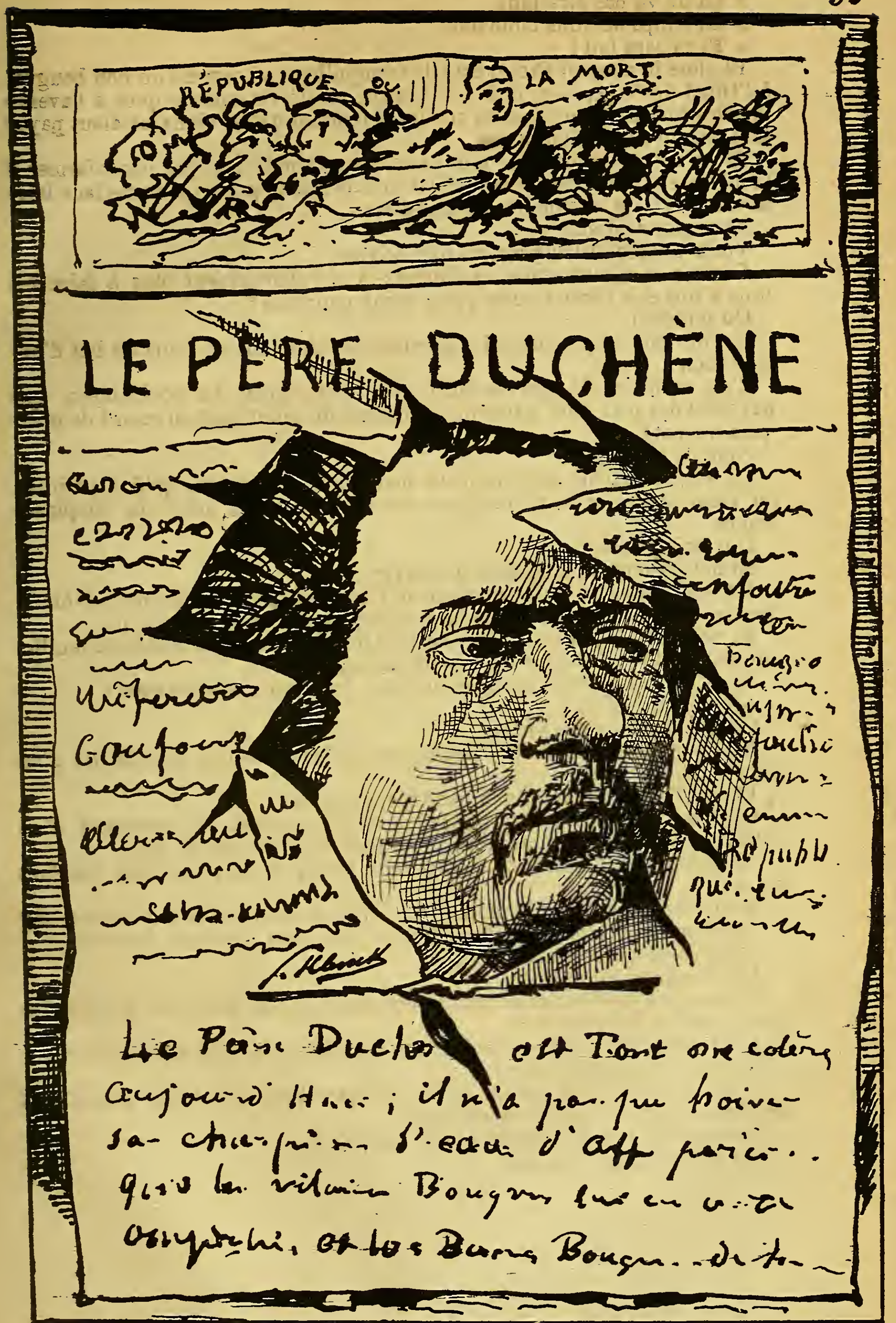
« Dis donc, toi, qu'est-ce que tu fais dans les poches du citoyen ? »

Vive la Commune, foutre !

Il n'était pas trop tôt qu'elle fît un bon décret en faveur des patriotes et des bons bougres de petits marchands,

Mais qu'elle le fasse exécuter, nom de dieu !

Qu'elle le fasse exécuter.



VERMERSCH.

Ou c'est qu'elle se foutrait des citoyens de Paris,
Et alors les citoyens de Paris se foutraient aussi pas mal d'elle, — il y a des chances !

Foutre de foutre !
Le Père Duchêne aujourd'hui n'est pas trop mécontent des affaires,
Et il trouve que, tout bien considéré, ça ne va pas déjà si mal,
Et que décidément les jean-foutres de Versailles sont bougrement près d'être foutus.
Ce que c'est, mes enfants, que de ne pas se faire de bile,
Et de conserver quand même une confiance inébranlable dans la Révolution !
Il y a de ça quelques jours, tous les traqueurs disaient que nous allions la danser ;
Que les Prussiens s'étaient foutus avec les insurgés, à cause du payement des monacos,
Que les forts étaient déjà livrés,
Enfin, que nous étions tous fumés comme des harengs !
Il y a des bougres qui là-dessus se seraient fait du mauvais sang,
Et qui auraient cané carrément devant l'ouvrage.
Mais, nom de dieu ! les braves Parisiens ne sont pas de cette pâte-là !
Tout ce qu'on disait n'a pas plus fait sur eux que des cheveux sur la soupe.
D'abord parce qu'ils ne sont pas des naïfs,
Et qu'ils savent bien que quand même ce serait ainsi,
Ils n'en seraient pas plus foutus pour ça,
Attendu que même avec les forts, les roussins n'auront jamais assez de poil pour s'emparer de Paris ;
Ensuite, parce qu'ils n'ont peur de rien,
Et qu'ils se foutent de la mort comme du reste.
Eh bien, nom de dieu ! il faut convenir que les événements leur ont bougrement donné raison.
C'est Foutriquet qui doit ne plus rigoler maintenant !
Voilà les Prussiens qui ne veulent pas du tout foutre le camp d'où ils sont ;
Et qui soutiennent mordicus qu'ils garderont les forts,
Quand même on leur foutrait des monacos jusqu'à plus soif.
Il paraît que les affaires de la paix ne vont pas du tout à Bruxelles,
Et que le Bismark a découvert un tas de floueries du petit Thiers !
Ce qui fait qu'il ouvre l'œil,
Et qu'il ne veut rien lâcher de ce qu'il tient, jusqu'à nouvel ordre.
En voilà une belle affaire !
Du coup, Foutriquet ne sait plus à quel jean-foutre se vouer.
Il n'est pas plus bête qu'un autre, le vieux singe,
Et il sait bien que dans ces conditions-là, il n'y a plus grand'chose à fricoter pour lui.
Tant qu'il a compté sur les forts,
Il s'est persuadé que ça serait facile de nous faire crever de faim,
Et qu'il finirait toujours par nous pincer, en nous bloquant.

Ce qui prouve que tout son esprit ne l'empêche pas de se foutre de rudes illusions dans la cervelle.

Mais, nom de nom ! maintenant, ça n'est plus ça.

Tant que les Prussiens seront là, pas moyen de couper les lignes.

Les têtes carrées ne crachent pas sur la nourriture,

Et il leur faut du ravitaillement.

Ils n'entendent pas de cette oreille-là.

Foutriquet se demande ce qu'il va faire.

Dam ! mon vieux, ça n'est pas au Père Duchêne à te donner des avis.

Arrange-toi comme tu pourras.

Colle ta démission à l'assemblée, ainsi que te le conseille ce vieux brave homme de père Beslay,

C'est peut-être encore ce qu'il y a de plus prudent,

Si tu tiens un peu à ta peau.

Ou bien, si tu as du cœur, montre-le.

Fous-toi à la tête de tes roussins, comme un brave,

Et monte le premier à l'assaut des remparts.

Qui sait ?

Ils te suivront peut-être !

Seulement, le Père Duchêne ne veut pas te prendre en traître,

Ça sera dangereux et pas commode.

Ils ont l'œil, les fédérés,

Ils ont l'œil !

N'oublie pas ça, et le Père Duchêne sera là pour te foutre la première balle, gredin !

Le Père Duchêne le savait bien que les bons bougres de la Commune ne pouvaient pas faire autrement que de s'occuper un jour ou l'autre de ce sacré Mont-de-piété,

Et qu'ils ne tarderaient pas à rendre un de ces sacrés décrets qui permette aux pauvres bougres de pouvoir retirer pour rien les nippes qu'ils ont foutues au clou pendant le siége,

Pour pouvoir manger, foutre !

Ah ? nom de dieu, le Père Duchêne l'a demandé assez souvent,

Et ç'aurait été trop fort, qu'en présence d'une chose si juste, on ne l'écoutât pas un peu !

Voyons, patriotes, ce n'était-il pas justice !

Quoi ! les jean-foutres auraient gobeloté là tout le temps, au point, nom de dieu ! qu'on se casse les jambes dans les caves de ce sacré Hôtel-de-Ville, tant il y a de bouteilles vides,

Et de bonnes, allez, patriotes !

Ce n'est pas des chopines à huit, foutre !

Ah ! les jean-foutres comme ils s'en sont foutus des bosses !

Ah ! mes pauvres bougres de patriotes qui avez foutu vos nippes au clou, vous allez donc pouvoir les retirer, grâce à ce bon décret de la Commune !

On a besoin de linge, aujourd'hui, foutre !

On peut revenir blessé de la bataille, tonnerre !

Et comme on est content de trouver des draps bien blancs, quand on est malade,

Comme ça fait du bien ; et comme on se guérit plus vite pour retourner servir la Révolution !

S'ils étaient au clou, ça ne serait pas la même chose !

Aussi, patriotes, c'est avec une grande satisfaction que le Père Duchêne a vu le décret que discute aujourd'hui la Commune !

On va rendre les nippes des patriotes !

Et pour rien, nom de nom !

Quand il y aurait dix ans que ça serait engagé !

Mais ce n'est pas tout !

La Commune a encore proposé une mesure bougrement patriotique, quand elle dit :

Que les objets déposés au Mont-de-piété ne seront délivrés qu'aux propriétaires primitifs des objets.

Si le Père Duchêne a bien compris,

C'est une bonne idée, ça !

En effet, si la Commune fait rendre les objets pour rien, ça doit être tout simplement pour qu'ils ne fassent pas défaut aux pauvres bougres qui les avaient engagés.

Ça n'est que pour ça, foutre !

Quant aux marchands d'argent qui ont acheté les reconnaissances,

Et profité de la misère des pauvres patriotes,

Ça ne regarde pas la Commune, ça !

Et le Père Duchêne s'en fout un peu !

Quoi, les brocanteurs qui achètent les reconnaissances sont en général des bougres qui ont le sac.

Et puis, au bout du compte, c'est leur métier. Ils gagnent gros à ce commerce !

La Commune n'a eu en vue, dans sa proposition que de soulager les pauvres bougres, et non les marchands d'argent !

Et puis après, patriotes, il faut bien espérer que notre brave Commune va foutre en bas ce sacré Mont-de-Piété,

Ce que, comme vous le savez, le Père Duchêne, qui n'aime pas qu'on exploite les pauvres bougres,

A déjà demandé bougrement souvent !

Supprimer le Mont-de-Piété,

C'est-à-dire, jusqu'à nouvel ordre, prêter sans intérêts,

Surtout ces sacrés intérêts qui ne sont qu'une foutue usure !

Car enfin, patriotes, est-il permis de prêter de l'argent à des douze pour cent !

Nom de dieu ! c'est foutre bien un sacré vol !

Et avec ça, que quand on vous rend vos nippes, elles sont dans un foutu état !

Quand un pauvre bougre a foutu ses habits au clou, et qu'un jour qu'il les a retirés, il veut aller le dimanche faire un tour avec sa femme et boire une chopine avec ses amis,

On dit partout autour de lui :

« Tiens, celui-là, il sort du clou ! »

Ah ! oui ! on vous fout vos nippes dans un bel état !

Parlez-en un peu !

Et nom de nom ! ce n'est pourtant pas pour rien qu'on vous les garde !

Enfin, ça va peut-être cesser toute cette sacrée conduite-là !

La Commune a l'air de penser aux pauvres bougres !

C'est bien ça, citoyens membres de la Commune !

Le Père Duchêne vous remercie de tout son cœur !

Décidément, les jean-foutres de Versailles sont au moins aussi bêtes que méchants,

Et, foutre ! ce n'est pas peu dire, tonnerre de dieu !

Faut-il que ces bougres-là aient du temps de reste pour s'amuser à foutre des blagues comme ça!

Ne voilà-t'il pas maintenant qu'ils se sont avisés de foutre dans leur officiel un tas de jean-foutreries qui n'ont ni queue ni tête, à propos des prisonniers qu'ils se vantent d'avoir faits,

Et qu'ils accusent tous ces braves bougres de fédérés,

Qui sont déjà bien assez malheureux d'être tombés dans leurs sales pattes de roussins,

D'être tous des chenapans, du vrai gibier de prison,

Et d'avoir subi un tas de condamnations pour toutes sortes d'infamies qu'ils inventent!

Ils foutent, par exemple, des listes de noms à la suite les unes des autres, avec des choses comme ça en regard :

Un tel, dix ans de prison pour vol;

Un tel, cinq ans pour escroquerie; un tel, viol; un tel, ceci; un tel, cela..

Si ça ne fait pas mal au cœur!

Dire que ces jean-foutres trouvent ces malices-là très-drôles!

Voilà pourtant, mes braves patriotes, comment les « honnêtes gens » s'amusent.

Ils appellent ça de l'habileté.

Ah! vingt dieu!... Quelle sale chose que le royalisme!

Le Père Duchêne ne voudrait pas, pour bien de l'argent, être infecté de cette maladie-là.

Ça pourrit trop la conscience!

Et puis, vrai, ça rend trop stupide.

Il y en a un parmi ces pauvres bougres, qu'ils accusent d'avoir été dans le temps condamné pour adultère.

Le Père Duchêne est d'avis que cette trouvaille-là n'est pas heureuse.

Car enfin, nom de dieu, sur cette question-là, petit Thiers n'a pas à faire le malin.

Qu'est-ce que vous en dites, patriotes?

Mais c'est toujours comme ça!

Ce sont toujours les plus coquins qui font le plus les dégoutés.

C'est égal, il faut être canaille pour employer ces moyens-là.

Il n'y a que les sales aristos de la clique à Philippe pour se foutre comme ça du qu'en-dira-t-on.

Bismark lui-même aurait reculé.

Et pourtant, nom de dieu! celui-là pourrait se vanter d'être complet!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera sa :

GRANDE COLÈRE

Contre les jean-foutres de propriétaires qui ne foutent pas les quittances aux patriotes, comme le veut le décret de la Commune;

Avec sa grande motion contre ces bougres-là qui conspirent avec les insurgés de Versailles pour foutre les citoyens de Paris dans la moutarde!

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 44. UN SOU N° 44.



9 Floréal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres de propriétaires qui ne foutent pas les quittances aux patriotes, comme le veut le décret de la Commune;

Avec sa grande motion contre ces bougres-là qui conspirent avec les insurgés de Versailles pour foutre les citoyens de Paris dans la moutarde!

Tous les matins, et tous les soirs, quand le Père Duchêne ouvre la boîte qu'il a clouée contre la muraille de son imprimeur Sornet, pour que les patriotes puissent y mettre leurs communications,

Il trouve une telle tapée de lettres qu'un chien n'y trouverait pas ses jeunes!

Ce qui lui fait bougrement plaisir, foutre!

Parce qu'il voit que les patriotes lisent son journal,
Et qu'il est dans la vraie politique de la Cité, puisque les bons bougres l'avertissent de tout ce qui s'y passe,
Et de ce qu'il est utile de faire dans l'intérêt du Peuple.
Or, parmi toutes ces lettres, il y en a un tas qui parlent de la même question,
De la question des propriétaires, foutre !
Nom de dieu, oui !
L'affaire est importante,
Et mérite bougrement qu'on ouvre l'œil !
Et le bon !
Le Peuple n'a pas de pires ennemis que tous ces bougres-là, qui se foutent pas mal du tiers et du quart, pourvu qu'ils aient de quoi boire chopine et se foutre par le bec des gueuletons en famille !
Pourvu qu'ils mangent des ortolans, ils se moquent pas mal que les patriotes n'aient rien à se mettre sous la dent.
Et, foutre, en voilà assez !
La Commune, où il y a quelques bons bougres qui veillent carrément sur les intérêts de la Cité, a fait sortir dès le commencement un rude décret qui disait :
« Les patriotes ne payeront pas les trois termes qui se sont écoulés pendant la guerre ! »
Et, foutre, c'était justice !
La terre, le capital, — la propriété, en un mot, est un outil comme les autres,
Et tous les outils pendant cette sacrée guerre étant restés inactifs et par conséquent improductifs,
Il serait absurde que la terre et le capital continuassent, en vertu d'on ne sait quelle force d'inertie, à produire au milieu de l'inaction forcée de tous les autres instruments de travail.
Oui, nom de dieu !
Il était de toute justice que les citoyens membres de la Commune fissent sortir ce décret,
Et il serait grotesque que les propriétaires fussent payés, alors que pendant la guerre et le siége, ce sont en somme eux qui ont le moins souffert, qui ont eu le moins des leurs de tués, qui ont le moins donné à la Cité et à la Nation de leur sang et de leur âme !
Ils ne doivent pas être payés,
Et foutre, ils ne le seront pas !
Mais citoyens membres de la Commune,
Ce n'est pas tout de faire des décrets,
Il faut les faire exécuter,
Autrement on se fait moquer !
Et on passe pour un imbécile !
Çà serait foutre trop facile !

Qu'est-ce que vous croyez qu'on penserait du Père Duchêne si cette après-midi il faisait coller sur les murs un décret disant que,

« Demain, à telle heure, le Père Duchêne fera guillotiner sur la place de la Concorde les jean-foutres Favre, Thiers, Picard, Simon, Ducrot, Ladmirault, et les autres canailles leurs complices, accusés et convaincus de haute trahison envers la Nation et la Cité, et d'assassinats multipliés sur les personnes des citoyens de Paris, de leurs femmes et de leurs enfants.

« Le Père Duchêne charge le ci-devant archevêque de Paris de l'exécution du présent décret. »

On dirait : le Père Duchêne sera bougrement malin s'il fait exécuter son décret,

Et s'il fait comme il dit,

Ce sera un bon bougre, et on lui paiera une chopine !

Mais comme il est de toute évidence que le Père Duchêne ne pourrait faire selon ses décrets,

Les patriotes ne manqueraient pas de dire en voyant qu'il a manqué à sa promesse :

« Le Père Duchêne est un jean-foutre,

» Et il se fout du Peuple comme de l'an quarante ! »

Eh bien !

Citoyens membres de la Commune,

C'est justement là votre cas !

Le Père Duchêne vous le dit,

Et le vieux ne se fout pas dedans.

Vous avez rendu un décret portant qu'on ne payerait pas les trois termes,

Et il ajoute :

C'est juste et bougrement patriotique !

Mais ça ne suffit pas, nom de dieu !

Et votre décret, c'est comme si vous aviez mis un robinet dans un mur pour en tirer de l'huile !

Qu'est-ce que vous voulez que fassent les patriotes avec un bougre de décret comme ça, qui fait autant d'effet sur les propriétaires qu'un coup d'épée dans la Seine !

Pour que votre décret valût quelque chose,

Il y fallait ajouter un article,

Et c'est sur quoi le Père Duchêne va faire sa grande motion,

Que vous écouterez, foutre ! si vous aimez le Peuple comme c'est votre devoir, nom de dieu !

Voici l'article :

« Tous les propriétaires auront à remettre aux locataires dans les quarante-huit heures, quittance des trois termes échus, d'octobre 1870, et de janvier et d'avril 1871. »

Car il ne faut pas vous le dissimuler plus longtemps,

Citoyens membres de la Commune,

Les propriétaires se foutent de votre décret et de vous !

Et le Père Duchêne en connaît plusieurs qui le disent et sur lesquels il ouvre l'œil, une belle affaire !

Est-ce que ces bougres-là n'ont pas le toupet d'envoyer leur note et de demander de l'argent aux patriotes pour réclamer les trois termes,

Tout comme si vous n'aviez rien fait !

Foutre ! foutre !

Voilà qui fout bougrement en colère le Père Duchêne, par exemple !

Et ça ne peut pas marcher comme ça,

Tonnerre de dieu, non !

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Alors vous êtes des zéros !

Ou rien du tout !

Des imbéciles !

Et quand vous dites quelque chose,

On peut s'en foutre,

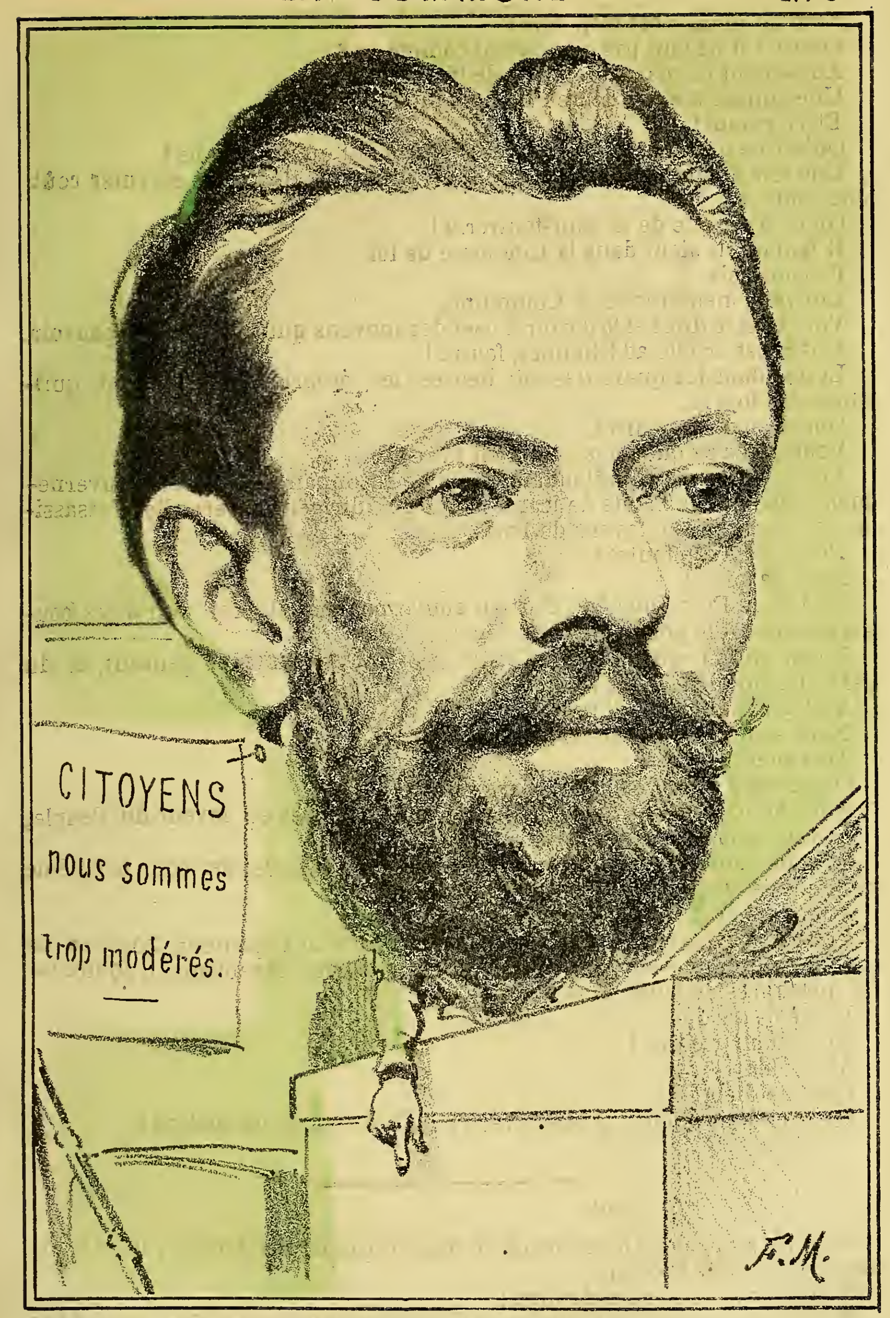
Comme d'une proclamation à Badinguet !

Nom de nom, c'est trop fort !
Foutre ! il ne faut pas que ça soit comme ça !
Autrement ça marcherait vite de travers !
Une annexe à votre décret, nom de dieu !
Et vivement !
Qu'est ce que c'est que des décrets qui n'ont qu'une jambe ?
Une fois que les décrets sont rendus, il faut qu'ils soient exécutés coût que coûte,
Ou ça n'est que de la jean-foutrerie !
Il faut qu'ils aient dans la Cité force de loi,
Et pour cela,
Citoyens membres de la Commune,
Vous avez le droit et le devoir d'user des moyens qui sont en votre pouvoir.
Faites cet article additionnel, foutre !
Et que dans les quarante-huit heures les propriétaires donnent quittance des loyers.
Quant aux réfractaires,
Vous savez ce que vous avez à en faire !
Ah! ces bougres-là prétendent qu'ils ne reconnaissent comme gouvernement légal que la bande de jean-foutres qui dirigent à Versailles l'assassinat en masse des citoyens de Paris,
Plus de pitié, foutre !
Plus de pitié !
Eh ! si le Père Duchêne était au gouvernement, il ferait voir à ces bougres-là où est le gouvernement légal.
Il leur en foutrait, lui, « de l'ordre, » et « des gens bien pensant, et du parti des honnêtes gens ! »
Ah ! gredins, dirait-il !
Nous sommes des jean-foutres pour vous ?
Très-bien !
On va vous faire voir ça en deux temps !
Nous foutons des décrets bougrement patriotiques en faveur du Peuple,
Et vous nous envoyez faire foutre,
Et vous voulez que les bons bougres qui vont se faire tuer pour la Cité ne profitent de rien afin que vous en ayez plus !
Attendez, crapules, attendez !
Vous avez quarante-huit heures pour foutre aux pauvres bougres de gardes nationaux, — à ceux qui se battent et à ceux-là seulement, foutre ! — les quittances de leurs trois termes !
Passé ce délai,
Au violon, gredins !
Au violon,
Nom de dieu !
En attendant mieux, si vous avez l'air de faire trop les malins !

---

olle

Vrai, on ne peut pas dire que ça ne marche pas mieux depuis que les jean-foutres ont foutu le camp.
Il faut être juste, nom de dieu !
Et celui qui prétendrait que notre Commune n'a encore rien foutu dans l'intérêt du Peuple mentirait comme un sacré calotin.
Mais, quoique ça, il reste encore bougrement des choses à faire.



URBAIN

Orateur de réunions publiques. Ancien Instituteur à Paris. Fut Membre de la commission d'enseignement sous la Commune. Urbain qui trouvait la majorité de la Commune trop modérée réclama l'exécution de la loi sur les otages. A voté pour le Comité de Salut Public.

Agé de 45 Ans.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Ah ! bon dieu de bois !
Ce n'est pas la besogne qui manque.
Ce n'est pas pour dire, mais il n'y a qu'à se baisser pour en prendre !
Ainsi par exemple, voila une chose :
Ce matin, le Père Duchêne, en causant des affaires de la Cité avec quelques bons bougres de ses amis, devant la porte de son échoppe, s'aperçoit que sa bouffarde est éteinte,
Et que sa vieille blague en peau d'aristocrate est aussi plate que la bourse d'un sans-culotte.
Bon ! se dit le Père Duchêne,
Les marchands de tabac ne sont pas faits pour les chiens.
Quatre sous à fumer, s'il vous plait, citoyenne,
Et bien servi, nom de dieu !
C'est pour un patriote, et un rude, foutre !
Eh bien ! vous ne croiriez pas ce qui est arrivé.
Au lieu d'être satisfaite d'avoir affaire à un bon bougre,
Et de lui sourire gentiment comme aurait fait une brave femme et une amie du Peuple,
La mauvaise bougresse a foutu au nez du Père Duchêne une sacrée grimace de sorcière ;
Et nom de Dieu ! elle faisait une paire d'yeux en le regardant, comme si le vieux bougre n'était qu'un vrai jean-foutre.
Là-dessus le Père Duchêne a pris tranquillement son tabac comme si le rien n'était,
Et il a foutu son camp de la boutique, sans dire merci,
Quoiqu'il n'eut pas tout à fait son poids, ce qui ne l'a pas étonné.
Seulement il a pensé en lui-même :
Toi, je connais ton numéro.
Tu vends faux poids aux patriotes,
Et tu fais la gueule aux bons bougres,
Parce que tu es une amie des aristocrates,
Et que ce sont les sacrés royalistes, que le diable emporte, qui t'ont foutu ta place dans le temps.
Et alors le Père Duchêne a pris des informations.
Et il a su comment ça se passait, quand les jean-foutres étaient les maîtres de faire tout ce qu'ils voulaient.
Il paraît que c'était là-dedans comme dans tout le reste,
Et que tout était donné à la faveur.
Vous savez que ça rapporte pas mal gros un bureau de tabac,
Avec les bénéfices d'un seul il y aurait bien de quoi faire vivre plusieurs femmes de patriotes.
Eh bien ! nom de dieu ! au lieu de foutre ces bénéfices-là aux veuves, aux filles des bons bougres qui avaient rendu de vrais services à la Nation,
Ce qui aurait été juste et honnête,
On foutait ça entre les pattes d'un tas de gobelotteuses qui avaient vécu toute leur vie aux dépens de la Nation,
Et qui se foutaient crânement du Peuple et de la République.
Le Père Duchêne ne prétend pas qu'il n'y ait jamais eu d'exception.
Mais c'était foutre bien le cas de la généralité.
Et pendant ce temps-là, un tas de braves bougresses d'honnêtes femmes crevaient de faim.
Qu'est-ce que vous pensez de ça, patriotes ?
Le Père Duchêne est convaincu que vous êtes de son avis,
Et que vous pensez comme lui, que cette chose-là ne peut pas durer.

Et qu'il est temps de réparer cette sacrée injustice.

Depuis que le brave Peuple de Paris a foutu le gouvernement des royalistes en l'air,

Il y a beaucoup de bons patriotes qui sont morts pour la défense de la Commune,

Et qui ont laissé, en s'en allant, de braves femmes aussi méritantes qu'eux,

Et qui n'ont peut-être pas, à l'heure qu'il est, un morceau de pain à se foutre sous la dent.

Ah! vingt-cinq mille noms de dieu!

Il ne faut plus de ces choses-là!

Ça serait trop fort, par exemple, que la Commune de Paris continuât le système de la jean-foutrerie royaliste.

Gardez les braves femmes;

Mais dépêchez-vous de foutre à la porte toutes les noms de dieu de mauvaises bougresses, qui n'ont pas obtenu leur place par des moyens honnêtes.

Le Père Duchêne, citoyens membres de la Commune, vous donne là un bon conseil,

Et vous seriez coupables de ne pas le suivre, car le Peuple de Paris a contracté une dette envers ceux qui sont tombés pour la défense de ses droits,

Et il ferait une canaillerie qui n'aurait pas de nom,

S'il oubliait ce qu'il doit aux morts.

Voyons, foutre! ça va-t-il bientôt finir,

Toutes ces sacrées discussions-là?

Nom de dieu, ça commence un peu à embêter le Père Duchêne!

Quoi! aujourd'hui qu'on a foutre besoin de tous ses instants, et qu'on doit donner toute sa pensée à la Commune,

Ce sont nos bons bougres de la Commune eux-mêmes qui se disputent!

Mais, tonnerre! vous n'avez donc pas autre chose à faire!

Au lieu d'écrire dans vos feuilles de sacrés articles où vous vous traitez mutuellement de réactionnaires et de toutes sortes d'amabilités de ce genre,

Est-ce que vous ne feriez pas mieux d'aller, par exemple, aux avant-postes, l'écharpe rouge au côté.

Ce qui ferait bougrement plus plaisir à nos bons bougres de gardes nationaux.

Qui foutre! n'ont pas le temps de se disputer, eux, allez!

Et vous ne l'auriez pas non plus, citoyens membres de la Commune, et vous n'y songeriez même pas!

Allez donc un peu entendre siffler les balles et gronder le canon des fédérés!

Quand vous verrez là autour de vous, les bons patriotes qui meurent bravement pour la Révolution et pour la Commune, en se foutant des coups de fusil avec les roussins,

Vous ne songerez guère à vous battre à coups de plume dans vos gazettes!

C'est que ce n'est pas tout à fait la même chose!

La bataille à coups de plume, le Père Duchêne sait ce que c'est, depuis

quatre-vingts ans qu'il écrit ses feuilles, et qu'il tâche de donner de bon conseils aux patriotes.

Il sait bien que de temps en temps on a un peu de prison,

Quelquefois aussi, on risque d'aller à Cayenne, faire la récolte du poivre.

Oui, le Père Duchêne sait tout ça!

Et si les jean-foutres revenaient, il sait bien aussi que s'ils lui foutent la main sur le poil, ça l'attend un des premiers!

Mais, quoi!

Au bout du compte! quand on vous foutrait à Cayenne et même quand on vous fusillerait,

Foutre! est-ce qu'on ménage les patriotes, quand ils tombent entre les mains des roussins?

Mais qu'est-ce que ça fout?

Le Père Duchêne a bien le droit d'être fusillé, après tout! Et vous aussi!

Oui, voyez-vons, citoyens membres de la Commune, qui vous foutez des sottises dans vos gazettes,

Ce n'est pas le moment,

Ça embête les patriotes!

Et qu'ils ont bougrement raison, foutre!

Foutez-nous la paix!

Laissez de côté vos querelles personnelles!

Ne songez qu'à l'intérêt de la Commune, au salut de la Révolution!

Si vous voulez vous disputer, attendez un peu!

Les roussins ne seront pas toujours là!

Si même vous voulez vous battre, et que l'un de vous veuille foutre l'autre dans la moutarde, le Père Duchêne ne s'y opposera pas.

Et puis, voyez-vous, quand on a quelque chose à dire à quelqu'un, on lui dit une fois, et puis tout est fini.

Quand le Père Duchêne a trouvé l'autre jour que deux de ses amis ne coupaient pas tout à fait dans ses ponts, eh bien, il ne leur a pas mâché, foutre!

Mais pour se disputer et faire durer ça longtemps, non, ça ne va pas au Père Duchêne.

Il a bien autre chose à foutre maintenant!

Et la Révolution? Et la Commune?

C'est le Père Duchêne qui était bougrement content, aujourd'hui,

Quand en venant de boire sa chopine, tout en causant avec un vieux patriote de ses amis, des enfants de la Cité,

Il a vu sur les murs une sacrée affiche,

Qui entre bien dans ses vues, et lui a semblé, foutre! bougrement patriotique!

Ah! mes jeans-foutres, qu'est-ce que vous foutez de çà, voyons?

Quatorze mille serviettes, paires de draps, nappes,

Et toutes sortes de bibelots que le Père Duchêne ne connaît pas, vu qu'il se fout pas mal de tout çà, et qui étaient aux Tuileries!

Une petite nappe bien blanche quand il invite un ami, et qu'on dîne le soir dans le jardin, quand il fait frais, avec la femme et les enfants,

N'est-ce pas tout ce qu'il faut ?

Mais, quatorze mille serviettes !

Fallait-il qu'il y en ait, de ces tables toujours servies !

Ce n'était donc qu'un gueuleton du matin au soir !

Alors, ça n'étonne plus le Père Duchêne que ces jean-foutres-là aient bu quarante-trois mille bouteilles de vin !

Oui, patriotes, l'affiche du citoyen délégué aux domaines est bougrement patriotique,

Vu qu'il annonce que tout ce linge, qui n'avait jamais servi qu'à gobéloter, va aujourd'hui servir aux patriotes,

Vu qu'on va le donner aux ambulances,

Pour panser les blessures, et aider à guérir les citoyens blessés pour la défense des droits de la Cité et de la Révolution !

Nom de dieu ! ça fout-il pas en colère, ça, voyons !

Pendant ce sacré siége, on nous demandait toujours de la charpie,

Du linge de toute sorte, des draps, tout ce qu'on pouvait donner.

Et foutre ! le Père Duchêne en a donné comme tout le monde !

Et puis, il y avait là-bas, dans les sacrées armoires des jean-foutres, de quoi servir pendant longtemps.

Eh bien ! non ! ils se foutaient un peu des blessés,

Les Trochu, Favre et jean-foutres du même acabit !

Qu'est-ce que ça leur foutait un peu, ça, les blessés ?

Ah bien ! oui !

Voilà, foutre ! une motion qui coupe bougrement dans les idées du Père Duchêne,

De donner tout ce linge à gueuletons pour l'usage des patriotes !

Aussi, le Père Duchêne remercie bougrement le citoyen délégué aux domaines,

Qui, foutre ! a montré là qu'il était un rude patriote, et qu'il pensait aux bons bougres qui se font tuer pour la Commune.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera :

A moi, les enfants de la veuve !

OU

LE GRAND APPEL

DU

PÈRE DUCHÊNE

A ses bons amis les Francs-Maçons, pour qu'ils appellent à eux les frères des départements,

Puisque les jean-foutres de Versailles se foutent d'eux plus encore que des patriotes de Paris.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 45. UN SOU N° 45.



10 *Floréal an* 79.

A moi, les fils de la veuve !

OU

LE GRAND APPEL

DU

PÈRE DUCHÊNE

A sès bons amis les Francs-Maçons, pour qu'ils appellent à eux les frères des départements,

Puisque les jean-foutres de Versailles se foutent d'eux plus encore que des patriotes de Paris.

La situation est grave, citoyens francs-maçons !

Et le moment est venu de faire voir si vous êtes de bons bougres ou des jean-foutres !

Le Père Duchêne croit que vous êtes de bons bougres,

Et que tous les jean-foutres sont à Versailles, ou peu s'en faut !

Vous avez de sérieux devoirs à accomplir, citoyens,

Vous avez à donner à la Cité des gages de votre amour et de votre dévouement !

Et, franchement, il est temps que vous vous montriez,

Et le Père Duchêne est bougrement content que vous vous soyez décidés à faire aujourd'hui votre démonstration et à monter avec notre drapeau rouge sur les remparts de la Cité !

C'est bougrement bien,

Et décidément, ça ira, foutre ! ça ira !

Il n'y a pas à dire :

Il fallait cela,

Pour nous d'abord, citoyens maçons,

Et pour vous aussi !

Parce que voyez-vous, citoyens, il ne manque pas de mauvaises langues en France où le vin donne la science du babil plus qu'en tout autre pays,

Et les mauvais bougres disaient :

« Ah ! les maçons !

« C'est une société secrète pour blaguer !

» Est-ce que vous croyez que tous ces bougres-là conspirent la chute d[es] tyrans !

» Allons donc !

» Ce sont de bons bougres qui se réunissent pour se coller sur la conscience des gueuletons réussis et pour boire chopine,

» Mais pour ce qui est de la Révolution,

» Ils s'en foutent comme de l'an quarante !

« Ah ! dans le temps, c'était autre chose !

« Il y avait dans la maçonnerie un tas de bons bougres qui ouvraient rudement l'œil sur les manœuvres des jean-foutres, et qui, après délibération prise en loge, leur tapaient sur les doigts avec vigueur.

« Mais à présent,

« Tous les maçons, ce sont des farceurs ! »

Ah ! nom de dieu !

Voilà qui foutait le Père Duchêne en colère quand il entendait dire des choses comme ça,

Parce que, foutre ! quand une société a une importance comme celle-là, et que, nom de tonnerre ! il y a parmi ses membres tant de bons bougres qui n'ont pas froid aux yeux et qui sont de bons patriotes rudement dévoués à la Nation et à la Cité,

Ça n'est pas drôle de l'entendre traiter comme si c'était la bande des jean-foutres de la Défaite Nationale !

Ah ! foutre, le Père Duchêne s'est foutu plus d'une peignée à cause de ça, parce que ça lui faisait tourner le sang d'entendre dire des bêtises à tout casser comme des choses toutes naturelles !

Mais aussi quand le vieux était tout seul,

Il se foutait rudement en colère,

Et il tapait de grands bougres de coups de poing à droite et à gauche sur ses fourneaux,

Parce que, nom de dieu ! il se disait :

« Mais ils ne foutront donc jamais rien, ces bougres-là.

» Qu'est-ce qu'ils attendent donc ?

» S'ils voulaient,

« Ils pourraient faire tant de choses,

« Et de bougrement bonnes !

« Ça n'est pas pour dire,
« Le jour où ils voudront faire une bonne motion, il y aura rudement du monde pour les soutenir,
« Et c'est dommage qu'ils se tiennent tranquilles !
« Peut-être bien qu'ils ne croient pas l'heure arrivée encore,
« Mais foutre !
« Quand on est dans la Révolution,
« On n'attend pas le bon plaisir des pendules,
« Et on donne un coup de pouce aux aiguilles ! »
Voilà ce que se disait le Père Duchêne,
Et il était bougrement dans la note, hein, citoyens !
Voyons,
A présent,
N'est-il pas vrai qu'il avait raison !
Si, foutre !
Et vous êtes de son avis,
Puisque maintenant vous oublierez cette inaction d'autrefois et puisque vous allez bravement vous foutre devant les obus qui, soyez-en bien persuadés, ne vous épargneront pas plus que les autres !
Non,
Ni vous,
Ni qui que ce soit,
Ne sera assez puissant, assez malin, assez subtil pour faire ouvrir les yeux aux jean-foutres de l'insurrection !
Les Versailleux sont incorrigibles,
Et ils mourront dans le bombardement final !
Votre appel à la conciliation sera reçu
Comme a été reçu l'appel des gens de la *Ligue des droits de Paris*,
Comme a été reçu l'appel des députés de Paris,
Comme tous les appels possibles !
Il n'y a rien à faire avec les gredins !
Qu'on en parle plus, foutre !
Et que ce soit une affaire finie !
Vous savez bien que pour les Versailleux il n'y a plus ni bourgeois, ni prolétaires, ni conservateurs, ni socialistes, il n'y a plus que :
Les gens de Paris !
Chair à canon !
Chair à obus !
Femmes, enfants, vieillards, malades, infirmes, tous bons à tuer, tous bons à faire des morts !
Le Père Duchêne vous approuve certes, citoyens, de faire cette dernière tentative, cette suprême supplication,
Mais qu'espérez-vous ?
Adieu paniers, vendanges sont faites, le temps de la clémence est passé, nous a dit le jean-foutre Thiers,
Et nous sommes de son avis.
La lutte entre les patriotes et les mouchards ne peut cesser que par l'anéantissement des uns ou des autres !
Ah ! foutre !
Les citoyens gardes nationaux savent bien à quoi ils doivent s'attendre si l'insurrection entrait dans Paris.
Après les journées de juin, à l'époque où le temps de la clémence n'était pas encore passé, les infâmes Garnier-Pagès, Favre, Pascal Duprat, etc., ne firent déporter que DOUZE MILLE citoyens de Paris,

Et Juin n'avait duré que quelques jours!
Mais cette année,
C'est de bien autre chose qu'il s'agit:
Il s'agit non d'une émeute,
Une émeute n'a rien qui ressemble à ce qui se passe aujourd'hui,
Mais une guerre civile qui dure depuis plus d'un mois, à la suite d'une Révolution inouïe dans l'histoire et qui a balayé d'un coup de pied les gredins les plus vaniteux et les plus lâches; donc les plus cruels de la terre!
Jugez, citoyens francs-maçons, du nombre de bons bougres qu'on enverrait faire à Cayenne la récolte du poivre, — sans compter ceux qu'on fusillerait!
On serait obligé de radouber les pontons,
Et le ministre de la marine demanderait à cet effet une subvention qu'on lui accorderait, foutre!
Donc, citoyens francs-maçons,
Pas de conciliation!
Et le Père Duchêne qui vous aime et qui est bougrement satisfait de votre démarche, à cause des résultats qu'elle amènera et dont il est sûr,
Le Père Duchêne rigole parce qu'il sait bien déjà à quoi s'en tenir,
Et il voit déjà le nez que vous allez faire en redescendant des remparts!
Ah! quel nez!
Et c'est pour cela que le Père Duchêne est bougrement content,
Parce que ce soir vous allez lancer à tous les frères de province le grand appel bougrement patriotique pour leur déclarer que la maçonnerie de Paris se sépare absolument des jean-foutres de Versailles,
Et qu'elle se met décidément avec la Commune, où on sait au moins ce qu'on veut, et qui est bougrement dans l'esprit de la Révolution!
Ah! citoyens maçons,
Faites-le, cet appel,
Faites-le tout de suite,
Aujourd'hui,
Ou demain.
C'est toujours la même chose, allez,
Et vous serez bien forcés d'en venir là!
Faites appel aux fils de la veuve!
Dans ce suprême combat où il y va de la mort ou du triomphe de la Révolution,
Vous devez apporter le puissant concours de l'association!
Vous ne pourrez le lui refuser!
Car la Révolution, c'est Paris,
C'est la Cité par excellence,
La Ville où plus que partout ailleurs on devrait être des sujets, et où l'on est le plus des citoyens!
Affirmez la Révolution, citoyens.
Sauvez Paris, et avec lui arrachez la France aux mains des gredins qui l'ont trahie et vendue,
Et soyez dignes de votre mission, de la Liberté et de la Patrie!

Travaillons!



CAVALIER (GEORGES)

Né en 1842. Ingénieur civil d'un mérite réel surnommé Pipe-en-bois, par Vallès, surnom qui lui resta. Nommé préfet au 4 Septembre. Fut sous la Commune Directeur du Service des Plantations

Fut Secrétaire de Gambetta.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Citoyen Louis Blanc,

Veux-tu que le Père Duchêne te dise une chose?
Eh bien! tu te conduis comme un vrai jean-foutre!
Tu répondras à ça que tu n'es pas le seul,
Et que tes collègues de la députation de Paris, qui n'ont pas encore foutu leur démission au nez de la sacrée assemblée versailleuse, sont, en général, d'assez sales particuliers.
C'est, foutre, vrai!
Le Père Duchêne n'en disconvient pas,
Mais toi, nom de dieu!
Toi, citoyen Louis Blanc!
Tu es à toi seul plus gredin que tous les autres ensemble,
Et plus jean-foutre que toute la jean-foutrerie de Versailles réunie.
Attendu que tu joins l'infâme hypocrisie à la lâche trahison.
Ah! mauvais bougre de cafard,
Jésuite de la Révolution,
Loup monarchien déguisé en berger socialiste,
C'est comme ça que tu t'imaginais tromper tous les patriotes avec tes sacrées belles phrases qui n'en finissent plus!
Eh bien! foutre de dieu!
Tu es bougrement volé, maintenant que tu vois que ça ne mord plus.
Voilà ce que c'est, mon vieux, que de ménager la chèvre et le chou.
Tu as cru que les jean-foutres de-là-bas te pardonneraient ton nom, à condition de faire bande avec eux.
Et maintenant, pour une toute petite engueulade que tu fous au nez de ton compère Dufaure,
A propos de ce qu'il a dit sur la conciliation,
Ils se mettent tous contre toi et ils te foutent des sottises, en veux-tu en voilà.
Ce qui fait qu'aujourd'hui tout le monde se fout de toi.
Et que tu passes des deux côtés pour un traître.
C'est bien fait, nom de dieu!
Et le Père Duchêne, qui n'est pourtant pas méchant, voudrait qu'il t'arrivât bien pis que ça,
Et que tu sois rudement châtié pour ton infâme conduite.
Car enfin, citoyen Louis Blanc, il faut convenir que tu es bougrement coupable devant la justice du Peuple!
Te rappelles-tu ce que tu disais autrefois de la Révolution?
Et de la revendication éternelle du Droit?
Et de la splendide insurrection des prolétaires pour la conquête de l'égalité politique et sociale?
Et de la marche du monde vers la fraternité?
En as-tu assez foutu là-dessus de beaux livres et de beaux discours?
Nom de dieu, comme les pauvres bougres trouvaient ça beau,
Et comme ils pleuraient de joie et d'espoir en te lisant, jean-foutre!
Comme tu les foutais dedans!
Mais les pauvres bougres ne veulent pas seulement être plaints, ils veulent être délivrés.
Il est venu un moment où ils se sont sentis assez forts pour mettre en pratique toutes les belles choses que tu leur avais prêchées.
Ils ont pris leurs flingots,
Ils ont foutu bravement leur poitrine devant les balles royalistes,

Et ils sont morts pour la liberté du monde.
Ils criaient de toutes leurs forces :
Vive la Sociale !
Vive la Commune !
Comme tu leur avais dit de faire, jean-foutre !
Et toi, qu'est-ce que tu foutais pendant ce temps-là ?
Tu faisais des momeries de calotin dans le camp des mauvais bougres,
Tu débinais notre brave Commune et nos braves fédérés,
Et tu disais : « Je réprouve ce qui se passe à Paris ! »
Sans cœur !
Paris pourtant t'avait élu pour défendre ses droits et non pour les trahir.
Mais tu te fous bien de ça, toi, sacré marchand de phrases.
Tu croyais que la Révolution c'était tout simplement une belle matière à discours,
Qu'on parlait bien de ces choses-là,
Mais que ça n'arrivait jamais.
Et maintenant que tu vois qu'il y a des bougres qui prennent ça au sérieux.
Et qu'on se fout des coups de fusil pour tout de bon,
Ça t'embête, et tu demandes qu'on te foute la paix !
Alors tu parles de conciliation.
Dis donc, le conciliateur,
Pourquoi donc est-ce que, dans ta sacrée Histoire de la Révolution, tu ne dis pas que les bougres de patriotes de ce temps-là devaient se concilier avec les chouans?
C'est la même chose, pourtant.
Et puis tu sais, au bout du compte, il faut que tu sois bougrement ignorant ou bougrement naïf pour parler de ces choses-là à Versailles !
Les jean-foutres royalistes t'ont ri au nez :
Ils ne pouvaient pas faire autrement.
Ces bougres-là comprennent bien leur affaire !
Ils savent qu'ils sont foutus si nous ne le sommes pas,
Et que la lutte doit être définitive, parce qu'elle est entre deux principes : Monarchie et République.
Nous le savons également de notre côté.
Aussi nous sommes tous d'accord là-dessus, qu'il faut choisir entre les deux,
Et ne pas rester la gueule ouverte au milieu de la route, comme l'âne de Buridan.
C'est ce que tu fais, mauvais jean-foutre !
Et c'est pourquoi tu es condamné à crever de ta bêtise,
Toujours comme l'âne de Buridan !

Nom de dieu !
Cette fois-ci, on ne pourra pas dire que non !
Et le jean-foutre Thiers ne pourra pas répondre qu'on ne fusille pas les braves fédérés.

Les patriotes savent tous l'horrible histoire qui s'est passée avant-hier près de Villejuif.

Ah ! les roussins !

Qu'est-ce qu'on leur fouterait bien, à ces bougres-là ?

C'est pas assez de les canonner, foutre !

Et dire que ça voudrait rentrer à Paris !

Comme ils en égorgeraient, des patriotes !

Comme ils fouilleraient les maisons, comme autrefois le jean-foutre Thiers, la rue Transnonain !

Ah ! dame ! aujourd'hui, les bougres qui ne veulent pas aller au feu sont de foutus imbéciles, ma foi oui !

Car c'est chacun sa peau !

Et si les roussins rentraient jamais, ils ne choisiraient pas.

Tu es Parisien, toi ?

Eh bien ! mon vieux, tu as fait le 18 mars, tu as lu pendant un mois le *Père Duchêne*, comme les autres !

C'est assez pour qu'un roussin vous foute sa baïonnette dans le ventre.

Dame ! c'est susceptible, un roussin !

Imbéciles, ceux qui croient qu'on aura le temps de voir s'ils se sont battus ou non !

Voyez, ô mes bons bourgeois, qui tenez absolument à rester tranquilles chez vous, vous allez voir comment les Versailleux traitent les patriotes,

Et si jamais nous devons rien espérer de ces jean-foutres-là !

Le Père Duchêne était, foutre ! bougrement en colère quand il a lu le rapport des citoyens membres de la Commune délégués à l'effet de faire une enquête.

L'autre jour, à Villejuif, quatre patriotes ont été assassinés par un jean-foutre de capitaine de chasseurs, qui les a tués à bout portant, le lâche !

Ces bougres de roussins n'ont même pas le courage de combattre ; ils ne viennent que quand la bataille est finie,

Et qu'il n'y a plus de danger !

Alors, quand ils ont désarmé les patriotes prisonniers, ils les assassinent, comme l'a fait ce misérable capitaine !

Ah ! nom de dieu ! quel métier de jean-foutre !

On va l'afficher ce rapport-là,

Pour que tous les bons bourgeois le lisent,

Et voient un peu ce qu'ils ont à espérer de ces coquins !

Et aussi pour bien foutre dans l'idée des conciliateurs qu'il n'y a vraiment pas moyen de s'entendre avec ces jean-foutres-là !

Le Père Duchêne ne veut pas de conciliation, vous le savez, patriotes !

De la conciliation !

Ah foutre ! taper dans la main des roussins !

Et qu'est-ce qu'ils foutraient un peu, voyons, quand ils seraient rentrés à Paris,

Toute cette sacrée clique à Badinguet,

Qui, foutre ! ne songe qu'à dévorer les patriotes,

Et qui vont jusqu'à foutre des coups de fusil aux braves lignards qui ne veulent pas consentir à nous assassiner !

Ah ! les jean-foutres !

D'un autre côté, il faudrait bien que ça finît, nom de dieu !

Il faudrait alors tous s'y mettre !

Tous !

Voyons, foutre ! ça ne vous met-il pas en rage de voir ainsi assassiner nos fédérés ?

Qu'est-ce qu'ils diraient donc, les roussins de là-bas, si on en faisait autant ici des ôtages ?

Mais non, ce n'est pas la peine !

La seule vengeance, foutre, c'est de marcher tous !

Tous, nom de nom !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Aujourd'hui, à 2 heures, le journal *LA SOCIALE* commencera la publication d'un feuilleton rudement intéressant et patriotique, intitulé :

LES

PAUVRES BOUGRES

C'est le Père Duchêne qui rigole, de voir qu'on va un peu parler du Peuple, tandis que jusqu'à présent les blagueurs de romanciers ne s'occupaient jamais que des jean-foutres de rois, de princes et des ci-devant femmes nobles !

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la quatrième série brochée de ses feuilles, numéros 31 à 40, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 13.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 46. UN SOU N° 46.



11 *Floréal an* 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les citoyens membres de la Commune qui ne vengent pas la mort des gardes nationaux fusillés à Versailles, en appliquant la loi sur les otages;

Avec sa grande allocution pour qu'ils cèdent la place à d'autres s'ils ont peur!

Il y a du temps, citoyens membres de la Commune, que le Père Duchêne ouvre l'œil sur vous,

Parce qu'il sait bien que si la plupart d'entre vous sont de bons bougres carrément décidés à faire leur devoir jusqu'au bout,

Il en est aussi quelques-uns qui n'ont pas cette mâle et suprême résolution qui fait tout braver dans l'intérêt de la Cité.

Foutre !

Il ne s'agit pas de rire !

D'être des trembleurs,

Et de passer pour des couillons.

Et quand le Père Duchêne vous voit faire, citoyens, membres de la Commune, des actes qui peuvent vous donner la réputation d'être l'un ou l'autre,

Il se fout dans une colère bongrement patriotique,

Et il sacrifierait ceux d'entre vous qui ne marchent pas, comme de purs et simples jean-foutres !

Eh bien,

Citoyens,

C'est un de ces actes que vous venez de commettre,

Et qui met si en rage le Père Duchêne aujourd'hui !

Comment, foutre !

Comment,

Quatre gardes nationaux viennent d'être cernés, pris et fusillés par les gendarmes de Versailles,

Quatre fédérés ont été lâchement mis à mort, au mépris de toutes les lois de la guerre, de toutes les conventions établies qui veulent qu'on respecte la vie des soldats prisonniers,

Quatre défenseurs de la Commune de Paris ont été passés par les armes !

L'un d'eux s'est traîné mourant jusqu'à l'un de nos postes, et il a raconté le crime,

Il a rendu le dernier souffle en criant vengeance,

Et quand on vient vous faire le récit de cette abominable cruauté, avec des preuves à l'appui,

Vous vous contentez d'ordonner une enquête !

Une enquête, foutre !

Ah ! c'est tout ce que vous trouvez à faire pour ceux qui meurent, pour ceux qu'on assassine, à cause de leur amour de la Commune !

Nom de dieu !

C'est trop fort !

Une enquête !

Eh ! qu'est-ce que vous croyez que ça peut nous foutre à nous, une enquête !

Qu'est-ce que vous voulez que ça foute aux femmes et aux enfants des patriotes morts pour la défense de la Cité ?

Quelle confiance voulez-vous que ça donne, ça, une enquête, aux bons bougres qui jettent leur fusil sur leur épaule et qui s'en vont se foutre des brossées avec les Versailleux, parce qu'ils espèrent, s'ils vivent, être libres, s'ils meurent, être vengés !

Une enquête ?

Nous nous en foutons, nous, des enquêtes !

Et des faiseurs d'enquêtes, la même chose ?

Des enquêtes ?

C'est comme sous l'Empire alors !

Quand un gredin de la Cour ou un mouchard quelconque avait fait un mauvais coup au lieu de lui foutre carrément la main sur le poil et de lui expédier son affaire en deux temps, on faisait une enquête, et la coquinerie passait au bleu sans qu'on en entendît jamais plus parler ?

Le Père Duchêne prétend, lui, que, quand il y a doute, il faut en effet

faire des enquêtes, parce qu'il faut toujours s'assurer de la culpabilité des gens et ne pas les condamner sans être bien sûrs que ce sont eux qui sont les misérables,

Mais quand il n'y a pas de doute, que le fait est là, clair, patent, palpable, les enquêtes sont de la jean-foutrerie, et pas autre chose!

Et cela est!

Vous avez ordonné une enquête, citoyens membres de la Commune,

Ou plutôt,

(Car le Père Duchêne est trop juste pour faire retomber sur vous tous la faute de quelques-uns)!

Ceux d'entre vous qui ont ordonné l'enquête ne l'ont fait que par poltronnerie,

Et parce qu'ils n'osaient pas appliquer la loi sur les otages,

Qui veut, par son article 5, que « **l'exécution d'un partisan de la Commune par les gredins de Versailles soit aussitôt suivie de l'exécution d'un nombre triple de gens retenus comme ôtages!..** »

Voilà la pensée du Père Duchêne,

Et il est sûr que beaucoup de bons bougres sont de son avis,

La demande d'enquête est un faux-fuyant, un prétexte pour n'être pas obligé d'appliquer la loi sur les otages.

Et il le déclare :

Ceux d'entre vous qui ont voté l'enquête sont des couillons et des lâches qui ont peur pour leur peau et qui se foutent pas mal des intérêts de la Cité!

Ah! foutre!

Le Père Duchêne ne vous laissera pas tranquilles, mâtin, croyez-le bien, car il place les intérêts de la Cité bien au-dessus de vous,

Et il ne croit pas que l'idée de Commune soit indissolument liée et puisse mourir avec vos personnes.

Vous,

Mais vous n'êtes que vous!

Nous ne tenons à vos individus que parce que vous nous avez promis de représenter notre idée,

Mais du jour où vous ne la représentez plus, allez-vous-en, voilà ce que nous devons vous dire!

Et en vérité, ceux d'entre vous, citoyens membres de la Commune, qui ont demandé l'enquête ne représentent plus ni le Peuple de Paris, ni la Révolution,

Et ils n'ont qu'une chose à faire :

A se retirer de l'Hôtel-de-Ville!

Ils ne représentent plus le Peuple, car le Peuple ne peut se laisser assassiner sans mot dire,

Les citoyens de Paris ne peuvent avoir confiance et marcher carrément à la bataille en sachant qu'ils risquent non-seulement leur peau au milieu de la mêlée, mais qu'ils ont encore toutes les chances du monde d'y passer s'ils sont faits prisonniers!

La justice du Peuple est rapide, sommaire, ennemie des enquêtes quand il y a flagrant délit,

Et c'est ainsi qu'il faut que la justice soit rendu!

Ces citoyens membres de la Commun ne représentent plus davantage la Révolution.

Le Père Duchêne a expliqué, dans une de ses feuilles, comment après un coup

d'Etat toute la loi établie étant supprimée par le fait même de la Révolution qui vient de s'accomplir, nous en sommes à l'origine de nous-mêmes et de notre droit : à la force.

C'est notre cas, — comme c'est le cas de tous ceux qui représentent la pensée populaire après un coup d'Etat,

Et il n'y a plus d'autres lois que celles que nous avons édictées!

Vous ne représentez plus la pensée de la Révolution, ô vous qui avez demandé l'enquête,

Vous ne représentez plus la pensée de la Révolution puisque vous doutez, puisque vous hésitez, puisque vous n'avez plus la conscience du principe qui vous a a faits ce que vous êtes!

Vous avez fait une loi sur les otages,
Qu'elle fut bien ou mal faite'
Et le Père Duchêne soutient qu'elle est bien faite,
Il fallait l'appliquer, le cas échéant!
Il fallait l'appliquer,
Puisque vous ne l'avez pas abolie.
Et être logique,
Et être conséquents avec vous-mêmes!
Vous ne l'avez pas fait.
Et foutre!
Le Père Duchêne ne vous l'envoie pas dire :
Vous êtes ou des imbéciles,
Ou des jean-foutres!
Si vous n'avez pas appliqué la loi,
Parce que vous pensez qu'elle était mal faite,
Vous ne deviez pas la faire,
Ou en demander la révision immédiate,
Et alors vous n'êtes que des imbéciles!
Ou bien vous n'avez pas appliqué la loi,

Parce que vous avez eu peur de faire fusiller les ôtages, comme le voulait l'article 5 de la loi que vous avez faite,

Et alors vous êtes des jean-foutres!
Et s'il faut le dire,
C'est l'avis du Père Duchêne!
Le Père Duchêne ne vous croit pas des imbéciles,

Mais il pense que ceux des membres de la Commune qui ont voté pour l'enquête sont des jean-foutres qui ont fait des restrictions mentales, et qui se sont dit :

« Foutre!... mais c'est grave, fusiller des otages!... Il est vrai que les Versailleux ont assassiné quatre fédérés ; mais faire exécuter douze otages, c'est conséquent, et il pourrait nous en cuire SI JAMAIS NOUS AVIONS LE DESSOUS!... »

Allons, voyons!

Avouez-le que vous avez eu cette pensée : « Il pourrait nous en cuire si jamais nous avions le dessous! »

Et le Père Duchêne en mettrait sa main au feu,
Et il l'affirme!
Oui,
Vous avez eu peur,
Vous avez douté de la victoire!
Vous avez voulu vous garder une porte de sortie, un escalier dérobé,
Vous n'avez pas brûlé vos vaisseaux!
Et dans votre âme et conscience, vous vous êtes dit qu'il vous fallait



ROCHEFORT (HENRY).

Ecrivain humoristique bien connu. Fondateur de la Lanterne. L'un de ceux qui contribuèrent à la chute de l'Empire. Membre du Gouvernement au 4 Septbre. Fondateur de la Marseillaise et du Mot d'Ordre.

Agé de 41 ans.

Imp. A. Mordret édit. 8, rue Poulet.

prendre vos précautions pour le cas où par impossible la Révolution serait vaincue!
Donc vous avez douté d'elle!
Donc vous ne pouvez plus la servir!
Vous nous êtes inutiles,
Nous ne pouvons plus compter sur vous,
Allez vous-en!
Retirez-vous de cet Hôtel-de-Ville où vous êtes entrés pour sauver la Cité, pour affirmer la Révolution, pour sauvegarder le bien-être, la liberté, la vie surtout des citoyens de Paris,
Et où vous venez de manquer à vos serments, de faillir à vos promesses, de mentir à notre confiance!
Allez vous-en vous dit le Père Duchêne,
Faites place a de plus dignes!
Faites place à des hommes qui sachent encourir les responsabilités devant lesquelles vous faiblissez,
A des hommes qui sachent exposer leur tête pour la Cité, comme les fédérés exposent leur poitrine,
A des hommes dévoués et forts, qui ne fléchissent pas et ne tremblent pas devant les grandes taches, devant les missions redoutables,
A des hommes enfin qui soient des hommes,
Et qui ne vous ressemblent pas,
Tas de jean-foutres!

Foutre, nom de dieu!
Vive le brave 151e!
En voilà, par exemple, un bataillon dont le Père Duchêne est bougrement satisfait.
Se sont-ils bien tiré le poil à Neuilly!
Le Père Duchêne aurait voulu pouvoir les embrasser tous tout à l'heure,
Quand il les regardait défiler devant notre Hôtel-de-Ville,
Avec leurs braves gueules de bons bougres,
Et en gueulant tous : Vive la Commune, comme des enragés.
Vrai, ça faisait plaisir à voir,
Il y avait surtout leur sacré gamin de commandant, le bon bougre Roger, à qui le Père Duchêne a rudement serré la main,
Attendu que moucheron est tout de même un rude lapin,
Et un fameux patriote,
Et qu'il s'est bougrement bien conduit au feu,
Et ses hommes donc!
En ont-ils abattus des gueules de roussins ces noms dedieu-là, à la barricade Borgnès et autres!
Quelle dégringolade, mes enfants!
C'est vrai qu'aussi les pruneaux leur tombaient dru sur la gueule,
Et qne les jean-foutres de l'autre côté ne s'endormaient pas.
Mais ils se foutaient bien de ça, les braves fédérés.
Ils restaient là; aussi tranquilles que des petits Jean-Baptiste,
Absolument comme s'ils ne pleuvait pas autre chose que de la neige.
Et ils continuaient gentiment leur bonne besogne sans se presser,
Jusqu'au moment où ils se levaient tout à coup,
Et en avant là, nom de dieu!

Encore une de prise.
C'est la Commune qui sera contente!
Et ça a duré comme ça pendant deux jours!
Un coup ça a été un rude affaire,
La dernière barricade des fédérés n'était plus qu'à trente mètres de la barricade des roussins.
Ne voilà-t-il pas le sacré petit bonhomme de commandant qui se fout à grimper sur le tas de pavé,
Et qu'il commence à foutre une brave allocution pour engager les autres à taper la main du Peuple:
« Mes bons bougres, qu'il leur dit, ou quelque chose comme ça.
« Nous ne voulons pas vous faire de mal.
« Nous sommes vos frères, venez avec nous.
« Et vive la Commune, nom de dieu!
Mais je t'en fous, les chenapans tire tout de même.
Ah! c'est comme ça, se disent les braves fédérés,
Vous nous foutez des biscaïens au lieu de nous embrasser?
Bon! ne craignez rien ça va chauffer.
Et nom de dieu, ils leurs ont foutu pendant deux heures une si belle tapée de pruneaux, que les jean-foutres n'ont pas demandé leur reste,
Et qu'ils ont foutu le camp, une belle affaire, ce qui fait que dans leurs deux jours les bons bougres du 151e ont bel et bien gagné plus de 600 mètres de terrain.
Ce n'est pas déjà si mal pour un début.
Qu'en pensez-vous, patriotes?
Le brave général Dombrowski a trouvé que ça n'était pas mauvais.
Et foutre! il a récompensé les bons bougres par une sacrée allocution bougrement encourageante,
Et bougrement patriotique.
Le Père Duchêne, de son côté, est rudement content de ses braves patriotes,
Et nom de dieu, il ne se gêne pas pour le dire.

Il ne lui manquait plus que ça!
A ce méchant petit foutriquet de Thiers!
Maintenant il est complet!
Ma foi, oui!
Parole de Père Duchêne, après ça faut tirer la corde.
Le jean-foutre Thiers général!
Général, mes bons bougres!
Avec un chapeau à claque et une grande plume blanche, un sabre, un habit galonné.
Rien ne manque!
Un général pour de vrai!
Un général de roussins!
Comme ça doit être drôle, patriotes, de voir un petit bonhomme haut comme la botte d'un de ses gendarmes,
Avec sa sacrée figure ratatinée, son petit toupet blanc, son ventre rond à faire envie à Picard,
Tout ça, à cheval!
A cheval, foutre!
Les patriotes vont croire que le Père Duchêne s'amuse à la moutarde,
Et qu'il les blague.

Pas du tout!

Quand la série des jean-foutres qui gobelottent à Versailles aussi tranquillement que quand ils buvaient leurs 43,000 bouteilles à l'Hôtel-de-Ville, se réunissent en conseil,

Le bougre Favre dit :

« Le général Thiers a poussé aujourd'hui une reconnaissance du côté des avant postes insurgés. Le général s'est montré pour sa petite taille, à la hauteur des circonstances, arrivé à deux lieues des barricades ennemies, il s'est replié en bon ordre. Le canon du Mont-Valérien a protégé la retraite. — Tout va bien. »

Ça se passe comme ça à Versailles!

Le petit Thiers a son plan!

Après tout, patriotes, le Père Duchêne s'en était toujours douté, il l'avoue aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'il y a de drôle, au bout du compte, que ce petit foutriquet soit général!

Il manquait à la collection!

Qu'a foutu Vinoy, Ducrot, Bazaine, Gallifet, toute la séquelle à Badinguet, qui, foutre! sont à la tête des roussins!

Ils n'ont guère fait que de fusiller les patriotes!

Ce sont les soldats de Décembre, qui ne savent que *balayer la canaille*, et signer une capitulation!

Mais tonnerre! Thiers n'a-t-il pas lardé autrefois les patriotes de la rue Transnonain?

N'a-t-il pas aussi pris sa forte part de capitulation!

Allons, allons! général, à cheval foutre!

Mais le Père Duchêne te le dit :

Ne montre pas ton nez aux bons bougres qui veillent, là, derrière la barricade!

Ils ont l'œil, ceux-là!

Et, foutre! tu pourrais bien la payer un peu cher!

Ils n'oublient rien, les patriotes!

Et, nom de dieu, toi et ta série de jean-foutres, vous en avez bougrement sur la conscience!

Il vous faudra bien payer un jour ou l'autre!

La France livrée, Paris trahi, les patriotes assassinés lâchement, Flourens, Duval,

Et les milliers de cadavres qui dorment dans les champs abandonnés, morts pour la défense de la Patrie que vous trahissiez,

Morts seuls, sans un regard qui adoucisse leurs souffrances, sans un sourire pour fermer leurs yeux!

Combien sont-ils comme cela, depuis Sedan jusqu'à Buzenval?

Général, ne montre pas ton tricorne de roussin, tu pourrais payer pour toutes ces victimes!

Foutriquet a fait un discours,

Et un fameux discours encore!

Où le Père Duchêne ne s'y connait pas,

Seulement il y a une chose qui étonne bougrement le vieux,

C'est qu'il y ait une masse de feuilles à Paris qui foutent là-dessus des tartines à n'en plus finir,

Et qui discutent les paroles de Foutriquet aussi sérieusement que si c'était du bon sens.

Le Père Duchêne vous demande un peu, patriotes, si c'est raisonnable.

Et si on doit parler de ces choses-là autrement que pour la rigolade?

Qu'est-ce que ça nous fait au bout du compte ce que Foutriquet pense de nous?

Il y a bougrement longtemps, nous autres que nous savons ce que nous devons penser de lui!

La cause est entendue, n'est-ce pas, mes bons bougres,

Eh bien, alors!

Pourtant il y a une chose qui fera bougrement rigoler les patriotes dans la sacrée jean-foutrerie du roi des Versailleux.

Le Père Duchêne va vous le dire.

Foutriquet a mis une main dans son gilet,

A la place où les bons bougres ont un cœur,

De l'autre, il a pris son mouchoir pour s'en frotter un œil,

A la façon du jean-foutre Jules Favre.

Après quoi il s'est retenu à quatre pour ne pas rire comme un sacré bossu.

Et il a dit qu'il ne pouvait pas faire autrement que de bombarder Paris,

De foutre des obus sur les monuments,

De tuer les pauvres femmes et les pauvres mioches qui passent dans les rues,

Enfin de se conduire comme le dernier des jean-foutres.

Il dit encore qu'il y avait bien des gens qui lui disaient de finir.

Qu'il appelait ces bougres là, des conciliateurs.

Mais toutes ces machineries ne serviraient à rien,

Et qu'il voulait être libre de foutre des Parisiens par terre tout à son aise,

Sans être embêté par un tas de gêneurs,

Attendu que c'était son droit.

Et puis après-ça, il a continué à chouailler de plus belle,

Et il a juré à ses jean-foutres d'amis qu'on pouvait compter sur lui,

Et qu'il tuerait des patriotes, nom de dieu! En veux-tu en voilà!

Quoique tout de même ça lui fera « saigner le cœur. »

Eh bien! le Père Duchêne trouve que celle-là est assez gaie,

Et il propose d'ajouter le cœur de Foutriquet à la petite collection de cœurs de jean-foutres que nous avons déjà.

Après le cœur léger,

Ça nous fera le cœur saignant :

L'un vaut l'autre, nom de dieu!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Demain le Père Duchêne publiera la

GRANDE DÉCLARATION

Du Père Duchêne aux citoyens de Paris, pour les avertir qu'il forme son bataillon de francs-tireurs. sous le nom des :

ENFANTS DU PÈRE DUCHÊNE

Et qu'il en confie l'organisation au capitaine Pierre, qui est un bougre à poil, et qui foutra de sacrées piles aux jean-foutres versailleux.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 47. **UN SOU** N° 47.



12 Floréal an 79.

LA GRANDE DÉCLARATION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens de Paris, pour les avertir qu'il forme son bataillon de francs-tireurs, sous le nom des :

ENFANTS DU PÈRE DUCHÊNE

Et qu'il en confie l'organisation au capitaine Pierre, qui est un bougre à poil, et qui foutra de sacrées piles aux jean-foutres versailleux.

Le sort en est jeté, citoyens!

Le sort en est jeté!

C'est la grande guerre que nous faisons!

La guerre de la liberté contre la tyrannie, de la Révolution contre la royauté, du Travail contre le Parasitisme!

Ça n'est pas une petite affaire, foutre ! »

Et le Père Duchêne sait bien de quoi il s'agit, et s'est dit que décidément il fallait ouvrir l'œil plus que jamais et marcher carrément.

C'est pourquoi il lance aujourd'hui son grand appel aux bons bougres pour qu'ils viennent faire avec lui le braconnage de la guerre, la besogne des francs-tireurs !

Voilà qui est important, la création des corps francs,

Et qui mérite toute l'attention du citoyen délégué à la guerre.

Les troupes régulières ne peuvent pas toujours donner,

Et il y a, foutre bien ! une foule d'opérations où elles sont impropres, malgré toute leur bravoure !

Et les corps francs, composés de bons lapins, solides au poste et qui ne canent pas, sont excellents pour faire des coups de main où il serait difficile d'engager des troupes ordinaires.

Voilà ce qui a déterminé le Père Duchêne à créer son bataillon.

Ce n'est pas pour dire, mais ce sera un bataillon bougrement crâne,

Et qui ne se rendra pas, celui-là !

Et qui ne laissera pas prendre son drapeau, où le Père Duchêne veut qu'il y ait :

VIVE LA COMMUNE ! FOUTRE !

Ah ! nom de dieu !

C'est qu'il ne s'agit pas de blaguer,

Il faut être d'attaque,

Et dur !

Aussi le Père Duchêne a foutu la main sur le poil à son camarade le capitaine Pierre, et lui a dit :

« Mon vieux,

» Le Père Duchêne va te foutre dans les mains un petit projet un peu conséquent !

» — Et qu'est-ce que c'est ? a dit ce bougre-là.

» — Je vas te dire ça ? a répondu le Père Duchêne.

» Allons boire chopine,

» Et causons ! »

Très-bien !

Et la conversation s'engagea entre quatre z'-yeux :

Ah ! ce fut chaud, nom de dieu !

Et bougrement encore !

Le Père Duchêne tapait des coups de poing sur la table et en faisait sauter les verres, foutre !

Enfin, après bien des parlages, il fut décidé entre le Père Duchêne et le capitaine Pierre :

Que le Père Duchêne prendrait l'initiative de la création d'un bataillon de francs-tireurs sous le nom un peu réussi d'

ENFANTS DU PÈRE DUCHÊNE

Le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans en disant que ce bataillon-là sera un bataillon comme on n'en aura jamais vu, et qui sera composé de gaillards, il ne vous dit que ça !

Nom de dieu ! c'est le Père Duchêne qui va rigoler quand il va voir tous ses bons bougres avec le fourneau gravé sur le képi et tout prêts à

foutre des piles aux Versailleux, qui, nom de tonnerre ! ne méritent pas de la couler douce et heureuse !

Et quand il ira boire chopine avec eux au campement, c'est là qu'on pourra lui coller dans la main de sacrées motions bougrement patriotiques dans l'intérêt du Peuple !

Le Père Duchêne s'en foutra une sacrée bosse,

Et il est bien fâché de ne pouvoir prendre lui-même le commandement de son bataillon,

Mais il n'a pas étudié pour être commandant,

Et puis, qui est-ce qui ferait son journal ? et qui est-ce qui ouvrirait l'œil sur les complots des jean-foutres et les menées des gredins de royalistes !

Ah! nom de dieu ! il faut qu'il y ait dans Paris quelqu'un qui soit vigilant et qui ne s'endorme pas sur le rôti !

C'est donc au capitaine Pierre, qui est un bougre à poil, que le Père Duchêne a confié l'organisation du Bataillon de ses Enfants,

Et foutre de foutre,

Le Père Duchêne qui ne se mouche pas du pied a voulu que son bureau d'enrôlement fut à l'Hôtel du Louvre, rue de Rivoli, et au rez-de-chaussée !

Rien que ça de luxe, mes bougres !

Ça n'est pas de la petite bière !

Depuis huit heures jusqu'à onze heures du matin, et depuis une heure jusqu'à cinq heures de l'après-midi, le capitaine adjudant-major Fleury et le capitaine-trésorier Georges Barbereux, inscriront les volontaires !

On aura les vivres, on sera payé, on aura des chassepots, de bonnes chemises de flanelle, afin de ne pas pincer de foutues fluxions de poitrine pendant la nuit, des culottes en velours à côtes, comme les francs-tireurs des Vosges, et le fourneau au képi,

Comme le Père Duchêne, qui portera l'uniforme de simple garde !

Les officiers seront nommés à l'élection, d'après une liste d'aptitude,

Parce qu'il ne faut pas, foutre ! que les enfants du Père Duchêne aient à leur tête des canards ne sachant ni A ni B, et qui se foutraient officiers rien que pour avoir des galons !

Des gens capables !

De l'activité, de la science, du courage et de bonnes convictions révolutionnaires — ou des nèfles !

Voilà l'opinion du Père Duchêne !

Et avec ça les lapins marcheront et iront de l'avant, parce qu'ils ne craindront pas d'avoir à leur tête un mauvais bougre qui les trahisse, ou un jean-foutre qui les mette dedans !

Et le Père Duchêne ouvrira l'œil,!

Et le bon !

On peut y compter !

Le commandement du bataillon sera confié au capitaine Pierre, qui aura le droit de choisir son état-major,

Ça sera juste,

Et il n'y a rien à dire à ça !

La responsabilité retombe sur lui,

Il est raisonnable qu'il s'entoure de gaillards sérieux sur qui il puiss compter !

Et foutre,

A cause de cette responsabilité, il aura de grands pouvoirs, — ce qu'il faut pour accomplir les missions périlleuses dont on le chargera ;

Car il y aura du danger,

Et il faut, nom de dieu !
Que les Enfants du Père Duchêne soient la terreur des roussins de Versailles.
Ils ne seront pas nombreux, les bougres ;
Ils seront six compagnies de soixante-dix hommes seulement (sans le cadre),
Mais il faudra qu'elles en vaillent vingt-cinq !
Ah ! on va faire des choses rudement belles avec des bougres décidés comme ceux-là !
Le Père Duchêne en a déjà plusieurs,
Et il pense bien qu'il n'y aura pas besoin de crier sur les toits pour que cinq cents gaillards d'attaque viennent avec lui !
Nom de dieu !
Quelles piles on va foutre aux roussins !

Mais le Père Duchêne ne fait pas seulement appel aux bons bougres qui veulent se foutre des peignées avec les mouchards,
Il fait aussi appel à tous les patriotes.
Le délégué à la guerre a approuvé son plan,
Et il lui a promis l'armement, l'équipement et une grande partie de l'habillement,
Mais il y a bien des dépenses à faire néanmoins,
Et foutre, tout seul le Père Duchêne n'y arriverait jamais,
C'est pourquoi il ouvre une grande souscription patriotique pour subvenir aux dépenses occasionnées par le nouveau bataillon des francs-tireurs !
Le journal du Père Duchêne n'est pas assez grand pour contenir des listes de souscription,
Mais le Père Duchêne, qui a de nombreux amis dans la presse, s'est arrangé avec le journal *la Sociale*, où il a des camarades, et qui publiera le nom de tous ceux qui contribueront à cette œuvre bougrement patriotique, et le montant de leurs versements.
Le Père Duchêne vous répond qu'on saura à quoi l'argent du Peuple a été dépensé !
Aujourd'hui donc, le journal *la Sociale* publiera *in extenso*, en tête de ses colonnes, le rapport sur la formation du bataillon des Enfants du Père Duchêne.
Rapport vu et approuvé par le citoyen délégué à la guerre.
Et, à partir de demain,
Il y aura un employé au bureau du *Père Duchêne*, 13, rue du Croissant, pour inscrire les souscriptions !
En avant foutre !
En avant !
Nous faisons la Révolution, foutre !
Ou nous ne la faisons pas !
Nous combattons pour nous et pour l'avenir !
Nous combattons pour le droit, pour la justice, pour l'ordre, pour le travail, pour la paix et pour le bien-être !
En avant !
On ne tuera pas la Révolution,
Le Père Duchêne vous en répond !
Il ne s'agit seulement que d'avancer son triomphe.
Car elle triomphera, nom de dieu !



RANVIER (GABRIEL)

Peintre en laque très-habile, qu'un procès en contrefaçon ruina. Communiste convaincu, Ranvier réclama dans les Clubs la liquidation sociale. Chef du 141e Batn de la Garde Nationale. Fut, avec Flourens, l'organisateur du mouvement insurrectionnel du 31 8bre. En dernier lieu, Membre du Comité de Salut public.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Elle triomphera,
Ou nous mourrons tous,
Et les roussins sauteront avec Paris, ou le Père Duchêne en perdra son nom!

Foutriquet continue la série de ses jean-foutreries :
Hier, il a encore fait une chose qui est bougrement infâme.
Il a fait foutre des obus à la gueule des braves citoyens francs-maçons, qui s'avançaient vers les remparts pour planter leur bannière de paix et de fraternité.
Voilà comme il est Foutriquet!
Il répète qu'il est un brave homme,
Et qu'on a bougrement tort de dire du mal de lui,
Il pleure même au besoin,
Et il dit que son cœur saigne.
Mais ça ne l'empêche pas de se payer sa petite demi-douzaine de cadavres chaque fois qu'il en a trouvé l'occasion.
Quelle bonne nature!
Et il y a encore des bougres qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de ce sacripant-là,
Et qu'en cherchant bien, on trouverait peut-être moyen de s'entendre.
Mais, foutre de foutre!
Les bougres qui se font de ces illusions-là, y mettent rudement de la bonne volonté!
En tous cas, nom de dieu! le Père Duchêne ne pense pas que les bons citoyens francs-maçons coupent encore dans ce pont-là.
S'il en croit, au contraire, ce que quelques-uns de ces bons bougres lui ont dit :
Ça ne va pas se terminer comme ça,
Et les pauvres bougres qui sont tombés hier sous la mitraille versaillaise n'auront pas inutilement couvert de leur sang les pavés de notre brave ville.
On les vengera, nom de dieu!
Ah! petit Thiers, tu fais de ces coups-là?
Eh bien! mon bonhomme, le Père Duchêne te préviens que tu t'es foutu sans t'en douter, une sacrée affaire sur les bras.
Nos braves francs-maçons de Paris ont le bras plus long que tu ne crois,
Et rien qu'avec leur manifeste à leurs frères des départements,
Ils vont foutre, en huit jours, toute la province contre toi.
Voilà ce qui te pend au nez, Foutriquet!
Bientôt tous les patriotes vont s'entendre ensemble,
Comme s'il n'y avait jamais eu au monde ni tyrans, ni aristocrates,
Et contre cette coalition formidable de toutes les forces intelligentes de la Nation,

Dis voir un peu au Père Duchêne, ce que tu pourras faire, mauvais bougre, avec tes sacrées bandes de roussins et tes foutus soldats de sacristies.

Tu vas te faire foutre une jolie pile, mon gaillard,

Et tu ne l'auras pas volé, hein!

Bon dieu de nom de dieu!

Le Père Duchêne rigole d'avance de la sacrée noce qu'il foutra ce jour-là, entre hommes.

Quelles chopines, mes enfants!

Quelles chopines!

De plus en plus, ouvre l'œil!

Ouvre l'œil, citoyen délégué à la Sûreté générale!

Car il y va aujourd'hui de la vie ou de la mort des patriotes,

Et si tu ne remplissais pas tout entier ton devoir, tu aurais derrière toi les larmes des veuves, les cris désespérés des orphelins!

Ouvre l'œil!

Le Père Duchêne ne saurait trop te le répéter!

C'est son devoir à lui de t'avertir, et de ne pas manquer une occasion de se faire foutre la main sur le poil à un roussin!

Il ne faut pas laisser échapper un seul de ces jean-foutres,

Et si tu sais où il y en a encore qui se cachent,

Et qui font la rousse pour le compte de Versailles,

Nom de dieu! ne les manque pas!

Aujourd'hui, le Père Duchêne t'avertit d'une chose et te dit:

Il faut veiller aux portes de Paris!

Il y a un tas de jean-foutres qui parviennent encore à foutre le camp malgré que ça soit bougrement défendu!

On sait que tu as l'œil, citoyen délégué, mais il faut y mettre les deux!

C'est pas de trop quand il s'agit, comme le Père Duchêne te le disait tout à l'heure,

De la vie des patriotes!

De la douleur d'une famille,

De la Commune, foutre!

Si au moins les jean-foutres qui parviennent à passer les portes se contentaient de filer sans rien dire et sans refaire leur métier de mouchard!

Ma foi, qu'ils foutent le camp au bout du compte!

Mais c'est qu'ils vont porter à Versailles les nouvelles que les jean-foutres ont intérêt à savoir;

Ils vont compléter la liste des roussins, quoi!

Un bon patriote est venu aujourd'hui dans l'échoppe du Père Duchêne et lui a dit:

— « Père Duchêne, ouvre l'œil! Foutre!

« Il faut surveiller les voitures qui entrent et sortent de Paris.

« Il y a des femmes de sergents de ville qui s'habillent comme nos braves blanchisseuses, et nos bonnes marchandes de légumes, et parviennent ainsi à tromper la surveillance.

« Tout ça, ça fait le voyage tous les jours, et ça fait la rousse pour Versailles ! »

— « Dame! c'est bougrement difficile de faire attention à cela! Et ma foi, patriote, je ne sais pas trop comment on peut s'en tirer ! »

Voilà ce qu'a répondu le Père Duchêne.

Seulement il s'est dit :

« Il faut toujours signaler ça au citoyen délégué à la Sûreté générale. Il aura l'œil. »

Songe, citoyen, qu'il y va de la vie des patriotes !

Et prends des mesures, foutre !

Car c'est bougrement sérieux !

Tu sais que pendant ce sacré siége, les jean-foutres qui faisaient la rousse, nous ont foutu dedans bien souvent!

Aie l'œil, foutre ! Aie l'œil !

A la bonne heure, au moins !

En voilà un bon décret que vient de rendre la Commune de Paris,

Et dont le Père Duchêne aurait joliment regret de ne point parler !

Parce que, foutre ! il est bougrement patriotique,

Et qu'il tombe bien dans ses vues !

Malgré tout ce qu'on en dit,

Il aime bougrement la morale, allez, le Père Duchêne !

Car, sans la morale, on ne peut pas être un bon patriote !

Aussi, foutre ! voilà un rude décret que celui qui supprime le travail de nuit pour les bons bougres d'ouvriers boulangers !

Ah ! nom de dieu ! le travail de nuit !

Voilà qui était une sacrée institution qui n'a jamais plu au Père Duchêne !

Quoi ! on était forcé de foutre le camp de chez soi à la fin de la journée,

Il fallait quitter sa femme et ses enfants, pour aller au pétrin, travailler à la lumière,

Et puis le matin, on rentrait éreinté,

On se foutait tout habillé sur le lit; on dormait à moitié,

Enfin, foutre ! on ne vivait pas !

C'est pas une vie, ça !

Quelquefois, sans qu'on soit pour cela un jean-foutre, en sortant le matin avec les camarades, on buvait un petit coup,

Une chopine, deux chopines !

Ma foi, on en a bien le droit, quand on vient de passer la nuit à brasser la pâte !

On était de mauvaise humeur en rentrant chez soi.

Non ! comme ça, on ne peut pas avoir de famille.

Et voilà, foutre ! ce qui fait mal au Père Duchêne, qui sait combien on est joyeux de se délasser du travail en faisant sauter ses enfants sur ses genoux,

En faisant, le soir, leur petite éducation,

Et puis après, en embrassant bien fort la ménagère.

Allons, patriotes, voyons !

N'est-ce pas que le Père Duchêne a raison ?

Et, foutre! les gredins de Versailles disent malgré tout çà que l'infâme Père Duchêne pousse à la haine de la famille,

A l'abolition de la propriété, etc., etc.

Tas de jean-foutres, va! Trouvez donc un seul passage de sa feuille où il ait dit de ces choses-là!

Ça vous va bien à vous, ma foi, d'accuser le Père Duchêne!

Hein! mes bons bougres d'ouvriers boulangers, n'est-ce pas qu'on sera content d'avoir sa soirée pour promener sa petite famille,

La nuit pour bien dormir chez soi,

Et qu'on travaillera bougrement bien pendant la journée!

Ah! foutre!

Il y a des jean-foutres qui disent :

« Nous n'aurons plus de petits pains chauds à foutre dans notre café le matin.

« C'est bien ça des tours à la République ;

« Elle assassine toujours les pauvres bourgeois! »

Imbéciles, d'abord vous aurez des petits pains tout chauds assez tôt pour foutre dans votre sacré café au lait,

Et puis, soit dit entre parenthèses, votre café au lait c'est de la sacrée moutarde. Le Père Duchêne se porte bien, et foutre! il n'a jamais bu de ça.

Une bonne chopine le matin, avec une croûte de pain dedans. Ah! nom de nom, voilà qui soutient l'estomac!

Vous en aurez des petits pains, imbéciles!

Et ça n'est pas pour vous faire crever de faim que la Commune a rendu ce décret!

Ils ont toujours peur de ne jamais manger assez, ces jean-foutres-là!

La gueule! voilà ce qui les tient!

Il y a une raison bien au-dessus de votre amour du café au lait :

C'est celle que le Père Duchêne vient de vous expliquer.

La morale!

Et quand même vous attendriez une heure vos petits pains, eh bien! ma foi, tant pis!

Et puis, au bout du compte, si vous ne comprenez pas cette raison-là, le Père Duchêne s'en fout!

Il la comprend, lui!

Et la Commune aussi!

C'est pour cela que le travail de nuit est supprimé!

Et puis, braves gens, vous pouvez dormir tranquilles sur vos deux oreilles, avec un bon bonnet de coton sur vos yeux;

Vous aurez toujours vos petits pains!

Dormez tranquilles, bons bourgeois, les ouvriers boulangers travailleront pour vous comme d'habitude.

Dormez... sous l'œil du Père Duchêne!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la quatrième série brochée de ses feuilles, numéros 31 à 40, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 13.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 48. UN SOU N° 48.



12 Floréal an 79.

LA GRANDE RIBOTE

DU

PÈRE DUCHÊNE

En voyant :

Que les Versailleux s'enfoncent de plus en plus dans la moutarde,

Que les trucs des jean-foutres ont été déjoués,

Et que les citoyens membres de la Commune semblent commencer à comprendre que la question militaire doit tout primer.

Nom d'une pipe !

Le Père Duchêne est bougrement content aujourd'hui,

Parce qu'il sait maintenant que les mauvaises nouvelles qu'on avait données avant-hier et qui couraient sur les boulevards ne sont que des inventions des jean-foutres,

Qui cherchent à tout compromettre en mentant comme des arracheurs de dents,

Et en exagérant tout pour tâcher d'embêter les bons citoyens,

Mais les jean-foutres ont beau faire, ils ont beau mentir; ça ne les empêchera pas d'être bombardés comme les patriotes par leurs amis les Versailleux!

Ah! nom de dieu!

Si on les avait crus, ces mauvais bougres là, on aurait cru que tout était perdu,

Le sacré fort d'Issy était pris par les roussins,

Les canons encloués,

Et les bons citoyens de la rive gauche allaient recevoir des pruneaux, en veux-tu en voilà!

Quel tas d'imbéciles!

D'abord,

Le fort d'Issy a été repris trois heures après,

Parce que les citoyens de Paris ne sont pas des poules mouillées qui perdent la tête parce qu'ils n'ont pas tous les coups quinte et quatorze et le point,

Et qu'ils savent que si on perd une manche, on peut toujours prendre sa revanche!

Et gagner la belle!

C'est ce qu'ils ont fait, les bougres!

Ah foutre! les Versaillais n'ont pas fait long feu au fort d'Issy.

Ils n'avaient pas encore débouclé leurs sacs,

Que les patriotes arrivaient avec leurs bonnes clarinettes de six pieds et leur lardaient le cuir, le Père Duchêne ne vous dit que ça!

Les gueux n'ont pas fait de soupe dans le fort,

Et s'ils y reviennent,

On a pris des précautions pour le cas où ils s'empareraient de cette motte de terre :

Les gredins danseraient une diable de carmagnole en l'air, et pourraient numéroter leurs abatis, s'ils tiennent à ce qu'on rapporte à leur famille des cadavres à peu près présentables!

Pas de pitié pour les roussins!

Pas de grâce pour les Corses,

Puisque ce sont eux qui l'avouent, et un jean-foutre de ce pays l'a déclaré à l'Assemblée nationale,

Le Père Duchêne ne le lui a pas fait dire,

Car, quand il a lu ça dans le compte-rendu de l'assemblée des insurgés,

Il a rudement rigolé,

Et il a dit:

» A la bonne heure, ç'a toujours été l'avis des patriotes qu'il n'y avait que de vrais roussins qui pussent bombarder Paris, et tuer à plaisir les femmes et les enfants!

« Les jean-foutres ont bien raison de revendiquer la responsabilité de ces massacres et de dégager un peu les soldats que les gredins royalistes poussent à la destruction de Paris! »

Oui,

Le Père Duchêne a rudement rigolé!

Il en a bu plusieurs chopines coup sur coup!

Et du rouge, foutre!

Et il en a avalé une sacrée omelette au lard qui n'était pas piquée des vers!

Ah bien oui! le fort d'Issy pris!

Pris, oui,

Car il y a eu par là quelque jean-foutrerie dont le Père Duchêne, qui ouvre l'œil, ne va pas tarder à savoir le fin mot,

Mais aussitôt après :

Repris,

Foutre !

Et que ça n'a pas traîné !

Et puis après, nom de dieu ! quand il aurait été pris et qu'on ne l'aurait pas repris,

Qu'est-ce que ça pourrait nous foutre !

L'abbaye ne chôme pas faute d'un moine,

Dit le proverbe,

Et nous, si nous avions perdu réellement le fort d'Issy, qui est fort endommagé, — car il a été couvert d'une vraie pluie d'obus, — est-ce que nous aurions été foutus pour ça !

Il n'y a que des jean-foutres qui puissent dire des choses comme celles-là.

Pour effrayer le monde,

Et pour faire douter les patriotes,

Qui heureusement ne sont pas des imbéciles et qui ne se laissent pas foutre dedans par des manœuvres aussi infâmes que ridicules !

Si le fort d'Issy était repris encore une fois par les Versailleux le Père Duchêne peut assurer qu'ils n'y resteraient pas longtemps !

Mais ils ne le reprendront pas !

Ah ! les gredins !

Ils auraient bien voulu le conserver !

Et savez-vous, patriotes, quel était le plan du foutriquet !

Le particulier voulait tout simplement entrer carrément dans Paris,

Parce que c'était avant-hier que se sont faites en province les élections municipales,

Et ils n'ont pas été fâché d'offrir à l'assemblée et à la réaction départementale la Cité de Paris dans un bouquet !

On a débiné ton truc, vieux polisson !

Et tu ne nous foutras pas dedans !

Voyez-vous ce gredin,

Qui s'imagine qu'on entre dans Paris comme dans un moulin !

Attends, va, coquin, attends !

Tu en auras encore à retordre avec le « parti du brigandage, » comme tu dis,

Et on t'en fera voir de grises, foutriquet !

Nom de dieu !

Ton affaire s'avance, va, jean-foutre !

Les départements se fédèrent,

La Maçonnerie fait son appel,

Les bougres de la Commune lancent aux citoyens paysans un manifeste bougrement patriotique,

Et bientôt la France tout entière ouvrira l'œil sur les complots royalistes, lâche gredin !

Tous tes mensonges seront dévoilés.

Et tu ne te la couleras pas toujours douce dans la ville des ci-devant Capet !

On s'organise ici à Paris !

Et tout est sur le point d'être terminé !

Le citoyen Rossel, le nouveau délégué à la guerre, est un bougre à poil, qui n'est pas décidé à s'amuser à la moutarde,

Et tout va marcher au pas,

Et vivement !

Le Parc d'artillerie sera créé demain entièrement, où à peu de chose près !

Et le désarmement des bataillons de jean-foutres aura lieu avec des restrictions,

Car, en somme, il n'est pas juste que ce soient toujours les mêmes bons bougres qui aillent se faire casser la gueule, tandis que les mauvais restent tranquillement à la maison et se chauffent les pattes en fumant leur bouffarde et en buvant chopine !

Il y a une cour martiale, nom de dieu !

Et les conseils de guerre ne sont pas faits pour les chiens !

Ah ! les bougres qui vous disent :

« Je ne veux pas me battre contre mes frères !.. Et on ne peut forcer personne à marcher dans une guerre civile. »

Une guerre civile ?

Des frères ?

De quoi ! de quoi !

Des frères, les roussins !

A l'eau, alors !

Une guerre civile, les peignées avec les Corses ?

Alors il faut crier tout de suite : « Vive Badinguet ! » et ne pas prendre des airs de cracher sur l'empire !

Des guerres civiles,

Le Père Duchêne vous en foutra des guerres civiles, lui !

Des frères !

Ah ! nom de dieu !

Voilà qui fout en colère le Père Duchêne, par exemple, quand il entend appeler des frères les mouchards qui tuaient les patriotes sur le Boulevard et qui faisaient des émeutes sous Badinguet afin de pouvoir pincer les patriotes qui y allaient de bon cœur, et qui ont une fois pendu dans un poste son imprimeur Sornet après lui avoir donné dans le dos deux coups de tranchet !

Des frêres !

Mais le Père Duchêne aimerait mieux être le cousin du grand turc que d'être le frère de ces sales bougres-là !

Allons ! allons !

Du plomb !

Les roussins ne méritent pas autre chose : ils n'en sont pas assez regardants quand ils ont le dessus !

Du plomb !

Et dur !

Ah ! le Père Duchêne est bougrement content que la commission exécutive ait enfin compris ça,

Et il lui fait de grands remerciements.

Parce qu'il voit qu'à présent tout va marcher au doigt et à l'œil !

Le citoyen Rossel demande son concours,

Et il fait, foutre, bien.

Un homme, quel qu'il soit, quelque bonne volonté qu'il ait, ne saurait suffire à tout ;

On n'est pas de fer,

Et il vient un moment où la tête vous pèle et où vous ne pouvez plus marcher, bien que vous ne vouliez que le bien.



H. CHAMPY.

Agé d'une trentaine d'années, H. Champy était totalement inconnu avant le 18 Mars. C'est un phraseur intarissable, qui veut parler sur tout, de tout et à propos de tout. Champy qui n'a pas de passé politique, a voté pour le Comité de Salut public.

Imp. A. Mordret édit. 8, rue Poulet.

Le Père Duchêne sait ça, et il n'a pas besoin [illegible]
Lde patriotes le comprennent!
Vive la Commune, donc!
Et la commission exécutive!
Il faut que ça aille, foutre!
Et [illegible]
Avec des bougres qui ont du poil
Et qui sachent prendre les [illegible]
Tout sera sauvé
Et le jour de [illegible]
dieu!

Le Père Duchêne [illegible] bougre de [illegible]
Qui répétait toujours [illegible]
« Il faut de [illegible] »
Attendu [illegible]
Qu'[illegible]
à sa [illegible]
Le Père Duchêne [illegible]
Quand [illegible]
les [illegible]
C'est [illegible]
dans
Et il [illegible]
« [illegible]
gne »
A ce propos, le Père Duchêne [illegible]
[illegible] qui [illegible]
Quand [illegible]
la [illegible]
dans la [illegible]
Le Père Duchêne [illegible]
au [illegible]
Nom de dieu, [illegible]
Et [illegible]
[illegible]
Le [illegible]
[illegible]
[illegible]
le [illegible]
Mais [illegible]
Le Père Duchêne [illegible]
[illegible]
pas [illegible]
Et [illegible]
[illegible]
Ceux [illegible]
Et la Commune [illegible]

Le Père Duchêne sait ça, et il n'a pas besoin de citer des exemples,
Lde patriotes le comprennent !
Vive la Commune, donc,
Et la commission exécutive !
Il faut que ça aille, foutre !
Et ça ira !
Avec des bougres qui ont du poil,
Et qui sachent prendre les mesures héroïques qu'exige la Révolution,
Tout sera sauvé,
Et le jour de la grande Carmagnole ne tardera pas à luire, nom de dieu !

Le Père Duchêne a entendu dire qu'il y avait dans les temps un vieux bougre de Romain, entêté comme une mule,
Qui répétait toujours la même chose :
« Il faut détruire Carthage ! »
Attendu qu'il avait une idée fixe,
Qui était de foutre en bas la sacrée bougresse de Cité qui faisait du tort à sa patrie.
Le Père Duchêne ressemble un peu à ce vieux bougre-là.
Quand il a une idée sous la casquette, foutre de dieu, il ne l'a pas dans les sabots.
C'est pourquoi, comme le bougre Caton, il revient sans cesse à son dada,
Et il répète chaque jour dans sa feuille :
« Il faut forcer les propriétaires de foutre les quittances aux bons bougres. »
A ce propos, le Père Duchêne a quelque chose à dire aux braves patriotes qui lui ont écrit des tapées de lettres sur la question :
Quand il écrivait l'autre jour que notre brave Commune devait exiger la remise des quittances seulement aux bons patriotes qui se sont foutus dans la garde nationale,
Le Père Duchêne ne voulait pas dire qu'il fallut laisser dans la peine un tas de braves gens qui ne le méritent pas.
Nom de dieu, les patriotes savent à quoi s'en tenir sur son compte,
Et ils savent bien que ce n'est pas dans ses habitudes de prêcher l'injustice.
Le vieux n'exige pas que les bonnes bougresses de citoyennes aillent comme les hommes se foutre des piles avec les roussins,
Quoique tout de même, il y en ait quelques-unes qui se tirent bougrement le poil avec les jean-foutres, quand l'occasion se présente.
Mais ce ne peut pas être la généralité.
Le Père Duchêne a voulu dire tout simplement que la Commune devrait exclure des avantages de son décret tous les sacrés fainéants qui ne font pas leur devoir,
Et qui aiment mieux passer pour de sacrés lâches que d'aller se faire roussir le poil avec les camarades;
Ceux-là, nom de dieu ! ne valent pas quatre sous !
Et la Commune ne leur doit rien, — si ce n'est de les foutre à l'ombre.

Les autres, c'est différent.
Alors voilà ce que dit le Père Duchêne :
Toute citoyenne en général,
Et tout citoyen faisant partie de la garde nationale,
Ou pouvant justifier des raisons qui le dispensent de servir,
Ont le droit d'exiger de leur propriétaire quittance des loyers remis par la Commune.
Et, foutre ! s'il y a des récalcitrants,
Il faut que nos braves conseillers les fassent foutre dedans carrément.
Ou qu'ils se décident à foutre une bonne fois un décret dans ce genre-là:
Art. 1er. La Commune de Paris a le droit de se foutre du monde.
Art. II. Et réciproquement tout le monde a le droit de se foutre de la Commune de Paris.
Au moins, nom de dieu ! comme ça les patriotes sauront à quoi s'en tenir !

Ah ! foutre ! mille tonnerres ! voilà qui révolte le Père Duchêne !
Et qui prouve bien que les jean-foutres de Versailles ne se foutent pas tant de lui qu'ils ont l'air de le dire !
C'est donc qu'il est bien puissant, le Père Duchêne !
Eh bien, oui, foutre ! parce qu'il a l'œil,
Et qu'il n'agit que dans l'intérêt des patriotes !
Qu'il veut à toute fin faire triompher la Commune.
Et foutre dans la moutarde tous les jeans-foutre de versailleux !
Il dit toujours la vérité, le vieux Père Duchêne !
Il base toujours ce qu'il dit dans sa feuille sur la grande devise de la Révolution :
Liberté, Egalité, Fraternité !
Fédération !
Oui, foutre ! fédération !
Et c'est pour cela que les jean-foutres lui en veulent !
Et ils le laissent voir malgré tout !
Le Père Duchêne ne demande pas à être lu à Versailles,
Il n'écrit pas sa feuille pour les jean-foutres,
Il ne se donnerait pas tant de mal que ça !
Le Père Duchêne n'écrit sa feuille que pour les bons bougres, pour les patriotes !
Et il ne fait pas qu'écrire sa feuille.
Foutre ! il fait aussi son bataillon !
Le bataillon des ENFANTS DU PÈRE DUCHÊNE !
A la tête duquel il marchera, nom de dieu !
Et ça sera des lapins, allez !
Tonnerre de dieu ! gare les roussins !
Aussi, les bougres de Versailleux tremblent quand on parle du Père Duchêne !
Et voilà ce qui va le prouver patriotes !
Hier, à Versailles, les jean-foutres ont arrêté un pauvre bougre qui vendait le *Père Duchêne* !
Ils ont arrêté le pauvre vieux !

Et l'ont fait conduire à Belle-Isle !
A Belle-Isle !
Dans un cachot, pour avoir vendu le *Père Duchêne*.
Où diable foutraient-ils donc le Père Duchêne lui-même,
S'il s'avisait jamais d'aller boire chopine à Versailles,
Pour voir les gueules des jean-foutres !
Ce qui le ferait bougrement rigoler, soit dit entre nous, patriotes.
Bois tranquille, pauvre vieux ! On t'a foutu à Belle-Isle,
Tu seras là en compagnie de bons bougres de patriotes que les roussins ont fait prisonniers !
Et puis, foutre ! tu n'y resteras pas longtemps,
Car on va bientôt avoir raison de ce tas de chenapans !
Et puis, mille tonnerres ! est-ce que le Père Duchêne ne fait pas son bataillon ?
Il le fait, nom de nom !
Et ça sera des bougres à poil,
Qui, dans cinq ou six jours, tailleront de rudes croupières aux roussins !
Et qui iront te délivrer, ma vieille !
Sois tranquille, ça ne sera pas long :
Fies-toi pour ça au Père Duchêne !

Mes braves patriotes, si vous étiez passé ce matin du côté de la boutique à l'imprimeur Sornet,
Où le Père Duchêne a l'habitude de surveiller lui-même le tirage de ses feuilles,
Vous auriez trouvé le vieux bougre chez le marchand de chopines du coin,
Tranquillement installé en face d'un sacré caporal du brave 249e.
Avec une bonne chopine à huit, entre les deux.
Et, nom de dieu ! le Père Duchêne n'avait pas l'air de bouder son camarade.
Ah ! foutre non, par exemple.
Il l'aurait plutôt embrassé pendant deux heures de suite sans s'arrêter,
Car il était bougrement content de ce que le bon bougre lui racontait.
Il paraît qu'il y a encore quelques lapins qui se sont bougrement bien conduits hier, au fort d'Issy,
Et qui ont bougrement bien réparé la sacrée jean-foutrerie de ceux qui avaient foutu le camp sans trop savoir pourquoi.
Figurez-vous que ces braves gens-là, quand ils ont su de quoi il retournait,
Se sont dits : nom de dieu ! ça ne peut pas se passer comme ça !
Faut aller voir un peu comment ça marche là-bas,
Alors ils ont pris leur flingot,
Et, en avant, marche ! les voilà partis pour le fort.
Ils étaient cent dix-neuf, les bougres !
Pas un de plus, pas un de moins !
A peine arrivés, voilà la danse qui commence,
Et ça chauffait, une belle affaire !
Ah ! nom de dieu ! quelle pétarade !
Jamais les jean-foutres versaillais n'avaient toussé de cette force-là !

Vous croyez peut-être que ça leur faisait quelque chose, à nos braves fédérés ?

Ah bien oui !

Le brave général La Cécilia leur avait dit :

« Mes bons bougres, il n'y a pas, il faut se défendre jusqu'à la mort,

« La consigne est de ne pas se rendre,

« Et de tenir ferme jusqu'à l'arrivée des renforts. »

Eh bien, ils ne connaissaient que la consigne,

Et ils ne bougeaient pas.

Ah foutre ! il n'y avait pas de danger !

Ils se sont comme ça tirer le poil avec les roussins toute la demi journée,

Et le soir, comme c'était convenu, il arrivait des tapées de bataillons,

Avec de l'artillerie et tout ce qu'il fallait.

Et alors vous pensez mes bons patriotes si on a rigolé,

Et si les sacrés royalistes ont passé un foutu quart d'heure !

Ils ont foutu le camp, en deux temps, ça n'a pas été long.

Seulement, ce n'est pas fini.

Les bougres de fédérés n'étaient pas encore contents,

Attendu qu'il restait quelque chose à faire.

Les jean-foutres avaient pris la veille une tranchée qui est devant le fort et une barricarde sur la droite.

Vous pensez bien que les fédérés étaient vexés,

Et qu'ils ne voyaient pas ça d'un bon œil.

Aussi qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils n'ont fait semblant de rien ;

Seulement ils ont préparé leur coup,

Et le lendemain au petit jour,

C'est-à-dire ce matin, pas plus tard.

Ils partent à douze du 249ᵉ, sous la conduite du brave capitaine Lagrange,

Et ils se foutent tête baissée sur la sacrée barricade.

Ça n'a pas fait un pli.

Tous les roussins qui n'avaient eu la gueule cassée ce jour-là, se sont dépêchés de foutre leurs chassepots.

Les bons bougres de fédérés en ont ramené onze comme ça.

Ce qui fait qu'ils ressemblaient aux officiers de Malbourough,

Et qu'il y en avait un parmi eux qui ne portait rien.

Pendant ce temps-là, les braves éclaireurs, ces défenseurs de Paris, foutaient la même besogne du côté de la tranchée,

Et en dix minutes, les jean-foutres avaient perdu tout ce qu'ils avaient gagné la veille.

Voilà pourquoi le Père Duchêne rigolait tant ce matin,

Et pourquoi il n'a pas hésité à se fendre d'une chopine en deux verres avec le brave caporal du 249ᵉ.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la quatrième série brochée de ses feuilles, numéros 31 à 40, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 16.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 49. UN SOU N° 49.



14 Floréal an 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour que la position des bons citoyens de Paris soit définitivement assise,

Et pour que les citoyens membres de la Commune les séparent d'avec les boucs, et montrent qu'il n'y a aucun avantage à être jean-foutre!

Le Père Duchêne, qui n'est pas un couillon et qui a l'œil, n'est pas content absolument de ses amis de la Commune.

Et s'ils ont la bonne volonté,

Il faut bien avouer qu'ils manquent de sens révolutionnaire,

En un mot, qu'ils ne sont pas très certains de leur ligne politique, de leur loi, de leur but, et de leur principe.

Non, foutre !

Et c'est bougrement regrettable !

Parce que le Peuple, qui n'est pas une bête, est tout à fait comme le Père Duchêne,

Et sait très-bien où il va !

On demanderait au Peuple de formuler sa volonté,

Peut-être ne le saurait-il pas.

Mais il y a l'instinct de nature !

Et qu'est-ce que cela fait qu'il formule sa loi, du moment qu'il la suit !

Ah ! comme le Père Duchêne rigole quelquefois en pensant à vous, citoyens membres de la Commune, et comme il voit bien que quelque bons et quelque pleins d'excellentes intentions que vous soyez, la Révolution est plus loin que vous,

Et le Peuple aussi,

Car le Peuple est avec la Révolution !

Vous, vous voudriez bien donner le bras à l'un et à l'autre, et ainsi escortés, marcher au progrès, à l'avenir, à l'histoire.

Mais le Peuple et la Révolution vont trop vite,

Et le Père Duchêne ne pense pas que vous ayez assez jeté derrière vous ce cher fardeau des félicités humaines : la vanité, l'ambition, l'amour de vos personnes, le soin de vos existences, pour que vous puissiez suivre du même pas ces deux géants dont les clameurs triomphales frappent le ciel et font trembler la terre maternelle?

Tenez,

Ce qui a fait bougrement rigoler le Père Duchêne ce matin,

C'est de voir dans la gazette le décret qui institue le Comité de salut public.

Un comité de salut public ! ·

Oui, foutre, il en faut un !

Et un bon !

Et le Père Duchêne en demande un depuis six semaines !

Mais, foutre, le Père Duchêne sait ce qu'il dit, et il n'a pas été si stupide que de demander un Comité de salut public comme celui que vous avez institué !

Citoyens,

Un Comité de salut public, en l'an 79 de la République, ne peut être fondé que d'après deux principes :

D'après le principe historique,

Ce serait alors une résurrection du Comité de salut public de 93 ;

Ce serait une copie,

Une répétition,

Un plagiat inopportun,

Et un anachronisme !

Ah ! mes pauvres bougres !

Et si c'est cela que vous avez voulu faire, sur quels hommes avez-vous mis la main?

Et les croyez-vous de taille à soutenir le fardeau de cette responsabilité !

Allons donc !

Ne nous faisons pas plus forts que nous ne sommes, nom de dieu !
Ni plus grands !
Et si c'est une chose nouvelle, pourquoi n'avez-vous pas défini les attributions de votre Comité ?
Est-ce que vous ne savez pas ce qu'il va faire ?
Si vous ne le savez pas, pourquoi l'avez-vous créé ?
Et si vous le savez, pourquoi ne le dites-vous pas ?
Ah ! nom de dieu !
Tout doit marcher autrement que ça !
Le Peuple doit savoir tout ce qu'on fait,
Parce qu'on ne doit rien faire qui ne serve la Révolution,
Et si c'est pour la servir, foutre ! on ne doit avoir peur de rien ou on n'est que des jean-foutres !
Le Père Duchêne ne vous l'envoie pas dire,
Parce que c'est sa pensée,
Et que lui n'aurait pas peur de prendre des mesures, il vous en fout son billet !
C'est pourquoi, citoyens membres de la Commune, il vous avertit qu'il est bougrement temps que vous régularisiez la position des patriotes qui se battent pour la défense de la Cité !
Foutre ! il n'est pas trop tôt,
Et puisque les bons bougres vont se faire crever la peau pour la Commune, il est juste, nom de dieu, qu'ils sachent ce qu'il y a au bout ?
Citoyens membres de la Commune,
Les gens de Paris se divisent en deux classes :
Ceux qui se battent,
Et ceux qui ne se battent pas ;
Ceux qui défendent la Cité,
Et ceux qui s'en foutent ;
Ceux qui sont avec vous,
Et ceux qui sont contre vous ;
Ceux qui veulent tout perdre, excepté la liberté,
Et ceux qui ne veulent rien perdre, excepté la liberté !
Il n'y a pas besoin d'avoir des lunettes pour voir les différences qui séparent les deux groupes,
Et si vous suivez le principe révolutionnaire : chacun a droit à son œuvre, à toute son œuvre, à rien qu'à son œuvre,
Vous avouerez que la Cité, qui est l'œuvre des citoyens, appartient aux citoyens, et qu'eux seuls y ont droit !

Oui,
Les citoyens prétendent, dans la Cité, à tous les droits du citoyen, qui sont la liberté, l'égalité, la sûreté et la propriété.
Le Père Duchêne n'est pas assez bête pour demander qu'on dépouille les riches, parce qu'ils sont riches,
Mais il veut qu'on prononce la confiscation des biens de ceux de ces riches qui ont quitté la Cité au moment du danger, tant pendant la guerre avec la Prusse que pendant la guerre avec Versailles,
Et que ces biens soient répartis entre les bons bougres qui se font crever la peau pour la Cité,
Mais entre ceux-là seulement,
Car il serait trop drôle que les jean-foutres qui sont trop lâches pour prendre un fusil et défendre la ville profitassent des avantages attachés au titre de citoyen, que, foutre ! ils ne méritent guère !

Pour les objets au Mont-de-Piété, la même chose !

Pour les loyers, la même chose !

Ce sont ceux qui travaillent, ceux qui sont l'action, qui ont droit au bien-être.

Et la Commune n'a pas besoin de se mettre en quatre pour favoriser les fainéants.

Voilà donc ce qu'il faut dire,

Citoyens membres de la Commune !

Voilà ce qu'il faut dire !

Il faut que vous déclariez aux citoyens gardes nationaux qui se foutent des coups avec les roussins, quels sont les avantages qu'ils retireront de leur courage !

On se bat bien sans ça !

Le Père Duchêne le sait bien !

Et pour le principe !

Soit !

Mais, quand dessous le principe

Il y a autre chose,

Ça ne gâte rien,

Et voilà l'avis du Père Duchêne,

Qui, foutre ! n'est pas un mauvais bougre !

Ça n'est pas pour dire,

Mais ça foutrait un sacré chien au ventre aux patriotes de savoir qu'ils ne se seront pas battus pour des prunes,

Et qu'après la victoire,

Il y aura la vie heureuse en travaillant,

Au lieu de la longue mort douloureuse qui s'est appelée jusqu'ici l'existence du prolétaire !

Et les jean-foutres, donc !

Ça les convertirait peut-être !

Ils réfléchiraient quand on leur dirait :

« Mes bougres, vous ne voulez pas vous battre !

» Vous ne voulez pas foutre des coups aux roussins parce que vous dites que ce sont des frères ?

» Vous ne voulez pas défendre la Cité ?

» Vous ne voulez pas,

» C'est bien entendu ?

» Très-bien !

» Nous ne voulons forcer personne ;

» Seulement, vous devez comprendre que puisque vous ne faites rien pour la Ville, vous ne pouvez pas être traités comme les enfants de la Ville,

» Et, par conséquent, vous y serez bien des hommes, mais vous n'y serez ni des citoyens de Paris, ni des électeurs, ni des propriétaires,

» Et c'est juste !

» Vous n'avez rien à dire à ça !

» Et puis,

» Si vous n'êtes pas contents,

» Vous pouvez aller vous faire foutre ! »

Ça ne serait pas volé,

Le Père Duchêne serait rudement content.

Et les patriotes aussi.

On saurait pourquoi on se bat,



IMP. TALONS.

VERDURE.

On saurait qu'on se bat pour la ménagère, pour les mioches, pour l'avenir et pour soi-même,

Et pour que ce ne soient pas toujours les mêmes qui boivent toutes les chopines en se foutant du monde !

Le Père Duchêne le savait bien !

Et quand il le disait aux patriotes, c'est qu'il en était bougrement sûr !

Que tous ces jean-foutres de Versailleux, qui nous envoient aujourd'hui des bombes à pétrole,

Tout ça, ça ne pouvait être qu'un ramassis de roussins !

Car, foutre ! il faut pas avoir de cœur au ventre, et il faut être né pour avoir un tricorne de roussin,

Pour traiter ainsi les patriotes,

Et bombarder Paris comme ne l'ont foutre pas fait ces sacrés Prussiens!

Le Père Duchêne comprend qu'on se serve de tous les moyens possibles, quand on fait la guerre, qui pour lui est une chose tellement en dehors de toute loi,

Qu'il ne peut y avoir de limite assignée quand on l'accepte !

Et, nom de dieu ! qu'on foute des bombes à pétrole, et n'importe quel engin sur les combattants,

Le Père Duchêne n'en est point ennemi !

Et, entre nous, il profite de ça pour demander aux inventeurs de ce sacré feu grégeois, dont on a tant parlé,

Si c'est de la blague, ou pas !

Si ce n'est pas de la blague, qu'on s'en serve, foutre !

Mais ces jean-foutres de Versailleux bombardent l'Arc-de-Triomphe, les Champs-Elysées !

Qu'ils tirent sur les combattants, foutre ! mais pas là où ils ne peuvent faire que des victimes,

Tuer dans leur lit des femmes et des enfants,

Qui sont bougrement innocents de tout çà !

Oui, le Père Duchêne vous le dit, ô patriotes :

Il faut être roussin pour faire de ces choses-là !

Et, foutre ! il va vous le démontrer :

Il y a encore des bougres qui s'amusent à déposer des pétitions sur le bureau de cette sacrée Assemblée de Versailles !

Ce n'est pas utile, mais enfin !

Il y en avait une qui demandait qu'on séparât la Corse de la France !

Le Père Duchêne ne voit pas de mal à ce qu'on prenne cette mesure-là, même quand elle serait prise par les jean-foutres.

Il sait que dans ce sacré pays, comme partout, il y a de bons bougres, des patriotes qui, foutre ! aiment comme lui la Révolution.

Et ceux-là, le Père Duchêne boit chopine avec eux. Il en a parmi ses amis !

Mais, nom de dieu ! à côté de ces bons patriotes, il faut avouer que c'est ce sacré pays qui nous a fourni toute cette sacrée bande des Badinguet,

La bande à Piétri,

Les roussins, quoi !

Tout le monde le sait !

Or, l'autre jour, dans cette sacrée assemblée, un député de la Corse, Limperani, s'est levé quand on a lu la pétition qui demandait la séparation de la Corse et de la France !

« C'est mon pays qui a fourni le plus de morts et de blessés dans les combats contre la Commune, » a-t-il dit.

Voilà qui débrouille la situation !

Et qui donne foutrement raison au Père Duchêne !

Tonnerre ! ce n'est donc pas de la blague, patriotes !

Il n'y a guère que des roussins qui se battent contre nos bons bougres de patriotes.

On ne dira plus que c'est le Père Duchêne qui cherche à tromper les patriotes !

Ils l'ont avoué eux-mêmes à la tribune de leur sacrée assemblée !

Attendez un peu, nom de dieu ! que le Père Duchêne ait son bataillon,

Comme il va en démolir de vos roussins !

Ah ! oui, foutre !

Et que ça ne sera pas long !

Le Père Duchêne, en buvant aujourd'hui sa chopine du matin avec un bon patriote de ses amis,

En vint évidemment à causer des affaires de la Cité,

Ça ne pouvait pas manquer,

Vu que, depuis que ces sacrés roussins nous ont déclaré la guerre,

Il est toujours inquiet de la façon dont ça se passe,

Et, foutre ! nous avons l'œil sur les affaires de la Commune !

Le Père Duchêne est donc allé tranquillement se promener du côté des remparts,

Et il a été bougrement content en voyant que tout ça marchait bougrement bien,

Et que, malgré tout ce qu'en disent les jean-foutres amis des Versailleux,

Notre bonne Commune n'est pas encore prête à être foutue dedans par les mauvais bougres qui voudraient la lui faire à la mélasse,

Parce que, avec elle, on ne peut guère tripoter à son aise, et gobeloter jour et nuit, comme ils le faisaient dans le bon temps !

Dame ! mes jean-foutres, ça n'est plus comme autrefois !

Il faut se contenter de sa petite chopine, tout comme le Père Duchêne ;

Plus de gueuletons où l'on trébuchait à travers les bouteilles vides ! On ne met plus de nappe sur la table du conseil !

Ah ! c'est que la Commune a l'œil sur les bougres qui voudraient en profiter pour gueuletonner !

C'est qu'elle leur foutrait la main sur le poil, à ces jean-foutres-là !

Et si le Père Duchêne en connaissait un seul, ah ! foutre ! il irait lui-même l'arrêter !

Oui, elle se porte bien, la Commune !

Et ça été une rude satisfaction pour le Père Duchêne quand il a vu qu'on ne blaguait pas,

Et que les braves fédérés étaient d'attaque !

Foutre! mes patriotes, allez donc voir ces sacrées barricades qui sont en avant de la rue de Rivoli, à la place Vendôme,

Partout, nom de dieu!

Le Père Duchêne, en voyant ces larges fossés, s'est dit à lui-même, en rigolant :

« Père Duchêne, mon vieux, il ne t'aurait pas fallu boire une chopine « de trop pour passer par là. Tu te serais joliment foutu dedans. Et foutre! « que ç'aurait été bougrement bien fait! »

Et puis, nom de nom!

Quelle bonne allure ils ont, les canons, qui montrent leur sacrée gueule entre les beaux tas de pavés!

Comme ça réjouit l'œil de voir nos braves fédérés qui campent là, les fusils en faisceaux,

Avec le drapeau rouge!

Le drapeau rouge, foutre! Y a-t-il au monde rien de si gai que cela,

De le voir, quand il fait beau soleil, se découper en flottant sur le grand ciel bleu!

Ah! foutre! voyons, mes patriotes, y a-t-il rien de si gai?

Et qui soit mieux fait pour réjouir l'œil des bons bougres!

Ah! ça va bien, nom de nom!

Et la Commune doit être bougrement fière du zèle des patriotes et de l'ardeur qu'ils mettent à garder la Révolution.

Et puis, ça tonne toujours par là-bas!

Et demain, le Père Duchêne se promet d'aller dire bonjour à ses bons amis les bons bougres du fort d'Issy, qui, foutre! ont bougrement bien mérité de la Commune,

Et ont été crânement braves!

Foutre! Il y a encore de beaux jours pour la Révolution!

Et malgré tout, le Père Duchêne croit que les jean-foutres versailleux sont dans une sacrée mélasse!

Hein, patriotes,

N'êtes-vous pas de son avis, au Père Duchêne?

Que diable voulez-vous qu'ils foutent?

Voyons!

Le Père Duchêne vient de lire dans les sacrées feuilles versaillaises une foutue nouvelle qui est bougrement loin de le satisfaire :

Le jean-foutre Mac-Mahon, commandant en chef de l'armée des roussins, vient de foutre sa démission au nez du petit Thiers.

Quels veinards tout de même que ces nom de dieu de royalistes!

On a bien raison de dire, patriotes, qu'il n'y a que la canaille qui a de la chance;

Jamais on n'en trouvera un comme celui-là pour faire l'affaire des Parisiens,

Mac-Mahon, général en chef?

Tonnerre de dieu! c'est ça qui plaisait bougrement au Père Duchêne.

Pensez donc!

Le vieux se passait déjà la langue sur les lèvres,

En songeant à la bonne chopine qu'il se foutrait dans le coco, le jour de la signature.

Il comptait sur son petit Sedan, le pauvre homme !
Qui est-ce qui capitulera maintenant que voilà ce jean-foutre-là parti ?
Le Père Duchêne sait bien qu'il ne faut pas désespérer pour si peu,
Et qu'il ne manque pas de jean-foutres dans la sacrée bande à Mandrin, pour faire la sale besogne.
Mais enfin, c'est égal, nom de dieu !
C'est embêtant tout de même !
Quand on avait compté sans son homme, n'est-ce pas ?
Et puis, ce bougre-là avait si bien l'habitude !
Avec lui, foutre ! ça aurait marché comme sur des roulettes.
Si encore on avait pu avoir quelque jean-foutre du même numéro
Le jean-foutre Trochu, par exemple,
Ça n'aurait pas été trop mauvais.
Au moins la petite affaire pouvait se passer gentiment.
C'est si simple, avec un bougre qui a l'habitude des piles
Il n'y a qu'à taper dans le tas, ça va tout seul.
Mais je t'en fous !
Il a justement fallu que cet imbécile se foutît la gueule en bas de son cheval !
Et l'autre jean-foutre de capitulard,
Vinoy, — si le Père Duchêne ose s'exprimer ainsi !
En voilà encore un animal qui a eu tort de se fouler la patte au bon moment !
Qu'est-ce que vous voulez, patriotes ?
Les Versailleux seront bien forcés de capituler sans lui.
Sans compter que le Ducrot ne veut pas non plus se mêler de la chose,
Et qu'il a bravement pris le parti de retourner manger la soupe à la maison — comme dans le bon temps du siége.
Alors, quoi ?
Il n'y a plus personne ?
Il n'y a plus que Foutriquet ?
Eh bien ! vrai, ce n'est pas la peine de s'en mêler,
Si on n'a pas devant soi d'autres bougres que celui-là,
Foutriquet !
Voyons, nom de dieu, ce n'est pas un homme !
Si les Versaillais voulaient être bien gentils,
Et faire un rude plaisir au Père Duchêne,
Savez-vous ce qu'ils feraient ?
Ils feraient revenir Bazaine.
Voilà.
Le Père Duchêne réclame son petit Bazaine : comme ça, ce sera complet.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la quatrième série brochée de ses feuilles, numéros 31 à 40, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 16.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 50. UN SOU N° 50



15 Floréal an 79

LE GRAND COMPLOT

DÉCOUVERT PAR LE

PÈRE DUCHÊNE

Avec ses grandes révélations sur les manœuvres des bonapartistes et des jean-foutres versailleux,

Et sa ribote avec un patriote qui est arrivé de chez les fauteurs de guerre civile qui bombardent Paris.

Le Père Duchêne vient d'en apprendre de jolies!
Et les oreilles lui tintent, une belle affaire!
Nom de dieu!
Il y a des hommes tout de même qui ont du toupet,
Et qui surprennent toujours le monde, bien qu'on les sache capables de toutes les canailleries possibles!

Savez-vous de quoi il s'agit, patriotes ?
Tout simplement,
De la crapule qui a nom : BADINGUET !
Savez-vous ce qu'a fait cette rosse ?
Le Père Duchêne va vous le dire,
Car il a un de ses amis qui vient d'Angleterre et qui lui a apporté de vive voix des nouvelles qui valent mieux que ce qu'on lit dans les gazettes, la plupart du temps !
Eh bien !
Il paraîtrait que Badinguet a eu le toupet de foutre son camp à Bruxelles où il boit chopine avec ses amis, bien tranquille dans son coin, depuis jeudi dernier !
Nom de dieu !
Et dire que ça ne lui sert pas de poison !
Mais ce n'est pas tout :
Le jean-foutre se dispose à quitter Bruxelles, et va, à ce qu'on assure au Père Duchêne, se rendre en Suisse, à Arenemberg, canton de Thurgovie, en passant par Luxembourg, Landau, Carlsrhue et Bâle.
Là, le mauvais bougre, à ce qu'il a annoncé à ses amis et à ce qu'il leur a dit de dire à tout le monde, va faire le mort et renoncer au monde !
Ah ! foutre de foutre !
Le Père Duchêne est bougrement en colère !
Il ouvre l'œil, nom de dieu !
Et recommande aux patriotes de l'ouvrir bougrement comme lui, car, foutre ! il y a quelque chose là-desous !
Il y a un complot, tonnerre !
Il y a anguille sous roche!
Et la jéan-foutrerie médite un coup !
Patriotes, soyez-en certains,
Si cet immonde gredin transporte ses cliques et ses claques en Suisse,
Ce n'est pas pour des prunes,
Et le bougre n'est plus d'âge à faire par là des voyages d'agrément avec son Espagnole et le bâtard de la dame !
Il a un plan, nom de dieu !
Et méfiez-vous !
Le Père Duchêne n'a pas l'habitude de se laisser foutre dedans, et ce n'est pas lui qui coupera jamais dans les ponts des roussins qui viendront lui dire avec un air patelin :
« Bah!
» Qu'est-ce que ça te fait à toi, Père Duchêne, qu'il soit en Suisse ?
» Il est bien là ;
» Du moment qu'il n'est pas en France, qu'est-ce que ça te fout à toi l'endroit où il est ?
» D'abord,
» Il est trop vieux, va !
» C'est pas à son âge qu'on tente encore des coups,
» Et d'abord il n'oserait pas essayer de rentrer !
» Laisse-nous tranquille !
» Ne te casse pas la tête à ça !
» Je te dis qu'il se tiendra tranquille,
» Et qu'il se chauffera désormais les pattes comme un brave petit bourgeois dans sa maison des champs.
» D'abord tu sais qu'il est très-malade,
» Et qu'il ne tardera pas à faire le grand voyage ! »

Le Père Duchêne déclare, lui, qu'il n'entend pas de cette oreille-là.
Ah ! mais pas du tout !
Des badinguets en Suisse,
Ça lui fait ouvrir l'œil,
Et il dit, lui, qu'il se manigance des trucs pour foutre dedans la Nation, et que tous les Versailleux sont de la partie, et que c'est pour ça, et pas autre chose, qu'ils bombardent la Cité, et tuent les femmes et les enfants des patriotes à coups d'obus !
Le Père Duchêne dit que, la Suisse, c'est beaucoup trop près,
Et que quand il s'agit d'un badinguet, Cayenne n'est pas trop loin, au contraire qu'il est juste à distance !
Il sait que quand le jean-foutre Napoléon, dit badinguet, faisait courir le bruit qu'il était malade, c'est qu'il combinait un tour pour chapparder quelque chose,
Et que ç'a toujours été comme ça tout le temps !
Il pense que le gredin est capable de tout, excepté du bien, et qu'il n'est pas possible qu'il ait l'intention de se tenir tranquille, même en buvant chopine avec l'argent qu'il a volé à la Nation.
Enfin le Père Duchène est convaincu que le sale Badinguet ne songe qu'à revenir ;
Car, dit le Père Duchêne, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas !
Voilà des vérités qu'il faut bien vous coller dans la cervelle, patriotes.
Et, de plus,
Soyez persuadés que tous les jean-foutres de Versailles conspirent pour ramener le gueux;
Sinon tous les jean-foutres de l'Assemblée, bien qu'il y en ait beaucoup pour Badinguet, puisque pendant des années ils ont été ses députés,
Du moins tous les jean-foutres de militaires qui bombardent la Ville !
Qu'est-ce que vous voulez que ça ait de cœur au ventre, d'intelligence, de conscience, et seulement de sens commun, des bougres qui assassinent froidement les femmes et les enfants, qui fusillent, de propos délibéré, les prisonniers, et qui couvrent de bombes à pétrole nos édifices et nos maisons !
Il ne peut y avoir que des badinguistes pour faire des choses comme ça !
Et puis, citoyens,
Il y a un fait qui a du vous frapper,
Et qui coïncide bien avec les nouvelles qu'on a données au Père Duchêne :
C'est la démission de Mac-Mahon !
Vous savez que ce jean-foutre-là a toujours été un des plus grands scélérats de bonapartistes qu'on ait vus,
Et savez vous ce que pense le Père Duchêne ?
Le Père Duchêne croit :
Que le jean-foutre Mac-Mahon, s'est entendu avec le jean-foutre Thiers, le jean-foutre Ladmirault, le jean-foutre Vinoy et tous les autres jean-foutres Versailleux.
Et que, s'il n'est point déjà parti, il va foutre son camp pour aller rejoindre son bandit de maître !
Ah ! nom de dieu !
Voilà qui fout le Père Duchêne en colère !
Quand il sait toutes ces choses-là,
Et qu'il voit que ses amis de la Commune ne prennent pas de mesures pour rassurer les bons citoyens en frappant les mauvais !
On conspire, foutre !

Le Père Duchêne y mettrait sa main au feu !

Et ce n'est pas pour le Grand Turc que les bons patriotes lui écrivent si souvent d'ouvrir l'œil sur tel et tel !

Mais les citoyens membres de la Commune n'agissent pas révolutionnairement et ont l'air de lâcher pied,

Tandis, nom de dieu ! qu'il faudrait s'affirmer au contrôle, et faire voir qu'on est quelqu'un, et que tous ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous, — et sans pitié, foutre !

Pourtant,

O citoyens membres de la Commune,

La Cité a remis en vous ses espérances,

Elle vous a confié le soin de ses intérêts,

Et vous avez accepté tout à la fois de la sauver et de lui assurer le bien-être !

Et vraiment, il semblait que vous étiez bien les hommes qu'il fallait pour cela !

Il semblait que vous étiez vraiment l'expression parfaite de la Ville que vous étiez appelés à diriger !

Et, à ce propos,

Citoyens membres de la Commune,

Il faut que le Père Duchêne vous raconte qu'il a fait hier une grande ribote avec un de ses vieux amis qui avait été traîner sa barbe blanche à Versailes et avait fureté partout pour prendre des renseignements sur la situation des jean-foutres !

Et entr'autres choses, il a dit au Père Duchêne qu'à Versailles on s'était beaucoup foutu de vous, lors de votre nomination par les citoyens de Paris !

Et savez-vous pourquoi ?

Parce que, vous, membres de la Commune,

Vous êtes, l'un cuisinier, l'autre teinturier, l'autre relieur, l'autre autre chose !

Oui, tous ces fainéants se sont foutus de vous, parce que vous aviez un métier !

Ah les jean-foutres !

Et comme le Père Duchêne est content qu'ils se soient foutus de vous;

Parce qu'en se foutant de vous,

Ils ont affirmé la fainéantise, le parasitisme, toute leur envie de continuer à vivre à ne rien faire en se gobergeant et en mangeant la chair du Peuple !

Ah ! foutre !....

Et puis en se foutant de vous de cette façon ils vous ont consacrés !

Oui,

Toi, tu es cuisinier;

Toi, tu es teinturier;

Toi, tu es relieur;

Toi, ciseleur;

Toi, ceci;

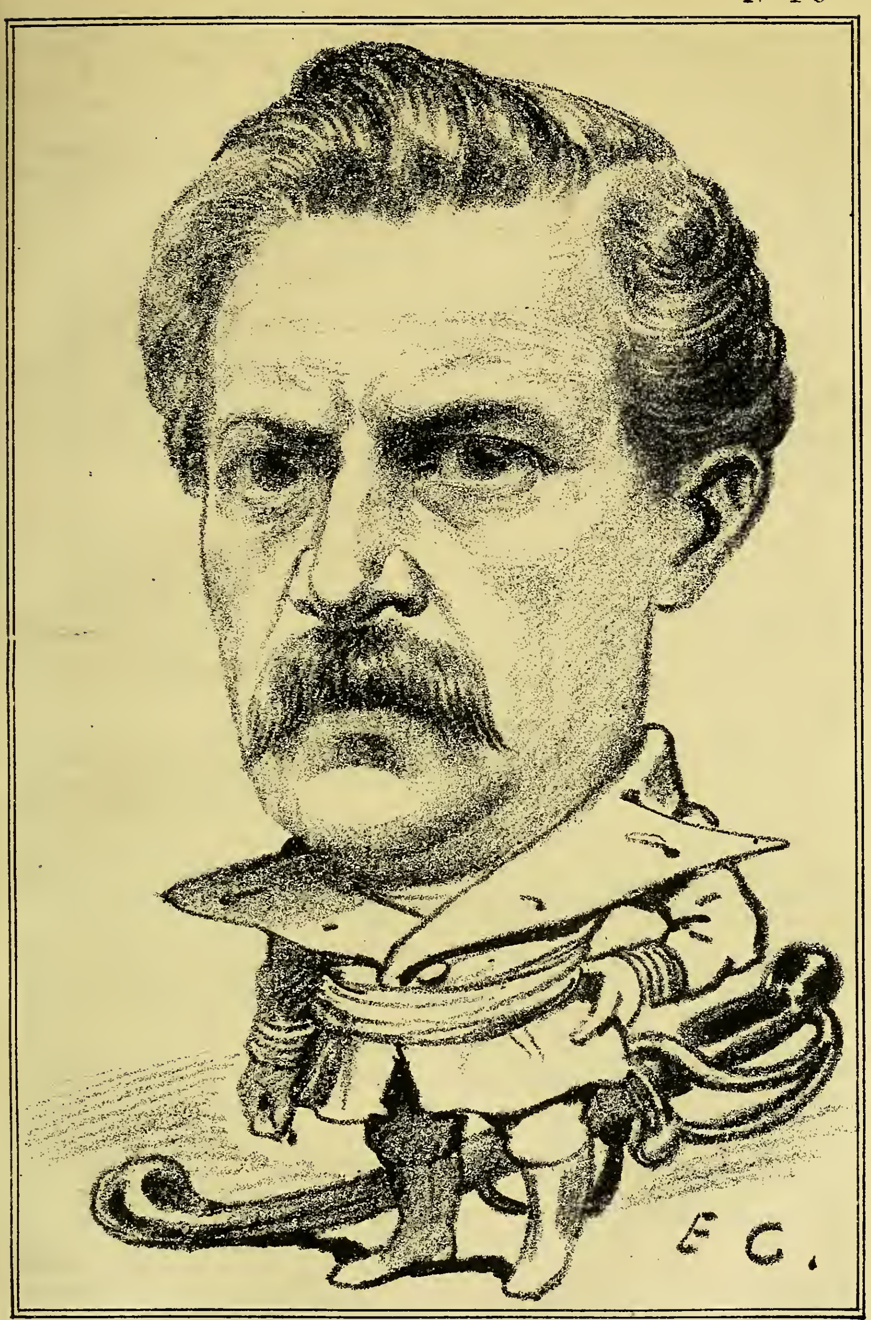
Toi, cela,

Et voilà ce qui fait votre force, ce qui fait votre noblesse, ce qui vous confirme dans votre mandat, ce qui vous assied dans votre puissance !

Vous êtes le Peuple !

Vous représentez le Peuple !

Et vous n'êtes pas, vous, les représentants cupides et mesquins des trois



FERRAT.

Ferrat a été nommé Membre du Comité Central, lors de la formation de la fédération des Gardes Nationales. Comme la pluspart de ses collègues, Ferrat fit toujours une sourde opposition aux actes de la Commune. Agé de 47 ans.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

classes de monopoleurs : les propriétaires, les capitalistes et les gros industriels !

Voilà qui vous donne la sanction !

C'est que vous êtes des travailleurs,

Que vous avez un métier,

Que vous êtes du Peuple !

Et c'est pour cela aussi que le Père Duchêne se fout si fort en colère quand il voit que vous ne marchez pas assez vite et que vous semblez redouter de n'être pas approuvés par le Peuple, dont vous êtes la pensée, l'expression, la volonté et l'affirmation !

En avant, foutre !

Marchez donc !

Ayez confiance !

Comptez, sur le Peuple,

Comme, en vous nommant, il a compté sur vous !

Et jetez-vous franchement dans les bras de la Révolution,

Ou vous verrez qu'on effacera encore une fois de nos pièces de cent sous la tête de la République pour y foutre la gueule de Badinguet !

Il y a un nommé Dufaure,

Qui se dit ministre de la Justice du sacré gouvernement des insurgés,

Qui vient de faire une chose bougrement amusante.

Figurez-vous que ce pauvre vieillard,

(Qui entre parenthèse est un jean-foutre numéro un — ça s'est vu en 48 —).

A proposé à l'Assemblée versaillaise une sacrée loi de sa façon,

Pour empêcher « la dilapidation des propriétés publiques et privées qui s'exerce en ce moment à Paris. »

Voyez-vous, mes bons patriotes, ce monsieur le jean-foutre qui monte sur son grand cheval,

Pour nous défendre de foutre la main sur ce qui nous appartient.

Nom de dieu ! mes bougres, ne vous avisez pas de défendre votre bourse contre les intrigues des sacrés maltôtiers de l'ancien régime.

Ça déplait à Dufaure.

Dufaure ne veut pas qu'on foute le grappin sur les « propriétés de l'Etat. »

Je le crois foutre bien, l'Etat, c'est lui !

Lui ou sa bande !

Il ne veut pas non plus qu'on touche aux biens des églises,

Et qu'on foute au creuset toute la sacrée ferblanterie des calotins pour faire des monacos.

Dufaure ne veut pas qu'on embête les sacrés aristos,

Qu'on foute le nez dans les affaires des noms de dieu de marchands d'argent,

Qu'on fasse rendre gorge à tous les jean-foutres d'exploiteurs qui ont spéculé toute leur vie sur la misère du Peuple.

Ça se comprend, ces bougres-là se soutiennent tous.

Mais surtout ce que Dufaure ne veut pas,

C'est qu'on foute le séquestre sur des propriétés privées.

Pour le coup, le Père Duchêne a débiné le truc ;

C'est Foutriquet qui a soufflé cet article-là.

Pas bête, le vieux gredin !
Il songe à ses petites économies si loyalement gagnées.
On ne peut pas se laisser mourir de faim, n'est-ce pas ?
Et puis, il faut bien élever sa petite famille.
Ne touchez pas à la maison du petit Thiers, fédérés !
N'y touchez pas, ou Dufauré vous déclare des voleurs !
Vous croyiez comme ça que le filou c'était le gros Picard,
Qui a inventé un tas de menteries pendant le siége pour tripoter plus sûrement à la Bourse,
Ou bien Foutriquet,
Qui, à l'heure qu'il est, abuse encore de sa situation pour faire de sales trafics avec l'approvisionnement de Paris,
Attendu qu'il a monté des coups pour qu'il n'arrive pas ici d'autre charbon que celui de ses mines.
Ou bien encore le jean-foutre Ferry,
Qui a gagné des tapées de millions avec les marchands de grains, pendant que nous tirions la langue et que nous mangions des boules de sciure.
Pas du tout, mes bougres.
Vous vous foutiez dedans complétement.
Les filous, c'est vous !
Dufaure a raison de le dire :
Attendu que dans la langue des jean-foutres,
Le voleur n'estpas celui qui vole ;
C'est celui qui est volé.

Eh bien ! voyons, nom de dieu !
Mes sacrés jean-foutres !
Qu'est-ce que ça veut donc dire, ça ?
Foutre ! ça ne va donc pas !
Comment ça se fait-il ?
C'est trop fort ! et le Père Duchêne veut être pendu s'il y comprend quelque chose !
Comment, mille tonnerres ! avec toute votre armée de roussins, vous ne pouvez pas venir à bout de vous faire respecter !
C'est donc de la blague !
On ne vous prend donc pas au sérieux !
Le Père Duchêne vous l'avoue, mes bougres : ça n'a rien qui l'étonne par trop !
Mais enfin il voudrait tout de même savoir le fin mot de la chose.
Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?
Nom de dieu, encore une fois, comment ça se fait-il que vous vous faites ainsi foutre de vous ?
Ah ! pour nous, c'est autre chose !
Mille foutres ! les marronniers ont le temps de fleurir avant que les roussins viennent battre leur quart sur les boulevards !
Et nos braves fédérés pourraient encore longtemps aller fleurir leurs fusils avec de beaux lilas, qu'ils déposent le soir sur la petite cheminée du ménage.
Simples dans leur bravoure héroïque, heureux de sentir la Liberté qui vient, parlant à voix basse de leurs victoires, entre deux bons baisers sur les joues de la ménagère anxieuse du retour !

Oui ! mes jean-foutres !

Vous êtes forcés de l'avouer :

Ça ne va pas !

Ça ne va pas ! quoi. C'est pas votre faute,

Ni celle de vos roussins, qui, foutre ! ne demandent pas mieux que de s'en donner à cœur joie !

Le Père Duchêne a été bougrement content en lisant ce matin les gazettes qui lui apprenaient les nouvelles de province,

Avec le résultat de vos sacrées élections municipales !

A ce qu'il paraît qu'on se fout tout de même de vous en province !

Et vos sacrées dépêches prouvent que vous vous sentez foutus dans une sacrée mélasse !

Ah ! foutre !

La moutarde ! mes bougres !

Vous êtes dedans !

Malgré tous vos roussins !

Et le Père Duchêne, qui a bon œil, s'aperçoit bougrement bien que nos bonnes villes de province songent à la Commune !

C'est le petit foutriquet qui ne sera pas content !

Allons, allons ! mon méchant petit jean-foutre, enfourche ton cheval de bataille, coiffe ton plus beau plumet, ton grand sabre et tes bottes molles !

Voyons, mon petit, tu n'es pas déjà si mal !

C'est tout de même triste, mon pauvre vieux, quand on a commencé si mal que toi, de finir de même !

Grotesque toute sa vie !

Foutu dedans toute sa vie !

Jusqu'à Badinguet qui l'a foutu dedans, ce petit finaud !

Et la Commune !

On dit qu'il lit le *Père Duchêne*, ce jean-foutre. Eh bien, foutre ! le Père Duchêne, au risque de se faire foutre la main sur le poil, voudrait bien voir la gueule que vous faites tous, quand vous le lisez !

Comme vous devez tous vous dire :

« Quels sacrés jean-foutres d'imbéciles nous faisons ! Et comme ces canons de Montmartre nous ont coûté cher ! Le Père Duchêne n'est foutre pas si bête que nous ! »

Ah ! elles ont bien été, nos braves villes de province !

Et, malgré le jean-foutre Valentin, que le Père Duchêne a déjà vu quand il est allé à Lyon pour faire sa feuille supprimée par Vinoy, — la ville au drapeau rouge a montré les dents et menace bougrement aussi de vous croquer tous !

Périgueux, Limoges, Le Mans, tout ça va bien, foutre !

Et puis, en lisant vos sacrées dépêches qui vous annoncent le résultat des élections, le Père Duchêne a bien vu que vous vous foutiez un peu de ceux qui étaient nommés,

Pourvu que les *factieux* ne passassent pas !

Mais ils sont passés, les factieux !

Et foutre ! ça ira bien !

Y a pas à dire !

Ça ira, foutre !

Ça ira,
Ça ira,
Les jean-foutres à la lanterne !

Et vive la Commune, foutre !

Hein? Venez-y donc, maintenant!
Allons, mon petit Foutriquet, à cheval!
A cheval, nom de nom!
C'est le bataillon du Père Duchêne qui va un peu rigoler!

Nom de dieu! ils vont bien, les préfets versailleux!
Et, foutre! Badinguet doit être bougrement content!
Un vieil ami du Père Duchêne, qui revient de la province, lui a raconté ce matin,
Qu'il n'était plus permis de réciter les *Châtiments !*
Voilà que ça commence!
Et il y a encore des imbéciles qui osent vous dire que ces jean-foutres de Versailleux veulent conserver la République!
Les *Châtiments !*
Voyons, patriotes, ça n'est pourtant pas bien méchant!
Et, foutre! ça ne parle guère de la Commune!
Ça ne pousse pas au pillage de la propriété!
A l'assassinat!
Comme si ça parlait des partageux!...
Ça ne fait rien!
Aujourd'hui que toute la séquelle à badinguet est à Versailles,
Les Gallifet, les Failly, les Conti, et autres.
On ne peut plus mal parler de leur jean-foutre de patron!
Quand les bougres auront reçu la sacrée pile qui les attend d'ici peu,
Le Père Duchêne paie autant de chopines aux patriotes,
Qu'on va trouver partout les bustes de badinguet remis à leur place dans tous les monuments publics!
C'est tout de même trop drôle!
Et les jean-foutres vont un peu trop vite en besogne!
Foutez donc une pile aux fédérés, d'abord,
Et après vous serez bien libres de foutre tous les badinguet du monde où vous voudrez!
Mais, nom de dieu! maintenant, c'est un peu trop tôt.
Allez, allez, rigolez, mes bougres, pendant que vous y êtes!
Vous n'y serez pas toujours!
Rigolera bien qui rigolera le dernier!
Donnez-vous-en à vous déboutonner!
Car la dernière heure des jean-foutres n'est pas loin de sonner,
Le Père Duchêne vous en répond!

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 51. UN SOU N° 51.



16 *Floréal an* 79.

LE GRAND DEUIL

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur les patriotes assassinés à Lyon par les jean-foutres amis des Versailleux,

Avec son apostrophe aux citoyens membres de la Commune pour qu'on sache, oui ou non, s'ils se foutent de ça!

Le Père Duchêne est bougrement en deuil aujourd'hui !
On a encore une fois assassiné ses bons amis les patriotes !
A Lyon !
A Lyon, foutre !
Et c'est le jean-foutre Valentin qui a fait la besogne !

On a assassiné les patriotes, parce qu'ils voulaient planter le drapeau rouge,
Qui, nom de dieu ! n'est pas le drapeau de la capitulation,
Mais comme vous l'expliquait hier le Père Duchêne,
Le drapeau de la liberté,
De nos franchises communales,
De la Commune.
Le drapeau de la Révolution, foutre !
Qui donnera la liberté aux citoyens, le travail aux patriotes,
Qui abolira l'exploitation,
Ouvrira l'ère nouvelle !

C'est bien ce qu'avaient compris les bons bougres de patriotes lyonnais !
Paris a été foutu dedans, se sont-ils dit. Paris, la grande cité, la ville de 89 et de 93, n'a pas voulu subir le joug des jean-foutres du 4 septembre.
Paris s'est souvenu qu'on l'avait trompé au 31 octobre, qu'on avait *balayé la place* le 22 janvier !
BALAYÉ LA PLACE !

Ah ! le Père Duchêne s'en souvient !
Et lui qui était là, foutre ! a vu gisant à terre, les bras étendus, la face pâle, les cadavres suinter le sang, et rougir la place de l'Hôtel de-Ville !
Il les a vus, les patriotes, sanglants, inertes, plier à demi-mourants entre les bras de ceux qui allaient les déposer sur les marches du parvis de l'Hôtel Dieu,
Pour qu'ils ne puissent plus, alors qu'ils étaient déjà étendus, servir de cible aux fusils bretons qui s'allongeaient encore à travers les carreaux de l'Hôtel-de-Ville !
Horreur ! le Père Duchêne a vu tout cela !
Mais le sang des patriotes a rougi le drapeau de la capitulation.
Et, foutre ! nous avons aujourd'hui le drapeau rouge,
Le drapeau rouge !
Le drapeau de la Commune, qui s'enfle gaiement, dominant la grande Cité, narguant, du haut du Panthéon, les jean-foutres qui le voient flotter de leur repaire du Mont-Valérien !

Mille foutres ! le bougre Valentin, le préfet de Lyon,
Celui qui a été dans les gazettes, fusillé à Strasbourg — ils ont tous été fusillés au moins une fois, les jean-foutres, excepté par les patriotes. —
Le jean-foutre Valentin n'a pas voulu rester en arrière,
Et il a lancé sur les sans-culottes de la Croix-Rousse et les bons bougres de la Guillotière, les roussins qu'il tenait en laisse pour son service !
Et ces misérables ont fusillé le Peuple !
Et comme au 22 janvier, on a fusillé les patriotes !
On a *balayé la place*, nom de dieu !
Il y a eu là, comme sur la place de l'Hôtel-de Ville, des vieillards, des femmes, des enfants, innocents tous, victimes qui réclament vengeance,
Et qui dorment aujourd'hui sur la dalle humide et glacée,
Avec leurs plaies mal lavées et leurs yeux grands ouverts !

Que dites-vous de cela, patriotes?

Ah! la main se crispe sur le canon du fusil!
Et votre cœur se serre aussi, assassins de Paris et de Lyon!
Oui, malgré vous!
Ne fût-ce que par peur des représailles,
Et par crainte de sentir aussi, comme vos victimes, la dalle de marbre glacer vos chairs meurtries!
Après que vous auriez vu se croiser sur votre poitrine les canons de fusil qui font justice des lâches et des assassins!

Ah! le Père Duchêne en a vu bougrement dans sa vie, des massacres de patriotes!
Et sans remonter plus haut, sans aller chercher de vieilles histoires,
Il ne veut remettre sous les yeux des patriotes que cette bataille où, comme aujourd'hui, il s'agissait de la grande guerre,
Du duel éternel qui, jusqu'à ce que la question soit enfin vidée, existera toujours entre la République et la monarchie,

Entre le parasitisme et l'exploité,
Entre le Travail, esclave, et le Capital souverain!
Le Père Duchêne veut parler de la bataille de Juin!
Et il ne parle pas de cela pour raviver de vieilles haines, pour réouvrir des plaies encores saignantes,
Non!
Il veut seulement vous faire voir que tous ces jean-foutres qui assassinaient le Peuple à Paris le 22 janvier, et à Lyon, hier encore,
N'ont toujours qu'une seule idée en tête:
Tuer la Révolution, en assassinant le Peuple!
C'est toujours comme ça qu'ils ont agi!
En 48, ce qu'ils n'ont pas assassiné, ils l'ont déporté!
A Belle-Isle, au Mont-Saint-Michel!
Ah! patriotes, le Père Duchêne songe à tout cela et se rappelle comment les jean-foutres traitaient les républicains quand ils les foutaient au cachot!
Aujourd'hui on les fusille?
C'est plus simple!
C'est ainsi qu'agissent les jean foutres de Versailles,
Et le Valentin, à Lyon!
Retenez bien ce nom-là, mes patriotes?
Valentin!
Pas de pitié pour lui!

Et les pauvres bougres de Lyon, qui ont été assassinés par les roussins, à la Guillotière, où sont-ils?
Dans l'égout, comme au Deux-Décembre!
Comme au Deux-Décembre, contre lequel ces jean-foutres ont tant crié!
Et dire qu'ils en font autant!
Qu'ils fusillent les patriotes!
Ça ne vaut pas mieux que Badinguet, tout ça!
Ça verse des pleurs sur les patriotes, — tout ça, ce sont des larmes de sang!
Ah! oui, où sont-ils, les patriotes de Lyon assassinés par les roussins?

Si au moins ils étaient parmi nous !

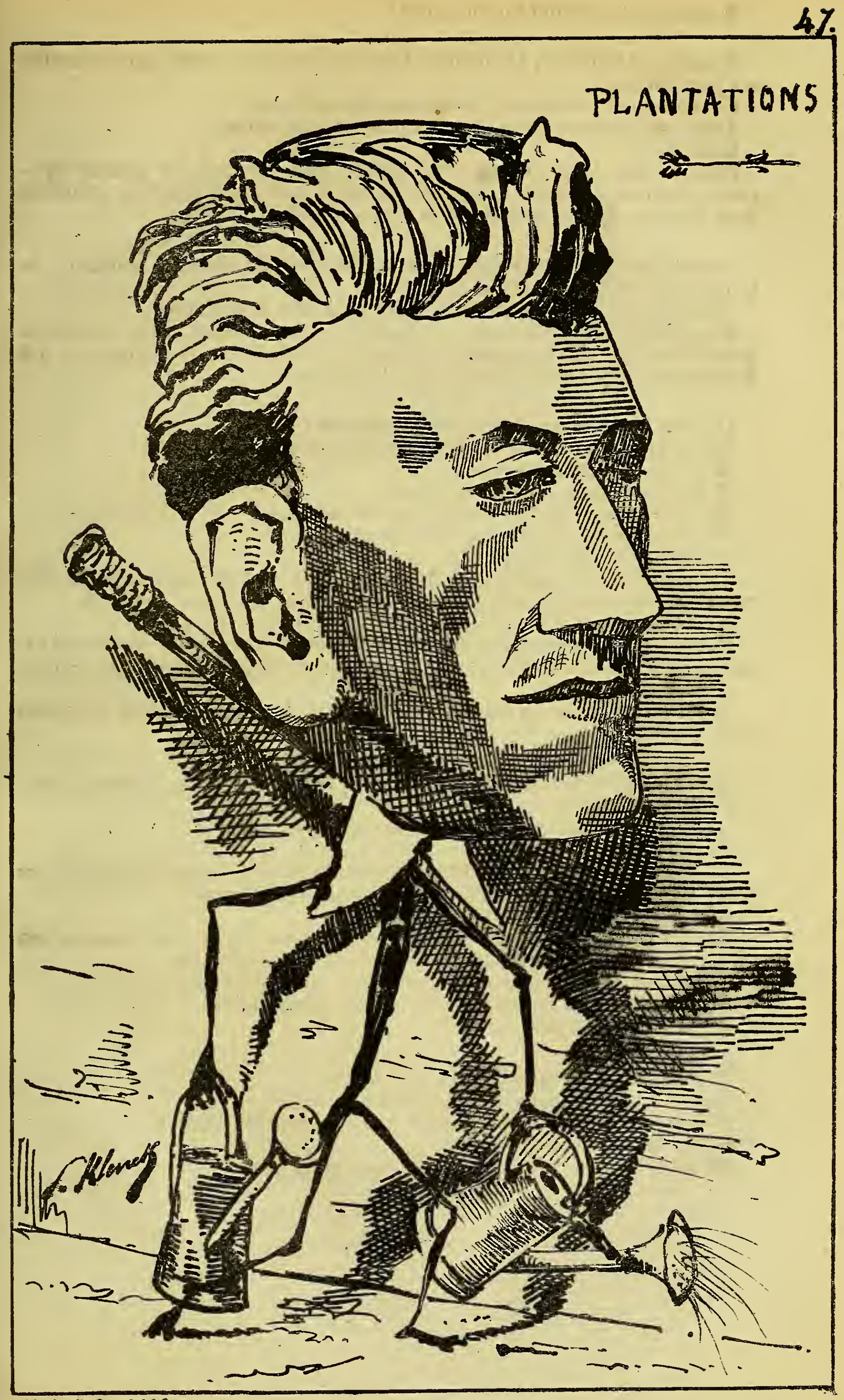
Si au lieu de tomber, lâchement frappés, eux sans armes, par les balles des jean-foutres,
Ils mouraient entourés de leurs amis les patriotes,
Avec une bonne poignée de main pour dernier adieu,
Mais non !
Comme nous, ils n'ont pas pour égayer leur cercueil, les grands drapeaux rouges qui flottent aux quatre coins du corbillard funèbre, première fleur plantée sur leur tombe par la Révolution !

Comme nous, ils n'ont pas, pour la distraire du dernier sommeil, le bruit de la fusillade et l'éclat des obus !
Les nôtres s'endorment avec la Commune déjà victorieuse,
Eux, les patriotes, meurent sur le pavé de la rue sans avoir seulement serré de leurs mains crispées par la mort, le drapeau de la Commune qui flottera peut-être demain sur l'Hôtel-de-Ville !

Les jean-foutres ont assassiné les patriotes !
Eh bien, nom de dieu ! les patriotes demandent vengeance !
Et le Père Duchêne avec eux !
Il y a trop longtemps que ça dure !
Et, foutre ! on a déjà assassiné trop de patriotes !
Flourens, le crâne ouvert par les gendarmes !
Duval fusillé par Vinoy !
Tous fusillés, les mains liées derrière le dos, traînés à la queue des chevaux avec leurs plaies béantes, et leurs yeux qui saignent, meurtris.
Ah ! c'est trop !
Et ceux qui se brisent les coudes de désespoir contre les murs des cachots, en entendant rouler la vague qui vient mourir contre les rochers,
C'est trop ! c'est trop !
Et les jean-foutres doivent un peu se foutre de vous, citoyens membres de la Commune !

Quoi ! les patriotes marchent fièrement, l'arme au bras, quittant tout, Famille, bonheur,
L'enfant qui sommeille, la mère les yeux gonflés,
Ils quittent tout !
Et quand on rapporte le cadavre inerte et mutilé, vous croyez que ce mort et ces vivants qui restent, ne crient pas vengeance ?
Ah ! nos ennemis ne sont pas si doux !
Ils les ont fait passer, nos patriotes, entre deux haies de roussins qui leur crachaient à la figure et les frappaient honteusement.
Versailles, cette maîtresse prussienne, huait ces « factieux. » !
Picard lui-même, ce Bacchus fangeux, les insultait !
Ils ne craignent pas, eux !

Voyons, citoyens membres de la Commune,
Oui ou non, avez-vous la foi révolutionnaire ?
Oui ou non, trouvez-vous que les patriotes font leur devoir ?
Alors, faites le vôtre, vous !
Et, nom de dieu ! ne craignez pas pour votre peau !



IMP. TALONS.

CAVALIER dit PIPE EN BOIS.

Le Père Duchêne a encore appris que ces jean-foutres de versailleux fusillaient séance tenante tous nos braves soldats qui viennent se foutre dans les rangs de la garde nationale,
Parce qu'ils ne veulent pas combattre à côté des roussins !
Eh bien ! voyons, que répondez-vous à cela !
Foutre ! il n'y a rien à répondre.
Il faut agir !
Œil pour œil !
Dent pour dent !
La guerre, c'est la guerre !
Il n'y a pas de milieu !
« On nous fusille un prisonnier, fusillons-en quatre ! »
Le Père Duchêne trouve que ça serait justice.
Comme ça on serait sûr de ne pas donner sa peau pour rien !

Allons, allons, de l'énergie !
Voilà qu'on assassine encore nos patriotes à Lyon !
Tonnerre de dieu ! rendez-leur la pareille,
Ou alors vous êtes des lâches, des poltrons,
Ou des imbéciles !
Qu'est-ce que vous craignez au bout du compte ?
De risquer votre tête, au cas où les Versailleux reviendraient ?
D'abord, vous savez bien qu'ils ne reviendront pas !
Et puis, quand même ils reviendraient, quoi ! vous irez faire la récolte du poivre à Cayenne !
Eh bien ! après ?
Le Père Duchêne craint aussi !
C'est pas ça qui nous empêchera de boire chopine de temps en temps ensemble.
Un petit coup de soleil de plus, voilà tout !

Voyons, nom de dieu ! de l'énergie, foutre !
Ah ! nom de dieu !
Vous verrez quand le Père Duchêne va partir avec son bataillon.
Si on fusille un seul des *Enfants du Père Duchêne*,
Tonnerre !
Il n'y fera pas bon pour les roussins !
Et il part lundi, le bataillon du Père Duchêne
Nom de nom ! Quelle fricassée de roussins !

Citoyens membres de la Commune,
Le Père Duchêne vous le redit une dernière fois :

De l'audace, foutre ! de l'audace !
Ou vous n'êtes que de sacrés jean-foutres !

Voyons, citoyen Félix Pyat, il faut en finir une bonne fois avec toutes ces mômeries-là,

Qui, foutre! ne sont guère dignes d'un membre du Comité de Salut Public de la Commune de Paris.

Qu'est-ce que ça veut dire, nom de dieu?

Es-tu avec nous ou contre nous?

Décide-toi!

Si tu es contre nous:

Aie la franchise de le dire tout de suite.

Si tu es avec nous:

Sers notre cause au lieu de la compromettre.

Car tu la compromets, tonnerre de dieu!

Et tu la compromets gravement,

Quand, toi,

Placé par notre Commune dans la plus haute situation politique qu'ait jamais pu rêver un patriote.

Presque la dictature nom de dieu!

Tu t'abaisses à des compromis coupables,

Et tu songes au salut de ta personne, non à celui de la Cité,

Au salut de ta personne!

Le Père Duchêne prononce là une parole bougrement dure;

Mais, foutre! il n'est plus temps de s'amuser à la moutarde,

Et de ménager les amis plus que les autres,

Le Père Duchêne n'a plus d'amis.

Il ne connaît plus que deux classes de citoyens:

Les bons bougres qui servent la Commune,

Et les jean-foutres qui la combattent.

Tu écris tous les jours dans ta feuille des choses comme ça:

« Personne plus que nous n'est homme de bonne volonté, dans le sens le plus pacifique du mot. Paris veut la paix avec Versailles pour en finir avec la Prusse, »

C'est-à-dire qu'au lieu de donner toute ta pensée, toute ton intelligence, toute ta force à la guerre que nous faisons,

Et d'où doit sortir le triomphe définitif du Peuple et de la Révolution politique et sociale,

Tu fais tout ce que tu peux pour amener une sacrée conciliation de quatre sous dont nous ne voulons pas quoique tu dises,

Parce que nous savons bien ce qu'elle vaut,

Et qu'au surplus nous ne sommes pas assez bêtes pour nous fier à la signature du roi des versailleux.

En un mot:

Tu diplomatises comme les mauvais bougres du 4 septembre,

Qu'est-ce que tu veux que nous pensions de toi?

Dans quelle classe veux-tu que nous te rangions?

Ecoute:

Tu es un bougre à qui on doit parler carrément,

Eh bien!

L'avis de tout le monde, c'est que tu ne joues pas franchement la partie,

Que tu songes à te réserver une porte de derrrière,

Et si tu veux que le Père Duchêne te dise tout:

Que tu veux, en cas d'échec, sauver ta tête!

C'est triste à dire,
Mais voilà l'idée que tu finirais par donner de toi,
Et le vieux marchand de fourneaux,
Qui était si fier autrefois, de ton amitié, ne sait plus maintenant s'il ne doit pas penser là-dessus comme d'autres !
Voyons, nom de dieu !
De l'audace !
De l'énergie !
Du poil !
Comme disait le bougre Danton.
Ou, foutre de foutre! nous tombons tous dans la mélasse !

Il y a un bon bougre d'artilleur de la batterie des Ternes qui a écrit au Père Duchêne une lettre à propos d'une chose qui le chiffonne bougrement.

Puisque le patriote lui demande son avis, le Père Duchêne va le lui donner.

Ce qui embête l'artilleur, c'est de voir qu'on retient des tapées de bataillons à ne rien foutre dans l'Ecole militaire,

Tandis que tous les bons bougres de gardes nationaux,

Qui ont presque tous laissé à la maison une femme et des mioches,

Seraient bougrement mieux chez eux à se reposer, après le coup de chien en attendant l'ordre de repiquer.

Eh bien! Le Père Duchêne pense que son ami l'artilleur se fout complètement le doigt dans l'œil,

Et que cette chose là est au contraire bougrement bien vue.

Car enfin, nom de dieu? n'est-ce pas, patriotes, il ne s'agit pas de rigoler pour le moment ?

Il s'agit de foutre aux roussins la pile définitive,

Et pour ça, nom d'un tonnerre ! il faut ce qu'il faut.

Tant pis pour le sentiment !

Ah! le Père Duchêne sait bien que c'est quelquefois bougrement dur à avaler,

Et que quand on s'est foutu pendant quelques jours un solide coup de torchon,

On ne serait pas fâché de faire un petit tour du côté de chez soi,

D'embrasser la femme et les crapauds,

Et de raconter à tout son petit monde ce qu'on a fait pour la Commune et la bonne pile qu'on s'est foutu avec les sacrés gueux de royalistes.

Le Père Duchêne connaît ça.

Ça lui est arrivé plus d'une fois, au vieux bougre, de se payer cette petite fête là.

Et nom de dieu ! quand il rentrait dans son échoppe,

Et qu'il voyait sa bonne ménagère, qui est aussi une rude patriote, se lever toute rouge de joie pour l'embrasser.

Eh bien ! il ne peut pas dire que non,

Ça lui foutait un sacré coup !

Mais ça n'empêche pas que le brave artilleur a tort,

Et le Père Duchêne va le prouver.

Une supposition :

Nos braves Fédérés sont en train de se foutre une sérieuse peignée avec les roussins versailleux,

Tout à coup le brave général Dombrowski,

Ou bien un autre, si vous aimez mieux,

S'aperçoit qu'il n'a pas assez de monde avec lui, et que les jean-foutres vont être vainqueurs.

Qu'est-ce que fait le bon bougre !

Il envoie au galop demander des renforts.

Là-dessus, le brave délégué à la guerre, qui avait l'œil, envoie l'ordre à tels et tels bataillons de foutre le camp pour soutenir les camarades.

Mais si les bougres de gardes nationaux sont en train de conter fleurette à leurs femmes,

Ou s'ils sont en train de souper chez un ami,

Ou s'ils ne sont pas chez eux,

Les tapins ont beau se foutre un mal de chien et taper sur leurs sacrées peaux d'âne à les crever,

Il se passe un bon bout de temps avant que le bataillon soit en état de partir,

Et pendant ce temps-là, nos braves Fédérés reçoivent des prunes,

Et les jean-foutres gagnent du terrain.

Au lieu de ça, si le citoyen délégué est toujours sûr de trouver au Champ-de-Mars de bons bougres de Fédérés toujours prêts à partir pour la danse,

Ça marche comme sur des roulettes.

Aussitôt l'ordre reçu, les Fédérés se foutent vivement en route au pas accéléré.

Ils arrivent sur le champ de bataille,

Tombent sur la gueule aux roussins,

Cognent dessus à bras raccourcis,

Et voilà encore une fois les Versailleux foutus !

Vous voyez bien, patriotes, que ça n'est pas inutile d'avoir quelque part sa petite réserve de bons bougres.

Attendu qu'il faut tout prévoir,

Et qu'il ne faut pas se laisser foutre dedans par défaut de précaution.

La victoire avant tout, nom de dieu !

L'intérieur, la famille, oui, foutre, c'est une bonne chose,

Qui est-ce qui le sait mieux que le Père Duchêne?

Mais pour les vrais patriotes, il y a encore quelque chose qui passe par-dessus :

C'est la Révolution !

Pour le moment, Parisiens, nous n'avons qu'une famille, la Cité ;

Qu'une mère, la Commune !

Sauvons la Commune, foutre !

La Commune ou la mort !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



17 *Floréal an 79.*

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les citoyens membres du Comité de Salut public qui se chauffent les pattes au lieu de travailler;

Avec sa grande motion pour qu'ils pressent l'organisation militaire par les moyens qui sont en leur pouvoir.

Le Père Duchêne n'est pas content,
Et foutre !
Quand il n'est pas content,
C'est qu'il a ses raisons pour ça,
Et les bons patriotes le savent bien !

Aujourd'hui, c'est de vous en particulier qu'il n'est pas content, citoyens membres du Comité de Salut public,

Et il se demande à quoi vous servez, ce que vous faites, ce pour quoi vous avez été installés à cette place, la raison de votre existence enfin !

Voilà plusieurs jours déjà que vous êtes là :

Quelle besogne avez-vous expédiée ?

Ah ! nom de dieu !

Il faut ouvrir l'œil,

Ou, sans cela, un de ces matins nous serions encore une fois foutus dans la mélasse, et sans savoir pourquoi, ni comment !

Citoyens membres du Comité de Salut public,

On complote,

On conspire,

Soyez-en sûrs,

On s'agite en-dessous,

Et la Compagnie d'Assurances contre la vie qui siége à Versailles sous le nom d' « Assemblée nationale », a ses représentants dans Paris, le Père Duchêne vous en fout son billet.

Que faites-vous contre ces perturbateurs de l'ordre public ?

Voilà ce que le Père Duchêne voudrait savoir.

Et puis,

Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore dit ce que vous feriez, quelles seraient vos attributions, comment vous entendiez remplir votre mandat ?

Il faut pourtant bien qu'on le sache, nom de dieu !

Ou bien ne l'avez-vous pas dit parce que vous ne le saviez pas, ou parce que, le sachant, vous n'osiez pas le dire ?

Voyons, foutre ! un peu plus de vigueur que ça !

Il y a de la besogne, tonnerre ;

Ce n'est pas ça qui manque.

Nos affaires sont en bonne voie ;

Les Fédérés sont des lapins qui ne se déconcertent plus, comme c'est arrivé à quelques-uns dans les commencements, et tiennent devant le feu comme de vieux troupiers qui ont fait trente campagnes ;

Les grandes villes de province sont toutes disposées à sceller avec nous le pacte de la Fédération, qui n'est autre chose que la reconnaissance de la liberté du groupe, la Déclaration des Droits de la Cité ;

Il ne faut donc pas que nous laissions compromettre la victoire par quelques jean-foutres, qu'il est si facile de réduire au silence !

Et, tenez,

Citoyens du Comité,

Savez-vous ce que le Père Duchêne pense de vous ?

Le Père Duchêne pense que vous êtes des citoyens pas méchants, mais rudement paresseux ou poltrons,

Et qu'au lieu de vous crever la peau, comme c'est votre devoir, pour assurer le salut et l'indépendance de la cité,

Vous buvez chopine dans votre coin en vous chauffant les pattes et en fumant votre bouffarde !

Le Père Duchêne l'affirmerait même,

Et ajouterait que vous manquez à tous vos devoirs,

Si, plus heureux que tout le monde, il savait de quoi vous êtes chargés.

Mais, nom de dieu ! voilà ce que tout le monde ignore !

Et le Père Duchêne n'ose pas vous faire de reproches,

Parce que, d'un côté, s'il est certain que vous ne faites rien,

De l'autre,
Il est possible que la Commune vous ait nommés pour ça !
Du moins il y a des chances,
Et le Père Duchêne est porté à le croire !
Car enfin si la Commune vous avait donné une mission sérieuse, et si, d'autre part, vous étiez des hommes sérieux, comme le Père Duchêne se plaît à croire que vous l'êtes,
Est-ce que vous n'auriez pas dès l'abord dit aux citoyens de Paris :
« Citoyens, la Commune de Paris nous a nommés pour faire ceci et cela ; et foutre ! nous le ferons, parce que nous sommes d'honnêtes gens qui n'avons qu'une parole ! »
Voilà, citoyens membres du Comité, ce que vous eussiez fait,
Ce qui eût rudement fait plaisir aux patriotes,
Et au Père Duchêne aussi,
Parce qu'après que vous auriez eu dit : Nous ferons telle et telle chose, vous l'auriez fait, ou le Père Duchêne vous aurait houspillé jusqu'à ce que vous eussiez tenu parole !
Cela eût été bon, logique, convenable et patriotique;
Vous eussiez été un pouvoir fort, défini, positif et loyal,
Tandis qu'à présent vous n'êtes qu'une puissance occulte, douteuse, incertaine et circonflexe pour ainsi dire, — une puissance spéciale, dérivée de l'Assemblée Communale qui vous délègue la meilleure partie de son autorité et qui oublie de déclarer aux électeurs pour quelle mission elle vous donne cette force quasi-dictatoriale !
Croyez-en le Père Duchêne, citoyens,
Définissez vous-mêmes vos attributions ;
Cela n'en vaudra que mieux,
Cela vous forcera à agir d'abord,
Car si vous n'agissez pas,
Le Père Duchêne est convaincu que c'est parce que vous ne savez pas vous-mêmes où vous allez, ni ce que vous avez à faire, ni jusqu'où s'étend votre mandat.
Fixez l'opinion publique,
Et la vôtre,
Et agissez !
Dites-nous si, en présence d'une situation nouvelle, de faits nouveaux, d'une génération nouvelle, d'une science nouvelle, d'instincts nouveaux et d'aspirations nouvelles, vous voulez être des hommes nouveaux et agir d'une façon nouvelle,
Ou si vous allez faire un plagiat de la première Révolution !
En un mot, si vous allez être vous, c'est-à-dire des hommes,
Ou bien des automates mûs intérieurement par le ressort de 93 !
Nous avons tous besoin d'être fixés sur cette question.

Quand vous nous aurez défini votre mandat, citoyens !
Mettez-vous carrément à la besogne,
Et ce n'est pas la besogne qui vous manquera, citoyens !
Et avant tout, savez-vous ce qu'il faut faire?
Il faut presser l'organisation militaire,
Il faut faire des soldats.
Après la victoire, la guerre ne sera pas finie ;
Il y aura peut-être bien encore — et c'est probable — des conspirations contre la liberté, de sourdes manœuvres qui, après avoir longtemps couvé, éclateront tout à coup, et qu'il faudra réprimer par la force.

C'est pourquoi, citoyens, le Père Duchêne vous le dit :

Faites des soldats !

Donnez-nous une véritable organisation militaire, solide et sérieuse ; c'est la seule façon de tuer le militarisme, puisque nous ferons tous partie de cette armée-là et que ce sont tous les citoyens de Paris qui la composeront,

FAITES DES RÉGIMENTS DE LA GARDE NATIONALE !!!

Faites des régiments de la garde nationale, faites des corps qui puissent se manœuvrer sur le champ de bataille, et sur qui on puisse compter !

Faites des régiments à la place de ces légions si inégales entr'elles, avec lesquelles on ne sait jamais combien d'hommes on aura, puisqu'il y en a quelques-unes qui sont trois fois plus nombreuses que les autres.

Un régiment se manœuvre,

Une légion, pas !

Et il faut des troupes bien en main avec lesquelles on puisse faire de la besogne !

Le Père Duchêne sait bien, citoyens membres du Comité de Salut public, que vous allez dire :

« Ça, c'est l'affaire du délégué à la guerre. »

Oui,

Mais la vôtre aussi.

Le Père Duchêne a entendu parler de ces régiments, et il lui est revenu que le délégué à la guerre trouvait des difficultés pour réaliser ses plans auprès des chefs de légion qui se fichent pas mal du salut de la Cité, pourvu qu'ils gardent leurs cordons, leurs galons, leurs fanfreluches, leurs pots de fleurs dans le dos, — on ne sait pas, quoi !

Et un peu aussi de la part de quelques membres des sous-comités, qui prennent des airs de vouloir tout faire, et qui, pour la plupart, s'entendent à organiser une armée comme le Père Duchêne à faire de la tapisserie.

Eh bien ! citoyens du Comité,

Votre devoir est de faire arrêter tous ces gaillards-là,

Et de les faire mettre à l'ombre !

La question militaire, le Père Duchêne se tue à le répéter, la question militaire doit tout primer aujourd'hui,

Et nous ne devons pas souffrir que quelques mauvais bougres compromettent nos affaires pour avoir un peu d'or à leur képi.

D'abord, il ne s'agit pas de briser les légions,

Mais d'y former des régiments ;

Et cela, il le faut !

Et le Père Duchêne vous répond que, s'il était délégué à la guerre, il aurait bientôt fait de fermer le bec à tous ces mirliflores-là !

Le Père Duchêne a été bougrement satisfait ce matin,

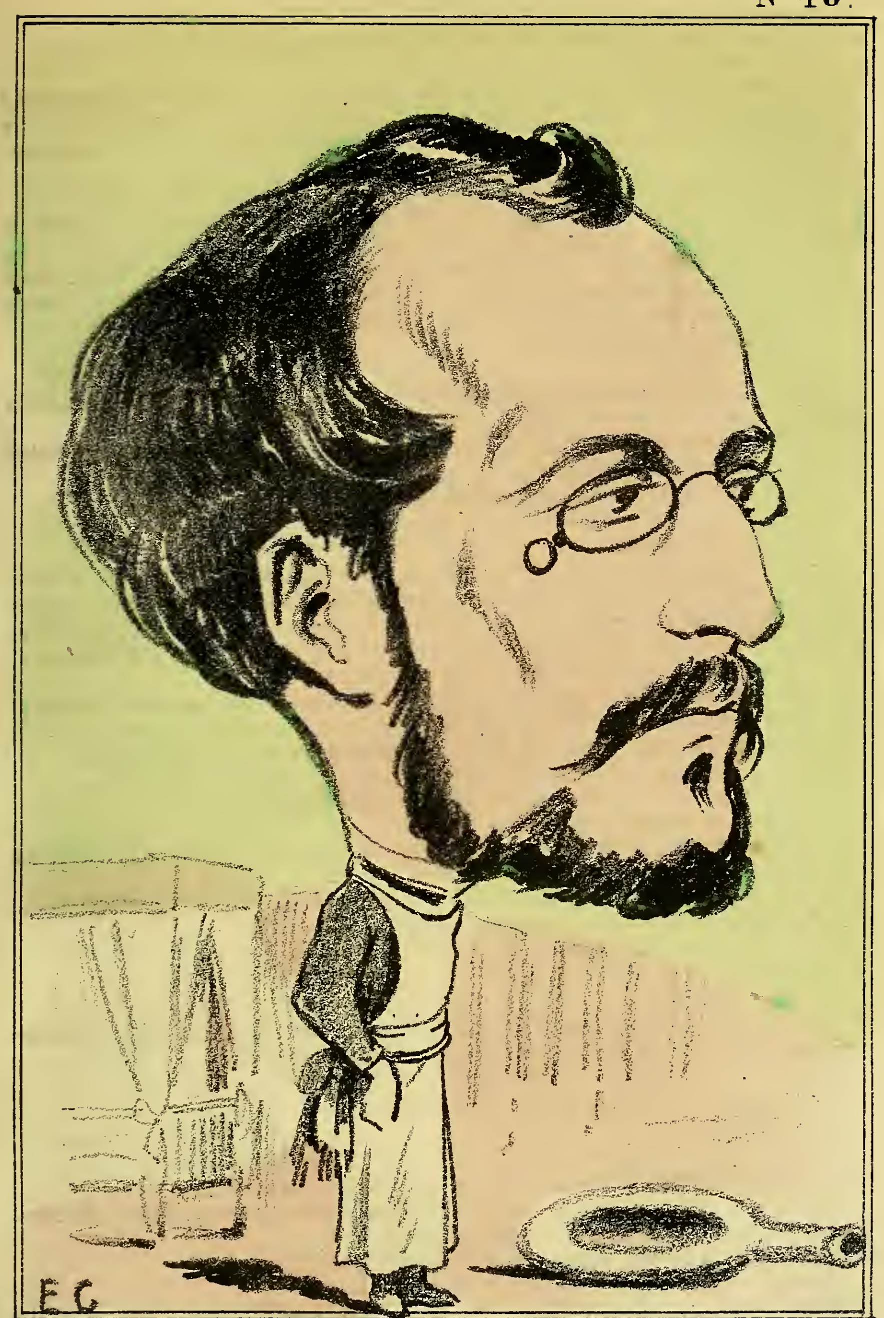
Quand il a lu le brave décret de la Commune de Paris qui abolit le serment politique et le serment professionnel.

Quand il est tombé là-dessus, il s'est dit tout de suite :

Nom de Dieu ! voilà une bonne mesure.

Et en faisant ça, les bons bougres de l'Hôtel-de-Ville ont prouvé qu'ils étaient d'honnêtes gens.

Et par-dessus le marché, des gaillards à l'œil, qui connaissent leur affaire.



RASTOUL

Né à Marseille en 1831.

Nommé Médecin en Chef des Ambulances de la Commune. Une question d'amour-propre lui fit donner sa démission. Il parut alors très-rarement aux séances de la Commune où il vota les mesures radicales.

Imp. A. Mordret, édit. 8, rue Poulet.

Ça n'a l'air de rien, ce petit brimborion de décret ;
Et il y en a bougrement qui se sont dit, quand ils l'ont vu :
Qu'est-ce que ça nous fout, le serment ?
Ce n'est pas ça qui fera ni chaud ni froid.
Le Père Duchêne ne dit pas le contraire.
Mais c'est égal, voyez-vous, patriotes,
Ces choses-là ont un effet moral bougrement utile,
Et ça fait tout de suite juger un gouvernement.
Le Père Duchêne vous demande un peu si c'est honnête d'invoquer, dans un acte public, et de prendre à témoin de ce qu'on dit une sacrée divinité,
Qui n'est qu'une foutue invention des calotins, pour mieux tromper le Peuple,
Et que la science ne reconnaît pas.
Non, foutre de dieu ! ce n'est pas honnête !
Quand on a le sens moral, on ne fout pas le mensonge en garantie de la vérité.
C'est pourquoi notre Commune a pensé qu'il fallait laisser ce vieux truc-là aux infâmes gouvernements monarchiques,
Qui ne peuvent pas vivre comme elle dans l'atmosphère de la justice
Et qui ne se soutiennent que par la duperie et l'immoralité.
Elle a bien fait, tonnerre de Brest !
Les serments, c'est bon pour Badinguet et la clique des jean-foutres.
Les bons bougres n'ont pas besoin de faire tant que ça de cérémonies pour prouver qu'ils feront leur devoir.
Ils le font et ça suffit bien.
C'est à leurs actes et non à leurs paroles qu'on juge de leur patriotisme.
Et, foutre de foutre, s'il s'en trouve qui ne marchent pas droit et qui se donnent des airs de trahir la nation,
On les fout dedans carrément, nom de dieu,
Et on leur fait leur affaire en deux temps.
Le Père Duchêne pense qu'il n'y a pas besoin d'appeler le bon dieu pour ça.

Ah ! nom de dieu !
Pour le coup, le Père Duchêne y est allé lui-même !
Et foutre ! on ne pourra pas dire qu'il parle sans avoir vu.
Nom de nom ! malgré tout il ne pouvait pas y croire ;
Et quoique bon nombre de patriotes de ses amis lui aient raconté toute cette sacrée histoire,
C'était trop sérieux pour qu'il ne voulût pas s'en assurer par lui-même !
Donc, après avoir bu sa chopine en cassant la croûte du matin, il s'en est tout bonnement allé au faubourg Antoine,
Et est entré au couvent de la rue Picpus,
Où il a d'abord serré la main à ses bons amis les gardes nationaux, qui, foutre ! ont fait là une besogne bougrement patriotique,
En foutant à la porte de leur sacrée boutique toutes ces bougresses de sœurs, qui, à ce que le Père Duchêne a vu, faisaient là dedans une sacrée vie !
Oui, foutre ! il n'y a plus à en douter !

Autrefois on racontait ça par-ci par-là,

Et quand le Père Duchêne passait parfois le soir derrière ces grands murs blancs, il se disait :

« Nom de dieu ! il se passe foutre bien sûr des choses extraordinaires par là-dessous ! »

Il avait raison, le Père Duchêne !

Si, au moins, on s'y était contenté de faire la noce ! Ça n'aurait rien été encore !

Mais, ô patriotes, il s'y passait aussi des choses infâmes !

Et que vous aurez peine à croire !

On y torturait de malheureuses filles,

Parce que, quand elles avaient eu la raison de voir qu'en entrant dans ces sacrées boîtes, elles avaient fait une foutue boulette,

Elles voulaient sortir de là-dedans !

Et, nom de nom ! qu'elles se sentaient le devoir de devenir de bonnes mères de famille,

Qui élèveraient les marmots, au lieu de passer leur temps à réciter des patenôtres et à vivre sur l'argent des pauvres bougres !

Le Père Duchêne a vu les sacrées *niches*, — car il ne peut appeler cela qu'ainsi, — où on foutait ces malheureuses filles !

Il a vu aussi les instruments de torture, les corsets de fer, tous ces sacrés engins !

Ah ! les foutues bougresses !

Le Père Duchêne n'a pas eu le temps de tout visiter, car il était pressé pour aller faire sa feuille,

Qu'il croit utile aux patriotes, parce qu'il leur dit la vérité à sa façon, gaie et brutale, dégagée de toute bégueulerie.

Mais on lui a dit qu'on avait trouvé des costumes de toute façon, des déguisements, quoi !

Et des souterrains qui correspondaient avec le couvent d'en face, qui est une boîte à moinillons.

On faisait la noce, foutre !

On buvait chopine, et bien autre chose !

Et on a trouvé une cave bien garnie, et des provisions, nom de nom ! à nourrir un régiment pendant tout le siége !

Et pendant ce temps-là, les pauvres bougres crevaient de faim à la porte de leur sacrée maison !

Ça ne fait-il pas lever le cœur, tout ça !

Eh bien ! nom de dieu ! patriotes, c'est la pure vérité.

Le Père Duchêne ne vous blague pas !

Vous pouvez aller y voir, et, foutre ! nos bons gardes nationaux ne vous refuseront pas l'entrée.

Vous verrez les niches où couchaient ces pauvres bougresses, torturées depuis neuf ans ; vous verrez les instruments de torture.

Et le Père Duchêne ne vous dit pas encore tout ce qu'il a vu, car, nom de dieu ! vous en frémiriez, patriotes !

Du reste, on va faire une enquête.

On tient sous clef le médecin de ce sacré repaire !

En voilà un qui doit en savoir !

Voyez, patriotes, quand on vous dit que c'est une immoralité de laisser subsister ces sacrées boutiques à mauvais bougres, est-ce vrai ?

Quand le Père Duchêne crie après les calotins, a-t-il raison ?

Ah ! nom de dieu ! qu'on les foute donc tous dans la mélasse,

Et qu'on n'en entende plus parler !

Qu'ils foutent tous le camp,
Ou, nom de dieu ! gare à eux !
Le Père Duchêne ira les chercher lui-même dans leurs sacrées boutiques !
Et, foutre ! nous verrons un peu s'ils le payent ou pas !

Ah ! çà, nom de dieu, qu'est-ce que le Père Duchêne a donc lu dans le compte-rendu d'une séance de l'Hôtel-de-Ville ?
Qu'un citoyen membre de la Commune a demandé qu'on ne pût profiter du décret sur le Mont-de-Piété que pendant les deux ou trois semaines qui suivront sa publication,
Afin, a-t-il ajouté, « que les déserteurs qui rentreront dans trois ou six mois ne puissent profiter de la mesure qui va être prise. »
Et c'est le bon bougre Paschal Grousset qui fout des choses comme ça, au nez de ses braves collègues ?
Nom de dieu ! le Père Duchêne ne peut pas en revenir !
Mais, foutre ! citoyen Grousset, tu t'imagines donc que ces mauvais jean-foutres d'émigrés vont revenir comme ça tranquillement un jour ou l'autre,
Quand les roussins versailleux auront reçu le coup du lapin,
Et qu'il n'y aura plus de danger de recevoir des éclats d'obus sur la gueule,
En faisant son petit tour sur le boulevart après dîner.
Eh bien ! vrai, ce serait trop commode, par exemple.
Alors, nos braves fédérés se foutent un mal de chien pour la Commune,
Ils vont se faire roussir le poil tous les jours,
Ils reçoivent des prunes en veux-tu en voilà,
Ils se font, par-ci par-là, casser une patte, ou crever un œil,
Et la Cité, qu'ils défendent si bien, ne serait pas pour eux tout seuls?
Les jean-foutres, après la victoire, pourraient se pavaner à côté de ceux qui auraient fait la besogne.
Ils pourraient se foutre de nos braves fédérés,
Du mal qu'ils se seraient donné,
Des blessures qu'ils auraient reçues.
Ils feraient leurs farauds, nom de dieu ! cent fois plus que les bons bougres,
Et tu trouves ça tout naturel ?
Vingt-cinq mille tonnerres de dieu !
Le Père Duchêne n'entend pas de cette oreille-là !
Citoyens membres de la Commune,
Il faut que vous vous rappeliez que la brave Cité de Paris ne reconnait plus aujourd'hui pour ses enfants ceux qui l'ont reniée pour leur mère.
Elle n'ouvrira jamais ses portes à ceux qui les ont une fois franchies en fuyards et en traîtres...
Ils ont voulu foutre le camp parce qu'ils avaient peur :
Qu'ils ne reviennent plus.
Bon voyage, mes jean-foutres !
Nous serons mieux ici entre bons bougres.

Et ça n'est pas si malheureux, au bout du compte !

Citoyens membres de la Commune, le Père Duchêne demande que vous preniez des mesures énergiques contre les traîtres de la contre-Révolution.

Faites un décret par lequel vous donnez huit jours à ceux qui ne se sont enfuis que par peur, pour rentrer dans Paris.

Mais pour les autres, voici ce que veut le Père Duchêne :

Il demande non-seulement que vous confisquiez leurs biens au profit de la Commune,

Mais encore que vous prononciez contre tous ceux qui ont abandonné notre brave Cité de Paris au moment du danger, le bannissement perpétuel.

Que leurs descendants puissent rentrer.

Mais eux, foutre ! jamais !

Et ce sera de la justice un peu soignée,

Le Père Duchêne vous en fout son billet.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS

du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des **Enfants du PÈRE DUCHÊNE**, est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

Les bureaux de la *Sociale*, 13, rue du Croissant, sont ouverts tous les jours, de 2 à 6 heures du soir, à l'effet de recueillir les souscriptions.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 53. **UN SOU** N° 53.



18 *Floréal an* 79.

LETTRE

BOUGREMENT PATRIOTIQUE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Au Directeur des hospices,

Pour lui demander s'il est décidé, oui ou non, à employer les nonnes ou cagotes de tout poil à la place des citoyennes d'âge,

Et s'il a envie de faire crever les patriotes dans ses sacrées boîtes à blessés.

Citoyen Treilhard,

Mon fils,

Tu veux nous foutre dedans,

Et le Père Duchêne ouvre bougrement l'œil sur toi.

Tu nous a fait de belles déclarations,
Des déclarations superbes,
Mais le Père Duchêne ne s'amuse pas à la moutarde,
Il est trop vieux pour ça,
Et il dit que tu as promis aux citoyens plus de beurre que de pain,
Ce qui ne fait pas l'affaire du Père Duchêne, parce qu'il sait bien que dans le pays des promesses on meurt de faim.

Ah! foutre! foutre!

Tonnerre de dieu!

Tu t'entêtes à garder les sacrées nonnes dans les hospices de la Cité et tu veux que toute cette racaille continue à embêter les patriotes avec le ci-devant dieu, au moment où ils vont passer l'arme à gauche!

Il t'en cuira, mon bonhomme!

Et tu n'empêcheras pas le Père Duchêne de débiner tes trucs!

Comment, foutre!

Le Père Duchêne t'a fait l'honneur de t'écrire deux fois au sujet des hospices,

Et tu ne lui as pas répondu!

Attends, jean-foutre, le Père Duchêne va te faire ton affaire!

Tu fais sans doute, comme les autres, partie de la séquelle jésuitique, et c'est pour ça que tu te fous dans le toupet que les nonnes font l'affaire des patriotes!

Ah! nom de dieu!

Tous les jours, le Père Duchêne est assiégé dans ses bureaux,

Et il y a un tas de bons bougres et de citoyennes dévouées qui viennent lui demander des places :

Quand c'est un vieux diable qui a plus de quarante ans, il lui dit : « Va faire des munitions de guerre! » et il l'adresse au délégué à la guerre.

Quand c'est une jeune fille, il l'envoie à la cartoucherie ou à l'habillement.

Si c'est un jeune gars, il lui dit : « Les fusils ne sont pas faits pour les chiens : Sers la Commune, tu auras tes vivres et trente sous par jour si tu es un brave, et si tu es un lâche, qu'est-ce que tu veux que le Père Duchêne fasse pour toi? »

Quand ce sont des femmes qui ont l'air de n'avoir pas froid aux yeux, il les envoie à la direction des postes, — mais il faut qu'elles soient braves et que le Père Duchêne les connaisse bien, parce que celles-là, on les emploie pour faire passer les lettres en province, et dame! il y a du danger!

Et puis il y a aussi parmi les visiteurs du Père Duchêne un tas de mouchards qui viennent pour l'espionner, savoir ses habitudes, ses heures, afin de pouvoir le pincer si les Versaillais avaient l'avantage. Ceux-là le Père Duchêne les distingue tout de suite; il les accueille peut-être mieux encore que les patriotes, et il vous répond qu'il n'oublie point leur visage et qu'il a des places pour eux quand le moment sera venu.

Et voilà comment l'échoppe du Père Duchêne est un vrai bureau de placement.

Mais, il y a cependant des personnes que le Père Duchêne ne sait trop où caser :

Ce sont les femmes d'âge.

Et c'est pour celles-là que le Père Duchêne avait écrit au citoyen Treilhard,

Qui l'a envoyé faire foutre comme un Versailleux.

Ou qui, du moins, ne lui a pas répondu.

Le Père Duchêne n'y va pas par quatre chemins.

Et dit qu'on est avec nous ou qu'on est contre nous !

Que tout ce qui n'admet pas carrément le principe révolutionnaire, et qui ne témoigne pas de sa foi pour ses actes, ne peut servir à rien dans la guerre que nous faisons au passé et doit être éliminé de l'armée de l'avenir, à la tête de laquelle, malgré son âge, marche le Père Duchêne.

Or, qu'y a-t-il de plus opposé à l'avenir, de plus connexe et adéquat au passé, que l'institution des nonnes ?

Tout ça, voyez-vous, patriotes, tout ça, c'est le mensonge, la rapine et la luxure érigés en principes,

Et, foutre ! ce n'est pas pour faire de semblables changements que les citoyens de Paris se font casser la gueule !

Foutre, non !

Il y a un gueux d'évêque qui disait : « Mon vœu d'humilité m'a fait prince de l'Eglise ; mon vœu de pauvreté m'a fait millionnaire ; quant à mon vœu de chasteté... je me tais, par respect pour les mœurs ! »

Celui-là, au moins, était franc.

Et c'était le seul avantage qu'il eût sur les autres,

Car ils sont tous de même.

Ceux qui ne croient pas le Père Duchêne, n'ont qu'à aller visiter ce qu'on vient de découvrir aux sœurs blanches de Picpus !

Ah ! nom de dieu !

Et ce sont toutes ces momeries-là que soutient le citoyen Treilhard, au lieu de foutre autour des patriotes des citoyennes d'âge qui sachent manœuvrer un blessé, puisqu'elles ont soigné des enfants, et qui les aiment du double amour qu'ont les femmes républicaines, pour la souffrance et pour la Révolution, — ces deux grandes choses qui, jusqu'ici, ont marché ensemble !

Ça ne peut pas marcher comme ça, foutre !

Et on est pour les cagots

Ou pour la Révolution !

C'est l'un ou l'autre !

Et non l'un et l'autre !

Ceux qui veulent ménager la chèvre et le chou, à l'eau !

C'est tout comme les vieux roussins qui avaient cassé la nuque aux patriotes sous Badinguet et sous Favre, et qui, après le 18 mars, venaient à la Préfecture de police offrir leurs services et protester de leur dévouement à la Commune,

A l'eau, dit le Père Duchêne !

Et pas plus tard que tout de suite !

Retiens bien ce que le Père Duchêne te dit là, citoyen Treilhard, car voilà bougrement de lettres et de visites qu'il reçoit à propos de ta figure,

Et ça te jouera un mauvais tour, — comme ça doit forcément arriver à tous ceux qui filent un mauvais coton !

Non-seulement on se plaint de toi parce que tu laisses les bondieusardes à la place des citoyennes,

Mais encore parce que tu te fous des citoyens gardes nationaux blessés,

Et que tu permets aux citoyens médecins de n'en faire qu'à leur tête,

Tandis, foutre ! que si tu étais intelligent, tu aurais déjà fait dans les hospices une révolution complète, comme cela est absolument nécessaire.

Ah ! nom de dieu ! le Père Duchêne connaît ça, tu sais, les hospices, et il a vu rudement mourir du monde, le bougre !

Aussi, sur cette question-là, on ne peut pas le foutre dedans !

Vu qu'il a étudié pour ça.

Aussi une chose qui l'a foutu rudement en colère, c'est quand il a appris que, comme par le passé,

On refoutait encore une fois les amputés dans la même salle que les blessés, au lieu de les mettre dans des chambres séparées, où ils n'aspirent point par leurs larges plaies ouvertes les miasmes de toutes les autres blessures !

Alors il n'y a aucun changement,
Et quand on a fait des révolutions,
C'est comme si on chantait,
Et on se fout autant du peuple qu'auparavant dans les administrations !
Non de tonnerre !

C'est pourtaut une chose que tout le monde sait, que plus il y a de malades sur un point donné, plus il en meurt,

Et que l'encombrement est une des plus grandes causes de la mortalité dans les hôpitaux !

Ajoutez à cela l'affaiblissement de l'amputé, sa prédisposition à pincer toutes les sales maladies épidémiques qui sont dans l'air !

Ne faut-il pas, vraiment, qu'un homme ne sache rien de rien,
Ou se foute de faire crever les patriotes comme de l'an quarante,
Pour continuer de foutre tous les amputés ensemble avec les autres blessés, au lieu de les séparer les uns d'avec les autres !

Et la nourriture !
La nourriture des blessés !
Voilà qui est important, foutre !
Il faut, nom de dieu ! que les blessés soient supérieurement nourris, et à bouche que veux-tu !

Ils ont besoin de reprendre des forces, les pauvres bougres, et de refaire dans leurs veines ce sang qu'ils ont versé pour la défense de la Cité et dans leur sublime amour de l'indépendance communale !

En Angleterre, où il y a des bougres très-malins en chirurgie, on fout aux amputés des viandes rôties, des beafteacks, des côtelettes en veux-tu en voilà !... Et du bordeaux !... Et même du champagne !

Et sans regarder !
Parce qu'ils disent, foutre ! qu'il ne s'agit pas de liarder quand il est question de la vie des hommes !

Voilà comment il faut faire, citoyen Treilhard,
Et ce que tu eusses dû trouver dans ton patriotisme !
Agis, foutre !
Mets-toi en mouvement, nom de dieu !
Ce n'est pas le moment de dormir !
Tu occupes une des positions les plus délicates de la Cité,
Tu as endossé une grave responsabilité,
Et tu peux beaucoup pour la vie comme pour la mort des citoyens !
Montre-toi digne de ton poste, nom de dieu !
Ou fous le camp !

Ah ! nom de dieu !
Ils vont toujours bien, les Versailleux !
Et, foutre ! ces misérables-là ne reculent devant aucun crime !
Froidement, sans broncher, ils assassinent sous leurs tentes nos braves



IMP. TALONS.

Gal HENRY.

Fédérés, endormis, reposant tranquillement sous la sauvegarde de la sentinelle qui veille à l'entrée !

Ils ne se contentent pas de bombarder,

De tuer femmes et enfants,

D'écorner la *Marseillaise*,

Au mépris de toutes les lois de la guerre et de l'humain

Non ! cela ne suffit pas encore !

Ils ont l'argent !

Et avec cela, ils achètent les consciences !

C'est comme cela qu'ils ont pris le Moulin-Saquet !

Ah ! quand le Père Duchêne disait à son ami délégué à la sûreté générale :

Ouvre l'œil, nom de dieu !

Ouvre l'œil, et tout grand !

Le Père Duchêne avait-il tort, voyons, patriotes ?

Foutre de foutre !

La vie des patriotes, l'existence d'une famille : qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus sacré que ça ?

Surtout quand on a besoin de tant de bras, de tant de cœurs pour sauver la Révolution attaquée par toute la jean-foutrerie versaillaise !

Ils ont assassiné, les jean-foutres de calotins !

Tué à coups de couteau et lardé avec leurs baïonnettes trempées dans l'eau bénite les bons patriotes qui dormaient harassés par la bataille !

C'est aujourd'hui un fait connu.

Personne ne peut le mettre en doute.

Quand on a commis un crime de cette espèce, eh bien ! s'appellerait-on Favre-Faussaire ou Thiers-Transnonain,

Nom de nom, on n'en parle pas !

Foutre ! ces bougres-là n'ont aucune vergogne !

Cet immonde Picard, ce jean-foutre qui traîne sur les tapis de l'Assemblée son ventre digne d'un héros de comice rural, est venu lui-même à la tribune, le misérable,

Et devait ce ramassis de calotins et de mouchards, traîtres à la patrie, traîtres à la République, intrigants de bas étage, dont le moindre est faussaire,

Le jean-foutre qui s'intitule ministre de l'intérieur est venu quêter les sourires de cette cohue, en leur lisant le bulletin de leur trahison :

« Nos soldats — *lisez roussins* — ont enlevé d'assaut la redoute du Moulin-Saquet. On a pris et tué un grand nombre de Fédérés, et notamment des officiers. »

Et les bougres d'applaudir !

Ah ! nom de dieu ! faut-il pas se faire plutôt casser la gueule mille fois que de voir rentrer des misérables de cette espèce ?

Allez, allez ! mes jean-foutres, ne blaguez pas tant,

La Commune n'est pas encore foutue !

Et foutre ! d'ici là, on vous démolira encore pas mal de vos sacrés roussins !

Vous pouvez y compter !

Et puis, du reste, vous aurez beau vouloir entrer par trahison, ça ne sert à rien !

Et, en ami, le Père Duchêne ne vous conseille foutre pas d'essayer de [illegible] le pied dans nos forts,

Entrez-y peu une fois !

Oui, mes roussins, puisque vous lisez la feuille du Père Duchêne, comme si vous étiez des patriotes,

Il vous avertit que tout ça, voyez-vous, c'est miné,

Et crânement, allez!

Et que vous aurez beau avoir les mots d'ordre que vous aura livrés tel ou tel jean-foutre.

Eh bien! nom de dieu! vous n'entrerez pas!

Et si vous entrez, vous sauterez un rude coup!

Ah! mes sacrés roussins; vous avez assassiné à coups de casse-tête et le couteau nos braves Fédérés!

Eh bien, mille tonnerres de dieu! le Père Duchêne les vengera!

Oui, foutre! ou il en perdra son nom!

Garde à toi, jean-foutre de Picard!

Ce sera à leur tour d'applaudir ce jour-là, aux patriotes!

Oui, foutre!

Un ami du Père Duchêne lui écrit, et lui signale un abus que notre bonne Commune devrait foutre bien faire cesser!

Car elle doit avoir l'œil ouvert sur tout ce qui intéresse les pauvres bougres qui sont victimes de l'exploitation des jean-foutres!

La Commune a rendu un décret concernant les échéances des commerçants, qui leur laisse une sacrée latitude pour se remettre un peu dans leurs affaires!

Ils vont avoir du temps, quoi! pour payer leurs dettes!

Eh bien! il y a en ce moment-ci, dans les administrations, une masse de pauvres bougres de petits employés qui ont battu pendant le siége une sacrée dèche.

Vu qu'avec leurs 125 ou 150 par mois, il leur fallait quelquefois nourrir une petite famille, tout en remplissant leurs devoirs de citoyens!

On comprendra facilement, qu'en raison de la spéculation qu'ont fait certains jean-foutres d'accapareurs, ils aient été obligés de faire quelques petites dettes.

C'est pas étonnant!

Eh bien! à ceux-là, on retient le cinquième de leurs appointements pour les payer.

De sorte qu'ils sont perpétuellement dans la mélasse,

Vu qu'il ne leur reste pas de quoi vivre?

Outre que le salaire de l'employé est une des formes les plus frappantes

de l'exploitation, pour que les grandes compagnies gagnent à ce trafic des millions les uns sur les autres,

Outre ça, ces pauvres bougres se trouvent les plus maltraités, tandis que les jean-foutres d'accapareurs sont dans leurs bottes !

Nom de dieu ! Il ne faut pas que ça dure !

Il faut prendre une bonne mesure pour qu'il ne soit plus fait jusqu'à nouvel ordre de retenues sur le salaire déjà si minime des pauvres bougres de petits employés !

Voyons, est-ce juste ça, citoyens membres de la Commune ?

Ça n'a l'air de rien !

Eh bien, foutre ! c'est bougrement patriotique !

Et le Père Duchêne vous en saurait bougrement gré !

Pour du coup, on ne dira pas que la Commune n'a pas pris là une mesure qui est bougrement dans l'intérêt de la morale,

Et du respect qu'elle doit inspirer aux patriotes ses amis !

Et à ses ennemis,

Qui, foutre ! cherchent par tous les moyens possible à se foutre d'elle,

Pour la faire tomber dans la mélasse,

Ce qui serait leur plus grande joie !

Comme ça irait bougrement bien aux jean-foutres d'exploiteurs et à tous les roussins sans ouvrage qui ne peuvent pas foutre leur camp à Versailles !

C'est ça qui ferait leur affaire !

Ah ! nom de dieu !

Quelle chopine ils boiraient ce jour-là, les jean-foutres !

Comme ils s'en foutraient, de la Commune !

Mais, pas si vite, mes amis ! pas si vite !

Vous avez beau crier partout que la Commune, c'est un ramassis de jean-foutres ; qu'il y a ci, qu'il y a ça dans la Commune !

Et que c'est une honte pour les bons bourgeois et boutiquiers de Paris d'avoir à leur tête un gouvernement comme celui-là !

Voyons donc un peu, ô mes bons bourgeois, si la Commune est ce que ces jean-foutres la veulent faire croire !

Elle avait, parmi ses membres, un nommé Blanchet, qui, de son vrai nom, s'appelle Ponille.

Ce bougre-là, qui était parvenu à foutre dedans les patriotes, avait été secrétaire d'un commissaire de police,

Banqueroutier,

Voire même calotin !

Calotin, nom de dieu ! un membre de la Commune !

Ça est arrivé aux oreilles du citoyen délégué à la sûreté générale.

Et, foutre ! le bon bougre a l'œil !

Il lui a foutu tout bonnement la main sur le poil, comme au dernier des jean-foutres !

Et le bougre est à Mazas !

Et, nom de dieu ! épluche-moi ça, citoyen délégué,

Et ferme !

Faut que ça soit du bon, la Commune !

Et rien que ça !

Et s'il se trouve encore des jean-foutres, qu'on les mène carrément.

C'est même pas assez de les foutre à Mazas !

Plus d'énergie guérirait un peu tous ces jean-foutres !

Hein ! patriotes ?

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des **Enfants du PÈRE DUCHÊNE**, est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

Les bureaux de la *Sociale*, 16, rue du Croissant, sont ouverts tous les jours, de 2 à 6 heures du soir, à l'effet de recueillir les souscriptions.

Demain, le Père Duchêne publiera sa

GRANDE COLÈRE

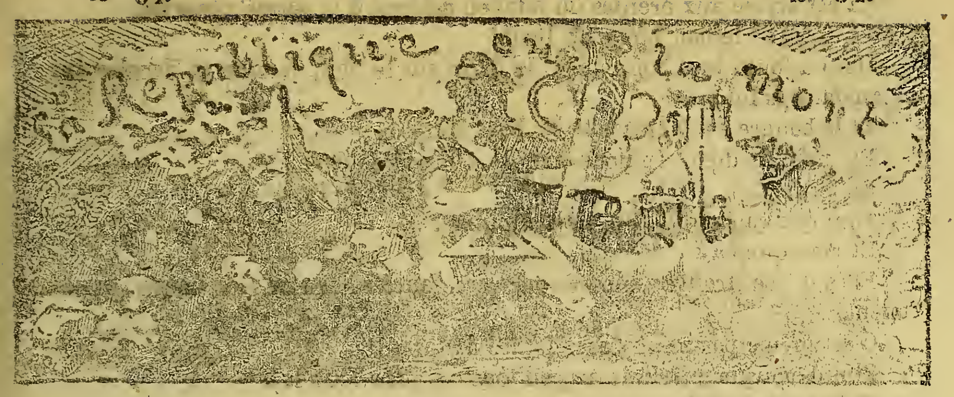
Contre les jean-foutres de calotins et les vieilles bougresses de cagottes qui foutent la discorde dans la Cité, en mentant comme des arracheurs de dents ;

Avec sa motion bougrement patriotique,

Et son explication sur la position de ces bougres-là dans la Cité.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 54. **UN SOU** N° 54.



19 *Floréal an 79.*

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres de calotins et les vieilles bougresses de cagottes qui foutent la discorde dans la Cité, en mentant comme des arracheurs de dents ;

Avec sa motion bougrement patriotique,

Et son explication sur la position de ces bougres-là dans la Cité.

Il y a une chose que le Père Duchêne répète bien souvent, ce qu'il répétera peut-être bien des fois encore, hélas !

Parce que, pour rendre exactement la même idée, on est bien obligé à se servir, ou peu s'en faut, des mêmes mots.

C'est ceci

Gens de la Commune,

La Révolution vous a dépassés,

Et le Peuple est plus avancé que vous dans le chemin de la liberté !

Que celui qui prouvera au Père Duchêne qu'il en a menti, lui coupe la langue et le poignet !

A part quelques-uns, qui sont de bons bougres, et qui heureusement pour la plupart sont les délégués,

A part quelques-uns, vous tremblez tous pour vos peaux,

Et vous n'osez pas agir ;

Tous vous collectionnez des faux-fuyants,

Et le Peuple n'a pas de ces lâchetés :

Il ne marche pas toujours comme vous, un bouclier au bras et derrière une barricade mobile !

Tenez, citoyens membres de la Commune,

Ce qui fout si en colère aujourd'hui le Père Duchêne,

C'est que vous laissiez agir à leur guise tous les calotins et toutes les nonnettes, qui sont les plus grands ennemis de la Révolution,

Parce qu'ils savent bien que quand il n'y aura définitivement plus d rois ni d'empereurs,

Il faudra travailler comme les pauvres bougres,

Et que, foutre ! ils trouvent bien plus amusant de se coller des chopines à cent sous et de la galette plein le bec que d'aller casser des pierres soleil, battre le fer, raboter le chêne ou extraire le minerai !

Eh bien !

Qu'est-ce qu'on fait contre tous ces bougres-là?

Vous avez fait des décrets relativement à tous ces gaillards,

Et qu'est-ce qu'il en est sorti, de vos décrets ?

Du vent, et :

Et pas autre chose !

Ce qui fait, nom de dieu ! qu'on se fout de vous, et qu'on n'a pas tort !

Comment, foutre !

L'Eglise est séparée de l'Etat !

Eh bien, alors, pourquoi tous ces bougres-là ne sont-ils pas enrôlés dans la garde nationale ? Pourquoi ne leur fout-on pas un bon fusil entre les pattes ? Pourquoi n'ont-ils pas l'avantage de se faire casser la gueule par leurs bons amis de Versailles, qui sont de si braves gens, à ce qu'ils disent?

Quand ils auraient reçu quelques balles à travers la carcasse, ils trouveraient qu'il y a peut-être quelque chose de plus honnête que ces gredins-là !

Ah ! nom de tonnerre, si le Père Duchêne avait la patte sur ces bougres-là, il leur ferait leur affaire en deux temps, et ça ne traînerait pas !

Il faut que ça ne traîne pas !

Car les Révolutions sont foutues quand ça traîne !

Vous avez dit qu'ils seraient considérés comme de simples citoyens,

Du moins, c'est ça que ça veut dire, votre décret qui sépare l'Eglise de l'Etat !

Alors, demande le Père Duchêne, pourquoi ne sont-ils pas traités comme de simples citoyens?

S'ils sont des citoyens, s'ils peuvent vivre, voter, posséder dans la Cité, est-ce qu'ils n'ont pas des devoirs à remplir vis-à-vis de la Cité ?

Ne sont-ils pas obligés de l'aimer, de la servir et de la défendre?

Quand l'ont-ils fait ?

Le Père Duchêne n'est pas curieux,

Mais il voudrait bien savoir combien il y a de calotins qui se sont fait inscrire sur les contrôles de la garde nationale !

Ah ! foutre ! foutre !

Bien au contraire !

Ça fout le camp comme des corbeaux à la vue d'un fusil !

Et ça se fout des patriotes, et de la Cité, et de tout ce qui n'est pas leur gueule et leurs vices, comme de l'an quarante !

Nom de dieu !

Et on les laisse se sauver tant qu'ils le veulent !

Et, foutre ! ces bougres-là sont tellement mauvais, qu'on ne sait pas si les lâches ne sont pas encore les meilleurs ;

Car ceux qui restent n'ont pas leur langue dans leur poche,

Et il faut les entendre jaboter de la Commune !

Ah ! ils ne font pas votre éloge, bien sûr !

Mais croyez bien que quelque mal qu'ils disent de vous à haute voix, ils en disent bien davantage encore à voix basse, — vous savez, dans l'ombre des confessionnaux, où ces hommes parlent aux femmes si fort à l'oreille que leur parole semble un baiser !

Voilà des gens dont vous avez refait des citoyens !

Foutre de foutre, ça ne peut pas marcher comme ça !

Et si vous voulez qu'ils soient des citoyens, pourquoi leur laissez-vous sur les jambes les jupes de femme dont le Père Duchêne a déjà demandé la suppression ,

Car il n'aime pas les frocards, le bougre !

Et il dit que tout ça pue la luxure à quinze pas !

Qu'est-ce que c'est que des jean-foutres qui mettent des cottes comme ça en dehors du carnaval !

C'est comme les nonnes !

Avec leurs robes de flanelle ou de bure, leurs cornettes en moulin à vent, leurs chapelets, et tous leurs bibelots de bondieusarderie !

Est-ce qu'on doit avoir des déguisés comme ça toute l'année dans une ville convenable ?

Du temps de badinguet, passe encore !

Quand on avait aux Tuileries ce Polichinelle, on pouvait se croire en carnaval toute l'année,

Mais maintenant,

Au vestiaire, les costumes !

Mettez-vous comme tout le monde !

Et pas de masques ; nous verrons bien si vous vous obstinez à porter des travestissements pour faire vos simagrées et tromper le Peuple !

Faites comme tout le monde, foutre !

Et pas autrement !

Et puis, nom de dieu ! pourquoi ne leur a-t-on pas encore loué les boutiques à messes !

Le Père Duchêne est ami de la liberté de conscience !

Et il se fout pas mal qu'il y ait des gens qui aiment se coller à jeun des pains à cacheter sur l'estomac pour tuer le ver.

Chacun ses goûts !

Le Père Duchêne aime mieux une chopine de blanc ;

Mais il ne faut pas forcer les gens à aimer ce qu'on aime soi-même.

Mais, foutre ! les églises, c'est à la Cité !

Et pourquoi donnerait-on ça pour rien aux calotins ?

Qu'on leur loue, nom de dieu !
Et qu'on les loue surtout aux petits calotins qui sont moins enragés que les gros,
Parce qu'ils ont souvent été houspillés,
Et que là comme partout ce sont les grands qui mangent des petits !
Et qu'on leur fait payer une partie des loyers d'avance, foutre !
Vous verrez que beaucoup de petits calotins ne demanderont pas mieux d'exploiter à leur profit les boutiques à messes !

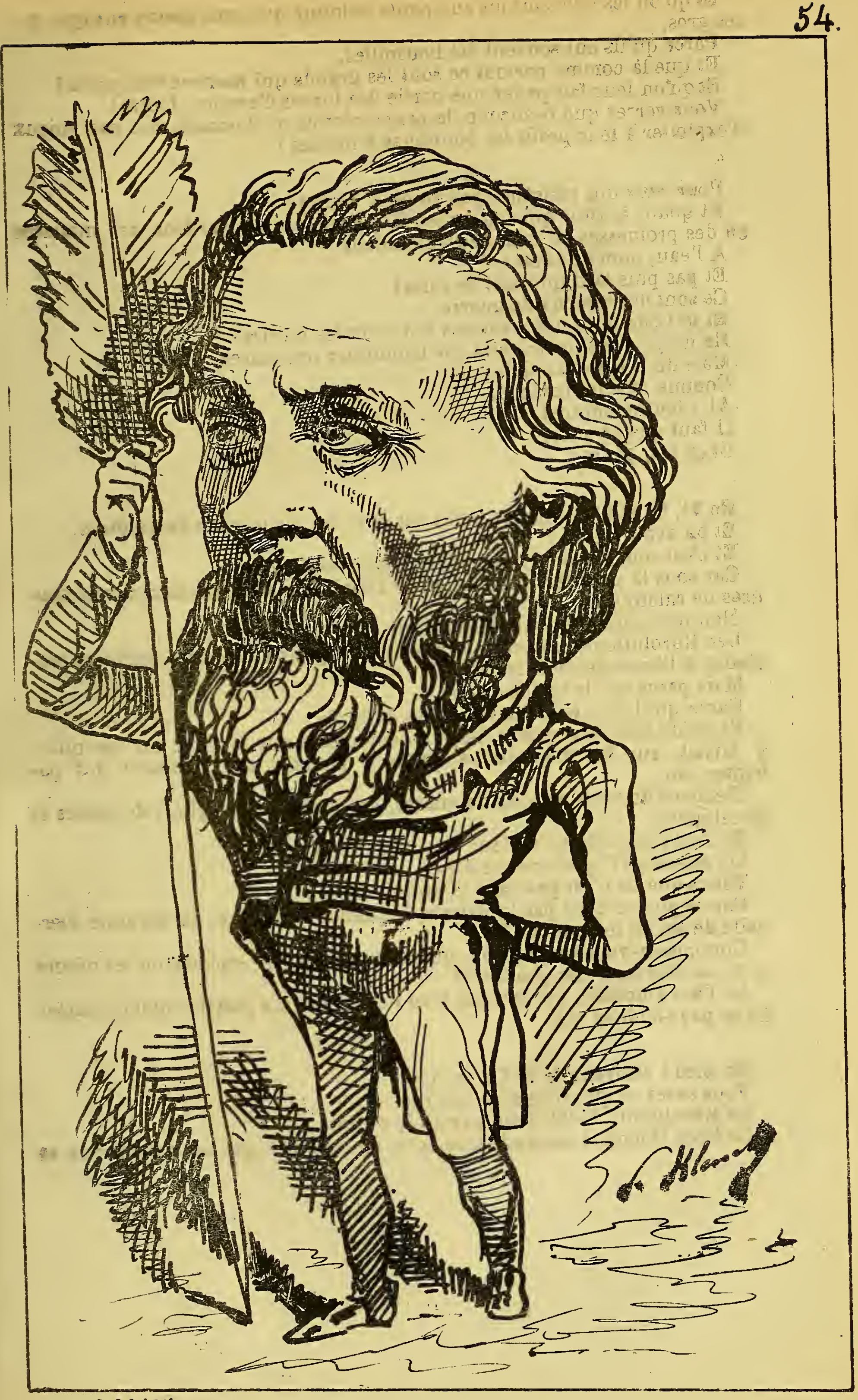
Pour ceux qui résistent, pas de pitié, foutre !
Et quant à ceux qui calomnient la Commune et qui font des menaces ou des promesses au nom des Versailleux,
A l'eau, nom de Dieu !
Et pas plus tard que tout de suite !
Ce sont des espions de guerre,
Et le Code militaire n'est pas fait pour les merles !
Ils ne sont pas justiciables des tribunaux ordinaires,
Mais de la cour martiale,
Comme tous les espions.
Ah ! foutre ! foutre !
Il faut que ça aille !
Et ça ira, ça ira !

En 91, 92 et 93, on ne badinait pas avec les mouchards de calotins.
Et on avait raison ;
Et c'est comme ça que nous devons agir aujourd'hui;
Car sous la première Révolution on faisait leur affaire à ces mauvais bougres de calotins,
Non parce qu'ils étaient des calotins,
Les Révolutionnaires ne sont pas si bêtes que ça et ont les premiers proclamé la liberté de conscience,
Mais parce qu'ils espionnaient,
Parce qu'ils s'entendaient avec les émigrés,
Et qu'ils leur envoyaient des renseignements sur la Cité, sur ce qu'on y faisait, sur les dispositions qu'on y prenait, sur l'attitude des patriotes, etc.
C'étaient de vrais espions de guerre, eux et leurs complices de nobles et de religieux.
Et c'est pour cela qu'on leur faisait leur affaire !
Qu'est-ce qu'il y a à redire à ça !
Est-ce que ce n'est pas dans le droit commun ?
Est-ce que ce n'est pas la morale, la justice ordinaire, la coutume éternelle de toutes les nations ?
Connaissez-vous un pays où, quand on pince des espions, on les décore et où on leur fasse des pensions ?
Le Père Duchêne, qui connait bien des choses, n'a jamais entendu parler de ce pays-là de sa vie.

Eh bien ! citoyens de la Commune,
Vous savez ce que vous avez à faire :
La Révolution de 93 vous a tracé le chemin !
Le Père Duchêne demande que tous les calotins qui ne veulent pas se

LA COMMUNE.

54.



IMP. TALONS.

GREFFIER.

borner à n'être que de simples citoyens, faisant le commerce de pain à cacheter, servant la Cité à leur tour et s'habillant comme tout le monde, soient corrigés de telle façon, que ça ne donnera pas envie aux autres de les imiter !

Voilà

Foutre ! voilà qui va satisfaire bougrement les sans-culottes !

Cette fois, il n'y a pas à dire non.

Elle est fameusement révolutionnaire, l'affiche de ce matin, sur l'enseignement professionnel !

Et rudement dans l'intérêt du peuple ! hein ! nom de Dieu !

Est-ce tapé, ça, mes enfants ?

Il faut convenir que ceux qui ne seront pas contents seront rudement difficiles.

Jamais le Père Duchêne n'avait bu de si bon cœur sa chopine à la santé des bons bougres !

Vive la Commune, foutre de foutre !
Vive le citoyen délégué à l'instruction publique !
Vive la Commission d'Enseignement !

Qui vient de jeter les bases d'une sacrée réforme dans l'Education.

Avec ça, mes patriotes, si vos enfants ne deviennent pas plus tard des gars numéro un et des bougres à poil,

C'est qu'ils auront apporté en naissant un foutu naturel.

Et encore, nom de dieu !

Il y a bougrement des chances pour que ça les change,

Attendu que les hommes c'est comme les plantes !

Quand le jardinier sait bien s'y prendre, ça pousse toujours haut et droit.

Du temps que les jean-foutres étaient les maîtres,

Ça ne vous était pas facile de faire des hommes avec vos mioches;

Pas moyen de les envoyer à l'école !

On avait foutu des bons dieux partout,

Sans compter les autres inconvénients,

Vu qu'il n'y avait que les roussins payés par le gouvernen

Ou ces foutus gueusards de calotins,

Qui aient le droit d'enseigner.

Et nom de dieu ! ce qu'ils enseignaient n'était pas précisément dans les idées du Père Duchêne,

Ni dans les vôtres, mes bons bougres.

Maintenant, ça ne sera plus ça.

La Commune ouvre des écoles professionnelles pour les enfants des patriotes.

La première est déjà installée dans l'ancienne boîte à jésuites de la rue des Postes.

Le Père Duchêne a visité l'établissement,

Et il vous fout son billet que ça ne manque de rien.

Les sacrés calotins avaient là un collége où ils faisaient à leur façon l'éducation des petits aristos.

Et, nom de dieu! les mauvais bougres n'épargnaient rien pour faire fructifier cette graine de jean-foutres.

Ils avaient même bougrement bien fait les choses.

Heureusement que tout ça va servir à l'éducation des petits sans-culottes.

Chacun son tour, nom d'un tonnerre!

Plus de misère précoce pour ces pauvres gamins.

Plus d'atelier malsain, plus d'atmosphère empoisonnée!

Ce sont les enfants du Peuple qui vont maintenant jouer sous les arbres des grandes cours,

Etudier dans les vastes salles,

Rire comme des fous dans les préaux,

Pencher leurs petites têtes sur les livres,

Aspirer à pleins poumons le grand air et la science,

Travailler enfin et se bien porter, nom de dieu!

Comme ça convient à leur âge.

Et comme il faut que ce soit pour qu'ils deviennent plus tard d'utiles citoyens,

On ne leur enseignera pas toutes les bêtises et toutes les bondieuseries que les calotins foutaient autrefois dans la cervelle des petits aristos!

La Commune n'a pas besoin, comme les autres gouvernements, de corrompre de bonne heure les jeunes intelligences.

On leur foutera d'abord dans les pattes un bon métier,

Afin qu'ils soient toujours sûrs de gagner leur pain en travaillant,

Et qu'ils ne soient jamais obligés de faire des bassesses pour vivre;

Ce qui arrive trop souvent aux aristocrates quand ils n'ont plus le sou.

Mais, en même temps,

Comme l'homme ne vit pas que par son estomac,

Et que le cerveau chez lui compte bien aussi pour quelque chose,

On leur apprendra tout ce qu'il faut pour faire d'eux des hommes complets,

C'est-à-dire capables de mettre en œuvre toutes leurs facultés,

Et de produire non-seulement par les bras, mais encore par l'intelligence.

En un mot, on leur foutra une éducation scientifique intégrale.

Et avec ça, le Père Duchêne croit qu'ils deviendront des lapins un peu distingués,

Et qu'ils pourront plus tard se tirer d'affaire dans la vie,

Sans avoir jamais besoin de rien demander aux jean-foutres.

Ce qui est une bonne affaire pour un bougre un peu soucieux de sa dignité.

Voilà, patriotes, ce que notre brave Commune vient de faire dans l'intérêt de la Révolution et de l'avenir?

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle a bougrement bien agi?

Et que le Père Duchêne a bien fait, sur ce coup-là, de boire une chopine de supplément?

Qu'est-ce que le Père Duchêne disait l'autre jour ?
Que notre Commune était un gouvernement d'honnêtes gens,
Quoique manquant d'énergie,
Et qu'au point de vue du sentiment, elle avait bougrement du bon.
Ce n'est pas assez, le Père Duchêne en convient,
Mais c'est déjà quelque chose.
Pas assez de poil, si vous voulez,
Mais de l'honnêteté, de la franchise.
Et, foutre ! Il ne faut pas dédaigner ces choses-là ;
Au bout du compte, ça ne se rencontre pas si souvent,
Et les jean-foutres de gouvernements que nous avions eus jusqu'ici, ne nous y avaient pas habitués.
Ainsi, par exemple, mes braves patriotes,
Qu'est-ce qu'il y a de plus honnête que ce qu'a fait la Commune en publiant l'exposé de sa situation financière ?
Est-ce que vous aviez jamais vu, avant notre brave Révolution, un gouvernement régler ses petits comptes autrement qu'en famille ?
Jamais de la vie, n'est-ce pas ?
Les finances, pensez donc !
Si tout le monde avait pu foutre le nez dans ces affaires-là, ç'aurait été du propre.
On aurait débiné tous les trucs des jean-foutres.
Impossible de gratter le moindre monaco.
Pas moyen de se faire un petit sac.
Supposez que le jean-foutre Magne, qui avait les clefs de la caisse du temps de badinguet,
Ou le jean-foutre Picard, qui les gardait du temps de la Républiquette à Trochu,
Aient été forcés de présenter, tous les quinze jours, leur petite note dans l'*Officiel*.
Ça les aurait bougrement gênés dans leurs sacrés tripotages.
Vous me direz que ces bougres-là ne regardent pas à une jean-fouterie de plus ou de moins,
Et qu'ils ne se seraient pas gênés pour nous foutre un compte d'apothicaire.
C'est probable.
Mais, est-ce qu'il ne se serait pas trouvé dans le public deux ou trois bougres à l'œil,
Connaissant bien leur affaire,
Pour vendre la mèche et pour avertir les autres qu'on les foutait dedans ?
Pour sûr, ça serait trouvé.
Alors, pas moyen de truquer avec les bons bougres.
Tout le monde aurait vu la ficelle.
Magne n'aurait pas pu foutre dans la patte à badinguet des tapées de millions comme il faisait,
Ollivier n'aurait pas fait sa pelotte,
Picard n'aurait pas tripoté pendant six mois dans les caisses de la Nation,
Ferry n'aurait pas flibusté tout l'argent des pauvres bougres, à qui il faisait manger du pain de farine de sciure,
Et nom de dieu !
Au moins si nous devions être trahis,
Nous n'aurions pas été volés.
Ç'aurait toujours été autant de gagné.

Voilà justement pourquoi le Père Duchêne est si content du compte rendu présenté par le bon bougre Jourde, délégué de la Commune aux Finances.
A la bonne heure, foutre !
Comme ça, tous les bons patriotes qui se saignent aux quatre veines
Pour payer leurs contributions,
Et pour foutre de l'argent à la Commune, qui en a bougrement besoin,
Peuvent savoir ce qu'on a fait de leurs écus,
Et s'assurer que leurs pauvres économies ont été employées à un usage patriotique,
Et non pas à engraisser des jean-foutres,
Comme ça se passait toujours dans le temps.
A la bonne heure, notre Commune !
Continue toujours comme ça.
Tu inspireras le respect à tous les honnêtes gens,
Et tu feras dire de toi que tu es le premier gouvernement honnête qu'ait encore eu la France.
Seulement, si tu veux que le Père Duchêne te parle franchement,
Songe bien que ça ne suffit pas d'être honnête,
Et qu'il faut être habile et énergique en même temps.
De l'œil !
Et du poil !
Tout est là. Ne l'oublie pas.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des Enfants du PÈRE DUCHÊNE, est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

Les bureaux de la *Sociale*, 16, rue du Croissant, sont ouverts tous les jours, de 2 à 6 heures du soir, à l'effet de recueillir les souscriptions.

Imprimerie Sen[illegible], rue du Croissant, 16.



20 Floréal an 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour que le délégué à la guerre soit revêtu de pouvoirs conséquents, et qu'on ne lui foute pas toujours des bâtons dans les roues,

Avec sa grande colère contre les jean-foutres de chefs de légion et de membres du Comité central, qui se foutent dans le toupet qu'ils vont diriger la guerre.

Nom de dieu, nom de dieu, nom de dieu !

Le Père Duchêne est bougrement en colère aujourd'hui,

Et il va vous dire pourquoi,

Ça ne va pas traîner :

Le Père Duchêne a pris ses informations sur la façon dont roulaient les affaires de la Cité et la guerre surtout.

La guerre!
Car tout est là;
Et il n'y a pas à dire,
Il ne faut rien négliger pour la victoire!
Eh bien!
Le Père Duchêne s'est fait donner des renseignements sérieux, et pour les avoir, il a couru hier toute la journée comme un chat maigre,
Et le résultat de tout ça, voyez-vous, patriotes,
C'est qu'il n'est pas content!
Non; foutre!
Il n'est pas content,
Et il ne l'envoie pas dire!
Le Père Duchêne voit très-bien que maintenant encore, à cette heure suprême, on a l'air de contester ses pouvoirs au délégué à la guerre, qui se fout en rage et qui a raison,
Et tellement raison,
Que si le Père Duchêne était à sa place, il foutrait sa démission au nez de la Commune pour lui apprendre à s'en tirer toute seule, si elle est si maligne!
Nom de Dieu!
Ne pas comprendre que tout, à cette heure, est dans la question militaire!
Et que vraiment il faut vaincre si on veut durer!
Ne pas comprendre cela, c'est se déclarer idiot!
Le Père Duchêne a toujours dit: quand on n'a pas confiance dans un fonctionnaire public on l'arrête et au besoin on le fusille,
Mais si on a confiance en lui, il faut lui donner des pouvoirs, foutre! puisque c'est lui qui endosse la responsabilité de la situation!
C'est logique ça, nom de dieu!
Et ça tombe sous le bon sens!
Il est certain qui si on veut qu'un chasseur tue une demi douzaine de lièvres on ne doit pas, pour lui faciliter sa besogne, commencer par l'enfermer dans une armoire.
N'est ce pas évident!
Eh bien! ce qu'on fait au citoyen délégué à la guerre, c'est ça:
On l'enferme dans une armoire et on lui commande de tuer des lièvres!
Ah! nom de Dieu! le Père Duchêne est rudement en colère!
Il faut, foutre! que tout marche,
Et rien ne marche,
Parce qu'il y a un tas de jean-foutres qui mettent à propos de tout des bâtons dans les roues,
Des chefs de légions,
Des gens du comité central,
Des gars du comité de ceci,
Des bous bougres du comité de cela!
Nom de dieu! nom de dieu! nom de dieu! Le Père Duchêne n'est pas méchant
Mais il serait comme le citoyen Rossel,
Délégué à la guerre,
Délégué en bonne et due forme par la Commune,
Pour, dit ce décret, — PRENDRE L'INITIATIVE ET LA DIRECTION DES OPÉRATIONS MILITAIRES.
Eh bien! le Père Duchêne ferait fusiller ces gaillards-là comme des chiens!

Attendu qu'ils ne sont pas nombreux,
Et que ce sont, dans chaque endroit, trois ou quatre jean-foutres qui font tout le charivari !
On leur en foutrait du charivari,
Avec des balles dans les fesses,
Et dur !
Et ça ne traînerait pas !
Comment, foutre ! un homme a toute la responsabilité, il joue sa tête et son honneur, et on ne peut pas le laisser faire, alors qu'on le sait capable, qu'on le croit honnête, qu'on l'estime et qu'on a confiance en sa probité et en son savoir !
Alors qu'est-ce qu'il faut t
Où veut-on en venir ?
Il est possible qu'il y ait des gens très-malins à la Commune, des gens qui trouvent des moyens nouveaux pour tout faire dans tous les métiers,
Mais la guerre est un métier aussi,
Et il faut l'avoir étudiée,
Car ça, c'est comme la géométrie — c'est moins facile à apprendre que de boire une chopine !...
Il n'y a rien qui foute comme ça en rage le Père Duchêne,
Voir des individus qui ne savent rien de rien, et qui se foutent dans le toupet qu'ils vont diriger la guerre !
Mais si on disait au Père Duchêne de diriger le Conservatoire de Musique,
Le Père Duchêne dirait :
« Ma foi !
« Ecoutez, je joue bien un peu du tambour,
« Mais ça ne me paraît pas suffisant pour diriger le *Prophète* ou *Robert le Diable !*
« Il faut que chacun fasse son métier !
« Et le Père Duchêne pourrait peut-être bien jouer sa petite partie à la tête de son bataillon,
« Mais pour le Conservatoire il est midi passé ! »
Et foutre,
Tous ces chefs de légions,
Ces membres du Comité central,
Ces gens de tous les comités que le ci-devant diable emporte, au lieu d'être des hommes de bon sens comme le Père Duchêne,
Veulent tous être directeurs du Conservatoire,
C'est-à-dire :
Qu'ils veulent tous dire : « voici ce qu'il faut faire dans cette guerre, voici ce qui est utile, c'est Papa qui a trouvé le merle blanc ! »
Ah ! foutre !
Le Père Duchêne, s'il était à la place du citoyen Rossel, ferait de deux choses l'une,
Ou il foutrait carrément sa démission,
Ou il ferait fusiller tous les bougres qui lui foutent des bâtons dans les roues,
Car, nom de dieu !
Le Père Duchêne voudrait bien qu'on lui prît la tête,
Mais pour les bêtises qu'il aurait faites,
Et non pour les imbécillités qu'on l'aurait forcé de commettre !
Il faut être sérieux, foutre !
Et se mêler de ses affaires !

Est-ce que, quand on a besoin d'un boulanger, on va chercher un apothicaire !

Allons donc !

Laissez faire le délégué à la guerre, nom de dieu ! dit le Père Duchêne,

Laissez faire le délégué,

Et que les mauvais bougres soient fusillés !

Il n'y a pas à dire :

Il faut sortir de là !

Le Père Duchêne demande ceci :

Est-ce que quelqu'un connait plusieurs moyens de sortir de la situation?

Lui, il n'en connait qu'un :

La victoire !

Et dans le temps ça se décrétait, la victoire !

Mais alors le père Carnot, qui était un bougre à poil et qui avait l'œil, faisait toute la besogne comme il l'entendait,

Et les jean-foutres, on leur faisait passer le goût du pain, en deux temps,

Ça ne traînait pas !

Aussi on sortait d'affaires !

Et maintenant... suffit !

Bref le citoyen Rossel voulait former des régiments,

Les chefs de légions s'y opposent,

Les membres du Comité central ne savent pas de quel côté se tourner :

Il y a là des questions de galons, des questions de plumets, des questions pots de fleurs brodés dans le dos,

Tout est là !

Eh bien ! le Père Duchêne dit qu'à tous ces bougres qui résistent au délégué à la guerre, nommé légalement par la Commune, revêtu de pouvoirs légitimes et étendus par les mandataires élus,

Le Père Duchêne dit qu'à ces bougres de réfractaires qui deviendraient, s'ils l'osaient, des insurgés,

Il n'y a qu'une réponse à donner :

Et que c'est un peloton d'exécution qui doit la porter !

Le Père Duchêne ne sait pas toutes les nouvelles de provinces,

Car, nom de nom ! si jamais les versailleux apercevaient le coin de sa carmagnole,

C'est là qu'ils lui foutraient carrément la main sur le poil,

Ah, foutre ! ça ne serait pas long !

Et puis, où mettrait-on le Père Duchêne ?

Dame, patriotes, il a bougrement dans l'idée que les jean-foutres lui feraient quelque mauvais parti.

Le Père Duchêne aurait bien voulu savoir ce qui s'est passé à Lyon ces jours-ci,

Et d'avoir la joie de leur annoncer le premier que les bons bougres avaient arboré, à la façade de l'Hôtel-de-Ville, le drapeau de la Commune.

Tout ce qu'il a su,



IMP. TALONS.

DECAMPS.

Et, foutre! ce jour-là il a porté son grand deuil :

C'est : que les patriotes de la Guilletière et de la Croix-Rousse on su mourir pour la Révolution,

Et rester fidèles à leur devise :

VIVRE EN TRAVAILLANT — OU MOURIR EN COMBATTANT!

Aujourd'hui, le Père Duchêne apprend, par un de ses bons amis, qu'on a fusillé des patriotes à Narbonne!

A Narbonne!

Et les jean-foutres qui ont donné l'ordre de *balayer la place*, ont été obligés de faire venir des turcos ;

Les bons bougres de la ligne, qui comme nous, ont rudement assez des chenapans qui nous ont foutu dans la mélasse, ont refusé de tirer sur le Peuple!

Ce qui prouve encore d'une façon bougrement claire,

Que ce qui se bat pour les versailleux,

C'est en grande partie des roussins, des calotins,

De la sacrée bande à Piétri!

On les vengera, allez, les patriotes de Narbonne comme ceux de Lyon,

Comme nous vengeons aujourd'hui les assassinés du 22 janvier!

Ce n'est pas tout : on a encore appris une nouvelle au Père Duchêne ;

Mais celle-là lui a procuré une vive satisfaction :

Le drapeau rouge flotte sur la mairie de Cette!

Ah! elle va loin, la Commune?

Et, nom de dieu, quand ça va si loin de ça, c'est pas près de s'arrêter!

Attendez, attendez encore quelques jours, mes jean-foutres, et vous verrez comme vous allez la danser!

Ah! nom de dieu! ça sera le coup de chien?

C'est le Père Duchêne qui vous le dit.

Ah! nom de dieu!

Le Père Duchêne a bougrement rigolé ce matin quand étant en train de boire sa chopine d'ordinaire,

Il a lu sur les gazettes la séance de cette sacrée Assemblée de Versailles!

Foutre de foutre! qu'il a rigolé, le Père Duchêne!

Car vraiment, on ne peut pas faire autrement!

Le Père Duchêne a déjà dit souvent aux jean-foutres de députés de Paris qui sont restés avec les roussins,

Ce qu'il pensait d'eux!

Et, nom de nom! il ne leur a pas mâché!

Les patriotes le savent bien.

Quand le Père Duchêne a quelque chose sous son bonnet, faudrait être bougrement fort pour le lui retirer!

Ah! foutre oui! ils l'ont bien mérité, ces bougres-là!

Ils espéraient faire bon accord ensemble,

Comme autrefois la *gauche* sous ce sacripant de badinguet,

On se serait donné de petits coups de patte,

Tout doucettement !

On se serait foutu ensemble, quoi ! pour foutre à bas cette sacrée Commune,

Et puis, ma foi ! la farce aurait été jouée encore une fois !

Le pouvoir serait encore resté aux jean-foutres !

Ça aurait seulement changé de nom,

Voilà tout.

Dans les premiers jours, ça n'allait pas encore trop mal,

Et nos sacrés chenapans de députés de Paris s'entendaient assez bien avec les jean-foutres de ruraux ;

Mais bernique, mon vieux !

Ça n'a pas été long à durer !

Quand une fois on a vu que ces « factieux » n'étaient pas, au bout du compte, si faciles que ça à foutre dans la mélasse,

Les ruraux se sont foutus dans une sacrée rage,

Et, nom de nom ! nos bougres ont écopé !

Attrape ça, ma vieille !

C'est foutre pas de la faute au Père Duchêne!

Il vous a assez prévenus, hein! mes jean-foutres, tandis que vous pouviez encore revenir tranquillement !

Ça ne va plus aujourd'hui, les affaires!

Et vous n'avez seulement plus le droit de monter boire une chopine d'eau sucrée à la tribune!

Hein, qu'est-ce que tu dis de ça,

Toi!

Tu as pourtant, ma vieille, été un de ces « factieux» !

Le Père Duchêne te connait.

Tu étais un de ses amis, autrefois.

Il a voté pour toi, foutre !

Et pis que ça, il a conseillé aux patriotes de foutre ton sacré nom sur leur liste.

Tu t'es foutu de nous !

Tu es resté aeec les jean-foutres !

Mais aussi, aujourd'hui, comme tu dois t'en mordre les pouces,

Aujourd'hui qu'on ne permet seulement plus de t'appeller « l'honorable monsieur un tel. »

Foutre ! voilà ce que c'est que de n'avoir pas suivi la droite ligne révolutionnaire,

D'avoir trébuché en chemin !

Les jean-foutres qui trompent la Révolution restent souvent dans l'ornière !

Mais, ça ne fait rien !

Un de plus ou de moins, c'est pas grand chose, va !

Ça ne fera pas bouger la Révolution d'une semelle !

Et ça fait bougrement rigoler le Père Duchêne,

De voir qu'on se fout carrément de vous à Versailles,

Ah ! nom de nom ! vous ne devez tout de même pas être contents !

Vous avez cru nous tromper,

Et c'est vous qui êtes les dupes !

Voilà ce qui justement fait tant rigoler le Père Duchêne !

Le Père Duchêne continue à recevoir des tapées de lettres d'un tas de bons bougres,

Qui réclament l'application complète du brave décret de la Commune concernant les loyers,

Et qui demandent un arrêté pour forcer les mauvais bougres de propriétaires récalcitrants à foutre quittance des termes remis.

Le vieux bougre, qui a toujours l'œil ouvert sur les intérêts du Peuple,

Et sur les sacrées manigances des aristos,

A déjà parlé plusieurs fois de cette affaire-là dans sa feuille.

Il a même foutu à ce sujet, des paquets de sottises un peu à la tête de tout le monde :

Des citoyens conseillers qui ne s'occupaient pas assez activement de la façon dont s'exécutaient leurs décisions,

Et des bougres de locataires qui ne faisaient pas leurs affaires eux-mêmes,

Et qui étaient toujours trop disposés à s'adresser au pouvoir central.

Ce qui est une foutue habitude contractée dans le temps de la sacrée monarchie,

Et ce qui dénote une mauvaise éducation politique.

Aujourd'hui, le Père Duchêne ne veut engueuler personne ;

Seulement, il annonce avec satisfaction aux patriotes,

Qu'ils n'est plus besoin de se faire de bile,

Et que ça va maintenant marcher comme sur des roulettes,

Attendu que le citoyen délégué à la justice a nommé par chaque arrondissement un citoyen juge de paix.

Chargé, entre autres choses, de régler les différends entre propriétaires et locataires,

Et que les bons bougres de magistrats, qui sont tous de bons républicains et des amis du Peuple,

Et non pas des jean-foutres comme dans le temps.

Interprètent le décret de la Commune à la façon du Père Duchêne.

C'est-à-dire qu'ils le regardent comme contenant l'obligation pour les propriétaires de foutre les sacrées quittances.

C'est pourquoi ils forcent par jugement les mauvais bougres à s'exécuter.

Et ceux qui veulent faire les malins,

Ça ne traîne pas, nom de dieu !

Au bloc !

Et, foutre ! le Père Duchêne vous répond qu'il n'y a pas souvent besoin d'en venir là.

Il suffit de leur dire ça en douceur.

Ça calme tout de suite les plus enragés.

Aussi le Père Duchêne est tout à fait satisfait de la façon dont ça se passe.

Vu qu'il est pour les mesures énergiques,

Et pour que les décrets de la Commune soient respectés par tous les citoyens.

Si ça ne marche pas trop mal d'un côté,

Il faut convenir qu'il y en a bougrement d'autres par où ça cloche.

Ainsi, par exemple, le Père Duchêne croit que la Commune s'est tout bonnement foutue du monde,

Avec son sacré décret sur la colonne ;

Ou que si elle ne se fout pas de nous directement, elle permet qu'on se foute d'elle,

Ce qui est encore une façon de se foutre de nous,

Et nous ne voulons pas de ça.

Les bougres qui s'étaient chargés de l'affaire avaient d'abord promis que tout serait fini le 5 mai,

Et que le jean-foutre Paléon ferait ce jour-là sa petite culbute,

Histoire de fêter joyeusement son anniversaire.

Très bien. On comptait dessus.

Mais va te faire foutre !

Voilà qu'ils déclarent qu'ils n'est pas assez temps,

Et qu'il leur faut encore trois jours.

Bon ! se disent les patriotes. C'est pour le 8.

Le 8, c'est aujourd'hui !

Pas plus de culbutes que sur la main.

Le Père Duchêne vient de la place Vendôme.

Il s'imaginait que le jean-foutre allait piquer sa tête

Ah bien oui !

Ce nom de dieu-là est toujours là-haut.

Et qu'est-ce qu'il fout là ?

Le Père Duchêne vous le demande un peu.

C'est qu'il a l'air de narguer les patriotes encore,

Avec sa petite victoire dans la patte,

Et ses frusques sur les bras.

Ce qui le fait ressembler à un Auvergnat de l'antiquité !

On dirait qu'il va gueuler : « Vieux habits, vieux galons !

C'est une honte, foutre !

Et une insulte permanente au bon sens, à la morale et au bon goût.

Il faut pourtant qu'on en finisse une bonne fois avec les conquérants,

La gloire militaire,

Et toute l'antiquaillerie de ce numéro-là.

La Commune ne peut pas tolérer plus longtemps des monuments forcés.

Et si elle ne se dépêche pas de foutre celui-là en bas,

C'est qu'elle n'a pas la moindre notion de ce qui est beau et de ce qui est bon.

Alors, nom de dieu, il n'y a plus rien à foutre avec elle,

Et le Père Duchêne se demande pourquoi le brave Peuple de Paris s'est donné la peine de faire une Révolution,

Et de foutre du balai à badingue.

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des **Enfants du PÈRE DUCHÊNE**, est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 56. UN SOU N° 56.



21 Floréal an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre le citoyen Rossel, délégué à la guerre,

Et contre les citoyens membres de la Commune.

Foutre ! jamais le Père Duchêne n'a été aussi en colère !

Et il y a de quoi !

Il avait pourtant bien averti, dans sa feuille d'hier, les membres de la Commune qu'il fallait ouvrir l'œil sur le Comité central, sur les chefs de légion et sur tous les jean-foutres de sous-comités qui ne faisaient que mettre des bâtons dans les roues, au lieu d'agir et de faire leur devoir.

Ah! le Père Duchêne n'avait pas tort de demander qu'on fusillât tous ces bougres-là,

Et nom de Dieu, il le demande plus que jamais !

Tenez, patriotes, voici ce que le Père Duchêne vient de recevoir du ministère de la guerre :

Le citoyen Rossel lui a envoyé, à quatre heures, la communication suivante, qu'il envoyait à la même heure aux citoyens membres de la Commune !

Paris, le 9 mai 1871.

CITOYENS MEMBRES DE LA COMMUNE,

Chargé par vous, à titre provisoire, de la délégation de la guerre, je me sens incapable de porter plus longtemps la responsabilité d'un commandement où tout le monde délibère, et où personne n'obéit.

Lorsqu'il a fallu organiser l'artillerie, le comité central d'artillerie a délibéré et n'a rien prescrit : après deux mois de révolution tout le service de vos canons repose sur l'énergie de quelques volontaires, dont le nombre est insuffisant.

A mon arrivée au ministère, lorsque j'ai voulu favoriser la concentration des armes, la réquisition des chevaux, la poursuite des réfractaires, j'ai demandé à la Commune de développer les municipalités d'arrondissement. La Commune a délibéré et n'a rien résolu.

Plus tard, le Comité central de la fédération est venu offrir presque impérieusement son concours à l'administration de la guerre. Consulté par le Comité de Salut public, j'ai accepté ce concours de la manière la plus nette, et je me suis dessaisi en faveur des membres de ce Comité de tous les renseignements que j'avais sur l'organisation. Depuis ce temps-là, le Comité central délibère; il n'a pas encore su agir.

Pendant ces délais, l'ennemi enveloppait le fort d'Issy d'attaques aventureuses et imprudentes, dont je le punirais, si j'avais la moindre force militaire disponible. La garnison, mal commandée, prenait peur, et les officiers délibéraient, chassaient du fort le capitaine Dumont, homme énergique qui arrivait pour les commander, et, tout en délibérant, évacuaient leur fort, après avoir sottement parlé de le faire sauter, chose plus impossible pour eux que de le défendre.

Ce n'est pas assez : hier, pendant que chacun devait être au travail ou au feu, les chefs de légion délibéraient pour substituer un nouveau système d'organisation à celui que j'avais adopté afin de suppléer à l'imprévoyance de leur autorité toujours mobile et mal obéie. Il résulta de leur conciliabule un projet, au moment où il fallait des hommes, et une déclaration de principes, au moment où il fallait des actes.

Mon indignation les ramena à d'autres pensées, et ils me pro-

mirent pour aujourd'hui, comme le dernier terme de leurs efforts, une force organisée de 12,000 hommes, avec lesquels je m'engage à marcher à l'ennemi. Ces hommes devaient être réunis à 11 heures et demie. Il est une heure, et ils ne sont pas prêts ; au lieu d'être 12,000, ils sont environ 7,000, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Ainsi, la nullité du Comité d'artillerie a empêché l'organisation de l'artillerie; les incertitudes du Comité central de la fédération arrêtent l'administration; les préoccupations mesquines des chefs de légion paralysent la mobilisation des troupes.

Je ne suis pas homme à reculer devant la répression, et hier, pendant que les chefs de légion discutaient, le peloton d'exécution les attendait dans la cour. Mais je ne veux pas prendre seul l'initiative des mesures énergiques, endosser seul l'odieux des exécutions qu'il faudrait faire pour tirer de ce chaos l'organisation, l'obéissance et la victoire.

Encore si j'étais protégé par la publicité de mes actes et de mon impuissance, je pourrais conserver mon mandat. Mais la Commune n'a pas eu le courage d'affronter la publicité. Deux fois déjà je vous ai donné des éclaircissements nécessaires, et deux fois, malgré moi, vous avez voulu avoir le comité secret.

Mon prédécesseur a eu le tort de se débattre au milieu de cette situation absurde. Eclairé par son exemple, sachant que la force d'un révolutionnaire ne consiste que dans la netteté de la situation, j'ai deux lignes à choisir : briser l'obstacle qui entrave mon action ou me retirer.

Je ne briserai pas l'obstacle, car l'obstacle c'est vous et votre faiblesse : je ne veux pas attenter à la souveraineté publique.

Je me retire et j'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas.

Le délégué à la guerre,

ROSSEL.

Voilà !

Ma foi, ce n'est pas plus malin que ça !

Les jean-foutres doivent rudement rigoler !

Est-ce que ce sont des gens sérieux, les gens qui sont assez stupides pour faire du salut de la patrie des questions de galons et de pots de fleurs dans le dos !

Non ! dit le Père Duchêne.

Ce sont des misérables,

Et tout ça doit être passé par les armes,

Et en un temps, un mouvement !

Vous êtes de drôles de citoyens, citoyens membres de la Commune,

Vous ne comprenez rien à la Révolution,

Vous tremblez pour votre peau,

Et c'est pour cela que vous ne faites rien,

Et c'est pour cela que la garde nationale vous imite,

Et si nous sommes foutus ce sera par votre faute, car la situation a été bien belle, et il suffisait pour vaincre de le vouloir!

Allons, nom de dieu, agissez!

Ne vous obstinez pas à être des jean-foutres,

Vous l'avez été beaucoup trop déjà!

Faites de la besogne,

Car, sachez-le,

Si vous voulez échapper aux balles versaillaises,

Vous n'échapperez pas aux nôtres!

Et toi aussi, citoyen Rossel,

Le Père Duchêne est bougrement en colère contre toi

Oui, même contre toi!

Ne te fouts pas dans le toupet que tu vas donner ta démission!

Foutre! il ne le faut pas!

S'il y avait des hommes capables à les remuer à la pelle, le Père Duchêne te dirait: va-t-en si tu le veux!

Mais les hommes capables, ce n'est pas ce qui nous gêne!

Et si tu t'en vas, qui est-ce qu'on mettra à ta place?

Ne t'en vas pas, foutre!

Tu parles d'aller à Mazas!

Il ne manquerait plus que ça!

Tâche d'y coller les jean-foutres, ça vaudra mieux!

Le Père Duchêne pense bien que la Commune va te mettre dans le pattes un pouvoir sérieux,

Sinon il déclare qu'il n'y a plus qu'une chose à faire pour le salut de la Révolution,

Et cette chose, c'est ce qui reste à faire quand la Patrie est en danger:

L'APPEL AU PEUPLE!

Ah! nom de dieu!

Quelle jolie proclamation que vient de lancer le petit foutriquet Thiers à son bon peuple de Paris!

Ah! foutre! comme le Père Duchêne a bu une rude chopine de satisfaction en lisant la gazette des Versailleux!

Nom de nom! patriotes,

Il n'y a plus à s'y tromper,

Ils sont foutus!

Ils sont foutus, et carrément encore!

Le Père Duchêne en parierait sa vieille peau.

Vous vous rappelez, ô mes patriotes, la sacrée affiche que le jean-foutre Picard avait fait coller sur les murs de la Cité, le jour où ces imbéciles ont voulu prendre les canons de Montmartre,

Quand ils espéraient qu'ils n'avaient qu'un mot à dire pour foutre les bons bougres dans la mélasse,

Et ramener *l'ordre troublé*,

Ce qui leur aurait permis de gobeleter tranquillement le reste de leurs jours avec l'argent qu'ils nous avaient volé, à nous qui crevions de faim!



IMP. TALONS.

URBAIN.

C'était le 18 mars,

Et là encore ils ont fait une de ces proclamations bougrement *factieuse* et qui sentait crânement le roussi !

Eh bien ! ce jour-là ils étaient déjà foutus !

Toutes les fois qu'ils font des contes comme ça, les patriotes peuvent dormir sur leurs deux oreilles,

Et venir boire tranquillement leur chopine avec le Père Duchêne,

A la santé de la Commune et de la Révolution !

Vive la Commune ! foutre !

Nom de dieu ! qu'est-ce que vient nous rabâcher le foutriquet ?

Ecoutez un peu, ô patriotes, et voyez ce que ce petit bougre de jean-foutre a le toupet de nous dire :

C'est à peu près ça, sauf le style de jean-foutre, qui n'a pas, à beaucoup près, cette allure gaie et brutale du Père Duchêne, qui, lui, parle franchement aux patriotes, sans bégueulerie,

Mais sans mensonge !

« *Notre jean-foutre de gouvernement vous a déjà foutu des coups de fusil* « *comme à Lyon, comme à Narbonne, comme à Marseille. Que diable voulez-* « *vous que nous puissions faire autre chose ?* »

Dame ! au bout du compte, que réclament donc ces « factieux ? » On leur a déjà donné assez.

Le Père Duchêne se rappelle qu'au 18 mars, quand déjà les bons bougres de lignards buvaient chopine avec les patriotes,

Les jean-foutres disaient la même chose.

La même chose qu'au 31 octobre, qu'au 22 janvier !

La « poignée de factieux » est leur expression favorite ;

Quelle poignée, nom de dieu !

L'infâme drapeau rouge ! voilà aussi ce qui les fout dans la moutarde !

Voyons, ô mes braves bourgeois qui aujourd'hui faites avec nous le coup de feu contre les roussins,

Qu'est-ce qu'il a donc de si *infâme*, le drapeau rouge ?

C'est pas déjà si laid, voyons !

Il fait si beau soleil, et c'est si gai de voir derrière lui le grand ciel bleu.

C'est la couleur du sang, disent les jean-foutres ! Mais c'est aussi celle des roses, et celle de la chopine, foutre ! faut pas l'oublier !

Et puis, dans leur sacrée proclamation, on voit qu'il y a quelque chose qui leur tient au cœur :

« *La Commune viole les propriétés !* »

Oui, celle des jean-foutres. Et elle agit ainsi d'une façon bougrement patriotique. Où donc a-t-on vu que la Commune viole les propriétés des patriotes ?

Quand donc a-t-on vu plus d'ordre dans la Cité que depuis le 18 mars ? Et pourtant, pas un seul roussin. Pas un, foutre !

Les Prussiens ! les Prussiens vont rentrer !

Voilà qui leur a bougrement servi, aux jean-foutres !

Voilà avec quoi ils sont parvenus pendant six mois à foutre dedans les patriotes, afin de faire leur beurre, tandis qu'ils nous foutaient dans une sacrée mélasse !

« *Chassons d'abord le Prussien !* » Voilà ce qu'ils nous disaient au 31 octobre, quand nous avons essayé de les foutre à la porte,

Ce qui aurait bougrement servi aux intérêts de la Nation, faut le dire !

Voyez-vous, patriotes, s'ils nous foutent encore devant les yeux les Prussiens, c'est encore une raison pour nous faire voir qu'ils se sentent foutus.

Tirez le canon, mes jean-foutres. Enfoncez nos portes. Allez, si vous croyez que ça se fera comme ça.

La « poignée de factieux » est là pour vous répondre !

Et, nom de dieu ! garde à vous, ce jour-là.

Quelle salade de jean-foutres !

Pour le coup, le Père Duchêne a éprouvé une vive satisfaction !

L'autre jour, il était bougrement en colère,

Et, foutre ! il n'a pas mâché les mots au citoyen Treilhard, le directeur des hôpitaux,

Vu qu'un patriote, ami du Père Duchêne, lui avait raconté qu'il y avait encore un tas de sacrés calotins dans les hôpitaux.

Que c'était une vraie séquelle,

Et une boutique à bondieusards comme du temps du jean-foutre Favre, roi des calotins !

Ah ! nom de dieu ! voyons, ça ne pouvait pas durer !

Et le Père Duchêne, qui a toujours l'œil sur les intérêts des patriotes, l'avait signalé dans sa grande colère.

Eh bien ! aujourd'hui le Père Duchêne est allé faire un tour à l'Hôtel-Dieu,

Et, nom de nom, ça va bien !

Ça va foutre bien !

Les bons bougres de patriotes qui sont malades sont crânement bien soignés.

On décroche les bons dieux ! et, foutre ! on y cause dans l'intérêt de la Commune !

Les patriotes y sont bien soignés. Le Père Duchêne l'a vu par lui-même.

C'est que c'est crânement sérieux, ça, les hôpitaux !

Et c'est ce qui fait que le Père Duchêne s'était mis si fort en colère, quoique le citoyen Treilhard soit de ses amis !

Il ne connaît plus d'amis, le Père Duchêne,

Quand il croit qu'il y va du salut de la Cité,

Et de la Commune !

Il n'y a pas de camaraderie qui tienne,

Il faut que ça marche,

Et carrément !

Aujourd'hui, ça va bien. Les pauvres bougres de malades sont bien soignés. On ne les embête plus d'un tas de sornettes de ci-devant dieu !

Ça va !

Eh bien ! alors, le Père Duchêne est content,

Et en exprime sa satisfaction au citoyen directeur des hôpitaux.

Mais, il ne faut pas s'arrêter dans cette voie-là ;

Il faut marcher de l'avant !

Et le Père Duchêne ira encore boire chopine avec toi, citoyen directeur, à la santé des pauvres bougres qui sont là en train de se guérir,

Et à la santé de la Commune, foutre !

Si ça continue encore une semaine comme ça,
Le Père Duchêne finira par plaindre sérieusement Foutriquet.
Il faut convenir, en effet, qu'il n'a pas de veine, le pauvre bonhomme !
Tous les jours, il lui tombe sur le nez une nouvelle tuile.
L'autre jour, c'était le coup des élections municipales;
Aprrs ça, l'affaire de Bordeaux;
Le lendemain, la manifestation militaire de Versailles.
Maintenant, voilà qu'il se prépare un autre coup dur :
Les paysans se mettent à foutre des coups de trique aux gendarmes.
Vous voyez, patriotes, que le pauvre bougre commence à patauger joliment dans la mélasse.
Et plus personne encore pour lui tendre la perche !
Tout le monde enfin se fout contre lui.
Jusqu'aux paysans qui s'en mêlent.
Et foutre de dieu, ils ont bougrement raison.
Et ce n'est pas le Père Duchêne qui leur donnera tort.
Figurez-vous que les jean-foutres avaient la prétention de roussiner ces bons bougres,
Et qu'ils voulaient les empêcher de faire entrer leurs bœufs, leurs moutons, leurs choux, leurs carottes, et le reste,
Sous prétexte que ça ravitaille Paris,
Et que ça gêne considérablement le petit commerce à Foutriquet.
C'est ça, par exemple, qui leur est bien égal aux paysans.
Que diable voulez-vous que ça leur fasse, les affaires du petit Thiers?
Ah! nom de dieu!
Ils ont bien d'autres roquets à peigner !
Les bougres sont des malins qui n'attachent pas leurs chiens avec des saucisses,
Le Père Duchêne vous en fout son billet.
Et qui ne connaissent qu'un bon gouvernement :
Celui qui leur fait bien vendre leurs bestiaux, leurs blés ou leurs légumes.
Voilà toute leur politique, aux paysans !
Ils n'en connaissent pas d'autre, et c'est pour cela qu'ils sont tous socialistes.
Et, foutre ! si le Père Duchêne avait le temps de bavarder un peu avec ses amis les patriotes,
Sur la philosophie, le matérialisme et un tas d'autres questions,
Sur lesquelles il en sait peut-être plus long qu'on ne croit,
Le vieux bougre serait bien capable de démontrer que cette politique-là en vaut bien une autre,
Et que la doctrine « de l'intérêt bien entendu »,
Comme disent les gars qui ont étudié,
Est encore bougrement plus morale et plus honnête que toutes celles qu'ont inventées les calotins et les jean-foutres.
Mais le Père Duchêne n'a pas le temps de s'amuser à la moutarde,
Et il dit tout bonnement qu'il faut que le foutriquet soit un fameux imbécile,
Pour n'avoir pas deviné tout de suite que les paysans allaient se foutre contre lui,
Du moment qu'il touchait à leur sac.
Ça ne pouvait pas rater, nom de dieu !
Petit Thiers disait toujours que les « gens de Paris »
(C'est l'expression de ce jean-foutre)

Etaient tous un tas de sacripants, de filous et de mangeurs d'argent mal acquis,
Qui ne faisaient tout ça que pour avoir occasion de foutre les pattes dans les poches des autres,
Et de se goberger aux dépens des pauvres bougres de provinciaux.
Tant que ça a pris, très-bien !
Mais un beau jour les gars de la campagne ont bien vu que le gouvernement des roussins se foutait d'eux;
Attendu qu'ils ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air.
Et puis, nom de dieu! ce n'était pas difficile à voir.
Alors, qu'est-ce que se sont dit les bougres?
Ils se sont dit : « Les braves Parisiens achètent ce que nous avons à vendre,
Et ils nous payent rubis sur l'ongle;
Donc, ce sont de bons bougres.
Au lieu de ça, les roussins nous foutent la chasse pour nous empêcher de faire nos affaires,
Et de gagner notre vie honnêtement par notre travail.
Ils nous foutent dedans quand ils nous pincent,
Ils nous confisquent notre marchandise,
Ils nous dépouillent de notre métier et de notre bien,
Enfin, ils nous condamnent à crever de faim.
Donc, ce sont des jean-foutres,
Et nous n'avons plus qu'une chose à faire :
Casser la gueule au premier qui nous tombe sous la patte. »
C'est ce qu'ils font depuis déjà quelque temps,
Il paraît même que ça va très-bien, principalement du côté de Fontainebleau.
Oui, mes bons patriotes,
Le Père Duchêne a lu ce matin dans les feuilles avec bougrement de satisfaction :
Qu'on cognait dur sur les gueules des roussins, dans les environs,
Et que les sacrés gendarmes recevaient tous les jours des paysans des piles un peu distinguées,
A cause de la question du ravitaillement.
Bonne affaire ! s'est dit le Père Duchêne.
Bonne affaire ! ça se détraque !
Foutriquet n'en a plus pour longtemps !
Voilà qu'il est lâché par les citoyens soldats,
Par les citoyens habitants des grandes villes,
Pas les citoyens paysans.
Il ne reste donc plus avec lui que les citoyens jean-foutres.
C'est-à-dire que décidément le gouvernement Versailleux ne s'appuie plus sur aucune partie de la Nation,
Fût-elle la plus ignorante,
Et qu'il ne trouve plus pour le soutenir que deux ou trois centaines d'intrigants isolés, sans force politique et sans valeur morale,
Ce qui fait que le Père Duchêne se fout de lui comme d'un clou,
Et qu'il le considère comme définitivement tombé dans la mélasse.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 57. UN SOU N° 57.



22 Floréal an 79.

LE GRAND APPEL

DU

PÈRE DUCHÊNE

Aux citoyens membres de la Commune, pour qu'ils s'occupent moins de leurs personnes et davantage de la Cité ;

Avec sa déclaration par rapport à lui-même ;

Et son allocution aux gardes nationaux de Paris.

Les temps sont proches,
Et les grandes heures de la Révolution vont sonner.
En haut les cœurs,
Et en avant !
Belleville est désert,
Les citoyennes inquiètes, mais résolues, attendent,
Les hommes sont au feu !

Ah! le Père Duchêne est profondément ému dans ses entrailles, car il sent que le moment décisif de la lutte ne va pas tarder,

Et il sait que la Révolution a besoin de toutes ses forces, de tout son courage, de toute son énergie, pour triompher!

De grandes fautes ont été commises,

Mais rien n'est perdu,

Et la situation n'est pas compromise, foutre!

Mais ces fautes ont été commises,

Et, nom de dieu! il faut les réparer!

Il n'y a que ça!

Quand on a fait une boulette, il ne s'agit pas d'y aller par quatre chemins et de chercher midi à quatorze heures; il faut marcher franchement, carrément, réparer la bêtise et regagner le temps perdu!

Ah! foutre!

Il ne s'agit pas de s'amuser à la moutarde!

Le fort d'Issy est-il pris?

Le fort d'Issy n'est-il pas pris?

Le Père Duchêne lui-même n'en sait rien!

Mais ce qui est certain,

C'est qu'hier, pendant un nombre d'heures restreint peut-être, le drapeau tricolore y a flotté!

Mais qu'importe!

Le Père Duchêne a déjà dit que le fort d'Issy n'était pas une position d'une importance capitale,

Et qu'au fond cela était à peu près indifférent qu'on eût ou qu'on n'eût pas cette motte de terre!

Mais ce qui n'est pas indifférent, citoyens,

C'est que la Révolution,

C'est que le principe de la Révolution éprouve une atteinte,

Et que l'idée qui fait notre force reçoive une blessure!

Le Père Duchêne est un bon bougre qui n'entend pas de cette oreille-là,

Et c'est pour cela qu'il ouvre si bien l'œil sur les mouchards, sur les calotins et sur les bonapartistes.

Eh bien! citoyens!

Toutes ces tergiversations, toutes ces questions de personnes qui se soulèvent à chaque instant, alors qu'il est question du salut de la Cité,

Tout cela fout un grave préjudice à la Révolution.

Et vous, citoyens membres de la Commune,

Soyez bien persuadés que si nous n'avons pas encore totalement triomphé, vous en êtes un peu responsables,

Et que nous avons le droit de nous en prendre à votre faiblesse, à vos doutes, à votre manque de foi dans la Révolution!

Nous avons fait la plus grande insurrection dont il soit parlé dans l'histoire des hommes,

Nous avons fait, sans chefs, la plus grande œuvre populaire connue, et cela par la seule force, intelligente et massive, de la collectivité,

Nous avons fait, cette fois, non pas une révolution instinctive, mais une révolution voulue, sue, préparée de longue main, et certaine dans son but comme dans ses moyens et dans son principe:

LA RÉVOLUTION SOCIALE,

C'est-à-dire la Révolution du travail contre le parasitisme, de l'outil contre le capital, de la liberté industrielle et commerciale contre le monopole et contre la banque!

Et après cette œuvre colossale,

Après cette œuvre, qui n'est plus, comme celle de 1789, le cri inconscient de la douleur soufferte par l'humanité depuis son apparition sur la terre,

Mais bien la proclamation des revendications du travail, la déclaration des exploités, la sommation des prolétaires ;

Après cette œuvre,

Nous avons voulu soutenir la plus grande guerre civile qu'il y ait eu depuis que la France est France!

Nous l'avons voulue, cette guerre,

Et nous la voulons !

C'est pour cela qu'il faut que nous élevions nos cœurs,

Et que les patriotes regardent au-dessus du flot des hommes la lumière de la Révolution qui se lève sur l'horizon !

Il faut que tout malentendu cesse,

Et qu'au moment où toute la Nation vient à nous,

Au moment où toutes les cités de France veulent se fédérer avec nous,

Nous montrions l'exemple de la concorde, de l'union et de la valeur républicaine !

Oui, nous voulons la guerre !

Nous la voulons acharnée, implacable, à outrance,

Et il faut que de cette lutte l'un des deux partis sorte broyé !

Voilà ce que nous voulons!

Qu'est-ce que cela nous fait à nous d'être brisés, d'être anéantis, de disparaître dans la nuit, dans la tempête et dans l'oubli :

La Révolution ne peut pas mourir, et cela suffit!

Eh foutre !

Voilà pourquoi le Père Duchêne dit ;

Périsse notre nom, périssent nos personnes ; mais que l'Idée vive, et que la Cité soit sauvée!

Qu'importent nos individualités,

Et qu'est-ce que la Révolution a à faire de nous?

En commençant sa feuille le Père Duchêne a fait le sacrifice de sa vie,

Et plus que de sa vie,

De sa réputation et de son honneur !

Qu'est-ce que cela lui fait qu'on le calomnie, qu'on le houspille, qu'on le haïsse, qu'on le menace de mort, qu'on le maudisse et qu'on le couvre d'injures et d'anathèmes !

Il marche droit à son but,

Et quand ses ennemis l'insultent, fort de sa conscience, il a le droit de répondre comme Blanqui :

« Ils s'acharnent contre moi parce qu'ils savent bien que toutes leurs flèches empoisonnées doivent passer à travers mon corps pour aller atteindre la Révolution ! »

Aussi le Père Duchêne marche droit!

Il sait où il va,

Et il ira !

Parce qu'il veut la guerre ;

Et la grande guerre,

Celle que fait le Peuple de Paris :

Le combat pour l'existence!

La guerre, la guerre, la guerre !

Il n'y a que ça !

Autant nous aspirons à l'étreinte cordiale des départements, autant nous repoussons toute conciliation avec Versailles, avec les gredins. les lâches

let saltimbanques, les misérables et les assassins qui se qualifient : Assemblée nationale !

Oui, la guerre !

Que l'homme qui est chargé de la guerre ait pleins pouvoirs,

Voilà ce que le Père Duchêne a toujours demandé,

Et ce qu'il demandera toujours !

Et ! que lui importent les individus !

Il est bien question d'individus !

Il est question de la Cité,

Et il faut vaincre,

Et la Commune a le devoir de vaincre,

A ce point,

Que si elle mettait dedans les citoyens qui se sont fiés à elle, les patriotes auraient non par vengeance, mais par conscience, le devoir absolu de les fusiller sans distinction de personnes !

Il faut vaincre !

Vaincre avec n'importe qui !

Mais vaincre !

Ah ! prenez donc qui vous voudrez,

Gens de la Commune,

Le Peuple n'y tient pas.

Prenez celui que vous voudrez,

Le premier venu, pourvu qu'il soit honnête et capable,

Et on vous bénira !

Songez seulement que le sang du peuple fume déjà sur vos mains, et qu'il crie contre votre faiblesse, — votre lâcheté peut-être !

Voyons, soyez dignes de la situation,

Faites le sacrifice de vos existences,

Et quand vous aurez jeté derrière vous le fardeau des mesquines préoccupations personnelles, vous marcherez, libres et fiers, à la victoire !

Faites-le, citoyens membres de la Commune,

Il est temps !

Le sacrifice de vous-mêmes peut seul racheter vos erreurs et vos fautes !

Et vous, ô patriotes, aux armes !

On a été trop faible jusqu'ici !

On n'en a que trop pris à son aise !

On n'en a que trop fait à sa tête !

En route,

Et au combat !

Ce n'est plus ici pour un souverain, pour la gloire et pour la dynastie que vous vous battez,

C'est pour vous-mêmes,

C'est pour la justice, c'est pour le droit, c'est pour la liberté, c'est pour le bien-être !

C'est le combat de la Cité,

C'est le combat pour les franchises de la Ville,

Pour que vous puissiez y vivre heureux,

Pour que vous puissiez y administrer vous-mêmes vos affaires,

Pour que vous puissiez y régler vous-mêmes votre police, l'éducation de vos enfants, l'organisation de vos finances, votre travail, votre justice, votre liberté !

Aux armes donc !

Et toi, Révolution sociale, protége-nous de ton drapeau rouge !



INP. TALONS.

POTHIER.

Citoyens membres de la Commune,
Vous savez que le Père Duchêne a toujours été votre ami.
Il vous a bien quelquefois foutu par-ci par-là quelques coups de gueule,
Quand vous ne marchiez pas tout à fait à son idée,
Histoire de vous foutre un peu de cœur au ventre,
Et de vous encourager à bien faire.
Mais ça ne tirait pas à conséquence,
Attendu que si le Père Duchêne n'était pas content de quelques personnalités,
Au fond, ça ne changeait rien au principe.
Et le principe, nom de dieu !
Bien ou mal, c'est vous qui le représentiez.
Mais aujourd'hui, foutre !
Aujourd'hui, ça devient plus sérieux.
Vous ne vous contentez pas de vous écarter plus ou moins de la bonne ligne,
Vous lui tournez le dos tout à fait.
Et le Père Duchêne vous le dit, le cœur plein d'angoisses :
Il ne peut plus voir en vous, comme autrefois, l'espoir et le salut de la Révolution,
Attendu que vous venez de donner la preuve aujourd'hui même que vous n'avez :
Ni assez d'intelligence pour la comprendre,
Ni assez de courage pour l'accomplir.
Vous n'avez pas l'intelligence de la Révolution,
Car vous croyez avoir tout fait quand vous avez emprunté son vocabulaire,
Et vous prenez follement les grands mots pour les grands actes.
Vous n'en avez pas le courage,
Car vous reculez devant les responsabilités qu'elle vous impose.
Oui, foutre ! vous reculez !
Et vous reculez, parce que vous avez peur !
La preuve, c'est que vous appelez à votre secours le Comité central de la garde nationale.
La preuve, c'est que vous paraissez prêts à abdiquer entre ses mains,
Et que vos ennemis disent déjà dans tous leurs journaux que c'est un fait accompli.
Citoyens membres de la Commune, le Père Duchêne vous en conjure,
Revenez à vous,
Triomphez de cettte défaillance,
Ou, tonnerre de dieu ! vous serez de bien grands criminels.
Le Père Duchêne sait qu'il n'y a pas encore grand mal de fait,
Et qu'il n'y a pas de raison pour voir les choses en noir.
Le vieux bougre a des renseignements.
Il sait que si à Paris ça ne marche pas comme sur des roulettes,
A Versailles ça ne va pas du tout.
Il sait que petit Thiers est dans un sacré pétrin,
Et que même il ne s'en cache pas.
Au point qu'il avoue aux jean-foutres qui l'entourent,
Que si dans huit jours la guerre n'est pas finie,
C'est une affaire foutue pour lui.
Le Père Duchêne sait tout ça ;

Mais il dit que ça n'est pas une raison pour s'endormir sur le rôti,
Et que si vous étiez des hommes, vous sauriez profiter de la faiblesse de votre adversaire,
Tandis que vous ne savez que l'imiter,
Ce qui prouve que vous êtes aussi couillons que lui, citoyens membres de la Commune.
Cependant il n'y a encore rien de perdu.
Et il est encore temps pour vous de bien faire.
Mais si vous ne voulez pas que notre Révolution meure,
Et qu'elle meure étranglée par vous,
Il faut absolument que vous vous décidiez à regarder la situation en face,
Et que vous envisagiez toute l'étendue de vos devoirs.
Le brave peuple de Paris vous a foutu le pouvoir entre les pattes,
Ce n'est pas pour que vous le laissiez tomber par terre.
Si vous ne vous sentiez pas assez de force pour le porter,
Il ne fallait pas le prendre.
Maintenant que vous l'avez,
Il ne vous est pas permis de le repasser à d'autres.
Songez-y bien, nom de dieu!
Abdiquer c'est trahir :
Ainsi donc, il n'y a pas de Comité central qui tienne!
Ce pouvoir-là a pu avoir sa raison d'être à un moment donné.
Il n'existe plus, maintenant que le Peuple en a consacré un autre !
Et s'il ose se dresser en face de vous,
Imposer son concours,
Ou seulement émettre la prétention d'exister à côté de celui de la Commune,
Vous devez le briser comme verre.
Vous n'avez pas le droit de traiter avec lui,
De lui faire des concessions,
De lui tailler sa part,
Et si vous le faites, le Père Duchêne vous le répète encore :
C'est que vous n'avez ni l'intelligence ni le courage de la Révolution,
C'est que vous reculez devant les responsabilités.

Les jean-foutres font toujours rire le Père Duchêne !
Et pourtant, nom de nom ! ça n'est pas le moment de rire,
Aujourd'hui que le canon tonne toujours et qu'il faut à toute fin que ça crève d'un côté ou de l'autre,
Ça ne sera pas fini sans cela !
Malgré tout ça, le Père Duchêne rigole encore, parce qu'il est sûr de la victoire,
Parce que il faut bien qu'elle reste un jour ou l'autre à la Révolution,
Et ça sera cette fois-ci,
Ou le Père Duchêne veut y perdre son nom !
Voilà-t-il pas qu'aujourd'hui encore, ce gros jean-foutre de Picard est monté à à la tribune boire sa chopine d'eau sucrée,
Et s'est mis à déblatérer contre nos bonnes villes de province, qui ont foutu drs protestations au nez de cette sacrée assemblée de mouchards et de calotins !

On réprimera ces « tentatives criminelles »!
Voyons! n'est-ce pas fait pour rigoler, tout ce que disent ces jean-foutres?
Toujours la même chose!
La « poignée de factieux! »
L'« infâme drapeau rouge! »
La « lie du ruisseau », et toutes sortes d'aménités de ce genre!
Voyons, patriotes, tout ça c'est vraiment de la pure rigolade!
Et à propos de quoi?
Les bonnes villes de province qui voient foutre bien qu'on les fout aussi dans la mélasse,
Et qu'elles vont être à leur tour fourrées dans la moutarde par les jean-foutres qui ont déjà trahi la Cité,
Se sont foutus dans l'idée de réunir leurs délégués à Bordeaux,
Afin d'y chercher la meilleure façon d'en finir avec les jean-foutres,
Et les foutre à la porte, si faire se pouvait, en venant au secours de Paris!
Eh bien! le jean-foutre Picard, appuyé par le jean-foutre Favre et tous les autres jean-foutres, les a traités de factieux, de criminels, etc.
Imbéciles! vous êtes donc totalement fous!
Le Père Duchêne croit, parole d'honneur, que ces crétins-là veulent ramener badinguet!
Vraiment, est-ce qu'on peut croire autre chose?
Ah! ils le ramèneront, foutre!
Ils le ramèneront,
A moins que les patriotes ne s'y opposent,
Ce qui sera, nom de dieu!
Et le Père Duchêne, donc!

Ah! nom de dieu!
En voilà un bon bataillon que le 248e.
Et foutre! le Père Duchêne était bougrement content, quand en passant hier sur la place de l'Hôtel-de-Ville,
Il a vu le citoyen Longuet, le membre de la Commune, un ami du Père Duchêne.
Qui lui adressait une allocution bougrement patriotique,
Et qui, nom de nom! coupait bougrement dans les ponts du Père Duchêne!
Ah! les bougres, ils étaient crânes?
Car, nom de dieu! ils revenaient d'Issy, où ils s'étaient bougrement bien battus pendant huit jours!
Ah! si tous les patriotes avaient fait comme eux!
Si tous les sacrés calotins qui nous foutent dans la mélasse depuis plus de vingt ans,
Prenaient, eux aussi, le fusil en main comme les patriotes,
Et faisaient le coup de feu contre les roussins,
Nom de dieu! ça marcherait autrement!
Car, il ne faut pas se le dissimuler, patriotes, ça ne va pas tout à fait comme ça devrait aller!

Le sacré drapeau tricolore flotte sur le fort d'Issy !

Mais, nom de nom ! faut pas pour ça que les bougres se figurent que nous sommes dans la moutarde !

Nom de dieu, non !

Ça va marcher rondement, à ce qu'on dit !

Les fédérés ne se laissent pas décourager pour si peu !

Quoi ! le fort d'Issy !

Eh bien ! après ?

Quand il serait pris !

On sait bien que c'est pas grand' chose,

Et qu'il n'y a plus guère qu'un tas de décombres !

Les cassemates sont crevées,

Il n'y a plus rien !

Et quand on voudra foutre les Versailleux à la porte de là-dedans, ça ne sera pas plus malin que ça.

Arrivent deux ou trois bataillons comme le brave 248e.

Et puis on verra un peu !

Le 248e, il est du cinquième !

Et il va bien, celui-là, le quartier du Panthéon !

Il se souvient qu'on a souvent remué des pavés sur cette vieille place !

Ce sacré arrondissement-là, on dirait qu'il veut un peu se remonter dans l'estime des révolutionnaires !

L'autre jour, c'était le 151e !

Un brave bataillon aussi,

Qui, foutre ! a bougrement payé sa dette contre les roussins.

Allons, allons, nom de nom, faut que ça marche !

Et ça marchera, allez !

Malgré toutes les sacrées moutardes de calotins où es jean-foutres voudraient nous mettre !

Ça marchera, vous dit le Père Duchêne !

Et ferme !

On va reprendre Issy, mille tonnerre !

Mais pour ça, il faut que tous marchent !

Faut que les décrets soient exécutés,

Que pas un jean-foutre ne puisse se sauver !

On a l'œil là-dessus !

Et tout grand ouvert !

C'est ton affaire, citoyen délégué à la sûreté générale.

S'il y a des bougres qui foutent le camp, tu en es responsable !

Allons, nom de dieu ! que tous les patriotes fédérés fassent comme le brave 248e.

C'était l'ancien bataillon du Père Duchêne.

Et le bon bougre de commandant, le citoyen Henri Régère, est un de ses bons amis,

Il ne faut pas non plus que le Père Duchêne oublie une chose :

Il a remarqué là une bonne patriote, la cantinière du 248e, qui avait le bras en écharpe,

Foutre ! ça lui a bougrement fait plaisir.

Et le 248e est un brave bataillon !

Faut que tous aillent comme ça, foutre !

Et la Commune sera sauvée !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 58. UN SOU N° 58.



23 Floréal an 79.

LE GRAND DISCOURS

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur la morale révolutionnaire, et le but qu'elle se propose, avec les moyens pour y arriver,

Et sa grande déclaration sur la situation militaire.

CITOYENS,

Les jean-foutres ne seraient pas fâchés de faire croire aux pauvres bougres des départements que les fédérés sont des canailles et des propres à rien,

Et que dans la Cité on ne se doute pas de la morale !

Foutre !

Il ne faut pas qu'on croie cela, et c'est précisément pourquoi le Père Duchêne veut faire aujourd'hui sa grande déclaration de principes au sujet de la morale dans la Révolution,

Car la Révolution a sa morale,
Et sa morale particulière,
Voici pourquoi :
La Révolution a sa morale,
Parce que la Révolution n'est autre chose qu'un acte produit par la déduction logique des revendications du prolétariat.
Ce qui fait la force des révolutionnaires,
Ce qui leur donne cette foi, cette tranquillité, cette certitude, cette sérénité dans la vie, cette impassibilité devant la mort,
C'est la Logique,
C'est le sens exacte du droit,
C'est la rectitude du jugement.
Une fois qu'on a COMPRIS, rien n'y peut plus faire,
Et quoi que vous fassiez,
Quelque crainte et quelque amour de vous même que vous ayez,
Il faut marcher :
Le Père Duchêne l'a dit il y a quatre-vingts ans :
« Une fois que nous avons vu la lumière, on a beau nous crever les yeux, nous gardons éternellement le souvenir du soleil. »
La Logique,
Tout est là !
Et pour marcher droit, il suffit de savoir où l'on va,
Et de ne pas prendre le chemin deCharenton pour le chemin de Damas.
Malheureusement nous sommes peu instruits encore,
Nous avons eu peu le temps de développer notre cerveau,
Et ce n'est pas, ô citoyens, après avoir travaillé douze heures par jour et bu chopine après ces douze heures ;
Ce n'est pas ainsi qu'on arrive à la connaissance de ses devoirs,
Ce n'est pas ainsi qu'on se possède,
Et qu'on a la conscience de ce qu'on peut, de ce qu'on doit et de ce qu'on aime !
Non !
Il faudra plusieurs générations d'hommes,
Avant qu'on sache bien ce qu'il faut,
Ou du moins pour que chaque citoyen le sache !
La Révolution, citoyens, voici ce que c'est :
La Révolution c'est la révolte de celui qui n'est pas et qui veut être, — c'est la revendication de ceux qui se sentent le droit d'être quelque chose et qui ne sont rien, — qui sont le travail et qui savent que le parasitisme est tout, — c'est tantôt la lutte obscure de la faim des travailleurs contre le ventre plein des paresseux, — tantôt la bataille au grand jour !
Qu'importe la nuit ou le soleil pour le combat !
Du moment qu'on sait pourquoi le combat !
Du moment qu'on sait pourquoi on lutte !...
Tout est sauvé,
Pour peu qu'on ait un peu de rectitude dans l'esprit !
Pour peu qu'on veuille — comme le veut la Révolution — être soi, vivre de sa vie en travaillant, n'avoir droit qu'à ses œuvres, mais à toutes ses œuvres, et ne jouir que de sa propre liberté, mais à la condition de mourir plutôt que de la perdre !
Une fois qu'on a bien ce sentiment-là, citoyens,
Rien ne peut plus nous émouvoir,
Mais c'est cette toute petite chose — la plus grande qui soit sur la terre — qu'il faut bien se coller dans la boussole !

Sans cela, rien, rien, rien !
Et c'est parce que vous n'avez pas eu encore ce sentiment,
O prolétaires,
Que vous n'avez jusqu'ici rien été !
Oui, c'est pour cela,
Et non pour autre chose !
Savez-vous pourquoi la bourgeoisie est quelque chose aujourd'hui ?
Savez vous pourquoi le paysan est quelque chose ?
Parce qu'il y a quatre-vingts ans, le paysan et le bourgeois ONT AGI !
Parce qu'ils se sont battus !
Parce qu'ils ont donné la formule de leur force et de leur capacité !
Parce qu'ils ont voulu être !
Et vous, travailleurs des villes,
Vous, vous n'êtes rien !
Il est vrai que vous êtes nés depuis peu de temps à la vie sociale ?
La féodalité de la terre a été brisée en morceaux par 89.
Mais la vôtre ?...
La vôtre, travailleurs des villes, n'avait pas à être brisée,
Car elle n'existait pas !
La vôtre est de date récente,
La vôtre a surgi avec la machine,
Et c'est dans les engrenages de la machine qu'on jette la santé de vos emmes et les membres de vos enfants !
Pourquoi ?
Dites-le donc !
Et faites votre Révolution !
La propriété a été broyée par 89,
Le capitalisme sera broyé par 71.
C'est la Révolution contre la machine que vous ferez,
C'est la Révolution du travail industriel,
Comme en 89 c'était la Révolution du travail agricole !
Pourquoi ferez-vous cette Révolution !
Pour remplacer les industriels?
Pour prendre la place de quelqu'un ?
Non !
Pour vivre !
Pour vivre, vous, vos femmes, vos enfants, les vôtres !
Voilà tout !
Et c'est bien simple !
Et c est pourquoi le Père Duchêne appuie toujours sur ce point :
Le combat que vous combattez, c'est LE COMBAT POUR L'EXISTENCE !
Figurez-vous bien cela, ô patriotes,
Figurez-vous bien cela, et soyez logiques, une fois que vous vous le serez figuré !
Une fois que vous saurez bien pourquoi vous devez vous battre,
Vous vous battrez,
Et vous agirez comme le grand citoyen de Lyon qui a trouvé la sublime devise :
VIVRE EN TRAVAILLANT, OU MOURIR EN COMBATTANT !
Toute la morale est là, patriotes,
Parce que là est toute la logique !
Du moment que vous admettez qu'un homme a le droit de manger, vous êtes révolutionnaire ;

Et ceux qui sont contre la Révolution ne font tout simplement que déclarer que :

Des hommes ont le droit d'en faire mourir d'autres de faim !

Soyez logiques,

Et affirmez, non par la parole, mais par l'action, que vous avez le droit de manger !

Le Père Duchêne est un vieux lapin qui s'y connait,

Et il dit que la logique et la morale, c'est la même chose,

Attendu que la logique, c'est ce qui fait qu'on suit sa loi, qu'on se conforme à sa loi,

Et que tout homme qui est logique fait tout ce qui sert sa liberté, sans gêner celle des autres.

Soyez donc logiques, ô patriotes,

Et vous surtout, ô citoyens membres de la Commune !

Soyez logiques !

Soyez logiques avec le but que vous poursuivez, qui est et qui doit être la vie pour tout le monde !

Et combattez les ennemis de tout le monde, les infâmes, les traitres, les monopoleurs, les capitalistes, les agioteurs, les exploiteurs !

Le Père Duchêne est très logique,

Aussi ne reculerait-il devant rien, une fois qu'il croirait servir la cause qu'il défend, — que, par conséquent, il croit la bonne :

Le Principe, la Justice, le Droit,

Il n'y a que ça.

Et tout le reste est de la carotte,

Et c'est le principe seul qu'il faut servir !

Donc, le Père Duchêne, lui, n'aurait pas d'hésitation, et s'il était nécessaire au salut de la Cité de faire les sacrifices les plus terribles, il n'hésiterait pas un instant parce qu'il sait à quoi s'en tenir, et que pour lui les hommes sont des faits dans l'histoire de l'Humanité et n'ont pas plus d'importance que des faits !

Le Père Duchêne est parfaitement d'accord avec lui-même quand il dit :

« Périssent mon nom, ma mémoire, ma réputation et ma personne, pourvu que la Révolution soit sauvée et la Cité victorieuse ! »

Et c'est pour cela qu'il fait si bon marché des individus !

Et c'est pour cela qu'il n'hésiterait pas un instant à demander la tête de son meilleur ami, s'il croyait cette tête utile à la cause révolutionnaire !

Foutre !

C'est bien le moins quand on est résolu à mourir pour son parti, qu'on n'ait pas de tendresse pour les autres !

En avant donc, et pas de pitié !

Pas de pitié pour les jean-foutres, pour les imbéciles, pour les lâches !

Mais c'est précisément pour cela,

Citoyens membres de la Commune,

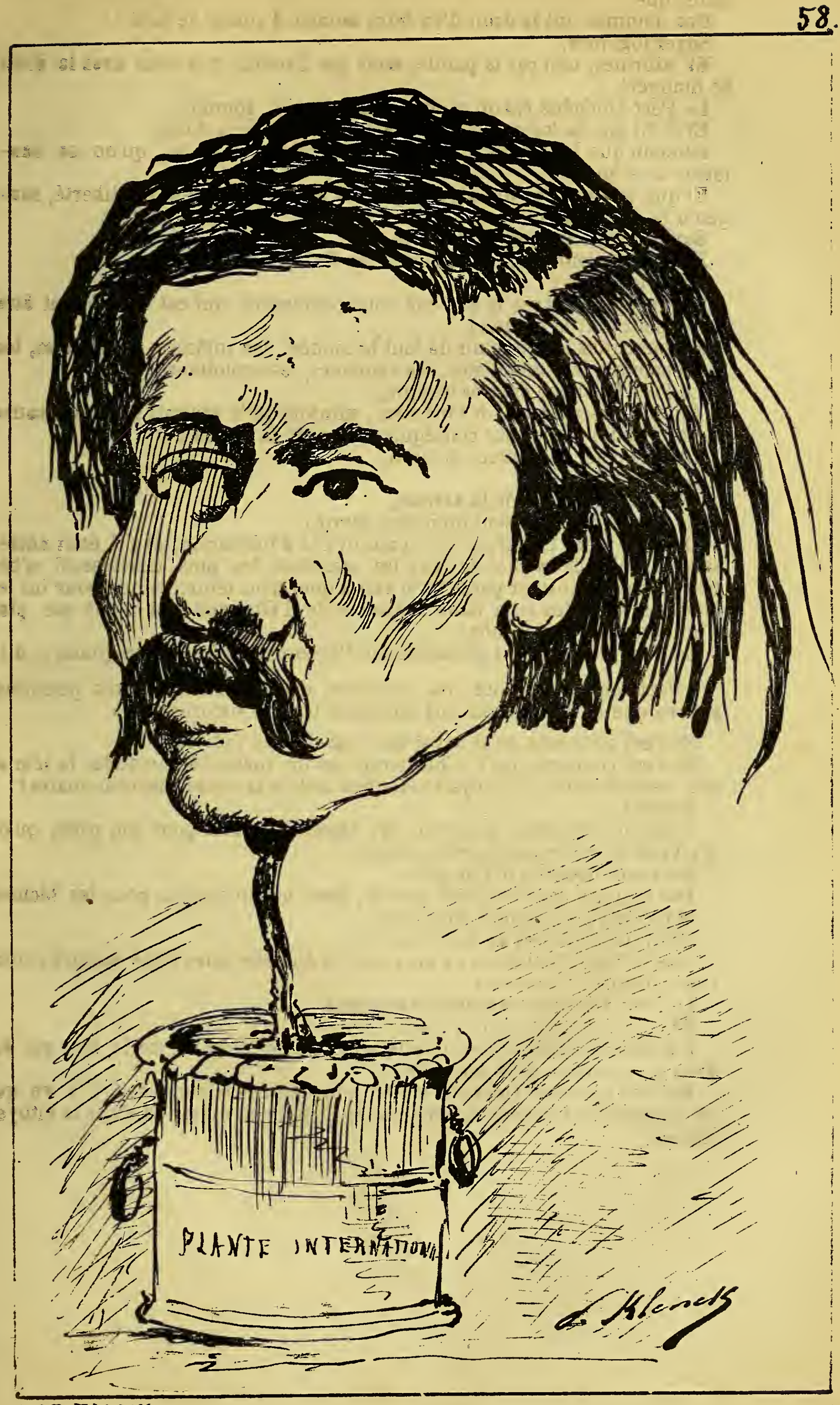
Que le Père Duchêne a vu avec tant de douleur votre sotte mesure contre l'ex-délégué à la guerre !

Le Père Duchêne se trompe rarement,

Et les patriotes le savent bien.

Les patriotes savent bien que le vieux a l'œil et qu'on ne le fout pas dedans plus souvent qu'à son tour !

Eh bien ! le Père Duchêne a été profondément triste quand il a vu que vous cherchiez à cacher la situation au Peuple en foutant dedans le citoyen Rossel.



IMP. TALONS.

CHAMPY.

Et, remarquez-le bien, le Père Duchêne ne tient pas plus au citoyen Rossel qu'à un autre ; il l'a assez répété.
Mais il voit que vous vous enfoncez dans la moutarde,
Et que vous êtes faibles,
Et que vous n'osez rien faire,
Et que vous avez peur des gens qui le disent !
Le Père Duchêne le sait bien.
Et même il est venu ce matin des patriotes lui dire que vous aviez peur de lui,
Et que vous lui en vouliez bougrement!
Le Père Duchêne les a rassurés,
Et les a persuadés qu'ils se trompaient :
Car le jour où le journal du Père Duchêne ne paraîtra plus, c'est que la Révolution sera foutue ! et que les patriotes pourront préparer leurs paquets pour Cayenne !
Voyez pourtant ce que vous faites croire aux esprits faibles !
Et combien vous êtes coupables !
Car vous parlez beaucoup, et vous faites presque autant de menaces que de décrets, ce qui fait qu'on vous hait et qu'on ne vous craint pas.
Imbéciles !
Vous ne comprenez rien !
Vous n'avez plus le sens de la Révolution !
Et si le Peuple n'était pas là, il y a longtemps qu'on ne se souviendrait même plus de ce que c'est !
Ah ! faiseurs de sottises, qui ne comprenez pas que pour faire une montre il faut un horloger, et qui croyez échapper au mépris et à la vengeance du Peuple en envoyant le citoyen Rossel, comme un bouc chargé des péchés d'Israël, dans le buisson de feu des soupçons de la Cité,
Faiseurs de sotises,
Vous en avez trop fait !
Il n'est que temps que vous les répariez,
Le Père Duchêne aime le citoyen Delescluze,
Et l'appuie,
Et le soutiendra,
PARCE QU'IL EST LE DÉLÉGUÉ A LA GUERRE,
Mais malgré toute sa bonne volonté, le citoyen Delescluze est insuffisant, car il ne sait rien du métier.
En 93-94, Carnot n'était pas seulement un bourgeois, il était aussi officier supérieur du génie,
Et le citoyen Delescluze n'est pas officier supérieur du génie !
Réparez vos sottises, encore un coup, vous dit le Père Duchêne !
Avant-hier soir, à dix heures, à l'heure où vous faisiez courir le bruit que le citoyen Rossel avait passé à Versailles,
Le citoyen Rossel venait apporter lui-même au Père Duchêne une lettre qu'il a en poche et où il expliquait tout ce qui s'était passé depuis la veille jusqu'au moment de son évasion,
Et où il dit :
« *Je suis ici près : je n'ai qu'un coup de pied à donner pour rentrer à Paris et n'ai qu'une préoccupation, la défense.*
» *Si on me juge, je cite comme témoins à décharge tous les généraux de la Commune et tous les membres de la Commission de la guerre.*
» *Les employés et officiers du ministère me sont malheureusement très-attachés. Tâchez de leur faire savoir que j'ordonne qu'ils restent à leur poste.*

« LA DÉFENSE NE REPOSE EN CE MOMENT QUE SUR LE PEUPLE ! »

Allons !
Ne persistez pas !
Ne faites pas dire ce qu'on dit déjà : que vous avez eu peur de la vérité, et plus encore, de la Révolution — car vous n'avez ni dit l'une, ni fait l'autre !
Assez, nom de dieu, assez !
Laissez le citoyen Delescluze à la guerre comme délégué civil ;
Mais il y faut aussi, et surtout, le délégué militaire !

Et maintenant, citoyens membres de la Commune !
Parlons en à notre apaisement :
Vous allez bien,
Et vous entrez dans une jolie voie !
Le Père Duchêne vous en fait ses compliments bien sincères.
Comme ça, vous avez décrété d'accusation le citoyen Rossel, ex-délégué à la guerre ?
Absolument comme vous aviez fait pour le citoyen Cluseret, son prédécesseur !
Le Père Duchêne est bien certain que vous êtes plus fiers de ce coup-là que si vous aviez foutu une pile aux Versailleux,
Et que vous vous frottez orgueilleusement les pattes en disant :
Hein ! nom de dieu !
Sommes-nous assez énergiques !
Tenez, citoyens membres de la Commune,
Le Père Duchêne regrette d'avoir à vous dire ça.
Mais vrai, vous lui faites pitié.
Vous savez bien qu'on ne lui monte pas le coup au vieux roublard,
Et que ce n'est pas lui qui est capable de confondre la rage maladive des impuissants,
Avec la virile énergie des forts.
Eh bien, nom de dieu ! faites donc un peu votre *mea culpa*,
Et tâtez-vous le pouls, mes bougres,
Et vous découvrirez que vous êtes bougrement plus malades que vous ne pensez — au moral s'entend.
Ah ! foutre ! c'est bien vrai ce que le Père Duchêne vous dit là.
Car hier vous ne vous conduisiez qu'en maladroits révolutionnaires,
Mais maintenant, c'est autre chose.
C'est comme ça que vous marchez, vous autres !
Voilà ce que c'est, citoyens membres de la Commune, que de ne pas regarder droit devant soi,
Et de ne pas inspirer tous ses actes de la saine et forte morale de la Révolution.

Aujourd'hui vous vous êtes, par votre faute, placés dans une impasse dont vous ne pouvez sortir

Que par une déclaration qui répugne à votre vanité,

Ou par un acte qui entache votre honneur.

Il faut que vous vous decidiez :

Soit à avouer que vous avez manqué à tous vos devoirs, en entravant l'action du délégué à la guerre, au lieu de l'activer,

Soit à commettre un crime en faisant passer pour traître un citoyen que vous savez innocent.

Et vous avez déjà choisi,

Car, hier, il y avait de mauvais bougres parmi vous qui essayaient de répandre le bruit de la fuite de Rossel à Versailles,

Et il y avait un lâche qui n'osant l'affirmer l'insinuait dans sa feuille.

Et foutre de foutre !

Ceux qui le disaient comme ceux qui l'imprimaient savaient bien qu'ils mentaient.

La vérité, maintenant, citoyens,

La vérité, c'est que vous faites semblant de croire que le bougre Rossel a trahi,

Parce qu'il a fait foutre sur les murs, sans vous consulter, l'affiche relative à Issy.

Foutre! il ne disait pourtant que la vérité!

C'est justement ça qui vous a dépiu, n'est-ce pas, citoyens?

Eh bien! le Père Duchêne trouve que vous aviez besoin de cette petite leçon,

Et que ce n'est pas mauvais qu'un bon bougre vous ait un peu fait voir comment il faut parler au Peuple.

Allez, citoyens membres de la Commune, ce n'est pas en dissimulant le résultat de vos faiblesses, que vous les réparerez.

Mais au fond, le Père Duchêne ne s'y trompe, ce n'est pas cette affaire là qui vous a foutu dans une si belle colère,

Vous saviez bien que le découragement n'était pas à craindre.

Et que les bons bougres de patriotes ne sont pas assez bêtes pour se faire illusion sur l'importance militaire de ce petit échec.

Ce qui vous a embêté, c'est la lettre,

La lettre qui vous montrait ce que vous êtes :

Faibles, hésitants, variables,

Sans critérium politique et sans homogénéité,

Doctrinaires mal à propos,

Révolutionnaires dans les petites choses et jamais dans les grandes,

Et surtout toujours prêts à délibérer, jamais prêts à agir.

Et pourtant vous aviez rudement besoin de ce coup de fouet,

Et il faut que vous soyez bougrement ingrats pour maudire la main qui vous l'a infligé.

Le Père Duchêne, qui n'est injuste envers personne, sait bien que la leçon vous servira, citoyens membres de la Commune,

Et que vous n'aurez plus maintenant besoin, pour marcher, d'une nouvelle exécution dans ce goût-là,

Parce qu'après tout, quoi que vaillent vos individualités,

Vous ne pouvez pas échapper à l'influence de cette immense force révolutionnaire qui se dégage de votre collectivité;

Mais le Père Duchêne aurait voulu que vous fussiez, dans cette circonstance, plus dignes de la Révolution et moins soucieux de vous-mêmes.

Il sait, au surplus, qu'il y a parmi vous quelques lapins sur qui le Peuple peut compter,

Et que vous faites d'assez bonne besogne quand vous voulez écouter ce qu'ils vous disent.

Voilà pourquoi le Père Duchêne, tout en vous parlant aujourd'hui un langage bougrement sévère,

Ne désespère pas de vous, et croit encore que le salut du monde sortira de l'œuvre commencée.

C'est déjà un bon signe que vous ayez choisi pour délégué civil à la guerre, le brave citoyen Délescluze.

C'est un vieux bougre qui ne se mouche pas du pied,

Et qui ne se laissera pas embêter par les tas de comités que vous avez été assez bêtes pour tolérer jusqu'ici.

Et par les fainéants à qui vous avez permis d'encombrer tous les vestibules.

Car le citoyen Delescluze est un lapin à qui on ne marche sur la patte,

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des **Enfants du PÈRE DUCHÊNE,** est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

—

Les bureaux de la *Sociale*, 16, rue du Croissant, sont ouverts tous les jours, de 2 à 6 heures du soir, à l'effet de recueillir les souscriptions.

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la cinquième série brochée de ses feuilles, numéros 41 à 50, au prix de 50 centimes, en son bureau de la rue du Croissant, 16.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 59. UN SOU N° 59.



24 Floréal an 79.

DEUXIÈME LETTRE

bougrement patriotique

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur la police,

Avec sa motion pour qu'il soit pris des mesures de rigueur contre les jean-foutres qui conspirent,

Et sa grande allocution pour que le Comité de salut public donne au peuple, comme témoignage de son civisme, des actes et des preuves.

Le Père Duchêne n'est pas un imbécile,
Ni un jean-foutre,
Et il sait parfaitement que les mauvais bougres s'agitent et que le bonapartisme les mène.

Oui,
Ce n'est plus de l'idiot Henri V, ni des foutriquets orléanistes qu'il est question,
C'est de badinguet !
Et ceux qui parlent d'un autre que lui sont des ânes qui n'ont pas un grain de sens politique !
Le misérable qui préside aux manœuvres de la réaction,
C'est le lâche de Sedan,
Lui seul !
Et il se remue, le jean-foutre,
Une belle affaire !
Foutre ! foutre !
Le Père Duchêne est bougrement en colère,
Car il savait bien que ce gredin avait bien du toupet,
Mais était-il permis au Peuple de lui en soupçonner autant :
Les scélérats sont toujours des sujets d'étonnement, et il n'est pas de miracle qu'ils ne puissent faire !
Aussi, ce qui fout si fort en rage le Père Duchêne,
C'est de voir que la police est mal faite,
Et qu'on se fout des declarations des patriotes, comme de l'an quarante !
Si nous sommes foutus dans la moutarde,
Ce sera la faute du délégué à la police,
Du citoyen Cournet,
Qui dort au lieu de travailler et doit passer tout son temps à boire chopine, puisque tous les roussins de badinguet font leurs coups dans Paris sans qu'on s'inquiète d'eux !
Ah ! nom de dieu !
Le Père Duchêne est un lapin !
Et s'il était préfet de police,
Il vous répond que ça irait bougrement,
Et au fond il faudrait ça !
Parce que tous les gens qui sont à la préfecture de police ne sont rien, ne font rien, ne veulent rien et se foutent du Peuple comme de l'an quarante.
On leur dénonce des complots,
Ils s'en moquent,
Et on conspire,
Et on se livre à toutes les manœuvres possibles,
Et la police assiste, les bras croisés, à ces infamies, alors que le Père Duchêne, s'il était quelque chose, ferait empoigner tous ces gaillards-là et vous les ferait fusiller comme des chiens !
Ah ! nom de dieu !
Ces bougres-là croient qu'ils peuvent tout faire pour que le Peuple a brûlé la guillotine,
Et ils se foutent de la Commune,
Et le Père Duchêne en a entendu l'autre jour, qu'en voyant passer un corbillard qui transportait des gardes nationaux morts pour la Cité, se moquaient du drapeau rouge et acclamaient les assassins de Versailles !
Et vous croyez que si le Père Duchêne était préfet de police, ou seulement quelque chose dans la police, il les aurait arrêtés,
Non !
Il leur aurait brûlé la cervelle sur place !
Car, nom de Dieu, il ne s'agit pas de blaguer,
Si vous n'êtes pas avec la Révolution,
Il faut le dire,

Et qu'on sache à quoi s'en tenir !
Et si on sait à quoi s'en tenir,
Il faut agir,
Et carrément,
Et n'avoir pas peur,
Et se foutre des sacrifices nécessaires comme d'une queue de poire !
Ah ! comme le Père Duchêne comprend bien ça,
Et comme il s'inquiéterait peu des responsabibilités que pourrait encourir sa personne;
Le Père Duchêne agirait selon le droit,
Et se conformerait au droit.
Et ferait fusiller les lâches, les coquins, les voleurs et les traîtres comme des chiens,
Parce qu'il se fout d'être fusillé, pourvu que ce soit pour avoir fait son devoir !
Ah ! nom de dieu !
Voilà ce que vous n'osez pas faire, citoyens membres du Comité de Salut public,
Voulez-vous que le Père Duchêne vous le dise ?...
Vous êtes tous des *lâcheurs*, comme on dit !
DES LACHEURS !
Et si vous n'aviez pas peur qu'on vous foute la réciproque,
Il y a longtemps que vous auriez fait table rase du vieil ordre de choses,
Et que vous auriez donné à la Révolution les satisfactions qu'elle demande !
Mais
VOUS AVEZ PEUR !
La vérité vraie,
C'est que vous ne manquez pas d'énergie,
Mais,
Que vous ne voulez pas vous compromettre,
Et que vous croyez que chaque tête que vous ferez tomber sera soldée par la vôtre !
Oui,
Vous voulez garder votre tête,
Et c'est pour cela que vous n'agissez pas !
Eh ! qu'est-cela nous fait, votre tête !
Fusillez !
Guillotinez !
Et que la Révolution soit sauvée !
La terreur, alors, dira-t-on ?
Oui,
La Terreur !
Imbéciles que vous êtes !
Qui veut la fin veut les moyens !
Et il suffisait de cinq cents têtes pour sauver cinq cent mille âmes !
Mais vous,
Vous avez peur,
Et vous ne ferez rien !
Tas de lâches que vous êtes !
Les Versailleux ont démasqué leurs batteries,
Le Père Duchêne aussi démasque les siennes !
Aux gens qui nous donnent les obus,
Nous pouvons donner les chassepots !

Aux coups de canons,
Les coups de fusil !
Et il faut que cela soit,
Et si cela n'est pas, vous êtes foutus,
Vous et nous !
Mais vous avez peur !
Et c'est pour cela que le Père Duchêne vous attaque !
Car, en ayant peur, vous êtes des gredins !
Il est si facile de ne pas se jeter dans la Révolution !
Vous pouviez être tous des nullités,
Tu pouvais, toi, Clément, rester teinturier !
Toi, Pindy, rester menuisier !
Toi, Amouroux, rester chapelier !
Toi, Arnould, rester imbécile !
Vous avez voulu être quelque chose ?
Eh ! tas de lâches, soyez donc quelque chose !
Vous êtes des imbéciles !
Oui,
Des misérables !
Rien que cela !
Lâches comme des imbéciles !
Allons ! voyons !

Faites donc fusiller le Père Duchêne, qui vous insulte, qui vous brave, qui vous méprise, après n'avoir demandé qu'à vous aimer !

Faites-le fusiller !
Cela servirait peut-être à la Révolution !
Et on croirait à votre force !
Mais vous n'êtes rien,
Et vous êtes destinés à n'être rien !
Tenez,
Vous venez de faire arrêter Schœlcher !
Est-ce que vous le fusillerez !
Non !
Ce serait pourtant votre devoir !

Car le député d'une ville qui reste dans une Assemblée qui fait fusiller ses électeurs,

Qu'est-ce qu'il est !...
Et dire qu'on a donné à ce scélérat plus de cent mille voix !
Ah !
Grande Révolution !
A qui se fier !
Qu'on fusille ce gredin !

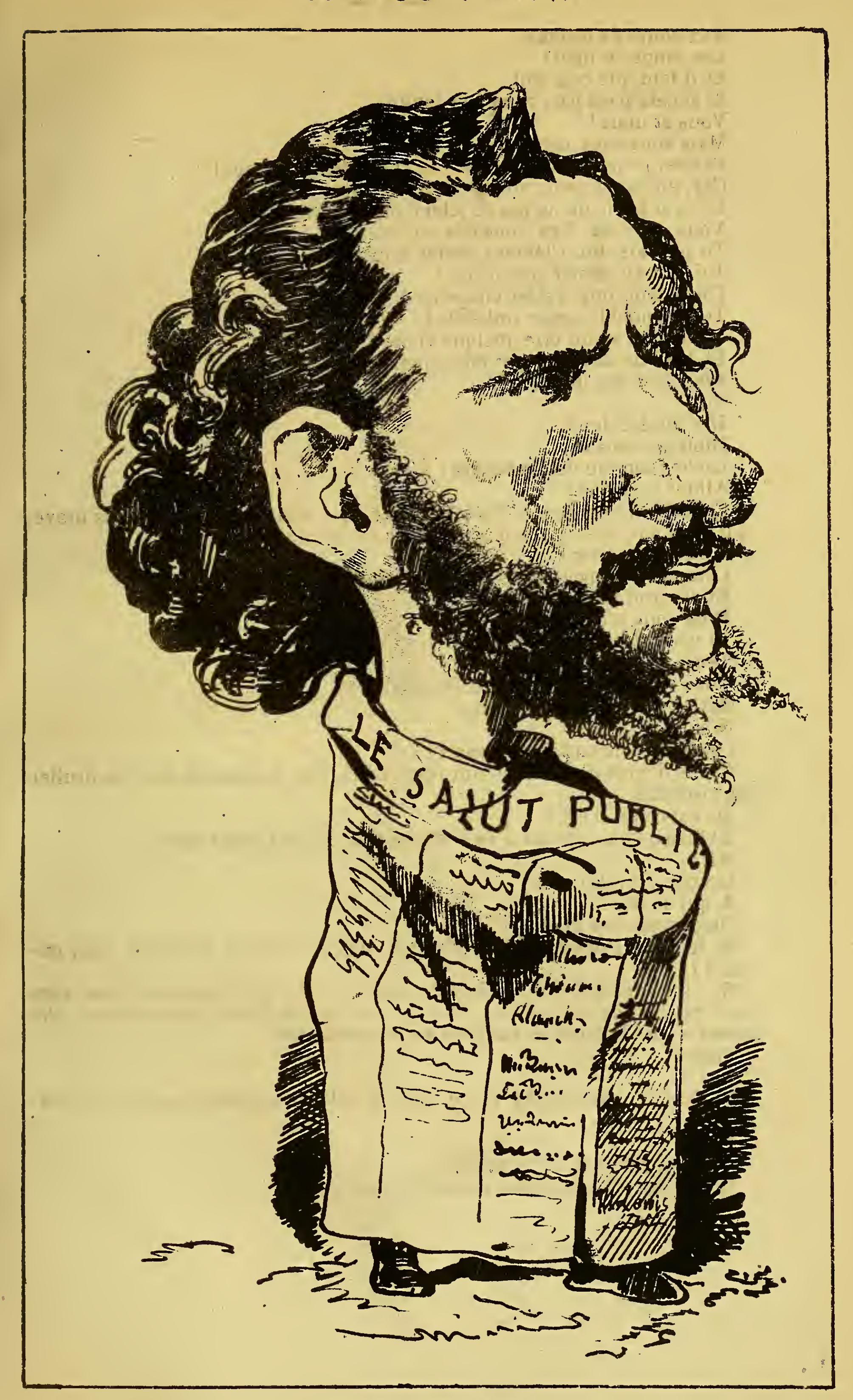
Si le Père Duchêne était quelque chose, ce serait fait dans cinq minutes !

Et vous avez fait dire, ô citoyens membres de la Commun, vous avez fait dire par vos journalistes officieux *que l'œil de Marat devait toujours être ouvert et que le déjeûner etait une vertu républicaine !*

Certes !
Oui !

Et c'est la plus grande vérité dont il faille se souvenir dans la vie politique !

Mais,
Ce n'est pas tout d'être défiant,
Il faut agir conformément à sa défiance !



MAROTTEAU.

Et vous ne faites rien !
Et quand vous agissez, votre action porte à faux,
Et le peuple ne sait jamais s'il doit s'en rapporter à vos manœuvres souterraines!
Ah! pauvres diables que vous êtes !
Pauvres lâches !
Pauvres esprits !
Vous traitez de traître le citoyen Rossel,
Et vous l'affichez!
Et vous n'avez pas même le cœur de donner au peuple de Paris les preuves de ce que vous dites !
Vous êtes des gredins !
Le Père Duchêne vous somme de donner vos preuves !
Donnez-les !
Ou alors c'est que vous ne les avez pas !
Si ce soir vous n'avez pas fourni vos preuves, le Père Duchêne déclare que vous êtes des imposteurs !
Si vous les fournissez,
Le Père Duchêne sera le premier à demander avec vous la tête de Rossel,
Sinon,
Il somme Rossel de venir le trouver !
Le Père Duchêne et Rossel se réfugieront à Belleville parmi les patriotes,
Et alors les citoyens de Belleville aviseront à prendre contre vous telles mesures qu'il appartient de prendre pour le salut de la Cité et de la Révolution !

Ah ! nom de dieu ! ils se battent crânement, les bougres qui s enrôlent comme francs-tireurs,
Et la Commune doit être bougrement contente d'eux !
Quand il s'agit de reprendre une barricade, les jean-foutres versailleux ne sont pas à leur affaire !
Foutre ! ce sont de rudes patriotes, que les francs-tireurs,
Et qui ne passent pas leur temps à coudre des galons sur leurs manches !
L'autre jour, c'était les *Tirailleurs de la Commune* qui foutaient à Issy une sacrée pile aux roussins,
Il y en a bougrement qui sont restés sur le pavé.
Ce sont des braves, ceux-là !
Et, nom de dieu ! faudrait être un jean-foutre pour dire que ces bougres-là ne se battent pas bien !
Aujourd'hui, ce sont les *Francs tireurs de la Bastille* qui ont donné le coup de chien !
Et ils ont à leur tête un rude lapin,
Le citoyen Landrieux !
Il y en a eu bougrement de tués dans ce bataillon-là!
Ah ! foutre ! ça a été éprouvé !
Et le capitaine adjudant-major a eu la tête cassée !

Mais c'était pour la Révolution, foutre!
Et : Vive la Commune !

Le Père Duchêne remercie ces braves qui se font tuer pour la Commune
Et il profite de cela pour dire à la Commune :
Il ne s'agit pas de blaguer, quand il y a tant de patriotes qui se font tuer pour toi. Nom de dieu ! des mesures énergiques. Et tout de suite !
Demain, ce sera le tour des *Enfants du Père Duchêne!*
Les jean-foutres auront beau dire !
Faut que ça craque !
Faut que la Commune active la formation des corps de francs-tireurs !
Ça fait beugrement du mal à l'ennemi, ces lapins-là !
Faut rien négliger pour ça !
Et si elle veut en croire le Père Duchêne, la Commune va s'en occuper activement.
Et elle peut être sûre d'avoir des bougres qui n'ont pas froid aux yeux !
Et avec les fédérés, et les francs-tireurs, nom de dieu! ça marchera.
On ne vous dit que ça!
Gare aux roussins!

Patriotes,
La situation est grave !
Et nous sommes aujourd'hui à deux doigts de notre perte,
Ou à la veille de la victoire !
Il ne faut pas se le dissimuler plus longtemps.
Le temps n'est plus aux atermoiements,
Aux compromis qui pourraient d'un coup nous foutre dedans.
Il n'y a plus qu'un objectif pour nous :
Nous devons vaincre !
Il le faut !
Le Père Duchêne n'a pas besoin de vous expliquer pourquoi il nous faut à toute fin être vainqueurs.
Il y a déjà deux mois qu'il essaie dans sa feuille de vous donner des conseils.
Et foutre! il n'a épargné personne, encore moins peut-être ses amis que ses ennemis !
Depuis ces deux mois que la Révolution est installée en permanence, et que le drapeau rouge flotte partout, le Père Duchêne ne vous a jamais mâché les vérités,
Et tant qu'on ne lui fermera pas la bouche,
Il ne les mâchera à personne!
A personne ! dut-il en perdre la peau !
La Révolution avant tout !
Il ne s'agit pas aujourd'hui de se passer la main sur le dos ! Ah ! foutre non !
Le Père Duchêne a cru hier — et il le croit encore aujourd'hui — qu'il faut à la tête des opérations militaires un bougre à poil, qui sache le maniement de l'artillerie, aie l'œil, et le bon, sur les marches et contremarches de l'ennemi, afin qu'il puisse les prévenir, et sauver aussi la vie des patriotes !
Que ce soit n'importe qui, pourvu qu'il soit capable ; mais, nom de nom, faut que ça soit un homme qui s'y connaisse !

Aussi, le Père Duchêne qui avait mis sa confiance dans le délégué à la guerre, le citoyen Rossel, a été bougrement peiné de voir qu'on le foutait dans la mélasse,

« C'est un traître ! » disent les uns.

Nom de dieu ! alors fusillez-le !

Voyons, oui ou non, est-ce vrai qu'il a trahi ?

Mais faut pas que ça traîne. On n'a pas le temps.

Ah ! patriotes, le Père Duchêne vous le dit :

C'est toujours la défiance qui nous a perdus ; le citoyen Rochefort vous le disait hier et il avait cette fois-ci bougrement raison.

La défiance et la division, deux choses qui ne peuvent pas exister l'une sans l'autre !

La compétition des pouvoirs, c'est la plaie !

Il y a là ce sacré Comité central, que le Père Duchêne peut bien aimer de tout son cœur en particulier,

Mais qu'il voudrait bien voir, malgré tout, foutre dans la moutarde pour ne plus se relever.

Que diable vient-il toujours foutre du bâtons dans les roues au citoyen délégué à la guerre?

De quel droit ?

Tout simplement parce qu'il s'appelle le *Comité central !*

Parce que le *Comité central* a fait la Révolution du 18 mars !

D'abord, mes amis, vous n'êtes plus ce même Comité central du 18 mars vous êtes tous, ou à peu près tous, renouvelés.

Le Père Duchêne croit que le Comité central, sauf un très-petit nombre de membres, ne se compose guère que des chefs de légion qui se sont à peu près nommés eux-mêmes.

Alors, foutre ! vous n'êtes que des subordonnés du délégué à la guerre !

De quel droit entrez-vous en compétition avec lui ?

Vous devez lui obéir, foutre !

Ou alors vous êtes passibles des peines réservées à ceux qui n'exécutent pas les ordres supérieurs !

Vous nous foutez dans la mélasse,

Et par des satisfactions ridicules d'amour-propre, vous allez peut-être perdre la Révolution !

Rappelez-vous que quand même vous auriez fait la Révolution du 18 mars, vous n'auriez aucun droit de la perdre !

Il ne nous faut pas trente-six dictatures !

Il en faut une, la seule qui ai raison d'être aujourd'hui,

Parce que seule elle a le droit de nous sauver !

La dictature de la guerre !

Sous le contrôle d'une commission civile !

Et pas de Comité central, de colonels, de généraux, de chefs de légion de ci ou de ça, qui passent leur journée à nous foutre des bâtons dans les roues.

Un seul maître : le délégué à la guerre !

Une seule ambition : celle de sauver la Révolution !

Il ne s'agit pas de se foutre des pots de fleurs dans le dos et des jarretières or autour des bras,

Il s'agit de conserver le drapeau rouge,

Et la Commune !

Pour être libres demain, il nous faut aujourd'hui obéir tous,

Et sans broncher !

Une chose qui préoccupe bougrement le Père Duchêne,
C'est ce qui se passe en province,
Et, foutre ! on ne peut guère avoir de nouvelles que par ces sacrées gazettes versailleuses, que la Commune a foutues à la porte d'ici,
Et qui, à cause de cela, et puis aussi surtout parce qu'elles sont bien forcées de suivre celui qui les paye,
Lui sont, foutre ! peu sympathiques,
Et tâchent de faire croire à leurs jean-foutres de lecteurs que la Commune va, sous peu de jours, être foutue dans la moutarde !
Ce qui aujourd'hui préoccupe dans une rude mesure les patriotes,
C'est le résultat des élections de province !
Dame ! si nos bonnes villes de province, parmi lesquelles plusieurs déjà ont essayé de faire leur Commune, ont voté pour les républicains,
Nom de dieu ! ça n'est pas fait pour plaire aux foutriquets,
Parce que ça leur montre clair comme deux et deux font quatre, qu'en province comme à Paris, on en a suffisamment plein le dos de ces jean-foutres qui bombardent comme de vrais Prussiens,
Et gobelottent à Versailles dans ce qu'ils appellent *les Réservoirs !* Un hôtel, quoi ! où on ne boit guère de chopines à seize ! Une boîte à jean-foutres et à aristos !
Faut les voir, entourés de leurs roussins, à tel point qu'un ami du Père Duchêne, qui est allé à Versailles, lui a assuré que pour un jean-foutre il y avait quatre roussins.
Dame ! tout ça a émigré. Et il y en avait une rude séquelle, allez !
Donc, les élections de province, ne coupent pas tout à fait dans les ponts de Foutriquet,
Ça n'est pas ça, quoi !
Liste démagogique, liste radicale, liste républicaine, tout ça, ça ne va pas aux jean-foutres !
Tout ça, c'est peu disposé à lécher les bottes de badinguet, ou de n'importe quel gueusard de prétendant !
La province se remue, aussi, se dit le petit foutriquet, faut que ça finisse. Donnons l'assaut,
L'assaut !
Allons, Foutriquet, vite, à l'assaut !
Pauvre vieux, tu es encore trop petit !
Nom de dieu ! les jean-foutres ici !
Patriotes, ça n'est pas possible !
Tous les jours, ces bougres-là disent qu'ils vont donner l'assaut !
Eh bien ! nom de dieu ! qu'ils essayent donc !
Nous verrons un peu !
Quand nous dirons que nous donnerons l'assaut, nous irons, nous. Et, foutre ! général foutriquet, tu n'auras qu'à bien te tenir ce jour-là sur ton cheval de bataille !
La Commune pourrait bien te tirer par la jambe,
Et elle a du biceps, la fille !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



25 Floréal an 79.

LA GRANDE JOIE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Parce que le délégué à la guerre commence à faire ce qu'on aurait dû faire dès le commencement;

Que les affaires vont rudement marcher,

Et que les lapins ne sont pas près d'être foutus, nom de dieu!

Aujourd'hui, par exemple, c'est une autre affaire que les jours précédents, et le Père Duchêne est bougrement content.

Ah! le bougre!

Il s'en est foutu, des chopines sur la conscience, une belle affaire,

Et il a rudement joué du gobelet hier soir!

Nom de dieu!

Il y avait longtemps que le bon bougre ne s'était pas fait une bosse, car depuis quelque temps les affaires n'allaient pas,

Et que, foutre! quand les affaires ne vont pas, le Père Duchêne ne fout pas beaucoup les pattes chez son marchand de vin,

Parce qu'il sait bien que ce n'est pas chez le marchand de vin qu'on arrive à résoudre les difficultés,

Et qu'il n'y a que les sots qui cherchent à noyer leur tristesse dans le liquide.

Oui, le Père Duchêne est comme ça!

Quand il est content, il boit chopine sur chopine,

Mais, nom de tonnerre,

Quand ça ne va pas,

Il n'est pas homme à s'amuser à la moutarde,

Et il se remue au lieu de lever le coude,

Ce qui vaut infiniment mieux,

A preuve que si, dans les affaires et la politique, tout le monde faisait comme lui, ça irait rudement mieux que ça ne va!

Foutre!

Après les embêtements,

Qu'on boive chopine,

Rien de mieux!... Mais après!

Pas de trop, eh! là-bas!

Mais suffisamment, quoi!

Suffisamment, oui.

Le Père Duchêne sait bien ce qu'il veut dire, nom de dieu!

Et les patriotes coupent bien dans ses ponts!

Or, voici pourquoi le Père Duchêne s'en est assis son rouge sur l'estomac hier au soir:

C'est parce qu'il a vu que décidément le citoyen Delescluze était un lapin qui ouvrait l'œil, et rudement!

Ah! le bougre!

Il n'a pas l'air de vouloir qu'on nous foute dedans,

Et ça fait rudement plaisir au Père Duchêne!

Tonnerre de dieu!

Quand le vieux a été hier de bonne heure faire sa tournée pour voir si tout allait bien,

Tout marchait,

Et crânement!

Les fourgons,

Les canons,

Les caissons,

Tout ça roulait,

Et les vivres, tonnerre de dieu!

A la Manutention

On se fout de la peine,

Et il y a de quoi!

Pensez donc

Que de monde à nourrir!

En voilà une maison où on fait de la miche,

Et de la bonne, foutre! Le Père Duchêne aime mieux celle-là que toutes les autres,

Et il dit que les pains d'aristo, c'est de la moutarde à côté de ça,

Et qu'il faut être bougrement serin pour manger des colifichets comme ça!

Oui, le vieux est content,
Et il ne l'envoie pas dire,
Pas plus que quand il est en colère, foutre!
Et il rigole,
Et il enfonce rudement sa casquette sur ses yeux pour rire à son aise:
Car le citoyen Delescluze ne passe pas son temps à se dorloter sur les matelas du jean-foutre Lebœuf, ci-devant ministre du jean-foutre Badinguet, ci-devant empereur!
Et qu'il a foutu des ordres rudement bons:
D'abord, il a voulu que les officiers restassent à leur poste au lieu de venir tout le temps embêter le délégué à la guerre pour lui tirer des carottes, et il a déclaré qu'il ferait foutre dedans tous ceux qui viendraient lui corner aux oreilles sans avoir quelque chose de sérieux à lui communiquer.
Ça, c'est bougrement bien,
Car le Père Duchêne sait que quand il va à la guerre, il sent toujours autour de sa carmagnole un tas de gaillards avec des manches zébrées de galons jusqu'aux coudes, et qui lui font l'effet de vouloir en avoir jusqu'à l'épaule!
Et même que ça empêche le Père Duchêne de faire ses affaires comme il le veut, — aussi vite qu'il le veut, — et c'est si important, le temps!

Donc le Père Duchêne dit que c'est un bon arrêté,
Ensuite le citoyen Delescluse a dit que tous les artilleurs qui se chauffaient les pattes au lieu de travailler, n'auraient plus droit à la solde ni aux vivres,
Et c'est rudement bien fait!
Comment, nom de dieu! il y a un tas de bougres qui sont là d'attaque, le jour de la paie, pour venir toucher leurs trois francs par jour, et qui, au lieu d'envoyer des prunes aux Versaillais, font la grasse matinée et ne font pas autre chose entre leurs repas que boire chopine!
Allons, allons!
Au vestiaire, des bougres comme ça!
Comment!
Mais puisqu'il faut entrer dans le grand bal,
Est-ce qu'on ne doit pas laisser tous ces bougres-là au bureau des cannes!
Si! dit le Père Duchêne,
Et le vieux ne se fout pas dedans!
Enfin, une chose qui a fait rudement plaisir au Père,
C'est tantôt, de voir quand il est venu faire son journal
Qu'on l'arrêtait à l'entrée de la rue du Faubourg-Montmartre;
On ne passe pas!... lui dit une sentinelle.
« Comment, nom de dieu! on ne passe pas!... ah! ça! le Père Duchêne passe partout. Et tu vas le laisser aller faire sa feuille pas plus tard que tout de suite! »
Ah! dit la sentinelle, si c'est toi, mon Père Duchêne, tu peux filer ton nœud, parce que toi, tu es un bon bougre. Et même, je te le dis, tu peux ouvrir l'œil, et le bon, et tu vas voir des choses qui vont te faire rudement rigoler! »
Et, foutre! c'était vrai!
Savez-vous ce qu'on faisait?
C'était dans le neuvième arrondissement,
On arrêtait tous les jean-foutres de réfractaires qui ne veulent pas mar-

oner et qui se foutent dans le toupet qu'ils vont envoyer la Commune à la balançoire tous les jours de leur vie !

Et, foutre !

Le Père Duchêne dit qu'on fait crânement bien de coller dedans les jean-foutres qui ne veulent rien faire pour la Cité,

Et si l'ordre part du citoyen Delescluze,

Le Père Duchêne lui déclare qu'il lui a joliment fait plaisir aujourd'hui !

Foutre de foutre !

Il ne manquerait plus que ça qu'on permît à ces mauvais bougres de se foutre du peuple comme sous Badinguet et de conspirer à leur aise !

Des jean-foutres, il n'en faut plus !

Et le Père Duchêne est pour la liberté,

Et voici ce qu'il propose :

Ces jean-foutres ne veulent pas marcher ?

Très bien ?

On ne peut pas forcer les gens à être les citoyens d'une ville, alors qu'ils ne le veulent pas,

Seulement,

Comme dans une cité, bien organisée comme la nôtre, le droit de vivre en tout temps, de posséder, de voter, etc., ne doit appartenir qu'aux citoyens,

Il faut déclarer que ces gens-là ne pourront ni vivre en tout temps et surtout dans celui-ci, ni voter, ni posséder sur le territoire communal de la ville de Paris.

Pour avoir des droits, il faut remplir des devoirs,

C'est une chose connue,

C'est même primitif,

Et la morale de tous les pays reconnaît que le droit et le devoir sont intimement liés, connexes l'un à l'autre, et, comme on dit dans la langue de l'économie politique, adéquats !

Donc, qu'on chasse les jean foutres qui ne veulent rien faire,

Qu'on les jette hors de la ville,

Qu'on confisque leurs biens,

Mais qu'on ne les force pas à se battre,

Bien qu'il faille provisoirement les enfermer !

Une fois qu'ils seront sous les verroux, on leur demandera :

« Voulez-vous vous battre pour la défense de la Cité ? »

A ceux qui répondront : Non, on dira :

« C'est votre droit,

» Seulement vous allez quitter Paris dans les six heures, avec ce que vous pourrez emporter dans vos poches.

« Vos meubles et immeubles sont confisqués au profit des gens qui se battent pour l'indépendance du territoire communal !

« Allez, mes bons amis, vous ne resterez pas derrière nous pour nous flanquer des coups de fusils dans le dos !

« Allez, mes jean-foutres !

« Et que Thiers vous ait en sa sainte garde ! »

Voilà ce qu'il faut faire, citoyen Delescluze.

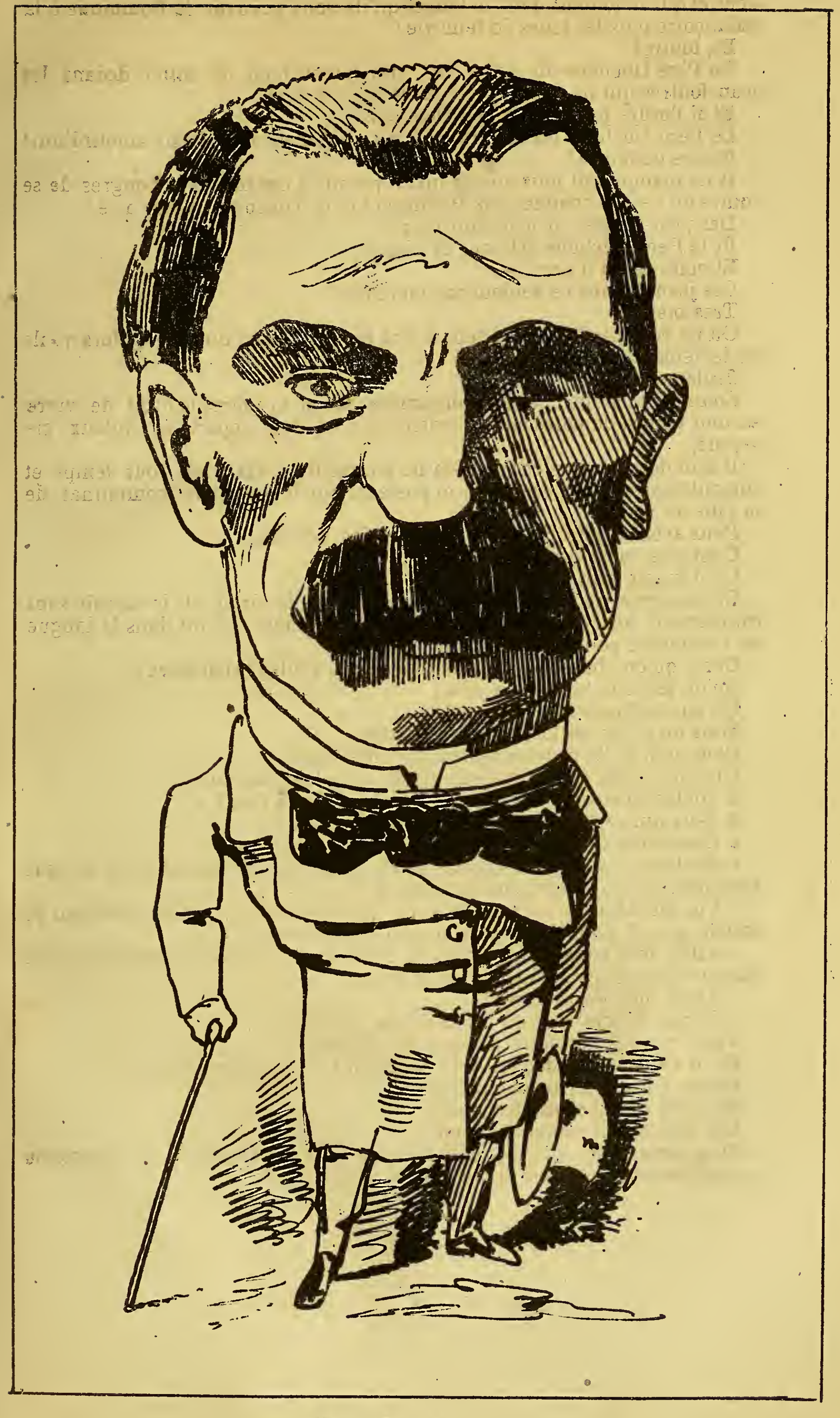
Et tu t'attireras rudement les sympathies de la garde nationale !

Foutre ! Il n'y a pas à se plaindre,

Et tu ne marches pas trop mal,

Les lapins sont contents de toi,

Et ta proposition, qui met à l'ordre du jour le bataillon du deuxième arrondissement qui s'est si bien battu.



FERRAT.

Ta proposition est bougrement patriotique !
Ah ! nom de dieu !
Le Père Duchêne est rudement content,
Car il croit que tout va bien marcher,
Et que tout le monde ouvrira l'œil !
Dans huit jours, disent les Versailleux,
Dans huit jours, nous serons bons !...
Dans huit jours, tas de jean foutres, vous serez encore à croquer le marmot devant nos remparts ?
Et dans huit ans ?...
Dans huit ans, la même chose, tas de gredins !
Le Père Duchêne vous en fout son billet !

Voilà qui éclaircit bougrement la situation,
Et qui met sous les yeux des patriotes la sacrée moutarde où sont tombés les jean-foutres.
Nom de dieu ! faut voir ça !
Le Père Duchêne le savait bien que ça ne pouvait pas, au bout du compte, durer bien longtemps,
Et que, depuis deux mois que nos fédérés se battent avec tant d'énergie,
On devait avoir gagné du terrain !
On a évacué le fort d'Issy,
Eh bien ! et après ?
Voilà-t-il pas de quoi se décourager !
La chose principale, ça n'est pas de foutre en salade quelques roussins de plus ou de moins.
Le plus possible, évidemment, est le meilleur,
Et ce n'est jamais sur ça que le Père Duchêne aura à réclamer !
Echarpez-moi tous ces jean-foutres,
Plus il y en a de foutus dans la mélasse, plus le Père Duchêne éprouve de satisfaction.
Mais il y a encore autre chose qui est bougrement important,
C'est que nos bonnes villes de province ne croient plus du tout aux jean-foutres,
Et qu'elles finissent bien par voir que la « poignée de factieux » ne demande que la justice !
Le pauvre foutriquet, que le Père Duchêne plaint vraiment de tout son cœur aujourd'hui qu'on démolit sa maison,
A eu beau chanter sur tous les tons :
« Les insurgés veulent le pillage, l'assassinat, etc., etc. »
Ça ne prend plus !
La grandeur de la Révolution qui s'accomplit saute aux yeux de nos frères les travailleurs des campagnes,
Et le grand mot *Egalité* va bientôt briller sur toute la France !
La Fédération s'accomplit !
Nous sommes vainqueurs, patriotes!

Et ceci n'est pas un vain mot!
Vainqueurs, parce que nous sommes le Droit et la Révolution!
Voyez plutôt la comédie insensée que tous ces misérables chenapans jouent dans leur boîte à calotins et à mouchards!
Ceci est la vérité, patriotes :
Ils font déjà leurs malles!
Le Père Duchêne a lu aujourd'hui dans les gazettes qu'on préparait à Tours de vastes locaux pour recevoir, *en cas de besoin*, les divers services publics.
Est-ce un signe, cela?
Oui ou non?
Ils ont peur que nous leur foutions une sacrée tuile sur la tête,
Et les voilà déjà qui préparent le déménagement!
Combien y a-t-il de temps déjà que les jean-foutres chantent sur tous les tons :
« Nous allons entrer cette nuit!
« Demain!
« On va faire l'assaut! etc., etc. »
Imbéciles!
Aujourd'hui, ils commencent à se dégoûter un peu!
Dame, ce n'est pas amusant!
Le général Foutriquet a eu beau faire :
Le plan est foutu!
C'est fini!
Les factieux sont les plus forts.
Allons, à quand le déménagement? Le Père Duchêne ira vous faire un petit bout de conduite.
Mais, ce n'est pas tout de déménager, il faut payer son terme!
Tu n'as pas envie de profiter du décret de la Commune, pourtant!
Nom de dieu! c'est qu'il y a du dégât!
Foutriquet, tu n'as qu'à te dépêcher,
Crois-en le Père Duchêne,
Car si jamais ils te foutaient la main sur le poil, les patriotes te feraient passer un mauvais quart d'heure!
Tu paierais peut-être un peu cher les réparations!

Le Père Duchêne l'a dit plus d'une fois :
Si ça ne va pas tout à fait bien chez nous,
Ça va bougrement mal chez eux.
C'est au point que les jean-foutres ne savent plus de quel côté se tourner.
Foutriquet lui-même,
Qui est pourtant un gredin d'un joli numéro,
Foutriquet lui-même ne fait plus qu'à moitié leur affaire,
Et les sacrés Versaillais en sont à se demander s'ils ne vont pas le foutre son compte.
Seulement, voilà où est le chiendent :
Il s'agit de s'entendre pour en foutre un autre à sa place.
Et dame! Il paraît que ça n'est pas commode.
Chacun de ces bougres-là tire la couverture de son côté :
Il y en a qui veulent le jean-foutre Grévy,
D'autres qui veulent le jean-foutre Dufaure!

D'autres ce jean-foutre-ci,
D'autres ce jean-foutre-là!
Mais, les malins,
Ceux qui ont le nez creux, et qui flairent le vent!
Les malins demandent le jean-foutre Mac-Mahon.
Il paraît que c'est encore la clique à badinguet qui a le plus de chance de revenir.
Alors, foutre de foutre!
Il faudrait avoir au moins le courage de son opinion,
Et le Père Duchêne demande pourquoi on ne propose pas tout de suite le glorieux jean-foutre Bazaine.
En attendant, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il va y avoir du changement là-bas,
Et qu'il se prépare un joli remué-ménage dans la sacrée boutique.
On n'est pas content du patron,
On trouve que ça ne va pas assez vite,
Et que la bonne Cité de Paris est bien longue à ouvrir ses portes.
Quand on a lancé la sacrée proclamation de l'autre jour, on s'imaginait qu'elle allait faire merveille, comme un chassepot de Mentana,
Et que les jean-foutres de contre-révolutionnaires restés dans la Cité allaient se dépêcher de se faire casser la gueule par les patriotes, pour épargner un peu de besogne aux roussins versaillеux,
Mais pas si bêtes, les autres!
Ils savaient bien ce qui les attendait.
Et ils sont restés dans leurs trous, tranquilles comme de petits jean-baptistes.
Ce qui fait que les roussins en sont encore à faire le pied de grue devant la porte.
Là-dessus, grande colère des jean-foutres de l'Assemblée.
Vous pensez bien, patriotes, qu'ils se foutent un peu de tous les embêtements que supportent les pauvres lignards qui voudraient bien rentrer chez eux,
Et qui sont forcés de rester là.
Mais leur petite personne, nom de dieu! ça les intéresse davantage,
Et ils ne seraient pas fâchés non plus de retourner chez leurs femmes.
Or, pas moyen, tant que la guerre ne sera pas finie.
C'est pourquoi ils commencent à trouver que petit Thiers se fout d'eux,
Et dame! ils gueulent...
Ils gueulent, faut entendre ça.
Le fait est que Foutriquet a fini par s'apercevoir que les affaires se gâtaient,
Et qu'il était temps de déguerpir.
Il a un peu pleurniché en parlant de ce qu'il avait fait contre la Révolution.
Il a rappelé tous les services rendus par lui à la jean-foutrerie.
Il a parlé de ces brigands de Parisiens, qui ont eu le toupet de foutre la main sur son sac,
De sa pauvre maison de la place Georges, qu'on est en train de démolir,
Et finalement il a promis de se conduire mieux à l'avenir,
Et surtout d'aller un peu plus vite en besogne.
Il a même juré ses grands dieux qu'il ne lui fallait plus que huit jours pour en finir,
Et que si ses braves amis les jean-foutres voulaient encore lui accorder ce dernier délai, ils étaient sûrs d'entrer à Paris comme chez eux.

Et alors, foutre de dieu ! le petit Thiers a promis qu'on rigolerait tout son saoûl,

Et qu'on les arrangerait, les fédérés !

Tous fusillés, pétard de dieu !

Qui est-ce qui dit donc qu'on aura de la pitié pour quelques-uns ?

Ce n'est, foutre ! pas vrai !

Petit Thiers n'a jamais promis ça.

On le calomnie, en le soupçonnant de clémence.

Vous verrez ça, quand vous y serez, braves ruraux !

Et petit Thiers a même ajouté :

« Alors la tâche sera à la hauteur de votre courage. »

Ce qui prouve que, malgré ce qu'en disent les mauvaises langues,

Il peut bien arriver que Foutriquet et le Père Duchêne soient une fois du même avis.

Eh bien, vous ne croiriez pas, patriotes, que malgré toute son éloquence, Foutriquet n'a pas rassuré complétement les jean-foutres !

Non !

Ils ne sont pas encore bien sûrs que ça marche comme ça devrait,

Et il y a un nommé Mortimer-Ternaux qui ne l'a pas mâché.

Il ne blague pas, le Mortimer ;

Et on ne le fout pas dedans, lui.

Et il n'a pas sa langue dans sa poche !

Aussi, Foutriquet n'a pas déjà tant fait le malin quand le Mortimer lui a foutu son poil,

Et vous pouvez en croire le Père Duchêne, quand Foutriquet a demandé ses huit jours,

Si les autres ne lui ont pas répondu :

Fous-nous le camp tout de suite, et n'en parlons plus !

Vrai, tout de même, il ne s'en fallait guère.

Foutriquet a bien compris ça !

Et le Père Duchêne parierait bien, avec qui voudrait, une chopine à huit en deux verres

Qu'en sortant de là le vieux malin a foutu le camp chez lui faire ses malles,

Attendu que s'il est canaille, il n'est pas bête,

Et qu'il sait bien que deux précautions valent mieux qu'une.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des **Enfants du PÈRE DUCHÊNE**, est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



25 *Floréal an 79.*

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour qu'il soit délivré aux patriotes des cartes de civisme, afin que chacun puisse savoir si son voisin est ou non de la paroisse,

Avec sa proposition qui est bougrement dans les intérêts de la Cité.

Nom de dieu,

Il ne s'agit pas de blaguer,

Et de nous la faire à la moutarde !

Il s'agit de savoir si oui ou non nous allons remporter la victoire ou être foutus dedans !

Il faut bien peu de chose pour l'une,

Et pour l'autre aussi!

C'est pour cela que les citoyens ont le droit absolu de veiller aux intérêts de la Cité,

Le devoir d'ouvrir l'œil,

Et l'obligation de sévir s'il y a nécessité!

Et, foutre! le Père Duchêne dit qu'il y a nécessité!

Ça n'est pas dans un sac, ça?... Eh?

C'est comme tout ce que fait le Père Duchêne,

C'est assis, carré, et ça ne cherche pas midi à quatorze heures!

Oui,

Le Père Duchêne est pour les mesures de rigueur,

Et quand il demande qu'on fasse des exemples, il est dans le vrai,

Et les autres sont des imbéciles,

C'est certain!

Qu'on vote,

Et on verra,

Foutre de foutre!

Quand la Cité est en danger,

Les lois ordinaires sont supprimées,

Il n'y a plus que le fait,

Rien que le fait,

Et la législation antérieure est abolie!

Il n'y a pas de principes de 89 qui tiennent ici, ni de code, ni de quoi que ce soit;

Il y a l'état de guerre,

Et tout ce qui ne veut pas le triomphe de la Commune, du *self-government*, de Paris, de l'indépendance communale,

Doit être supprimé,

Rasé,

Et plongé dans la pure et simple mélasse, ainsi qu'il convient!

Voilà l'opinion du Père Duchêne.

Et il ne l'envoie pas dire, le bougre!

Mais le moyen?

Ah! le moyen!

C'est bien simple!

Et le Père Duchêne va vous l'indiquer, ce ne sera pas long!

Il suffit tout simplement de foutre des cartes à ceux qui sont de bons bougres,

Et à ceux-là seulement!

C'est-à-dire à ceux qui se battent,

Ou qui rendent des services publics!

Aux fonctionnaires de la Commune,

Et à ceux qui servent la Commune contre les jean-foutres!

Comme ça, on saura à qui on a affaire!

Et ça sera bougrement utile!

Ainsi, par exemple, le Père Duchêne s'en va de temps en temps flâner parmi les gens du boulevard,

Et il entend là des choses bougrement drôles, et il en ferait rudement son profit s'il était préfet de police.

Mais comme il n'est rien, il ne peut rien faire!

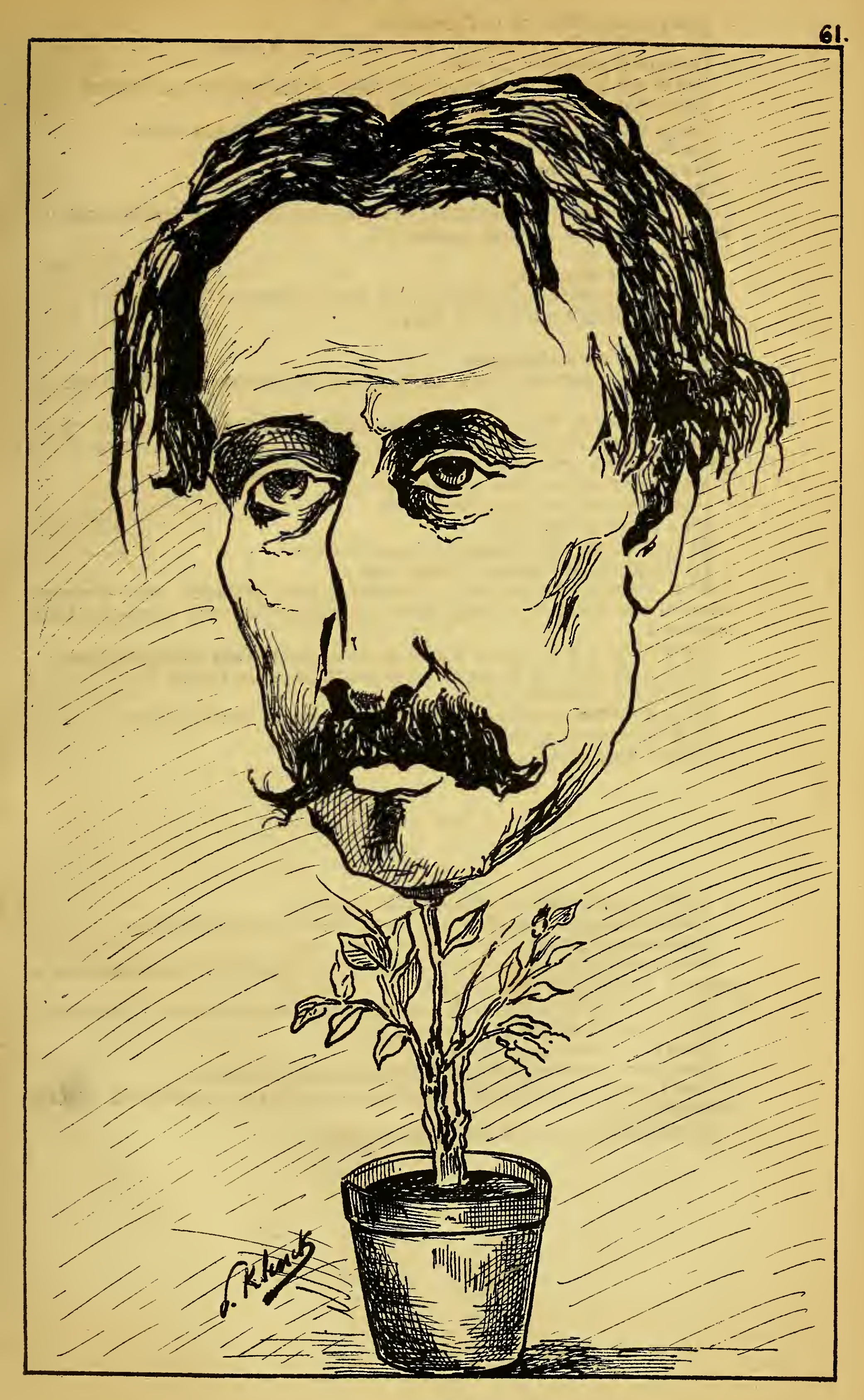
Et il entend tous les jean-[illegible] du Peuple, une belle affaire! et contre lesquels il n'a pas [illegible]!

Et même que ça le fout [illegible] en colère!

Nom de dieu!
Il faut que ça change!
Il faut qu'on sache à quoi s'en tenir!
Il faut que les bons bougres puissent se distinguer des mauvais bougres,
Et sachent ceux qui sont de la paroisse, — c'est-à-dire ceux qui veulent défendre le territoire communal, — d'avec ceux qui n'en sont pas, c'est-à-dire les jean-foutres!
C'est bien simple, ça!
Et il n'y a pas besoin d'avoir démontré que deux et deux font cinq, pour être capable de comprendre ça!
Eh?...
Au moins comme ça, quand il y aura des bougres qui viendront — comme ils viennent, foutre! — boire chopine avec le Père Duchêne,
Le Père Duchêne saura à qui il a affaire,
Et ne sera plus tout le temps mouchardé.
Parce qu'il leur dira :
« Ah! ça, dis-donc, toi, mon vieux, est-ce que tu es un patriote ou un jean-foutre?
» Si tu es un patriote, exhibe tes papiers!
» Sinon,
» Au violon,
» Et que ça ne traîne pas, nom de dieu! »
Voilà!
Et il faut que chaque citoyen puisse en faire autant!
Oui, foutre!
Et c'est la justice!
Il faut qu'on soit sûr qu'on n'aura pas derrière soi, quand on va se battre, des gredins qui vous colleront des coups de fusil dans le dos!
Ah! mais non!
Il faut que tout le monde ait sa carte,
Et qu'on sache qui vous êtes,
Ce que vous faites,
Et pour qui vous tenez!
Bougre de nom de dieu!
Il ne manquerait plus que ça,
Que les jean-foutres fissent à leur tête!
Ça serait trop drôle,
Et les bons bougres seraient trop bêtes d'aller se faire crever la paillasse pour des prunes,
Tandis que les mangeurs du peuple conspireraient par derrière tout à leur aise pour les abîmer.
Oui, foutre!
Il faut que tout le monde ait sa carte,
Et vous aussi,
Citoyens membres de la Commune!
Mais qui vous le donnera, à vous?
LE PEUPLE, foutre! dit le Père Duchêne.
Le Peuple, qui est plus malin que vous tous!
Oui, ce grand sacrifié, ce géant obscur qui s'appelle le Peuple!
Et comment!
Ah! voilà la question!
Comment?
Le Père Duchêne va vous le dire.
Car le Père Duchêne est un vieux qui sait son affaire!

Citoyens membres de la Commune,
Le Père Duchêne va vous dire ce qu'il a sur le cœur,
Quoi qu'il puisse lui arriver,
Car il sait qu'hier vous aviez l'intention de lui arrêter son journal,
Ce qui eût été bougrement bête de votre part,
Car le jour où le Père Duchêne ne fera plus paraître sa feuille,
Le Peuple ne sera plus représenté,
Ne pourra plus *dire* son opinion,
Et alors il la *fera* ;
Et ce jour-là, mes petits amis, — le jour où le Peuple fera son opinion au lieu de la dire, — vous sauterez !!!
Eh bien !
Malgré vos menaces,
Le Père Duchêne vous dira ce qu'il a sur le cœur!
Et pas plus tard que tout de suite !
Voici :
Le Peuple vous a nommés,
Mais vous a nommés dans un moment d'effervescence, d'agitation, de transition ;
Et plusieurs de vous ont passé sans qu'on les connût, sans qu'on sût de quoi ils étaient capables, — et, ce qui est plus grave, sans qu'on sût de quoi ils étaient incapables !
Maintenant qu'on vous a vus à l'œuvre,
Citoyens membres de la Commune,
On a pu vous apprécier,
Et vous devez vous soumettre à la réélection !
Le Peuple a été à même de vous juger;
Et si, comme vous le dites, et comme le Père Duchêne veut le croire, vous lui êtes dévoués, vous ne devez pas craindre de vous soumettre à son jugement.
Voilà ce qu'il y a de plus urgent en ce moment dans notre politique.
C'est la question de la révision des pouvoirs par le Peuple !
C'EST LA RÉÉLECTION !
Si vous vous croyez dignes d'être réélus, vous n'hésiterez pas !
Et si vous vous en croyez indignes,
Hélas ! vous n'hésiterez pas non plus !

Citoyens membres du Comité de Salut public,
Vous faites encore au Père Duchêne l'effet d'être de jolis cocos,
Absolument comme ceux à qui vous succédez.
Qu'est-ce que vous avez foutu, depuis qu'un vote de la Commune vous a foutu le pouvoir entre les pattes ?
Et que vous êtes chargés de veiller sur les destinées de la Révolution ?
Oui, qu'est-ce que vous avez foutu ?
Vous avez foutu deux affiches :
Une pour annoncer que vous faisiez démolir une maison,
Une autre pour injurier un citoyen que vous avez vous-mêmes décrété d'accusation,
Et que vous avez déféré à la Cour martiale.



BILLIORAY.

Est-ce là la besogne pour laquelle on vous a choisis, citoyens membres du Comité de Salut public?

Et n'êtes-vous pas honteux de l'emploi que vous faites des pouvoirs qui vous sont confiés?

Le Père Duchêne vous le dit très-sérieusement, citoyens,

Vous déshonorez la Révolution dont vous êtes les premiers magistrats,

Et vous vous conduisez comme des gamins.

On dirait que vous, les élus des élus du Peuple,

Vous n'avez pas même conscience de l'importance de vos actes,

Et que vous ne soupçonnez pas le sens et la portée des paroles que vous prononcez.

Vous traitez de misérable un citoyen accusé, avant que la Justice ait prononcé sur lui;

Vous affirmez qu'il a trahi, avant que le tribunal qui doit le juger soit seulement réuni.

Vous vous conduisez comme des gamins.

Prenez garde à ce que vous faites! citoyens membres du Comité de salut public,

Et prenez garde aussi à ce que vous dites.

Car, dans cette affaire, les patriotes ne vous donnent pas raison.

Vous croyez le peuple plus sot qu'il n'est, citoyens.

Mais sachez bien que les motifs qui vous font agir n'échappent à personne.

On ne se laisse pas aveugler par les grands mots à effet que vous foutez dans vos affiches.

Il ne suffit pas que vous vous répandiez en injures et en calomnies contre les plus fidèles serviteurs de la Révolution pour qu'on les abandonne.

On sait que les coupables ne sont pas où vous voudriez qu'on le croie.

Et que ceux qui se montrent les plus violents ne sont pas les moins traîtres.

On sait à quelles rancunes mesquines vous obéissez,

Et de quelles vengeances vous vous êtes faits les serviteurs.

Citoyens membres du Comité de Salut public, puisque vous parlez de traîtres et de trahisons,

On se demande pourquoi celui de vos anciens collègues,

Qui, chargé comme vous du Salut public, osa demander, dans sa feuille la paix avec Versailles,

N'est pas encore désavoué de vous,

Chassé de la Commune comme indigne,

Et décrété d'accusation pour crime de trahison envers le Peuple.

Il vous faut des coupables,

En voilà un.

Pourquoi donc ne le prenez-vous pas?

Ah! foutre!

Vraiment, on ne se lasse pas de lire les gazettes de ces jean-foutres de Versailleux!

Et si on les en croyait, depuis deux mois, ils devraient rentrer tous les jours!

L'assaut !
Ils ne pensent qu'à ça !
Et le Père Duchêne se figure toujours, le matin, qu'en sortant de son échoppe,
Pour aller boire sa chopine du matin,
Avec ses bons amis les patriotes,
Il va rencontrer dans les rues les régiments de roussins qui sont en ce moment à Versailles,
Avec le général Foutriquet à leur tête !
Bien botté, galonné, éperonné !
Ah ! non, ça serait par trop farce,
Hein, patriotes !
Ah ! nom de dieu ! mon Foutriquet, faudra pas passer par la place Georges,
Ou si tu y passes, ne te retournes pas,
Car le Père Duchêne voit d'ici tous les bougres de roussins de ta suite, qui ne pourront pas s'empêcher de rigoler comme s'ils étaient des patriotes !
Donc, aujourd'hui, le général des jean-foutres a fait une sacrée proclamation,
Comme quoi les Fédérés n'ont plus qu'à baisser la tête,
Et se déclarer d'avance foutus dedans !
Nom de nom ! dans quelle sacrée moutarde nous serions,
Si on en croyait le Mac-Mahon !
Comme « la France entière et l'Europe demandent à grands cris le rétablissement instantané de l'ordre ! »
Tout de suite, comme ça !
Le général n'a qu'un mot à dire :
« Mon général, vous voulez le *rétablissement de l'ordre ?*
« Suffit ! »
Et ça se fait comme ça !
Et le général Foutriquet, Galiffet, etc.,
Entrent carrément à Paris !
Et voilà comme on enlève l'*infâme* drapeau rouge !
Sans plus de façon que ça !
Non ! patriotes, jamais on en a vu de pareille !
Eh bien ! mes jean-foutres, vous oubliez une toute petite chose :
Et les Fédérés, donc ?
Et le canon ?
Et puis, dame, faut le dire : Et le Père Duchêne !

Ah ! nom de dieu !
Du coup, voilà un décret qui s'exécute carrément !
Ce matin, le Père Duchêne est allé se promener du côté de la place Georges,
Pour voir si on foutait enfin à bas la sacrée boutique à Foutriquet,
Et si cette fois-ci, oui ou non,
On était décidé à foutre une giffle conditionnée à un jean-foutre !

Le Père Duchêne y est allé,
Et voici pourquoi :
Hier, en lisant les gazettes versailleuses,
Il avait remarqué que le pauvre jean-foutre
Avait l'air d'éprouver une sacrée peine,
En sachant qu'au moment où il était à la tribune, en train d'insulter les patriotes,
Les bons bougres de la Commune foutaient la pioche dans son hôtel de la place Georges,
Et que ça entrait comme dans du beurre !
Et que la « vile multitude » applaudissait !
Tonnerre ! le petit foutriquet en aurait pleuré !
Voyez-vous, patriotes, on l'a pris là par son côté faible,
Car il faut que vous le sachiez, ô mes bons bougres,
Tous ces jean-foutres-là ont une passion quelconque,
Pour laquelle ils sacrifient tout,
Tout,
Même leur conscience,
Dont ils se foutent, du reste, un peu carrément !
Ça finit toujours, il est vrai, par leur jouer un mauvais tour.
Mais, que voulez-vous, on ne peut pas être, au bout du compte, un jean-foutre toujours heureux !
Ça serait trop drôle !
Donc, le foutriquet avait une passion :
Il aimait les beaux tableaux, les belles statues ;
Tout ce qui réjouit l'œil,
Vous aide à passer la vie joyeuse,
A assourdir son oreille aux cris des veuves voilées, aux plaintes des orphelins qui meurent étiolés par la misère !
Soixante-seize ans, le jean-foutre a échappé à la Justice.
Transnonain avait beau se lever avec ses cadavres troués par les balles,
Le massacreur vivait tranquille. Il y avait si longtemps de cela qu'il n'y pensait même plus !
Eh bien ! aujourd'hui, la vengeance est venue.
On a pris ses tableaux, emballé les bronzes qu'il aimait tant à contempler !
Et c'est cela qui lui a arraché hier à la tribune ce cri de douleur :
« Et c'est aujourd'hui, quand on démolit ma maison, que vous venez me prouver toute votre ingratitude. »
On l'a pris par son côté faible.
Foutriquet va en devenir fou !
On va vendre sur la place publique, pour remplir les coffres de la Cité, les œuvres d'art qu'il avait accumulées et payées avec l'argent du Peuple !!

Tu lis le *Père Duchêne*, dit-on, Foutriquet ?
Eh bien ! tu sauras la grande satisfaction qu'il a éprouvée ce matin en voyant qu'on procédait à la démolition de ta sacrée boutique.
Arriver à soixante-seize ans !
Et pour prix de toute ta vie de trahison,
Au nom du Peuple,
De cette *vile multitude* que tu as trompée, emprisonnée, fusillée,
On va liquider le produit de toutes tes turpitudes !
Il y a cependant une chose qui taquine le Père Duchêne :

Pourquoi ne fout-on pas tout ça au creuset?
Tout simplement!
C'est du Michel-Ange!
Et puis après?
Et des canons, donc!

Tenez, mes bons bougres de patriotes!
Vous blaguerez ça, si vous voulez,
Mais le Père Duchêne a éprouvé ce matin une fameuse émotion,
Et il a senti un rude coup dans le creux de l'estomac,
Quand il a appris la brave conduite des bons bougres de son ancien bataillon.
Nom de dieu! patriotes,
C'est étonnant comme ça fait plaisir,
Quand on a le cœur bien placé, comme le Père Duchêne,
D'entendre dire du bien des gens qu'on aime!
Le Père Duchêne a éprouvé ça aujourd'hui plus vivement que jamais.
Et il n'y a pas à dire,
Le vieux a eu beau faire, il a fallu y aller de sa larme.
Ah! les bons bougres, le Père Duchêne est-il content d'eux!
Il voudrait pouvoir les embrasser tous, quoi!
Tout à l'heure, en buvant chopine avec son bon ami, le capitaine de la 1re,
Un petit lapin qui est bougrement d'attaque, celui-là!
Il se faisait raconter comment toute l'affaire s'est passée.
Il paraît que ça été d'un chaud!
Enfin, bref, le 115e a rudement bien fait son devoir,
Et le Père Duchêne ne conseillerait pas à quelqu'un d'avoir l'air de blaguer ce numéro-là en sa présence.
Seulement, ce qui a embêté le vieux, il faut le dire tout de suite,
C'est qu'il y a pas mal de bons bougres par terre,
Une bonne trentaine, à ce qu'on dit,
Et, nom de dieu! tous ces gars-là, ce sont des amis de la Révolution,
Et de vrais, et de solides!
Le Père Duchêne les connaît,
Il sait ce qu'ils valent,
Et il pleure sur les pauvres bougres tombés sous les balles des jean-foutres
Il y a surtout les deux Dunan, qui se sont fameusement bien conduits.
Le plus vieux, qui était le sergent-major de la 1re, avait dix-sept ans.
Le plus jeune, quatorze.
Et foutre, c'étaient deux braves cœurs, et deux fameux lapins!
Le Père Duchêne, qui a été leur commandant, sait bien à quoi s'en tenir.
Ils sont morts tous les deux,
L'aîné, en plantant le drapeau de bataille sur la barricade des roussins,
Le gamin, en voulant enlever le corps de son frère.
Et le Père Duchêne dit qu'il n'a pas besoin de faire une plus longue oraison funèbre à ces deux braves jeunes gens!
Attendu que son bataillon va partir,
Et que, foutre, nom de Dieu! on verra un peu comment le père Duchêne venge ses amis morts pour la Révolution.

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 62 UN SOU N° 62.



27 *Floréal an* 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour que les citoyens membres de la Commune pourvoient avec plus de soin à la perception des contributions,

Surtout pour qu'ils fassent payer les jean-foutres qui ont foutu le camp pour ne pas défendre la Cité, et qui conspirent avec les mauvais bougres versailleux contre la Commune de Paris.

Ah! ça, nom de dieu!
Il ne s'agit pas de rire,
Et de se foutre de la Cité comme de Colin-Tampon!
Il faut être sérieux,
Et ouvrir l'œil!

Et ne pas se laisser foutre dedans !
Ça ne ferait pas l'affaire des bons bougres qui canardent les roussins.
Citoyens membres de la Commune,
Dans le grand combat que nous combattons, nous devons être armés de toutes nos armes,
Et, foutre !
Une des armes principales, c'est l'argent !
Puisqu'on a dit que la monnaie, c'était le nerf de la guerre !
Et, nom de dieu !
C'est la vérité !
Au temps où il y avait un roi de France,
Les gens de France n'étaient pas si mal avisés que d'aller se faire crever la paillasse pour un jean-foutre de monarque qui, lorsqu'il était saoûl, croyait que tout le monde avait bu sa chopine.
Et c'étaient des suisses qui faisaient le guet autour du chenil, de l'écurie, de la salle à manger et de la chambre à coucher qui, en ce temps-là, tenaient lieu de commune, — et ce qui était bougrement plus moral, disent les jean-foutres !
Or, les suisses — qui étaient une manière de cent-gardes d'alors — voulaient bien se foutre des coups avec les ennemis des ci-devant rois, mais à la condition de toucher leur prêt,
Sinon, des nèfles !
D'où le proverbe :
Pas d'argent, pas de suisses !

Eh bien ! citoyens membres de la Commune,
Il n'y a plus de suisse aujourd'hui, puisqu'il n'y a plus de roi,
Mais il y a des soldats tout de même,
Et comme vous êtes le Gouvernement,
Ils vous demandent la solde,
Et cela durera ainsi,
Tant qu'il y aura un Gouvernement,
Tant qu'on n'aura pas dit au Peuple :
« Le Gouvernement, c'est toi, couillon, arrange-toi comme tu pourras ! »
Mais le jour où le Peuple pourra s'entendre dire cela,
C'est que son éducation révolutionnaire aura été poussée assez loin pour permettre aux penseurs d'organiser l'anarchie, c'est-à-dire la privation du gouvernement.
Et alors le Peuple n'aura pas besoin qu'on le lui dise !
Mais nous sommes loin de ce jour-là,
Et il faut actuellement raisonner avec les faits :
Vous êtes le Gouvernement,
Et les soldats — les citoyens gardes nationaux — vous défendent,
Et défendent peut-être vos personnes encore plus que l'idée communale qu'elles représentent !
Il vous faut donc payer la solde !
Avec quoi payer la solde ?
Le Père Duchêne sait bien que vous faites ce que vous pouvez,
Et que, jusqu'à présent, les difficultés n'ont pas surgi,
Mais, foutre !
Il y a cependant des endroits où ça ne marche pas tout à fait !
Et le Père Duchêne a reçu aujourd'hui plusieurs visites de ses bons amis de la garde nationale qui se plaignaient qu'il y avait de temps en

temps aux finances des difficultés qui, assurement, doivent provenir bien moins de la mauvaise volonté que de l'impuissance !

Des difficultés,

Oui, foutre !

Il faut en faire,

Parce qu'il ne s'agit pas de jeter l'argent de la Nation par les fenêtres,

Et de foutre la monnaie à tort et à travers sans savoir pourquoi, ni comment, à un tas de bougres qui passeraient bien toute leur vie à se goberger,

Et ne se foutraient, si on les laissaient faire, jamais de coups de fusil avec les roussins !

Mais ce qu'il faut, c'est la Justice,

Et donnez la solde à tous ceux qui la méritent !

Mais, foutre !

Pour être sûr de toujours donner la solde,

Il faut beaucoup d'argent,

Et le Père Duchêne va vous donner le moyen d'en toujours avoir :

Ce moyen,

C'est la bonne perception des contributions.

Mais comment faire ?

C'est bien simple :

Les contributions doivent être payées, quand le diable y serait !

Mais pour qu'elles soient payées, et tout de suite, il faut que les contribuables aient un avantage à payer,

Parce qu'il faut toujours prendre les gens psr leur intérêt quand on veut en obtenir quelque chose ;

Et l'intérêt, quand il est bien entendu, c'est la Justice, dit le Père Duchêne !

Or, comment engagerez-vous les contribuables à payer de bonne volonté?

Vous avez deux ressources pour cela :

La première, c'est de faire une remise de tant pour cent, comme vous croirez pouvoir la faire, à ceux qui paieront l'arriéré de l'exercice 1870-71 et surtout les douzièmes à venir !

La seconde, c'est de poursuivre avec la dernière rigueur les réfractaires !

Voilà, citoyens membres de la Commune, ce qu'il faut faire et ce que vous méditerez dans votre sagesse !

De combien feriez vous cette remise ?

Le Père Duchêne ne sait pas assez quel est l'état de nos finances communales pour en établir le taux ;

Cinq pour cent cependant lui paraissent un chiffre raisonnable,

Mais cela doit être étudié par une commission,

Et vous en décideriez après son rapport !

Cette remise ne devrait-elle pas varier, selon les hommes, selon les services rendus, etc...

Peut-être !

Et ceci est encore votre affaire !

Et vous saurez arranger tout cela, conformément aux intérêts des bons bougres !

Mais ce sur quoi insiste surtout le Père Duchêne,

Ce sont les mesures de rigueur contre les jean-foutres qui ne veulent pas payer, en disant que la Commune ne va pas durer, et que si on payait ça ne compterait pas !

Le Père Duchêne leur apprendrait en deux temps à faire les mauvais bougres, et il leur fermerait le bec; ça ne serait pas tout, et voici comment:

Si le Père Duchêne était à la Commune,

Il proposerait à votre assentiment un décret bougrement patriotique, qui dirait:

Art. 1er. Tout le monde va payer ses contributions, attendu que tout le monde les doit, et que ceux qui les doivent ont de quoi, et que s'ils ne paient pas, c'est par mauvaise volonté!

Art. 2. A tous ceux qui ne paieront pas, on leur foutra chez eux des garnisaires au prorata de leurs contributions; et les susdits jean-foutres nourriront les garnisaires, les logeront et leur foutront à chacun une solde de deux francs par jour.

Lesdits garnisaires ouvriront l'œil pour que les jean-foutres n'enlèvent rien et ne déménagent pas à la corde pendant que les huissiers feront leurs papiers.

Art. 3. En ce qui regarde les jean-foutres qui sont d'âge à faire partie de la garde nationale, et qui ont foutu le camp pour ne pas défendre la Commune, une notification-sommation sera attachée à leur porte pour que leurs amis ou leurs hommes d'affaires puissent les avertir d'avoir à payer. Si au bout de tant de jours ils ne se sont pas exécutés, on ouvrira leur cambuse, et on vendra tout ce qu'on y trouvera, comme le veut la loi, pour payer l'arriéré des contributions.

En voilà un décret qui serait bougrement dans les intérêts du Peuple!

Et qui ferait plaisir aux patriotes,

Parce qu'ils seraient sûrs de toujours toucher la solde,

Et qu'en même temps ils verraient que vous ne permettez pas aux jean-foutres d'être jean-foutres tout à leur aise, comme vous le leur avez permis jusqu'ici.

Agissez, nom de dieu!

Et dans ce sens-là!

Les citoyens gardes nationaux vous seront bougrement reconnaissants,

Et vous verrez s'ils ne crient pas:

« Vive la Commune! »

Le jour où vous publierez ce décret-là!...

Mais... à la condition que ça ne soit pas de la blague, et que vous le fassiez exécuter, par exemple!

Une chose bougrement essentielle, patriotes,

Et sur laquelle le Père Duchêne a toujours l'œil,

C'est la construction des barricades,

Qui doivent au dernier moment, nous aider à culbuter tous les roussins,

Au cas où les jean-foutres versailleux parviendraient à entrer dans Paris,

Soit par trahison,

Soit par toute autre chose!



VICTOR CLÉMENT

Le Père Duchêne sait bien qu'ils n'entreront pas !
Car nos braves Fédérés sont là,
Et depuis ce matin, que le Comité de Salut Public a pris cette mesure bougrement patriotique,
Et qui coupe bougrement dans les ponts du Père Duchêne :
A savoir que chaque citoyen va être tenu d'avoir sur soi sa *carte de civisme.*
Foutre ! les réfractaires vont bien être forcés de marcher,
Et bon gré, mal gré, on ne pourra plus être un jean-foutre !
Faudra être un patriote, nom de dieu !
Ou on verra bien !

Tenez, patriotes, un seul exemple :
Vous voyez tous les soirs, aussi bien que le Père Duchêne, des bougres à mauvaise mine qui pérorent dans les groupes,
En disant du mal de Commune.
On ne sait pas trop qui ils peuvent être.
Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ça peut très-bien être des roussins;
Et que toutes les fois qu'ils se sont fait mettre la main sur le poil par les patriotes,
C'en était de vrais !
Mais aujourd'hui, avec les cartes de civisme, ça ne sera plus la même chose,
Et foutre ! quand un de ces bougres-là paraîtra suspect aux patriotes :
« Ta carte de civisme, camarade ! »
Et s'il n'en a pas :
Au clou !
Et, nom de dieu ! on ne le lâchera pas !
Avec des mesures comme ça, il ne restera guère de roussins dans la Cité,
Car ils se feraient vite coller au bloc !
La Commune vaincra les jean-foutres.
Et les mouchards et les calotins ne viendraient pas salir avec leurs sacrées pattes la hampe du drapeau rouge !
Seulement faut avoir l'œil !
Et c'est pour cela que le Père Duchêne, qui trouve que les barricades, c'est une chose qui peut-être bougrement utile,
Veut faire une observation au citoyen délégué à leur construction.
Faut d'abord bien les placer aux intersections des rues,
Là où le canon peut avoir une bonne portée,
Et balayer les régiments qui pourraient avancer.
Ensuite, une chose importante, et à laquelle le citoyen délégué à la guerre a déjà dû penser,
Vu que, c'est un point bougrement important,
Et qui doit lui avoir tapé dans l'œil dès le premier jour :
Faut faire occuper,
Ou faire les préparatifs pour occuper immédiatement, en cas de besoin, les maisons qui avoisinent la barricade,
Afin que les patriotes qui sont à l'abri derrière les tas de pavés, ne soient pas canardés par les fenêtres,
Et aussi afin que l'ennemi ne puisse pas, en perçant un mur ou deux, arriver par derrière !
C'est de la plus haute importance cela citoyen délégué,
Il y va du salut de la Révolution,

Et de la vie des patriotes !

C'est pour cela que le Père Duchêne qui, foutre ! aime la Commune de tout son cœur le signale à qui de droit !

Si vous n'avez pas encore ouvert l'œil, citoyens,

Ouvrez-le tout de suite,

Tout grand,

Comme le Père Duchêne !

Faut veiller à ne pas nous foutre nous-mêmes dans la mélasse !

Il s'agit de la Commune, foutre !

Il y a encore une chose sur laquelle il faut carrément ouvrir l'œil,

C'est sur les égouts.

A ce qu'il paraît qu'il y circule des roussins,

Qui se déguisent en gardes nationaux,

Tout ça pour fusiller les patriotes par derrière, quand on ira au combat,

C'est le foutriquet qui nous envoie toute cette sacrée séquelle-là,

Pour se venger probablement de ce qu'on démolit sa maison, et qu'on va vendre demain tous les sacrés bibelots qu'il a achetés avec l'argent de ses trahisons.

Ça nous vient par les égouts.

Un patriote, ami du Père Duchêne, est venu hier lui raconter une chose qui l'a bougrement fait rigoler.

Nom de nom ! c'est trop farce !

Un de ces jean-foutres de roussins qui était entré à Paris par une porte d'égout, s'est trouvé perdu dans cette sacrée mélasse,

Et s'est foutu dans l'idée de sortir par un de ces trous que recouvre une grosse plaque de fer.

Le jean-foutre a voulu soulever la plaque,

Mais, nom de nom ! le bras s'est trouvé pris !

Pas de veine ! On a pêché le roussin,

Et il a avoué que loin d'être un bon patriote de Fédéré, il était gendarme,

Et qu'il devait rejoindre ses amis à la caserne des Minimes !

Faut veiller aussi aux casernes, citoyens !

Il y en a plusieurs de ces boîtes-là, où on dit qu'il se cache encore des gendarmes.

Nom de dieu ! faut les déloger !

Citoyens membres de la Commune, ayez l'œil là-dessus.

Les espions nous foutent dedans !

Et si on en prend encore, vite dans la mélasse !

Il n'y a pas de ménagements à avoir avec ces jean-foutres-là !

Ayez l'œil, patriotes !

Du reste, les roussins, ça se reconnaît à la mine,

Ça ne peut pas ressembler à un patriote,

Ça sent la rousse, quoi ! C'est bien simple !

Et nom de nom! il n'y aura plus moyen de se tromper, quand chacun aura sa *perle de civisme!*

Foutre! le Père Duchêne le dit encore une fois :

Ça été une rude mesure que celle-là,

Et les patriotes doivent en savoir bougrement de gré aux citoyens membres du Comité de Salut public!

Nom de dieu! les bons bougres, il faut que le Père Duchêne vous parle encore aujourd'hui du sacré Foutriquet,

Et de sa foutue boutique de la place Georges,

Et de tous les bibelots qu'on a trouvés dedans,

Et de tout ce qui s'en suit!

Attendu que le vieux a rencontré aujourd'hui le citoyen directeur des Domaines, son brave ami Fontaine,

Un ancien, qui a connu le Père Duchêne à Mazas, du temps du jean-foutre badinguet.

Et que tout en chopinant avec ce bon bougre, il s'est fait raconter un tas de choses sur la boutique à Foutriquet.

Mes bons patriotes, vous saurez donc que c'est une fameuse idée qu'a eue à notre Commune, de foutre son nez dans les affaires de ce sacré petit bonhomme.

Ah! mille millions! faut il que le jean-foutre ait fait du mal au pauvre monde,

Pour amasser tant de richesses,

Et pour foutre de côté tant de monacos!

C'est une indignité!

Mais le brave citoyen Fontaine, chargé d'exécuter le décret de la Commune, a déjà mis bon ordre à tout ça.

Et foutre de dieu, monsieur le Foutriquet,

Si tu as réellement le cœur sensible,

Malgré que les mauvaises langues te fassent passer pour un jean-foutre de bombardeur,

Le Père Duchêne te prévient que tu peux apprêter ton mouchoir,

Et que le moment est venu de sortir ta grande inondation;

Car, parole de sans-culotte, ma vieille, tu ne reverras pas grand' chose de tout ce que tu as laissé ici!

D'abord, ton linge a déjà filé du côté des ambulances.

Ton linge, vieux filou, tu entends bien!

Mais toi, nom de dieu! qu'est-ce que tu pouvais donc faire de tout ça?

Il y en a bien au moins pour tout Paris!

Et c'est qu'il est fameux, encore, ton linge!

Ça va joliment bien faire l'affaire de nos pauvres bougres de blessés!

Croyez-vous, patriotes, qu'ils vont se dorloter là-dedans!

C'est à donner envie de se faire casser une patte;

D'autant plus, qu'il n'y a pas que du linge chez Foutriquet,

Le jean-foutre ne se refusait rien:

Et les chopines donc, mes enfants!

Les chopines, c'est encore ça qui va faire du bien aux pauvres bougres qui ont attrapé des pruneaux.

C'est ça qui va leur foutre du sang dans les veines, de la flamme dans l'œil et de la solidité dans les jarrets.

Tonnerre de dieu !

C'est que ça n'est pas de la ripopée, ces chopines-là !

Et quand le citoyen docteur dira aux bonnes bougresses de citoyennes qui soignent nos braves Fédérés dans les ambulances :

« Citoyennes, ce n'est pas tout ça,
« Il ne s'agit pas de foutre à ces bons bougres un tas de sacrées dragées,
« Qui ne servent à rien du tout qu'à barbouiller le cœur,
« Et à les rendre plus malades qu'ils ne sont ;
« Mais il faut leur foutre une bonne nourriture,
« Qui leur tienne bien l'estomac, sans le charger,
« Et ajoutez par là-dessus un bon verre de vin,
« Pour que ça passe facilement,
« Et, nom de dieu ! que ça soit du bon ! »

Eh bien ! quand le citoyen docteur dira ça, la citoyenne infirmière pourra répondre :

« Du bon vin, foutre de foutre !
« Nous avons ça, depuis que c'est Foutriquet qui régale ! »

Enlevez la chopine de Johannisberg !

Et le brave Fédéré se collera ça sur la conscience en douceur.

A la santé de la Commune et des bons bougres !

Et ça lui fera rudement du bien.

Voyons, franchement, patriotes, est-ce que ça ne vaut pas mieux que de laisser boire ces bonnes choses-là par les jean-foutres ?

Hé ! mes bons bougres, qu'en dites-vous ?

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

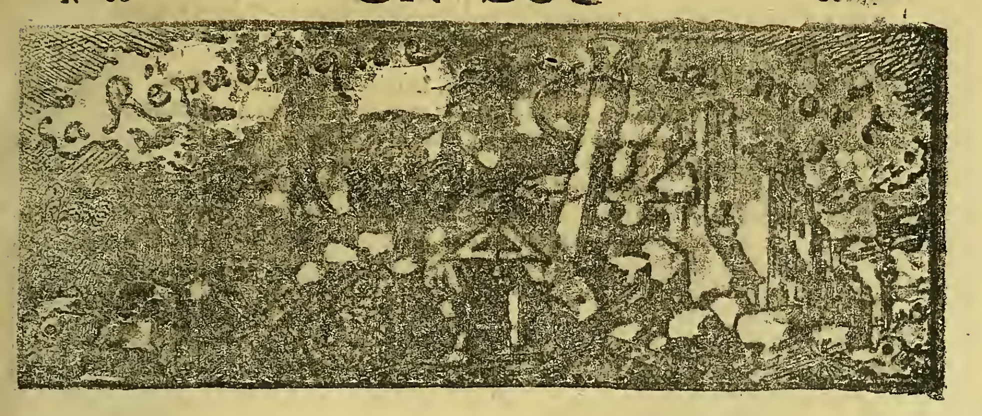
Le bureau des enrôlements pour le bataillon des ENFANTS DU PÈRE DUCHÊNE, est transporté de l'hôtel du Louvre à la mairie du 1er arrondissement.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

Les bureaux de la *Sociale*, 16, rue du Croissant, sont ouverts tous les jours, de 2 à 6 heures du soir, à l'effet de recueillir les souscriptions.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.

N° 63 UN SOU N° 63



28 Floréal an 79.

LA MISE EN ACCUSATION

demandée par le

PÈRE DUCHÊNE

Contre les jean-foutres qui foutent le camp de la Commune,

Avec sa grande motion pour qu'ils soient purement et simplement déférés à la Cour martiale comme traîtres à la Cité.

Le Père Duchêne est un gaillard qui n'aime pas beaucoup qu'on se foute du Peuple,

Et quand il rencontre des bougres qui se paient les gants de blaguer la Cité,

Il ne [illegible] dire qu'ils sont des jean-foutres,

Et c'est ce qu'il veut dire aujourd'hui aux citoyens de la Commune qui ont fait paraître dans les journaux une déclaration dans laquelle ils disent :

» Ils ne se présenteront plus à l'assemblée que le jour où elle se constituerait en cour de justice, pour juger un de ses membres ! »

Ah ! tas de lâches,
Vous en êtes bien venus où le Père Duchêne vous attendait,
Et le Père Duchêne ne se foutait pas dedans en déclarant il y a trois jours que vous étiez des lâcheurs et pas autre chose !
Mais d'abord,
Filouteurs de suffrages,
Il faut que le Peuple sache à quoi s'en tenir sur vos personnes.
Il faut que vos noms lui soient connus.
Ces noms, les voici :

Ch. Beslay,
Jourde,
Theisz,
Lefrançais,
Eugène Gérardin,
Andrieux,
Vermorel,
Clémence,
Serraillier,
Longuet,
Arthur Arnould,
V. Clément,
Avrial,
Ostyn,
Frankel,
Pindy,
Arnold,
J. Vallès,
Tridon,
Varlin,
G. Courbet.

Ah ! nom de dieu !
Quelle collection de jean-foutres !
Et quels ignobles lâches !
Car dans toute la conduite de ces bougres-là,
Il n'y a que de la lâcheté,
Et pas autre chose !
Le Père Duchêne défie n'importe lequel d'entre eux de prouver qu'ils font cela par courage !
Ah ! misérables !
Ça vous a plu, tant qu'il n'y avait pas de danger, de vous goberger dans les fauteuils de l'Hôtel-de-Ville,
Et de vous dire les élus du Peuple,
Et d'en tirer profit !
Mais maintenant qu'il y a péril en la demeure, et qu'il y va de la tête,
Foutre ! voilà qui mérite réflexion.
N'est-ce pas, jean-foutres !
Pourtant, quand on a aussi peu de tête que vous, on devrait avoir le bon sens de n'y pas tenir autant !
Mais c'est cela qui vous préoccupe,

Et pour la Cité, vous vous en foutez comme de l'an quarante !
Qu'est-ce que cela vous fait ?
Hein?...
Mais, nom de dieu !
Le Père Duchêne n'entend pas que ça se passe comme ça.
Vous êtes des jean-foutres,
Et c'est trop prouvé !
Vous seriez bien aise de foutre le camp et de tirer votre épingle du jeu sans rien dire !
Donc,
Vous ne croyez pas au succès ;
Donc, vous êtes des traîtres,
Et vous devez passer en jugement !
En ce moment, qu'est-ce que vous êtes ?
Et à quoi peut-on vous assimiler ?
A des soldats qui désertent devant l'ennemi !
Ah ça ! dites-donc,
Répondez au Père Duchêne !
Quand un lignard fout son camp, parce que la peur lui tient au ventre,
Qu'est-ce qu'on lui fait ?
Il passe en conseil de guerre, n'est-ce pas ?
Et là,
Quand on lui demande s'il a déserté son poste parce qu'il avait peur des coups de fusil,
S'il répond que ce n'est pas pour cela, mais parce qu'il croyait que la position n'était plus tenable et qu'il fallait tirer ses grègues,
Qu'est ce qu'on lui donne comme récompense ?
Le peloton d'exécution, eh ?...
Est-ce dans un sac, ça ?
Non, hein ?
Eh bien ! citoyens membres de la Commune,
Voilà votre situation.
Vous déclarez que la situation n'est plus tenable (pour vous) et que vous vous repliez en bon ordre.
Le Père Duchêne ne coupe pas dans ces ponts-là, lui,
Et dit que si la situation est tenable pour lui, qui n'est pas un élu du Peuple, qui n'a endossé de responsabilité que celles au-devant desquelles il a couru,
Il dit donc que si la situation est tenable pour lui, elle est tenable pour d'autres,
Et surtout pour ceux qui ont accepté et SOLLICITE un mandat !
Vous ne vous échapperez pas, tas de jean-foutres !
Et vos noms doivent résonner dans les salles où la Cour martiale tient ses séances ;
Car,
Vous êtes des déserteurs devant l'ennemi.
Ah !

« Vous ne vous présenterez plus à l'Assemblée que le jour où elle jugera un de ses membres ! »

Et foutre !
Le Père Duchêne le pense bien,
Autrement vous seriez des contumaces.

Car le Père Duchêne pense bien que les individus qu'on va arrêter et juger les premiers, c'est vous !

Bougre !

Il ne manquerait plus que ça !

Avoir l'honneur, tant que le péril est loin, et une fois que le péril est tout près,

Dire : Vous savez, moi, je suis un bon bourgeois,

Et je ne demande qu'à vivre tranquillement à la campagne, avec mes chiens, mes chats et mes poules !

Halte-là, camarades !

Vous avez accepté un mandat !

Vous avez endossé une responsabilité !

Vous avez sollicité l'une,

Et couru après l'autre,

Sans qu'on vous en priât pour la plupart,

Répondez,

Et dites-nous ce que vous avez fait de votre mission, et comment vous avez répondu à notre confiance,

Foutre !

Le Père Duchêne pense bien que vous vous rendrez à l'Assemblée quand on y jugera l'un des vôtres;

Mais ça ne suffit pas,

Et la Révolution !

Le Père Duchêne dit que celui qui quitte son poste est un lâche !

Et que les lâches doivent être passés par les armes;

Au fond, nous aimons mieux ça,

Et nous préférons que vous débarrassiez la Commune de vos personnes.

Mais le Père Duchêne ajoute que la Commune en sera bien plus débarrassée encore,

Une fois que la Cour martiale aura statué sur nos destinées.

Ah ça ! citoyen procureur de la Commune, comment se fait-il qu'on n'entend jamais parler de toi?

Qu'est-ce que tu fous ?

Et d'abord fais-tu quelque chose ?

Le Père Duchêne commence à en douter ;

Car enfin, nom de dieu ! si tu te décarcassais pour le salut public,

Comme ça serait ton devoir, citoyen procureur,

Les Patriotes s'en apercevraient bien.

Et foutre ! ils ne s'en aperçoivent guère.

Encore une fois, qu'est-ce que tu fous ?

Tu sais pourtant bien, mon bonhomme, que sous le régime de la Commune, ça ne peut pas se passer comme sous les autres,

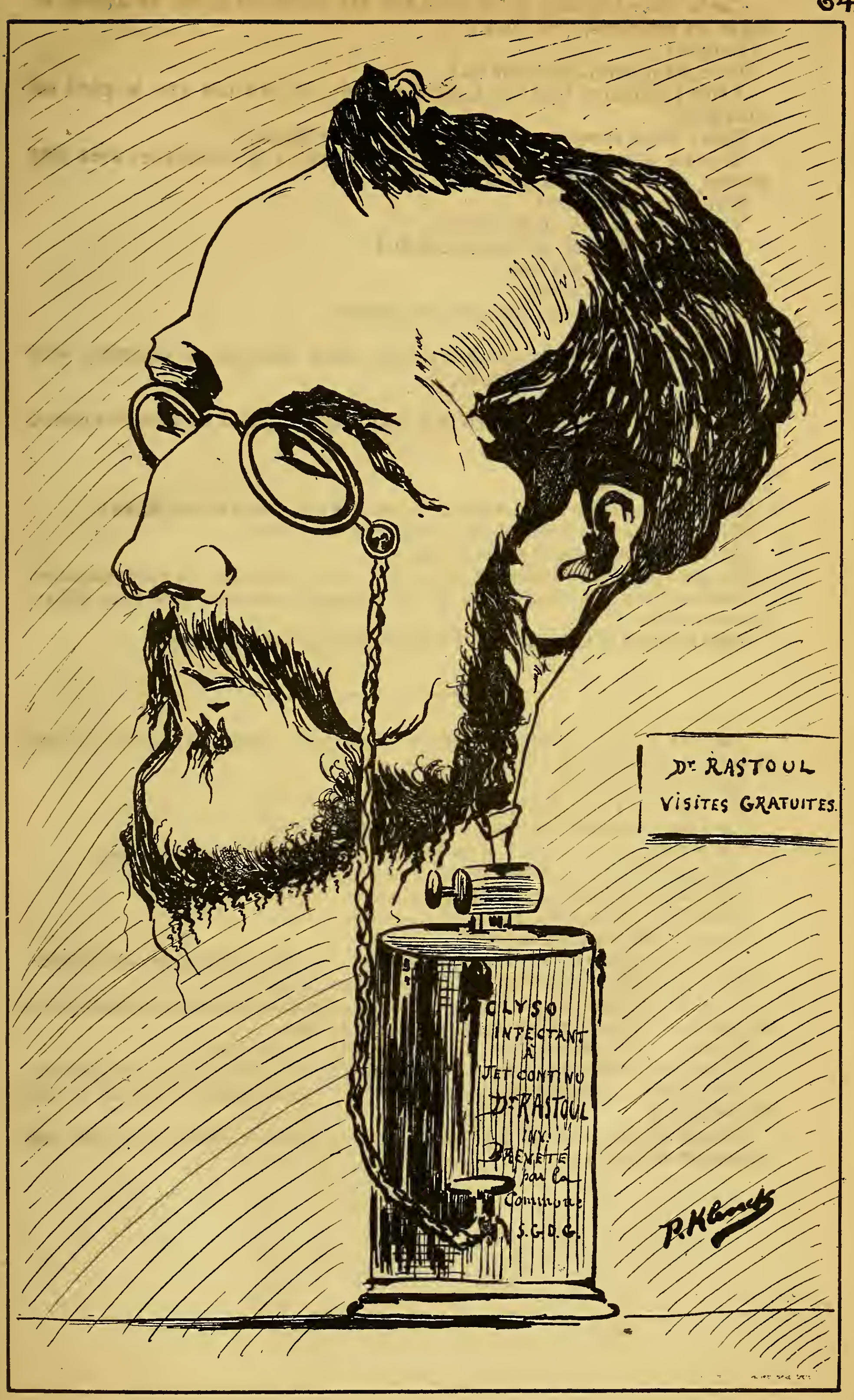
Et qu'on ne nomme pas des bougres aux fonctions publiques pour qu'ils se tournent les pouces tranquillement sur le ventre,

Ou pour qu'ils se chauffent les pattes et ne foutent rien.

Il faut te décider à abattre de la besogne, et plus vite que ça, mon garçon.

Et le Père Duchêne ne se gênera pas pour t'engueuler, quoi que tu sois de ses amis,

Et que vous ayez, dans le temps, joué de fameux tours ensemble aux roussins de badinguet.


Dr RASTOUL
VISITES GRATUITES
CLYSO
INFECTANT
À
JET CONTINU
Dr RASTOUL
INV.
BREVETÉ
par la
Commune
S.G.D.G.
P. Klenck

RASTOUL.

Te rappelles-tu comme on foutait dedans le jean-foutre Clément et le jean-foutre Lagrange ?

Le Père Duchêne rigole encore bougrement tout seul, dans son échoppe, quand il pense à ce temps-là ;

Mais, nom de dieu ! tout ça ce n'est pas des raisons,

Et foutre ! maintenant il faut travailler,

Et marcher rudement,

Et révolutionnairement!

Et organiser ton affaire,

Et faire manœuvrer ton personnel,

Et foutre de la besogne à tes juges d'instruction,

Et ne pas rater les aristocrates,

Et veiller au salut de la Cité,

Et ouvrir l'œil tonnerre de Brest.

Car les jean-foutres s'agitent comme de sacrés diables,

Et il faut que la Révolution les mêne tambour battant,

Ou, mille pétards, nous sommes foutus !

Citoyen procureur de la Commune, les patriotes savent que tu es un bon bougre,

Et que ce n'est pas toi qui serais capable d'avoir des ménagements pour les aristos.

On sait ce que tu penses là-dessus,

Mais on voudrait te voir plus d'activité.

Et l'on s'étonne, par exemple, que les mauvais jean-foutres qui sont soupçonnés de complicité avec les Versailleux ne soient pas encore jugés !

Voilà trop longtemps que les ennemis de la Révolulion attendent leur châtiment.

Et que le Peuple attend justice.

Quand te décideras-tu à prendre des mesures ?

Et à livrer les criminels à leurs juges ?

Les Versailleux ont fusillé Duval sans jugement.

Juge-les !

Mais fais ton devoir, nom de dieu!

Un bon arrêté encore de rendu,

Par le citoyen Fontaine, délégué à la direction des domaines,

Celui qui a été chargé de la démolition de ce sacré hôtel de la place Georges,

La demeure du jean-foutre Thiers !

Qu'on démolisse la boîte, ce n'est que justice, malgré les larmes et les récriminations de ceux qui réclamaient au nom de l'art et de la propriété,

Et qui oubliaient la chose principale !

La Révolution, qui passe par-dessus tout !

Tout ça sera vendu, c'est bien !

Et au bout du compte, ça n'appartient-il pas à la Cité, qui devrait foutre la main sur tous les jean-foutres qui font en ce moment-ci,

Au nom du despotisme,

Et sous la protection des traîtres de toute espèce, Gallifet ou Mac-Mahon,

La guerre à la Liberté et à la Justice?

Le Père Duchêne l'a déjà dit :
Il faut que tout ça rentre dans la poche du Peuple,
D'où ça est sorti !
C'est l'heure de la justice qui vient !
Elle vient si peu souvent pour les jean-foutres,
Qu'elle peut bien s'arrêter un jour pour tout de bon à la porte de Foutriquet !
Et l'arrêté coupe bougrement dans les ponts du Père Duchêne,
En ça que le produit de la vente de tous les meubles, linge et tout ce qui s'en suit,
Va être destiné entièrement à secourir les veuves des braves Patriotes Fédérés, qui vont se faire tuer pour la République et pour la Commune !
Le Père Duchêne applaudit bougrement à cette mesure !
Elle est tout-à-fait dans les intérêts du Peuple !
Ah ! il n'y a pas deux chemins à prendre aujourd'hui ;
Faut être révolutionnaire ou pas :
Servir la Commune et protéger ses défenseurs !
Et que ça se fasse vite, nom de dieu !
Citoyens membres de la Commune, pensez à ceux qui restent, quand les Patriotes sont morts !
Pensez aux veuves !
Aux orphelins !
Que la Commune adopte les enfants, comme vous l'avez si bien dit,
Mais que ça soit tout de suite !
Qu'on ouvre de suite des établissements communaux dans chaque municipalité !
Qu'on nomme aussi dans chaque arrondissement une commission d'enquête qui fonctionnera activement, et de suite !
S'il en est qui se font un devoir de mourir pour la Révolution,
Votre devoir à vous est de combler la place vide au foyer de la famille,
De remplacer le père ou l'époux absent !
Et c'est justement parce que l'arrêté du citoyen Fontaine tombe dans cette idée-là,
Que le Père Duchêne l'en remercie de tout son cœur.
Et vous, citoyens de la Commune, nommés par les Patriotes pour soutenir la Révolution et protéger ses défenseurs,
N'oubliez pas votre mission !
Le Père Duchêne vous la rappelle, parce que son devoir est d'avoir toujours l'œil grand ouvert sur les intérêts des Patriotes.

Bon !
Voilà encore ce nom de dieu de Comité de Salut public qui fait des siennes.
Elle est jolie sa besogne de ce matin
Ah, oui, foutre ! parlons-en !
C'est du propre !
Vous savez, Patriotes, qu'avant d'abdiquer entre les mains de quelques individualités,
Quand la Commune était encore quelque chose,
Elle avait nommé une commission de la guerre,
Qui faisait tout-à-fait l'affaire du Peuple

Attendu qu'elle était composée de bons bougres connus des Patriotes,
Pour être des malins et des solides,
Et qu'on était bien sûr qu'avec ces bougres-là ça ne pouvait pas faire autrement que de marcher comme il faut.
Malheureusement, il paraît que les bougres du Comité de Salut public ne sont pas du même avis là-dessus que tout le monde,
Ou qu'ils s'imaginent que les affaires vont d'autant mieux que ceux qui les dirigent sont plus incapables;
Car ils se sont empressés de foutre à la porte les braves citoyens Arnold, Avrial, Johannard, Tridon, Varlin,
Dont tout le monde était bougrement satisfait,
Et de les remplacer par un tas de citoyens qui ne les valent pas,
Ce qui va rudement faire du tort à la défense.
Et pourtant, tonnerre de dieu! ce n'est pas le moment de faire des boulettes.
Le Père Duchêne dit ça en général,
Et il fait exception pour le citoyen Cournet et le citoyen Urbain,
Qui ne sont foutre pas des misérables, il s'en faut!
Mais, vrai,
Quant aux cinq autres:
Bergeret, Geresme, Ledroit, Lonclas, Sicard,
Il faut convenir qu'ils ne sont pas positivement des aigles,
Et que c'est bougrement malheureux de voir les affaires de la défense entre leurs pattes.
On dira à ça que ce sont de braves gens tout de même,
Et que ce n'est pas une raison, parce qu'on manque de capacité, pour être un mauvais patriote.
Le Père Duchêne n'en disconvient pas,
Mais, nom de dieu, à l'heure qu'il est, il ne s'agit pas de faire de la doctrine ou du sentiment.
Il s'agit de foutre une pile aux roussins,
Et de sauver Paris et la Révolution.
Et le Père Duchêne ne craint pas de le dire,
Toute mesure qui ne rapproche pas la brave Cité du but suprême,
La Victoire!
Est une mesure condamnable, quelques soient les raisons de politique ou de sentiment dont on prétende l'appuyer.
Il n'y a pas à dire,
Il faut vaincre à tout prix.
Et si le Comité de Salut public,
Qui a peut-être les meilleures intentions du monde, mais qui se fout dedans à coup sûr,
Persiste à écarter systématiquement des affaires toutes les intelligences!
Nous tomberons dans la mélasse,
Et nous y barbotterons jusqu'à la culbute définititive.
Le Père Duchêne ne veut pas de ça.
Et c'est pourquoi il se plaint si amèrement des tendances qui se manifestent au Comité de Salut public,
Depuis surtout que le jean-foutre Félix Pyat y règne et gouverne indirectement et sans en avoir l'air.
Il faut absolument que le Comité sorte de cette voie-là,
Et qu'il songe sincèrement à faire autre chose que de venger les injures d'un mauvais bougre de farceur.

Qui n'a jamais servi la Révolution qu'avec des phrases,
Et qui est encore en train de la trahir par lâcheté,
C'est ce jean-foutre qui a jusqu'ici paralysé les efforts de tous les bons bougres qui voient plus loin que le bout de leur nez,
Sous le prétexte que la méfiance est un devoir.
Ce qui a l'air d'être une vérité,
Mais ce qui au fond est une bêtise,
Attendu que les honnêtes gens ne se méfient pas,
Ils contrôlent.
A force de crier à tout propos : méfions-nous.
Ce bougre là et ceux qui disent comme lui, ont fini par conclure qu'il n'y avait que les imbéciles qui ne pussent pas inspirer de soupçon,
Et c'est comme ça, qu'en fin de compte, ils nous font tomber petit à petit entre les mains des incapables.
Le Père Duchêne dit qu'il est grand temps d'en finir avec ce système-là.
Et c'est pourquoi il engage la Commune à foutre à bas son Comité de Salut public actuel.
Et à le remplacer par un Comité nouveau, composé des citoyens les plus capables de toute l'assemblée.
C'est-à-dire des citoyens :
Delescluze,
Protot,
Vaillant,
Et quelques autres bons bougres !
Si vous faites ce que vous dit le Père Duchêne, citoyens membres de la Commune,
Vous aurez fait un fameux pas vers la victoire,
Et vous aurez bien mérité de la Révolution.
Faites-le, citoyens, et tous les bons bougres reprendront confiance en vous,
Et crieront en chœur avec le Père Duchêne :
Vive la brave Commune de Paris,
Qui avait fait des boulettes et qui les a réparées !
Et nom de dieu, après ce coup-là, vous verrez comme ça marchera,
Comme les roussins trembleront dans leur peau,
Et comme les Patriotes seront contents.
Allez-y, citoyens membres de la Commune,
Allez-y, il n'est que temps!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

FRANCS-TIREURS
du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des Enfants du PÈRE DUCHÊNE, est transporté de l'hôtel du Louvre à la caserne de la Cité.
Le bureau est ouvert de 8 à 11 h. du matin et de 1 à 5 h. du soir.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



29 *Floréal an* 79.

La grande Procession des Patriotes

DIRIGÉE PAR LE

PÈRE DUCHÊNE

Autour de la place Vendôme,

Et sa grande joie, parce qu'il a vu par terre le jean-foutre Badinguet premier, et qu'on lui en a donné un morçeau;

Avec une proposition bougrement patriotique!

Un vieux qui a rudement rigolé hier soir,

C'est le Père Duchêne!

Parce que le bougre est allé à la place Vendôme avec un grand nombre de Patriotes de ses amis,

Et que là, il a pu constater que cette fois la Commune ne veut plus qu'on se foute d'elle, et qu'elle est décidée à faire exécuter ses décrets.

Et ça a fait rudement plaisir au Père!

Nom de dieu!

Si vous l'aviez vu faire le tour de la place, marchant comme le ci-devant bon dieu à la procession, et ouvrant l'œil à droite et à gauche,

Vous auriez bougrement ri.

Car le bougre était là, dans sa carmagnole, et se faisait une chopine de bon sang en voyant par terre l'oncle de Badinguet !

Quel tas de mitraille !

Et comme le Père Duchêne espère qu'on va foutre avec tout ça, pour le Peuple, de bons sous, bien luisants, et ayant le poids !

Il faut ça !

Et qu'est-ce que nous avions besoin, le Père Duchêne vous le demande un peu, de tout ce bronze qui n'avait jamais été utile à l'Humanité depuis qu'il était bronze !

Faut-il être jean-foutre pour ne pas comprendre qu'il n'y a rien de plus bête que les colonnes élevées à des gens de guerre !

A de « grands capitaines, » comme ils disent !

Le Père Duchêne leur en foutrait, lui, des grands capitaines !

Tas de gredins, va !

Enfin, en voilà toujours un en bas !

A qui le tour, maintenant ?

Il faut que tout ça soit collé dans la moutarde !

Et que le bronze qui n'avait encore servi qu'à faire des canons pour tuer les hommes et à immortaliser les jean-foutres qui avaient employé ces canons pour leur ambition personnelle,

Il faut, dit le Père Duchêne, que ce bronze serve enfin au commerce des hommes, que ce ne soit plus qu'une monnaie d'échange représentant le travail réalisé et la force du Peuple circulant à travers le monde !

Il faut que ce bronze, instrument de la guerre et glorification de la guerre, ne soit plus qu'une arme de la paix, et le signe de notre industrie !

Et, il n'y a pas à dire,

Le Père Duchêne est dans le vrai,

Et il ne se fout pas dedans !

Il sait que la Commune va faire cela,

C'est la Justice et le Bien !

Et voilà pourquoi le Père Duchêne a été faire hier sa grande procession autour de cette sacrée colonne devant laquelle il ne pouvait passer autrefois sans se dire :

« Ce grand mirliton de bronze n'existerait pourtant pas, si le premier badinguet n'avait pas fait tuer quatre millions et demi d'hommes ! »

Maintenant, heureusement,

Il n'en sera plus question,

Et le jean-foutre Bonaparte numéro 1 ne se donnera plus des airs de vouloir regarder par le trou des cheminées ce qui se passe dans les maisons des Patriotes !

Aussi le Père Duchêne a été avec ses amis, en sortant de la place Vendôme, dîner dans un cabaret, à Ménilmontant, il ne vous dit que ça,

Et là il a mangé près d'un demi-mètre d'une andouille que le citoyen cabaretier avait reçue de son pays,

Avec des chopines à n'en pas finir !

Aussi, hier soir, le Père Duchêne était dans un foutu état,

Et il avait sa casquette sur l'oreille, comme un mirliflor en goguette !

Nom de dieu !

On ne fout pas tous les jours en bas les badinguets de bronze !

Mais ce qui faisait surtout rigoler le Père Duchêne,

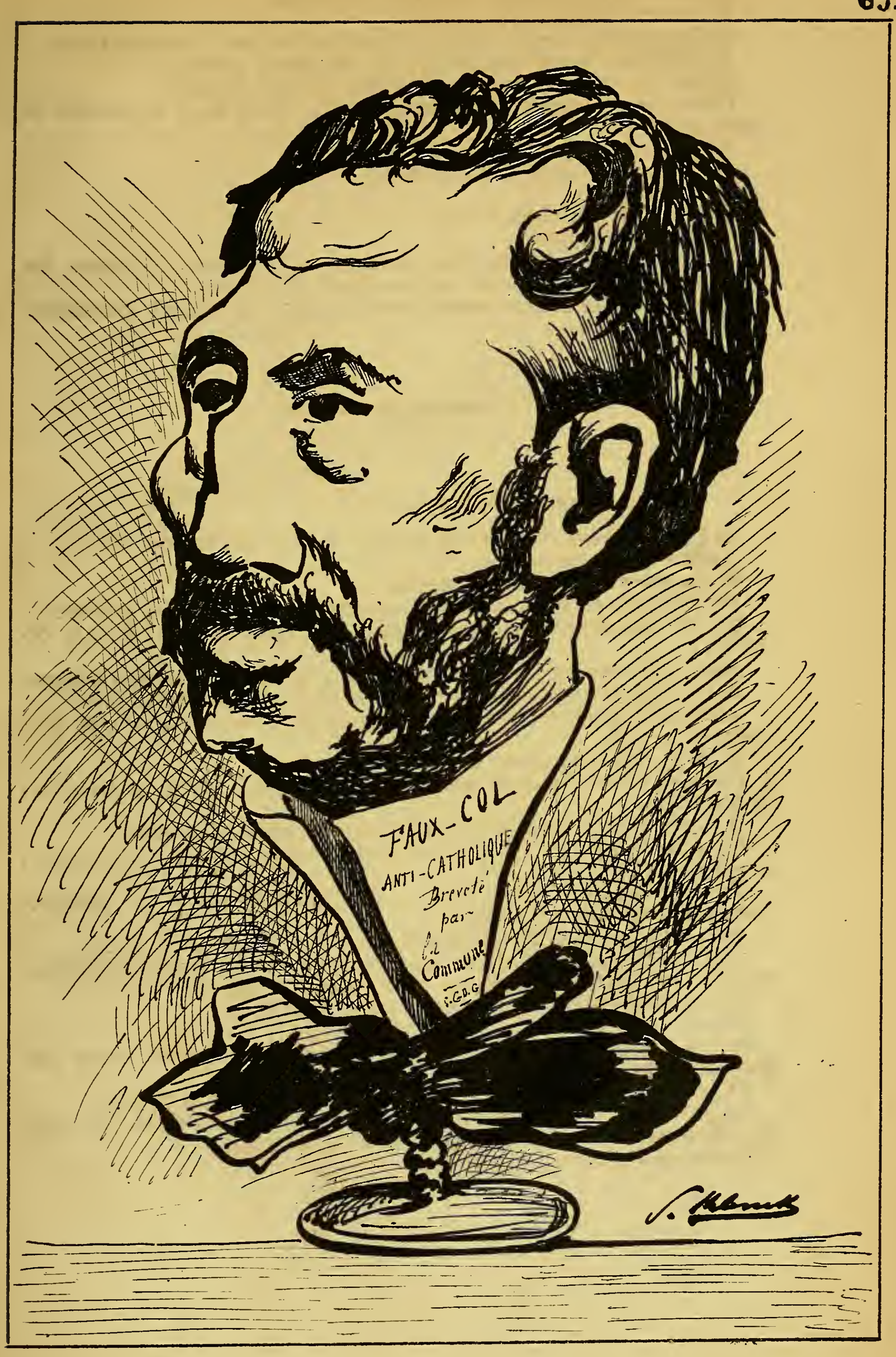
C'est qu'il avait dans sa poche un morceau du monument,
Et que les patriotes lui demandaient si ça portait bonheur !
Et foutre ! oui, disait le Père Duchêne,
Ça porte bonheur,
Parce que ça prouve qu'on exécute les décrets,
Et que la Commune n'a plus l'air de trembler dans sa peau,
Et que si elle veut continuer comme ça,
Tout ira bien,
Les roussins, non-seulement n'entreront pas, mais recevront leur roulée,
Et bientôt nous irons tous danser, sans arrière-pensée, la grande carmagnole de la Révolution.
Voilà ce que disait le Père Duchêne,
Et il ajoute que jamais il n'a eu autant de plaisir à remuer sa langue dans sa bouche pour dire quelque chose.
Car, autrefois, il se disait :
« Nom de dieu ! tant que le Père Duchêne n'aura pas dans sa poche un morceau du jean-foutre, ça n'ira pas ! »
Maintenant qu'il l'a, il déclare que ça va mieux !
Mais, nom de tonnerre ! c'est maintenant les jean-foutres Henri IV, Louis XIV et la foutue chapelle dite expiatoire du ci-devant Capet le seizième qu'il faut foutre par terre.
Et le Père Duchêne veut avoir à côté de son morceau de la colonne du jean-foutre qui a assassiné la première Révolution,
Une brique de la chapelle de ce Capet, qui conspirait avec les gredins d'émigrés, de nobles et de prêtres, contre le Peuple et la Patrie !
Ah ! la démolition de la chapelle expiatoire, voilà une chose que le Père Duchêne sera content de voir !
Oui, foutre ! et il en boira une fière rasade à la santé de la Commune, le jour où il verra par terre ce monument insolent de la douleur des aristos !

Mais, nom de dieu ! ça n'est pas tout !
Et, bien que le Père Duchêne soit bougrement content qu'on ait foutu en bas le jean-foutre Badinguet premier, il dit que tout ça c'est de la moutarde,
Parce que celui qui a vraiment détruit la colonne c'est celui qui tué la légende bonapartiste, — c'est-à-dire Badinguet III de Sedan, — lorsqu'il a été assez bête pour transformer en césar romain celui que l'amour imbécile des grognards ne voyait qu'en redingote grise et en petit chapeau !
Donc, dit le Père Duchêne,
Avoir jeté en bas le bonhomme de bronze,
Ça n'est pas mal,
Mais ce n'est pas tout,
Et c'est même loin d'être suffisant !
Citoyens membres de la Commune,
Pourquoi le bronze seulement !
La Justice du Peuple a bien d'autres reliques à jeter au vent !
Et le Père Duchêne demande ce que vous allez faire du bonhomme en chair et en os qui est aux Invalides !
Vous l'avez, lui-même, empaillé, avec des aromates dans l'estomac, de peur qu'il ne se gâte !
Voyez-vous ça ?...
Eh bien ! qu'allez-vous en faire ?
Après l'avoir condamné en effigie, absoudrez-vous sa personne !

Ça ne serait pas logique, dit le Père Duchêne;
Et le vieux propose, lui !
Qu'on foute le corps de badinguet premier dans un lit de chaux vive,
Parce qu'on n'a pas besoin de garder des saletés pareilles,
Et que, quand on va voir ça, ça ne sent pas déjà si bon,
Outre que ça fout des idées de majesté et de gloire dans la cervelle de gens simples !
Allons, allons !
Foutez ça dans un lit de chaux vive,
Ou brûlez-le,
Et jetez tout ça dans la Seine,
Ou dans les égouts !
Le Père Duchêne dit que c'est pas la peine de garder les restes d'un gredin qui a fait tuer plus de quatre millions d'hommes,
Et que pour des bougres semblables il n'y a qu'un endroit convenable
C'est le dépotoir.

Citoyens membres de la minorité,

Le Père Duchêne vous a foutu hier une bonne volée de bois vert,
Comme c'était son devoir,
Et comme vous l'aviez bien mérité,
En foutant le camp de la Commune sans la permission des patriotes,
Qui ne vous ont pas envoyé à un poste d'honneur pour que vous le désertiez.
Mais, au contraire, pour que vous vous y comportiez en bons bougres,
Et pour que vous y défendiez jusqu'à la mort les droits du Peuple.
Maintenant que le vieux s'est un peu soulagé la rate avec quelques bons coups de gueule,
Et qu'il vous a carrément dit votre fait,
Comme c'est son habitude avec tous ceux qui ne marchent pas droit dans la bonne ligne,
Il va essayer de causer un peu raison avec vous, si ça vous va,
Et de vous ramener à des sentiments plus patriotiques, si c'est encore possible.
Voyons, tonnerre ! les fouteurs de camp, quelle sacrée excuse invoquez-vous pour expliquer votre conduite ?
Vous dites que vous n'avez pas voté pour le Comité de Salut public,
Et qu'en vous prononçant contre lui vous saviez bien ce qui allait arriver de cette résurrection inopportune des souvenirs de 93,
Et que vous vouliez dégager votre responsabilité !
Très-bien,
Mais le Père Duchêne dit que, pour commencer, vous présentez mal votre affaire,
Et que ce n'est pas encore ça qu'il fallait parler pour être compris,
En effet, on dirait à vous entendre que vous en voulez surtout à ce sacré Comité de malheur parce qu'il porte un nom historique.
Tandis que ça n'est pas ça du tout,



RÉGÈRE.

A moins que vous ne soyez aussi bêtes que ceux qui ne l'ont voté que pour faire une imitation d'autrefois.

Ce qui fait véritablement que le Comité a tort, ce n'est pas son nom, c'est qu'il n'est pas ce qu'il devait être,

C'est-à-dire un Comité d'action et d'initiative sous le contrôle de la Commune,

Et que par une singulière aberration d'esprit, les rôles ont été complétement renversés,

Puisque ce sont les commissions de la Commune qui font la besogne et le Comité qui les contrôle et les nomme :

Juste le contraire de ce qu'il faudrait ;

Car ce systême revient à dire que la Commune abdique entre les mains de cinq de ses membres,

Ce qu'elle n'a pas le droit de faire,

Et ce que les patriotes ne veulent pas.

Si vous aviez parlé comme ça, tout le monde vous aurait compris,

Et le Père Duchêne ne vous engueulerait pas.

Maintenant, quant à dégager votre responsabilité morale,

D'abord, il faut vous dire que nous nous foutons comme d'une guigne de vos personnes,

Et que par conséquent il n'y a pas à parler de ces choses-là.

Ensuite, il faut que vous soyez bougrement bêtes pour ne pas voir que votre responsabilité est déjà dégagée,

Précisément par votre vote que vous rappelez si soigneusement.

Donc encore une mauvaise raison :

Qu'est-ce que vous jabottez, après ?

Que le Comité vous embête?

Et le Père Duchêne ?

Croyez-vous qu'il n'est pas aussi en colère que vous de voir la direction des affaires dans les mains d'un groupe où il ne compte pas que des amis !

Mais, nom de dieu ! vous ne l'avez donc jamais vu se tirer les crins et se foutre des coups de poing sur la casquette en lisant l'*Officiel* ?

Eh bien !

Est-ce que c'est une raison pour lui de foutre sa démission ?

Et d'interrompre la publication de sa feuille?

Mais, au contraire, foutre de foutre !

C'est justement parce que ça ne marche pas bien,

Que les patriotes ont plus que jamais l'impérieux devoir d'ouvrir l'œil,

Et le bon !

Et le plus qu'ils peuvent.

Et, nom de dieu ! messieurs les mauvais bougres, vous choisissez joliment mal ce moment-là pour fermer le vôtre !

Ah !

Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça ?

Parole de Père Duchêne, on croirait vraiment que les Patriotes vous ont foutu un mandat pour votre plaisir !

Est-ce que vous prenez, citoyens, les fonctions publiques pour un lit de roses !

Foutre le camp, parce que ça ne va pas à votre idée !

Parce que vous trouvez la besogne trop difficile !

Parce que vous n'êtes pas les plus influents !

Dans quelle foutue morale de calotins puisez-vous le droit de raisonner ainsi ?

Est-ce que jamais les bons bougres qui ont combattu dans l'intérêt du Peuple, et qui l'ont bien servi, se seraient ainsi crus autorisés à foutre le camp devant une majorité!

Est-ce que le bon bougre Proudhon, qui un jour s'est trouvé tout seul pour foutre des vérités au nez des aristos, a foutu le camp de l'Assemblée nationale,

Sous prétexte que pas un de ces jean-foutres ne comprenait ses idées,

Et qu'ils gueulaient tous comme des oies chaque fois qu'il voulait dire quelque chose?

Allons donc!

Le bougre se tournait vers ses imbéciles d'adversaires,

Et il leur disait tranquillement :

« Vous riez, tas de jean-foutres !

« Mais ce qui vous fait rire vous tuera. »

Et il avait raison, puisqu'aujourd'hui même notre brave Révolution du 18 mars est en train de réaliser sa prédiction.

Songez-y bien, citoyens membres de la minorité,

Vous êtes au moins aussi capables que le reste de la Commune !

C'est pourquoi vous devez lutter jusqu'au bout !

Si vous ne le faites pas vous serez responsables des malheur qui pourraient arriver,

Et bien plus responsables que ceux qui voient moins clair que vous,

Attendu qu'ils ne pèchent que par ignorance,

Et que vous péchez par oubli de vos devoirs.

Pour faire de bonnes besognes, en matière de Révolution comme en tout, il ne faut que deux choses :

L'Intelligence,

Et la bonne volonté.

Vous avez l'une,

Ayez l'autre !

Une bonne mesure à prendre,

Et qui serait bougrement dans l'intérêt des patriotes,

C'est d'organiser le service *intérieur* de la Cité,

Afin d'être prêt à n'importe quelle attaque,

Ou même à la trahison !

Le Père Duchêne appuie là-dessus, et il pense qu'il est de son devoir de faire ouvrir l'œil au citoyen délégué à la guerre,

Parce qu'il a entendu parler d'une sacrée conspiration réactionnaire qui, à un moment donné, se disposait à faire voir le tour aux patriotes,

Le Père Duchêne ne s'en émeut pas trop, au bout du compte,

Et ce n'est foutre pas ça qui l'empêchera ce soir de boire chopine à la santé de la Commune;

Mais enfin, c'est toujours pas inutile d'ouvrir l'œil,

Et de faire son possible pour foutre les amis des Versailleux dans une telle mélasse, qu'ils ne puissent même pas songer à s'en retirer!

Il y avait là-dedans des brassards tricolores que les jean-foutres devaient se mettre au bras pour se reconnaître entre eux.

On a saisi des sommes d'argent assez considérables.

Enfin, les bougres sont arrêtés, et les patriotes peuvent dormir tranquilles.

Le citoyen délégué à la justice a un sacré œil, allez !

Tout ça, ça n'est pas trop sérieux ; car le Père Duchêne sait bien qu'il n'y a plus rien à craindre de tous ces bougres de calotins,

Et que, quoiqu'on en dise, la partie est gagnée !

Mais enfin, il y a toutes sortes de raisons pour que le citoyen délégué à la guerre ait l'œil sur le service intérieur de la Cité,

Qui doit, et le Père Duchêne croit avoir raison, être fait très-activement par la garde nationale sédentaire!

Tenez, patriotes, pas plus tard que ce matin, le Père Duchene, en lisant les gazettes de ces jean-foutre versailleux,

A vu qu'ils avaient déjà tout préparé pour le jour où ils se figurent qu'ils doivent entrer.

Ils ont déjà organisé toutes leurs escouades de roussins :

Telle escouade ira là, telle autre là.

Eh bien ! nom de nom ! il ne faut pas de ça !

Pour être sûrs de la victoire, il faut agir tout comme si nous étions foutus dans la mélasse,

On aura le temps de se reposer après !

Aujourd'hui, l'instrument de travail, c'est le fusil !

L'atelier, c'est la caserne !

Mais demain, demain! on mettra la giberne dans un coin, on reprendra le marteau, on changera la capote du rempart pour la blouse.

Aujourd'hui, c'est la Révolution. Demain c'est la liberté conquise pour longtemps.

C'est pour cela qu'il faut veiller, patriotes;

Veiller ferme à l'intérieur, tout comme aux remparts!

Le Père Duchêne vous le dit :

Il faut agir ici comme si nous étions vaincus. Ouvrir l'œil comme si le péril était proche.

Il ne faut pas s'endormir déjà dans la victoire!

C'est le moyen de vaincre,

Et la Révolution vaincra !

C'est pour cela qu'aussitôt que le Père Duchêne découvre une chose qui peut aider aux intérêts des patriotes,

Il leur ouvre l'œil sur les moyens à prendre.

Aujourd'hui le Père Duchêne dit au citoyen délégué à la guerre :

Citoyen délégué, organise activement le roulement des bataillons sédentaires, qui, au cas échéant, formeront une réserve prête à repousser toute attaque.

De cette façon, toute trahison extérieure, combinée avec un coup de main à l'intérieur, échouera forcément devant le patriotisme de ceux à qui sera confiée, dans leur quartier respectif, la défense de la Cité.

Le Père Duchêne compte sur toi, citoyen délégué,

Il y va du salut de la Commune !

Songez-y bien !

Ah ! nom de dieu!

Foi de Père Duchêne, c'est trop fort!

Les calotins ont l'air de montrer le bout de l'oreille !

Ça ne peut pas marcher comme ça !

Vous savez, patriotes,

Et le Père Duchêne n'a pas manqué de vous en parler déjà dans sa feuille,

Que le délégué à l'Enseignement, un qui comprend bougrement l'intérêt des Patriotes,

A fait rendre un décret comme quoi on allait enfin élever les enfants sans leur fourrer dans la tête un tas de momeries,

Et qu'il n'y aurait plus de calotins dans l'enseignement !

Voilà ce que le délégué à l'Enseignement a voulu.

Et, foutre ! de ce côté-là, il coupe bougrement dans les ponts du Père Duchêne !

Dans le cinquième arrondissement, où souvent le Père Duchêne va boire chopine, chez un patriote de ses amis, là, derrière le Panthéon,

On s'occupe bougrement, avec activité, de mettre en vigueur la mesure proposée par le citoyen délégué à l'Enseignement !

Et foutre ! les calotins résistent !

Ils ont l'air de se fâcher !

Vraiment !

C'est du moins ce que nous apprend l'affiche de ce matin du citoyen Vaillant.

Voyons, nom de dieu !

Patriotes, ce n'est-il pas de la séquelle, tous ces jean-foutres-là ?

Et doit-on les ménager ?

Eux qui, depuis quatre-vingts ans, mettent des bâtons dans les roues au Progrès, qui marche malgré toutes les entraves,

A la Révolution qui cherchait à se faire jour !

Aujourd'hui, la Révolution est consommée,

Le drapeau rouge ne se taille pas comme l'autre dans les soutanes des prêtres.

Vive la Commune ! à bas tout ce qui s'oppose à son établissement !

Sus à tout ce qui prêche l'ignorance,

Qui mène à l'abrutissement,

Qui conduit au despotisme,

A l'exploitation de la misère par la richesse,

Au triomphe du capital !

Le vieux monde est écroulé. Rien ne doit plus sortir de dessous ses décombres !

Place à la Raison, à l'Intelligence,

Qui seule fait l'homme libre !

Plus de calotins à l'enseignement !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Le Père Duchêne invite les Patriotes à se rendre demain à l'ambulance du Grand-Orient, rue Cadet, d'où partira le convoi funèbre du citoyen Jean-Pierre Budor, capitaine de la 5e compagnie des Fédérés, mort à la suite de deux blessures reçues aux avant-postes, en défendant les droits communaux. — .·.

Francs-Tireurs du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des Enfants du Père Duchêne, est transporté de l'hôtel du Louvre à la caserne de la Cité.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 heures du matin et de 1 à 5 heures du soir.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



30 *Floréal an* 79.

LA GRANDE MOTION

DU

PÈRE DUCHÊNE

Pour qu'on foute en bas l'infâme baraque des Tuileries,

Et qu'on fasse sur l'emplacement une promenade pour les bons bougres de Patriotes.

Le Père Duchêne a été bougrement content de voir qu'on avait foutu en bas le jean-foutre badinguet premier,
Mais, nom de dieu, ce n'est pas tout,
Et ça n'est que le commencement de la besogne,
Il y en a encore à faire,
Et ce n'est pas ce qui manque !
Ah ! foutre, non !
Et d'abord,
Ce qu'il faut faire,

C'est abattre la niche à pourceaux qu'on appelle les Tuileries !
Il n'y a pas dans toute la Cité un monument plus sale et qui rappelle plus d'horreurs et d'infamies que celui-là !
Il faut donc que ça disparaisse,
Et qu'on fasse autre chose à la place !
Qu'est-ce que c'est que des boîtes comme ça !
Et que de semblables boutiques où on n'a jamais fait que se goberger avec l'argent du Peuple !
Foutre !
Le Père Duchêne est sans pitié pour les mauvais bougres et ne veut pas qu'on se foute de la Nation !
Jamais un jean-foutre ne s'en est autant foutu que badinguet,
Et c'est pour cela qu'il faut que tout ce qui rappelle cette famille de gredins soit anéanti !
Le Père Duchêne a souvent pensé à ça,
Et il s'est dit bien souvent :

« Nom de dieu!
« Quand le Peuple sera son maître,
« Qu'est-ce qu'on pourra bien foutre de ça? »

Et il y avait des Patriotes qui lui disaient :

« Il faudrait faire une bibliothèque pour le Peuple !
« Afin que son instruction sortît de l'endroit même où on cherchait à l'abrutir !
« Et ça serait une bonne mesure !
« Et ça ferait bougrement plaisir aux patriotes,
« De voir des livres là où il n'y avait que des chopines, et des travailleurs là où il n'y avait que des faiseurs de noces ! »

Et d'autres disaient au Père Duchêne :

« Non,
« Ce n'est pas une bibliothèque qu'il faut faire là!
« C'est un restaurant !
« C'est de là que sont partis tous ces foutus décrets qui autorisaient les monopoleurs à faire leur trafic, et qui les aidaient à faire crever le Peuple de faim !
« Il faut maintenant qu'on y mange,
« Et qu'on y mange bien,
« Et à bon marché,
« Afin que tout le monde puisse y aller,
« Et qu'on soit content, avec la citoyenne et les mioches ! »

Voilà ce qu'on disait au Père Duchêne !
Mais le Père Duchêne, lui, dit :
Non, foutre !
Ce n'est ni un restaurant,
Ni une bibliothèque qu'il faut faire là !
Pour un restaurant ou une bibliothèque, il faut des murs !
Et tant qu'il y a des murs, il y a un monument !
Nous en avons assez de ces saletés-là !
Il faut foutre en bas le monument.
C'est le plus sûr moyen d'enlever l'espoir du retour à la dynastie !

Qu'on y fasse un jardin,
Dit le Père Duchêne !
Et le vieux a raison :
Parce que, tant que le nid est là,
L'oiseau a envie d'y revenir !
Et que le plus simple est encore de détruire le nid !
Qui est-ce qui peut trouver à redire à ça ?
Personne, eh !
Est-ce que les Tuileries n'appartiennent pas à la Cité,
Ou à la Nation,
Et en quoi la Nation pourrait-elle se plaindre alors qu'on agit dans son intérêt,
Car c'est agir dans son intérêt, foutre !
Et il n'y a que des imbéciles qui puissent se plaindre qu'on enlève aux jean-foutres de rois et d'empereurs les moyens de revenir !
C'est le ver qu'on ôte de l'hameçon, voyez-vous, Patriotes ?
Et une fois qu'il n'y a plus rien à frire,
Les gredins de monarques ne sont pas tentés de se *dévouer*, comme ils disent, au salut du Peuple !
Lorsqu'il y a une grosse liste civile,
Et des pensions pour les princes,
Et des traitements pour les courtisans,
Et des gratifications pour les mouchards,
Ça va bien,
Et il y a moyen de se sacrifier à la Nation,
Aussi les prétendants ne manquent jamais en France,
Parce qu'en France le Peuple est généreux et ne regarde pas à l'argent,
Et qu'au surplus, comme on ne lui rend jamais de comptes, on s'arrange comme on veut et on lui fait croire que deux et deux font dix-sept !
Mais quand il n'y a rien au bout du titre de roi,
Et que, comme le roi d'Yvetot, on n'a qu'un bonnet de coton à la place d'une couronne,
Foutre !
Ça mérite qu'on y fasse attention !
Et il faut proportionner le dévouement à l'argent qu'on reçoit !

Voilà ce que disent les jean-foutres de rois et d'empereurs !
Et c'est pour cela que le Père Duchêne dit :

Démolissons les Tuileries, foutre !
Et sans tarder !...
Quand les jean-foutres n'auront plus de maison,
Et qu'ils sauront que s'ils reviennent, il leur faudra prendre un garni pour s'abriter.
Peut-être bien qu'ils resteront chez eux au lieu de venir embêter le Peuple !

Voilà l'opinion du Père Duchêne,
Et ce n'est pas dans un sac !
Qu'on démolisse cette maison de cochons, nom de dieu !
Et tout de suite !
Et qu'on fasse là sur cet emplacement un bon jardin pour que les Patriotes puissent se promener le soir avec la ménagère et les enfants.
Ça leur fera bougrement plus de plaisir de voir des arbres que le gros tas

de pierres qui n'a jamais servi qu'à cacher les orgies des hommes de proie de décembre!

Allons, allons,
Les pioches là-dedans!
A la place des boudoirs, des massifs!
A la place de la bacchanale de l'empire,
La Carmagnole révolutionnaire!

Le Père Duchêne le disait encore ces jours-ci dans sa feuille :
Il n'y a rien de si utile aux intérêts des Patriotes,
Et qui fasse mieux les affaires de la Commune,
Que d'organiser tout ce qui peut être service intérieur de la Cité.
Barricades, roulement des bataillons sédentaires, etc.,
Afin qu'à un moment donné, les jean-foutres qui voudraient trahir et tenter un coup de main,
Se trouvassent nez à nez avec des bougres qui n'ont pas froid aux yeux,
Et qui se chargeraient, s'ils faisaient mine de resister un brin,
De teindre en rouge leur sacré brassard tricolore!
En rouge, comme le drapeau de la Commune!
Ça les embêterait un peu, hein!
Et pourtant ça sera comme ça.
Faut pas s'y fier, mes jean-foutres!
Le Père Duchêne vient de lire une affiche du citoyen délégué à la guerre,
Qui est conçue d'une façon bougrement patriotique,
Puisqu'elle s'occupe de ça!
Le citoyen délégué fait appel à tous les Patriotes qui ont des bras pour remuer de la terre,
Faire des fascines, gabions, et tout ce qui s'en suit,
Toutes choses qui sont bougrement propres à foutre dans la mélasse les mouchards et calotins versailleux!
Le Père Duchêne n'a pas besoin de recommander à tous ses amis qui aiment et veulent servir la République et la Commune,
Et qui ont des biceps pour manier la pioche,
D'aller se mettre à la disposition du délégué!
Nom de nom! Patriotes, voyez-vous, quand les braves Fédérés se foutent des coups de fusil avec les Versailleux,
Tout ce qui est ici doit se mettre de la partie, et passer son temps à travailler à la défense intérieure!
D'abord, une chose avant tout :
C'est que les jean-foutres n'entreront pas de vive force.
Le Père Duchêne sait ce qu'il faut de travaux pour faire un siége en règle.
Il faut d'abord exécuter les travaux d'approche, et ça n'est pas rien, sous le feu des remparts, qui, foutre! canonnent dur.
Ensuite, il faut, toujours sous le feu des remparts, faire brèche. Et, tonnerre! les murs sont solides; c'est le Foutriquet qui les a bâtis.



TRINQUET.

Décidément, Foutriquet n'a pas de chance avec tout ce qu'il fait construire !

Et le Mac-Mahon a pourtant juré qu'il serait à Paris dimanche !

Ça ne se peut pas, mon vieux !

Et on surveille les traîtres de près !

Faut pas non plus compter sur eux, va ! Tu aurais bougrement tort !

Mais tout ça ce n'est pas une raison pour ne pas s'occuper activement des travaux de défense intérieure.

Tenons-nous prêts à tout !

Ayons l'œil sur tout !

C'est le plus sûr moyen de vaincre,

Et la victoire, c'est la Commune !

Patriotes,

Vous avez tous lu avec un grand deuil l'affiche qu'a fait apposer ce matin le Comité de Salut public.

La cartoucherie de l'avenue Rapp a sauté !

Et les victimes sont nombreuses !

Le Comité de Salut public nous le dit :

Ce sont encore sur ces misérables Versailleux que doit retomber tout l'odieux de ce crime !

Qui se rattacherait alors à la conspiration réactionnaire sur les traces de laquelle le citoyen délégué à la Justice est actuellement !

Vous connaissez tous déjà l'affaire des brassards tricolores !

Qu'on juge vite ceux qui sont arrêtés !

Qu'on voie si ce terrible malheur n'est que le résultat d'un accident dû à une négligence quelconque,

Ou la suite des trahisons qui nous entourent !

Si c'est trahison,

Pas de pitié pour les coupables !

Aussitôt reconnus, aussitôt fusillés !

Séance tenante !

Les victimes sont là, étendues, qui demandent vengeance !

Sus aux traîtres !

Mais il est encore une question autre que le châtiment ;

Citoyens membres du Comité de Salnt public,

Le Père Duchêne demande qu'on s'occupe des veuves et des orphelins !

Vous avez adopté les enfants des citoyens qui vont présenter leurs poitrines devant les balles versaillaises,

Vous ne pouvez pas laisser sans aucun secours ceux qui, eux aussi, travaillaient pour la défense de la République et de la Commune !

S'ils sont victimes d'un simple accident, c'est une simple raison d'humanité.

S'ils sont victimes d'une infâme trahison, ils ont droit aux secours de la Commune, au même titre que ceux qui meurent au champ de bataille.

Le Père Duchêne vous demande,

Ainsi qu'à ses confrères de la presse,

D'organiser une souscription pour venir en aide aux familles qui peut-être vont être privées de leur seul soutien.

Que ce soit à l'Hôtel-de-Ville, près de vous, qu'on recueille les souscriptions,

Le Père Duchêne ira le premier y déposer la sienne.

A l'époque de la première Révolution,

Quand le Père Duchêne, qui était déjà un bon bougre, s'occupait de foutre une sacrée chasse aux aristos et aux calotins de son temps,

Tout en se livrant, comme aujourd'hui, à son petit commerce de fourneaux.

Il avait pour ami un brave à trois poils qui s'appelait Rossignol,

Et que les bougres du Comite de salut public voulaient toujours nommer général de l'armée de l Ouest.

Le brave Rossignol était bien un honnête patriote et un lapin numéro un.

Comme fouteur de coups de sabre, impossible de trouver son pareil ;

Mais, par exemple, pour commander, bernique !

Le pauvre bougre n'y entendait rien.

Et même il s'en cachait si peu, qu'il disait toujours au Père Duchêne, dans l'intimité :

Tu sais bien, mon vieux, que je ne suis pas foutu pour faire un général.

Comme malgré ça le sacré Comité s'obstinait toujours à le turlupiner, le brave Rossignol finit par accepter.

Si bien qu'étant parti en guerre contre les jean-foutres de royalistes,

Il se fit foutre la plus belle tripotée du monde par les sacrés Vendéens,

Qui étaient comme qui dirait les Versailleux de ce temps-là.

Après quoi, il s'en fit foutre une série d'autres dans le même numéro,

Et toujours comme ça,

Jusqu'à ce qu'enfin il entrât dans une belle colère contre les jean-foutres qui l'avaient choisi,

Et qu'il leur foutît au nez sa démission, en disant :

Vingt-cinq tonnerres de dieu !

Je vous avais pourtant bien prévenu que je ne serais jamais foutu pour faire un général.

Eh bien ! le Père Duchêne dit que son ami Rossignol se conduisait là en bon patriote,

Et qu'il faisait bougrement bien de se rendre ainsi justice à lui-même,

Et de se retirer plutôt que d'entraîner une armée de la Révolution à de nouveaux désastres.

Mais il ajoute que le bougre Sicard,

Nommé tout dernièrement à la commission de la guerre par le sacré Comité de Salut public actuel,

Qui, pour le dire en passant, est bougrement loin de valoir l'autre,

Il dit que le bougre Sicard a encore rudement mieux agi que le bougre Rossignol.

Vu qu'il a foutu sa démission avant d'avoir eu le temps de faire des bêtises ;

Ce qui prouve qu'il a confiance dans les avis du Père Duchêne,

Et qu'il est un patriote honnête et modeste,
Plus désireux de servir la Révolution dans les fonctions de sa compétence,
Que de briller à un poste où il ne pourrait rien faire pour elle.
Voilà ce que le Père Duchêne appelle un honnête citoyen et un bon révolutionnaire ;
Et il voudrait voir l'exemple du bon bougre Sicard suivi par ceux qui ont été nommés en même temps que lui à la guerre, sans avoir plus que lui la capacité suffisante.
Parce qu'il dit qu'à l'heure qu'il est la grosse question : c'est la guerre.
Et que par conséquent ce n'est pas le moment de blaguer et de s'amuser à la moutarde.
Si le Comité de Salut public connaissait un peu son affaire, il comprendrait que c'est surtout pour la Commission de la guerre qu'il faut faire de bons choix ;
Et il foutrait à ce poste-là les gars les plus malins de toute la Commune.
Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, c'est à la Commune elle-même de réagir,
C'est aux bons patriotes qui ne se sentent pas taillés pour une besogne aussi difficile, de s'en aller,
Et c'est aux autres de s'offrir.
Voilà ce que le Père Duchêne a à dire à propos de la démission du bon bougre Sicard.
Et il pense qu'on fera bien de l'écouter,
Et que si on ne l'écoute pas, on pourrait bien s'en repentir.

Le Père Duchêne ne sait vraiment pas pourquoi il y a un proverbe qui dit que les jean-foutres ne se mangent pas entre eux,
Et il prétend, au contraire, qu'il n'y a pas pour se mordre les uns les autres comme ces bougres-là,
A preuve encore ce qui se passe aujourd'hui à Versailles.
Vous savez, patriotes, si les sacrés capitulards du ci-devant gouvernement de la défense nationale ont rendu des services à la jean-foutrerie.
Sans eux, qui est-ce qui aurait empêché les citoyens gardes nationaux de Paris de foutre une pile aux Prussiens ?
Qui est-ce qui aurait pu faire avaler à cette brave Cité une pilule aussi amère que celle de la capitulation ?
Qui est-ce qui aurait livré deux provinces à Guillaume?
Et la République tout entière à Foutriquet?
Personne.
Le Père Duchêne en répond bien.
Attendu que, même du côté des aristos, on ne pourrait plus retrouver une pareille collection de jean-foutres.
Eh bien, tout ça n'empêche pas que les sacrés Versailleux ne se conduisent avec ces pauvres bougres, comme de vrais ingrats,
Et qu'ils les engueulent absolument comme s'ils étaient d'honnêtes patriotes,
N'ayant jamais commis le moindre crime.

Ni fait le moindre mal à leur patrie.
Quels cœurs légers que ces Versailleux !
L'autre jour ils foutaient des paque s de sottises à la tête de petit Thiers,
Juste à l'heure où le vieux jean-foutre croyait sentir tomber sur son cœur tous les coups de marteau qui frappaient les pierres de sa maison.
Maintenant voilà qu'ils engueulent ce pauvre Jules Favre,
Et qu'ils lui reprochent d'avoir pleuré au lieu de combattre,
D'avoir menti à ses promesses,
De n'avoir jamais eu « que des larmes et des mots au service de la France. »
Enfin un tas d'autres choses qui font que le Père Duchêne n'y comprend plus rien,
Et qu'il se demande où nous allons si les Versailleux se mettent à jouer à ce jeu-là.
Voyons, foutre ! là-bas, les autres, pas tant de révolutionnarisme,
Vous finirez par effrayer le Père Duchêne, nom de dieu !

Le Père Duchêne, *marchand de fourneaux.*

Le **Père Duchêne** fait appel aux bons bougres de citoyens pour compléter ses cadres, et marcher sans délai contre les jean-foutres versailleux.
Le bataillon des **Enfants du Père Duchêne** offre immédiatement l'habillement et l'armement à tous les bons patriotes qui, libres de tout engagement, veulent se battre sans répit.
Le bureau d'enrôlement va être fermé dans trois jours.
Que les bons bougres se hâtent,
On les attend à la caserne de la Cité.
Ils trouveront là une fameuse société et bougrement décidée.
Il y en a qui s'étaient déjà enrolés, et qui, croyant que ça pouvait ne pas aller, sont partis.
Qu'ils reviennent sans crainte,
Le **Père Duchêne** leur tend les bras.

Demain, le Père Duchêne publiera

Le grand Point d'interrogation

FOUTU PAR

Le Père Duchêne

Sous le nez des Versailleux, pour savoir ce qu'ils veulent décidément, nom de dieu !

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



… prairial an …

Le grand Point d'interrogation

FOUTU PAR LE

PÈRE DUCHÊNE

Sous le nez des Versailleux, pour savoir ce qu'ils veulent décidément, nom de dieu!

Avec sa grande déclaration bougrement patriotique.

Ah! foutre!

Le Père Duchêne était bougrement content hier,

Parce que la veille, la nuit et le matin, les Versaillais ont reçu une roulée dans les formes,

Et que les Patriotes leur ont montré comment ils se battaient quand ils voulaient s'en donner la peine!

Les bougres avaient voulu faire les malins,

Et nos canons leur ont fait voir le tour, une belle affaire!

Nom de dieu! ça va bien, et le Père Duchêne en a bu une chopine, — et de la bouteille encore!

Les jean-foutres auront beau faire,

Ils ne refoutront plus la Cité dans la mélasse monarchique,

Et Paris sautera plutôt, foutre !

Le Comité de Salut public a été dans le vrai en faisant sa déclaration d'hier matin !

Et le Père Duchêne coupe bougrement dans ses plans !

Oui,

Les bons bougres se battent

Et crânement,

Et ce n'est pas de sitôt que le jean-foutre Thiers reviendra place Georg[illegible] voir l'endroit où fut sa maison !

La poudre de mine n'est pas faite pour les chiens, nom de dieu !

Et si jamais les Versailleux emportaient le rempart, les Patriotes savent bien qu'il vaut mieux faire sauter Paris que de le rendre,

Parce que, dès qu'on ne peut vivre libre en travaillant, il faut mourir en combattant !

Les Patriotes comprennent ça, jean-foutres !

Et c'est pour cela que vous n'entrerez plus dans cette ville dont vous êtes à tout jamais proscrits !

Ils savent qu'avec vous rentreraient le parasitisme, l'esclavage et le vice que sue votre peau !

Ils savent que, malgré vos déclarations, vos serments et vos larmes, vous ne cherchez qu'à installer un roi sur les débris de la République ;

Ils savent qu'on ne tire pas de l'huile d'un mur et qu'il ne saurait rien sortir d'honnête d'un tas de jean-foutres de bombardeurs tels que vous !

Vous êtes de parfaits gredins,

Et les Patriotes sont renseignés sur votre moralité politique,

Vous avez tous des dates auxquelles se rattachent vos noms, toi, Transnonain, — toi, Juin 48, — toi, Janvier 71 !

Qu'est-ce que vous voulez que le Peuple ait de commun avec vous ?

Les jean-foutres sont les jean-foutres,

Et Paris n'a pas été bâti pour eux !

Restez chez vous,

Et nous chez nous !

Nous ne pouvons pas trinquer ensemble !

Ce qui fait rudement rigoler le Père Duchêne,

C'est le jean-foutre Thiers, parce que — soit dit entre nous, Patriotes — il se fout de ses collègues comme de Colin-Tampon, en leur annonçant à tout bout de champ des nouvelles à tout casser, et en leur promettant que dans deux jours les Versaillais seront dans Paris,

Et ça fait penser le Père Duchêne au barbier qui avait écrit sur sa porte :

« Ici on rase demain ! »

Et Thiers aussi, lui, entre demain !

Le Père Duchêne vous demande un peu, Patriotes, ce que ce misérable viendrait foutre ici avec sa séquelle d'assassins à dix francs par jour ?

Tout malin qu'il est, le vieux gredin n'a jamais pu dire ce qu'il voulait revenir faire à Paris;

Car, enfin, qui est-ce qui l'y demande ?

Le Père Duchêne suppose, foutriquet, que tu es dans Paris ?

Voyons,

Qu'est-ce que tu y fais?

— D'abord, diras-tu, je prends le Père Duchêne et je lui fous une danse un peu réussie !

— Très-bien !... et puis après ?

— Après, je prends tous les membres de la Commune et du Comité central, les journalistes révolutionnaires, les meneurs et je les fais fusiller comme des chiens !

— Parfaitement !... et puis après ?

— Après, je fais prendre, si j'ai assez de roussins et de gendarmes les quatre-vingt mille gardes nationaux qui se sont foutus des peignées avec mes bons mouchards : j'en fais fusiller quelques milliers pour leur apprendre à vivre, et j'envoie le reste à Cayenne faire la récolte du poivre !

— Délicieux ; le Père Duchêne ne sait pas s'il faut tant de monde que ça à Cayenne pour récolter le poivre, mais enfin, passons.... Voilà donc mes quatre-vingt mille gardes nationaux fusillés ou déportés.... Et puis après ?

— Après, foutre !... Mais, après, l'ordre sera rétabli, et tout le monde sera content, et Favre ne pleurera plus !

— Mais, nom de dieu de jean-foutre que tu es, et la République, qu'est-ce que tu en fouts ?... Parce qu'enfin, voyons, tu sais bien qu'en dehors des Patriotes qui se battent, il y a encore un grand nombre de citoyens qui sont républicains de cœur, et qu'il y en a aussi quelques-uns dans les provinces... Voyons, la République, qu'est-ce que tu en fouts ?

— Ah ! la République !.... C'est vrai, je n'y pensais plus.... Eh bien ! voyons, qu'est-ce que tu dirais si je te déclarais que je la conserve !

— Soit : le Père Duchêne ne te croit pas, mais, pour un instant, il suppose que par politique tu la conserves...

— Eh ! certainement, foutre ! je la conserve, parce qu'il serait peut-être dangereux de la foutre en bas (tout de suite !).

— Eh bien ! alors, jean-foutre, te dit le Père Duchêne, si tu avais l'intention de conserver la République, qu'est-ce que tu avais besoin de faire bombarder Paris ?

Voici à peu près la conversation que le Père Duchêne aurait eu probablement avec le jean-foutre Thiers, s'il n'y avait pas de piéges à loup sur la route de Paris à Versailles !

Et vous voyez bien par là, citoyens, que le jean-foutre Thiers est tout ce qu'il y a de plus canaille au monde,

Et qu'en déclarant, comme il fait, qu'il veut garder la République, il ment comme le dernier des mauvais bougres !

Est-ce que, pour garder la République, on fait lancer des obus sur ses électeurs !

Est-ce qu'on fait tuer des femmes et des enfants pour garder la République ?

Est-ce qu'on assassine les ambulancières après les avoir violées pour garder la République ?

Est-ce qu'on massacre des centaines de citoyens et de citoyennes qui n'ont jamais fait de mal à personne, en faisant sauter des cartoucheries pour garder la République ?

Est-ce qu'on fusille des prisonniers de guerre qui n'ont fait que défendre les droits de leur Cité pour garder la République ?

Allons donc !

Tout ça est de la jean-foutrerie,

Et pas autre chose !

... celui qui prétend qu'il commet ces crimes pour garder la République, est le dernier des gredins et des fourbes!

Le Père Duchêne dit, lui, que la République n'a rien de commun avec les jean-foutres de cette sorte,

Il dit que la République, c'est le gouvernement qui assure la paix générale, le bien-être pour tout le monde et le travail pour tous les citoyens;

Il dit que la République a consacré avant tout l'égalité politique et sociale, parce que, sans bien-être, pas de liberté, et sans le premier des outils : le capital, pas de justice dans la répartition des charges,

Il dit que la vraie République affirme la Déclaration des Droits de l'Homme de 1792, qui a proclamé les quatre Droits « naturels et imprescriptibles » de tous les hommes :

La Liberté,
L'Égalité,
La Sûreté,
La Propriété.

Voilà la vraie République, et ça n'a rien de commun avec l'assassinat, la dilapidation des deniers de la Nation, le viol, la trahison et tous les crimes dont se rendent coupables les jean-foutres de Versailleux, afin de garder leurs priviléges et de pouvoir continuer à se goberger sans jamais rien foutre de leurs dix doigts!

Cette République-là, la République démocratique et sociale, c'est le droit, la justice, et la forme gouvernementale de l'avenir!

Et en quoi cette République-là est-elle en opposition avec l'idée de Commune?

En quoi contredit-elle au système communal, qui est le système administratif le plus simple, — car il n'y a rien de plus naturel que de faire gérer les affaires d'une paroisse par les gens qui habitent cette paroisse, et de ne pas admettre dans la discussion de ses intérêts spéciaux, des hommes qui demeurent à trois cents lieues de cette paroisse!

En quoi cette République jure-t-elle avec l'idée *fédérative*!

Pourquoi chaque Commune ne ferait-elle pas ses petites affaires elle même?

Et pourquoi toutes les Communes, libres chez elles, ne s'uniraient-elles pas pour régulariser leurs relations commerciales, leur code de droit commun, leur contrat d'union, leur politique extérieure?

Qu'est-ce qu'il y a d'absurde là-dedans?

Cela paraît une chose si simple au Père Duchêne qu'il ne conçoit pas qu'on puisse être assez jean-foutre pour ne pas comprendre et vouloir ça du premier coup!

Allons, allons, dit le Père Duchêne,
Jean-foutres,
Nous savons votre jeu!

Votre politique à vous, c'est de vous goberger sans rien faire,

C'est d'avoir le ventre comme une cloche, le rubis à la lèvre, la perle à la dent, la main épiscopale, l'oreille rouge et le teint bien fleuri, sans travailler,

C'est de faire trimer les autres, et de les asservir, afin d'avoir des honneurs, des places, des rubans, et surtout des traitements et des pensions,

Votre politique à vous,

C'est de la politique de cochons !

Et si, tas de jean-foutres, vous aviez le courage de manier un marteau, une pioche ou un rabot, vous n'auriez pas si peur de la Révolution, que vous voudriez bien tuer,

Mais qui a l'œil sur vous et que vous ne vaincrez pas !

Le Père Duchêne, qui fout toujours son nez partout, n'a pas manqué d'assister aux séances de la Cour martiale.

Le vieux, qui est un fameux ami des braves Fédérés,

Et qui s'intéresse bougrement, comme on pense, à tout ce qui concerne la défense de la Cité,

Voulait se rendre compte par lui-même de ce qui s'était passé,

Afin d'en tirer les conséquences à sa façon,

Et de foutre le doigt, du premier coup, sur les vices de notre organisation et les défauts de notre brave armée.

Eh bien, Patriotes, voulez-vous connaître là-dessus le sentiment du Père Duchêne,

Et les réflexions que le bon bougre se communiquait à lui-même en retournant à son échoppe ?

Voilà ce que le Père Duchene se disait :

Il n'y a pas de tonnerre de dieu qui tienne !

Il faut convenir que les Fédérés sont des lapins,

Et que ces bougres-là sont rudement d'attaque et pas faciles à vaincre,

Car enfin, ce n'est pas un métier commode qu'ils font là tous les jours en avant des remparts,

Et ces jean-foutres de roussins ont beau être des gredins, et tout ce qu'on voudra,

Ça n'empêche pas que leurs sacrés pruneaux fassent autant de mal à la peau que ceux des honnêtes gens.

Il y a donc quelque chose dans notre armée qui surexcite l'enthousiasme et exalte le courage ;

Car s'il n'y avait rien,

Pour sûr, il y a bougrement longtemps que tous ces braves citoyens de Paris auraient foutu là leur flingot,

Et seraient retournés à leurs affaires,

Vu que c'est bougrement plus agréable de se dorloter tranquillement l'existence au coin de son feu, que de se tirer le poil aux avant-postes avec les Versailleux,

Et ce quelque chose qui donne tant de force aux troupes de la Commune,

Le Père Duchêne dit que c'est l'amour de la Liberté,

Le sentiment de la Justice,

L'intelligence de la Révolution ;

Et que c'est là une chose qui fait bougrement honneur à la population de Paris,

Et que quand on voit un Peuple se battre de cette façon-là pour une Idée,

Pour l'Avenir et le Salut du monde tout entier,

On ne peut pas faire autrement que de dire que c'est un fameux peuple

Et que ceux qui oseraient prétendre le contraire seraient de sacrés jean-foutres !

Maintenant, comment peut-il bien se faire qu'avec une armée foutue dans ces conditions-là, les chefs soient tout de même obligés de sévir ?

Et qu'on ait par-ci par-là des exemples de défaillances coupables ?

Comment peut-on expliquer que des bougres dont on n'avait jamais eu à se plaindre,

Qui, même souvent, avaient fait leurs preuves de courage,

Et qui s'étaient, dans plusieurs circonstances, conduits en braves soldats et en bons patriotes,

Comment peut-on expliquer que des bougres de ce numéro-là

Se trouvent, à un moment donné, tout à coup transformés en traqueurs,

Et qu'ils foutent le camp à toutes jambes pour rentrer chez eux sans tambour ni trompette,

Comme ça vient d'arriver, par exemple, pour les pauvres bougres condamnés dernièrement par la Cour martiale ?

Le Père Duchêne, après s'être posé cette grave question, s'est foutu un bon coup de poing sur sa casquette,

Après quoi il s'est longuement fourragé la tignasse,

Afin de trouver plus facilement la réponse,

Et voilà ce que le Père Duchêne a trouvé :

Les braves troupes de la Commune sont supérieures à toutes les troupes possibles et imaginables,

Principalement à toutes les armées que les jean-foutres de tyrans pourraient lever avec leurs sacrés moyens de répression et d'abrutissement,

Parce qu'elles ont au plus haut degré le sentiment de la Justice et de la Révolution,

C'est une affaire prouvée,

Mais il leur manque pour être parfaites une notion différente qu'on n'y trouve pas d'une façon aussi générale,

Et que la discipline seule, quoique chose excellente, serait encore insuffisante à créer et à répandre.

C'EST LE SENTIMENT DU DEVOIR.

Voilà, citoyens gardes nationaux de Paris, ce dont il faut bien vous pénétrer.

C'est qu'il ne suffit pas, pour faire de la bonne besogne,

Et pour vaincre les jean-foutres, ce qui est le but suprême,

Il ne suffit pas d'être brave à ses heures,

Au moment qu'on a choisi,

Sous l'influence entraînante d'une fièvre passagère.

Il faut, au contraire, que vous ayez le cœur rempli d'un enthousiasme pénétrant,

Qui brûle sans s'éteindre jamais,

Ne fût-ce qu'une minute.

Car cette minute peut être celle justement où la Révolution entendait faire appel à votre bonne volonté,

Et votre bonne volonté doit toujours être là, fidèle, entière, solide comme le roc,

Afin qu'on ne puisse jamais dire que la cause de la Révolution a failli succomber par la faute des Patriotes chargés de la défendre,

Et afin que la jean-foutrerie n'ait jamais un instant d'espoir.

Quand vous aurez tous cette flamme dans le cœur, citoyens gardes nationaux de Paris,

Le Père Duchêne dira :

La Révolution est sauvée,

Et les roussins sont tombés dans la mélasse.

Voilà l'impression que le Père Duchêne a rapporté des débats de la Cour martiale,

Et le vieux ne croit pas s'être foutu dedans.

Ah ! nom de dieu !

Du coup, le Père Duchêne ne se tient plus les côtes de rigoler,

Depuis que les jean-foutres de Versailleux ont rendu un sacré décret,

Qui ouvre bien l'œil aux patriotes sur la façon dont ils s'amusent ensemble à la moutarde.

En attendant que le moment soit venu pour eux, si on les laissait faire de nous foutre au nez un jean-foutre quelconque de leur acabit !

Voyons, Patriotes, c'est tout de même trop farce,

Et tous ces bougres qui traînent leurs guètres dans l'allée des *Réservoirs*, se foutent tout de même un peu trop de leur public !

D'abord, qu'est-ce que ça peut être que ça,

L'Hôtel des Réservoirs, où les ci-devants membres de la ci-devant assemblée nationale s'en vont gobeloter avec l'argent de la Nation?

Le Père Duchêne va peu à Versailles,

Car il sait trop bien ce qui lui arriverait si les Versaillais lui mettaient la main sur le poil.

Ça lui est un peu égal au bout du compte,

Vu qu'il en a bougrement pris son parti,

Et qu'il sait bien que les jean-foutres ne le ménageront point, s'il se trouve jamais sous leur coupe.

Mais ça ne fait rien, le Père Duchêne voudrait bien savoir ce que ça peut être que l'hôtel des *Réservoirs*.

Retenez bien ce nom-là, Patriotes.

Et, soit dit en passant, le jour où nous aurons foutu dans la moutarde tous ces bougres de Versailleux,

Nous irons, pour voir, boire ensemble chopine là-dedans, à la santé de la Commune et de la Révolution,

Et au nez des jean-foutres, s'il y en a encore !

C'est là, dans cette sacrée boîte qui, foutre ! ne vaut pas à beaucoup près l'échoppe du Père Duchêne,

Que les bougres de la majorité ont élaboré ce sacré projet des prières publiques,

« Pour ramener sur la France, livrée aujourd'hui au pillage et à l'as-
» sassinat, le règne de l'ordre, le respect de la famille, de la propriété, de
» la religion, »

Et des jean-foutres, cela va de soi !

Eh bien ! quoi donc, mes bougres,

On a donc besoin du dieu des armées!

C'est la dernière ressource,

Et, ma foi, quand on s'adresse à ce bougre-là, c'est un peu en dernier ressort.

Il faut avouer qu'il s'est foutu de vous un peu carrément la dernière fois,

Et que l'ami Trochu a eu beau égrener tous ses chapelets et réciter toutes ses momeries,

Cela n'a pas servi à grand'chose,

Et qu'il a fallu en revenir à ce vieux Bismarck, qui a carrément vidé la question en nous faisant crever de faim,

A la grande satisfaction des jean-foutres !

Et puis on a fait son petit 28 janvier !

Le dieu des armées !

Mes jean-foutres, le Père Duchêne, qui, foutre! n'est pas votre ami, et coupe pourtant peu dans les ponts des Versailleux,

Vous donne ici un conseil, comme s'il s'agissait tout bonnement d'un Patriote,

Eh bien ! le dieu des armées, le Sabaoth de nos pères, vous foutra encore dans la mélasse !

Et c'est ça qui fait rigoler le Père Duchêne dans sa vieille peau !

Et c'est pour cela peut-être qu'hier, et tout nettement, vous êtes parvenus, avec tout votre vacarme, à vous faire foutre encore une pile par les braves fédérés !

C'était pourtant le *Jour de l'Ascension*, comme disait les calotins !

Voyons, nom de nom !

Le Père Duchêne vous croyait bien jean-foutres !

Mais il ne vous croyait pas encore si bêtes !

Voyons, général Thiers,

Ton plan de campagne frise bougrement ce vieux plan Trochu !

Tu te fous dedans, mon bonhomme, si tu comptes sur les secours d'en haut !

Demande donc aux Fédérés,

S'ils comptent là-dessus !

Général Foutriquet, le Père Duchêne te le dit :

Si tu comptes là-dessus, sur tes prières et sur tes mômeries de calotin, tu fais bien de déménager au plus vite tes paperasses jusqu'à Tours, comme tu le fais déjà !

Le « dieu des armées » ne protège plus personne, mon vieux !

Pour nous, ça n'est pas étonnant, nous l'avons envoyé à la Monnaie,

Mais il ne protège même plus les jean-foutres !

Faites des prières publiques, la Commune s'en fout !

Vous feriez mieux, comme nous, de fondre tous vos bons dieux et d'en faire des canons !

C'est plus sûr !

Le Père Duchêne te donne ce conseil, parce qu'il sait bien que les Patriotes se foutent aussi bien de tes canons que de tes bons dieux !

Ça fait plus de bruit que de besogne, tout ça,

C'est de la jean-foutrerie pure et simple !

Le Père Duchêne te plaint, mon vieux !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Les trois éditeurs responsables :
E. Vermersch. — A. Humbert. — Maxime Vuillaume.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16



2 prairial an 79.

LES BONS AVIS

DU

PÈRE DUCHÊNE

Au citoyen Delescluze, délégué civil à la guerre;

Avec une quantité de motions bougrement patriotiques.

Citoyen Delescluze,
Le Père Duchêne est bougrement content de toi,
Et il trouve que les affaires vont rudement bien :
Les versailleux sont embêtés, et Favre fait ses paquets, — c'est mauvais signe pour les jean-foutres,
Et les bons bougres ont de quoi se rassurer, à présent !
Ah ! nom de dieu,
Dire que les gredins voulaient entrer aujourd'hui dans Paris,
Et qu'ils nous avaient promis la danse pour deux heures de relevée !
Quel tas de bêtes !

On n'a jamais vu de plus grands couillons que ces bougres-là !

Et le Père Duchêne rigole avec tranquillité, quand il entend toutes les fanfaronnades de ces misérables !

Bougre de bougre ! c'est trop drôle !

« J'entrerai demain, disait le jean-foutre Thiers... Demain, avec mon sabre, mon casque et mon plumet !... et on verra ça ! »

Imbéciles !

Et les Patriotes, alors ?

C'est donc de la moutarde !...

Le Père Duchêne vous dit, jean-foutres, que vous pouvez regagner votre clocher au pas de course si vous ne voulez pas, à un moment donné, être obligés à foutre votre camp dans une nuée de coups de pied au cul !

Déguerpissez, foutre !

Et que ça ne traîne pas !

Le délégué à la guerre ouvre l'œil, nom de dieu !...

Et le Père Duchêne, qu'est-ce qu'il fait, hein ?

Le Père Duchêne ne passe pas ses vingt-quatre heures à dormir,

Et il se remue, une belle affaire !

Du moment que le citoyen Delescluze fera tout à fait comme lui, les Patriotes ne seront pas près d'être foutus dans la moutarde,

Et ça sera ça.

Voilà ce qu'il faut !

Ouvre l'œil, citoyen Delescluze,

Ça va rudement bien depuis que tu es là,

Et les jean-foutres ont déjà reçu des roulées qui se méritent, — le Père Duchêne ne vous dit que ça !

Mais, foutre ! tant qu'on ne sent pas l'odeur du cadavre de l'ennemi, on ne peut pas dire qu'il est foutu !

Eh bien ! il faut faire attention, et ne pas croire parce que l'ours a reçu une balle dans son poil qu'on l'a foutu par terre !

Et d'abord, citoyen Delescluze,

Il faut que tu fasses des travaux avec tes hommes du génie,

Et dur !

Deux précautions valent mieux qu'une,

Et il ne suffit pas d'avoir remporté une victoire,

Deux victoires, trois victoires,

Il faut vaincre d'une façon définitive et sans remise,

Et faire faire le saut périlleux aux versailleux !

Pour ça, citoyen Delescluze,

Il faut faire ce qu'on appelle : les fortifications passagères !

Il faut établir un système de défense intérieure, de barricades, de parapets, de mines, etc., qui constitue une seconde ligne de remparts !

Voilà ce que veut le Père Duchêne,

Et ce tracé de la seconde ligne militaire doit être exécuté, et tout de suite,

Et que ça ne traîne pas, nom de dieu !

Il faut, foutre, que les Patriotes sachent que si à un certain moment ils recevaient pour une heure une roulée, leur ligne de retraite, leur rempart de résistance suprême sont assurés !

Tu comprends ça, toi, citoyen Delescluze, parce que tu es un bougre à poil, et que tu n'as ni l'intention de te laisser foutre dedans, ni l'intention de nous foutre dedans !

Ce qui est bougrement important au point de vue de la Révolution !

En faisant cela, tu t'attireras singulièrement l'affection des bons bougres,
Parce qu'ils ont droit à ce que leurs magistrats leur garantissent la sûreté en temps de paix,
Ils ont également le droit de prétendre à leur sûreté en temps de guerre,
Et cette sûreté se compose des précautions prises pour qu'on tue le moins possible des défenseurs de la Cité et de la Nation !
Donne la sûreté aux citoyens, délégué à la guerre,
Et construis une seconde ligne de fortifications !
Abats tous les monuments qui s'opposeraient à ton plan !
Ne négligeons rien,
Assurons-nous la victoire,
Et après nous indemniserons les citoyens lésés dans leur propriété !
Mais à la condition qu'ils se soient battus !...
Emploie à ce travail de fortifications tous les lignards qui se sont joints à nous et qui auraient des scrupules pour faire le coup de feu contre leurs anciens copins !
De cette façon,
Ceux qui parmi eux sont un peu couillons, n'auront pas peur de se compromettre et nous seront cependant utiles.
Le Père Duchêne ne croit pas se foutre dedans en disant qu'il fait là une motion bougrement patriotique!
Et il va en faire une autre qui va rudement surprendre quelques citoyens qui se donnent les gants d'être plus habiles que les autres.

Le Père Duchêne pose au citoyen Delescluze cette question :
Comment se fait-il que sous la République, où il doit y avoir partout une égalité parfaite, il y ait des différences de solde ?
Il y a des corps dont les gardes touchent plus que les de gardes nationaux,
Pourquoi !
Est-ce qu'ils se battent mieux qu'eux !
Qu'est-ce que c'est que ça, nom de dieu ?
Ces bougres-là sont nourris, vêtus, armés, et tout le diable, par la Cité, et on leur fout trente sous par jour pour faire le garçon,
Et ils trouvent que ce n'est pas suffisant ?
Allons donc !
Le Père Duchêne dit, lui, que ceux qui ne trouvent pas la solde de trente sous par jour suffisante, avec les vivres,
Ne sont pas guidés par l'amour de la République,
Mais par l'amour de la chopine;
Et même le Père Duchêne dit mieux,
Il trouve que les généraux ne devraient pas toucher plus que les simples soldats.
Sous la première République, foutre !
Nous avions des généraux qui touchaient quatre francs par jour comme appointements,
Et c'était bougrement patriotique,
Et en ce temps-là nous remportions des victoires carabinées,
Et sur les mêmes chouans dont vous combattez aujourd'hui les petits-fils !
Ah ! nom de dieu !
Tout est là : l'argent, la solde, le galon !
Et l'amour de la Patrie, foutre, qu'est-ce que c'est, alors ?

C'est donc de la moutarde ?
Ah ! ces bougres d'officiers !
S'ils étaient seulement comme les simples gardes nationaux !
Tous les matins, le Père Duchêne reçoit cinquante lettres où on lui dit :

« Tu sais bien, Père Duchêne, un tel, le capitaine de telle compagnie, de tel bataillon, eh bien, c'est un couillon ! »

Et vous croyez que ça amuse le Père Duchêne !
Non, foutre !
Pas du tout !
Ça le fout en rage, au contraire !
Et rudement !
Parce quand il voit des bougres qui ne veulent pas marcher parce qu'il leur manque un galon ou un révolver, alors que de pauvres bougres de Patriotes, qui n'ont au derrière qu'un méchant pantalon de toile bleue, vont se faire casser la figure,
Foutre ! ça lui tourne les sangs,
Et bougrement !
Le Peuple est le Peuple, nom de dieu !
Et il lui suffit, à lui, de savoir qu'il se bat pour le droit !
Pas de galons, à lui !
La justice, foutre !
Et il se bat !
Voilà !
Et trente sous !
Et il est content !
C'est peu pourtant !
Mais on n'est pas en guerre pour s'amuser !
Et comme la Commune n'est pas riche pour le quart-d'heure,
Le vrai Peuple sait bien que ce n'est pas le moment de lui demander de haute paye !
Le vrai Peuple, tiens, citoyen Delescluze,
Ce sont les bougres de la butte Montmartre,
Ceux qui sont là-bas au moulin de la Galette,
Et qui en foutent aux roussins, en veux-tu en voilà !
En voilà qui sont braves,
Et qui ne cannent pas !
Ça fait rudement plaisir au Père Duchêne, quand il pousse une bordée jus[illegible],
Et qu'il va boire chopine dans la rue des Amandiers !
C'est de rudes gars,
Et qui ne laisseront pas foutre dedans la Cité !
Un de ces jour, le Père Duchêne pense bien qu'ils vont canarder la casérne de Courbevoie, qui est la plus grande boîte à roussins qu'il y ait au monde,
Et qu'ils en démoliront quelques-uns !
Allons,
Citoyen Delescluze,
Ouvre l'œil, et le bon !
Et que ça ne traîne pas !
Et pour ce qui est des cartoucheries, foutre,
Ne te laisse pas foutre dedans.
Les roussins de Versailles font courir le bruit qu'ils vont faire sauter toutes les poudrières, cartoucheries, les dépôts de munitions, et le reste !

Très-bien !

Qu'on foute les otages, et les femmes de roussins, et les enfants de gendarmes dans ces boîtes-là,

Nous verrons ensuite s'ils veulent les faire sauter !

Ils auront du balai comme nous !

Et du moment qu'il y a un bal, dit le Père Duchêne,

Il faut que ce soit pour tout le monde !

Fais cela, citoyen Delescluze,

Et le Père Duchêne te paiera une chopine, — et du vrai !

Voilà une chose qui embête carrément les jean-foutres,

Et, nom de dieu ! le Père Duchêne ne leur en veut pas pour ça,

Vu que c'est un peu leur droit !

Ils s'enfoncent là-bas, quoi qu'ils en disent, de plus en plus dans la mélasse,

La Commune va son petit train,

Et la Révolution marche dru !

Ça s'avance !

Ils sont là, toute la journée, depuis deux mois, à se regarder les uns les autres dans leur sacrée assemblée,

En ayant l'air de se dire : « Voyons, est-ce qu'on ne va pas bientôt pouvoir retourner chez soi. Ça commence à nous embêter. »

Et ils poussent tristement un soupir :

« Ah ! ces sacrés canons de Montmartre ! si on n'avait pas essayé de les reprendre. Cet infâme Père Duchêne nous l'avait très-bien dit que nous nous foutrions dans la moutarde ! »

Et ce qui les fait marronner, c'est qu'ici, ça ne va pas trop mal !

On a encore le temps, d'un moment à l'autre, d'aller entendre jouer la *Marseillaise* ou le *Chant du Départ*,

Aux Tuileries !

Mais oui, mes jean-foutres, la *vile multitude* va aux Tuileries ; le Père Duchêne y va aussi !

Vous ne vous seriez jamais attendu à celle-là !

Et la citoyenne Agar, comme vous le dites dans vos gazettes, « hurle la *Marseillaise !* »

Un de vous demandait l'autre jour qu'on l'envoie à Cayenne,

La citoyenne Agar !

D'abord faudrait-il venir la chercher !

Et, nom de nom ! les patriotes ont l'œil,

Et vous n'entrerez pas !

Et puis, si vous entrez, ce qui ne sera pas, le Père Duchêne vous le prédit comme pour les canons de Montmartre,

Eh bien ! la citoyenne Agar viendrait à Cayenne, non, non !

Et elle nous chanterait encore *la Marseillaise.*

Et nous reviendrions peut-être encore tous, d'ici à peu, la chanter dans vos sacrées Tuileries !

Vraiment ! vous n'avez pas de chance !

C'est le moment de frapper le grand coup,
Et d'appeler à vous le « dieu des armées. »
Il n'est que temps ! il n'est que temps!
Croyez-en le Père Duchêne.

C'est aujourd'hui le 20, Patriotes.

Et c'est le 20 que, bon gré mal gré, les jean-foutres devaient entrer à Paris,

Et foutre dans la mélasse Commune et Communeux,

Et foutre ! si on en avait cru les calotins,

Ce ne serait pas rose aujourd'hui,

Et les roussins auraient beau jeu !

Qu'est-ce que vous dites un peu de ça, Patriotes?

Quand vous lisez encore le Père Duchêne, qui rigole aujourd'hui de tout son cœur.

Et pourtant, nom de dieu !

En ont-ils assez fait du vacarme, ces bougres-là !

Mille tonnerres ! c'est le moment de le dire,

Pas une minute de répit.

En ont-ils brûlé de la poudre!

Et dire que tout ça, c'est comme s'ils chantaient !

Ça leur dit autant que les fameuses « prières publiques, » dont le Père Duchêne vous entretenait hier avec une si grande joie.

C'est aujourd'hui le 20 !

Et le Père Duchêne va prendre, malgré les jean-foutres, ses « grands esbattements, »

Comme dirait, s'il était encore du monde,

Le bon bougre Rabelais,

Un drôle de calotin, celui-là, qui, foutre ! savait crânement bien boire chopine,

Et serait bougrement content aujourd'hui de voir les Patriotes profiter de ses leçons,

Et faire casser le nez aux jean-foutres!

Nom de dieu ! ils ne sont pas encore entrés,

Et le Père Duchêne ne leur en veut pas pour ça !

Les pauvres bougres de Versaillais ont tout de même trop de besogne.

Tonnerre ! on ne peut pas tout faire à la fois!

Et pourtant, ce n'est pas faute de mener tout un peu rondement,

Vu qu'ils ont signé ce sacré traité de paix sans seulement y faire attention.

Qu'est-ce que ça leur fout, un peu, le traité de paix ?

Voyons, Patriotes !

Ils n'ont qu'une chose en tête, les bougres :

Foutre dans la moutarde la Révolution,

Qui depuis deux mois leur fait le pied de nez,

Et leur passe la jambe d'une assez belle façon !

Deux mois !

C'est un peu long !

Et, foutre ! on voudrait bien un peu se reposer !
Pas mèche !
Ah ! mes jean-foutres, vous vous étiez comme ça foutu dans votre sacré toupet, qu'il vous suffisait de mettre à la tête de votre armée de roussins, le général Foutriquet,
Et puis que ça allait aller tout seul,
Qu'on allait entrer à Paris le 20 !
« Faut que ça soit le 20, » avait dit à la tribune de la ci-devant assemblée le jean-foutre Favre !
« Faut, que ça soit le 20, où je fous ma démission. »
Ça n'est pas le 20 !
Le Père Duchêne le répète :
Vous vous foutez le doigt dans l'œil, et vous croyez que vous allez nous foutre dans la mélasse !
Ça vous est impossible, à moins d'une trahison,
Et on a l'œil, foutre !
A preuve, qu'à ce qu'un Patriote a dit au Père Duchêne :
On vient encore d'arrêter un jean-foutre de commandant, qui distribuait de l'or aux faux patriotes qui ne craignaient pas de vendre leur conscience.
Soyez tranquilles, ô vous les jean-foutres, on a l'œil !
Et puis, ça ne va pas, chez les versailleux !
Le bougre Favre vient de donner sa démission !
Faut que ça soit bougrement sérieux pour que ce jean-foutre-là consente à foutre à côté de sa poche un sacré traitement,
Avec lequel il peut gobeloter des chopines autrement gueulardes que celles des Patriotes !
Les jean-foutres ne sont pas d'accord longtemps,
C'est ce qui est arrivé !
Et le plus jean-foutre d'eux tous, hormis l'ami Foutriquet, qui a malgré ça du mal à lui damer le pion,
A foutu sa démission au nez de l'Assemblée !
C'est que ça ne va pas, voyez-vous, Patriotes,
Si les bougres commencent à se tirer des flûtes,
C'est qu'ils voient bien que ça n'est pas encore près de finir.
Dame ! il y a déjà deux mois que ça dure !
Et c'était le dernier terme,
Il fallait entrer le 20 !
Et ça ne se peut pas,
Malgré tout ! Il n'y a pas de canon qui tienne !
Soyez tranquilles, Patriotes, il n'y a plus qu'un coup d'épaule à donner.
Allons, allons, citoyens membres de la Commune,
C'est à vous de le foutre, ce coup d'épaule-là,
Et puis, après, ça marchera rondement,
Le Père Duchêne en répond !

Faut tout de même qu'ils en soient au bout de leur sacré rouleau,
Et qu'ils n'aient plus rien à se foutre sous la dent;
Les voilà encore avec leur colonne !
Mais, nom de dieu ! elle est dans la moutarde.

Ou plutôt dans le fumier, votre sacrée colonne.
Il y n'y a plus à y revenir !
Eh bien, non !
Ces jean-foutres-là sont si entêtés qu'ils ne veulent croire à rien,
Pas même aux conseils du Père Duchêne!
Et, foutre! nom de nom! il n'y a pas à dire,
Mais si les jean-foutres de Versailleux avaient, depuis plus de deux mois, écouté un peu ce que le Père Duchêne leur disait,
Ils ne seraient pas aujourd'hui dans une telle moutarde!
Est-ce vrai, oui ou non?
Voyons, mes jean-foutres!
Aujourd'hui encore, le Père Duchêne vous dit :
« Mes jean-foutres, vous perdez votre temps, et vous faites casser le nez « à la fleur de vos roussins; vous feriez mieux de nous foutre la paix, et « de vivre tranquillement avec les rentes que vous nous avez volées, et « que la Commune vous laisserait encore. »
Pas du tout,
Faut qu'ils fassent à leur tête !
Ah ! foutre, vous n'aurez pas de reproche à faire au Père Duchêne. Il vous l'aura assez dit sur tous les tons !
Voilà encore qu'aujourd'hui le jean-foutre Mac-Mahon adresse à « ses troupes » une sacrée proclamation bougrement patriotique à sa façon,
Où il leur parle de leur sacrée colonne !
On n'est pas plus badinguet !
Comme il doit rigoler, le bougre, tout de même!
Le Père Duchêne demande un peu à Mac-Mahon qu'est-ce que ça peut foutre aux soldats,
Le souvenir des gloires militaires, comme il dit ?
Ah ! si le Père Duchêne était à Versailles,
Comme il leur ouvrirait l'œil à tous ces pauvres bougres, qui ont quitté leur famille, leur charrue.
Le grand air des champs où l'on partait dès l'aurore et d'où l'on revenait le soir, le derrière sur les gerbes de blé !
Ah ! nom de dieu de jean-foutre,
Qui osez encore parler à ces pauvres bougres de vos gloires militaires.
On doit savoir ce que c'est, après Mentana, le Mexique, la Chine, Sedan, Montretout, après toutes vos trahisons, toutes les lâchetés du Trochu et du Vinoy, qui, eux, vivent dans le repos d'une conscience morte depuis longtemps !
Ah ! les jean-foutres !
Dire qu'ils invoquent encore la colonne !
Il ne leur restait plus que ça !
Et encore nous l'avons foutue par terre !

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Francs-Tireurs du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des Enfants du Père Duchêne, est transporté de l'hôtel du Louvre à la caserne de la Cité.
Le bureau est ouvert de 8 à 11 heures du matin et de 1 à 5 heures du soir.

Les trois éditeurs responsables :
E. Vermersch. — A. Humbert. — Maxime Vuillaume.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.



3 prairial an 79.

TROISIÈME LETTRE

bougrement patriotique

DU

PÈRE DUCHÊNE

Sur la police,

Avec sa grande colère contre le citoyen Ferré et le citoyen Raoul Rigault, qui ne foutent rien et passent leur temps à se faire les ongles au lieu de griffer.

Le Père Duchêne est bougrement en colère aujourd'hui,
Et, nom de dieu! il n'a pas tort!
Comment, foutre!
On conspire dans Paris,
Et le Comité de Salut public se remue comme un diable dans un bénitier, parce qu'il sent qu'il faut ouvrir l'œil.

Et ces nom de dieu de citoyen Ferré, délégué à la sûreté, et de citoyen Rigault, procureur de la Commune, ne foutent rien,
Et boivent chopine, sans doute,
Et se donnent des genres d'aller voir la pantomime,
Au lieu d'abattre de la besogne,
Et de veiller au salut de la Cité ?
Qu'est-ce que c'est que ça, nom de dieu !
Et pourquoi ces bougres-là, qui ne sont pourtant ni l'un ni l'autre des jean-foutres, n'ouvrent-ils pas l'œil, comme il convient ?
Foutre ! foutre !
Le Père Duchêne l'a déjà dit :
Il croit que tant qu'il ne sera pas pour quelque chose dans la police de la Cité, rien ne marchera !
Et le vieux ne se fout pas dedans !
On lui dit bougrement des choses, au Père Duchêne,
Citoyen Rigault,
Et des choses qui ne te font pas toujours honneur,
Ce qui le fout bougrement en colère !
Ainsi, par exemple,
On lui dit qu'au fur et à mesure qu'on arrête des jean-foutres suspects de haute trahison envers la Cité, tu t'empresses de les faire relâcher sans examen, ou après un examen dérisoire ;
De telle sorte que ces mauvais bougres continuent de conspirer avec les versailleux et travaillent comme devant à nous foutre dans la moutarde !
Si tu crois que ça amuse le Père Duchêne quand il entend ça,
Et que ça le met dans de bonnes dispositions à ton égard,
Tu te fouts bougrement le doigt dans l'œil !
Il ne te dit que ça !

Et toi, citoyen Ferré, c'est tout la même chose,
Toi, tu as l'air de faire attention à la Cité comme un poisson à une orange !
Est-ce pour ça que les bons bougres de la Commune t'ont envoyé à la police !
Tonnerre de dieu !
On est un homme,
Ou on ne l'est pas !
Et quand on en est un,
On le fait voir, foutre !
Depuis que tu es là, qu'est-ce que tu as fait ?
Voudrais-tu dire au Père Duchêne quel bougre de bon service tu as rendu à la Ville ?
Tu ne te conduis pas bien, citoyen Ferré,
Et le Père Duchêne, qui voit bougrement de membres de la Commune sait qu'on n'est pas trop content de toi à l'Hôtel-de-Ville !
Tiens,
Veux-tu qu'il te dise une chose, qu'il sait, et pertinemment, encore :
C'est que, journellement,
Il entre ici dans Paris des officiers supérieurs du génie de Versailles,
Et qu'ils viennent examiner nos plans, étudier nos trucs et s'assurer des moyens à employer contre les Patriotes, eu égard à nos forces et à nos ressources !
Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Et par qui fais-tu faire la police?
Nom de dieu!
On n'est quai de l'Horloge pour dormir!
Et si le Père Duchêne avait celui de se frotter la couenne sur les matelas de Piétri, il en foutrait du fil à retordre à ses roussins,
Et ça roulerait, il t'en répond;
Et raide!
Foutre! foutre!
Est-ce qu'on prend des emplois comme ça pour s'amuser?
Non, foutre!
On les prend pour servir le Peuple!
Et si l'on devient un jour roussin, il faut qu'au moins on soit roussin de la Révolution, et qu'on la sauve!
Ce n'est pas ainsi que tu la sauveras, citoyen Ferré!
Car tu ne fais pas attention aux portes,
Et c'est pourtant là-dessus que tu devrais crânement ouvrir l'œil!
Bougre, est-ce que ce n'est pas important?
Et est-ce qu'on doit entrer dans la Cité comme dans un moulin?..
Or, tous entre dans Paris, hommes et femmes,
Et tout comme s'ils étaient le ministre des finances!
Ça n'est pas comme ça qu'il faut faire, foutre!
Et le Père Duchêne dit que ce ne sont pas seulement les hommes qu'il faut surveiller aux portes,
Mais encore les femmes!
Car le Père Duchêne le sait bien,
Les gardes nationaux sont trop délicats,
Et il suffit qu'on ait une jupe sur les fesses pour qu'ils ne disent rien!
Et c'est pourquoi, sans doute, les calotins gardent leurs cotillons.
Mais, nom de dieu! il y a un tas de gueuses qui en profitent pour faire l'espionnage,
Le Père Duchêne le sait bien!
Et foutre, il faut que ça change!
Il faut, tonnerre, qu'on soit sévère,
Et qu'on ouvre l'œil!
Et que les Patriotes ne se laissent pas foutre dedans faute d'avoir pris les précautions nécessaires!
Eh bien! foutre! citoyen Ferré, le Père Duchêne dit que la première chose à faire, c'est de foutre aux portes des citoyennes qui ouvrent l'œil,
Et qui ne laissent pas les mouchardes vaquer à leurs affaires comme de bonnes petites bourgeoises,
Qui n'ont en tête que leur pot-au-feu,
Et qui ne passent pas leur temps à faire de la contrebande!
Fouts aux portes de la ville des citoyennes dévouées à la Révolution,
Et que ces citoyennes fouillent toutes les femmes pour les poches desquelles les citoyens gardes nationaux ont trop de respect!
Voilà une mesure qui sera rudement patriotique,
Et qui fera crânement plaisir aux bons bougres,
Parce qu'ils veulent et qu'ils ont le droit d'exiger des garanties pour leur sûreté!
Le Père Duchêne leur en foutrait, à ces femmes qui font la mouche sans avoir l'air d'y toucher, et il les remettrait au pas en deux temps!

Une chose qu'il ferait encore, citoyen Ferré,

Ce serait de réquisitionner tout ce qui se trouve chez les armuriers en fait d'armes et de munitions !
On dit que le commerce ne va pas,
Le Père Duchêne, lui, ferait toujours aller le commerce des armes,
Et ça serait toujours ça !
De cette façon,
Lesdits armuriers ne pourraient pas avoir l'idée de foutre leurs armes hors de Paris,
Et les jean-foutres ne sauraient pas où en trouver pour tenter un coup de main !
Voilà ce qu'il faut faire, citoyen Ferré,
Et qui ne te fera pas blâmer par les bons bougres !
Agis comme tu le voudras, nom de dieu,
Mais ne dors pas, foutre !
Et sois bien persuadé que si tu n'ouvres pas l'œil sur les affaires de la Cité,
Le Père Duchêne ouvre le sien sur ta personne, une belle affaire !

Ça va bien, nom de nom !
Et, foutre ! les calotins n'ont plus beau jeu !
Au bout du compte, c'est encore moins la faute du Père Duchêne que la leur.
Qui dit calotin, dit ennemi du Peuple !
Jean-foutre qui cherche à mettre des bâtons dans les roues à la Révolution, symbole éternel du Droit et de la Justice, vivante image du Progrès.
Les calotins !
Ah ! Patriotes, il y a bougrement longtemps que le Père Duchêne a l'œil ouvert sur leurs agissements,
A ces jean-foutres-là !
Nom de dieu ! on ne saurait trop le répéter,
C'est à eux que nous devons toute la sacrée jean-foutrerie qui nous a si longtemps foutus dans la moutarde !
Foutre ! ça se répare malgré tout !
C'est qu'ils font parler d'eux, les calotins !
Le Père Duchêne, qui n'est pas cancanier,
Et n'aime pourtant pas pousser au scandale,
Ne va pas vous raconter toutes les sacrées histoires qu'il a entendues, et que foutre, il croit pourtant bougrement vraies,
Ça serait, du reste, du temps perdu aujourd'hui qu'on n'en a pas à perdre,
Et, en passant, il se permet de dire au citoyen délégué à la sûreté générale,
Qu'il ne faut pas trop s'amuser à fouiller là-dedans,
Justement parce qu'aujourd'hui, nom de nom ! il faut surtout songer au salut de la Commune !
Une chose bien simple,
C'est comme ça que le Père Duchêne l'entend :

On sait qu'il y a quelque part une boîte à messes où il se passe de drôles de choses ?

Eh bien ! voilà ce que le Père Duchêne ferait s'il était à la Sûreté générale :

D'abord foutre au bloc la famille de calotins qui fréquente la boîte. Ça ne fait pas un pli !

Et d'un !

Ensuite, foutre les scellés partout !

Et puis, quand on a le temps, on éclaircit l'affaire, pour la plus grande instruction des Patriotes,

Et la plus grande joie du Père Duchêne !

Voilà comme il faut agir !

Et s'il y a des jean-foutres qui vous disent à cela :

« Faut *instruire* l'affaire ; on ne peut pas laisser des *innocents* en prison « comme ça. »

Foutre ! des innocents ! C'est des calotins. Il y a trop beau temps qu'ils nous tiennent, les bougres, sous leur sacré éteignoir de jésuite !

Le Père Duchêne voulait aujourd'hui, Patriotes, à propos justement des boîtes à messes, vous raconter une petite histoire qui l'a bougrement fait rigoler.

Un vieux Patriote, des amis du Père Duchêne, est venu hier le trouver à son échoppe, et lui a apporté une sacrée affiche,

Où, foutre ! il est dit qu'on va vendre tout l'attirail de la boutique qui a nom *Chapelle Bréa !*

Là, du côté de l'avenue d'Italie !

Le Père Duchêne se rappelle du jean-foutre Bréa,

Et, nom de nom ! ça serait trop long de raconter aujourd'hui cette histoire-là !

Il suffira de vous dire, Patriotes, que c'était en Juin 1848,

Quand les Patriotes d'il y a vingt-deux ans se battaient, eux aussi, à l'ombre du drapeau rouge,

Pour le triomphe de la grande Révolution Sociale !

Ah ! il y en a des tués, des bons bougres, là,

Et de déportés qui ont été faire la récolte du poivre !

Ah foutre ! il faudra qu'un jour le Père Duchêne raconte tout au long cette histoire aux Patriotes !

Eh bien ! Bréa est un de ceux qui fusillaient le Peuple !

Le Peuple l'a pris et l'a fusillé, parce qu'il avait voulu le trahir,

Et faire comme les jean-foutres qui lèvent la crosse en l'air, et qui vous fusillent à bout portant !

Les jean-foutres avaient fait élever une chapelle en son honneur !

La Commune fait vendre tout le mobilier de cette boîte, qui ne rappelle, comme toutes les boîtes à calotins, comme la sacrée *chapelle expiatoire*, que les défaites du Peuple et de la Révolution !

Le Père Duchêne est bougrement content,

Car la Commune fait là ce qu'on appelle, d'une pierre deux coups :

Elle consacre sa haine pour les jean-foutres qui, comme Bréa, fusillent les Patriotes,

Et fout, encore une fois, dans la mélasse une boîte à calotins !

Une chose qui fait rudement plaisir au Père Duchêne, c'est que la Commune vient d'ouvrir solennellement la grande fête de la justice.

Ah foutre ! C'est ça qui était imposant, mes bougres !

Il fallait voir comme les citoyens jurés paraissaient, dans leur attitude, pénétrés de la grandeur de leur rôle,

Et pleinement conscients de l'acte souverain qu'ils allaient accomplir :

Ah ! bon dieu de bois !

Ce n'est pas ces bougres-là qui ressemblent aux vieux jean-foutres d'aristos qu'on foutait à leur place du temps de badinguet,

Sous prétexte qu'il n'y a que les richards qui soient capables d'avoir une opinion.

Le Père Duchêne vous fout bien son billet qu'il n'a pas eu besoin de peser leur sac pour être sûr qu'ils feraient bougrement bien l'affaire,

Et qu'il n'y avait pas de danger qu'ils disent blanc quand c'était noir.

Ça se voyait déjà rien qu'à la façon dont ils écoutaient l'allocution du citoyen Procureur de la Commune,

Mais c'est surtout quand les roussins sont arrivés,

Et que le citoyen président a commencé à jaboter un peu, histoire de leur tirer les vers du nez,

Et de savoir comment les jean-foutres prétendaient se tirer de là ;

C'est surtout alors que le Père Duchêne a été content,

Et qu'il s'est dit :

Voilà des bougres qui ne se foutent pas dedans,

Attendu qu'ils y voient en conscience,

Et, par conséquent, mon vieux, tu peux dormir tranquille sur tes deux vieilles oreilles ;

Les jean-foutres ne seront pas confondus avec les bons bougres ;

Justice sera rendue à tout le monde,

Et ça ira, nom de dieu !

Oui, foutre ! ça ira,

Et même, pour commencer, ç'a été déjà pas mal,

Et le Père Duchêne a eu la joie d'entendre déclarer coupables une tapée de gredins,

Qui avaient eu l'infamie de foutre des balles à la gueule des Patriotes dans la journée du 18 mars,

Et dont quelques-uns même ont eu le toupet de déclarer qu'ils ne croyaient pas mal faire,

Et que ça n'est pas ça qui les empêche d'être de braves républicains.

Quand le Père Duchêne a entendu ces jean-foutres se vautrer ainsi dans le mensonge,

Et vouloir se donner des airs de bons patriotes pour sauver leur chienne de peau,

Il s'est foutu dans une si grande colère qu'il n'a pas pu s'empêcher de gueuler tout haut ce qu'il en pensait,

Et de montrer le poing, de sa place, aux roussins !

Ah ! foutre de dieu, en entendant ces jean-foutres d'assommeurs débiter leurs momeries,

Il s'imaginait sentir encore tomber sur ses épaules tous les coups de casse-tête et de massue qu'ils lui ont foutu sur les boulevards, du temps de badinguet,

Et dame ! ça ne le foutait pas de bonne humeur.

C'est pourquoi il n'a pas été fâché de voir que ces lâches hypocrites ne se trouvaient pas parmi les acquittés,

Et qu'ils aillent tout bonnement retourner à la Conciergerie, voir un peu s'il n'y a rien de changé dans leur domicile,

Ce qui est bougrement juste et utile ;

Attendu que les sacrés versailleux continuent à fusiller les Fédérés et même les infirmières,

Et que, nom de dieu! ça ne peut pas se passer comme ça plus longtemps.

Vive la Commune, Patriotes !

C'est le Père Duchêne qui vous le dit :

La brave cité de Paris ne sera pas encore foutue, cette fois-ci,

Et les roussins versailleux sont en train de barbotter dans une sacrée mélasse.

Et savez-vous pourquoi, citoyens, le Père Duchêne vous dit ça ?

Pourquoi le bon bougre rigole tant dans sa vieille peau ?

Et pourquoi il s'est foutu, tous ces jours-ci, sur l'estomac des chopines de rouge à tout casser ?

Au point que sa brave casquette en peau de lapin en a dansé sur sa tête une sacrée carmagnole,

Pourquoi, tonnerre de dieu ?

Parce que ça marche bougrement bien depuis quelque temps,

Et que les braves Fédérés ont rudement fait de la besogne,

Et de la fameuse, encore !

Et qu'ils ont foutu de sacrées piles aux jean-foutres !

Voilà pourquoi le Père Duchêne exprime sa satisfaction à ses amis les bons bougres,

Et il trouve qu'il faudrait être rudement difficile pour ne pas dire comme lui.

Mais ce qu'il y a de plus fort,

C'est que tout ça n'est encore que de la simple moutarde,

Et le Père Duchêne dit que dans trois ou quatre jours ça ira bougrement mieux que ça ne va déjà,

Attendu, d'abord, que le citoyen délégué à la guerre est un malin qui ouvre l'œil, et pas facile à foutre dedans !

Et ensuite parce que la Commune vient de foutre la main sur deux bons bougres rudement capables,

Qui s'y connaissent comme personne en fortifications,

Et en ouvrages de terre, le Père Duchêne vous en fout son billet.

Les ouvrages de terre.

C'est une chose rudement bonne pour défendre une ville comme Paris !

Et si les jean-foutres du Quatre-Septembre avaient voulu faire ce que leur disaient tous ceux qui avaient le nez creux,

Et, entre autres, le brave citoyen Blanqui,

C'est-à-dire faire des ouvrages de terre,

Défendre la Ville avec des pelles et des pioches,

Au lieu de s'en aller bêtement se faire foutre des piles comme s'ils y trouvaient leur plaisir,

Eh bien ! ce n'est pas encore les têtes carrées qui auraient pu nous en remontrer,

On n'aurait jamais vu ce qu'on a vu,

Voilà ce que dit le Père Duchêne,

Et ce que pensent tous les bougres qui ont un peu de raison dans la cervelle, et de patriotisme dans le cœur.

Notre brave Commune a compris ça.

Et c'est pourquoi elle s'est foutu un mal de tonnerre de dieu jusqu'à ce qu'elle ait déniché le bougre qu'il nous fallait,

Pour organiser la chose un peu correctement,

Et nom de Dieu! maintenant qu'elle en a trouvé deux pour un,

Et deux bons, parole de sans-culotte!

Deux comme les versailleux n'en ont pas!

Le Père Duchêne prévient les pauvres bougres qui défendent les versailleux qu'ils n'ont qu'à bien se tenir,

Et que s'ils veulent essayer de foutre l'assaut à Paris,

Ils feront pas mal de numéroter leurs os avant la contredanse.

Vu que s'ils ne prennent pas cette précaution,

Il y a des chances pour qu'on ne les retrouve pas.

Vrai, ça trouble même la joie du Père Duchêne de penser qu'il y a là-bas un tas de braves lignards à qui les Patriotes n'en veulent pas, car ils ne demanderaient pas mieux, pour sûr, que de s'entendre avec nous, sans les roussins qui les canardent par derrière, et que tous ces pauvres bougres vont venir là se faire casser la gueule, parce que ça plait à Foutriquet.

Mais qu'est-ce que vous voulez, patriotes?

Il faut bien se défendre,

Et ce n'est pas le moment de faire nos sensibles quand les versailleux foutent des tapées d'obus dans les rues de Paris!

Donc, dit le Père Duchêne, tant pis pour qui s'y frotte,

Et vive la Commune!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Francs-Tireurs du Père Duchêne

Le bureau des enrôlements pour le bataillon des Enfants du Père Duchêne, est transporté de l'hôtel du Louvre à la caserne de la Cité.

Le bureau est ouvert de 8 à 11 heures du matin et de 1 à 5 heures du soir.

Demain, à onze heures, le Père Duchêne mettra en vente la sixième série brochée de ses feuilles, numéros 51 à 60, au prix de 10 sous, en son bureau de la rue du Croissant, 16.

Les trois éditeurs responsables :

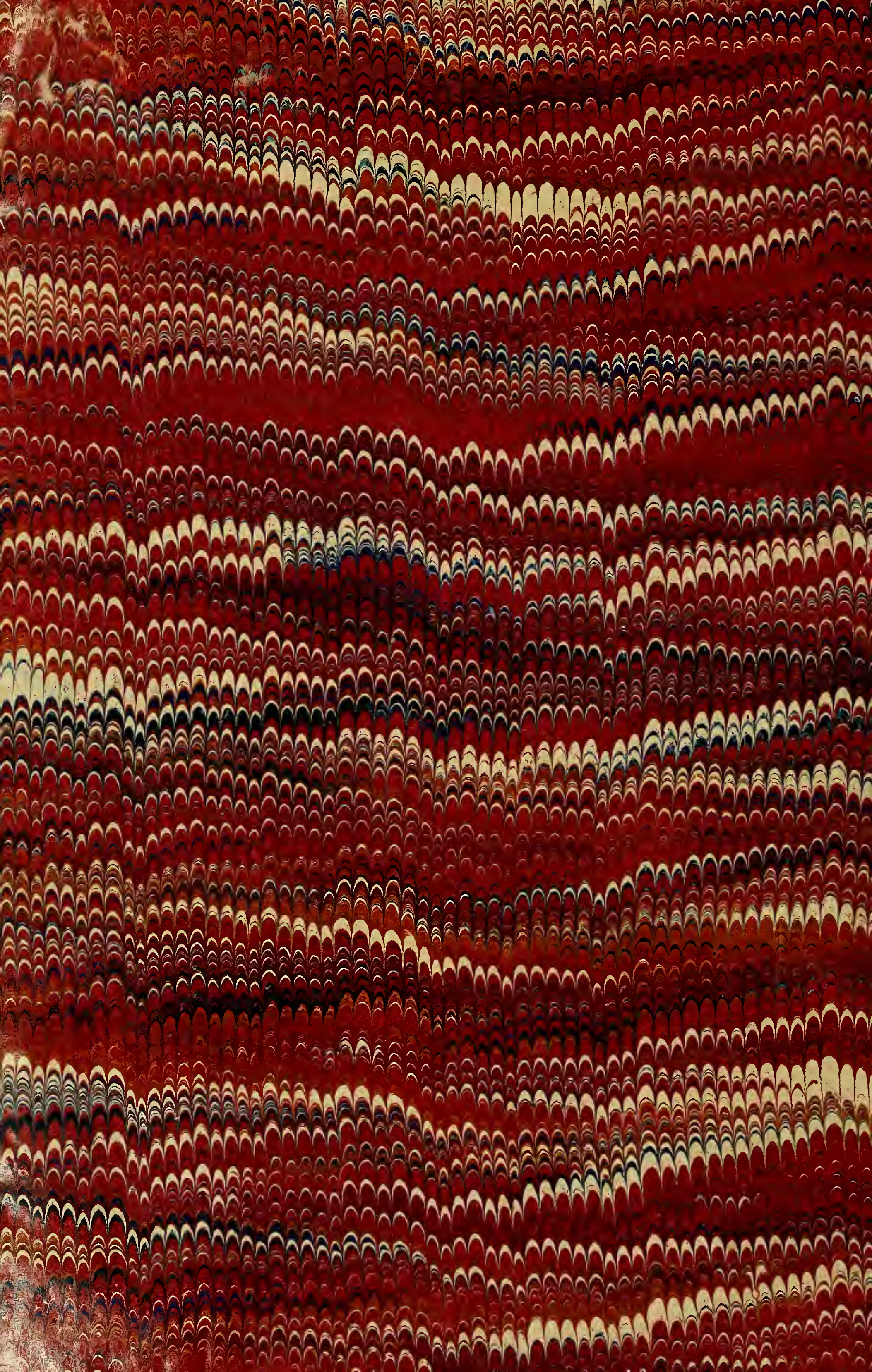
E. Vermersch. — A. Humbert. — Maxime Vuillaume.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant. 16.

(124)

Numeros 1 à 68

62 caricatures politiques dont 13 coloriées




106660

